

31

PUBLICATIONS DU CENTRE FRANCO-ONTARIEN
DE FOLKLORE DIRECTION: GERMAIN LEMIEUX

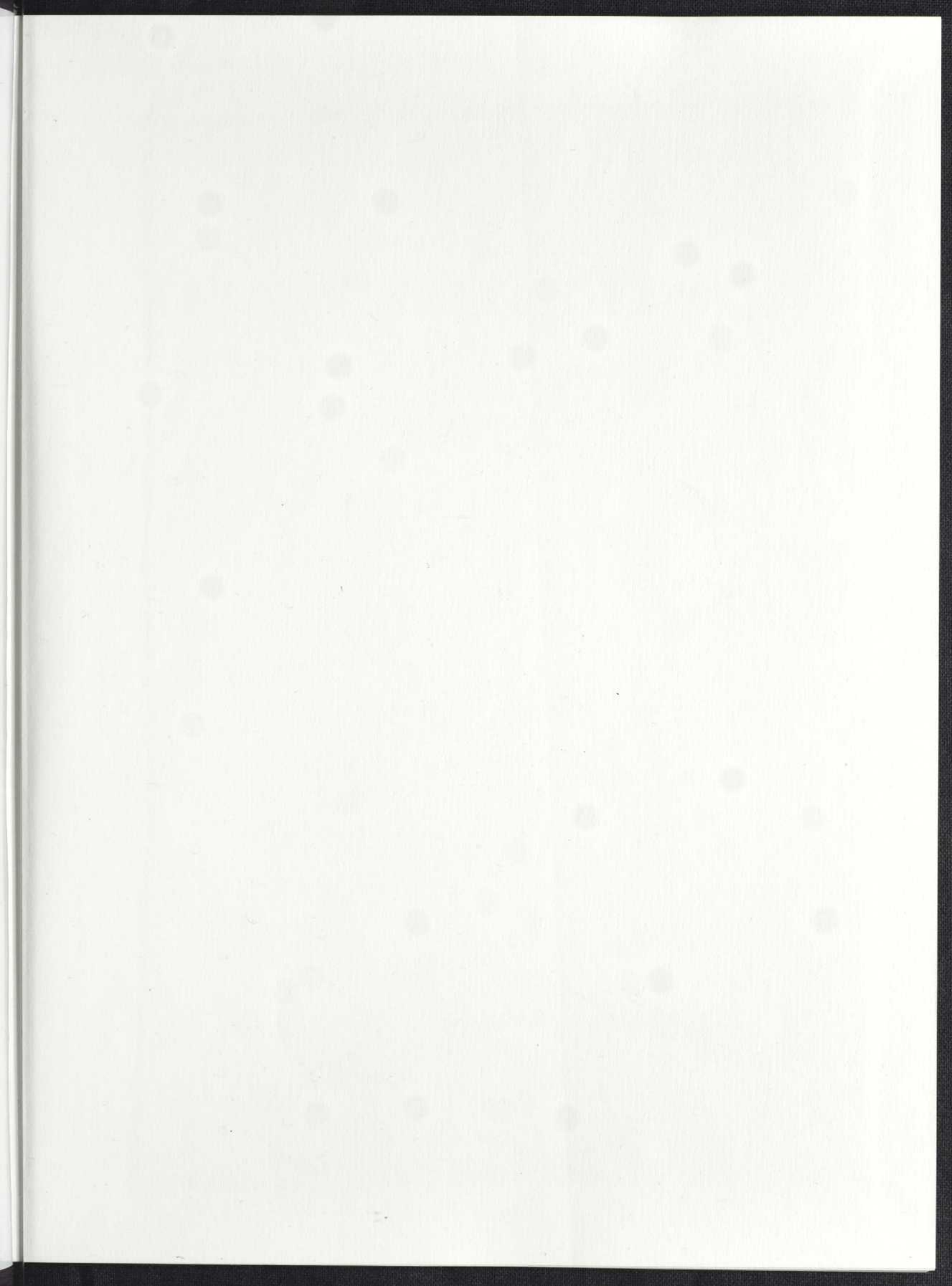
LES VIEUX
M'ONT
CONTÉ

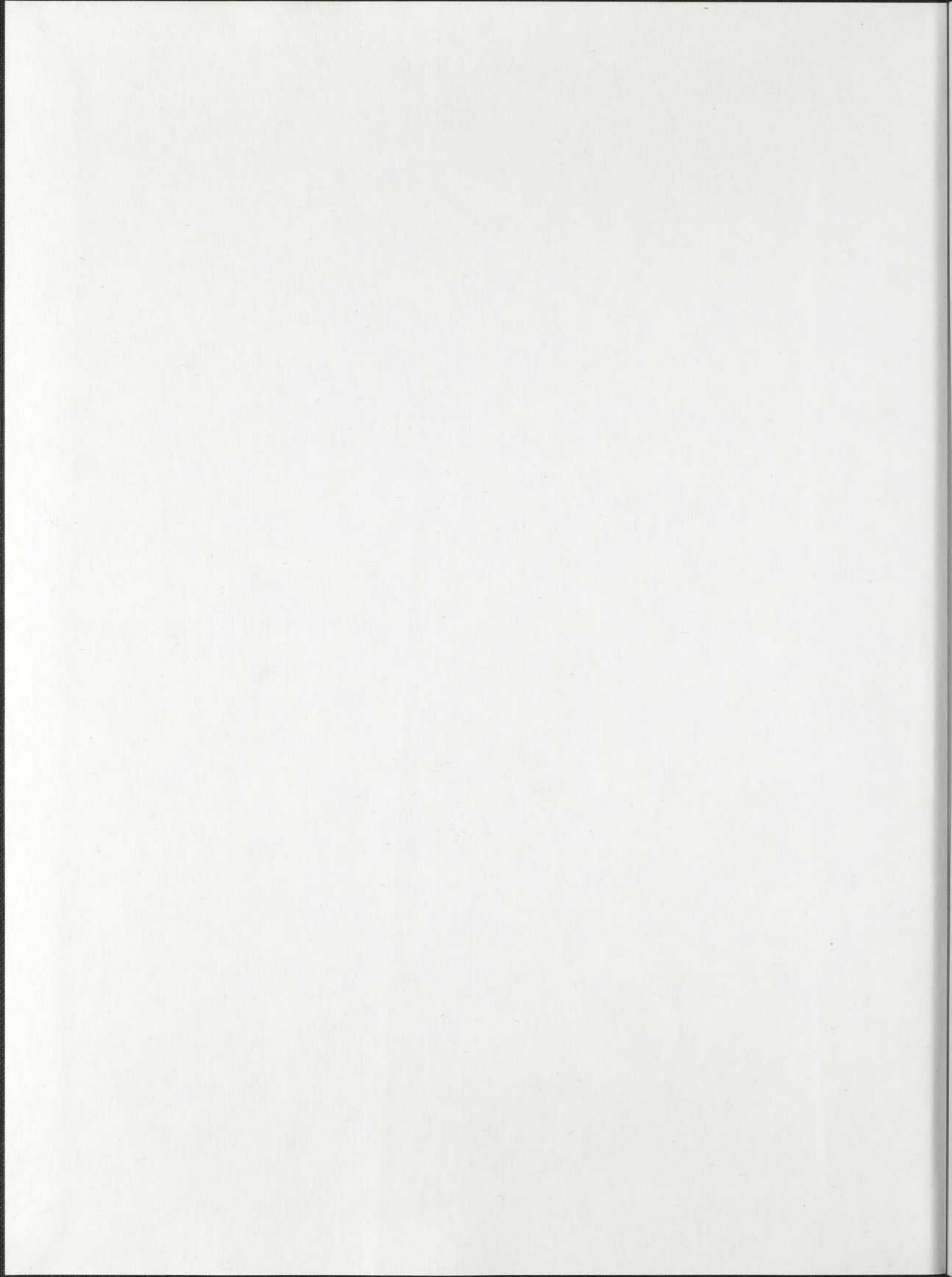


BELLARMIN



Bibliothèque Nationale du Québec





LES VIEUX M'ONT CONTÉ



LES VIEUX M'ONT CONTÉ

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Collection des traditions folkloriques et des contes

ISBN 2-89007-710-1 (v. 31)

1. Littérature populaire canadienne-française — Québec — 2. Littérature populaire
canadienne-française — Québec (Québec) — 3. Contes canadiens-français — Québec —
Folklore — 4. Contes canadiens-français (Québec) — Folklore — I. Lemieux,
Gervais, 1914. II. Université de Québec. Centre franco-ontarien de folklore.
OR113.V54
L'Université de Québec. Centre franco-ontarien de folklore.
C48782100-100

EX
118.2
92.523
C. 31

Convertisseur: Pierre Poirier

Dépot légal: 1^{er} trimestre 1991
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Copyright © Centre franco-ontarien de folklore, 1991
ISBN 2-89007-710-1

Les éditions
MONTREAL

0204328

Tous les textes du présent ouvrage sont conservés dans les archives sonores du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE, Maison d'Youville, à Sudbury.

Données de catalogage avant publication (Canada)

Vedette principale au titre

Les Vieux m'ont conté: contes franco-ontariens

(Publications du Centre franco-ontarien de folklore).

Sommaire partiel: t. 31. Répertoire d'Alfred Thibault et d'Eugénie Miville.

Comprend des références bibliographiques et des index.

ISBN 2-89007-710-1 (v. 31).

1. Littérature populaire canadienne-française — Ontario. 2. Littérature populaire canadienne-française — Québec (Province). 3. Canadiens-français — Ontario — Folklore. 4. Canadiens-français — Québec (Province) — Folklore. I. Lemieux, Germain, 1914- II. Université de Sudbury. Centre franco-ontarien de folklore.

GR113.V54

398.2'09713

C74-382100-4rev.

Couverture: Pierre Peyskens

Dépôt légal: 1^{er} trimestre 1991

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Copyright © Centre franco-ontarien de folklore, 1991

ISBN 2-89007-710-1

GR
113.5
05 V53
t. 31

D9104328

Publications du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE
Sudbury, Ontario, Canada

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Tome 31

récits traditionnels

Répertoires d'Alfred Thibault
et d'Eugénie Miville

Les Éditions Bellarmin
MONTREAL

1991

Maisonneuve et Larose
PARIS

Autres ouvrages de Germain Lemieux

- *Chanteurs franco-ontariens et leurs chansons*. Collection « Documents historiques », 45 et 46, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, 1963.
- *De Sumer au Canada français sur les ailes de la tradition*. Collection « Documents historiques », 51 et 52, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, 1968.
- *Placide-Eustache. Sources et parallèles du conte-type 938*. Collection « Archives de Folklore », n° 10. Presses de l'Université Laval, Québec, 1970.
- *Les jongleurs du billochet*. Conteurs et contes franco-ontariens, Bellarmin, Montréal; Maisonneuve et Larose, Paris, 1973.
- *Les vieux m'ont conté*. Volume 1 à 30, 1973-1990, Bellarmin, Montréal; Maisonneuve et Larose, Paris. Quinze de ces volumes présentent des contes et des récits franco-ontariens. Le volume 6 présente des contes et des légendes de l'Ontario et du Manitoba.
- *Chansonnier franco-ontarien 1* (1974) et *2* (1975). Centre franco-ontarien de folklore, Sudbury.
- *Le four de glaise*. Les Éditions Prise de Parole, Sudbury, 1982.
- *La vie paysanne 1860-1900*. Les Éditions Prise de Parole, Sudbury, 1982.

REMERCIEMENTS

- au Conseil des Arts du Canada qui, en 1965, 1966, 1967, 1969 et de 1972 à aujourd'hui, a financé, en grande partie, la transcription et le remaniement littéraire de plusieurs contes de ce volume;
- à tous nos conteurs qui ont si charitablement reçu l'enquêteur lors de l'enregistrement des textes sur bande sonore;
- à Monsieur Luc Lacourcière, fondateur des Archives de folklore de l'Université Laval, qui a bien voulu analyser nos contes d'après la classification Aarne—Thompson.

Autres ouvrages de Geneviève Lavoie

- *Chansons franco-canadiennes et leurs thèmes*. Collection « Documents historiques », 45 et 46. Société historique du Nouvel-Québec, Sudbury, 1983.
- *De Sorel au Canada français par les sites de la Nouvelle-France*. Collection « Documents historiques », 51 et 52. Société historique du Nouvel-Québec, Sudbury, 1988.
- *Plan de l'Acadie*. *Source: REVUE D'HISTOIRE DE LA NOUVELLE-FRANCE*. Collection « Archives de Folklore », n° 10. Presses de l'Université Laval, Québec, 1970.
- *Les vies de nos saints*. Volumes 1 à 30, 1973-1990. Montréal, Montréal; *Les vies de nos saints*. Le volume 6 présente des renseignements sur les saints de la Nouvelle-France. Les Éditions Prins de Parole, Sudbury, 1982.
- *Le jour de gloire*. Les Éditions Prins de Parole, Sudbury, 1982.
- *La vie papenne 1860-1900*. Les Éditions Prins de Parole, Sudbury, 1982.



PRÉSENTATION

BIOGRAPHIE

Alfred Thibault est né à Cap-Chat, comté de Gaspé-Nord, au Québec, en 1895, d'une famille paysanne. Son père, Alexis, natif de Bic, près de Rimouski, s'était fait une grande réputation de conteur populaire, surtout pendant la période des froids d'hiver. On s'explique facilement que le répertoire d'Alfred Thibault ne soit autre que celui de son père.

Comme les jeunes du début de notre siècle, Alfred Thibault gagna sa vie en louant ses services à l'industrie locale. À l'âge de la retraite, il s'expatria à Montréal, et revenait passer ses vacances d'été dans sa paroisse natale, en Gaspésie. Après l'avoir découvert à Montréal, le folkloriste enregistra son répertoire de contes à Cap-Chat, pendant l'été de 1955. C'était un conteur très vivant qui, à l'époque de l'enregistrement, avait le cœur fatigué et se laissait facilement émouvoir par certains passages de ses récits.

Cependant, notre conteur Thibault vécut encore 23 ans après avoir confié son répertoire à la bande sonore. Il décéda à Montréal, en 1978, un mois avant de fêter ses 83 ans.



Soeur Eugénie Miville

BIOGRAPHIE

Elle naît à Cap-Chat, comté de Gaspé-Nord, le 26 février 1894, d'Auguste Miville et de Mathilde Vallée. Le père est gérant du magasin Côté et voit à l'éducation de ses douze enfants.

Dès son enfance, Eugénie se révèle douée pour le dessin, la musique et la littérature. Elle avouera elle-même qu'elle n'était nullement intéressée par les travaux domestiques. Elle se délecte dans la lecture.

Devenue institutrice à l'âge de 16 ans, elle enseignera tantôt dans sa paroisse natale, tantôt à Mont-Louis. En 1917, elle quitte son coin de Gaspésie pour entrer chez les Filles de Jésus aux Trois-Rivières. Elle se fait remarquer par sa joie, son enthousiasme dans l'enseignement et son dévouement surtout auprès des jeunes. La qualité de sa pédagogie explique le titre d'Officier du Mérite Scolaire, en 1946, et celui de Commandeur de Mérite Scolaire, en 1962.

En plus de se passionner pour l'enseignement, Soeur Miville est une fervente de l'Action Catholique. Collaboratrice de plusieurs revues pédagogiques, elle met aussi son talent littéraire à la disposition de sa communauté religieuse.

Elle passe les dernières années de sa vie à Rimouski où elle meurt, le 23 octobre 1977, à l'âge de 83 ans.

C'est à Rimouski que Soeur Miville a rédigé les récits folkloriques de son enfance, pour nous les communiquer au cours de l'année 1973.

PRÉSENTATION

Le présent tome de notre collection rapporte le répertoire d'un conteur et d'une conteuse de genres assez différents. Tandis que le premier nous plonge dans le récit oral traditionnel merveilleux et semi-historique, l'autre nous remet en mémoire une foule de légendes entendues de la bouche d'un grand-père désireux d'intéresser ses petits-enfants.

La première partie de ce volume sera consacrée au répertoire d'un conteur gaspésien qui nous a répété une partie des récits de son père qui les avait appris vers 1860. Le conteur Alfred Thibault, lors de l'enregistrement de son répertoire, avait causé à l'enquêteur que j'étais toute une surprise, puisque son père, Alexis, avait été pour moi, entre 1922 et 1926, le conteur que les écoliers prenaient plaisir à écouter, au cours des veillées d'hiver. Les jeunes auditeurs ne pouvaient s'empêcher d'applaudir, quand le vieil Alexis répétait régulièrement, pour signaler un mariage, sa phrase préférée « Ils sacrent enne claque en-dessous de la tasse à boire, et Plouk ! ils sont mariés ! » Cette phrase déclenchait infailliblement une réaction bruyante dans l'auditoire. Le conteur en profitait pour boire, à un grand verre, une gorgée ou deux d'un liquide qui ressemblait à l'eau.

Oui, que de personnages merveilleux ce vieil Alexis faisait connaître à ces jeunes tapageurs devenus muets et prêts à mémoriser les noms de la Fée Blondine, de Barbe-Affreuse ou de Salanoy !

L'enquêteur a noté un autre phénomène qui se produisait assez fréquemment pendant l'enregistrement du répertoire d'Alfred Thibault. Ce conteur disait ses récits avec une telle sincérité que, au beau milieu d'un phénomène pathétique, il fondait en larmes. Il fallait causer quelques minutes ou parfois recourir au Cognac pour continuer l'enregistrement.

Quant à la seconde partie de ce volume, l'atmosphère n'est pas aux longs récits ; il s'agit plutôt de brefs récits légendaires et mystérieux transplantés dans la région gaspésienne. Le lecteur remarquera que les récits de Sœur Eugénie Miville ne comportent pas de version dite syllabique. C'est que la conteuse a écrit ses récits avant de les lire dans le microphone. Et comme c'était une personne lettrée, son style, sa prononciation et son vocabulaire sont, en général, de type classique. À ses souvenirs d'enfance, la bonne Sœur a ajouté un conte de Noël écrit 30 ans plus tôt pour un journal local.

Les souvenirs d'Eugénie Miville sont, en fait, les souvenirs de son grand-père, un des premiers Gaspésiens établis sur les bords du Saint-Laurent, vers 1850. Tout comme les adultes de son temps, Antoine Miville racontait à ses petits-enfants des récits captivants qui avaient la vertu de maintenir une certaine discipline chez les plus jeunes. En général, la période des récits merveilleux était une sorte de récompense de la conduite exemplaire des marmots. La conteuse Miville nous le rappelle à maints endroits au début de ses récits légendaires.

Encore ici, il serait intéressant pour le lecteur de relire quelques pages des tomes 6 et 15; il se rendrait compte de la parenté des légendes de la Gaspésie, du Manitoba et de l'Ontario. Ces ressemblances nous prouvent que ces récits ont été colportés à travers le pays par les voyageurs ou les colons. On remarquera que les récits de Revenants, de Loups-Garous ou de Chasse-Galerie ont parcouru de longues distances et ont toujours hanté l'imagination de nombreux Canadiens.

En somme, cet avant-dernier volume de notre collection nous fait encore voyager à travers les siècles et les pays, puisqu'il nous fait rencontrer le Cyclope de l'ancienne Grèce et le voleur Rhampsinite connu en Égypte avant l'ère chrétienne. Puis, nous revenons au Canada français pour y rencontrer plusieurs personnages légendaires conservés dans la mémoire populaire et souvent passablement modifiés par le génie inventif de nos devanciers.

Germain LEMIEUX, *directeur*

1 — LE GÉNÉRAL PLACIDE

Le général Placide était au service d'un roi qui devait parfois soutenir des guerres. C'était le général Placide, naturellement, qui était à la tête des armées.

Une bonne journée, lors d'une période de paix, Placide décide d'aller à la chasse. Il monte en selle et chevauche dans la forêt, le sabre à son côté.

Il voyage en forêt une partie de la journée. Vers trois ou quatre heures de l'après-midi, il voit un cerf se lever à son approche. Il n'a pas le temps de tirer. Le cerf détale à toute vitesse et s'éloigne du chasseur. Placide le poursuit jusqu'à la nuit tombante.

Tout à coup, le cerf se retourne vers Placide. Ce dernier s'aperçoit que l'animal porte un crucifix entre ses cornes. Il n'ose pas tirer sur le cerf. L'animal se dirige vers le chasseur — c'était à une époque où les animaux parlaient — et dit à Placide : « Je vais t'indiquer ce que tu dois faire. Convertis-toi à la religion catholique. Tu prendras le nom de Joseph. Tes deux enfants, Agapéus et Agakéus, prendront les noms de Georges et de Joseph. Quant à ta femme, Théophyta, donne-lui le nom de ton choix. Retourne donc parmi les tiens, et fais-en une famille catholique! »

Le général Placide tourne les talons et couche en chemin. Comme il fait nuit et qu'il est en forêt, il couche le long de la route.

Pendant cette même nuit, Théophyta apprend, en rêve, ce qui est arrivé à son mari, le jour précédent. Elle sait qu'il a poursuivi un cerf toute la journée. Quand le cerf s'est retourné la tête, Placide a aperçu un crucifix entre ses cornes et l'a entendu recommander à son mari de devenir catholique. Son rêve correspond exactement aux événements vécus par le général Placide.

Le lendemain de la rencontre du cerf, Placide revient chez lui. « Quelle est la cause d'un tel retard? lui demande sa femme. Tu devais être de retour, hier soir. Où as-tu passé la nuit? »

Le chasseur commence à raconter son aventure. « Cesse de me parler de ta tournée de chasse, je vais d'abord te dire ce qui m'est arrivé! »

Théophyta raconte à Placide son rêve et tout ce qu'il lui a appris. « C'est bel et bien la vérité, continue le général. C'est exactement ce qui s'est passé!

— Eh bien! dit Théophyta, il nous faut trouver le moyen de devenir catholiques! »

Ils trouvent un prêtre qui les baptise et les introduit ainsi dans la religion catholique. Ils sont quatre : le général, sa femme et leurs deux fils.

Le roi, non catholique, apprend la nouvelle de cette conversion et se trouve indisposé par le fait que Placide soit devenu catholique sans lui en parler. Il commence à diminuer le salaire de son général. De son côté, Placide, à la vue de la réaction du roi, se dit à lui-même : « Comme mon salaire baisse graduellement, je vais bientôt être réduit à la pauvreté. Le roi, c'est évident, veut me licencier. Avant qu'il ne me chasse, je vais moi-même prendre l'initiative de m'exiler! »

Dans la rade du roi, un bâtiment se préparait à mettre le cap vers les pays étrangers. Le général Placide demande au capitaine de lui accorder le passage à bord de son bâtiment. « Je n'ai pas d'argent, dit-il au marin, mais je puis gagner mon passage, en travaillant. Si vous voulez m'accepter à bord de votre navire, avec ma femme et mes deux enfants, je vous aiderai à charger et à décharger votre cargaison. De plus, je pourrai travailler au cours du voyage pour gagner la valeur de notre passage! »

Le capitaine accepte la proposition de Placide. Ce dernier collabore au chargement de l'embarcation. Puis, le général prépare sa femme et ses enfants à monter sur le navire qui prend la mer.

Le bâtiment file une couple de jours. Tout à coup, le capitaine commande d'arrêter le navire. Il fait monter le général Placide dans une chaloupe avec ses deux fils et les confie à la mer à une faible distance du rivage. Tous trois, dans la chaloupe, se laissent pousser vers la plage.

Théophyta, l'épouse du général, ne sait rien de cette aventure. Elle reste à bord du bâtiment pendant que son mari se dirige vers la terre ferme. On lui dit que le capitaine a fait lier les pieds et les mains du général et qu'on est allé le conduire au rivage en compagnie de ses deux enfants, à l'insu de sa femme restée sur le navire.

Dès que le bâtiment reprend sa course, le capitaine va trouver Théophyta et lui demande de devenir sa femme, le soir, à six heures. « Non! répond-elle. Jamais je ne serai ton épouse! J'ai mon mari et je ne puis en prendre un autre!

— Ah! tu te trompes. Tu n'as plus de mari!

— Où est-il? demande Théophyta.

— Viens ici! » commande le capitaine.

Le marin fait sortir la femme sur le pont et lui fait voir le général et ses fils déjà rendus à la plage. Théophyta pleure et se lamente en demandant au capitaine d'aller la conduire à terre avec son mari. Elle veut aller mourir en compagnie de son mari. Le capitaine ne tient aucun compte des supplications de l'épouse du général et la garde sur son navire. « Tu vas rester ici, sur mon bâtiment, et ce soir, à six heures, il faut que tu deviennes ma femme! »

Théophyta commence à prier la sainte Vierge de lui inspirer un moyen de ne pas devenir la femme du capitaine. Elle lui demande de mourir plutôt que de se plier au désir de ce marin.

Vers trois heures de l'après-midi, le capitaine rend encore visite à Théophyta et lui demande de devenir sa femme. Il reçoit une autre réponse négative. Le capitaine cependant ne se décourage pas. Il répète sa demande sous une autre forme : « Quand je reviendrai, ce soir à six heures, tu ne pourras pas refuser d'être ma femme ! »

À six heures, quand le capitaine veut pénétrer dans la cabine de Théophyta, il tombe mort sur-le-champ. Aussitôt c'est le premier officier qui prend la place du capitaine. C'est le premier officier qui assume la fonction de capitaine du navire.

Le capitaine est mort, le premier officier le remplace à bord du navire qui doit coûte que coûte se rendre à destination.

Revenons maintenant au général Placide qui longe le rivage en compagnie de ses deux fils. Pour les nourrir, le papa parvient à trouver des moules sur la place. Un jour, en marchant, il voit sortir des feuillages un gros oiseau ou sorte de héron. Placide se précipite parmi les herbes et aperçoit quatre gros œufs dans un nid. Il ramasse ces œufs, les place dans sa poche et s'en sert pour nourrir ses enfants.

Placide marche le long de la plage à peu près une semaine. Mais bientôt il arrive à une rivière qui lui barre la route. Il lui faut donc traverser ce cours d'eau. Il laisse un de ses fils au bord de la rivière, prend l'autre dans ses bras et entreprend, à gué, la traversée de la rivière. Une fois au milieu du courant, il entend crier l'enfant laissé sur la rive. Il aperçoit un loup en train de s'emparer de son fils. Il le voit s'enfuir avec son fils. Il presse le pas, va déposer sur l'autre rive l'enfant qu'il porte dans ses bras, et revient le plus rapidement possible vers le loup qui traîne son enfant.

Il parvient de nouveau au centre de la rivière, mais il voit un lion qui déguerпит, emportant dans sa gueule, le fils qu'il vient de déposer sur la rive. Il tente de poursuivre le loup, mais il perd bientôt courage. Il revient là où le lion s'est emparé de son second fils, mais il ne trouve rien ni personne. Le courage l'abandonne. Il reprend sa route en pleurant abondamment la perte de sa femme et de ses deux fils.

Placide parvient à une habitation de cultivateur. Il y voit un vieillard et lui demande à loger. Le vieillard se montre sympathique, mais dit au voyageur : « C'est mon gendre qui est le maître ici. Comme c'est un homme charitable, il va certainement vous donner l'hospitalité pour ce soir ! »

Sur l'entrefaite, le maître de céans revient à la maison. Le vieillard lui apprend qu'un voyageur vient d'arriver et demande l'hospitalité pour la nuit. Le maître de maison accepte de recevoir chez lui ce passant. Il dit à son beau-père : « Accompagnez notre hôte dans le petit pavillon et causez avec lui. Nous vous porterons votre souper. Comme ce pavillon est pourvu de lits, vous coucherez là en compagnie du voyageur. »

Placide et le vieillard se rendent au pavillon et commencent à causer. Le général raconte qu'il faisait route avec sa femme sur un bâtiment; on l'a jeté à la côte dans une chaloupe, puis il a perdu ses deux enfants. Mais le voyageur ne dit pas une seule fois qu'il est le général Placide. Il s'appelle Joseph. C'est le nom qu'il a pris à son baptême. Joseph parle de sa femme restée sur le bâtiment qui se dirige vers les pays lointains. Il rappelle que le navire l'a jeté à la plage avec ses deux fils et que l'équipage a filé avec Théophyta, sa femme.

Ici, le maître de maison intervient: « Mais on n'avait pas le droit de vous jeter à la plage et de vous enlever votre épouse! D'ici à la ville où arrête votre navire, il y a la distance d'une nuit à dos de chameau. Je vais aller alimenter mes chameaux. Nous partirons ce soir, et au lever du jour, nous serons rendus à cette ville où s'arrête le navire. Nous nous plaindrons à la compagnie qui possède ce bâtiment, nous lui déclarerons que le capitaine du bâtiment s'est emparé de votre épouse. Vous allez retrouver celle-ci dans la ville où a abordé le navire. »

Près de deux heures plus tard, le général Placide et le maître de maison font route, à dos de chameaux, vers la ville où devait arrêter le navire. À leur arrivée, ils filent vers les quais, repèrent le navire et demandent à ses gardiens: « Avez-vous vu descendre l'équipage à l'arrivée du navire? »

— Oui, répondent-ils, l'équipage est descendu du bâtiment lors de son arrivée. On nous a dit que le capitaine était mort en mer. Tout l'équipage est descendu à terre et c'est nous qui surveillons le navire.

— Est-ce qu'il y avait une femme parmi les membres de l'équipage? demande Placide.

— Non; aucune femme n'est descendue de ce navire! »

Plusieurs personnes questionnées à propos de l'arrivée du navire répondent qu'aucune femme n'en est descendue lors de son arrivée au quai.

Placide est obligé de revenir avec son compagnon à la maison où on lui a donné l'hospitalité. Une fois de retour, Placide demande à ses hôtes de le garder. Il s'offre à travailler pour eux, ne demandant que sa nourriture pour tout salaire. Le gendre du vieillard accepte cette proposition. Il accepte de garder le malheureux voyageur, de le loger, le nourrir, l'habiller, et en prendre soin.

Placide reste chez ce cultivateur pendant sept ou huit ans.

Un bon jour, deux jeunes hommes, deux jeunes militaires arrivent chez le cultivateur ou réside Placide et demandent au vieillard l'hospitalité pour la nuit. « Je vais référer votre demande à mon gendre. Je crois bien qu'il ne vous refusera pas l'hospitalité. »

Le maître de la maison accepte de loger les militaires. Il leur dit: « Rendez-vous au petit pavillon où logent mon beau-père et notre employé Joseph! Allez là-bas; on vous

servira à souper dans ce pavillon et vous pourrez y passer la nuit avec les deux autres résidents! »

Les deux militaires vont rencontrer Joseph et le beau-père du maître de maison. Pendant la veillée, les militaires s'informent si l'on a entendu parler du général Placide. Ces enquêteurs ne connaissent pas Placide. De plus, le général se présente sous le nom de Joseph. Le général et le vieillard répondent négativement à la question des militaires. Le général Placide ne veut pas révéler son identité. Les militaires continuent: « Nous cherchons le général Placide. C'est notre roi qui nous envoie! » C'était aussi le roi de Placide.

Les militaires ajoutent que leur roi s'attend à une guerre. Mais l'armée ne veut pas prendre les armes, sauf sous les ordres du général Placide dont la réputation est très respectée. Les militaires veulent se battre sous le commandement du général Placide. Ils ne marcheront pas sans ce général. Voilà pourquoi le roi tente de retrouver Placide.

L'un des deux militaires avait appris du roi que Placide portait une cicatrice derrière l'oreille. Pendant la veillée, ce militaire sort du pavillon. À son retour, il passe derrière Joseph et jette un œil attentif sur ses oreilles. Soudain il s'adresse à Joseph. « C'est vous qui êtes le général Placide!

— Non, jamais! reprend le général. Auriez-vous le courage d'aller aider un roi qui a fait mourir votre femme et vos enfants? Non, je n'y vais pas et je n'irai jamais!

— Général, ne venez pas pour le roi, mais venez pour nous, les militaires; venez au secours du peuple! C'est le peuple qui exige votre retour. Au fond, ce n'est pas votre roi qui vous cherche mais c'est votre peuple! »

À force de plaidoyers et de supplications, les envoyés du roi finissent par décider Placide à retourner prendre la direction des armées de son pays.

Placide va rejoindre son roi. Ce dernier lui rend sa maison et promet un gros salaire à ce général qu'il est heureux de retrouver.

Placide commence à entraîner et discipliner son armée en vue d'une guerre possible que veut déclencher un roi voisin.

À cette époque, la nourriture des soldats dans les camps était assurée par le service de femmes et de filles esclaves.

Le général Placide décide, un bon jour, de se nommer deux officiers de confiance. Il prend deux roses et s'avance parmi les soldats. « Toi, tu seras mon officier de confiance, dit-il à un soldat, en lui présentant une rose. Toi aussi, dit-il à un autre, tu seras mon officier! Maintenant, venez prendre place près de moi. Quand j'aurai des ordres à donner, vous m'aidez à les transmettre! »

Ces deux militaires vont s'asseoir l'un à côté de l'autre. Pendant ce temps, une vieille dame se promène portant un lourd panier rempli de nourriture. Elle n'a pas de souliers, elle est vêtue de haillons, ses vêtements tombent en lambeaux. Cette vieille dame passe par les rangs, distribue la nourriture de son panier et va s'asseoir derrière un banc où

sont assis les soldats et, en particulier, les deux nouveaux officiers. Ces derniers commencent à causer: « Comment t'appelles-tu? demande l'un d'eux à son compagnon.

— Ah! moi, je m'appelle Agapéus!

— Tu t'appelles Agapéus?

— Oui! Et comment t'appelles-tu, toi?

— Je m'appelle Agakéus!

— Mais dis donc, nous sommes frères?

— Eh bien! Toi tu as été enlevé par un lion.

— Et toi, par un loup!

— C'est la vérité! Mais par quel hasard sommes-nous encore vivants et réunis ici, tous les deux?

— Eh bien! moi je dois la vie à un chasseur. Il a tué le lion qui m'enlevait en me tenant dans sa gueule.

— Quant à moi, dit l'autre, je dois la vie à un bûcheron qui a effrayé de sa hache le loup en train de me traîner. Le loup s'est enfui et c'est ce bûcheron qui m'a élevé. À dix-sept ou dix-huit ans, j'ai appris qu'il y avait de la guerre dans cette région et je m'y suis engagé comme soldat, sûr de gagner ainsi ma vie. Voilà comment je me trouve dans ce camp.

— Eh bien, nous sommes donc les deux frères!»

La vieille esclave qui se tient derrière le banc des deux officiers entend leur conversation. Elle s'adresse aussitôt à eux: « Écoutez-moi, officiers! Je voudrais parler au général Placide. Si je vais, de ma propre autorité, pour lui parler, il ne voudra même pas me regarder nu-pieds et habillée de haillons comme je suis. Il ne voudra même pas jeter les yeux sur moi. Mais si vous usez de votre influence, vous pouvez l'avertir que j'ai absolument besoin de lui parler. Ainsi, il consentira à me recevoir.

— Entendu, madame, nous allons lui transmettre votre demande!»

L'un des deux officiers se lève et rejoint le général Placide en lui disant: « Général, une pauvre esclave demande à s'entretenir avec vous!

— Faites-la entrer!» répond Placide.

On prévient la vieille esclave et on l'amène au général Placide. La vieille dame lui demande: « Général, me reconnaissez-vous!

— Non, répond sèchement Placide. Je ne vous ai jamais vue!

— Oui, tu me connais! Je suis Théophyta, ta femme!

— Le général s'adresse à ses officiers: amenez-la loin d'ici! C'est une folle!»

Ses pieds nus et sa tenue déguenillée enlevaient toute autorité à la révélation de la femme. Mais avant de sortir du bureau de Placide, elle dit à son mari: «Général, laisse-moi faire allusion à un secret que nous sommes les seuls, toi et moi, à connaître. Rappelle-toi mon rêve lors de ta rencontre du cerf, à la chasse! Nous sommes les seuls à connaître ces faits!»

Bouleversé par cette déclaration, le général commande à ses deux officiers de conduire l'esclave dans une maison située à peu de distance du camp. Les officiers reviennent et le général va, à son tour, visiter l'esclave. La révélation du rêve commence à lui ouvrir les yeux.

Placide questionne l'esclave sur ce qui s'est passé à bord du bateau quand on l'a conduit à la plage. Il lui demande où elle a abouti, ce qu'elle est devenue. Théophyta lui raconte ses aventures comme on l'a rapporté plus haut.

À six heures, quand le capitaine s'est présenté avec l'intention de la forcer à être sa femme, le marin est tombé mort subitement. Le premier officier a alors pris le commandement du navire. Comme il avait peur d'être inquiété par les autorités à la vue d'une femme sans mari, il a vendu Théophyta comme esclave à un bâtiment marchand qu'il a croisé. «Quand le bâtiment a accosté à une ville, continue Théophyta, je suis descendue et j'ai pris la fuite. J'ai travaillé à droite et à gauche, dans les familles, à laver les planchers et à faire toutes sortes de travaux pour gagner ma subsistance. Placide, c'est moi qui suis ton épouse. J'ai abouti ici en entendant dire qu'il se préparait une guerre. J'ai pensé que le roi te retrouverait et que je te rencontrerais ici.»

Placide est tout heureux d'être réuni à son épouse. Celle-ci lui demande soudain: «Qu'as-tu fait de nos deux enfants?»

— Il faut que je t'annonce une malheureuse histoire. Les deux ont été enlevés, l'un par un lion, et l'autre par un loup!

— Mais ils ne sont pas morts! réplique Théophyta.

— S'ils ne sont pas morts, où sont-ils donc?

— Ce sont eux que tu as nommés tes officiers de confiance! Ils se sont entretenus avec toi, il y a peu de temps. Ce sont nos deux enfants, Agapéus et Agakéus!

Placide fait venir ses deux fils qui retrouvent leur mère. On organise une grande fête pour souligner ces retrouvailles.

Le roi ennemi qui voulait engendrer la guerre contre le pays de Placide, à la nouvelle que le général était revenu à la tête des armées, décide de ne pas régler ses différends par la guerre. Il s'entend avec le roi de Placide pour régler ses revendications d'une façon pacifique. Il sait que, avec le général Placide à la tête des armées, il est inutile d'espérer une victoire. Il va même jusqu'à promettre de ne plus recourir à la guerre.

Une fois le danger de guerre éloigné, une fois certain qu'il n'y aura plus de guerre, le roi du pays de Placide n'en continue pas moins d'en vouloir à son général à cause de sa conversion au catholicisme. Ce roi fait ériger un bûcher, y fait attacher toute la famille de Placide et y allume le feu pour les faire mourir tous les quatre ensemble.

S'ils ne sont pas morts, ils vivent encore! Mon récit est terminé!

[The following text is extremely faint and illegible, appearing to be bleed-through from the reverse side of the page.]

LE GÉNÉRAL PLACIDE

Récit folklorique raconté à Montréal, en février 1955, par Alfred Thibault (60 ans) natif de Cap-Chat, Gaspésie. Conte appris de son père Alexis (65 ans) vers 1915. Alexis Thibault était natif du Bic, Rimouski, Québec.

Enregistrement no 676; conte-type 938.

Le général Placide, lui, i' travailla't pour un roi. P'is ce roi-lâ, lui, dés fois i' ava't dés guerres, et pis c'éta't l' général Placid' qu'éta' [était] à la tête de sés armées, comme de raison.

Emm' bonne journée, l' général Placide, i' ava't pas d' guerre, et p'i' i' s' décide d'aller faire un tour de chasse dans l' boâs. I' embarque su' son ch'fal, avec son sâbre à son côté, p'i' i' prend la forêt.

On va dire qu'i' marche dans la forêt enn' partie de la journée. Mé', dans l'après-médi, vers les trois quatre heures, c' qu'i' voé' en avant de lui? Un çarf [cerf] qui s' leve en avant d' lui. Mé', en se l'vant en avant d' lui, i' a pas l' temps de l' tirer; l' çarf se pousse¹, lui, p'i' i' s' sauve, p'is lui, i' continue après l' çarf jusqu'à la brun². Mé', comme i' arrive à la brun, le soèr, l' çarf se r'vir' de bord. I' voét l' çarf; i' pârt pour l' tirer, mé', l' çarf se r'vir' de bord. I' s'aperçoét que l' çarf â in crucifix dans les cornes. I' tir' pâs su' l' çarf; p'is lâ, l' çarf s'avance à lui. P'is dans c' temps-lâ, les animaux parla'ent. L' çarf gu'i dit, i' dit: «Toé, i' dit, Placide, i' dit, c' que t' a' à fére, i' dit, c'est d' t'en aller, p'is t' fére catholique. I' dit, tu t' f'râ' app'ler Joseph, toé; pis tés enfants — i' avé't Agapéus pi' Agachaeus [Agakéus], sés deux p'tits gars; i' ava't deux p'tits gars, lui — i' dit, tu 'és f'râ' app'ler, un, Georges p'is l'aut', Joseph par z'emp', et puis i' dit, ta femme — sa femme s'app'la't Thophyta, la femme du général Placide — i' dit, tu gu'i denn'ras l'nom qu' tu voudras gu'i denner, à elle. P'i' i' dit, va-t'en cheu vous, p'i' i' dit, fait's-vous mett' catholiques!

— I' dit: Oui!»

L' général Placide r'vir' de bord, lâ lui, mé', i' couche en ch'min, lâ; i' fa't noèr, c'est dans la nuite, p'is c'est dans l' boâs, i' couche en ch'min.

1. *Pousser* (se): Détaler, se déplacer à grande vitesse.

2. *Brun* (la): La brune, la nuit tombante.

Mé', l' temps qu'i' couche en ch'min, dans la nuite qu'i' couche en ch'min, sa femme, 'a rêve c' qu'i' gu'i â arrivé, lui, lâ, dan [dans] 'a journée. 'A rêve qu'i' a couru après un çarf tout' la journée, p'is, quand i' s'est r'viré d'bord, le soèr, qu'i' l' l'a rencontré l' soèr, p'is qu'i' s'est r'viré d' bord, que l' çarf s'est r'viré d' bord, qu'i' avai' in crucifix dans les cornes. 'A rêve çâ dans la nuite, elle. Et pis que l' çarf ava't di' au général Placide de s' fère cathalique. P'i' 'a rêve tel comme ça gu'i a arrivé, lui, dans la journée.

On va dire, l' lend'main matin, l' général Placide, lui i' arrive cheu z-eux. Sa femme dit: « Quoi c' que t' â eu? T' âs don b'en été en r'tard? T' éta's pour arrivé' hier à soèr; où c' que t' âs couché? »

Lâ, i' commence à vouloèr gu'i conter son histoère, lui. L' général Placide commence à vouloèr gu'i conter son histoère. 'A dit: « Arrette in peu; 'a dit, j' m'as t' conter la mienne, avant! »

Lâ, 'a gu'i conte son rêve, elle; qu'alle â rêvé: c'est tel comme i' gu'i avai' arrivé. I' dit: « C'est vré' [vrai], i' dit, c'est la minme chose qu'i' m'â arrivé à moé!

— B'en 'a dit, d' minme, 'a dit, on va aller s' fère mett' cathaliques! »

Ça fa't qu'i' on [ont] été trouvé' un prêr' cathalique, p'i' i' s' sont fait mett' d' la r'ligion cathalique tous les quat': sés deux garçons et p'i' elle, pis son mari.

Le roi, après qu'i' a eu su çâ, lui, qu'i' s'ava'ent mis cathaliques — i' éta't pas cathalique, ce roi-lâ, lui — après qu'i' a eu su çâ, le roi, lui, i' a pâ' eumé çâ d' voèr qu'i's s'ava'ent fait mett' cathaliques, p'is qu'i's gu'i en n'avaient pâs parlé, r'guien. I' s'est mi' à gu'i baisser son salaire.

L' général Placide, quand i' a vu qu' son salaire baissa't comm' çâ, i' dit: « M'âs v'nir que m'âs crever d' faim b'etôt; i' m' baisse tejours mon salaire; i' veut m'envoyer! »

Lâ, i' y avait p'us d' guerre, i' y avait p'us rguien.

I' dit: « I' veut m'envoyer. I' dit, avant qu'i' m'envoueill', i' dit, c'est l' temps, i' dit, que j' vâs m'en aller, moé! »

I' â parti, lâ, pi' i' s'est en-allé su' un steamer³ qu'éta't dans la rade du roi, qui s'en alla't, comme on dira't, dans les vieux pays. P'i' i' â d'mandé au capitaine pour avoèr son pâssage à bord. I' dit:

« J'ai pâs d'argent, mé', i' dit, j' peux travailler pour mon pâssage. I' dit, si tu veux m'emm'ner, moé, p'is ma femme, p'is més deux enfants, i' dit, j' m'as travailler pour l' chargement pis l' déchargement; p'is j' travaill'rai, en m'en allant, pour mon pâssage.

— Le capitaine i' a dit qu'oui. »

3. *Steamer* (angl): Navire; Bateau à vapeur.

On va dire qu'i' fa't le chargement; i' ést à bord du stim [steamer], pi' i' fait l' chargement. Quand l' chargement ést fait', i' ést prê' à partir. I' s' greye⁴ avec sa femme p'is sés enfants, p'i' i's s'en vienne' à bord du stim, pi' i's partent.

Ça fa' [fait] enn' coupel de jours qu'on va dire qu'i's sont su' l'eau, à bord du stim. Le capitaine fai' arrêter l' vaisseau, p'i' i' prend l' général Placide p'i' i' l' met à bord d'enn' barge, p'i' i' voét terre de l'aut' côté; il l'envoueil à terre. Là, il l'a mis dans enn' barge avec sés deux enfants, p'i' i' 'és a envoyé' à terre tou' 'és deux [les trois].

Sa femme, 'a sava't pas çâ, elle, à bord du stim, que son mari était parti pour la terre. I' y ava' attaché lés cordes aux pieds p'i' aux mains, lui, p'i' i' ava' été le m'ner à terre avec sés deux enfants; p'i' elle, éta' à bord du stim, elle.

Après qu' le stim ést parti, i' s'en va trouver la femme, p'i' i' gu'i d'mande pour êt' sa femme, le soèr à six heures.

'A dit: « Non; 'a dit jamais que j' s' rai ta femme. 'A dit, je n' n'ai un in mari, p'i' 'a dit, je n' n'ai pas besoin d' d'autre.

— Ah! i' dit, oui, mé' tu n' n'as pas, lâ, i' dit, l' mari i' gu'y ést pas.

— 'A dit: où c' qu'il ést, mon mari?

— I' dit, viens 'citte! »

I' 'a fa't sortir d' la cabine, pi' i' montre à terre avec sés deux enfants. 'A braille p'i' 'a crie, elle, pi' 'a gu'i dit d'aller la m'ner à terre avec son mari, qu'a veut mourir avec son mari. Mé', i' y a pas d' çâ, lui, l' capitaine, i' 'a garde à bord.

« Tu reste' icitte à bord, p'is tu va' êtr' ma femme à six heures. Faut qu' tu soeilles ma femme icitte, à six heures, à soèr! »

Elle, lâ, 'a s' mè' à prier la Saint' Vierge pour pâ' êtr' sa femme, p'is qu'a veut mourir p'utôt que d'êtr' sa femme.

On va dire que vers trois heures dans l'après-médi, i' r'vien encôre p'i' i' gu'i d'mande encôre pour êtr' sa femme; p'i' 'a gu'i dit qu' non.

« Mé', i' dit, à six heures du soir, mecqu' je r'vienne, à six heures du soèr, tu voudras b'en êtr' ma femme! »

Mé', à six heures du soèr, quand i' s'en vient pour rentrer dan 'a cabine, i' tombe raid' mort à la porte d' la cabine.

T'ut d' suite, c'ést l' premier maître⁵, lâ, qui prend l' command'ment, comprenez-vous? À bord du stim, c'ést l' premier maîtr' qui prend l' command'ment.

4. *Gréer* [ou gréyer] (se): Se préparer.

5. *Maître* (premier): Premier officier après le capitaine.

Laissons-les là, 'és aut's! Lui, i' ést mort, et p'is c'ést l'promier maîtr' qui a pris l' command'ment. Faut que l' bateau gu'y e'lle [aille] à destination pareil⁶, là, lui.

R'venons au général Placide qu'ést l' long d' la mer, là, qui s'en vâ avec sés enfants. I' a sés deux p'tits enfants, lui, p'i' i' s'en va l' long d' la mer; p'is pour donné' à manger à sés enfants, c'étaient dés mouqu's [moules] qu'i' ramâssa't su' la greve⁷. P'i' enn' bonne journée, i' s'en alla't, i' a vu sortir un gros canârd, un gros couac⁸ de d'dans lés harbages. I' a parti p'i' i' a été voèr quoi c' que y ava't là. I' y ava't trois quat' gros œufs dans un nique. I' a pris cés œufs-lâ, p'i' i' 'és a mis dans sés poches; pi' i' f'sait boér çâ à sés enfants. I' denna't çâ pour denné' à mangé' à sés enfants, là, lui.

Ça fa't qu'on va dire qu'i' â marché à peu prè' enn' semaine, le long d' la mer. Mé' i' ést v'nu à enn' place que foulait qu'i' travarse enn' riviére qu'i' y ava't, qui l' bârra't. I' n' n'a pri' un dans sés bras, un d' cés p'tits enfants, pour travarser la riviére. Mé', comme i' était dans l' milguieu d' la riviére, i' â attendu criguier d' l'aut' côté. I' â r'gârdé; c'étaï' un loup qui prena't son p'tit enfant d' l'aut' côté, là, l' p'tit enfant qu'éta' à terre de l'aut' côté, c'étaï' un loup qui l' prena't p'is qui s'en alla' avec. I' s'ést dépêché à travarser la riviére, p'i' i' â été m'ner l'aut' d' l'aut' bord, p'i' i' s'ést en r'venu pour v'nir au secours de celui-lâ. Mé', quand i' â été rendu au milguieu d' la riviére en d'çâ, i' a vu un l'guion qui prena't l'aut' p'is qui s'en allai' avec, l'aut' p'tit enfant.

Bon! Là, i' était féni; i' a couru après l' loup un bout', mé' i' a pas d' courage! I' a r'guien vu, p'i' i' a r'guien trouvé. I' s'ést en-r'venu voir pour c'tylâ, [celui-là] mé' i' a r'guien. I' éta' encore b'en p'us découragé, là; i' s'en alla't, pi' i' brâilla't tout l' temps: i' avait perdu sa femme pis sés deux enfants, là.

On va dire que là, i' s'ést en-allé su' un habitant. I' â arrivé à enn' maison, pi' i' â demandé à un vieux pour loger là. Et p'is, l' vieux gu'i a dit qu'oui. «Mé', i' dit, c'ést mon gend', çâ, i' dit; c'ést mon gend' qui reste écite, qu'a l' bien⁹, icitte. Mé', i' dit c'st un bon gars, i' dit, i' vâ vous loger çertain pour à soèr!»

Ça fa't qu' su' l'enturfait', c' qu'â arrivé? L' gend'e! Le vieux gu'i conte çâ, son histoère, p'is c' vieux-lâ vient d'arriver là, p'is qu'i' gu'i d'mande pour loger là pour la nuite. I' gu'i dit qu'oui; l' jeune homme gu'i dit qu'oui; l' gend' du vieux gu'i dit qu'oui. P'i' i' di' à son pére, i' dit: «Allez-vous-en dans l' p'tit pavillon que gu'y â là, p'i' i' dit, jâsez avec lui; i' dit, on va aller vous m'né' à souper là, p'i' i' y â dés lits pour vous coucher; vous allez coucher là avec lui.»

I's s'en vont là, p'i' i's s' mette' à parler tou' 'és deux, l' général Placide avec le vieux. L' général Placide, là, i' gu'i conte, là, in histoère, que sa femme... qu'i' s'en v'nait à bord d'un stim, p'is qu'i's l'ont mi' à terre, p'is qu'i' â perdu sés deux enfants.

6. *Pareil*: Quand même, pareillement.

7. *Grève*: Plage, rivage.

8. *Couac*: Butor, échassier du genre héron.

9. *Bien (le)*: La propriété ancestrale.

Mé', i' s' dit pas l' général Placide, lâ, lui. I' s'appelle Jôseph depuis qu'i' â été mis cathalique, lâ, lui. I' s'appelle Jôseph, lâ, lui. Et pis, i' gu'i dit çâ qu' sa femme ést partie pour aller dans lés vieux pays, p'is qu' lui, lâ, i' s'en ést v'nu avec sés deux enfants, qu'i's l'ont mi' à terre pis qu'i's sont partis avec sa femme. L' jeune homme dit, i' dit: «I' ava'ent pas l' droit d' vous fére çâ, d' vous ôter vot' femme. I' dit, d'icitte à aller d'ou c' que l' bateau vâ, lâ, i' dit, ça nous mè' [met] enn' nuite écite avec dés chameaux pour aller lâ — d'ou c' qu'éta't l' vieux, lâ — i' dit, ça nous mè' enn' nuit'. I' dit, j' mas soè-gner més chameaux, pi' i' dit, on va partir à soèr, i' dit, dan enn' coupel d'heures, pi' i' dit, on va êtr' rendu lâ d'main matin, au jour. I' dit, on l'a l' droit contre la compagnee de c' bateau-lâ, que c' capitaine-lâ a gardé vot' femme à bord. Vous allez r'trouver vot' femme, lâ.

Ça fa't qu'au bout d'enn' coupel d'heures, i's s' sont greyés avec lés chameaux, p'i' i' ont parti, p'i' i's sont en-allé' à c'tte place-lâ. Mé' quand i' on arrivé à c'tte place-lâ, i's s' sont en-allés su' 'és quais. I' on arrivé su' 'és quais, pi' i' ont d'mandé — I' ont r'connu l' bateau; l' général Placide a r'connu l' bateau; c'éta' un gardien qui gardait l' bateau — i' â damandé: «L'équipage qu'i' avai' à bord du bateau, avez-vou' eu connaissance qu'i' eill' débarqué écite, su' l' quai?

— I' ont dit, oui; l'équipage, quand l' bateau â arrivé, i' â débarqué. Mé', l' capitaine ést mort en mer; tout' l'équipage ést débarqué, p'is c'ést nous aut's qui fa't la garde du bateau.

I' ont dit: «Y avait t-i' enn' femme à bord?

— I' dit, i' y a pas d' femme qu'â débarqué à bord du bateau!»

I's d'mandent à p'usieurs, mé' y a pas d' femme qu'â débarqué à bord du bateau.

Bon! I' ést ôbligé de r'virer d' bord, lâ, lui, p'is d' s'en r'venir. I' s'en r'vient encore su' l' vieux, lâ, su' l'habitant, lâ. P'i' i' gu'i d'mande pour rester lâ, travailler pour 'és aut's tranquillement, p'is fére c' qu'i' pourra't fére pour sa nourriture. I' gu'i dit qu'oui; l' jeune homme gu'i dit qu'oui; l' gend' du vieux gu'i dit qu'oui. Si i' veut rester pour sa nourriture, qu'i' va l' garder, p'is qu'i' va l'habiller, tout', et pis qu'i' va n' n'avoèr soin comme i' faut.

On va dire qu'i' ress' lâ sept huit ans p'ted b'en, su' l' vieux, lâ. Enn' bonne journée, c' qu'i' r'ssout su' l'habitant, là? Deux jeune' hommes, deux jeune' homme' habillé' en soldats, qui arrivent lâ. I's d'mandé' à coucher, au vieux, pour la nuite, au pér' du gend'e, lâ, i's gu'i d'mandé' à coucher pour la nuite. Ça fait qu'i' dit: «J' m'âs d'mandé' à mon gend'e, si mon gend' veut vous coucher; i' dit, j' cré's b'en qu'i' vous r'fus'rá pas çâ.

Ça fa't qu'i' d'mandé' à son gend'e et p'is l' gend' gu'i dit qu' oui.

I' dit: «Allez-vous-en avec eux aut's là-bas!»

I' éta'ent dans un p'tit pavillon, eux aut's, lés deux vieux; i's restaient lâ.

I' dit: « Allez-vous-en avec eux aut's, là-bas, p'i' on va vous sarvir à souper lâ, et p'i' i' dit, vous allez rester lâ, couché' avec eux aut's: i' y â d' la place pour vous coucher tou' 'és quat'! »

I's s'en vont lâ; mé' pendant la veillée, lâ, cés deux hommes-lâ, i's s'informent, eux aut's, pour voèr si i' ont pâ' attendu parler du général Placide. I's l' connaissaient pas, 'és aut's, l' général Placide: i' s' denne le nom d' Jôseph, lâ lui, comprenez-vous? I' s' denn' le nom d' Jôseph, i's l' connaissaient pas.

I' ont dit: « Non; on sait pas, on l' connaît pas! »

L' général Placide, lâ, lui, i' veut pas s' déclârer.

I' dit: « On charche l' général Placide; i' dit, c'est le roi, un tel roi qui nous envoueil — c'était son roi çâ à lui, au général Placide — qui l' charchait, lâ.

I' était pour avoèr enn' guerre; p'is lâ, i' ava't pâ' un homme qui voula't marcher san êtr' sour lés ordres du général Placide, parce que l' général Placide c'était un bon gars pour son armée, terrib', et p'is c'éta't l' général Placide qu'i's voulai' avoèr à la tête, 'és aut's; sans çâ, i's voulaient pâs pâ-en-tout' marcher. P'is lâ, le roi f'sa't charcher l' général Placide.

Ça fait qu'i' y â un gars qui s' lev' pendant la veillée, p'i' i' sort déhors. En sortant déhors, — i' avai' eu dés indications, lui, que l' général Placide, qu'i' avait enn' cicatrice darguier' l'areille. I' avaient 'té informés de d'çâ par le roi, 'és aut's, cés jeune' hommes-lâ, lâ — ça fait qu'i' sort déhors, lui, pi' i' pâsse darguier' du général Placide, mé i' watch¹⁰ l' général Placide. Quand i' r'vient, i' gu'i dit: « C'est vous qui ést l' général Placide. « L' général Placide gu'i dit qu'non, mé i' dit: « Oui, c'est vous! I' dit, vous avé' enn' cicatrice darguier' l'areille, tel comme, i' dit, j'ai été renseigné. » Ça fait qu' lâ l' Général Placide ést obligé de s' déclârer; i' gu'i dit qu'oui, qu'i' ést l' général Placide. B'en i' dit: « Vous allez vous en v'nir pour êtr' à la tête dés armées!

— I' dit, non; jamais! L' général Placide dit, guireriez-vous, vous aut's, éder [aider] un roi qui vous a fait' mourir sa femme p'is sés enfants? Comprenez-vous? I' dit, guireriez-vous gu'i éder à ce roi-lâ qui a fait' mourir sa femme p'is sés enfants? L' général Placide dit, i' dit, j' gu'y vas pâs. I' dit, j' gu'irai pas jamais!

— I' dit, v'nez pas pour le roi, mé i' dit, v'nez pour nous aut's, pour le peup'e; i' dit, c'est l' peup' qui vous veut, c'est pas le roi, i' dit, c'est l' peup' qui vous veut! »

Lâ, i's s' sont mi' après l' général Placide, tejou's, p'i' i's sont v'nu' à bout d' convartir l' général Placide de s'en aller à la tête des armées.

L' général Placide s'est en-allé, lâ, trouver le roi; p'is lâ, le roi i' â r'denné sa maison tel comme i' avait avant, p'is lâ, i' gu'i denna' encôre un gros salaire; p'is lâ, i' éta't

10. *Watch* [to] (angl.): Surveiller, guetter, examiner.

content de l'avoir, lâ, l' général Placide. P'is l' général Placide, i' drilla't [to drill]¹¹ sés hommes, lâ, lui, p'i' i' lés appareilla't pour enn' guerre qu'i' éta't pour avoèr avec in autre roi.

Dans c' temps-lâ, c'étaient lés femmes esclâves p'is lés fille' esclâves qui portaient lés pagniers [paniers] d' manger dans lés camps, aux saldats, comprends-tu...

Ça fait que... enn' bonne journée, l' général Placide, i' avait besoin d' deux officiers. I' prend deux roses et p'i' i' s'en vâ dans lés rangs d' sés saldats. I' arrive à un:

« Quiens, i' dit, toé, tu vâ' être officier! »

I' gu'i denne enn' rose. I' vâ un peu p'us loin, pi' i' denne enn' rose à un aut'e:

« Quiens, i' dit, toé, tu vâ' être officier!

I' dit: V'nez-vous-en avec moé, lâ, pour vous assire à l'entour de moé; i' dit quand j'arai dés ord' à denner, i' dit, vous f'rez més ord's! »

Cés deux hommes-lâ s'en viennent tou' 'és deux; mé' i' â enn' vieille qui s'en vient avec un pagnier, comprends-tu, qui traîne un pagnier plein d'manger. Alle ést nu-pieds, p'i' alle ést quésiment toute en guénilles: son linge ést tout brisé su' elle. La vieille s'en vient, qui pâsse par lés rangs, elle étou, pour donner à manger au monde. 'A s'assit dar-guière un banc où c' que gu'y â dés saldats d'assis en avant; p'is cés deux officiers-lâ sont assis tou' 'és deu' ensemb'e. I's s' mette' à parler tou' 'és deux. L'aut' dit:

« Toé, i' dit, comment c' que tu t'appelles? »

— I' dit, moé, i' dit, j' m'appelle Agapéus. (Comprends-tu, là?)

— I' dit, tu t'appelle' Agapéus?

— I' dit: Oui. P'i' i' dit, toé, comment c' que tu t'appelles?

— I' dit, moé, i' dit, j' m'appelle Agakéus.

— Mé', i' dit, on ést lés deux frères, de minme?

— Mé', i' dit, toé, t' â' été volé par un l'guion.

— P'i' i' dit, toé, t' â été volé par un loup.

— I' dit, oui; mé', i' dit, comment c' que ça s' fait qu'on â la vie, p'is qu'on ést rendu icitte tous lés deux?

— Ben, i' dit, moé, le l'guion qui m'â volé, i' dit, c'est un chasseur qui m'â vu dan 'a gueule du l'guion, p'is qui a tué le l'guion.

— P'is l'aut' dit, moé, i' dit, l' loup qui m'â pris, c'est un bûcheron qui â vu que l' loup m' traînait, p'i' i' dit, qui s'est en v'nu avec sa hache, p'i' i' dit, l' loup â eu pêur:

11. *Drill* [to] (angl.): Entraîner, exercer.

i' m'â lâché, p'i' i' dit, i' â parti, p'i' i' dit, c'est lui qui m'â él'vé. P'i' i' dit, quant' j'ai été rendu à dix-sept dix-huit ans, i' dit, j' me suis t'en v'nu icitte: j' savais que gu'y ava't d' la guerre, p'is j' me suis t'en v'nu icitte pour viv'e. I' dit, j' sava's qu'en m'engageant saldat qu' j'allais viv'e icitte. P'i' i' dit, j' me suis t'en v'nu icitte.

— B'en d' minme, i' dit, on ést lés deux frères! »

Mé' en arguiér' de lui, lés esclâves que gu'y avait lâ en arguiér' de lui, i' y ava' enn' vieille esclâve, lâ, qu'était lâ; alle 'és â attendus parler, elle. 'A dit à cés deux gars-lâ, 'a dit:

« Écoutez, més deux afficiers; 'a dit, moé, 'a dit, j' voudrais parlé' au général Placide. P'i' 'a dit, moé, aller d'avant lui pour gu'i parler, 'a dit, i' voudrà pàs me r'gâder seul'ment, nu-pieds p'is toute en guénilles, (comprends-tu?) 'A dit, i' voudrà pàs me r'gâder seul'ment; mé', 'a dit, par vot' enteurmise, vous aut's, en gu'i parlant que j' veux gu'i parler, 'a dit, i' vâ p'ted ben me laisser gu'i parler. 'A dit, j'ara' affére à gu'i parler sans faute.

— B'en, i' dit, oui? I' dit, on vâ gu'i d'mander! »

Y en â un qui s' lev' p'is qui vâ trouver l' général Placide, p'i' i' dit: « Y a'ra' enn' pauvre esclâve qui voudrait vous parler, qu'a dit qu'a a'rait affére à vous.

— I' dit, fait's-lâ v'nir! »

Ça fa't qu'i's font v'nir l'esclâve. P'is quant' l'esclâve arrive au général Placide, 'a di' au général Placide, 'a dit:

— Me r'connaissez-vous?

— L' général Placide dit, non; i' dit, j' vous ai jamais vue.

— 'A dit, oui; 'a dit, vous m' connaissez! 'A dit, moé, 'a dit, j' su's ta femme Thophysta. (Comprends-tu, là?) 'A dit, c'est moé qu'est ta femme Thophysta!

I' dit aux deux afficiers, i' dit:

« Prenez-lâ, p'i' emm'nez-lâ; 'a ést folle! »

Comprends-tu? 'A ést toute en guénilles, p'i' 'a ést nu-pieds.

'A dit: « Avant d' partir, 'a dit: Écoute, général, 'A dit, y â r'guien qu' moé p'is toé, 'a dit, qui sé't [sait] çâ. 'A dit, t' rappel's-tu l' rêv' que j'ai fait', 'a dit quand t' â' été à 'a chasse au çarf! (Comprends-tu?) 'A dit, y â guien qu' moé p'is toé qui sé't çâ! »

Ça fait qu' lâ, l' général envoueil sés deux afficiers la m'ner dans enn' maison que gu'y ava't, pas b'en loin de d'lâ. Et p'i' aussitôt qu'a ést rendue lâ, lés afficiers s'en r'viennent, pis l' général i' pârt p'i' i' vâ fére in tour, la voèr. I' comprend quequ' chose quand 'a gu'i â dit çâ: y avait guien qu' lui p'i' elle qui savaient çâ, c'te rêv'-lâ qu'alle ava't faite.

Ça fa't qu' lâ, i' commence à la questionner comment c' que çâ s' fait qu'alle étai' à bord du vaisseau quand i' a été à terre, p'i' où c' qu'alle â été, qu'est-c' qu'alle est d'venue, elle?

B'en, lâ, 'a gu'i conte son histoère, lâ, que j' vous ai racontée t't à l'heure: qu'à six heures, quand i' ést v'nu, l' capitaine, pour gu'i d'mander voèr si alle alla' êtr' sa femme, qu'i' a tumbé raid' mort. P'is lâ, 'a dit, c'ést l' premier maît' qui a pris l' contrôle du bateau. P'i' 'a dit, i' ava't pêur de passer aux douanes avec enn' créature, que son mari y était pas. I' a eu pêur. 'A dit, i' â rencontré un vaisseau marchand qui pâssait, p'i' 'a dit, i' m'â vendue comme esclâve à bord. P'i' 'a dit, de c' bateau-lâ, b'en, 'a dit, quant' j'ai fessé¹² enn' ville, 'a dit, moé j'ai débarqué, p'i' 'a dit, j' me su's poussée, j' me su's t-en allée, p'i' 'a dit, j'ai travaillé d'un bord et d' l'aut' dans les maisons privées; j' lava's les planchers, j' faisas toutes sortes d'ouvrages pour gagner ma vie, moé 'tou¹³. 'A contait çâ à son mari, lâ. P'i' 'a dit, c'ést moé qu' ést ta femme Thophita. P'i' 'a dit, j' su's rendue icitte parce que j' sava's qu' la guerre était pri' 'icitte, p'i' 'a dit, j'ai pensé p'ted b'en d' te r'voèr écite, que le roi alla't t' fér' charcher p'is qu' j'alla's p'ted b'en t' rencontrer écite.

Ça fa't qu' lâ, çâ été enn' fête épouvantab'e; mé' 'a gu'i dit, 'a dit: «Où c' que c'ést qu' t' âs mis tés deux enfants?»

P'i' i' gu'i â conté l'histoère, lui, lâ: qu' sés deux enfants qu'i' avaient été... un avait été emporté par un l'guion, pis l'aut' avai' été emporté par un loup.

«Mé', 'a dit, oui; mé', 'a dit, i's sont pas morts!

— I' dit: I's sont pas morts? Mé', où c' qu'i's sont, més enfants?

— 'A dit, c'ést 'és aut's que t' âs nommé' afficiers tou' 'és deux, lâ, 'a dit, qui t'ont parlé t't à l'heure; 'a dit, c'ést tés deux enfants, çâ; 'a dit, c'ést Agapéus pi' Agakéus, çâ!»

Ça fa't qu' lâ, i' â fait v'nir sés deux enfants p'is sa femme, p'is çâ été enn' fête épouvantab'e au château.

Pis lâ, l'aut' roi qui gu'i en voulai' à ce roi-lâ, lâ, lui, quand i' a su qu' c'éta't l' général Placide qu'était à la tête dés armées, i' a p'us voulu gu'i fér' de guerre: i' sava't que l' général Placide à la tête dés armées, qu'i' gâgna't tous les armées [victoires], lui. I' a p'us voulu gu'i fér' de guerre. I' â pris arrang'ment avec le roi, p'i' i' ont settlé [settle]¹⁴ à l'amiab', et p'i' i' ont dit: «T' a'râs p'us jamais d' guerre avec nous aut'e' icitte.»

12. *Fesser*: Faire la découverte de, rencontrer.

13. *Itou*: Aussi, pareillement.

14. *Settle* [to] (angl.): Régler, s'arranger.

P'is, in coup qu' ça eu été féni, p'is qu' le roi a été b'en sûr qu'i' a'rait p'us d' guerre, lâ, — i' ava't tejou' enn' dent contre Placide en cause qu'i' s'éta't fait' mett' catholique — i' a fait' fére un bûcher, pi' i' 'és â attachés, pi' i' 'és â mis su' l' bûcher, p'i' 'és a fait brûler tou' 'és quat'e.

P'is si i's sont pas morts, i's vive' encore. C'est tout'.

2 — SALANOY

C'était un roi. Chaque année, il allait chercher des esclaves qui puissent s'occuper de la culture de ses terres. Un jour, sa princesse lui dit : « Pourquoi les esclaves que vous capturez chaque année sont tous des Noirs ? Il n'y a jamais de Blancs parmi les esclaves que vous ramenez ! »

— Eh bien, ma fille, nous rassemblons ces esclaves dans la forêt. Il nous faut ramener ceux que l'on réussit à attraper. S'il y avait des Blancs, nous les amènerions, mais nous n'en avons jamais trouvé. Sur cette île, il doit n'y avoir que des Noirs. »

Ce roi-là ramenait ces esclaves chez lui pour leur faire cultiver ses terres.

Un printemps, le roi part de nouveau à la recherche d'esclaves. Parmi le groupe de Noirs qu'il parvient à rassembler, se trouve un Blanc, un homme de près de deux mètres de taille et d'un corps très développé. Même si c'est un Blanc, on l'arrête, on lui attache les pieds et les mains et on le fait monter sur le bateau.

Une fois en mer, l'esclave Blanc demande au capitaine ce que l'on a l'intention de faire de lui. Les matelots lui donnent comme réponse : « Ce n'est pas nous qui prenons la décision. C'est le roi ! Ce dernier nous envoie vous chercher. Quand tu seras chez le roi, il t'enverra travailler sur sa ferme. »

L'esclave Blanc veut savoir si l'on veut le tuer ou le faire travailler. On lui répond qu'il travaillera sur la ferme du roi. « Vous savez, dit-il, ces liens qui m'entourent les poignets ne me font pas peur. Je puis les briser facilement ! »

Ce disant, l'esclave blanc se raidit les poignets, se libère les mains et se tient sur ses pieds. Il commence à perdre patience. On l'apaise en lui disant : « On ne te veut aucun mal. Chez le roi, tu vas manger trois repas par jour, tu vas être bien traité. En retour, tu vas travailler avec les autres sur la ferme ! »

On conduit les nouveaux esclaves chez le roi. Ils étaient une vingtaine. Le roi les envoie travailler à sa ferme. C'est la princesse qui les convoquait au dîner ou au souper, en utilisant le porte-voix. La princesse voyait travailler les esclaves et avait un faible pour ce Blanc de belle apparence. Cet esclave attrapait les arbres et les arrachait au lieu de les couper. Il faisait preuve d'une force peu ordinaire.

Un jour, la princesse rejoint son père venu visiter les travaux et lui dit : « Papa, regardez bien cet esclave blanc qui travaille avec les autres, là-bas. Les arbres, il ne les

coupe pas, il les arrache de terre. C'est un homme d'une force remarquable. Si vous décidiez de l'envoyer étudier le maniement du sabre, il vous ferait un bon chef d'armée, en cas de guerre.

— Tu as raison, ma fille! À son retour, ce soir, envoie-le me voir! »

Le soir, quand l'esclave blanc vient à passer près de la princesse, en rentrant du travail, la fille du roi lui dit: « Mon père a affaire à vous. Allez le rencontrer à son bureau! »

L'esclave entre dans le bureau du roi et celui-ci lui donne un avis: « À partir de ce soir, tu n'iras plus travailler là-bas sur ma ferme. Demain matin, rends-toi chez le tailleur et fais-toi fabriquer deux habits. Désormais tu fréquenteras l'école, pour apprendre le maniement du sabre, la technique des armes. »

L'esclave blanc, on le comprend, est très heureux de changer de tâche. Le lendemain, il va chez le tailleur. On lui fait deux habits qui lui vont à merveille. De là, il se rend à l'école pour apprendre à manier les armes.

Il arrive à l'école, on lui met un sabre dans les mains. L'instructeur le fait asseoir et lui dit: « De temps en temps, tu viendras t'entraîner avec les autres! »

Le roi avait deux princes. Il les avait placés dans cette école pour y apprendre à se servir des armes. L'un des princes avait dix-sept ou dix-huit ans, l'autre en avait vingt-trois ou vingt-quatre. L'aîné des fils du roi étudiait dans cette école depuis plus longtemps que son plus jeune frère.

Le roi en vient à demander à l'esclave blanc comment il s'appelle. « Moi, répond l'esclave, je me nomme Salanoy! »

Salanoy s'assoit et regarde les autres étudiants s'entraîner au combat. Le maître des armes vient lui dire: « De temps en temps, venez vous exercer avec les autres, si vous voulez apprendre à vous battre. Si vous restez assis, vous n'apprendrez pas aussi rapidement qu'en vous mêlant aux autres étudiants! »

— Ah! j'apprends autant à les voir se battre qu'à me battre moi-même! »

Salanoy ne quitte pas son siège, ne fait rien, sauf regarder les autres manier les armes. L'esclave blanc va à l'école depuis quelques mois.

Le cadet des fils du roi savait que Salanoy était toujours assis. Comme l'esclave demeurait au château du roi, le jeune prince accompagnait Salanoy, le soir, au retour de l'école. Un soir, il dit à l'esclave: « Tu te vantes de t'instruire autant en regardant les autres s'exercer qu'en t'entraînant toi-même. Es-tu capable d'engager le combat contre moi et tenter d'enlever les boutons de mon habit? Moi, je vais essayer de couper tes boutons d'habit, et toi, essaie de couper les miens. Nous verrons qui est le meilleur de nous deux. »

— Je vais essayer de relever ton défi! »

Salanoy accepte ce combat plutôt pour s'amuser. C'était un adulte formé, tandis que le prince n'était qu'un jeune homme. L'esclave tire son sabre et dans deux ou trois coups, il coupe deux ou trois boutons de l'habit du prince. Ce dernier n'a même pas eu le temps de toucher son adversaire une seule fois.

Le vieux roi, du haut de sa galerie, assiste à ce combat entre l'esclave et son prince. Le cadet du roi, un peu humilié, crie à Salanoy : « Tu as réussi à couper mes boutons parce que je fréquente l'école depuis peu d'années, mais tu ne réussirais pas ce tour de force si tu affrontais mon grand frère ! »

L'aîné des princes, à cause de son âge, était plus habile que son frère, à manier les armes. L'esclave avait répondu au jeune prince : « Tu as probablement raison. Ton frère ne me laisserait peut-être pas couper ses boutons d'habit ! »

L'esclave et le prince arrivent au château. Le cadet raconte à son aîné ce qui lui est arrivé. Les deux frères commencent à échanger leurs opinions. Salanoy crie au prince aîné : « Je suis prêt à te rencontrer immédiatement, si tu le désires ! Maintenant ou plus tard, je n'y vois pas de différence ! »

Salanoy engage le combat avec l'aîné des princes. Il lui enlève tous ses boutons d'habit sans que le prince parvienne à toucher une seule fois son adversaire.

Les deux princes entrent au château et racontent au roi, leur père, comment Salanoy les a humiliés en coupant leurs boutons d'habit. Ils rappellent au roi que Salanoy reste assis pendant les cours d'escrime et qu'il se contente de regarder combattre les autres étudiants. Ils l'ont maintes fois entendu dire qu'il apprenait autant à voir les autres s'entraîner au maniement des armes qu'à s'y exercer lui-même.

Le roi prend donc, sur-le-champ, une décision. « Je vais renvoyer Salanoy au travail de la ferme. Si cet esclave retourne son habilité contre nous, il est capable de nous mettre à mort. Voilà à peine quelques mois qu'il va à l'école d'escrime et il vous enlève tous vos boutons d'habit. Et toi, mon fils aîné, il y a sept ans que tu fréquentes la même école. Salanoy t'enlève tous tes boutons alors que tu n'es pas capable de lui en enlever un seul ! Si cet esclave tourne son talent contre nous, notre petite ville peut disparaître. »

Le roi va trouver sa princesse et lui donne cet ordre : « Demain matin, fais venir Salanoy et dis-lui de prendre son ancien habit de travail et d'aller travailler avec les autres esclaves sur la ferme ! »

La princesse est obligée d'obéir à son père. C'est lui qui est roi, sa fille lui doit obéissance !

Le lendemain matin, la princesse va réveiller Salanoy et lui transmet l'ordre du roi d'abandonner l'école et d'aller travailler à la ferme. Salanoy reprend son habit de travail, et malgré sa colère, il retourne à la ferme.

Il ne peut digérer l'insulte qu'on lui fait en le retirant de l'école après quelques mois pour le renvoyer à l'agriculture. Salanoy travaille toute l'avant-midi comme un forcené

dans un tourbillon de poussière. Au lieu de couper les arbres, il les tire tout entiers de la terre. Il est enragé.

À midi, la princesse sonne la période du dîner. Les ouvriers obéissent au porte-voix, mais Salanoy continue à travailler. Après le repas, les autres esclaves retournent au travail; Salanoy continue son travail.

Le soir, au son du porte-voix qui convoque les gens au souper, Salanoy quitte le travail, mais parmi les derniers. Quand la princesse le voit passer devant son bureau, elle lui dit: « Salanoy, pourquoi n'êtes-vous pas venu manger, ce midi?

— Belle princesse, vous ne trouvez pas que l'insulte de ce matin ne motive pas mon absence au dîner? Vous m'aviez envoyé à l'école pour apprendre l'escrime, et aujourd'hui vous me retirez de l'école pour m'envoyer travailler dans la forêt!

— Salanoy, répond la princesse, tous ces événements sont arrivés sans que j'en sois responsable. Ce n'est pas moi qui détiens le pouvoir, c'est mon père! Salanoy, tu crois peut-être que je te persécute, mais la vérité est tout autre. Si tu faisais partie de la noblesse, je t'épouserais, Salanoy!

— Vous voulez vous moquer de moi, princesse?

— Non, non, Salanoy, je ne veux pas rire de toi! Si tu étais de famille noble, je t'épouserais!»

Naturellement, Salanoy n'était pas de famille noble! On l'avait cerné avec d'autres esclaves sur les îles. Salanoy s'en va souper tout en réfléchissant à ce nouveau problème.

Après le souper, il contourne le château, passe devant les appartements du roi, et gagne la chambre de la princesse. « Vous disiez, princesse que si j'étais noble vous m'épouseriez. Vous ne me haïssez donc pas! Eh bien! si vous m'aimez, continue l'esclave, préparez-vous et, à dix heures, ce soir, nous désertons tous les deux en empruntant la forêt.

— Oui, Salanoy, je suis prête à partir avec toi!» affirme la princesse.

À dix heures, le soir, Salanoy se prépare un petit bagage, suspend son sabre à son côté, et se dirige vers le château. La princesse sort à sa rencontre et ils quittent les lieux. Ils se gardent bien de voyager sur les grandes routes. De peur qu'on les attrape ou qu'on les voie quelque part, ils filent par la forêt.

Une fois au milieu du bois, la princesse dit à Salanoy: « Tu te diriges vers une région dangereuse où vivent trois ou quatre lions et des licornes. Les lions dévorent les troupeaux de moutons de mon père. Ce dernier a envoyé des armées pour les détruire. Malgré l'expérience de Vieux Cheval, les armées du roi n'ont pas détruit ces fauves!»

Vieux Cheval était un homme ainsi appelé et qui conduisait les armées du roi. Salanoy répond à la princesse: « Tu n'as rien à craindre quand je t'accompagnerai. Je porte un bon sabre à ma ceinture, et tu n'as rien à craindre pour ta vie. Sois tranquille!»

Salanoy et la princesse marchent dans la forêt. De temps en temps, l'esclave casse une branche pour épargner au visage de la princesse le contact brutal des broussailles.

Dans la soirée, au clair de lune, soudain il aperçoit un groupe de lions devant lui. Salanoy dit à la princesse: « Tenez-vous toujours à ma droite de sorte que je puisse vous voir en tout temps. Sans attendre, il engage le combat contre les lions. Cinq minutes plus tard, trois lions gisent par terre et deux autres sont disparus dans la forêt. Des lions, il n'en est plus question! « Avez-vous eu peur, princesse? demande Salanoy à la fille du roi. Vous vous rendez compte qu'il n'y a pas de danger quand je suis là. Ces trois lions sont morts! »

On poursuit la route en forêt. La princesse s'adresse de nouveau à son compagnon! « Prenez garde, Salanoy! À peu de distance d'ici vivent deux licornes très féroces. Elles viennent dévorer les animaux de mon père. Celui-ci a envoyé des armées à leurs trousses mais elles n'ont jamais pu détruire ces bêtes.

— Belle princesse, ne vous faites aucun souci à ce propos. Ne craignez pas pour votre vie, quand vous serez avec moi! Vous ne courez aucun danger! »

Les deux déserteurs continuent leur route à travers la forêt. Tout à coup, les deux licornes leur font face. Salanoy tire son sabre et tue les deux bêtes menaçantes. Au cours de cet engagement, Salanoy perd son chapeau, mais ne prend pas le temps de le ramasser.

Les voyageurs continuent leur marche. La région où ils s'enfuyaient, constituait une sorte de triangle s'étendant du château du roi jusqu'à la mer. La pointe de ce triangle fonçait dans la mer. Il s'agissait de traverser cette langue de terre pour déboucher sur la mer, de l'autre côté de la forêt. C'était une marche d'une dizaine de kilomètres.

Salanoy et la princesse rejoignent la mer, le matin à la levée du jour. Ils s'assoient sur le sable de la plage.

Pendant ce temps, que devient le roi, au château? Le matin qui suit la désertion de la princesse, le roi se rend compte que sa fille s'est enfuie avec Salanoy. Sans tarder, il lance une armée à la poursuite de l'esclave pour tenter de découvrir la direction des fuyards. Les soldats trouvent assez facilement une sorte de sentier indiqué par les branches cassées. Vieux Cheval, à la tête de l'armée, donne l'ordre de suivre cette piste.

L'armée parcourt une faible distance et arrive bientôt à l'endroit où Salanoy a tué les trois lions. Vieux Cheval dit à la dizaine de soldats qui l'entourent: « Qu'aurions-nous fait, nous, en face de ces lions? Salanoy les a tous tués et il a poursuivi sa route! Si nous rencontrons les licornes à une grande distance d'ici ou si nous croisons d'autres lions, notre vie est en danger! »

L'armée, il faut le dire, n'était pas alors outillée d'une façon aussi efficace qu'à notre époque. Les soldats proposent donc de retourner au château. « Non! commande Vieux Cheval. Prolongeons un peu notre marche pour obtenir plus de renseignements.

— Mais, protestent les soldats, si nous rencontrons Salanoy, quel va être son comportement? Il ne voudra certainement pas nous livrer la princesse et il tentera probablement de nous mettre à mort tous ensemble! »

Vieux Cheval décide ses gens à poursuivre leur marche. Soudain, le groupe découvre les cadavres de deux licornes et le chapeau de Salanoy. La peur gagne tout le groupe qui s'empresse de revenir au château pour dire au roi: « Salanoy s'est battu contre deux licornes et les a mises à mort. Nous n'avons retrouvé que le chapeau de l'esclave. Nous ne savons pas si d'autres licornes les ont enlevés; nous avons retrouvé seulement le chapeau de Salanoy. »

Le roi fait un rassemblement autour d'un feu d'artifice pour remettre un peu de joie au château. « Je préfère les savoir morts tous les deux, dit le roi, plutôt que de me voir déshonorer par ma fille en compagnie de Salanoy! »

Dorénavant, le vieux roi ne pensera plus à Salanoy. Ce dernier est rendu de l'autre côté de la forêt près de la mer, en compagnie de la princesse. Couchés sur le sable, ils causent ensemble. Soudain, la princesse dit à Salanoy: « Je suis fatiguée, je m'endors. Mais mon père m'a dit que des serpents, appelés serpents à sonnettes, de gros serpents, sortent de l'eau et peuvent presque avaler une personne. J'ai peur de ces bêtes. Fais le guet pendant que je ferai un somme pour me reposer.

— Avec moi, reprend Salanoy, tu n'as rien à craindre, tu ne cours aucun danger.

— Mais écoute, Salanoy! continue la princesse. De petits bateaux sillonnent la mer dans ces parages. C'est un genre de sous-marins dont le petit mât apparaît à la surface de l'eau. Parfois, ils émergent de la mer et viennent piller les biens des gens. Ils volent dans les magasins et filent chez eux avec une cargaison de marchandises. L'équipage de ces petits navires est constitué de bandits qui tuent les habitants et font tout le mal possible dans les villages. Ces étrangers peuvent nous apercevoir sur la plage et venir nous enlever ou nous massacrer.

— N'ayez aucun souci, belle princesse! Quand vous êtes avec moi, votre vie ne court aucun danger! »

La princesse tombe profondément endormie. Soudain, Salanoy voit un gros serpent sortir de l'eau et se diriger vers la princesse pour l'avalier. L'esclave saisit son sabre, coupe le serpent en plusieurs tronçons et vient s'asseoir près de la princesse qui n'a aucunement connaissance de ces faits.

Peu après, Salanoy aperçoit dans le large un petit mât émerger de l'eau, de la façon décrite plus tôt par la princesse. Salanoy laisse approcher le mât sans manifester sa présence. Quand le mât atteint une certaine distance du rivage, un bâtiment à vapeur sort de l'eau. Ce navire lance une chaloupe à l'eau, cinq hommes montent à son bord et se dirigent vers le rivage. Les marins disent à Salanoy: « Il y a assez longtemps que tu vis avec cette princesse. Nous voulons en profiter à notre tour!

— Si vous tenez à cette femme, venez la chercher, répond Salanoy. Mais je doute fort que vous en soyez capables! »

Les cinq marins s'avancent vers Salanoy. Ce dernier tire son sabre et en tue quatre. Le cinquième, le capitaine, reste en arrière, s'enfuit vers la mer et fait une proposition à l'esclave: « Si tu veux épargner ma vie, je vais te donner mon château de l'Île Brillante. Quand on pose le pied sur le quai de cet endroit, une cloche sonne au dernier étage de mon château situé sur la montagne. Une trentaine de familles y travaillent pour moi à cœur d'année. Si tu m'épargnes la vie, je te donne cette propriété dont tu seras roi et maître!

— J'accepte votre proposition, répond Salanoy. C'est un bien qu'il fait bon recueillir! »

Salanoy réveille la princesse monte avec elle dans la chaloupe qui les conduit au petit navire. Ils y montent tous les trois, abandonnant sur le rivage les quatre marins massacrés. Le navire reprend la mer et file vers l'Île Brillante.

La princesse se tient dans un petit salon avec Salanoy et cause avec lui. Soudain, le capitaine appelle Salanoy sur le pont. « Vois-tu, lui dit-il, ce gros navire marchand qui file là-bas? Si tu le voulais, j'irais me glisser à côté de ce navire. Tu sais que mon bâtiment possède deux canons à tribord et deux autres à babord. Une fois côte à côte avec le gros navire marchand, je tire un coup de canon qui avarie le navire. Ce dernier est rempli de provisions. Nous remplissons le nôtre de nourriture, ce qui nous aide à faire vivre les familles et les veuves de l'Île Brillante! »

Salanoy ne distinguait pas trop le bien du mal, élevé dans la forêt comme il l'avait été. Il répond au capitaine: « Tu n'as pas besoin de détruire le navire marchand. Arbore le pavillon de paix. Nous pourrons ainsi l'accoster en toute sécurité, et dès que je mettrai un pied à bord du navire marchand, il sera à nous! Nous nous emparerons de la cargaison et du navire! »

Le capitaine arbore le pavillon de paix, le bâtiment sur lequel navigue Salanoy se glisse le long du navire marchand. Au moyen d'un câble qu'on lui lance, Salanoy monte sur le navire étranger. Une fois à bord, il attrape les marins à la brassée et les lance tous à la mer. Dès que tout l'équipage est noyé, il crie au capitaine de son bâtiment: « Lance-moi des câbles! Nous allons touer ce navire chez nous. Il nous appartient. Nous nous sommes débarrassés de l'équipage et même du capitaine. Ils sont tous à la mer!

Le capitaine lance les câbles. Salanoy attache le navire marchand à son bâtiment et redescend vers sa femme. Mais Salanoy n'aperçoit pas la princesse. « Où est ma femme? demande Salanoy au capitaine.

— Elle vient de descendre dans sa cabine! »

Salanoy rejoint la princesse dans sa cabine. Elle est tout en larmes. « Qu'as-tu à pleurer? lui demande Salanoy.

— Salanoy, répond-elle, aimerais-tu subir de la part d'un plus fort que toi les traitements que tu as infligés à l'équipage du navire marchand?

— Pourquoi me poses-tu une telle question? demande Salanoy.

— Eh bien! Ce n'est pas la façon d'agir d'un honnête homme, Salanoy! Tu as mal agi. Ces gens tenaient à leur vie autant que toi tu tiens à la tienne. De plus, tu n'as pas besoin de te faire pirate pour gagner ta vie. Si tu veux que je sois heureuse avec toi, je veux que tu ne répètes jamais ces actes barbares. Tu es capable de gagner ta vie sans tuer les autres et sans martyriser qui que ce soit!

— Ah! ne me tiens pas compte de mes actes. Je ne savais pas que j'agissais mal. À partir d'aujourd'hui, des scènes comme celles-ci ne se reproduiront jamais! »

On aborde à l'Île Brillante. Le capitaine du bâtiment signe un document rendant Salanoy propriétaire de tous les biens établis sur l'Île Brillante. Salanoy possède maintenant le château bâti sur la montagne, château dont le dernier étage abrite une cloche qui sonne dès que l'on pose le pied sur le quai. L'esclave prend possession du château pendant que l'ancien propriétaire, le capitaine du petit bâtiment, file dans son pays d'origine. En effet, il venait d'une autre région. Il s'était installé sur l'Île Brillante pour exercer le métier de corsaire. Il donne donc tous ses biens à Salanoy et retourne dans son pays.

Abandonnons ce capitaine et suivons, quelque temps, Salanoy installé sur l'Île Brillante.

Salanoy dispose d'une cargaison de nourriture qu'il distribue aux habitants de l'île. C'est lui qui doit les faire vivre et leur assigner des tâches à accomplir. Comme une trentaine de familles demeurent sur l'île plusieurs hommes sont à la disposition du chef Salanoy. « Que faisiez-vous, demande-t-il à ses hommes, avant que j'arrive dans cette ville?

— Ah! souvent nous montions sur un bateau à vapeur, parmi ceux qui sont attachés au quai, et nous allions chercher des diamants dans des endroits éloignés. Nous passions des mois en mer pour aller recueillir les diamants et les vendre, au cours de nombreuses escales. L'argent rapporté de ces ventes allait au capitaine, et ce dernier nous payait des salaires destinés à nous faire vivre.

— Eh bien! continue Salanoy, avant de passer à travers toutes nos provisions, nous allons prendre le temps d'aller chercher d'autres diamants! »

Tous les hommes s'embarquent sur un voilier plus gros que le navire amené dans l'île par Salanoy. Ils choisissent un assez gros navire portant à l'arrière le nom de Salanoy, et ils partent à la recherche de diamants. Leur voyage dure un mois. Ils vendent des diamants à plusieurs endroits. Ce commerce est très vivace et rapporte beaucoup d'argent.

Quand Salanoy est de retour, il constate que sa femme vient de donner naissance à un garçon. Il n'est pas question d'en informer le roi, son beau-père. Ce dernier ne pense plus à Salanoy. Il le croit bel et bien mort.

Salanoy remonte sur son navire et repart à la recherche de diamants. Il vend une partie de sa cueillette le long de sa route de retour. Il revient à l'Île Brillante, prend sa femme et son enfant à son bord et reprend la mer pour aller vendre le reste de ses diamants à la cour du roi de Lisbonne, son beau-père. « Moi, dit Salanoy à son équipage, je ne me montrerai pas à Lisbonne; on m'y reconnaîtrait! Ce sont vous, mes hommes, qui allez vendre les diamants au roi. Il est riche, et je suis certain qu'il va en acheter une bonne quantité! »

Salanoy s'ancre dans la rade du roi de Lisbonne, et ses hommes vont vendre leurs diamants. Le vieux roi achète presque la totalité des diamants.

Le voilier de Salanoy lève l'ancre, le soir au crépuscule, et met le cap vers la haute mer, sans penser que son nom est écrit à l'arrière de son navire. Les gens de Lisbonne lisent ce nom sur le bateau qui appareille et vont en avertir le roi, au château. Le roi lance immédiatement une frégate à la poursuite du navire de Salanoy, avec mission d'arrêter ce bâtiment et d'enquêter sur la présence de l'ancien esclave à son bord. Le roi se demande si Salanoy ne serait pas encore vivant et en compagnie de sa princesse. On a lu à l'arrière du voilier les noms de Salanoy et de l'Île Brillante.

Quand Salanoy voit la frégate motorisée lancée à sa poursuite, il se croit en très mauvaise position. Vu qu'il navigue sur un voilier et que la brise est très faible, il se dit : « Ils vont me rattraper facilement avec leur frégate à moteur! » Mais Salanoy connaît très bien le port de Lisbonne pour y avoir séjourné nombre d'années. Il sait qu'une petite île à une faible distance de la côte peut le sauver. « L'eau est assez profonde pour me laisser passer. Si la nuit vient assez rapidement, je suis capable d'aller me cacher derrière l'île. Mais la frégate qui me poursuit a un trop grand tirant d'eau, elle ne pourra pas trouver passage et va aller s'échouer! »

Salanoy dirige son voilier entre la terre ferme et l'île. Il trouve à son bord un bidon de goudron. Il y met le feu et le laisse flotter à la surface de l'eau. Même au trois quarts enfoncé dans la mer, le bidon se maintient sur l'eau et laisse la flamme s'échapper. L'équipage de la frégate croit que Salanoy est dans les parages de ce bidon lumineux. Mais le voilier de Salanoy s'était habilement déplacé et, dans l'obscurité, il surveillait la frégate du roi. Celle-ci tente de passer derrière l'île en se guidant sur la flamme. Elle va se heurter à des récifs et sombre parmi les débris. Salanoy entend crier les naufragés, revient sur sa route et recueille Vieux Cheval, chef de l'expédition, et un autre soldat du roi. Vieux Cheval, reconnaît Salanoy. Ce dernier place les deux naufragés dans une chaloupe du bord et les envoie reconduire à terre, près du château du roi, en disant à l'homme de confiance du roi : « Tu diras à ton maître que c'est la première visite que je lui rends! »

À la suite de ces événements, Salanoy reprend la mer et revient à son île.

Mais le vieux roi de Lisbonne sait maintenant que Salanoy est vivant et qu'il demeure à l'Île Brillante.

Salanoy, de retour chez lui, se tient coi pendant cinq ou six mois. Il a des provisions en quantité. Mais avant l'épuisement de la nourriture, Salanoy entreprend une autre croisière, encore à la recherche des diamants. À la même époque, le vieux roi envoie une armée rendre visite à l'Île Brillante. Le steamer accoste le quai, puis le roi et l'armée montent au château de Salanoy. Le roi y trouve la princesse portant son fils dans ses bras. L'enfant avait alors sept ou huit mois.

Le roi commande à ses soldats de tuer les femmes et les enfants qui vivent dans l'île, tous les gens représentant une trentaine de familles. Les hommes de la colonie sont partis en expédition avec Salanoy. Le massacre des résidents de l'île terminé, le roi entraîne sa princesse vers son navire et commande à Vieux Cheval de prendre le fils de Salanoy et d'aller le jeter du haut d'un cap.

Vieux Cheval s'empare de l'enfant et va le lancer du haut du cap, pendant que le roi conduit sa fille, la femme de Salanoy, vers le quai. Au moment de monter dans le navire, Vieux Cheval aperçoit l'enfant qui se traîne sur la plage en rechignant et en pleurant. Vieux Cheval en avertit le chef de l'expédition : « Voyez, Sire mon roi ! L'enfant que j'ai précipité en bas du cap, il y a quelques minutes, se traîne sur le sable en pleurant et ne semble pas avoir de mal. Cet enfant, Sire mon roi, pourrait vous être très utile, plus tard ! Vous devriez l'emmener avec vous et renoncer à le laisser ici ! »

— Tu as raison, dit le roi. Va chercher cet enfant ! »

Le vieux roi ramène le fils de Salanoy dans son château de Lisbonne, l'élève et lui fait étudier l'escrime, à l'école. Il laisse le jeune Salanoy sous l'impression qu'il est le propre fils du roi. Il ne lui parle jamais de Salanoy, son vrai père. Laissons le jeune Salanoy à ses études. Il grandit, tout en s'entraînant au maniement des armes.

Revenons à Salanoy ! À la fin de son voyage et de la vente de ses diamants. Il revient chez lui, la nuit, au cours d'une violente tempête de pluie, de tonnerre et d'éclairs. Il s'amarre au quai, puis, à la lueur d'un éclair, il aperçoit, au faîte de son mai, un drapeau portant un message : « C'est la première visite que le roi de Lisbonne rend à Salanoy ! » Il fixe les dernières amarres et dit à ses hommes : « Que chacun se rende chez soi ! Nous allons probablement avoir des surprises. Le roi de Lisbonne est venu ici ! »

Salanoy s'élançe dans les escaliers et file vers le sommet de la montagne pour rejoindre le château. Une fois au château, il ne trouve personne, ni femme ni enfant. Sur l'entrefaite, les hommes d'équipage reviennent au château et disent à Salanoy en pleurant : « Nous marchons à mi-jambe dans le sang sur le plancher de nos maisons. Nos femmes et nos enfants ont été massacrés ! » Chacun rend compte de ses malheurs à Salanoy en se lamantant. Le chef leur répond : « Votre situation est moins cruelle que la mienne. Vous, vous avez perdu les membres de votre famille ; ils sont morts, vous les voyez ! mais moi, je ne sais où est rendue ma femme. Mon enfant, qu'est-il devenu ? Ils sont disparus ! Qu'en ont-ils fait ? On les a peut-être martyrisés, tués... Vous voyez ma situation. Votre malheur est grand, mais vous devez prendre courage ! »

Salanoy sympathise du mieux qu'il peut avec ses compagnons. Ces gens éprouvés ne sortent plus, tellement leur chagrin est profond. D'ailleurs ils ont rapporté assez d'argent pour vivre longtemps sans quitter leur île.

Salanoy et ses hommes vivent ainsi sur l'Île Brillante pendant une quinzaine d'années. Le chef du groupe se promet bien d'aller trouver le roi un jour ou l'autre et lui demander où se trouve sa femme.

Un bon jour, Salanoy et quatre ou cinq de ses hommes s'embarquent sur un petit navire pour aller rendre visite au roi de Lisbonne. Arrivé chez le roi, Salanoy dirige son navire derrière l'île et aperçoit une grosse frégate dans la rade royale. « Mouillons ici, dit-il à ses hommes. Nous attendrons la nuit et nous nous rendrons à la frégate en embarcation légère! »

La nuit tombe. Salanoy prend le plus costaud de ses hommes et se dirige avec lui dans une légère chaloupe, le long de la plage. À la faveur d'épaisses ténèbres, les deux compagnons s'approchent de la frégate amarrée le long du quai. Ils l'abordent par le côté qui donne sur la haute mer. Ils entendent les gardiens qui se crient l'un à l'autre: « vois-tu venir quelqu'un? »

— Non, je ne vois personne!

— Moi non plus, je ne vois personne! » ajoutait un autre.

La garde était ininterrompue. Salanoy dit à son compagnon: « C'est de moi qu'ils ont peur! C'est moi qu'ils surveillent. Le vieux roi doit tenir ma femme prisonnière quelque part et il s'attend à ma visite. Voilà pourquoi il a établi un système de surveillance jour et nuit.

Salanoy parvient à approcher sa chaloupe de la frégate royale. Il rejoint la section des sabords, s'y agrippe et parvient à pénétrer dans le navire par ces ouvertures. Une fois dans l'entrepont, il aperçoit, tout le tour de l'immense salle, nombre de soldats armés, immobilisés par le sommeil. Salanoy tend la main, à son compagnon, à l'extérieur d'un sabord, et le tire à l'intérieur de la frégate. Les deux hommes sont armés de leur sabre.

Salanoy donne un ordre au marin qui l'accompagne: « Avance-toi dans cette direction et moi je vais me déplacer dans l'autre sens. Nous devrions pouvoir trancher trois têtes d'un seul coup de sabre. Tranche la tête à plus de soldats possible de ton côté, et moi je te rencontrerai par l'autre côté! »

Ils se mettent à la besogne pour exécuter cette boucherie. Ils tuent tous les soldats endormis à cet étage, puis ils montent à l'autre étage. Les soldats sont tous étendus deux par deux sur des lits de camp. Ils parviennent à tuer tous les soldats de ce second entrepont. Ils sont donc débarrassés de ces soldats.

Cette tuerie terminée, Salanoy dit à son compagnon: « Nous allons monter sur le pont, toi, tu feras semblant d'aller uriner à la proue de la frégate, et quand tu passeras derrière l'homme de vigie, tu lui trancheras la tête! Moi, je me débarrasserai de l'autre veilleur! »

Salanoy décapite la vigie de poupe et peu après, il crie : « Vois-tu venir quelqu'un, là-bas ? »

— Non ! je ne vois personne ! »

Salanoy se rend compte que la réponse vient de son compagnon. Les deux hommes descendent rapidement dans leur petite chaloupe et regagnent leur voilier à l'ancre derrière l'île.

Le jour commence à paraître. Au moment où le petit voilier va se mettre en route, des gens de Lisbonne ont connaissance de certains événements survenus à bord de la frégate royale et vont rapporter au roi qu'il y a eu carnage à bord de sa frégate. L'aube vient de paraître.

Le roi envoie immédiatement des enquêteurs sur sa frégate. Ces envoyés constatent que les entreponts regorgent de sang, que tout l'équipage a été massacré.

Avant de quitter la frégate, Salanoy avait hissé un pavillon portant un message : « C'est la seconde visite de Salanoy au roi de Lisbonne ! »

Le vieux roi commande immédiatement à deux frégates de poursuivre Salanoy. « Vous aborderez son petit navire de chaque côté. Je déciderai moi-même, ici, de la sentence que mérite Salanoy ! »

Les deux frégates passent au bout de l'île, Salanoy n'est pas très loin dans le large, ne disposant que d'un voilier plutôt lent. En voyant venir les frégates, Salanoy dit à ses hommes : « Agissons comme des hommes soûls, faisons semblant d'avoir pris de la boisson forte. Ils vont probablement nous accoster avant de nous couler ! S'ils essaient de nous prendre en ciseau, nous utiliserons les deux séries de pièces de canon que nous portons à notre bord. Le temps venu, toi, dit-il à son compagnon, tu mettras le feu à tes canons quand je t'en donnerai le signal. En même temps, je mettrai le feu aux deux miens ! »

— Entendu ! »

Les deux frégates s'amènent, sous le commandement de Vieux Cheval qui monte l'un des navires. « Voyez-les, dit le commandant, ils sont ivres, ils ont bu toute la nuit, ils cuvent encore leur vin. Ils croient avoir fait un coup d'État en tuant les marins du roi. Ils sont en fête. Nous allons les forcer à passer entre nos deux frégates, puis nous allons les relier aux crochets de nos bossoirs et nous allons soulever le petit voilier au-dessus de l'eau. Ensuite nous gagnerons la rade, et le roi donnera à Salanoy la sentence qu'il voudra ! »

On tente de suivre ce plan. Les deux frégates s'avancent de chaque côté du voilier de Salanoy. Dès que ce dernier se sent en danger d'être pris, il dit à son compagnon de mettre le feu à ses canons, et lui-même en fait autant pour les deux autres canons. Les deux frégates sont gravement avariées et coulent à pic. De tout l'équipage, il reste Vieux Cheval seul sur une épave de frégate. Salanoy va reconduire Vieux Cheval à la rive et reprend la mer en mettant le cap sur l'Île Brillante.

Une fois chez lui, Salanoy s'attend à une visite du vieux roi de Lisbonne, en représailles des massacres des matelots au quai royal. Il commence à se préparer en vue d'une attaque. « Le roi va venir à la tête de son armée, se dit-il; il faut que je me prépare à le recevoir! »

Dans l'escalier qui montait au château se trouvait une sorte de plate-forme de repos. Salanoy y fait disposer une trappe à bascule, une trappe carrée de plus de deux mètres de côté. Il entraîne ses hommes à utiliser ce piège. « Deux parmi vous vont se placer sous cette trappe pour y recevoir les blessés qui vont y tomber. Le reste de notre groupe va rester sur la plate-forme autour de la trappe pour couper la route aux envahisseurs. C'est moi qui vais être au premier rang pour leur faire face! »

Quittons Salanoy pour suivre le vieux roi qui entraîne au combat le jeune Salanoy déjà âgé de dix-neuf ou vingt ans. Le roi de Lisbonne dit à ce jeune homme qu'il est son fils. Il lui raconte qu'il a eu autrefois comme ennemi un certain Salanoy qui lui a enlevé sa princesse et causé des malheurs épouvantables. Ce jeune homme est le fils de Salanoy, mais le vieux roi le revendique pour son propre prince. Le soi-disant prince est devenu expert dans le maniement des armes, il a dix-neuf ou vingt ans et fait preuve d'une habileté et d'une force peu ordinaires.

Le roi de Lisbonne s'organise une armée pour aller battre Salanoy dans l'Île Brillante. Répétons que ce Salanoy est le père du jeune homme que le roi revendique pour son prince.

L'armée du roi aborde à l'Île Brillante. Dès que le premier soldat place le pied sur le quai, la cloche d'alarme se met en branle au dernier étage du château de Salanoy. Ce dernier se rend compte qu'il est attaqué. Il rapaille tous ses compagnons bien disciplinés et bien entraînés. Tous se rassemblent sur la plate-forme de l'escalier.

Les soldats entreprennent l'ascension de l'escalier. Salanoy est bien en vue sur la plate-forme et fauche les têtes ennemies à mesure qu'elles se présentent. Soudain, s'approche un jeune homme qui pare tous les coups de Salanoy et tient tête à l'ancien esclave. Salanoy se dit: « Il ne faut pas que je le mette hors de combat immédiatement, dans l'espoir qu'il puisse ralentir son ardeur. Si je gagne sa sympathie, il pourrait faire cause commune avec moi, et, à nous deux, nous pourrions nous débarrasser de l'armée. »

Mais au lieu de diminuer son ardeur, le jeune guerrier devient de plus en plus agressif. Il fait preuve d'une force de géant.

Tout à coup, Salanoy perd son équilibre, mais son adversaire est solide. Il donne à Salanoy un vigoureux coup de sabre qui ouvre le côté de l'ancien esclave. Ce dernier tombe à la renverse sur le bras de l'escalier puis enfile par la trappe sous l'escalier. Le roi, placé à peu de distance de son soi-disant prince, voit la blessure de Salanoy et sa disparition sous la trappe. Le roi, par l'ouverture de la blessure, a vu frémir le cœur du héros. Le roi crie à son jeune guerrier: « Abandonne l'assaut. Salanoy en a eu son compte! »

Le roi et ses hommes reviennent au quai, certains de la mort de Salanoy, puisqu'ils ont vu son côté ouvert. Mais le jeune soldat qui l'a frappé ne sait pas que c'est son père. Tous les militaires de Lisbonne reprennent la mer.

Après leur départ, on constate que Salanoy, malgré son côté ouvert, n'a pas eu un seul organe vital de touché. Il n'a qu'une blessure externe. Ses compagnons ferment la plaie au moyen d'une couture, puis désinfectent la blessure et la laisse se cicatriser.

Trois ou quatre mois plus tard, Salanoy est guéri. Il a un entretien avec ses compagnons: « Il y a assez longtemps que je demeure avec vous. Je vous fais don de tout ce que je possède sur l'Île Brillante. Quant à moi, je vais aller m'enquérir si ma femme et mon fils sont encore vivants et s'ils restent chez le roi de Lisbonne! »

Salanoy rédige ses documents rendant valide le don qu'il fait à ses compagnons de tous ses biens de l'Île Brillante. Il n'exige en retour qu'un privilège: celui d'être transporté, à leur frais, sur le continent où demeure le roi, son beau-père.

Les hommes de Salanoy prennent un petit navire et vont, la nuit, déposer leur maître chez le roi. Salanoy connaissait la demeure de Vieux Cheval ou premier domestique du roi. Salanoy va frapper à sa porte, en pleine nuit. En apercevant l'ancien esclave, Vieux Cheval tombe presque à la renverse. « Salanoy, s'écrie-t-il, tu viens me reprocher ta mort, mais ce n'est pas ma faute si l'on t'a tué! »

Vieux Cheval croyait que Salanoy était mort et qu'il réapparaissait. « Ce n'est pas ma faute! criait Vieux Cheval.

— Non! Je ne suis pas mort! » réplique Salanoy

Salanoy s'avance et serre la main de Vieux Cheval et continue sa déclaration: « Je ne suis pas mort. N'aie aucune crainte. Même si le roi m'a fait faire une petite blessure dans le côté, ce n'était pas suffisant pour me faire mourir. Regarde ma blessure! »

Salanoy soulève son gilet et découvre son côté balaféré. « Maintenant, dit-il à Vieux Cheval, je veux savoir si ma femme et mon fils vivent encore.

— Oui, je puis te le dire! affirme faiblement Vieux Cheval. J'hésite à te faire cette déclaration parce que je vais être puni par le roi.

— Ne te préoccupe pas du roi! continue Salanoy. Je veux savoir si ma femme et mon fils sont vivants!

— Oui, Salanoy, tous deux sont vivants. Ta femme est dans les basses-fosses parce qu'elle s'est enfuie avec toi. Ton garçon est malade à l'hôpital. Quand il est revenu de son expédition militaire de l'Île Brillante — c'est lui qui s'est mesuré à toi, c'est ton fils — il courtisait une fille. Un soir, en se promenant avec sa bien-aimée, celle-ci lui dit: « Je ne sais comment expliquer le phénomène, mais quand je passe à tel endroit, dans les environs, j'entends quelqu'un se plaindre, derrière un mur de pierre.

— Quand nous passerons à cet endroit, ce soir, lui dit ton fils, tu me diras si tu entends encore quelqu'un se plaindre! »

Quand la jeune fille est arrivée à l'endroit de la lamentation mystérieuse, elle a dit à ton fils: «C'est ici que l'on se plaint, derrière ce mur de pierre!»

Aussitôt ton fils a sauté à pieds joints par-dessus le mur pour découvrir qui se lamentait ainsi. En touchant le sol, de l'autre côté du mur, l'un des pieds de ton fils a glissé entre deux pierres, et provoqua la brisure d'une jambe. Le vieux roi a fait transporter le jeune homme à l'hôpital, mais il a défendu au médecin de le soigner. Il désirait le faire mourir le plus rapidement possible. Il prévoyait que si le jeune Salanoy apprenait qu'on l'a conduit à l'Île Brillante pour combattre son père, il serait un danger de mort pour tout le château!

Une fois à l'hôpital, le jeune Salanoy soigne lui-même du mieux qu'il peut sa jambe brisée. On ne lui donne presque rien à manger. Vieux Cheval raconte tous ces faits au vieux Salanoy.

Salanoy dit à Vieux Cheval: «Accompagne-moi à l'hôpital. Viens m'indiquer la chambre de mon fils!»

C'était encore la nuit, Vieux Cheval ne voulait pas se déranger, à cette heure-là. Mais Salanoy prend Vieux Cheval rudement par le bras et menace de le blesser, s'il n'obéit pas. Vieux Cheval se met en route avec Salanoy.

Les deux hommes parviennent à l'hôpital. Salanoy va frapper à la porte d'une chambre, il entend répondre: «Ouvrez!» L'ancien esclave ouvre la porte et s'écrie: «Bonjour, jeune Salanoy!

— Comment, jeune Salanoy, riposte le jeune homme; je ne m'appelle pas jeune Salanoy. Je suis le fils du roi!

— Oui? interroge ironiquement Salanoy. Tu es le fils du roi? Et moi, tu ne me reconnais pas?

— Non, répond le jeune malade, je ne vous connais pas!

— Ah! continue Salanoy, tu ne te souviens pas de moi?

— Non, je ne me rappelle pas votre figure!

— Tu ne te souviens pas, insiste Salanoy, de l'homme que tu es venu combattre à l'Île Brillante?

— Ah! c'est possible!

— Regarde la marque du coup de sabre que tu m'as donné! T'en souviens-tu?»

Salanoy relève sa chemise et fait voir au jeune homme la cicatrice de sa blessure. Le jeune Salanoy se rappelle alors qu'il est l'auteur de cette blessure. «Mais pourquoi m'avez-vous appelé «jeune Salanoy» demande le jeune homme?

— Parce que tu es mon fils! C'est toi qui es venu me combattre à l'Île Brillante. C'est le roi qui a répandu la nouvelle que tu étais son fils; mais c'est moi qui suis ton père! Quant à ta mère, elle croupit dans les basses-fosses!»

Alors, Salanoy raconte à son fils l'histoire de ses tribulations. Il est inutile de répéter tous ces événements rapportés plus haut.

Salanoy aide le malade à sortir de sa chambre d'hôpital. Mais en passant dans les corridors, le jeune homme fonce à coups de poing dans les murs et les fait s'écrouler. Il ne peut contrôler sa colère à l'idée d'avoir voulu tuer son père. Il veut se venger sur Vieux Cheval, mais Salanoy tente de le calmer: «Ne lui fais aucun mal, commande Salanoy. Ce n'est pas sa faute. Il n'a pas agi de son chef, mais sur les ordres du roi. Il ne faisait qu'obéir au roi.

— Mais pourquoi, Vieux Cheval, ne m'as-tu pas dit que j'allais combattre mon père, à l'Île Brillante? «demande le jeune Salanoy.

Vieux Cheval ne répond pas, de peur de se faire mettre à mort par le roi. Le groupe revient à la maison de Vieux Cheval; le jeune Salanoy s'y installe pendant que Salanoy et le chef militaire du roi se dirigent vers les basses-fosses pour y faire sortir la princesse prisonnière.

À la vue de Salanoy, la princesse s'évanouit. Elle croyait que son mari était mort comme le lui avait dit le roi au retour de son expédition à l'Île Brillante. Salanoy prend la princesse dans ses bras et la transporte chez Vieux Cheval. Il envoie l'employé du roi lui chercher du vin chez un pharmacien et lui recommande de tout faire payer par le roi. «Le nom du roi fait autorité ici dans la ville. Va dans les pharmacies et rapportes-en les meilleurs remèdes pour ma femme et mon fils, le tout au nom du roi. Ramène aussi des médecins capables d'examiner la jambe de mon fils et de nous dire si elle est en voie de guérison.»

Vieux Cheval n'ose pas récriminer. Il sent que le jeune Salanoy peut le mettre à mort.

Les gens passent la nuit chez Vieux Cheval, causent et s'informent de celui-ci et de celui-là. Le matin venu, Vieux Cheval dit à Salanoy: «Vous ne savez peut-être pas que le roi aussi est très malade. Il est aux portes de la mort.

— Oui? Si son heure est arrivée, il va mourir comme les autres, lui aussi! repart Salanoy.

— Sa santé diminue depuis son retour de l'Île Brillante. Il s'est meurtri une jambe. Cet accident lui a occasionné une plaie qui n'a jamais pu guérir. Actuellement, il est mourant.

— Eh bien! continue Salanoy, il faut que j'aie lui rendre visite, ce matin!»

Salanoy revêt une soutane de prêtre et prend la route en direction du château royal, tout en faisant semblant de cueillir des plantes le long du chemin. L'infirmière qui soigne le roi voit ce prêtre en train de recueillir des plantes. Elle fait part au roi de sa constatation.

«Je vois venir un prêtre, un prêtre autochtone, je crois. Il recueille des plantes le long de sa route. Si vous vouliez, Sire mon roi, je l'inviterais à vous visiter. Peut-être pourrait-il soulager un peu votre jambe malade?

— Faites-le entrer! » dit le vieux roi.

On fait entrer le prêtre au château et on le présente au roi. Ce dernier demande au visiteur s'il croit possible la guérison de sa jambe malade. «Oui, répond le faux prêtre, il peut y avoir moyen de guérir votre jambe, mais avant de procéder à cette guérison, il faut d'abord songer à la guérison de l'âme. Vous allez vous confesser et vous recevrez la communion.» Au fond, Salanoy voulait questionner le roi.

Salanoy s'agenouille près du lit du malade. Le roi se confesse et Salanoy, avant de l'absoudre, demande au pénitent s'il a déjà eu de l'aversion pour quelqu'un. Le roi répond: «J'en ai fortement voulu à Salanoy qui a enlevé ma fille.

— Mais, votre fille, réplique Salanoy, il ne l'a pas enlevée. Votre fille était majeure. Si elle a voulu s'en aller avec Salanoy, c'était son affaire. Ce n'est pas Salanoy qui est responsable de la conduite de votre princesse! Ces deux personnes s'aimaient l'un l'autre, et s'ils voulaient s'épouser, c'était leur affaire! »

Mais le vieux roi n'est pas de cet avis. Il raconte au confesseur tout le mal qu'il a fait à Salanoy. «Vous avez fait trop de mal à cet homme-là, reprend le confesseur. Il faut que ce Salanoy vous rende visite et que vous lui demandiez pardon avant de mourir. Autrement, il vous est impossible d'entrer au ciel, vu tout le mal que vous avez fait à cet homme!

— Je ne veux plus revoir ce Salanoy!

— Ah! Sire mon roi, vous lui avez trop fait de mal, vous lui en avez trop voulu!

Là-dessus, je vous quitte et je vais revenir en compagnie de Salanoy. Il faut que vous lui demandiez pardon si vous voulez entrer dans le royaume des cieux! Autrement, c'est inutile de penser à votre salut! »

Salanoy retourne chez Vieux Cheval, enlève sa soutane et revient au château royal en compagnie de sa femme et de son fils. À la vue de ce groupe, le vieux roi ne comprend plus rien. Il croyait que Salanoy était mort. Quant à son fils, il le savait vivant et à l'hôpital. Il leur demande, en grâce, de ne lui faire aucun mal. Il leur offre tout son royaume et tous ses biens personnels.

Salanoy fait venir des notaires et reçoit d'eux les documents légaux le rendant propriétaire du royaume et des biens du roi. Entre-temps, le jeune Salanoy secoue brutalement une jambe du roi et la lui disloque. Le jeune homme criait au roi: «Pourquoi ne m'as-tu pas dit que j'allais à l'Île Brillante pour me battre contre mon père?» Et il continuait à lui tordre les bras et les doigts.

Le vieux roi a donné aux Salanoy tout ce qu'il possédait. S'ils ne sont pas morts, ils vivent encore!

SALANOY

Conte populaire raconté à Cap-Chat, Gaspésie, en juillet 1955, par Alfred Thibault (61 ans) de Montréal, natif de Cap-Chat; le conteur avait appris ce récit de son père, Alexis, vers 1915. M. Alexis Thibault était né à Bic, Comté de Rimouski, P.Q.

Enregistrement no 677; Conte-type du groupe 991-999 Pirateries (type des AF).

C'ète' in roi, çâ. P'is ce roi-lâ, à tous lés ans, i' alla't qu'ri'¹ dés esclâv's pour fér' son ouvrag' su' sa terre. Et puis, un' bonn' journée — i' ava' enn' princesse — sa princess' gu'i dit, depuis quand qu' vous emm' nez dés esclâves, 'a dit, qu' c'est te' jours dés Noèrs. 'A dit, vous emm'nez pàs d' Blancs parmi lés esclâv's qu'vous emm'nez!

— B'en, i' dit, ma fille, i' dit, on çarn' çâ dans l' boâs, p'i' i' dit, on ramasse que c' qu'i' a dans not' çarne², et p'i' i' dit, quand i' a dés Blancs, on 'n emmène, mé', i' dit, on n'a jama's trouvé. I' dit, i' en n'à p't-êt' pàs dessus l'il', dés Blancs, ça peut t'ut êt' dés Noèrs!»

Lui, ce roi-lâ, i' emm'na't cés homm's-lâ che' z-eux pour lés fér' travaillé' à la terre, i' leu' f'saient fér' sa terre. Ça fa't qu'on vâ dir' que c'est su' l' printemps, ç' fa't qu'i' pâ'r encôr' pour allé' en qu'ri dés esclâves, i' pârt pour aller qu'ri' dés esclâves. Et p'is lâ, dans lés esclâv's qu'i' ramâsse i' s'adenne à ramâssé' in Blanc, i' s'adonne à ramâssé' in Blanc. Mé' c'est in homm' dan 'és six pieds d' grandeur, et pui' un gran et gros homm' sans bout³. P'is c'est un Blanc celui-lâ. Ils l'attach'nt comm' lés aut's, lés pieds p'is lés mains, p'i' ils l' mett'e' à bord du bateau.

Quand i' ést rendu à bord du bateau... c't homm' — lâ i' d'mande... quoi c' qu'i'... au capitaine, quoi c' qu'i' veut fér' de lui? Lés mat'lô' ont dit: «C'est pàs n'us aut's qui ron' [to run]⁴ çâ, c'est le roi. Mecqu' t' arriv's su' le roi, le roi nous envoeill' vous charcher c'est pour travailler su' sa ferme!»

1. *Quérir*: Chercher.

2. *Cerne*: Étendue circulaire vers le centre duquel on converge.

3. *Bout* (sans): De façon démesurée

4. *Run* [to] (angl.): Voir à, administrer, gérer.

Mé', lui, i' veut sa'oèr quoi c' que c'est qu'i's veul'nt fér' de lui, si c'est pour le tuer ou b'e' don si c'est pour l' fér' travailler su' 'a ferme. I' ont dit: «C'est pour travailler su' 'a ferme!

— I' dit, moé, i' dit, lés cord's que j'ai dans lés mains lâ, i' dit, j'ai pàs pèur de d' çâ cés cord's-lâ. I' dit, j' peux lés ôter!»

I' teur' [tord] lés mains, p'i' i' câss' lés deux cord's qu'i' a dans lés mains p'i' i' s' leuv' debout'. P'is lâ i' ést pàs content, lui, lâ. I' ont dit: «On t' f'râ pàs d' mal, c'est pour manger t'oâs fois par jour, comme i' faut, su' le roi, p'is tu vâ' êt' b'en traité, seul'ment qu' c'est pour travaillé' 'a terre avec lés aut's!»

Ça fa't qu'on vâ dir' qu'i's lés emmèn'nt, cés esclâv's-lâ, i' 'n a enn' vingtaine. I' 'és emmèn'nt su' le roi, p'i' en arrivant su' le roi, i's lés f'saient travaillé' à la terre. Et puis c'éte't la princesse... la princess' du roi qu'i' leu' cria't du criar'⁵, l' midi; alle ava' un cornet qu' 'a leu' criait pour v'nir dîner, p'is l' soèr pareil 'a leu' criait pour s'en v'nir.

La princesse 'a lés voya't travaillé' à la terre, p'i' alle ava't d' l'œil su' c' Blanc-lâ, c'st un bel homme assez, et p'i' alle ava't l'œil su' c' Blanc-lâ. I' éta't for' une affère épouvantab'e.

Enn' bonn' journée, 'a di' à son pére, 'a dit: «Mon pére, 'a dit, v'né' icitte in peu. 'A dit, r'gârdéz travailler l' Blanc, lâ, 'a dit, qu'i' a lâ, 'a dit, qui travaille avec lés aut's. 'A dit, voyez-vous, lui, 'a dit, i' coup' pàs, 'a dit, i' 'és arrache, 'a dit. C'st un homm' qu'ést b'en fort. 'A dit, si vous envoyeriez c't homm'-lâ, mon pére, aux écol's, pour apprend'e à jouer l' sâb'e, 'a dit, si on l'a'ra't dés guerr's, que'qu' chose, ça nous f'ra' un bon homm', çâ, pour mett'e à la têt' dés armées.

— Son pér' qu'i dit, i' dit, t' âs raison. I' dit, mecqu'i' vienne, à soèr, i' dit, tu l'envoèrâs m' trouver.»

Ça fa't que le soèr, quand i' vien à pâsser pour rentré' à la maison, la fill' 'i dit, 'a dit: «Mon pére a affère à vous, à son office!»⁶

— I' dit, oui?»

I' s' ren à l'offic' du roi, p'is lâ, le vieux roi gu'i dit, i' dit: «Dans par à soèr, i' dit, tu irâs p'us travailler là-bâs. I' dit, d'main tu vâs t'en aller su' in tâilleur, tu vâs t' fair' fair' deux habits, p'i' i' dit, tu vâ' allé' aux écol's pour apprend'e à jouer dés sâb's... lés armes!»

Ah! Lui, i' ést content, comprends-tu, i' chang' de djob [job]⁷, i' ést b'en content. I' s'en vâ l' lend'main matin su' in tâilleur, p'i' i's gu'i font deux bell's habits p'i' ils l'habillent comme i' faut. P'is lâ, i' s'en vâ aux écol's pour apprend'e à jouer dés armes.

5. *Criard*: Porte-voix, cornet.

6. *Office* (angl.): Bureau.

7. *Job* (angl.): Tâche, occupation.

En arrivan aux écoles, i' 'i présente un sâb' dans lés mains, et puis le maît' d'écol' le fa' assir [asseoir], p'i' i' dit: « Temps en temps, tu viendrâs pratiqué' avec lés aut's. » Le roi, lui, i' ava't deux garçons qu' étaient lâ, qu' apprena' à jouer dés armes. I' 'n ava' un qu'ava' â peu près dix-sept, dix-huit ans, p'i' i' en ava' in aut' qu' ava't vingt-t'oâs, vingt-quatre ans. Ça f'sait b'en plus longtemps qu' l'aut' qu'i' allè [allait] aux écoles.

Ça fait que, le vieux roi i' d'mand' comment qui s'appell', son nom, lui. I' dit: « Moé, i' dit, j' m'appell' Salanoy. I' dit, moé, i' dit, j' m'appell' Salanoy! » C'est son nom çâ, c'est Salanoy. Salanoy s'assit lâ, lui, p'i' i' r'gârd' fér' ceuss'-lâ qui s' batt'e' au fond. L' maît' s'en vient lui dire: « Temps en temps, asseyé' a'ec lés aut's, i' dit, si vous voulé' apprendre. I' dit, assis, vous apprendrez pâs si b'en comm' si vous pratique-rié' avec lés aut's.

— I' dit, j'appren autan à 'oèr fér' comme à fère moé-minme! »

Salanoy ést assis, mé' i' r'gârd' fér' lés aut's, i' fait r'guien, lui, mé' i' r'gârd' fér' lés aut's. Ça fa't que qu's moâs qu'i's von aux écol's de minme. L' p'tit gârs que... du... du... du roi lâ, lui, qu'i' sava't çâ qu'i' éta't tout l' tem assis, i' s'en v'nè' avec lui, l' soèr. I' s'en v'na't su' le roi comm' de raison, i' resta't lâ, lui, Salanoy. I' di' à Salanoy, i' dit: « Tu dis que t' és t-aussi bon à voèr fér' comme à fér' toé-minme, i' dit, és-tu capab' d'allé' avec moé, i' dit, joué' avec moé pour 'oèr, asseyé' à m' décoller, p'is toé, i' dit, asseill' de m' lés décollé' 'oèr c' qui ést l' meilleur!

— Salanoy i' dit, i' dit, j' peux b'en asseyer! »

Pour rir', Salanoy, lui, c'ta' in homm' qu'éta't fait'⁸, çâ, p'is l'aut' c'ètè' in jeune homme. Salanoy prend son sâb'e, mé' dans deux t'oâs coups d' sâb'e, i' 'i ôt' deux t'oâs bouton apras son habit, p'is l'aut'e a pâ' eu l' temps d'y toucher.

Le vieux roi lui, i' ést su' son perron, en haut, su' sa gal'rie lâ, p'i' i' voét fér' çâ à Salanoy à son p'tit gârs, lâ. L' p'tit gârs dit, i' dit: « Oui, i' dit, tu fa's çâ à moé; moé, j' pâ' accoutumé, i' a 'ien qu' que qu's années que j' vâ' aux écoles, mé' i' dit, tu f'rais pâs çâ à mon aut' frère! »

Comprends-tu, l'aut' frère ést plus vieux, lui, p'i' i' ést p'u' [plus] accoutumé, lui, d' jouer lés armes. « Ah! i' dit, ça s' peut! » Mé' tandis c' temps-lâ, l'aut'e, l' p'tit gârs, lui, i' arriv', lui, p'i' i' gu'i dit çâ, p'i' i' commence à s' consulter tou' 'és deux. P'is Salanoy dit: « On peut b'en asseyé' avec toé, tout pareil, i' dit, moé, i' dit, ça m' fa't r'guien! »

Salanoy essaye encôre avec l'aut'e, mé' i' en fa' encôre autan à l'aut'e, p'is l'aut' d'i touch' pâs pâ'-en-tout'.

I's s'en vont che' z-eux, eux aut's, p'i' i's dis'nt çâ à leu' pére, quoi c' que Salanoy leu's a fait', i' leu's a ôtè leu's boutons d' leu's habits, p'is qu'i' a pâs pratiqué pâ'-en-tout', lui, i' étè' assis p'i' i' 'és r'gârdé't fair' p'is c'ést tout'. P'i' i' disé't qu'i' apprena'

8. *Fait* (homme): Adulte.

autan à voèr fér' comme à fére. L' vieux roi i' dit, i' dit: « On vâ l' renvoyer travaillé' à la terre. Si c' gârs-lâ se r'vir' cont' n'us aut's, i' dit, i' peut tout' nous mett'e à mor' icitte, capab' comme i' ést, lâ, p'i' i' a 'ien qu' que'qu's moâs qu'i' vâ aux écol's pour apprend'e à jouer lés armes, p'i' i' dit, i' vous ôt' vos bouton apras vous aut's. P'i' i' dit, vous aut's, tu 'oés, ça fa't six sept ans que tu vâ à l'écol' pour jouer lés armes! P'i' i' dit, i' t'ôt' tout's tés bouton apras toé, p'is t' és pâ' 'apab' d'y en ôté' in, toé! I' dit, si c' gârs-lâ fonç'ra't cont' n'us aut's, i' dit, i' peut tout' nous mett'e à mor' icitte, i' dit, lui, lâ, p'tit' vill' qu'on â icitte! »

I' vâ trouver sa fille, p'i' i' di' à sa fille, i' dit: « D'main matin... i' dit, fa's v'nir Salanoy, p'is tu 'i dirâs que d'main matin qu'i' prenn' son habit p'is qu'i' a'll' travaillé' a'ec lés aut'e' à 'a terre. » La fille été't obligée d'obéir à son pére; c'est lui qu'ést le roi, 'a ést obligée d' 'i obéir. Le lend'main matin 'a s'en vâ réveiller Salanoy, p'i' 'a dit çâ à Salanoy qu' son pér' d'i fa't d'mander d'aller travaillé' à 'a terre, de laisser lés écol's p'is d'aller travaillé' à terre.

Salanoy met son habit d' tous lés jours p'i' i' s'en vâ travaillé' à terre. Mé' Salanoy i' ést pâs content, c'st in insult' pour lui, çâ, l'avoèr envoyé' aux écol's que'qu's moâs, p'i' apras çâ, l'ôter p'is l' renvoèyer travaillé' à la terre. Salanoy travaill' tout' la journée... tout' l'avant-midi à la terre, mett' la terre en poud'e, i' arrach' lés â'b's vivants de d'dans la terre, p'i' i' ést pâs content, Salanoy!

Rendu au midi, 'a crie pour lés fér' v'nir dîner, i's s'en vienn'nt tout' dîner, mé' Salanoy vient pâs dîner, lui. Lés homm's s'en r'vont travailler dans l'apras-midi, p'is Salanoy travaill' tout l' temps, lui, lâ. L' soèr, quand Salanoy... 'a crie pour... du corna' pour lés fér' v'nir pour l' souper, Salanoy s'en vient, mé' i' ést in dés dargniers. Quand i' vien à pâsser d'vant l' bureau d' la fill' qu'i' ést lâ, 'a dit: « Salanoy, 'a dit, pourquoi c' que vous êt's pâs v'nu dîné' à midi?

— Salanoy dit, i' dit, pensez-vous, bell' princesse, i' dit, qu' l'insult' que vous m'avez faite, i' dit, à matin, i' dit, que ça vaut pâs... que ça vaula't que j' vienn' dîné' icitte, i' dit, encôre à midi. I' dit, vous trouvez pâs qu' vous m'avez fait' assé' enn' grosse insulte. I' dit, vous m'avé' envoyé' aux écol's pour apprend'e à jouer lés armes, p'i' i' dit, vous m'en-œillez travailler dans l' boâs!

— 'A dit, Salanoy, 'a dit, si ça a arrivé, çâ, 'a dit, c'est pâs par ma faute, 'a dit, c'est pâs moé qu' ést boss [boss]⁹, 'a dit, c'est mon pére. 'A dit, Salanoy, 'a dit, tu pens's 'ted b'en, 'a dit, qu' c'est d' ma faute, mé' 'a dit, Salanoy, si tu s'ra's d' la noblesse, 'a dit, j' te mariera's, Salanoy!

— Salanoy i' dit, i' dit, tu dis çâ pour rir' de moé! »

— 'A dit, non, non, 'a dit, j' dis pâs çâ pour rir' de toé, Salanoy. 'A dit, si tu s'ra's d' la noblesse, 'a dit, j' te mariera's! »

9. *Boss* (angl.): Maître, gérant, administrateur...

Mé' i' été't pàs d' la nobless', comm' de raison, c'st in homm' qui ava' été pris su' lés îles. Salanoy, lui, lâ, i' pense à son affére, i' s'en vâ prend'e l' soupé' avec lés aut's, i' pense à son affére.

Apras que l' soupé' ést pris, i' fa't l' tour par en arriér' du château, p'is du roi, p'i' i' s'en vâ à la chamb' d' la princesse. I' dit: « Vous disiez que si j'éta's d' la nobless' que vous m' marieriez, bell' princesse, que vous m' hâissez pàs. B'en, i' dit, si vous m'aimez, i' dit, greillez-vous¹⁰, p'i' i' dit, à dix heure' à soèr, on vâ prend'e l' boàs tou' 'és deux. On vâ désarter tou' 'és deu' à soèr!

— 'A dit, oui, Salanoy, 'a dit, j' su's pra' à partir avec toé! »

Ça fa't qu' lâ, à dix heur's du soèr, Salanoy, lui, i' s' greill' comprends-tu, p'i' i' a son sâb' à son côté p'i' i' s'en vâ fére l' tour du château, p'i' i' sort la princesse et p'is lés v'lont [voilà] partis. Mé' la premiér' chose, c'ést pàs lés ch'mins qu'i's prenne', eux aut's, c'ést l' boàs pour pâ' êt' po'gnés, pour pâ' êt' vu' à null' pârt, i's prenne' l' boàs.

Mé' en plein dans l' boàs, la princess' dit, 'a dit: « Salanoy, 'a dit, d'où c' que tu vâs, lâ, 'a dit, c'st un' plac' qu'ést dangereuse. 'A dit, i' a dés... dés lguions, dés lucornes, 'a dit, i' y a t'oâs quat'e lguions, 'a dit, qui mang'nt lés troupeaux d' moutons d' mon pére icitte, p'i' i' a envoéyé dés armées, p'i' 'a dit, i' a envoyé l' vieux j'val [cheval] — i' ava' in homm' qu'i' app'la't Vieux J'val qu'ète' à la têt' de sés armées, i' l'app' la't l' Vieux J'val, lui, c'st in homm' qui éta' à la têt' dés armées du roi, çâ — 'a dit, mon pére a envoéyé l' Vieux J'val avec in armée icitt' pour détruire' cés lguions-lâ, p'i' i' a pâ' été capab' d' 'és détruire.

— I' dit, accup'-toé pàs, bell' princesse, i' dit, t' âs pàs besoin de r'guien craind'e avec moé, i' dit, j'ai t-un beau... t-in bon sâb'e à mon côté, p'i' i' dit, t' âs pàs besoin d' craind' de ta vie avec moé, i' dit, aie pàs pœur! »

I's s'en vont, i's march'nt dans l' boàs. Mé' temps en temps, Salanoy, lui, i' câsse enn' branch' temps en temps pour pàs qu' ça fess' dans l' visag' d' la princesse en arguière, comprenez-vous, i' câsse enn' branche, mé' i' f'sè' in ch'min, lui, dans l' boâ' en s'en allan en câssant dés branch's de minme, comprenez-vous. Ça fa't que tout d'in coup, i' arrive aux lguions.

En arrivan aux lguions, lâ, i' di' à 'a princesse — i' f'sait clair de lun', le soèr — i' di' à princesse, i' dit, mettez-vou' à ma drett' pour que j' vous voeill' tout l' temps! » P'is lâ, i' commence à s' batt'e avec lés lguions. Mé' dans cin minut's lés lguions sont à terre, i' 'n a troâs d' à terr' p'is lés aut's sont pri' 'a forêt, i' sont disparus, p'i' on n'en 'oét p'us.

I' di' à princesse, i' dit: « Avez-vou' eu pœur, i' dit, i' a pàs d' dangé' avec moé, i' dit, vous voyez, i' dit, i's sont morts tou' 'és t'oâs, i' dit, eux-aut's, lâ! »

10. *Gréer (Se)*: Se préparer, revêtir ses habits.

Fa't qu' lâ, i continue son ch'min. Mé', 'a dit: « Salanoy, 'a dit, prenez garde, 'a dit, pàs b'en loin d'icitte, 'a dit, i' y a deux lucornes, 'a dit, qui sont b'en malin's qu'i's vienn'nt dévorer lés animaux d' mon pére, 'a dit, itou¹¹ écite. P'is mon pére a envoyé dés armées pour lés détruire, p'i' 'a dit, i' a pâ' été capab' d' 'és détruire!

— I' dit, bell' princesse, i' dit, accupez-vous pàs de d'çâ, p'i' i' dit, ayez pàs pèur de vot' vie avec moé, i' dit, i' â aucun danger! »

I' continuss' [continuent] leu' ch'min encôr' dans la forat, mé' tout d'in coup, quo' c' qu'i' arrive' aux deux...? Lés deux lucornes! Lés deux lucorn's s'en vienn'nt pour fair' face à Salanoy, mé' Salanoy avec son sâb'e i' tue lés deux lucornes. Dans la batâill' qu'i' fa' avec lés deux lucorn's, Salanoy i' perd son chapeau, mé' i' s'occup' pàs d' ramâsser l' chapeau.

I' continue son ch'min. Çâ, c'éta't enn' point' de boâs qui parté't du château du roi p'is qui traversa' à la mer d' l'aut' côté; la mer f'sait l' tour. Mé' c'st enn' point' de boâs, çâ, qu'avança't, i' ava' à pe' pras cinq à six mill's de travars' pour aller frapper¹² la mer d' l'aut' côté.

On vâ dir' que Salanoy arrive à la mer d' l'aut' côté su' l' jour, l' matin. I' arrive au bord d' la mer su' l' sâb' [sable], p'i' i' s'assi' avec la princesse.

Laissons la princess' lâ. Lâ, r'venon au vieux roi, lâ, lui. Le vieux roi, l' lend'main matin, i' s'aparçoit qu' la princesse ést partie avec Salanoy. I' envoeill' vit'men in armée darriér' Salanoy, p'i' i' charch' quel bord que Salanoy a pris. I's trouv'nt son ch'min dans l' boâ' où c' qu'i' a câssé dés branch's, i's voeill'nt son ch'min. I' ont dit: « I' a pris c' chemin-lâ! » Mé', c'est l'Vieux Ch'fal qu' ést à la têt' dés armées du roi encôre.

Le Vieux J'val fê' in bout', mé, quand i' arrive où c' qu'i' a tué lés t'oâs lguions, lâ, le Vieux J'val di' aux soldâts qu' éta' avec lui, i's sont enn' dizain' de soldats, i' dit: « Quoi c' qu'on a'ra't fait' n'us aut's, icitte avec cés lguions-lâ? Salanoy lés a tués tou' 'és t'oâs, p'i' i' ést pâssé, i' a pàs resté icitte. I' dit, n'us aut's, si on rencontre lés lucorn's, lâ, qui sont p'us loin qu'icitte ou si on rencont'e lés aut's lguions, i's peuv'nt tout' nous ôter la vie! » Dans c' temps-lâ, i' éta'ent pâ' armé's comme i's sont armé' aujourd'hui. Lés gâ' ont dit: « On ést aussi b'en de r'virer d'bord.

— L' Vieux J'val dit, i' dit, on vâ fére encôre in p'tit bout', voèr.

— Mé', i' dit, lés homme' ont dit, si on rencont' Salanoy, quoi c' qu'i' vâ nous fair' n'us aut's? Si... i' voudrà pàs r'virer d'bord p'is lâché' 'a princesse, lui, Salanoy, si i' s'en vâ avec c'tte princess'-lâ. I' voudrà pàs nous lâcher, i' vâ tout' nous mett'e à mort tout' la gang¹³! »

11. *Itou*: Également, aussi.

12. *Frapper*: Rejoindre.

13. *Gang* (angl.): Groupe.

Mé', i' fa' encôre in bout' l' Vieux Ch'fal, lâ, lui, p'is c' qu'i' rencont'e, c'est lés deux lucorn's qui sont mort's tou' lés deux, p'is lâ i' trouve l' chapeau d' Salanoy. I's r'vir'nt de bord, p'i' i's s'en vienn'nt p'i' i' ont di' au roi: «I' s'est battu avec lés deux lucornes, p'i' i' on l'â trouvé seul'ment qu' son chapeau. On sé't [sait] pàs si i's sont dévorés tous lés deux, si lés lucorn's lés ont tués tou' 'és deux. On a trouvé seul'ment qu' son chapeau.»

Le vieux roi i' a fait' in feu d'artifice, i' a mis d' la joie. I' dit: «Tant qu' à m' fér' déshonneur, ma fill' tant qu' à m' fér' déshonneur avec Salanoy, i' dit, j'aim' mieux lés voèr morts tou' 'és deux!»

Lâ, laissons-les lâ, lâ, l' vieux roi, i' s'accup' p'us d' Salanoy, lâ. Salanoy i' ést rendu à la mer, d' l'aut' côté avec la princesse, lui. I's sonta'ent [étaient] couchés su' l' sâb' tou' 'és deux, p'is sont apras parler... la princess' p'is Salanoy. Tout d'in coup la princess' di' à Salanoy, 'a dit: «Moé, 'a dit, j' fatiguée, Salanoy, 'a dit, j' m'endors. Mé', 'a dit, i' a dés serpents 'a dit, icitt' qui sort'nt de l'eau, 'a dit. Mon pére appell' çâ dés serpents sonnettes, 'a dit, c'est gros p'is ça peut ques'men avalé enn' parsonne. 'A dit, j'ai peûr, 'a dit, fa's la ouatch¹⁴, toé, p'i' 'a dit, m'âs dormir in sorme, 'a dit, j' su's fatiguée.

— Salanoy dit, dors, p'i' i' dit, aie pàs peûr, avec moé, i' dit, i' a aucun danger.

— Mé', 'a dit, écout', Salanoy, 'a dit, i' a dés vaisseaux su' l'eau icitte, 'a dit, dés p'tits vaisseaux su' l'eau, 'a dit, on voé' 'ien qu' in p'tit mât sorti d' l'eau, 'a dit, c'est dés p'tits sous-marins, çâ. P'i' 'a dit, si i's sort'nt de l'eau, p'i' i's vienn'nt voler l'monde, i's vienn'nt voler dans lés magasins. I's charg'nt leu's vaisseaux p'i' apras çâ, i's s'en vont. P'is c'est tous dés bandi' i' a à bord de d' çâ. I's tus'nt le mond' dans lés p'tits villages, et p'i' i's font tout l' mal!

'A dit, on peu' êt' vu par cés gârs-lâ, p'i' 'a dit, i's peuv'nt v'nir icitte, si i's nous voeill'nt, p'i' 'a dit, i's peuv'nt v'nir nous volé' icitte, b'e' don nous tuer tou' 'és deux!

— Salanoy dit, i' dit, aie pàs peûr, bell' princesse, i' dit, i' a aucun danger pour ta vie avec moé!»

On vâ dir' que la bell' princesse ést endormie, lâ, elle. P'i' 'a dort, lâ, p'is tout d'in coup c' que Salanoy voé' sortir de l'eau? Un gros serpent qui s'en vient pour engueuler¹⁵ bell' Flore... non, la princesse! Ça fa't que Salanoy prend son sâb', lâ, lui, p'i' i' coupe l' serpent par bout', comprends-tu, i' tue l' serpent, p'i' i' vient s'assir à râs¹⁶ la princesse. La princesse en â pàs connaissance. Mé! tout d'in coup Salanoy voé' in p'tit mât, comm' la princesse i' ava't dit, dans l' large. Salanoy lés laiss' faire, i' 'és laisse

14. *Watch* (angl.): Guet, surveillance.

15. *Engueuler*: Saisir dans sa gueule.

16. *Râs* (à ou au): Près de, à côté.

approcher, mé' quand ça vien à râs terre, c'est in stimeur [steamer]¹⁷ qui sort de l'eau, p'is c'st enn' chaloup' qui s' ma' à l'eau, p'i' embarqu' cinq homme' à bord qui s'en vienne' à terre.

I' ont dit: « V'lâ assez longtemps, toé, t' és t'avec c'tte princess'-là, on vâ l'a'oèr à not' tour, n'us aut's.

— Salanoy dit, i' dit, si vous la voulez, i' dit, v'nez la qu'ri', si vous êt's capab'es! »

Ça fa't qu'i' avanc'nt vers Salanoy, mé' en avançant vers Salanoy, Salanoy prend son sâb' p'i' i' en tue quat', c'ta't l' capitain' qu'êtè' en arguière. P'is l' capitain' se jette à l'eau p'i' i' d'mand' la grâce à Salanoy. I' di' à Salanoy, i' dit: « Si tu veux m' laisser la vie, i' dit, j'ai t-enn' maison... su' in château, su' l'il' Brillant' j'ai t-in château, i' dit, su' l'il' Brillante, qu'en arrivant, 'oés-tu en mettant l' pied su' l' quai, i' dit, ça sonn' dans l' dargnier étag' du château su' 'a montagn' de mon château. P'i' i' dit, j'ai enn' trentain' de famill's qui travaill'nt pour moé à l'année. I' dit, tu s'râs roi et maît' de d' çâ, i' dit, si tu veux m' laisser la vie, m'âs tout' te donner çâ!

— Salanoy di' oui, i' dit, c'est bon à ramâsser, çâ! »

Lâ, Salanoy réveill' la princesse et p'i' i' embarqu' dans l' p'tit flat' p'i' i' s'en von embarqué' à bord de son yott' [yacht]¹⁸. Mé', lés quatre aut' ress'nt lâ, i's sont morts tou' 'és quat', eux aut's. I's s'en von embarqué' à bord du yacht p'is lés v'lont partis!

La princesse ést dan enn' p'tit cabine en bâs dan in p'tit salon, qui parle avec son mari, p'is tout d'in coup le capitain' fa't monter Salanoy su' l' pont. I' di' à Salanoy, i' dit: « 'Gâr' [regarde], voés-tu, i' dit, i' a in gros bateau marchand, i' dit, qui s'en vâ, lâ. I' dit, si tu voudra's, i' dit, not'e djob [job] icitte — Salanoy, lui, l' bien, l' mal, i' connaissa't pâs çâ, c'st in homm' qu' ava' été pris dans l' boâs, çâ — i' dit, si tu voudra's, i' dit, j'ai deux pièc's de canon, moé i' dit, chaqu' bord de c' p'tit vaisseau-lâ. I' dit, tu 'oés çâ, i' dit, c' p'tit yacht-lâ, lâ, i'dit, j'ai deux pièc's de canon chaqu' bord. P'i' i' dit, on arriv'rait s' collé' apras l' bord d'eux aut's, p'i' i' dit, on lâch'ra' enn' pièc' de canon, i' dit, on bris'ré't çâ, p'i' on s' charg'ra't d' provisions, p'is d' manger. I' dit, c'est plein, çâ, c'st in vaisseau marchand, çâ, p'i' i' ést plein d' manger. P'i' i' dit, pour fér' viv' nos famill's p'is lés veuv's, lâ, qui sont su' l'il' de où c' que j' rest', lâ, à l'il' Brillante.

— Salanoy i' dit, t' âs pâs besoin d' fair' çâ, t' âs pâs besoin d' fair' çâ. I' dit, mets l' pavillon d'accord¹⁹, p'i' i' dit, on vâ 'ccoster l' vaisseau tranquill'ment, p'i' i' dit, m'âs mett' lés pié' [pieds] à bord. D'abord que²⁰ j'a'rai lés pié' à bord, moé, i' dit, l' bateau vâ êt' à n'us aut's. I' dit, on vâ tout emm'ner l' bateau avec la charge! »

17. *Steamer*: Bateau à vapeur.

18. *Yacht* (angl.): Bateau de plaisance; ici, vapeur.

19. *Accord* (pavillon d'): Pavillon blanc; signe de paix.

20. *D'abord que*: Pourvu que, dès que...

Ça fa't qu' Salanoy, lâ, lui, i's mett'ent l' pavillon d'accord, p'i' i' accoste l' long de c' stim-lâ. P'is Salanoy fa't v'nir un' corde — i's pens'nt qu'i' on affaire à bor', eux-aut's — i' en-'oeille' enn' corde en bâs, p'is Salanoy mont' su' l' bord du quai... su' l' stim. P'is quand i' ést rendu su' l' bord du stim, i' prend lés homme' à brassée, p'i' i' 'és envoeille à l'eau.

Mé', la princess', lâ, elle, 'a sort du p'tit yacht, p'i' alle a connaissanç' de d' çâ qu'i' en-'oeille c' mond'-lâ à l'eau, lâ, elle. I' 'és pren à la brassée, p'i' i' en-'oueill' tout's... tout's lés homme' à l'eau, lui, i' 'és jett' tout' à l'eau à la brassée, lés homm's que i' a à bord. Quand i' a p'u' in homm' su' l' bateau, i' di' à l'aut'e, i' dit: « Envoeille dés câb'e, i' dit, on vâ l' attacher, p'i' i' dit, on vâ tirer, p'i' on vâ l'emm'ner che' nous, i' dit, c'st à n'us aut'e' l' bateau, i' ont tout' j'té l'équipage à l'eau, l' capitain' tout'! »

L'aut'e i' envoeill' dés câb's p'i' i' attache l' bateau, p'i' i' r'descend d-à bord du p'tit yacht. Mé' quand qu'i' arrive à bord du p'tit yacht, i' dit, i' voét pâs sa femme. I' di' au capitaine, i' dit: « Où c' que ma femme? »

— I' dit, 'a vient d' descend' dans la cabine! »

Ça fa't qu' Salanoy descend dan 'a cabine. I' arriv' dan 'a cabine, la princess' brâille. I' dit: « Quoi c' que t' â' à brâiller? »

— À dit, Salanoy, 'a dit, aim'ra's-tu çâ, toé, 'a dit, si un aut' qui s'ra't plus fort que toé, qui t' f'rait c' que t' âs fait' aux aut's, lâ?

— I' dit, pourquoi c' tu dis çâ?

— B'en, 'a dit, c' pâs d' minm' qu'on fa't pour viv'e, Salanoy. 'A dit, c'ést p'as b'en, çâ; 'a dit, cés homm's-lâ, i' aim'nt la vie... i' aim'nt leu' vie pareil comm' t' aim's la tienn', toé. P'i' 'a dit, t' âs pâs besoin d' fér' çâ, t'es t-assez capab' que t'âs pâs besoin d' fér' ça pour viv', toé, c'tte trafic-lâ. 'A dit, s' tu veux que j' soeille heureuse avec toé, 'a dit, j' veux p'us qu' tu fais's d'affair' de minme. 'A dit, on ést capab' d' gâgner not' vie sans tuer parsonne, p'is sans fér' mourir parsonn' martyr.

— Ah! b'en, Salanoy dit, t' âs pâs besoin d' prend' de peine, i' dit, j' connaissa's pâs mieux. I' dit, dans par l'av'nir, i' dit, ça arriv'ra p'us jama's. »

Ça fa't qu' lâ i's s'en vont su' l'il' Brillante. Rendu su' l'il' Brillante, l'aut'e i' fa' un papier p'i' i' donn' tout çâ à Salanoy c' qu'i' y a su' l'il' Brillante. I' gu'i' denne in château su' 'a montagn' qu'en mettant l' pied su' l' quai qu' ça sonn' dans l' dargnier étag' de son château. ça fa't qu' lâ, l'aut' s'en vâ prend'e l' château, p'is lui, le capitain du vaisseau, lui, i' s'en vâ dans son pays, i' éta't pâs de c' pays-lâ, lui, i' était d'un aut' place, p'i' i' éta't v'nu rester dans c'tte plac'-lâ, p'i' i' f'sait c'tte trafic-lâ. Lâ, i' s'en vâ dans son pays p'i' i' denn' tout çâ à Salanoy.

Laissons-le fair', lui, lâ, l' capitaine. R'venon à Salanoy qui ést su' l'il' Brillant', lâ. I' on [ont] enn' charg' de stimeur à manger, i' donn' çâ à toute l' mond' d' la place, tout son monde, c'ést lui qui ést obligé d' lés fér' viv' p'is d' voèr à leu' trouver

d' l'ouvrage. I' gu'i rest' dés hommes, i's sont enn' trentain' de famill's su' l'il' Brillante, i' reste encôr' dés homm's su' l'il' Brillant', lâ. Salanoy, i' di' aux hommes, i' dit: « Quoi c' que vous f'siez pour viv' avant que j' vienne icitte, moé? »

— Ah! i' ont di' à Salanoy, dés foi' on parta' avec in stimeur, lés steam's qu'on a icitt' lâ, dés p'tits stims, p'i' on s'en alla-t qu'ri' dés diamants dans dés plaç's b'en éloé-gnés; ça nous prena't dés moâs pour aller lâ, pour aller vend' çâ d'enn' plaç' p'is dans l'aut', on venda't ça, on f'sa't d' l'argen avec çâ, p'is not' capitain' nous f'sa't viv' avec çâ, i' nous paya't dés gages, p'is c'st avec çâ qu'on viva't.

— B'en, Salanoy dit, avant d' p'u' a'oèr à manger, lâ, ça vâ êt'e l' temps d' charcher pour aller s'en ramâsser d'aut's, aller s'en qu'ri' d'aut's! »

Ça fa't qu' lâ, i's parte' avec in stim, i' ava' in aut'e stim, eux aut's, qu' éta't 'ccosté au râs l' quai qui éta't b'en plus gros qu' le p'tit yott' qu'i' y ava't lâ. I's prenn'nt leu' stim le plus gros, p'is c'été't marqué que c'st au nom d'Salanoy lâ, en arriér' du stim c'ta't marqué Salanoy. I's prenn'nt c'te stim-lâ, lâ, et p'i' i's s'en vont pour qu'ri' dés diamants.

On vâ dir' qu'i's sont un moâs partis pour qu'ri' dés diamants. I's r'vienne' au bout d'un moâs, lâ, p'i' i' ont vendu dés diamants partout d'enn' plaç' p'is dans l'aut'e, p'is ça vâ b'en sans bout' l' trafic dés diamants, i's font d' l'argent comm' de l'eau. Mé' quand qu'i' arriv' lâ, Salanoy, sa femm' vient d' trouvé²¹ un p'tit garçon, on vâ dire, la femm' de Salanoy, 'a vient d' trouvé un p'tit garçon! Bon! Salanoy, i' ést pâs question d' çâ su' son beau-pér', lâ, le roi, lâ, i's l' pens'nt mor' [mort], eux aut's, i's s'en n'occup'nt p'us de d' çâ.

Mé', lâ, Salanoy, lâ, lui, i' pren in gros stimeur, p'is lâ, i' s'en vâ encôr' pour qu'ri' dés diamants. P'i' en s'en r'venant, i's vend'nt dés diamants, mé' i' y en ress' pâs mal, i' dit: « On vâ aller dan 'a plaç' de mon beau-pér', vend' çâ, mé', i' dit, moé, je m' montr'rai pâs, comprends-tu! P'is lâ, i' ava't pris son p'tit gârs, mé' i' ava' été à l'il' Brillant' p'i' i' ava't mis l' restant dés diamants qu'i' 'i resta't dan in p'tit yacht qui ava't deux pièc's de canon par bord, p'is lâ i' s'en vient pour vend' ça dans... dans la vill' du roi d' Lisborn' de v'ouè c' que son beau-pér' resta't. I' dit: « Moé, je m' montrerai pâs, i' dit, i' m' connaîtra pâs, p'is més homm's vont vend' lés diamants. Lui, i' dit, i' vâ 'n ach'ter, i' ést riche, p'i' i' dit, i' vâ 'n ach'ter! »

Ça fa't qu'i' s'en vâ lâ, vend' dés diamants. On vâ dir' qu'en arrivant lâ, le vieux roi i' ajèt' [achète] ques'ment tout's lés diamants qu'il â. P'is l'aut'e r'vir' de bord, c'ést su' la brun, l' soèr, comprends-tu, l'aut'e r'vir' de bord pour s'en aller. Mé', quand qu'i' r'vir' de bord, Salanoy ava't pâs pensé à çâ qu' c'ta't marqué Salanoy en arriér' du bateau. Lés homm's d' la ville, eux aut's, i' voeill'nt çâ, Salanoy en arriér, du bateau. I's s'en vont vit'men avertir le roi à son château. Le roi envoeill' t'ut suite enn' frégad'... d'aller darriér' c' vaisseau-lâ pour l'arrêter pour voèr si Salanoy ést à bord, lâ. I' s' dout' que

21. *Trouver*: Donner naissance à.

Salanoy peu' êt' vivan avec sa fille. P'is c'est marqué en arriér' du bateau, Salanoy p'is l'il' Brillante, comprends-tu!

Salanoy, lui, lâ, quand i' voét sortir le bateau, i' ést à voèl', lui, Salanoy, p'i' i' a 'ien qu' enn' p'tite air de vent. I' dit: «I's vont m' rattraper, eux aut's, si sont avec dés engins!» Mé', Salanoy connaissa't çâ, c' port de mer-lâ, lui, i' avé't resté lâ, i' avè' enn' place enteur la terre, i' ava' enn' p'tite île. Salanoy i' dit: «I' a assez d'eau pour que j' peux pâssé' icitte, moé. I' dit, si la brun peut prend'e assez vit' pour que j' me cach' dans l'île icitte, moé! Eux aut's, si i's vienn'nt darguier' moé, i's vont s' mett'e' à terre, eux aut's, c'st un gros vaisseau qu'i' ont lâ p'is sont pàs capab's pàsser!» P'is Salanoy s'en-'oueille à c'tte plac'-lâ, lui, pour pâssé' enteur l'il' p'is la terre. P'i' i' avè' en mo'quié in quârt de goudron à bord de son p'tit vaisseau. I' met l' feu là-d'dans, p'i' i' envoeille l' quâr' à l'eau. P'is l' quârt cale²² 'ien qu' d'en par lés t'oâs quârts p'is ça flamb'e. Çâ, eux aut's pensa'ent qu' c'éta't l' stimeur pour... qui s'en alla't lâ, et p'is c'ta't Salanoy qui ava't mis çâ à l'eau, p'is Salanoy s' poussa't²³, lui.

I's sont en v'nus lâ avec la frégade. P'is Salanoy a fait' un bout' avec son vaisseau, lâ, lui, p'i' i' a arrêté pour voèr si la frégad' s'en v'nait lâ; lâ, i' f'sait noèr. La frégad' s'ést en v'nue lâ, p'is lâ, 'a s'ést mis tout' en morceaux su' lés roches, lés réssiv's [récifs] que i' ava't lâ, i' s'ést mis tout' en morceaux. P'is lâ, i' a entendu crier du monde; Salanoy i' a raculé su', avec son p'tit vaisseau, p'i' i' a ramâssé le Vieux J'val du roi qu' était son premier homme en tête avec un aut' de sés soldâts du roi. P'is lâ, c'ta't Salanoy, lâ. L'Vieux J'val, il l'â r'connu, lui, lâ, Salanoy, lâ.

Salanoy a pri' in p'tit vaisseau lâ, in p'tit flat²⁴ qu'i' ava' à bord de son yacht, p'i' i' 'és a envoyé m'né' à terr', darguier' su' le roi. I' dit: Tu dirâ' au roi qu' c'est la premiér' visit' que j'y fa's!» Salanoy, çâ, qui dit çâ au Vieux Joual, lâ.

On vâ dir' que Salanoy, lâ, lui, apras çâ, i' continue son ch'min, i' s'en vâ che' z-eux. Mé', l'vieux roi, lui, lâ, lâ, i' sé't çâ, lâ, qu' Salanoy ést vivant p'is qu'i' rest' su' l'il' Brillante. Salanoy s'en vâ che' z-eux, p'i' i' ést un cinq six moâs che' z-eux sans grouiller, lâ, lui. I' a d' quoi à mangé' en masse. Mé', avant qu' lés provisions s'en a'll'nt, Salanoy pâr' pour aller fére in aut' voyage encôr' pour aller vend' dés diamants. Lâ, l' temps qu' Salanoy ést parti pour aller fére un aut' voéyag' de diamants, lâ, le vieux roi... lâ, lui, i' s' greille avec un armée, p'i' i' s'en vient rend' visite à Salanoy qui ést su' l'il' Brillante.

I' arriv' su' l'il' Brillante, et p'i' i' monte au château, l' vieux roi avec un stimeur qu'i' avait. I' 'ccost' lés quais p'i' i' monte au château. I' arrive au château, la princesse ést lâ avec un p'tit enfant qu' 'alle ava' d'in brâs qu' ava' à pe' pras sept huit moâs. Le vieux roi envoeill' sés soldâts tout' tuer lés homm's de Salanoy, p'is lés femm's p'is lés

22. *Caler*: S'enfoncer.

23. *Pousser* (se): Déguerpir; s'en aller à toute vitesse.

24. *Flat* (angl.): Plat. Ici, barque à fond plat.

enfants qui resta'ent dans son village. I' ava' à pe' pra' enn' trentain' de famill's qui restaient là. I' en-'oueill' tout's tuer lés femm's p'is lés enfants. Lés homm's sont tout' parti' avec Salanoy pour aller fére in voéyag' de diamants, lâ, eux aut's. P'is lâ l'vieux roi lés fa't tout' tuer. P'i' i' prend sa princesse, p'is l'emmène, p'i' i' di' au Vieux J'val, i' dit: « Prends l'enfant, lâ, qu'alle a lâ, p'is vâ le j'té' au pied du cap, j'té' en haut du cap, lâ! »

Ça fa't qu' le Vieux J'val prend l'enfant p'i' i' s'en vâ le j'té t-en bas du cap, lui. Le roi, i' prend sa femme [fille]qui s' trouv' la femm' de Salanoy, qui s' trouv' la princess' du roi, p'i' i' l'emmène avec lui. Quand qu'i's vienn'nt pour prend' le bateau su' l' quai, le Vieux J'val voét l'enfant qu'i' a j'té t-en bâs du cap, lâ, lui, qui s'en vien en chignant p'i' en pleurant su' 'a greuve. Le vieux roi... le Vieux J'val dit çâ au vieux roi, i' dit: « Oéyez-vous, Sir' mon roi, i' dit, l'enfant qu' j'ai j'té haut en bâs du cap, lâ, i' s'en vient, i' dit, en brâillant, i' dit, su' 'a greuve, i' dit, i' a pâs d' l'air à a'oèr de mal. I' dit, Sir' mon roi, i' dit, c't enfant-lâ, i' dit, i' pourra't vous êt' util' plus târd, i' dit, vous deveriez l'emm'ner, c't enfant-lâ, pâs l' laissé' icitte!

— Le vieux roi dit, i' dit, t' âs raison, i' dit, vâ l' charcher! »

Ça fa't qu' lâ le vieux roi, lui, i' a emm'né l'enfant che' z-eux. P'i' en arrivant che' z-eux, c't enfant-lâ, il l'â mi' aux écol's pour le fére instruire, p'i' apprend'e à jouer lés armes. Et pui' i' a dit qu' c'était son enfan à lui, en prop'e, p'i' il l'â jama's nommé su' l' nom d' Salanoy, c't enfant-lâ, lui. I' a dit qu' c'ta't son enfan à lui, en prop'e. Laissons-le lâ, lui, l'enfant, lâ! I' ést aux études, p'i' i' appren à jouer lés armes, i' grandit.

R'venon au vieux Salanoy, lui, lâ. Quand i' a fini d' fér' son voéyag' de diamants, p'is qu'i' a tout vendu sés diamants, i' arriv' che' z-eux dan enn' tempêt', la nuit'. I' mouill' p'i' i' éclaire, c'est enn' tempête. En 'ccostant lés quai' i' vien enne éclair, p'i' i' voét qu'i' y a in flag dans l' haut d' son mât, p'is ça marqu' qu' c'est la premiér' visit' que le roi d' Lisborn' ren à Salanoy. Salanoy attach' son vaisseau su' l' quai, i' di' à ses hommes, i' dit: « Allez-vous-en che' vous, i' dit, i' a d' quoi d'arrivé, certain. I' dit, icitte, i' dit, mon beau-père ést v'nu icitte! »

Lâ, Salanoy, lui, i' prend sés escaliers p'i' i' mont' su' 'a montagn' pour s'en allé' à son château. Quand i' arrive à son château, i' trouve r'guien, i' a p'us d' femme, i' a p'us d'enfant, i' a p'us r'guien. Mé', t'ut suit' c' qui arrive? Sés homm's, tout' son équipage, tout's sés homm's d'équipage arriv'nt le voèr p'i' i's brâill'nt tout', i' ont dit: « On marche en mo'quié la jamb' dans l' sang dans nos maisons, nos femm's sont mort's p'is nos enfants! » P'i' i's brâill'nt p'i' i's cont'nt çâ au vieux Salanoy. L' vieux Salanoy dit, i' dit: « C'est r'guien; vous aut's, i' dit, vou' 'és voéyez, i's sont lâ, i's sont mortes. Mé', vous lés voéyez, vous aut's! Mé', i' dit, la mienn', moé, où c' qu' 'alle ést? P'i' i' dit, mon enfant, i' dit, i' 'n a p'us, i' dit, i's sont partis. Quoi c' qu'i' 'n ont fait'? I' 'és â 'ted b'en martyrisés, p'i' i' 'és â 'ted b'en tués; pareil, moé 'tou! I' dit, c'est r'guien, i' dit, faut vous vous r'consolez! » P'is le vieux Salanoy lés encourag' du mieux qu'i' peut.

On vâ dir', lâ, que le vieux Salanoy, lâ, lui, qu'i' sort p'us, lâ. I' a assez d' peine avec sés homm's, lâ, p'i' i' ont d' l'argen en mass' pour viv' longtemps plusieurs années.

On vâ dir' qu' ça s' pâss' de minme enn' quinzain' d'années, par 'xemp'e, que Salanoy ést su' l'îl' Brillant', lâ, lui, p'i' i' attend sa chanç' pour aller trouver le roi, pour aller voèr le roi savoèr de v'ouè c' que sa femme ést.

On vâ dire, un' bonn' journée, que le roi [chef] Salanoy s' décide avec quat' cinq de sés homm's de prend' son p'tit yacht, p'is d'aller rend'e enn' visite au vieux roi. I' prend son p'tit yacht p'i' i' s'en vient. Mé' quand i' vien à fére l' tour de l'îl', lâ, i' s'aparçoit qu'i' y a enn' gross' frégade, que le roi â enn' gross' frégad' dans la rade. I' di' à dés hommes, i' dit: «On vâ mouiller not' vaisseau icitte, p'i' i' dit, on vâ attend' la nuit', p'i' i' dit, on vâ aller lâ en p'tit flat!»

Ça fa't, quand la nuit' a r'pris b'en fort, Salanoy s'ést greillé avec in aut' de sés hommes, le plus capab' qu'i' avait d' sés hommes, p'i' i' on embarqué d'in p'tit flat, et p'i' i' ont parti l' long d' la terr' pour pâ' êt' vus. I' f'sa't noèr, p'is i's sont en v'nus 'ccoster la frégad' qu'éta't 'ccostée le long dés quais. Ils l'ont 'ccostée par le bord du large, eux aut's. I' attenda'ent crié' à bord, lés gardiens qui s' disaient: «Voés-tu v'nir que'qu' chose, toé?

— Non, moé, j' voés r'guien v'nir.

— L'aut' réponda't: Moé, non plus!»

I' ouatcha't, lâ. Salanoy i' dit, i' dit: «Ça doé' êt' moé, lâ, qu'i' ont pèur, lâ, p'i' i' dit, qu'i' ouatch! I' dit, le vieux roi doé' a'oèr ma femme en exil que'qu' chose écitt', lâ, p'i' i' s'attend d'avoèr enn' visit' de moé, p'is c'ést pour çâ qu'i' ouatch jour et nuit' tout l' temps!»

Salanoy vien à bout d' 'ccoster l' bord d' la frégad', lâ, lui, p'i' i' s'en vâ au côté de v' ouè c' qu'i' a dés panneaux, comment c' t' appell's çâ? Dés sabords, i' s'en vâ aux sabords, et p'is lâ Salanoy vien à bout de s' mett' lés deux mains su' 'és sabords, p'i' i' saute en d'dans. Quand i' saute en d'dans, i' aparçoét dés homm's sont tout' couchés, c'ést enn' rangée d'homm's tout l' tour du vaisseau, qui ést couché, tout l' tour, p'is c'ést tout's dés soldâts çâ, c'ést tout armés, çâ.

Salanoy po'gn' son autre homm' par un' main p'i' il l' monte, p'i' i' ava' in sâb' lui 'tou. I' dit: «Toé, mets-toé d'un côté, p'i' i' dit, moé d' l'aut'e, p'i' i' dit, on ést bon pour couper t'oâs tête' à la foi' avec not' sâb'e. I' dit, coup' tout c' que tu pourrâs d' ton bord, p'i' i' dit, moé m'âs t' rencontrer par l'aut' bord'»

Lés v'lont pri' [pris] à fair' bouch'rie, lâ, eux aut's. I's tus'nt toute l' mond' que i' y â dans c' pont-lâ, p'is lâ, i's mont'nt dans l'aut' pont, c'ést dans lés beds²⁵, i's sont couchés deux par bed. I's coup'nt tout's lés têt's que i' a dans lés beds, i's tuent tout l' mond' que i' y â à bord.

Quand qu'i' a féni d' tout tuer, lâ, i' dit, Salanoy i' di' à son homme, i' dit: «Tu vâs t'en aller fér' semblant d' lâcher d' l'eau en avant du stimeur, lâ, toé, p'is mecqu' tu

25. *Bed* (angl.): Lit.

pâsse' en arguiér' d' c'ti-lâ [celui] qui crie, lâ, tu i' f'râs sauté' 'a tête. I' dit, moé, la têt' du mien vâ êt' sauté' à l'aut' bout'.

— Oué! »

— Ça fa't que, un mont' su' l' pont, comprends-tu, p'i' i' s'en vâ en avant du bateau pour fêr' semblant d'aller lâcher d' l'eau, p'is quand i' pâss' darguière l' gârs qui criait, i' gu'i fa't sauter la tête. Salanoy fa't sauter la têt' du sien lui 'tou â l'aut' bout. P'is tout d'in coup c'est Salanoy qui crie: « Oés-tu v'nir que'qu' chose, toé, lâ?

— L'aut' gu'i répond: « Non, moé, j' voés r'guien v'nir, moé non plus! »

Lâ, Salanoy voét qu' c'est son homme, comprends-tu qui gu'i répond. Lâ, Salanoy saut' dans son p'tit yacht... son p'tit flat', p'i' i' s'en vâ. C'est l' jour qui commence à prend', lâ; i' s'en vâ, comprends-tu, prend' son yacht pour s'en aller. Mé' aussitôt qu'i' vâ prend' son yacht pour s'en aller, i' 'n ava't d' terr' qu'ava' eu connaissanc' de que'qu' chose, p'is qu'i' ava't reporté au roi, i' ava't... i' en ava't qui éta' apras s' tué' à bord du bateau, qui sava't pâs quo' c' que c'éta't çâ. Mé' c'éta't l' jour, le matin, çâ. Le roi t'ut' suite i' en-'œill' dés homme' 'oèr. Mé' quand i' arriv'nt lâ, c'est l' sang' qui débord' partout dan 'és enteurpâs, [entreponts] comprends-tu, tout l' mond' sont morts.

P'is lâ, Salanoy i' ava't lissé' un pavillon dans l' mât, lui: « C'é' 'a premiér' visit' que Salanoy ren au roi d' Lisbonne! » Ça fa't qu' lâ, lâ, Salanoy, le vieux roi, lâ, lui i' en-'œill' t'ut' suite enn' frégad' darguiér' Salanoy pour po'gner Salanoy. Mé', i's part'nt deux frégad's, pâ' 'ien qu' une, le roi 'n envœille deuss'. I' dit: « Vous allez l' prend' d' chaqu' côté, c'est in p'tit yacht que i' a lâ, lui, vous allez l' prend' chaqu' côté, p'is j'y donn'rai sa sentenç' lui-minm', rendu icitte! »

I's sorte' eux aut'e' au bout d' l'île, mé' Salanoy i' ést 'ien que avancé in p'tit peu dans l' larg', lui, i' ést à voèl' p'is ça vâ pâs vite. I's s'en vienne' avec leu's frégades. Salanoy i' di' à sés hommes, i' dit: « F'sons lés gârs chauds, f'son 'oèr, i' dit, qu'on l'ést en boésson. I' dit, i's vont nous approcher 'ted b'en avant d' nous caler. I' dit, si i's peuv'nt nous approché' assez proche avec leu's frégad's chaqu' côté d' n'us aut's, i' dit, on l'â deux pièc's de canon par bord icitte. I' dit, mecqu'i' soeille l' temps, i' di' à son homme, toé, mecqu' j' te dis' de mett' le feu su' tés pièc's de canon, i' dit, tu 'és mettras, p'i' i' dit, moé j' mettrai l' feu su' 'és mienn's, moé 'tou!

— I' dit, oui! »

Ça fa't qu' lâ, lés deux frégad's s'en vienn'nt, p'is c'est l' Vieux J'val qu'ést à la têt' dés armées qu' ést en avant su' 'a frégade. P'i' i' dit: « Lâ, i' dit, i's sont chauds, i' dit, i' ont bu' tou' 'a nuit', i' dit, i' ont fait' un bon coup, i' ont tout' tué lés armées du roi, p'i' i' dit, lâ, i's sont soûls, i's sont su' enn' brosse. I' dit, on vâ lés approcher, p'i' on vâ lés croch'ter su' nos dévis [davits]²⁶, p'i' i' dit, on vâ lés sortir de l'eau, p'i' on vâ lés rentrer dans la rade, p'is le roi gu'i donn'ra la sentenç' qu'i' voudra! »

26. *Davits* (angl.): Bossoirs.

Comm' de fait', i' approach' pour approcher l' p'tit yacht de Salanoy. Mé' quand i' vient assez proch' qu'is sont collé' apras l' p'tit yacht de Salanoy, i' sort... i' di' à son homm' d'aller mett'e l' feu su' 'és deux pièc's de canon, p'is lui, met l' feu su' lés deux sienn's d' l'aut, côté. V'lâ lés bateaux tout' en poussière, p'is tout' ést calé' au fond, i' reste 'ien que l' Vieux J'val su' in morceau d' bâtiment. Lâ i' vâ m'ner l'Vieux J'val à terr', lâ, p'is, lui, s'en vâ che' z-eux.

Mé' lâ, lui, i' s'attend d'enn' visit' du... du roi, lâ. Lui, apra' avoèr tué' tous cés homm's-lâ, comprenez-vous, i' s'attend d'un' visit' du roi, lâ, lui. I' s'appareille... oui, i' dit: «Le roi vâ v'nir m' faire enn' visit', lâ, avec un armée, que'qu' chose, i' dit, faut qu' j' m'appareille!»

Lâ, lui, dans son escalier qui monta't su' 'a montagne, Salanoy, i' s' fa' enn' trapp' basculant' d' à peu prâs d' huit pieds cârrés, su' enn' plat'-form' qu'il ava't dans l' milieu d' son escalier, p'i' i' drill'²⁷ sés homm's: «Vous allez vous mett' deux en bâ' icitte, vous aut'e' en d'ssour, pour si i' a que'qu's blessés qui tumb'nt su' 'a trappe, i's vont timbé' en bâs. P'is n'us aut's, on vâ rester su' la plat'-forme icitte, p'is ceux-lâ qui vont monter dans l'escalier, Salanoy dit, icitt' c'ést moé qui vâ êt'e en avant... c'ést moé qui vâ êt'e en avant, i' dit, pour lés r'cevoèr!»

Lâ, laissons Salanoy lâ, lâ, r'venon au vieux roi, lâ, de son jeun' Salanoy qui ést apras driller, comprenez-vous, son jeun' Salanoy qu'i' ést apras driller, lâ, lui. Lâ, le vieux roi, l' jeun' Salanoy i' ést rendu à dix-neuf, vingt ans, lâ. P'is le vieux roi gu'i dit qu' c'ést son fils, p'is qu'i' a eu d' la difficulté déjà avec un homme, un nommé Salanoy, et p'is gu'i' a fait' b'en du mal, p'is qu'i' a volé sa princesse, p'i' i' gu'i cont' dés affère' au jeune homme, épouvantab's. Çâ, ça s' trouve l' garçon d' Salanoy, çâ, mé' i' gu'i dit qu' c'ést son fils à lui. P'is lâ l' garçon i' sé't ronner lés arm's comme i' faut, p'i' i' ést rendu à dix-neuf, vingt-ans. Et p'is c'st un maître homm' lui 'tou, un champion d'homme.

C' fa't qu' lâ, i' s' greille un armée pour aller batt' Salanoy su' l'il' Brillante. I' s' greille un armée, le roi, pour aller batt' Salanoy, su' l'il' Brillant', qu' ést l' pér' du jeun' Salanoy. I's s' greill'nt p'i' i's s'en vont; mé', en arrivant su' l'il' Brillante, en mettant l' pied su' l' quai, eux aut's, ça sonne à 'a dargnière étag' du château d' Salanoy, lâ, lui. I' sé't qu'i' y â que'qu' chos' qui s'en vient, p'is sés homm's sont tout' avartis p'is drillés, tout's sés homm's s'en viennent. Et puis lâ, v'lâ qu' c'ést qu'i' mont'nt, lés armées qui mont'nt dans l'escalier su' Salanoy.

Mé', Salanoy ést su' 'a plat'-form', lui, p'is lés premiér's têt's qui arriva'ent, çâ, tumba'ent. Mé', tout d'in coup c' qui s' présente à lui, un jeune homme, et p'is c'ta't coup... c'ést coup pour coup, comprends-tu, avec Salanoy. P'is Salanoy pense: «Si j' f'ra' ami avec lui, pâs gu'i denner dés coups trop secs, 'ted b'en qu'i' slak'ra't

27. *Drill* [to] (angl.): Entraîner, exercer.

[to slack]²⁸, lui. Si i' se r'vira't d' mon côté, i' dit, nous, on s'ra't capab' tous batt' lés aut's p'is tous lés tuer, lés aut's!»

Mé', l' jeune homme, a'llieurs de slacker lés coups, lui i' renforçissait, i' éta't fort p'is capab'e. Tout d'un coup, Salanoy, lui, i' manqu' son coup, mé' l' jeune homm' manqu' pàs l' sien lui, i' gu'i donne in coup d' sâb'e, i' fend l' côté à Salanoy. Le roi ést darriér' Salanoy, lui. Salanoy en d'i fendant l' côté comm' çâ, i' renvars' su' l' brâs d' l'escalier pour tumber dans la trappe, mé' Salanoy... le roi l' voét basculer par 'ssus l'escalier pour tumber dans la trapp' lâ, lui, mé' i' voét rouvrir l' côté, i' voét débatte l' cœur dans l' corps. I' po'gn' Salanoy, p'is l' jeun' Salanoy en disan à son prince, i' dit: «Mon prince, viens-t'en, i' dit, i' 'n â assez.» I's r'vir'nt de bord, p'is s'en vont, i's pens'nt qu'i' ést mort, i' a l' côté ouvert, lâ, lui, Salanoy.

Mé', i's sav'nt pàs qu' c'ést son... i' sé't pàs qu' c'ést son pér', lui, lâ, qu'i' ést à batt', le jeun' Salanoy. I's r'vir'nt de bord p'i' i's s'en vont. Apras qu'i's sont partis, lâ, le vieux Salanoy, lâ, lui, i' a ouvert le côté, mé' i' a pâ' attrapé lés intestins dans l' corps, r'guien, i' a pàs d' mal, i' a 'ien que l' côté ouvert, p'is c'ést tout'. I' gu'i coud'nt çâ comme i' faut, sés hommes, p'i' i's gu'i désinfect'nt çâ, p'is çâ guérit, çâ.

On vâ dire au bout d'un t'oâs quat' moâs, Salanoy, i' ést b'en guéri. I' di' à ses hommes, i' dit: «Ça fa' assez longtemps, i' dit, que j' reste avec vous aut's, i' dit, j' vous donn' tout c' que i' a icitt' su' l'île. Lâ, i' dit, j' m'en vâs m'en aller voèr si ma femme ést encôr' vivant' su' le roi, p'is mon enfant!» I' fa't dés papiers, lâ, p'i' i' donn' tout' à Sala... aux homm's de Salanoy su' l'îl' Brillante, i' leu' donn' tout' c' qu'i' a lâ, moyennant qu'i's vienn'nt l'emm'né' su' la terr' ferm' su' le roi, su' son beau-père.

Lés homm's prenne' un yacht, p'i' i' s'en vont le m'ner lâ, la nuit', le soèr. Salanoy, lui, sava't de v'ouè c' que le Vieux J'val restait, l' premier domestiqu' du roi qui s'app'la't l' Vieux J'val, i' sava't de v'ouè c' qu'i' restait. Salanoy s'en vient cogné' à la porte. C'ést la nuit', c'ést l'Vieux J'val qui vient rouvrir la porte. Mé', en voyant Salanoy, l' Vieux J'val tumb' ques'men à terre. I' dit: «Salanoy, i' dit, tu viens m' r'procher ta mort, mé', i' dit, c'ést pàs d' ma faute!» I' pensa't qu'i' éstait mort, lâ, p'is qu'i' r'venait. I' dit: C'ést pàs d' ma faute!

— I' dit, j' pàs mort!»

I' s'en vient p'i' i' gu'i denn' la main au Vieux J'val, p'i' i' dit: «J' su's pàs mort, i' dit, aie pàs pèur, I' dit, j' su's pàs mort. I' dit, quand minm' que le roi m'â fait' enn' p'tit' coupur' dans l' côté, i' dit, c'ést pàs çâ qui m'a fait' mourir, i' dit, 'gârd'e, i' dit, la coupur' qu'i' m'â fait'!» I' r'lev' son butin p'is i' 'i mont' çâ. «Mé', i' dit, à cette heure, i' dit, Vieux J'val, i' dit, j' veux savoèr si ma femm' vi' [vit] encôr' p'is mon garçon, i' dit, j' veux savoèr si ma femm' vi' encôr' p'is mon garçon?

— Ah! i' dit, oui, i' dit, m'âs te l' dire!»

28. *Slack* [to] (angl.): Abandonner, ralentir son élan, son effort.

Mé' l' Vieux J'val, ça 'i coûta't d' parler. I' dit: «M'â' êt' puni par le roi, lâ...

— Salanoy dit, accup'-toé pàs du roi, i' dit, j' veux sa'oèr si ma femm' vit, si sont vivants, p'is mon garçon 'tou, si i' ést vivant.

— I' dit, oui, i' dit, i's sont vivants tou' 'és deux. I' dit, ta femme elle ést dan 'és bâss's-foss's pour avoèr désarté avec toé dan 'és prisons, p'i' i' dit, ton garçon, i' dit, lui, i' dit, i' ést à hapital [hôpital]. I' dit, quand i' a été r'venu d' la chican' qu'i a eu su' l'îl' Brillante — i' dit, c'ést lui qu' a été t' batt' su' l'îl' Brillante, i' dit, Salanoy, c'ést ton garçon — et p'is, i' dit, quand i' a été r'venu de d'ssus l'îl' Brillante, i' dit, i' sorta' avec un' fille. P'i' i' dit, un bon soèr i' s'en alla' avec sa blonde, p'i' i' dit, sa blonde a dit: «J' sé's pàs quoi c' que ça veut dir' quand que j' pâsse à enn' place icitte, l' soèr, j'attends tout l' temps plaind' l'aut' bord du wâll²⁹ de pierr', lâ.

— P'is Salanoy dit, l' jeun' Salanoy dit, i' dit, tu me l' dirâs mecqu' t' arriv's lâ, 'oèr si ça s' plain [plaint] encôre! »

P'is quand i' on arrivé à c'tte plaç'-là, alle a arrêté, p'i' 'a dit: «C'st icitt' que ça s' plaint, 'a dit, l'aut' bord du wâll de pierre!» P'i' i' s'ést collé lés deux pié' ensemb' p'i' i' a sauté d' l'aut' bord du wâll de pierr', lui, pour voèr qui c' que c'ést qui s' plaigna't d' l'aut' côté. P'i' i' s'ést pris l' pié' enteur enn' roch' p'i' i' s'ést câssé enn'jambe. P'is le vieux roi l'â fait' transporté' à l'hôpital, mé' i' a défendu au docteur d' i donné' aucun soin pour l' laisser mourir lâ, lui, au plus vite, parç' qu'i' dit, si i' peut v'nir qu' à savoèr, lui, qu'i' a été batt' son pér' su' l'îl' Brillante, i' dit, i' vâ tout' n'us tué' icitte!»

Ça fa't qu' lâ i' a été à l'hôpital, p'is c'ést lui qui s'ava' amanché sa jamb' du mieux qu'i' ava't pu lui-minme, p'i' i' gu'i denna' à mo'tié à manger, lés aut'e' i' 'i donna't presque pâ' à manger. P'is lâ, lâ, l' Vieux J'val i' cont' çâ, lâ, à son pére, au vieux Salanoy, lâ.

C' fa't qu' le vieux Salanoy dit, i' dit: «Tu vâs v'nir à l'hôpital avec moé, i' dit, me l' montrer!» Fa't qu' lâ, le Vieux Joual, c'ést dans la nuit', çâ, mé', l' Vieux J'val voula't pâ' y aller, mé' l' vieux Salanoy l'â pris par un brâs p'i' i' a ques'men arraché' un brâs dans l' corps, foula't b'en qu'i' marche.

I' a parti p'i' i' s'ést en allé à l'hôpital avec. Quand i' a arrivé à la port' d' la chamb' de son garçon, i' a cogné à la porte, p'is son garçon i' a dit: «Ouvrez!» C' fa't qu'i' a rentré, et p'is Salanoy, l' vieux Salanoy a dit: «Bonjour, i' dit, jeun' Salanoy.

— I' dit, comment, i' dit, jeun' Salanoy, i' dit, moé j' m'appell' pàs jeun' Salanoy. I' dit, j' su's l' fils du roi!

— I' dit, oui? I' dit, t' és l' fils du roi? I' dit, tu m' conna's pàs, moé?

— I' dit, non, i' dit, j' vous conna's pàs.

29. *Wall* (angl.): mur.

— I' dit, tu t' rappell's pàs d' moé?

— I' dit, non, i' dit, j' me rappell's pàs d' vous.

— I' dit, tu t' rappell's pàs, i' dit, d' l'homm' que t' és v'nu batt' su' l'il' Brillante?

— Ah! i' dit, ça s' peut!

— I' dit, 'gârd'e, i' dit, tu t' rappell's-tu l' coup d' sâb' qu' tu m'âs donné? » I' r'lev' son butin, lâ, p'i' i' qu'i mont' le coup d' sâb' qu'i gu'i a donné. Ça i' fa't pensé' au garçon, lâ, lui, c'tait lui qu'i gu'i ava't denné c' coup d' sâb'-lâ. « Mé', i' dit, comment c' que ça s' fait, i' dit, qu' vous m'app'lez vous, i' dit, l' jeun' Salanoy?

— I' dit, parce que t' és mon garçon! I' dit, c'est toé qui és v'nu m' batt' su' l'il' Brillante, i' dit, c'est le roi qui t'a fait' pâsser qu' t' étais son enfant, mé' i' dit, t' és mon enfant, p'i' i' dit, ta mère ést dans lés bâss's-fôsses! »

P'is lâ, i' d'i cont' tout ça, faudra't qu' je r'commenc'ra's l' conte, comprenez-vous, lâ. I' gu'i cont' tout l'histoèr', lâ, lui. Ça fa't qu' lâ, i' sort le jeun' Salanoy, mé' l' jeun' Salanoy en sortant, i' défa't lés murs, en pâssant dans lés passages, i' défa't lés mur' à bûché' à coups d' poings apras lés murs. P'i' i' ést enragé b'en noèr de voèr qu'i' a été batt' son pére. P'is lâ, i' veut fér' mourir l' Vieux Ch'val, mé' l' vieux Salanoy gu'i dit: « Fa's-i pàs d' mal, lui, i' dit, c'est pàs d' sa faute, i' ronna't su' lés ord's du roi, lui. I' dit, i' ronna't pàs par son chef, lui, c'ta't le roi qui le f'sa't ronner.

— I' dit, pourquoi c' que tu m'âs pàs dit çâ, i' dit, qu' j'alla's batt' mon pére, i' dit, drett' su' l'il' Brillante, toé? »

Mé' l' Vieux Joual pouva't pàs parler, l' vieux roi l'a'-ra't mi' à mort, lui. Ça fa't qu' lâ i's sont en allé' à 'a maison du Vieux J'val. P'is rendu à la maison du Vieux Joual, l' jeun' Salanoy a resté lâ, p'is l' Vieux Joual a parti avec l' vieux Salanoy, p'i' i' a été qu'ri' sa femm' qu'éta't dan 'és bâss's-fôsses. Quand 'a l'â vu arriver, elle, 'a â perdu connaissance, ell', la femm' du vieux Salanoy, 'a pensa't qu'i' éta't mort. L' vieux roi i' ava't dit qu'i' ava' été l' tuer su' l'il' Brillante, 'a pensa't qu'i' étét' mort. P'is lâ, il l'a pris dans sés brâs, p'is l'emm'née, p'is i'a envoyé qu'ri' du vin, lâ aux épothiquér's [apothicaires] p'is l' Vieux J'val i' d'mandé't d' l'argent pour payer. Mé' l' vieux Salanoy i' dit: « T' â' 'ien que à pensé' au nom du roi, le nom du roi ést bon icitt' dans la ville. I' dit, prends çâ au nom du roi, p'i' i' dit, vâ dan 'és épotiquér's, p'i' emmèn' lés r'mèd's lés meilleurs pour c'tte femm'-lâ p'is mon garçon, lâ. P'i' i' dit, emmèn' dés docteurs pour voèr à c'tte jamb'-lâ comment c' qu' alle ést, si c'est b'en r'pris! »

Et p'i' a b'en fallu que l' Vieux J'val march', lâ, parç' que l' jeun' Salanoy l'a'ra't fait' mourir, i' l'aurait tué, lâ, lui, l' jeun' Salanoy.

On vâ dir' que la nuit' s'est pâssée comm' çâ, à parler p'i' à s'informer d'un affair' p'is d' l'aut'e. Le lend'-main matin, le Vieux J'val di' à... au vieux Salanoy, i' dit: « Le roi lâ, i' dit, vous avez pàs su ça, mé' i' dit, le roi, lâ, i' s' meurt lui 'tou!

— I' dit, oui? Ah! Si son tem [temps] ést arrivé, i' vâ falloèr qu'i' meure comm' lés aut's, lui 'tou.

— I' dit, i' s' meurt, i' dit, apras qu'i' a été r'venu, i' dit, d' la chican' qu'i' a eu avec vous, lâ, i' dit, i' s'ést fessé un' jamb', p'i' i' dit, ça i' a fait' enn' plaie, çâ, p'i' i' dit, ça distill' tout l' temps, p'is lâ, i' dit, i' ést mourant!

— I' dit, oui? I' dit, faut que j'aill' le voèr, i' dit, à matin! »

Le vieux Salanoy i' s'ést ach'té' enn' rob' comme un prêt'e, p'i' i' a mis çâ su' son dos, et p'i' i' a parti en s'en allant vers su' le roi, et p'i' i' f'sa't semblant d' ramâsser dés racinag's l' long du ch'min. P'is la sarvant' du roi, p'is la fille à gage, i' ava' enn' neurs' [nurse]³⁰ qui soègna't le roi, p'i' i' ava' enn' fille à gag', lâ. 'A dit çâ au roi, 'a dit: « V'lâ un prêt'e, 'a dit, j' pens' que c'st in prêt' sauvage, 'a dit, i' ramâss' dés racinag's l' long' du ch'min. 'A dit, si vous vouderiez, Sir' mon roi, 'a dit, on l' f'ra' arrêter, 'ted b'en qu'i' pourra't fér' que'qu' chos' pour vot' jamb'e!

— Le vieux roi dit, i' dit, fait's-lé rentrer! »

Ça fa't qu'i' ont été qu'ri' l' prêt' p'i' ils l'ont fait' rentrer, et p'i' ils l'ont introdui' [présenté] au vieux roi. P'is le vieux roi i' a d'mandé çâ, voèr si i' ava't moyen d' guérir c'tte jamb'-lâ. Le prêt'e a dit qu' oui, i' dit: « I' peu' a'oèr moyen d' guérir la jamb'e, mé' i' dit, avant d' guérir la jambe, i' dit, on vâ guérir l'âme. I' dit, vous allez v'nir à confesse, p'i' i' dit, vous allez communier! » Et p'is lâ, c'tait parç' qu'i' voulait l' questionner, lui, l' vieux Salanoy.

Ça fa't qu' lâ l' Salanoy s'ést mi' à g'nou' à côté du lit' et p'is l'aut' s'ést confessé à lui. P'is Salanoy i' d'manda' à sa sentence, si i' 'n ava't jama's voulu à parsonne. P'is lâ i' gu'i a dit çâ qu'i' 'n ava't voulu à Salanoy p'is qu'i' gu'i ava't volé sa fille, p'i' i' 'i cont' tout çâ. « Mé', i' dit, vot' fill' qu'i' vous a volée, i' vous l'a pâs volée, 'a éta' en âg' c'tte fill'-lâ, p'i' 'a voulu s'en allé' a'ec lui, c'ést d' son affére, çâ, elle. I' été't pâs supposé d' payer pour çâ, lui, si i' s'aima't tou' 'és deux, cés deux enfants-lâ, cés deux parsonn's-lâ p'is qu'i's voula'ent s' marier, c'té't d' leu's affér's, çâ! »

Mé', le vieux roi c'ta't pâs çâ. I' d'i cont' tout l' mal qu'i' i' ava't fait'. Mé', Salanoy dit, i' dit: « Vous i' avez fait' trop d' mal à c't homm'-lâ, faut qu' c't homm'-lâ r'vienne, que vou' i' d'mandez pardon avant d' mourir. Sans çâ, i' dit, vous entrez jama' au ciel apras c' que vous avez fait' à c't homm'-lâ!

— Ah! i' dit, j' veux pâ voèr Salanoy, i' dit, j'aim' mieux mourir que d' voèr Salanoy! comprends-tu?

— I' dit, vous 'n avez trop fait', i' dit, vous 'n avez trop voulu! »

30. Nurse (angl.): Infirmière.

Ça fa't qu' lâ, Salanoy i' dit, i' dit: «J' pârs d'icitt' lâ, moé, p'i' i' dit, m'âs r'venir, p'is m'âs r'venir avec Salanoy. I' faut qu' vous gu'i d'mandez pardon si vous voulez rentrer dans le roéyaum' dés cieux; sans çâ, i' dit, vous renterez pâs dans le roéyaum' dés cieux!»

C' fa't qu' ça... l' vieux Salanoy a parti p'i' i' s'est en allé che' z-eux, p'i'i' s'est déshabillé, p'i' i' s'est en v'nu avec sa femm' p'is l' jeun' Salanoy, lâ. Mé' quand i' a arrivé p'is qu'i' a vu arriver l' vieux Salanoy, lâ, a'ec l' jeun' Salanoy, i' a pensé, lâ, que l' vieux Salanoy éta't mort, lui, lâ. Mé' l' jeun' Salanoy i' sava't b'en qu'i' éta't pâs mort, lui, qu'i' éta't à l'hôpital. Lâ, i' leu's a d'mandé en grâc' de pâs gu'i fér' de mal, qu'i' alla' 'i donner toute l' roéyaum' qu'i' ava't lâ, tout c' qu'i' ava't lâ qu'i' alla't leu' donner çâ!

I' ont fait' v'nir lés notére' [notaires] et p'i' i' ont tout' pâssé çâ à leu' nom. Et p'is l' jeun' Salanoy, temps en temps, i' prena' enn' jamb' du vieux roi p'i' i' disa't: «Pourquoi c' que tu m'âs pâs dit çâ qu' j'alla's m' batt'e avec mon pér' su' l'il' Brillante?» I' gu'i arraché't lés brâs p'is lés doigts dedans lés mains.

Et p'is le vieux roi leu's a tout' donné çâ, et p'is si i's sont pâs morts, i's vive' encôre!

3 — BARBE-AFFREUSE

Il me fait plaisir de vous dire que, une fois, c'était un roi, père d'un prince de vingt ou vingt-deux ans. Un jour, le roi dit à son fils : « Mon prince, comment entends-tu gagner ta vie? Songes-tu à t'éloigner et à te trouver un emploi pour vivre?

— Mon père, répond le prince, je voudrais bien répéter ce que vous avez fait vous-même : me choisir un lieu enchanteur, le long de la mer, y défricher un domaine, y amener des colons avec moi, ériger des maisons pour moi et mes ouvriers. Ce domaine formerait une petite ville qui porterait mon nom. Je ferais là-bas ce que vous avez fait ici.

— C'est très bien, reprend le roi. Si c'est là le projet de ta vie, va dans les magasins, achète du clou et du bois ; prends un navire et va réaliser ton rêve.

Le prince s'engage une équipe d'une dizaine d'hommes, puis parcourt les magasins et se procure du clou, des provisions de bouche, enfin tout ce dont il a besoin, et s'embarque sur un bateau à vapeur pour explorer le littoral de la mer comme il l'avait déclaré à son père. Il découvre un endroit qui lui plaît. Il ancre le bâtiment et transporte à terre toute sa cargaison au moyen de chaloupes à rames. Les employés défrichent un coin de forêt et y bâtissent des maisons à la disposition des employés qui songent à aller chercher leurs femmes pour y fonder un foyer. Remarquons, en passant, que le prince était célibataire.

Après la construction de la demeure du prince, ce dernier voit venir sur la mer une petite embarcation, à la tombée de la nuit. Comme la contrée est inhabitée, le prince s'étonne de voir un homme se servir de rames pour faire avancer l'embarcation. Il se rend au rivage pour connaître le visiteur qui arrive. Il voit descendre sur la plage un homme dont la barbe descend presque à la ceinture. Le visiteur tire sa chaloupe sur le sable et dit : « Bonsoir, beau prince!

— Bonsoir, Barbe-Affreuse! répond le prince.

— Comment, s'écrie l'étranger, tu sais mon nom, toi?

— Non, mais vous avez une barbe démesurée. Je vous ai donc appelé Barbe-Affreuse.

— Mais, c'est exactement mon nom! continue le visiteur. Je suis venu jouer aux cartes avec toi, ce soir. Je sais que tu aimes le jeu de cartes, et je suis venu jouer une partie avec toi.

— Eh Bien! repart le prince, suivez-moi dans mon château! »

Une fois chez le prince, Barbe-Affreuse dit à son hôte: « Écoute-moi bien. Nous allons faire une entente tous les deux. Jouons aux cartes, et le perdant donnera au vainqueur ce que ce dernier exigera! »

Le prince, expert aux cartes, accepte cette condition. On se place à table et la partie commence. Le prince est gagnant. « Que désires-tu obtenir? demande Barbe-Affreuse.

— Je veux que la plus belle princesse de Paris me rejoigne ici, ce soir, et devienne ma femme! »

Le prince se cherchait une épouse et une épouse de prince. « Très bien, répond Barbe-Affreuse, ta princesse ne tardera pas à arriver! »

Le prince se dit: « Il y a quelque chose de louche dans cette affaire. Si cet homme dit la vérité, il est probablement en relation avec le diable! »

Quelques instants plus tard, on frappe à la porte du prince. Celui-ci va ouvrir; une princesse entre. Il la fait passer dans un appartement où elle dépose ses habits de voyage, puis elle vient prendre un siège au bout de la table et assiste à la seconde partie de cartes.

À la fin de la deuxième partie, le prince est de nouveau proclamé gagnant. « Que désires-tu? lui demande Barbe-Affreuse.

— Je veux, répond le prince, que la petite colline disparaisse des abords de mon château et qu'apparaisse, à la place de la colline, un lac dans lequel on puisse pêcher toutes sortes de poissons.

— Tu es exaucé sur-le-champ! » annonce Barbe-Affreuse.

Le prince jette un coup d'œil par la porte de son château et constate la disparition de la colline et voit briller l'eau d'un lac sous les reflets de la lune. « Ses promesses sont donc véridiques! pense le prince. Me voici dans l'eau bouillante. S'il faut qu'il remporte la victoire, lors de la troisième partie, je crains que ses exigences ne soient inabordables.

La troisième partie de cartes terminée, c'est Barbe-Affreuse qui est gagnant! « Que désires-tu comme récompense? demande le prince.

— Écoute, commence le génie. Ce que tu m'as demandé, à moi, je te l'ai donné sans tarder. Mais, moi, ma hâte n'est pas aussi grande. Je t'accorde un an et un jour pour me procurer ce que je te demande. Il faut que tu me trouves le sabre de vertus de clarté et les faits qui entourent sa découverte. Dans un an et un jour, je reviendrai ici pour prendre possession de ce sabre! »

Ceci dit, Barbe-Affreuse met son chapeau passe la porte en souhaitant le bonsoir, et disparaît. Le prince ne voit plus ni canot ni voyageur. Il dit à la princesse: « Je suis dans de beaux draps! Il me faut lui trouver le sabre de vertus de clarté et l'historique de sa découverte. Où est ce sabre, où prendre ces renseignements? »

Je n'en ai jamais entendu le moindre détail!

— Eh bien! il va te falloir chercher et satisfaire ce génie dans un an et un jour!» reprend la princesse.

Le prince passe six mois dans son château, puis dit à sa femme: «Il est grand temps que j'entreprenne la recherche du sabre de vertu de clarté. Il faut que je le trouve pour satisfaire Barbe-Affreuse!

— Tu vas te rendre chez mon père, à Paris, recommande la princesse. Ma mère est passablement habile en sorcellerie. Elle est probablement capable de te renseigner sur ce que tu cherches!»

La princesse écrit une lettre à sa mère pour lui dire que le porteur de ce document est son mari et qu'il est à la recherche du sabre de vertu de clarté. Le prince monte dans son bâtiment avec ses hommes et se dirige vers Paris.

Son voyage dure quelques jours. Le prince fait part à la vieille reine du but de sa visite. «Par bonheur, je sais où se trouve ce sabre, annonce la reine.

— Oui, intervient le roi, mais tu ne l'auras pas. Tu vas mourir avant de t'en emparer!

— Est-ce une tâche si difficile? demande le prince.

— Très difficile, continue le roi, l'homme qui possède le sabre de vertu de clarté a constamment la main posée sur ce sabre, même pendant son sommeil. Il n'est pas aisé de le lui prendre. Sa vie dépend de ce sabre. Il va certainement mettre à mort celui qui va tenter de lui voler cette arme.

— Ne sois donc pas trop pessimiste, dit la reine à son mari. Tu ne sais pas encore si notre gendre est rapide à la course. Prince, cours-tu assez rapidement?

— Oui, répond le gendre, je suis passablement rapide!

— C'est probable que ta vitesse va t'être d'un grand secours. Demain midi, tu iras rendre visite au propriétaire du sabre. Après le dîner, il dort pendant cinq minutes, couché sur son lit, la main posée sur le sabre que supporte une table à côté du lit. Pendant ce sommeil de cinq minutes, tu as le temps d'entrer, de t'emparer du sabre et de revenir. Mais sais-tu à qui tu auras affaire?

— Non, je n'en sais rien, répond le prince.

— Tu auras affaire à ton beau-frère. C'est lui qui a épousé la sœur de ta femme. Tu trouves ta femme très jolie, n'est-ce pas?

— Certainement!

— Eh Bien! toute jolie qu'elle soit, sa sœur est deux fois plus jolie que ton épouse. Sa beauté lance comme un rayon de soleil autour d'elle. Tu devras donc te surveiller en entrant chez elle. Tu peux être distrait par sa beauté. Mais tu ne devras pas t'occuper

d'elle. File à la chambre dont la porte est ouverte. C'est celle de ton beau-frère qui dort. Rappelle-toi qu'il dort pendant cinq minutes seulement. Tu n'as pas de temps à perdre si tu veux prendre le sabre sous sa main. S'il se réveille, il peut te tuer, à moins que tes jambes ne soient assez rapides pour t'éloigner de lui et te ramener ici. Il va certainement te poursuivre pour tenter de t'enlever la vie. Il sait fort bien que tu essaies de lui prendre son sabre. Il a conscience que c'est le but de ta visite! »

Le lendemain midi, le prince attend l'heure exacte où son beau-frère doit dormir, puis, il enlève ses chaussures et entreprend la conquête du sabre. En entrant chez son beau-frère, sa femme le distrait un peu par sa beauté qui jette un rayon de lumière tout autour d'elle. Il est effrayé par cette beauté. Mais il se précipite vers le lit où dort le gardien du sabre. Il avance la main pour prendre l'arme convoitée, mais le gardien se réveille et se lance à la poursuite du prince dans une course effrénée d'une centaine de mètres pour regagner le terrain du roi et de la reine. Arrivé à la propriété du roi, le prince tente de sauter à pieds joints la clôture qui sert de borne commune. Mais son beau-frère lui lance un coup de sabre qui lui effleure le talon et le blesse légèrement. Seule la peau retient la partie tranchée. Le gardien du sabre n'était donc pas très loin derrière le prince.

Le vieux roi intervient d'une façon pessimiste: « Hein! Je t'avais pourtant averti. Il a bien failli t'enlever la vie. Si tu y retournes, c'en sera fini de tes jours!

— Tais-toi donc, répond la vieille reine. Il l'aura ce sabre, il l'aura. Il a de bonnes jambes, il finira par l'avoir! C'était une première tentative expérimentale. Demain, le gardien du sabre va dormir pendant dix minutes. Je vais prolonger son somme de cinq minutes. Tu seras alors capable, mon gendre, de t'emparer du sabre merveilleux! »

Le lendemain midi, à la minute fixée, le prince se dirige de nouveau vers la demeure de son beau-frère. La vieille reine avait traité avec de l'onguent son talon blessé. En replaçant les morceaux au moyen d'onguent, la reine avait guéri la plaie. C'était de l'onguent de grande qualité, n'est-ce pas?

Donc, le lendemain midi, le prince entre chez son beau-frère, à l'heure de sa sieste. Il voit la jolie femme mais file vers le gardien qui sommeille. Il met la main sur le sabre et s'en empare. « Rends-moi mon sabre, rends-moi mon sabre! crie le beau-frère qui surveille l'arme.

— Il m'est impossible de te le rendre! répond le prince.

— Je sais que tu ne peux me le rendre, mais dis-toi bien que je vais mourir, toi aussi tu vas mourir, et tous nos parents, dans la région, vont mourir, eux aussi!

— Comment, demande le prince, peux-tu prévoir de tels malheurs?

— Eh bien! Toi, tu es venu t'emparer de ce sabre, mais ce n'est pas pour toi! »

Le prince se nomme et se déclare le beau-frère du gardien du sabre puisque tous deux ont épousé les deux sœurs. Il lui raconte qu'il a joué aux cartes avec Barbe-Affreuse.

«Oui, oui, reprend le gardien du sabre, c'est là le danger! Tu vas lui remettre ce sabre dans les mains, et il va enlever la vie à tout notre groupe.

— Ah! continue le prince, ce n'est pas tout ce que je veux obtenir de toi. Il me faut, de plus, tous les détails relatifs à la découverte de ce sabre. Barbe-Affreuse exige que je lui rapporte tous ces détails!»

— Très bien! Je vais te raconter ces faits, mais quand tu les auras appris, tu comprendras que la vie de tout notre groupe est en danger!»

Le beau-frère du prince entreprend donc de raconter dans quelles circonstances il est venu en possession du sabre merveilleux.

«Quand je me suis marié, j'ai épousé une femme jolie et sérieuse. Je passais mon temps à boire. De retour chez moi, j'étais insupportable. Je faisais le tapage, je chicanais ma femme et même je la battais. Je brisais la vaisselle, je saccageais les meubles de la maison. Ma femme me recommandait de revenir à de meilleurs sentiments, allant jusqu'à me menacer de punition.

Ma belle-mère pouvait ensorceler les gens. Ma femme s'y connaissait passablement en ensorcellement. Chaque fois que je me soûlais, j'engendrais la chicane chez moi.

Un bon jour, de nouveau ivre, j'ai tout saccagé dans la maison sans trop m'en rendre compte. Ma femme m'a alors implanté une épingle dans le cuir chevelu en me disant: «Va-t'en dans la forêt sous forme de chien-loup. Quand tu recouvreras la forme d'homme, tu reviendras ici à condition que tu veuilles adopter une conduite normale.

J'ai quitté la maison. J'avais toujours ma personnalité de prince, mais j'avais la forme extérieure d'un chien-loup. J'ai gagné la forêt. J'ai traversé nombre de régions boisées, errant à l'aventure. Un bon jour, j'ai aperçu, le long d'une route, des gens qui venaient à ma rencontre. J'ai entendu ces gens déclarer que le roi de ce pays entreprenait, le lendemain, la chasse aux loups parce qu'ils dévoraient ses moutons. Le roi avait rassemblé un groupe de chasseurs pour chasser les loups, le lendemain.

Moi, continue le narrateur, j'ai compris ce message, étant en possession de toutes mes facultés. Comme j'étais sûr de ces renseignements, je me suis dissimulé, le lendemain, le long de la route, dans un gros tronc d'arbre évidé en y pénétrant par la partie la plus spacieuse, la section des racines. Plusieurs trous de nœuds le long de ce tronc me permettaient de voir à l'extérieur. J'ai laissé passer les chasseurs et j'ai aperçu le carrosse du roi et de la reine qui venait vers moi. Arrivée à mon tronc d'arbre la reine dit au roi: «Ordonne au cocher d'arrêter le carrosse! Il fait très chaud. Je vais me libérer de mon manteau et le placer sur ce tronc d'arbre. Nous le reprendrons à notre retour!»

La reine enlève son manteau, le dépose sur le tronc d'arbre et ordonne au carrosse de continuer sa route à la suite des chasseurs qui poursuivent les loups. J'ai entendu les coups de feu des chasseurs qui abattaient les loups. Mais moi, je m'étais caché dans cet arbre mort pour ne pas me faire tuer.

Le soir, le carrosse est revenu mais il ne s'est pas arrêté pour reprendre le manteau. On a oublié de le ramasser. L'armée des chasseurs précédait de loin le roi et la reine. Vu cette situation favorable, je suis sorti de ma cachette, j'ai saisi le manteau dans ma gueule et je partis, à grande vitesse, à la poursuite du carrosse, en me disant que j'avais là un bon moyen de faire reconnaître mon sens de serviabilité. On croirait que je suis un animal apprivoisé et l'on m'accepterait au château où je serais bien traité.

Le manteau dans la gueule, je m'approche du carrosse et je tends le manteau vers la reine. Celle-ci fait arrêter le carrosse sur-le-champ, me fait monter dans la voiture, prend son manteau et commence à me flatter. Je ne montrais aucune agressivité; j'étais en possession de toutes mes facultés comme actuellement. Je surveillais la moindre occasion de plaire au roi et à la reine. C'est ainsi qu'on m'a accepté au château.

Une fois au château, j'y ai demeuré un an. Pendant ce laps de temps, j'entendais causer, je comprenais toutes les conversations, mais je ne pouvais parler. J'ai compris que la reine attendait la naissance d'un bébé. Elle songeait à demander les services d'autres servantes à l'occasion de la naissance du bébé pour empêcher la main blanche d'enlever ce deuxième enfant comme elle l'avait fait pour le premier.

Le premier né de la reine s'était fait enlever par une main blanche descendue de la cheminée. La main mystérieuse, après s'être introduite au château par la cheminée, s'était emparée du bébé dans le berceau et l'avait enlevé. On n'en avait jamais entendu parler depuis ce jour. La reine voulait augmenter la surveillance lors de la naissance du second bébé, pour empêcher le voleur de répéter son crime. J'ai eu connaissance de tous ces renseignements.

La nuit de l'accouchement de la reine, trois ou quatre servantes s'affairaient au château, dans la chambre de la malade autour du bébé. Pendant la nuit, toutes les servantes tombent endormies. Tout à coup, je vois une main blanche sortir de la cheminée et se diriger vers le berceau pour y saisir le bébé. Je m'élançai, gueule ouverte, sur le poignet et je réussis à séparer la main du poignet. Je cours au lit de la reine, je la réveille et je lui fais voir la main blanche que je viens de couper. « C'est exactement la main qui est venue chercher mon premier bébé! s'écrie la reine. Par bonheur, notre chien-loup a sauvé la vie de notre second enfant! N'eût été ce chien, nous perdions encore notre bébé! »

Inutile de dire que la reine et tout le château affectionnaient encore plus leur chien-loup. Tout le monde s'intéressait au chien. Rien n'aurait pu inciter la reine à s'en séparer. Elle m'aimait, je l'accompagnais partout, on nous voyait toujours ensemble.

Une bonne journée, continue le beau-frère de notre prince, j'étais assis près de la reine, et elle s'amusait à me gratter la tête. Par hasard, elle retire l'épingle de mon cuir chevelu. Aussitôt, je reprends ma forme de prince et je me tiens devant elle. Cette apparition subite la surprend tellement qu'elle en vient près de s'évanouir. Elle me demande l'explication de ce phénomène. Je lui raconte alors les événements que je viens de t'exposer. Elle a compris pourquoi j'avais agi de la sorte.

Redevenu prince, je prends la route pour retrouver ma femme et me comporter sagement avec elle. Au cours de mon voyage, j'ai dû traverser plusieurs forêts.

Une nuit, je me suis trouvé presque perdu dans le bois. Tout à coup, j'ai aperçu une clarté. Je me suis guidé sur cette sorte de lumière et j'ai abouti à une maisonnette assez primitive. Je frappe alors à la porte et j'entends une voix qui dit : « Ouvrez ! » En entrant dans ce camp, j'aperçois le sabre suspendu à la tête du lit, et, dans le lit, une femme avec un bébé. Cette femme est privée d'une main. Tout de suite, je crois qu'il s'agit de la sorcière dont la main blanche tentait de dérober les enfants du roi. « Le bébé qui repose dans ce lit, me dis-je, doit être la fillette du roi ! »

Je m'avance vers le lit et je demande à la dame de quoi elle souffre. Elle avait l'air très souffrante. L'un de ses poignets portait un pansement constitué de racines et d'herbages. Elle semblait souffrir énormément. « Je vais vous soigner cette blessure, lui dis-je, et vous allez guérir ! Si vous me permettez de coucher ici, je vais vous faire des pansements chauds et le mal va disparaître ! »

Elle me dit que son mari est parti pour plusieurs jours et qu'il n'est pas encore de retour. Elle me donne l'hospitalité pour la nuit. J'applique sur son poignet des pansements chauds, ce qui a pour effet de provoquer le sommeil. Dès que je la vois fermer les yeux, je saisis le sabre suspendu au mur, je débite la sorcière en morceaux et je l'enterre près du camp. Je l'ai tuée parce que, d'après moi, elle avait fait assez de mal. Je me suis emparé de l'enfant et j'ai retrouvé dans des coffres ses petits vêtements portés un an plus tôt. J'ai recueilli tous les vêtements de l'enfant et je les ai rapportés chez le roi que j'avais quitté quelques jours plus tôt.

À la vue des habits, les gens du château constatent que ce sont les vêtements du bébé enlevé par la main blanche. Le roi et la reine se rendent compte que l'enfant retrouvé chez la sorcière est bel et bien leur petite fille.

Ils m'ont fait cadeau d'une grosse somme d'argent, et je suis revenu retrouver ma femme ici. Depuis ce temps, j'ai toujours vécu avec elle. Voilà, mon prince et beau-frère, le récit des événements qui ont entouré la découverte de ce sabre. Quand le mari de la sorcière apprendra ces faits de ta bouche, il décrétera ma mort et celle de toute ma parenté. Ce sabre a une vertu incroyable, et c'est par cette vertu que nous allons tous mourir !

— Écoute, beau-frère, enchaîne le prince. Moi, je suis forcé de lui remettre ce sabre dans les mains. C'est ce que Barbe-Affreuse a exigé de moi, le jour de sa visite. Je vais le lui remettre à la date prévue, mais quand il me réclamera le récit des événements qui ont accompagné la découverte de ce sabre, j'aurai des comptes à régler avec lui ! »

Une fois le sabre en sa possession, le prince remonte dans son navire et revient à son château. Quelques mois après son retour, à la date de la rencontre, le prince voit arriver Barbe-Affreuse, le soir, sur l'eau. Le visiteur demande au prince s'il a retrouvé le sabre en question. « Oui, je l'ai retrouvé ! » répond le prince en lui remettant le sabre entre les mains.

— Maintenant, repart Barbe-Affreuse, tu vas me raconter les faits qui ont entouré sa découverte.

— Très bien! Mais pour te raconter ces événements, il faut que je tienne cette arme dans ma main!

— Très bien! »

Barbe-Affreuse, sans aucun soupçon d'agression de la part du prince, lui remet le sabre merveilleux pour entendre le récit de sa découverte.

Le prince commence son récit. Dès que Barbe-Affreuse détourne ses yeux du narrateur, ce dernier saisit son sabre et fait sauter la tête de son adversaire.

Le prince continua de vivre avec sa princesse et tira parti de la possession du sabre merveilleux. Si ces gens ne sont pas morts, ils vivent encore!

BARBE-AFFREUSE

Récit populaire raconté le 29 juin 1955, par Alfred Thibault (60 ans) à Cap-Chat, Gaspésie. Né à Cap-Chat, M. Thibault réside à Montréal; il a appris ce conte, vers 1915, de son père, Alexis Thibault, alors âgé d'une soixantaine d'années.

Enregistrement no 746. Conte-type 305A (AF).

Enn' fois, c'est bon d' vous dir' c'ète' in roè' p'is ce roè-lâ i' avè' un prinç' qu'éta't rendu à vingt, vingt-deux ans. P'i' enn' bonn' journée, son pér' gu'i dit, i' dit: « Mon garçon, i' dit, quoi c' que tu pens's de fér' pour viv'e? I' dit, pens's-tu d' v'nir à prend' que'qu' bord, prend' que'que job¹ pour gâgner ta vie?

— I' dit, mon pére, i' dit, j' voudra's fér' comm' vous, m'en allé' à enn' place l' long d' la mer, p'i' i' dit, enn' place à mon goût, et p'i' i' dit, m' défrich'ter [défricher] d' la terre, emm'ner dés homme' avec moé, p'i' i' dit, m' bâtir dés maisons, p'is bâtir pour més homme' étou², p'i' i' dit, fére enn' p'tit' ville, p'i' i' dit, qu' ça port'ra't mon nom, p'is fér' comm' vous avez fait' écite.

— Ça fa't qu' son pér' dit, c'est b'en, i' dit, si tu veux fér' çâ, i' dit, t' â' 'ien qu'à t'en aller, dan 'és magasins p'is prend'e l' clou qu' t' âs d' besoin, p'is l' boâs p'i' un vaisseau, p'i' i' dit, gu'y eller. »

Ça fa't qu' lâ, i' a pri' enn' gagn' [gang]³ d'hommes, lui, enn' dizain' d'hommes, p'i' i' s'est en-allé dan 'és magasins, p'i' i' a pris du clou, p'is dés provisions, d' quoi à manger, c' qu'i' ava't d' besoin, p'is s'est en-allé l' long d' la mer avec un stim [steam]⁴ tel comm' son pér' gu'i ava't dit. Et p'i' i' a trouvé enn' place à son goût. I' a mouillé le steam, p'i' i' a débarqué avec dés flatt's [flats]⁵ et p'i' i' a mis l' boâ' à l'eau p'i' i' a terri⁶ çâ à terre. Et p'is lâ, i' ont défrich'té [défriché] d' la terre, p'i' i' ont bâti dés mésons.

1. *Job* (angl.): Tâche, travail, occupation.

2. *Etou* (itou): Pareillement, aussi. Vx fr. Itel.

3. *Gang* (angl.): Groupe, équipe, foule.

4. *Steam* [steamer] (angl.): Bateau à vapeur.

5. *Flat* (angl.): Chaloupe à rame et à fond plat.

6. *Terrir*: Conduire à terre, à la plage.

Et p'i' in coup qu'i' a eu bâti sa maison, lui, i' 'n â bâti pour sés homm's pour qu'i' gu'y ell'nt [aillent] qu'ri⁷ leu's femm's pour rester lâ a'ec eux aut's. Lui, i' éta't garçon, c' prinç-lâ.

Et p'is, enn' bonn' journée, sa méson éta't bâtie, c'éta't l'soèr à la brun⁸, çâ. C' qu'i' voét v'nir su' l'eau? Un flat! Mé' i' y ava't pàs d' monde, c'éta't pâ' habité à null' pârt. I' â trouvé ça curgueux [étrange] d' voèr un flat avec in homm' qui s'en v'nait su' l'eau à la rame; i' â parti p'i' i' s'est en-allé' au bord du rivag' pour 'oèr qui c' qui arriva't lâ; p'i' i' a vu in homm' qu'avè' enn' barb' qui gu'i allé't qués'men à la ceinture. P'is l'homme â mis l' vaisseau à terre, p'i' i' a dit: « Bonsoèr, i' dit, beau prince!

— I' dit, bonsoèr, i' dit, Barbe-Affreuse.

— I' dit, comment, i' dit, tu sé's mon nom, toé?

— I' dit, non, mé' i' dit, vous avé' enn' barb' terrib'e! I' dit, c'est pour çâ, i' dit, que j' vous appell' Barbe-Affreuse!

— B'en, i' dit, justement, i' dit, c'est mon nom, çâ. P'i' i' dit, j' su's v'nu pour joué' aux cartes' avec toé, à soèr. I' dit, j' sava's qu' t' aimè' à joué' aux cartes, p'i' i' dit, j' su's v'nu prend'e enn' partie d' carte' avec toé!

— I' dit, oui? I' dit, c'est correck, i' dit, v'nez-vous-en à maison!»

C' fa't qu'il l'â emm'né à maison. P'i' rendu à méson, i' [Barbe-Affreuse] dit: « Écoute in peu, i' dit, on vâ fére in marché, tout' 'és deux. I' dit, on vâ joué' aux cartes; mé' c't-i'-là [celui-là] qui vâ pard'e, c' que l'aut' gu'i d'mand'râ, i' d'i denn'râ! » Mé', l' prince, i' savé't b'en joué' aux cartes, lui. L' prinç' dit: « Oué, c'est correck! »

C' fait qu'i's s'mett'e' à tab' tou' 'és deux, p'i' i's commence' à joué' aux cartes. La premiér' partie, c'est l' princ' qui gâgne. I' di' au prince, i' dit: « Quoi c' que tu veu' avoèr?

— I' dit, j' veu' avoèr la plus bell' princess' de Paris, rendue écite à soèr, pour êt' ma femme! »

I' ava't besoin d'eunn' femme, lâ, lui, i' étét' [était] prince. I' dit: « Oui, i' dit, 'a s'en vient! » Lâ, le... le prince, lâ, lui, i' a dit: « I' a que'qu' chos' qui vâ pàs! C't homm'-là, i' sé't [sait] du mal pour vous fair' çâ, lâ, si c'est vré'! » Mé', tout en parlant, ça f'sé' 'ien qu' que'qu's mots qu'i' parla't, c' qu'â arrivé à la porte? La princesse! La princesse a cogné à la porte; l' prince s'est l'vé p'i, i' a été gu'i ouvrir la porte, p'i' il l'â fait' pâsser dan in appartement, s' dégreiller [dégreyer]⁹, p'is la princesse est v'nue a'ec enn' chais' p'i' 'a s'est assi' au bout d' la tab'e.

7. *Qu'ri* [quérir]: Chercher, amener.

8. *Brun* (à là): Au crépuscule, à la brune.

9. *Dégreyer* (se): Enlever son paletot, son chapeau.

P'is lâ, i' r'pren encôre in aut' partie d' cartes. En coup qu'i' â eu pri' enne aut' partie d' cartes, i' dit... c'est lui encôre, le prince, qui a gagné. I' dit: «J' veux que... i' dit, quoi c' que tu veu' avoèr?»

— I' dit, j' veux qu' la p'tit' côte, i' dit, que gu'y â écite, à râs mon château, soeill' partie, p'is qu' gu'y eille un lac à la plaç' p'is qu'on prenn' de tout's sort's de poèssons dans l' lac.

— I' dit, ça gu'y ést!»

I' rouv' la porte, lui, p'i' i' r'garde, i' voét qu' la montagne ést disparue, i' f'sé't beau clair de lune, p'is c'st un lac, i' voét l'eau. I' dit: «C'est vré', i' dit, lâ, i' dit, j' su's pris, moé! I' dit, si faut que i' gangne [gagne], lui, enn' partie d' cartes, charch' quoi c' qu'i' vâ me d'mander, lâ?»

Ça fa't que la t'oâsièm' partie d' cartes, c'est Barbe-Affreus' qui gangne! Barbe-Affreus' dit, i' dit: «J'ai gagné!»

— I' dit, quoi c' que tu veu' avoèr?»

— B'en, i' dit, écoute un peu. I' dit, toé, i' dit, c' que tu m'âs d'mandé, i' dit, j' te l' l'ai deunné t'ut suite. Mé' i' dit, moé, j' su's pâs si pressé qu' çâ. I' dit, j' te deunne un an et un jour pour m' donner c' que j' vâs te d'mander. I' dit, j' veu' avoèr le sâb' de clairté d' vertus, p'i' i' dit, qu' t' eille' [aies] à m' conter la r'sourç' lorsqu'i' a été trouvé.

— Ah! i' dit, j'assèrai [essaierai]!»

Mé', en disant çâ, l'aut'e, i' prend son chapeau p'i' i' prend la port' p'is, bonsoèr! P'i' i' ést disparu, i' voét p'us r'guien, i' voét p'us d' canôt, i' voét p'us r'guien. I' di' à la princesse, i' dit: «J' su's b'en amanché¹⁰, lâ. I' dit, faut que j' gu'i' trouv' le sâb' dés clairtés d' vertu p'is la r'ssourç' lorsqu'i' a été trouvé. I' dit, où c' que c'est, çâ? J'ai jamè' attendu [entendu] parler d' çâ d' ma vie, moé!»

— La princess' dit, 'a dit, vâ fouloèr qu' tu l' charches.

— P'is, i' dit, enteur 'ci un an et un jour, j' s'rai écitt' pour v'nir le charcher!»

Barbe-Affreus' gu'i' ava't dit çâ. Ça fait que... on vâ dir' qu'i' reste un six moâs lâ, che' z-eux, p'i' au bout d' six moâs, i' di' à sa femme, lâ, i' dit: «C'est l' temps, i' dit, que j' me mette en r'charch' du sâb' de clairtés d' vertu, i' dit, faut que j' gu'i' trouve.

— Sa femm' dit, 'a dit, tu vâs t'en aller su' mon pére, lâ. 'A dit, tu vâs t'a' [en] allé' à Paris, tu vâs t'a' aller su' mon pére. 'A dit, ma mère 'a ést assez... 'a sé't [sait] d' la sorcell'rie pâs mal¹¹. I' [a] dit, elle, 'a dit, 'a peut 'ted b'en t' dir' de v'ouè c' que c'est, çâ!»

10. *Amanché* (bien): Sens ironique de *Être mal pris*, être dans une piteuse situation.

11. *Mal* (pas): Passablement.

Ça fa't qu' lâ, la princesse, elle, 'a gu'i écri' enn' lett'e à sa mère, p'i' 'a gu'i dit çâ qu' c'est son mari, p'is qu'i' vâ lâ p'is qu'i' charche l' sâb' des clairtés d' vertu. I' prend son bateau, lâ, lui, avec dés hommes, p'i' i' s'en vâ lâ.

I' arriv' lâ, on vâ dir' dans que'qu's jours. Ça gu'i mat [met] que'qu's jours pour aller lâ. I' arriv' lâ, lâ, lui, p'i' i' parl' de d' çâ à la vieille. « Ah! la vieill' di' oui, 'a dit, j' sé's de v'ouè c' que c'est! »

L' vieu' ést dan 'a méson, lui, son mari à c'tte vieill'-lâ. I' dit: « Oui, mé', i' dit, tu l'a'râs pâs, i' dit, tu vâs mourir avant de l'avoèr, toé!

— I' dit, oui! C'est si difficil' que çâ?

— Ah! i' dit, oui. I' dit, l'hom'm' qu'â l' sâb' des clairtés d' vertu, i' dit, i' dort, la main su' son sâb'e, tout l' temps, steady [steady]¹², i' â la main su' son sâb'e. I' dit, c'est malaisé de gu'i ôter dans la main. P'is l' premier qu'i' vâ voèr pour v'nir qu'ri' son sâb'e, c'est sa vie, çâ, son sâb' lui! I' vâ 'i ôter la vie.

— La vieill' dit, 'a dit, parl' don pâs trop, toé. Tu sé's pâs; si i' ést vite [vif] in peu, 'a dit, i' peut 'ted b'en l'avoèr. La viell' dit, cours-tu pâs mal?

— I' di' oui, j' cours pâs mal!

— 'A dit, dés fois tu peu' avoèr enn' chance. 'A dit, tu vâ' aller fére in tour, demain, lâ. 'A dit, d'main médi, 'a dit, i' dort cinq minute' apras l' dîner; i' ést cinq ménut's qu'i' dort. I' ést couché dans son lit p'i' i' â la main su' l' sâb' su' 'a tab'e à côté du lit. 'A dit, mecqu'i' dorm' cés cinq ménut's-lâ, lâ, t' âs l' temps d' gu'y aller dan 'a maison p'is t'en v'nir. Mé', 'a dit, sé's-tu à qui c' que t' â' affére, lâ?

— I' dit, non!

— 'A dit, t' â' affére à un d' tés beaux-frères. 'A dit, c'est ton beau-frère, çâ. I' ést marguïé a'ec la soeur de ta femme. 'A dit, ta femme, 'a ést bell' femme, hein?

— I' di' oui! »

'A éta't bell' femme épouvantab'e, sa femme! « B'en, i' ['a] dit, lui, sa femme ést deux fois p'us bell' que la tienne encôre. I' ['a] dit, 'a fê' in rayon d' saleil tout l' tour de elle. Mé', 'a dit, prends garde à toé! Mecqu' t' arriv's lâ, 'a dit, tu vâs la plus... 'a vâ t' frapper par sa beauté. Mé', accup'-toé [préoccupe-toé] pâs d'elle. Tu vâ' 'oèr la port' d' la chamb'e ouvarte, p'i' i' dort, lui, lâ. Mé' i' ést gu''ien qu' cinq ménutes, lâ, lui. Vâ-t'en t'ut suite; si tu peux mett' la main su' l' sâb' pour gu'i ôter d' dans la main, i' vâ t' teuer [tuer] 'ted b'en, lui, ou b'e' don si tu cour' assez pour t' sauver d' lui, t'en v'nir. I' vâ courir apras toé pour asseyé' à t'ôter la vie. I' sé't qu' tu vâ' aller qu'ri' son sâb'e, lâ, lui 'tou, c'est pour ça qu' tu vâs lâ! »

12. *Steady* (angl.): De façon continue, constante.

On vâ dire, l' lend'main médi, i' attend l'heur' juss' qu'i' ést suppôsé d' dormir, p'is lâ, i' pârt p'i' i' gu'y vâ en pieds d' bâs. P'i' i' arriv' lâ, p'i' en arrivant dans la porte, l'aut' le frapp' par sa beauté: 'a jette in clairon tout l' tour de ell' par sa beauté. C'ést un' bell' parsonne épouvantab'e, mé' i' voét l' lit, lâ, lui, p'is l'aut' qui dort su' son lit. I' avanç' pour po'gner l' sâb'e, mé' l'aut'e ést réveillé, son tem [temps] ést fait' p'i' i' ést réveillé p'i' i' pârt darguier' lui, p'is v'lâ çâ parti à la course.

P'i' i' ava' à pe' prè' enn' dizain' d'arpents pour s'en aller su' l' vieux, lui, lâ. Mé' quand i' vien à sauter sa terre, lui, enteur les limit's du vieux p'is du gend'e, lâ, quand i' vient pour sauter par 'ssus la clôtüre, i' s' coll' lés deux pié' ensemb' pour sauter par 'ssus la clôtüre. Mé' l'aut'e a'ec son sâb'e, i' fait partir un morceau du talon. I' y â 'ien qu' la peau qui quient [tient]. I' éstait proch' pâs mal.

L' vieux dit: «Hein! I' dit, quoi c' que j' t'ai dit? I' dit, i' â b'en manqué d' t'ôter la vie, lâ! Si tu gu'y vâ' encôre, i' dit, t' es féni!

— La vieill' dit, té's-toé [tais-toé], toé! 'A dit, i' vâ l'avoèr, i' vâ l'avoèr, i' ést vite, i' vâ l'avoèr! C'ést 'ien qu' son premier coup d'asseill' [essai], çâ. 'A dit, d'main, 'a dit, i' vâ dormir dix minutes. 'A dit, moé, m'âs l' fér' dormir cinq minut's de pluss', demain! P'is, 'a dit, tu vâ' êt' bon pour (e) l' qu'ri'!»

L' lend'main médi, encôr' quand qu' l'heure ést arrivée, lâ, i' gu'y vâ. Elle, 'a gu'i ava't frotté c' talon-lâ avec d' l'onguent, p'i' alle ava't r'collé çâ, p'i' en r'collant çâ, c'ta't guéri avec c't onguent-lâ. C'ta't d' la bonne onguent, çâ!

Ça fa't que, l' lend'main médi on vâ dire, i' s'en vâ lâ encôre, lui, lâ, p'i' i' arriv' lâ encôr' pour le temps. Mé' en arrivant, lâ, i' â encôr' vu la femme. I' r'gâre' l' prinç' qu'ést couché. P'i' i' arrive, p'i' i' mè' 'a main su' l' sâb'e, p'i' i' gu'i ôt' le sâb'e. I' gu'i dit: «De'-moé [donne-moi] mon sâb'e, p'is de'-moé mon sâb'e!

— I' dit, j' su's pâs capab' te l' deunner.

— I' dit, j' sé's. T' és pâs capab' de me l' deunner, mé', i' dit, moé, m'âs mourir, p'is toé, tu vâs mourir, p'is tout's nos parents vont mourir écite!

— I' dit, comment c' que ça s' fa't çâ?

— B'en, i' dit, toé, i' dit, t' és v'nu qu'ri' c' sâbeul-lâ, c'ést pâs pour toé, çâ! »

P'is lâ, i' s' nomme à lui qui s' trouv' son beau-frér', qu'i' ést marguie' avec sa soeur, p'is tout çâ. P'i' i' gu'i cont' son histoère, lâ, lui, lâ, qu'i' a joué aux carte' avec un homme, un nommé Barbe-Affreuse. «Ah! i' dit, oui! Oui, oui, c'ést pour çâ. Toé, tu vâs gu'i mett' dans lés mains, p'i' i' vâ tout' nous ôter la vie, lui!

— P'i' i' dit, c'ést pâs tout', c'ést pâ' 'ien qu' l' sâb' que j' veux. I' dit, j' veux qu' tu m' cont's la r'ssourç' lorsqu'i' a été trouvé, c' sâbeul-lâ! » C'ta't çâ qu' Barbe-Affreus' qu'i' ava't d'mandé.

I' dit: «Oui. I' dit, m'âs t' la conter. I' dit, mecqu' j' te l'eill' contée, i' dit, tu vâs voèr, i' dit, qu'on vâ tous pard' la vie n'us aut's!»

Ça fa't qu' lâ i' gu'i â conté la r'ssourç' lorsqu'i' a été trouvé. I' dit: «Moé, i' dit, quante j' me su's marguïé a'ec la femm' que j'ai lâ, i' dit, j'ai eu enn' bell' femm' p'i' enn' bonn' femme. I' dit, j' pâssais mon tem à boére, p'i' i' dit, j'arrivé' [arrivais] écitt' p'is j' f'sa's l' guiâb'e [diable], j' f'sa's du train¹³. J' chicana's ma femme, dés fois j' la batta's, j' câssa's la vaisselle, j' brisa's dés meub's dan 'a maison. I' dit, 'a m' disa't: «Quiens-toé tranquille! S' tu t' quiens pâs tranquille, tu vâ' êt' puni!» I' dit, ma mér' [belle-mère], c'éte' enn' femm' qu'ensorcella' lés aut's, p'i' i' dit, ma soeur... ma femme, i' dit, 'a 'n en sava't pâs mal, elle itou, d' quoé là-d'dans. Et puis, i' dit, à tous lés fois que j' prenna's d' la boésson, i' dit, j' virais d' la chican' de minme, che' nous.

I' dit, enn' bonn' journée, j' su's v'nu p'is j'ai tout brisé dan 'a maison, j'ète' en boésson, j' sava's pâs c' que j' faisa's; i' dit, j'ai tout brisé dans la maison. I' dit, alle a pri' enne épingue, p'i' 'a me l'â rentrée dans tête, p'i' 'a dit: «Vâ-t'en chien-loup dans la forat [forêt]. Quant' tu s'râs démorphôsé¹⁴ p'is qu' tu voudrâs fér' comme i' faut, tu t'en viendrâ' icitte... quant' tu s'râs démorphosé.»

I' dit: «Lâ, i' dit, j'ai parti, moé!» I' ètè' en prince, lâ, mé', lâ, i' était rendu en chien-loup, p'i' i' dit: «J'ai parti, j'ai pris l' boâs. I' dit, j' me su's t-en allé dans l' boâs, mé' i' dit, j'avais mon esprit d'homm' pareil comm' je l' l'ai lâ. Seul'ment, i' dit, qu' j'ète' en chien-loup, p'i' i' dit, j'éta's dans l' boâs. I' dit, j'ai travarsé dés forats j' sé's pâs comment, et p'i' i' dit, j'éta's dans l' boâs, lâ, p'i' i' dit, j'erra's dans l' boâs d'un bor' et d' l'aut'e. I' dit, un moment deunné, i' dit, j' me su's t-aperçu qu'i' y ava't dés homm's qui s'en v'na'ent. J'étais l' long d'in ch'min, p'i' i' dit, i' y ava't dés homm's qui s'en v'na'ent, p'i' i' dit, lés homme' ont dit: «D'main, le roi fa't la chasse aux loups, icitte; le roi d' la place, écitte, i' fait la chasse aux loups, tout's lés loups qui dévor'nt sés moutons, p'i' i' dit, i' fa't la chasse aux loups. Et puis, i' dit, i' â ramâssé enn' gang d'hommes, le roi, lâ, pour fér' la chasse aux loups, d'main!»

I' dit, moé, i' dit, j'ai compris çâ, j'ava's ma plein' connaissance, i' dit, j'ai compris çâ, i' dit. Quant' j'ai vu çâ, i' dit, l' lend'main, moé, i' dit, j' me suis caché dan enn' gross' chouss' [souche] qui éta't creuse, i' dit, j'ai rentré par lés racines, p'is j' me su's caché dans la chousse, [un tronc d'arbre] l' long du ch'min. P'is j'ai t-attendu [entendu] pâsser lés hommes, p'i' i' dit, au travers d' la chousse, i' y avait dés trous, i' dit, j'ai vu, en dargnier, qu' c'éta't le roi p'is la rein' qui s'en v'na'ent dan un cârrosse, p'i' i' dit, quant' la reine â arrivé à râs, pour pâssé' à râs la chousse, 'a di' au roi: «Fa's don arrêter l' cocher. 'A dit, j'ai chaud, moé, i' fa't b'en chaud, 'a dit, m'â' ôter mon manteau, m'a l' mett' su' 'a chousse, p'i' 'a dit, j' le r'prendrai mecque j' descend'e.»

I' a mis son... alle â ôté son manteau p'i' all' lâ mis su' 'a chousse, p'i' i' ont continué dans l' boâs, 'és aut's, lâ, avec lés chasseurs, p'i' i' on été tuer dés loups. I' attenda't

13. *Train*: Tapage, bruit, vacarme.

14. *Démorphosé*: Revenu à son état normal, après avoir été métamorphosé en animal.

tirer, lâ, lui, p'is qu'eux aut's tua'ent dés loups. Mé' lui, i' éta't caché lâ pour pâs s' fér' tuer. P'i' i' dit, l' soèr, i' ont descendu, p'is quant' la rein' p'is le roi sont v'nu' à pâssé' à la chousse, i' ont pâs pris leu' capot, ils l'on o'blié lâ. P'i' i' dit, l'armée éta't tout en avant. I' dit, lâ, moé, i' dit, j'ai sorti d' la chousse p'is j'ai po'gné l' manteau, p'is j'ai parti à la course.

I' dit, j'ai dit, l' meilleur moyen, c'est d'asseyé' à m' fére aconnaît'e à 'és aut's, p'i' i's vont crèr' que j' su's t-un lou' apprivoèsé p'i' i's vont m' garder 'ted b'en avec 'és aut', p'is m'â' êt' b'en, lâ. I' dit, j'ai parti' avecque l' capot p'is j' me su's t-en allé au côté du cârrosse, p'is j'élonge'as l' capô' à la reine. I' dit, la reine a fait arrêter t'ut suite l' cârrosse, et p'i' 'a m'â fait embarquer dans l' cârrosse, p'i' alle a pris l' capot, p'i' 'a s'est mi' à m' flatter, p'is j'éta's pâs malin¹⁵, p'i' i' dit, j'ava's mon esprit d'homm' pareil comm' je l' l'ai lâ. I' dit, j' f'sè' attention à moé pour m' fére eumer [aimer]. P'is lâ, i' dit, i's m'on [ont] emm'né' au château.

P'i' i' dit, rendu au château, i' dit, j'ai resté lâ, un an, au château, moé. P'i' i' dit, dans l'année qu' j'ai resté au château, j'attenda's [entendais] parler, i' dit, j' comprena's tout c' qu'i's disa'ent, mé' seul'ment qu' j' parla's pâs. I' dit, la rein' m'â dit, 'a été't pour avoèr un bébé. La rein' disè' à sés servant's dans la maison que vâ fouloèr qu'i' engag'nt d'aut's servant's pour mecqu' çâ soeille l' temps du bébé qu'arrive, pour pâs qu'i' s' fais' voler par la main blanch' comme l' premier bébé qui s'ava't fait' voler. C'ta't son deuxièm' bébé, çâ, qu'alle éta't pour avoèr, lâ, elle.

P'i' (e) l' premier bébé i' s'ava't fait' voler par enn' main blanch' qu'ava't descendu dan 'a chuinée [cheminée], p'is qui ava't pris l' bébé dans l' barceau p'is qui l'ava' emporté p'is qu'i's 'n ava'ent jama' eu d' nouvelles. P'is lâ, b'en, i's voula' 'ouatcher [to watch]¹⁶ l' deuxièm' bébé mecqu'i' arriv' pour pâs qu'i' soeill' volé, lâ.

I' dit, j'ai tout compris çâ, moé. P'i' i' dit, la nuit' que la femme a timbé malade, i' dit, i' ava't de t'oâs quat' sarvant's dans la maison, p'is lés sarvante' éta'ent dan 'a chamb' d' la malade avecque l' bébé. Mé' i's sont tout' endormi' 'és aut's, dans la nuit'. P'i' i' dit, j'ai vu la main blanch' qui s'est en-v'nue pour prend'e l' bébé encôr' dans l' barceau. I' dit, j'ai sauté su' l' po'gnet p'is j'ai coupé la main; p'i' i' dit, lâ, j' me su's t-en allé au lit d' la malade, p'is je l'ai réveillée.

P'is quant' 'a m'a vu c'tte main-lâ dans lés mains, 'a dit: « C'est la main qu'est v'nue qu'ri' l' promier, çâ! Enn' chanç' qu'on a eu l' chien-lou' écitt' pour sauver la vie d' not'e enfant! Sans çâ, j' parda's c't-i-lâ [celui-lâ] encôre! »

Et puis lâ, b'en, ils l'euma' encôr' cinq fois plusse l' chien-loup, lâ. C'ta't pâs qu'enn' p'tite affére. La reine, son chien i' ava't r'guien pour gu'i ôter, p'i' all' l'euma't, i' 'a suiva't partout, p'i' 'a éta't to'hour' avec lui. P'i' 'a gu'i f'sa't prend' son bain, p'is c'tè' ell' qui l' lava't, et tout çâ!

15. *Malin*: Irascible, rageur.

16. *Watch* [to] (angl.): Surveiller, faire le guet.

Lâ, i' conta't son histoère à son beau-frère, lâ. I' dit: «Enn' bonn' journée, i' dit, j'ètè' assi' à râ' elle, et puis, i' dit, à m' gratta't su' 'a tête. P'i' i' dit, en m' grattant su' 'a tête, alle â décollé l'épingu' que j'ava's d'ssu' 'a tête, p'i' alle â arraché çâ, l'épingue. I' dit, j' su's v'nu en prince en avant d'elle. I' dit, alle a resté surpris; 'a a manqué d'pard' connaissanç' de 'oèr un prince en avant d'elle. 'A m'â d'mandé comment qu' ça s' faisa't çâ, p'i' i' dit, j' gu'i ai conté mon histoèr' comm' j' t' la cont' lâ, comment ça s' faisa't qu' j'éta's comm' çâ.

P'i' i' dit, lâ, j'ai parti pour m'en r'venir trouver ma femme, p'is fér' comme i' faut, lâ. P'i' i' dit, j' me su's t-en-v'nu trouver ma femme, mé' il dit, a foullu que j' travars' dés forats [forêts] pour m'en v'nir trouver ma femme, p'i' i' dit, j' me su's trouvé pris, enn' nuit', dans l' boâs, p'i' i' dit, j'ai marché dans l' boâs. P'is tout d'in coup, j'ai vu enn' clairté. I' dit, j'ai t-avancé à c' camp'-lâ — c'ète' enn' magniér' de camp' — i' dit, j'ai t-avancé à c' camp'-lâ. P'i' i' dit, j'ai cogné à la porte, ça m'â dit: «Rouvrez!»

I' dit, j'ai o'vert [ouvert] la porte, p'is j'ai rentré dans l' campe. P'i' i' dit, quant' j'ai rentré dans c' camp'-lâ, j'ai vu l' sâb' qu'éta't lâ, i' dit, qui éta't croch'té à la têt' d'un lit, p'i' i' y ava' enn' femm' qu'éta't dans l' li' avec un bébé p'i' alle ava' enn' main d' partie.

Lâ, i' dit, j'ai pensé qu' c'éta't la sociér' qui coupa't la main dés enfants du roi [qui volait les enfants du roi], p'is que l' bébé qu'alle ava't lâ qu' c'éte't la p'tit' fill' du roi, çâ. I' dit, j'ai t-avancé contre elle p'is j' gu'i ai d'mandé quoi c' qu'alle ava't, p'i' 'a m'a dit qu' 'a souffra' épouvantab'e. Alle ava' enn' main qu'éta't toute env'loppée avec dés racinag's p'is tout's sort's d'afféres, p'is qu' 'a sentait du mal terrib'e. I' dit: «J' m'âs vous soègner çâ, p'is m'âs vous fére r'venir çâ. Si vous voulez m' deunné à couché' écite, m'âs vous fér' dés pans'ments chauds p'is ça vâ ôter l' mal, p'is tout çâ!»

I' dit, 'a m'a gardé', 'a m'â dit qu' son mari éta't parti pour plusieurs jours, mé' qu'i' éta't pâ' encôre arrivé. I' dit, lâ, i' dit, j' gu'i ai fait' dés pans'ments chauds p'is j' gu'i ai mis là-d'ssus, p'i' i' dit, alle ést v'nue à bout d' s'endormir. I' dit, aussitôt qu' j'ai vu qu'alle ava't lés yeux farmé' in peu, i' dit, j'ai pris l' sâbre apras l' mur, p'i' i' dit, je l'ai tout' débité par morceaux, p'is j'ai été l'enterré' au côté du campe. Je l'ai tuée, c'é' ell' qui f'sa't l' mal. P'is j'ai pris l'enfant p'is j'ai ramâssé, i' dit, tout's lés p'tits butins¹⁷ de c't enfant-lâ. I' avè' un an lâ, i' porta't p'us l' p'tit butin qu'il avait. I' dit, j'ai trouvé çâ dans dés coff's, l' p'tit butin qu'i' avait, p'i' i' dit, j'ai tout pris c' ling'-lâ p'is j'ai 'té r'mener çâ su' le roi, lâ, d'où c' que je d'parta's.

I' dit, quand i's m'ont vu arrivé' avecque l' ling' du bébé! C'tait leu' ling' qu'i' avait, c' bébé-lâ, quand i' â parti de d' lâ, le p'tit linge. I' ont b'en vu c'ta't leu's enfants p'is qu' c'ta't leu' p'tit' fille. I' dit, i's m'ont donné enn' somm' d'argent terrib'e, p'is lâ, i' dit, j'ai parti p'is j' me su's t-en v'nu trouver ma femme, écite, p'is j'ai te'jours vétu [vécu] avec elle, p'i' i' dit, çâ c'est la r'ssourç' lorsqu'i' a été trouvé. Mé' mecqu' son

17. *Butin*: Linge, vêtements.

mari sav' çâ, lui, lâ, pui' i' cont' c' que j' te cont' lâ, p'is c'est moé qu' a' fait' çâ, moé, m'âs mourir p'is tous més parents vont mourir. I' dit, c' sâbeul-lâ, i' dit, i' ést bon épouvantab'e, p'i' i' a enn' vartu épouvantab' c' sâbeul-lâ! I' dit, c'est pour çâ qu'on vâ tout mourir.

— I' dit, oui, i' dit, écoute un peu, lâ. I' dit, moé, i' dit j' t-obligé d' gu'i mett' dans lés mains, au bout d'un an et un jour, faut que j' gu'i mett' dans lés mains. I' m'a d'mandé d' gu'i mett' dans lés mains, au bout d'un an et un jour. I' dit, à.. m'âs gu'i mett' dans lés mains. P'is mecqu'i' vienne à m' dire: « À c'tte heur', tu vâs m' conter la r'ssourç' lorsqu'i' a été trouvé », i' dit, j' m'arrang'rai avecque l' ress'e, moé! »

Ça fa't qu' lâ, i' â parti, il l'avait, l' sâb'e. I' a pris son bateau p'i' i' a parti p'i' i' s'est en-allé che' z-eux. P'i' an [un] coup qu'i' â été rendu che' z-eux, au bout d' que'qu's moâ' apras qu'i' â été rendu che' z-eux, on vâ dire, ses... l'année et un jour a 'té écoulé, c' qu'i' a vu v'nir? Barbe-Affreus encôre, in soèr, su' l'eau!

Et p'is lâ, Barbe-Affreus' gu'i â d'mandé si i' ava't c' qu'i' gu'i ava't d'mandé. I' dit: « Oui, i' dit, je l'ai! » I' a pris l' sâb' p'i' i' gu'i â deunné. I' dit: « Ah! i' dit, tu vâs m' conter la r'ssourç' lorsqu'i' a été trouvé.

— I' dit, oui, mé', i' dit, pour t' conter la r'ssourç' lorsqu'i' a été trouvé, i' dit, faut que tu me r'mett'es l' sâb'e en main.

— I' dit, oui! »

L'aut' pensa't pâ' à r'guien; i' gu'i â r'mis l' sâb'e en main pour gu'i fér' conter la r'ssourç' lorsqu'i' a été trouvé. Et p'i' i' gu'i â conté la r'ssourç' lorsqu'i' a été trouvé. P'is la menut' qu'il a vu qu'il â perdu l'œil su' lui, avec son sâb'e i' gu'i â décollé la tête, lui 'tou, p'i' il l'a tué. P'is lâ, i' ont te'jours vécu ensemb'e, p'i' i' ont gardé l' sâb'e. P'is si i's sont pâs morts, i's vive' encôre!

4 — LE PÊCHEUR

Il me fait plaisir de vous raconter l'histoire d'un pêcheur qui tirait son existence de la mer.

Un jour, sa ligne, dans le fond de l'eau, s'agrippe à un vase. Le pêcheur tire le vase hors de l'eau et y découvre un texte indiquant comment, en tournant un levier dans un sens ou dans un autre, on pouvait l'ouvrir.

Le pêcheur parvient à ouvrir le vase. Aussitôt une épaisse fumée s'en échappe et, quelques instants plus tard, un génie apparaît à la proue du bateau. « De quelle mort désires-tu mourir? demande le génie au pêcheur.

— Mais comment se fait-il que tu sois sur mon bateau, toi?

— C'est moi qui suis sorti du vase sous forme de fumée. En entrant dans ce vase, j'ai juré que je ferais la fortune de celui qui m'en tirerait avant un an, mais que je mettrais à mort celui qui m'en délivrerait après un an.

— Ah! interromp le pêcheur, je ne crois pas, moi, que tu sois sorti de ce petit vase! Je ne puis croire qu'un homme puisse vivre dans ce minuscule réduit. Si tu peux retourner dans ce vase sous forme de fumée, je croirai que tu m'as dit la vérité!

— Regarde-moi! Je vais reprendre place dans ce vase! »

À l'instant, le génie se transforme en fumée et rentre dans le réceptacle qu'il occupait à sa sortie de l'eau. Aussitôt, le pêcheur rabat le couvercle du vase et l'immobilise sous sa main. « Te voilà bel et bien dans le vase, s'écrie le pêcheur. Eh bien! tu n'en sortiras plus! Je vais te rejeter au fond de la mer, dans la même région qu'occupait le vase, et de plus, je vais ancrer une bouée, à la surface de l'eau, pour inviter les pêcheurs à ne pas te retirer de la mer!

— N'agis pas de la sorte, pêcheur! Écoute-moi bien! Si tu me fais sortir de ce vase, je vais essayer de revenir sur ma promesse et de te donner tout de même accès à la fortune! »

Le génie multiplie tellement ses promesses que le pêcheur finit par le croire. Il soulève le couvercle du vase et permet au génie de s'en échapper. Puis, le bateau gagne le rivage. Le génie descend de l'embarcation, conduit le pêcheur à une certaine distance de la mer et lui découvre la présence d'un lac. « Pêcheur, dit le génie, dans ce lac, tu

pourras pêcher trois poissons chaque jour; tu iras vendre ta pêche chez le roi. Ce commerce te procurera la fortune!»

C'était la première fois que le pêcheur apercevait ce lac. Pourtant c'était dans un pays qu'il connaissait depuis longtemps. Il s'étonne de voir un lac au pied de la montagne. Il s'y reconnaît difficilement en face de ce nouveau paysage.

Le lendemain matin, le pêcheur lance sa ligne dans les eaux du lac, aux premiers feux du soleil. Il attrape trois poissons et file chez le roi pour les lui offrir à acheter. Le roi achète les poissons et les porte à la servante en lui disant: «Tu me feras rôtir ces poissons pour mon repas de midi!

— Très bien, Sire mon roi, j'essaierai de vous satisfaire!» Peu avant midi, la servante dépose les poissons dans la poêle. Quand les poissons sont rôtis sur un côté, elle s'apprête à les faire rôtir sur l'autre côté. Mais un génie noir sort de la muraille, une baguette à la main, vient en frapper la poêle et engage le dialogue avec les poissons. «Poissons, poissons, dit-il, faites-vous votre devoir?

— Oui, maître, nous le faisons. Si vous faites le vôtre, nous ferons le nôtre! Si vous payez vos dettes, nous paierons les nôtres.»

Aussitôt, les poissons disparaissent et laissent la poêle vide. À ce spectacle subit, la cuisinière est prise de peur et vient près de s'évanouir. Elle ne dit pas un mot de cette aventure, mais le roi ne mange pas de poisson au repas de midi. Toutefois, il n'en passe pas de remarque.

Le lendemain matin, le pêcheur est fidèle à se rendre au lac. Il attrape encore trois poissons et vient les vendre au roi. Ce dernier interpelle encore la servante: «Pourriez-vous me faire rôtir ces poissons pour mon repas de ce midi, servante?»

— Je m'y efforcerai, Sire mon roi»!

À l'approche de midi, la servante tente de faire rôtir les poissons du roi, mais le phénomène de la veille se reproduit. Le même génie sort du mur et vient poser les mêmes questions aux poissons, puis la poêle reste vide. Le roi est forcé encore une fois de se priver de ses poissons.

Le lendemain matin, le pêcheur se rend encore au château du roi pour offrir ses trois poissons. Le roi les achète et file à la cuisine. «Servante, c'est la troisième fois que j'achète des poissons. Par contre, les deux derniers jours, je n'ai vu aucun poisson sur la table à l'heure du dîner. Aujourd'hui, je veux que vous me serviez du poisson!»

— Eh bien! Sire mon roi, si vous voulez manger du poisson ce midi, je veux que vous soyez près de moi quand je les ferai frire. Je veux que vous vous rendiez compte du phénomène qui se passe quand ces poissons rôtissent dans la poêle.

— Très bien! répond le roi, appelez-moi au moment où vous ferez cuire ces poissons. Je viendrai vous accompagner».

Une fois préparée à faire rôtir les poissons, la servante appelle le roi. Le même phénomène mystérieux se présente. « Eh bien! demande le roi, sais-tu servante, dans quelle direction est parti le pêcheur qui m'a vendu ces poissons? »

— Il a quitté le château par là-bas! »

Le lac où le pêcheur prenait ses poissons était situé sur le domaine du roi. Ce dernier part et se dirige à pied vers le lac. Il y découvre, sur la plage, une petite cabane qui abritait un pêcheur. « C'est toi, demande le roi, qui es venu me vendre des poissons? »

— Oui, c'est moi! »

Au cours de cette conversation, le pêcheur raconte l'histoire de ses aventures. Tous les jours il a pêché trois poissons qu'il est allé vendre au château. « Et ces poissons, continue le roi, tu les as pêchés dans ce lac que je vois ici? »

— Certainement! répond le pêcheur.

— Mais comment se fait-il, interroge le roi, que ce lac soit apparu sur mes terres où il n'y avait aucune nappe d'eau? Pêcheur, tu vas gagner la ville pour y engager des soldats. Qu'ils aient leurs armes, qu'ils soient pourvus de tentes, de chariots et de provisions! Ils s'installeront sur les rives de ce lac et y monteront la garde! »

Le pêcheur se rend immédiatement en ville et se dit mandaté par le roi pour engager des soldats. Il loue les services d'une trentaine d'hommes, leur procure des provisions et les conduit au lac où ils dressent leurs tentes. Ils s'y installent pour y demeurer quelque temps.

Le lendemain, c'était la deuxième journée après la scène où le roi avait assisté à la cuisson des derniers poissons dans la poêle. Donc, ce matin-là, le roi se rend au pied de la montagne, l'escalade pour se rendre compte de tout changement possible. Le roi se trouvait sur les terrains de sa seigneurie.

Le roi aperçoit bientôt un château au sommet d'une élévation qu'il croyait inhabitée. Il s'y dirige sans tarder. C'était un jeune roi qui n'avait pas froid aux yeux. Il part vers le château, son sabre à son côté.

Il s'approche du château, y pénètre et entend un homme se plaindre à la façon d'un malheureux que l'on bat à mort. Il entreprend une course dans un corridor, pousse une porte, pousse l'autre, à la recherche de la cause de ces plaintes. Ne trouvant personne au premier étage, il escalade l'escalier qui conduit au deuxième étage. Dès qu'il parvient au sommet de l'escalier, les plaintes cessent. Il recommence à aller d'une porte à l'autre en vue de découvrir l'origine des plaintes entendues..

Soudain, il entre dans une chambre et y aperçoit un homme assis sur une chaise et lui demande si c'est lui qui fait entendre des plaintes. « Oui, c'est moi! répond l'interlocuteur. Jetez un coup d'œil sur mon dos et vous pourrez juger si j'ai raison de me plaindre! »

Le roi soulève une peau de mouton dont la laine entre en contact avec les épaules du malheureux homme et constate que les chairs du dos sont lacérées par un fouet. On le battait donc à coups de fouet. Le roi demande comment expliquer ce phénomène. « Pouvez-vous me venir en aide, Sire mon roi ? » demande le malheureux. Ce dernier avait reconnu que le visiteur était roi. « Certainement, je puis t'aider, répond le roi. Mais dis-moi donc d'abord qui tu es ? »

— Je suis roi, moi aussi, roi dans mon pays, mais exilé je ne sais trop en quel lieu !

— Qui te maltraite ainsi ? interroge le roi.

— C'est ma femme !

— Comment se fait-il que ta femme te fouette de la sorte ?

— Eh bien ! j'ai épousé une princesse dont la marraine était une fée. Celle-ci a enseigné à sa filleule toutes sortes de secrets, comme ensorceler les gens, les magnétiser, les métamorphoser. Moi, j'étais sûr d'avoir une excellente épouse. Mais un bon soir, j'étais couché sur un divan, dans une pièce, quand deux femmes sont entrées dans mon château. Je fis semblant de dormir. L'une des femmes dit à l'autre : « Tu vois cet homme-là. C'est un vrai gentilhomme, mais sa femme est une vraie diablesse. Elle sort chaque soir avec un Noir, une sorte de génie qui mesure plus de deux mètres. Avant de quitter son mari, elle lui sert un verre d'eau soporifique et elle l'endort. Le vois-tu, le gentilhomme, qui dort sur le divan pendant que sa femme est partie en compagnie du Noir ! »

Le discours de ces visiteuses me porta à réfléchir. Je me rendis compte d'un fait. Le verre de liqueur qu'elle me servait chaque soir avait un seul effet : me faire dormir. Elle venait chaque soir, en compagnie d'un domestique, me porter mon verre de liqueur.

Le jour suivant, j'ai dit au domestique : « Écoute-moi bien ! Ce soir, quand tu accompagneras ma femme qui vient me porter mon verre de liqueur ; c'est toi qui porteras la lampe — il n'y avait pas encore d'électricité ! — Eh bien ! fais semblant de marcher sur un obstacle et brise la lampe en mille miettes. Je ne te tiendrai pas responsable de cet accident. Brise la lampe de façon qu'il n'y ait plus de lumière dans la chambre. Après être tombé, excuse-toi comme si tu étais réellement tombé par mégarde ! »

En effet, le soir venu, ma femme vint me porter mon verre de liqueur ; le domestique s'approcha de moi pour m'éclairer. Dès que je touchai le verre, le domestique est tombé et a brisé la lampe. Profitant de l'obscurité, je levai mon matelas et je vidai mon verre entre le matelas et un grand coussin de plume, plutôt que de boire la liqueur.

Ma femme commença à chicaner le domestique qui avait brisé la lampe. J'ai pris la part du domestique en disant que c'était un simple accident. Je lui ai remis mon verre en laissant entendre que je l'avait bu. Ma femme a cru que j'avais bu le verre de liqueur, même dans l'obscurité.

Le domestique se retire, ma femme va se changer de toilette. Elle revient dans ma chambre, et, certaine que je dormais, elle dit : « Maudit es-tu ! Ah ! si j'avais le pouvoir

de te faire mourir, je t'enlèverais la vie! Mais je ne puis aller jusque là. Je serais si heureuse avec mon Noir, et je suis si malheureuse avec toi! »

Elle me tint ce discours ouvertement, croyant que je dormais. J'ai alors constaté que les propos des femmes m'avaient rapporté la vérité.

Son discours terminé, ma femme ouvre la porte et part à travers le château. Aussitôt la porte fermée, je me lève, je prends mon sabre à mon côté, et je pars, chaussé de pantoufles. Quand elle ferme une porte, j'en ouvre une autre pour ne pas attirer son attention et pour la suivre de loin.

Elle s'engage dans les allées du jardin et s'éloigne. Je me cache dans un buisson tout en ne comprenant pas pourquoi elle se dirige vers l'autre bout du jardin, là où il n'y a aucune sortie. Je me disais : « Elle va sûrement revenir par ici bientôt pour utiliser la sortie principale. De ma cachette dans les buissons, je la vois bientôt revenir avec son Noir qui était venu l'attendre dans le jardin. Je les voyais marcher ensemble bras dessus, bras dessous, et ils traversaient le jardin.

Quand le Noir est venu à passer près de moi, je n'ai pu me retenir. Je sortis de ma cachette en marchant sur la plante des pieds, dans les ténèbres et je les suivis. Bientôt, je plantai, de toutes mes forces, la pointe de mon sabre dans le dos du Noir. Le Noir s'est écroulé, et moi, après m'être faufile dans les buissons, je regagnai ma chambre au château et je me remis au lit.

Mais ma femme, à force de consulter ses objets de magie, découvrit que c'était probablement moi l'auteur de l'attentat contre le Noir. Elle n'en avait pas la certitude, mais elle soupçonnait que j'étais le seul à avoir agi dans ce sens. C'est pour cette raison qu'elle vient me rouer de coups chaque jour.

À la suite de ma tentative de tuer l'amant de ma femme, cette dernière a fait construire, sur une autre grosse montagne, un château qu'elle a baptisé le Château-des-larmes.

C'est là qu'elle va pleurer chaque jour, près de son Noir immobilisé dans un lit, et qu'elle a le pouvoir de maintenir en vie. Cet amant peut à peine se mouvoir les yeux et parle avec grande difficulté.

Chaque jour, elle va le retrouver au Château-des-larmes et elle tente de lui prolonger la vie. Mais il descend rapidement vers la mort.

— Très bien, enchaîne le roi visiteur, je vais me rendre au Château-des-larmes et tu percevras bientôt un changement! ».

Le roi quitte son interlocuteur martyrisé par sa femme et se rend au Château-des-larmes. Il n'y trouve pas la reine magicienne qui, à ce moment, était absente. Il cherche dans le château et finit par trouver le Noir qui n'a de vivants que les yeux.

Au milieu d'une cour, le roi remarque une sorte de grand puits ou puisard d'à peu près quinze mètres de profondeur, destiné à déverser les déchets dans un lieu souterrain.

Le roi attrape le génie, le débite en morceaux qu'il lance dans le puisard. Puis, le roi se noircit le visage et va se coucher dans le lit du génie.

Quelques minutes plus tard, la reine magicienne revient au Château-des-larmes et s'adresse au Noir : « Parle-moi ! je veux que tu me parles ! Dis-moi quelque chose ! »

Le roi, couché à la place du Noir, répond à la magicienne : « Écoute-moi bien, ma chérie ! Ta conduite me semble injuste. Tu n'as pas le droit de faire tant de mal à ton époux ! Dieu exerce sa vengeance contre nous. Si tu voulais me faire plaisir, tu redonnerais la santé à ton mari et tu redonnerais au paysage l'apparence qu'il avait lors de ton arrivée ici. Quand tu te seras acquittée de cette mission, nous quitterons tous deux ces lieux et nous vivrons heureux !

— Puisque tu reprends vie et que tu désires demeurer avec moi, je te quitte pour aller m'acquitter de la tâche suggérée et je te reviens dans cinq minutes ! »

La reine magicienne se transporte, grâce à un souhait, dans le château où son mari est métamorphosé en statue de sel jusqu'à la ceinture. Elle lui rend sa santé normale et remet le paysage dans l'état où il était avant l'apparition du château. C'était de la forêt et des broussailles. Le château était disparu.

La magicienne se transporte, sous l'effet d'un autre souhait, au Château-des-larmes où l'attend le faux amant, le roi. « Maintenant, lui commande celui-ci tu vas faire disparaître ce château et rendre au paysage son allure d'autrefois ! »

Soudain, le château disparaît, la magicienne et le roi se retrouvent dans la sauvagerie. Encore couché dans le lit du Noir, le roi rapproche de lui la femme aux pouvoirs magiques, simulant de vouloir la presser sur son cœur, mais il tire son sabre posé à son côté et tranche la tête de cette reine indigne.

Le roi s'en retourne immédiatement à l'endroit où il a trouvé le roi martyrisé par sa femme. Il retrouve cet ami assis dans la forêt et lui demande d'expliquer sa présence en ce lieu. « C'est ma femme, répond l'autre, qui m'a transporté ici magiquement.

— Maintenant, continue le roi, tu es libéré de cette femme. Elle est morte, et son amant a également dit adieu à la vie.

Et comment peut-on expliquer, questionne encore le roi, la présence d'un lac au pied de cette montagne ?

— Ah ! ce lac n'existe plus ! C'est là que ma femme avait métamorphosé toute la population de la ville. Quand vous vouliez faire rôtir les poissons, elle envoyait le génie noir les retirer de la poêle pour les renvoyer dans le lac. Ces poissons, on n'avait pas le pouvoir de les faire mourir. Voilà le secret de ce lac magique ! »

Les deux personnages rejoignent le pêcheur auquel on avait confié la garde du lac. Une fois les rois arrivés sur les lieux, le lac avait disparu. La ville avait repris sa vie ordinaire.

Le pêcheur hérita d'une fortune comme le lui avait prédit le génie sorti du vase sous forme de fumée.

Quant au roi qui avait acheté les poissons, il ramena dans son château le roi que sa femme martyrisait et il lui donna pour nouvelle épouse sa propre sœur. « Sois certain, lui dit le roi protecteur, que ton épouse est une excellente personne et ce n'est pas elle qui te fera souffrir. Puisses-tu être heureux avec elle jusqu'à la fin de tes jours! »

Nos deux rois ont continué de vivre ensemble... et s'ils ne sont pas morts, ils vivent encore!

LE PÊCHEUR

Récit populaire raconté par Alfred Thibault, (61 ans) à Cap-Chat, le 16 juillet 1955. M. Thibault réside à Montréal depuis une vingtaine d'années, mais il est natif de Cap-Chat (Gaspésie). C'est un conte qu'il a appris de son père, Alexis Thibault, (alors âgé de 60 ans) il y a une quarantaine d'années (vers 1911).

Enregistrement no 747. Contes-types 311 et 1511. Récit tiré des 1001 Nuits « Histoire du jeune roi. »

C'est bon d' vous dire, enn' fois, c'ète' in pêcheur qu'été' [était]... allé pêcher su' 'a mer. Et puis, enn' bonn' journée, en pêchant, i' a croch'té sa lign' su' un vâs' qu'été't dans l' fond d' l'eau, p'i' i' a tiré l' vâs' de l'eau, et p'is su' l' vâse, c'été' indiqué dés lett'es... de virer su' in sen [sens] ou su' l'aut' pour ouvrir le vâse.

P'i il â ouvert le vâse. En ouvrant l' vâse, i' y â enn' fumée qui a sorti de d'dans l' vâse, puis, au bout d' que'qu's minutes, i' y a un génie qu'été't su' l' bout d' la barge. I' a dit, i' dit: « Quèll' mort, i' dit, veux-tu mourir? »

— I' dit, comment c' que ça s' fait, i' dit, qu' t' és rendu lâ, toé?

— B'en, i' dit, moé, i' dit, c'est moé qu'a sorti d' dans l' vâse, i' dit, en boucane, lâ. I' dit, j'ai promis que c't-i-lâ qui m' sortira't d'édcitt' avan un an, que j' gu'i f'ras sa fortune, p'i' apra' un an, i' dit, que j' gu'i ôt'ra's la vie.

— B'en, i' dit, j' cré's pâs çâ, i' dit, moé, i' dit, qu' t' eill's [aies] sorti d' dans l' vâs' comm' tu dis lâ. I' dit, j' peux pâs crèr' çâ. I' dit, r'mets-toé dans l' vâs' comm' t' étais, p'i' i' dit, lâ, j' crèrai, i' dit, qu' c'est vré [vrai] qu' t' éta's dans c' vâs'-lâ.

— B'en, i' dit, r'gârde, i' dit, m'âs rentrer dans l' vâse. »

Ça fait qu' lâ i' s'est mi' en boucane, p'i' i' â tout' rentré dans l' vâs' tel comme il était. Mé' l'aut'e i' avait la main su' l' couvert, [couvercle], lui. Aussitôt qu'i' a vu qu'i' éta't... aussitôt qu'i' a vu qu'i' éta't tout' rentré 'ans l' vâse, i' a r'mis l' couvert p'i' i' a r' barré l' couvert, lui. P'is lâ, i' gu'i â dit, i' dit: « À c'tte heur' que t' és dans l' couvert... dans l' vâse, i' dit, tu sortirâs p'us! I' dit, m'âs t' mett' dans l' fond d' la mer où c' que t' ètè' écite, p'i' i' dit, m'âs mett'e enn' bouée su' toé... i' dit, m'âs mett'e enn' bouée su' toé pour jamais qu' parsonn' te r'tir' de l'eau, icitte.

— I' dit, fa's pàs çâ! I' dit, arrête in peu! I' dit, si tu m' laiss's sortir du vâse, i' dit, m'â' asseyé' à fér' ta fortun' quand minme. I' dit, rouve l' vâs' p'is laiss'-moé sortir, p'i' i' dit, on vâ s'en allé' à terre, pi' i' dit, m'âs t' fér' ta fortun' quand minme! »

Fa't quand qu' l'aut'e a eu promi' assez d' fois, il l'â cru, i' a rouvert le vâse et pi'i' a sorti du vâse, et puis lâ, i' s'est en-allé à terre. Quand i' a arrivé à terre, l' gârs, il l'a emm'né dans... à haut' marée, lâ, p'i' i' gu'i â montré un lac que gu'y avait lâ. «Tiens, i' dit, écitt' tu vâs prend' t'oâs poèssons, tout's lés jours, p'i' i' dit, tu gu'irâs vend' çâ su' le roi, lâ. Et p'i' i' dit, avec çâ, i' dit, tu vâs fér' ta fortune. »

Ça fa't que l' pêcheur, lui, i' sava't pàs çâ que gu'y ava' un lac, lâ, p'is c'ta't dans sa place, çâ; p'i' i' y ava't c' lac-lâ, lâ. I' trouva't çâ curguieux, i' connaissé't p'us çâ, c'ta't p'us dans sés terrains, çâ, lui. I' éta' habitué lâ et p'i' i' ava't jamais vu d' lac, lâ, et p'is tout d'in coup, i' y ava' un lac, lâ au pied d' la montagne.

C' fa't qu'on vâ dire, l' lend'main matin, qu'i' s'en vient pêcher, aussitôt que l' saleil est l'vé. I' s'en vient pêcher dans l' lac p'i' i' prend t'oâs poèssons, p'i' i' s'en vâ su' le roi pour lés vend' su' le roi. Le roi ajèt' [achète] lés poèssons p'i' i' di' à 'a sarvante, i' dit: «Tu m' f'râs cuir' lés poèssons, i' dit, pour dîné' à médi.

— 'A dit, j'assè'rai, Sir' mon roi! »

(E) l' médi 'a commence à fér' cuir' lés poèssons, elle. Quant' lés poèssons vienn'nt routis [rôtis] su' in bord, qu''a pârt pour lés r'virer d' bord, i' y â in Noèr¹ qui sort de d'dans l' mur, comme in génie qui sort de d'dans l' mur, avec enn' baguette à la main, p'i' i' s'en vien à la poêle, p'i' i' fess' su' la poêle. I' dit: «Poèsson, poèsson, fais-tu ton devoèr?

— Le poèsson gu'i répond: Oui, maît'e, i' dit, on fait not' devoèr! Si vous faites l' vôt'e, on f'râ l' nôt'e, si vous payez vos dettes, on payerâ les nôt's! »

En disant çâ, tout ést parti d' dans la poêle; i' a p'us r'guien! La sarvant' ress'ques'ment sans connaissance, de pêur, elle, quand 'a voét fér' çâ, lâ. P'i' 'a dit pâ' un mot, 'a parl' pâ' un mot. L' midi, i' y a pàs d' poèsson pour le roi. Le roi parl' pàs lui non plus.

L' lend'main matin, le poèssonier s'en vien encor' fér' pareil². I' vâ prend' t'oâs poèssons p'i' i' s'en vien encôr' les vend' su' le roi. I' di' à la sarvante, i' dit: «Et's-vous capab' d' m'és fér' cuir' pour dîner, cés poèssons-lâ, à médi?

— 'A dit, j'assè'rai, Sir' mon roi! »

Le médi, ça gu'i â encôre arrivé la minme chose. Le minm' génie a sorti de d'dans l' mur p'i' i' ést v'nu parlé' encôr' lés minm's parole' aux poèssons, p'is tout a disparu d' dans la poêle. Le roi a pâ' encôr' mangé d' poèsson, c' médi-lâ.

1. *Noir*: Nègre, un homme de couleur noire.

2. *Pareil*: La même chose.

Le lend'main matin, l' poéssonier s'est encôre en-v'nu vend' dés poéssons, et p'is lâ, lâ, 'a gu'i â dit... le roi a di' à la sarvante, voèr si i' éta't capab' d'a'oèr sés poéssons pour dîner. I' dit: « V'lâ deux fois que j' 'nn ajète [achète], p'i' i' dit, j' 'n n'ai pâs mangé.

— B'en, 'a dit, Sir' mon roi, 'a dit, si vous voulé' avoèr vos poéssons pour dîner, 'a dit, j' veux qu' vous soyé' avec moé mecque j' lés Fass' cuire. 'A dit, mecque j' lés faiz' routir, 'a dit, j' veux qu' vous soéyé' avec moé. 'A dit, vous allez voèr quoi c' que ça fa't.

— I' di' oui, i' dit. Vous m'appell'rez mecqu' vous lés faisez routir, p'i' i' dit, j' gu'y s'rai!»

Ça fa't, quant' 'a a commencé' à fér' routir lés poéssons, alle â fait' v'nir le roi, p'is la minm' chose â arrivé encôre. Ça fa't qu' lâ, le roi dit: «Oui, i' dit, sé's-tu quel bord que c' poéssonier-lâ a pris qui ést v'nu m' vend' cés poéssons-lâ écite?»

— 'A dit, i' s'est en-allé par là-bâs, lâ!»

Mé' c'était sés terrains, çâ, c'était sa seigneur'rie, ce roi-lâ, cés terrains-lâ. I' a parti p'i' i' a marché, lui, lâ, p'i' i' s'est en-allé' au bord du lac, p'i' il l'â vu, lui, lâ; i' avè' enn' p'tit' cabane et p'i' i' était lâ, lui, au bord du lac. I' dit: «C'est toé qu'és v'nu m' vend' dés poéssons, écite?»

— I' dit, oui!»

P'is lâ, l' pêcheur i' gu'i â conté son histoère, lâ, qu'i' avait pris t'oâs poéssons tou' 'és jours, p'is qu'i' allait d'i vend'e. «Oui! p'i' i' dit, tu prends çâ dans c' lac-lâ, écite?»

— I' dit, oui!

— Le roi dit: comment ça s' fait qu'i' ést icitte c' lac-lâ? C'est su' més terrains çâ, p'i' i' dit, j' 'n n'ai jama's vu d' lac, écite, moé. Le roi dit, i' dit, tu vâs t'en allé' à la ville, lâ, toé, p'is tu vâ' engager dés saldâts. Tu vâs 'llé' engager du monde, lâ, avec dés armes, p'is s'en v'nir icitte, p'is dés tentes, p'is dés voétures, p'is d' quoi à manger pour resté' écite' alentour de c' lac-lâ, pour ouatcher [to watch]³ çâ!»

Ça fait qu' le pêcheur, i' â parti p'i' i' s'est en-allé' à la ville, lâ, p'i' i' a dit qu' le roi veut... voulè' engager dés hommes, p'is c'est lui qu'engageait pour le roi. I' a engagé enn' trentain' d'hommes, lâ, avec dés tente' et p'is d' quoi à manger p'i' i's sont en-v'nus lâ p'i' i' ont greillé' [greyer]⁴ 'és tentes, p'i' i's restaient lâ.

L' lend'main matin, ça s' trouvait la deuxièm' journée, lâ, lés dargniers poéssons qu'i' ava't mangé... qu'i' ava't fait' routir, lâ. La deuxièm' journée, le roi, lâ, lui, i' s'est

3. *Watch* [to] (angl.): Surveiller, guetter.

4. *Gréyer*: Monter, appareiller, préparer.

en-v'nu au pied d' la montagne, p'is lâ, i' â monté su' 'a montagne, pour voèr si qu'i' y ava't d'aut' chos' de changé. Cés montagn's-lâ, c'éta't sés terrains, çâ, lui, c'ta't sés seigneuries.

I' a vu su' enn' montagn' que gu'i y ava' un château, lâ, p'i' i' était pàs supposé de 'nn a'oèr. I' a parti p'i' i' a été lâ; le roi i' était jeune c'st un jeune homme, çâ, lui, p'i' i' avait son sâbre à son côté, p'i' i' était pàs pèureux. I' a parti, p'i' i' s'est en-allé lâ.

P'i' i' a arrivé à c' château-lâ, p'i' i' a rentré dans l' château. Mé' comme i' a rentré dans l' château, i' attendu [a entendu] plaind'e un homme, comme enn' parsonn' qu'on bât, qui s' plaignait pour la mort. I' couré't [courait] dan in pâssage, p'i' i' rouvra' enn' porte, p'i' i' rouvra' l'aut'e, p'i' i' charché't partou' où c' que c' train-lâ⁵ d'venait, p'i' i' trouvait pàs. I' â pri' un escalguier [escalier], p'i' i' â monté en haut. P'is quand i' â arrivé en haut, p'us d' train!

Lâ, i' s'est mi' â charcher dan enn' port' p'is dans l'aut' pour 'oèr si i' allait trouver que'qu' chose. Mé' tout d'in coup, i' â rentré dan enn' porte... enn' chamb'e, p'i' i' y avè' un homm' qu'ète' assis su' enn' chaise, p'i' i' gu'i â d'mandé 'oèr si c'était lui qui s'avait plaint comm' çâ. I' a dit: «Oui! I' a dit, r'gârdéz, i' dit, c' que j'ai dans l' dos! I' dit, ça vâ montrer quoi c' que j'ava' à m' plaind'e!»

Ça fait que le roi a l'vé un' peau d' mouton qu'i' avait su' lés épaules, c't homm'-lâ, p'i' i' a vu qu'i' était tout fendu, i' avait tout l' dos fendu par un fouette, i' était battu par in fouette. I' gu'i â d'mandé comment c' que ça s' faisé't qu'i' était comm' çâ? I' dit: «Pouvez-vous fér' que'qu' chose, i' dit, Sir' mon roi, pour moé?» Lui, i' ava't vu qu' c'ète' in roi, çâ.

«Ah, i' dit, oui, j' peux fér' que'qu' chose! I' dit, qui qu' t' és, i' dit, toé?

— I' dit, moé, j' t-un roi, moé 'ssi, dans ma place. Mé', i' dit, lâ, j' su's rendu écite, i' dit, j' sé's pàs dé où c' que j' su's!

— I' dit, comment... qui c' que c'est, i' dit, qui t' bât comm' çâ?

— I' dit, c'est ma femme!

— Comment qu' ça s' fait qu' c'est ta femm' qui t' bât comm' çâ?

— B'en, i' dit, moé, j'ai marguié enn' princess' p'is c'est enn' fée qui été't sa mâr-raine. P'is la fée, 'a gu'i â montré tout's sort's de choses: à ensorceler enn' parsonne, à la magnétiser, à l'emmorphoser, et puis, i' dit, j'ava' enn' bonn' femme, j' carculais⁶, i' dit, qu' j'avè' enn' bonn' femme. P'i' i' dit, un bon soèr, i' dit, j'étais couché su' un sofa, écitt' dan enn' salle, et p'is, i' dit, i' y â deux femm's qu'ont rentré dan 'a maison, p'i' i' dit, j' f'sais semblant d' dormir. I' dit, i' ont dit: «Oés-tu c't homm'-lâ, un bon gârs comm' çâ, p'is sa femm' qu'est si guiâb' [diable], elle, qu''a sor' [sort] avec un Noèr

5. *Train*: Tapage, bruit.

6. *Carculer*: Penser, croire, être d'avis.

à tous lés soèrs, un homm' qu'â ques'ment sept pieds, un génie, qu''a sor' avec c't homm'-lâ tous lés soèrs. P'is lui, un si bon gârs, p'i' 'a gu'i deunne un verr' d'eau, 'oés-tu, d'endormitoère, p'i' all' l'endor' avant d' partir. 'Oés-tu, i' ést couché p'i' i' dort, p'i' elle ést partie avecque l' Noèr!

I' dit, j'attends dir' çâ à cés femm's-lâ, moé, i' dit, ça m'a mis la puce à l'areille, çâ. I' dit, l' lend'main soèr, i' dit, quand alle ést v'nue, i' dit, pour me denner mon verr' de liqueur, 'a m' donna' in verr' de liqueur à tou' 'és soèrs, mé' i' dit, c'ètè' un verr' d'eau pour m'endormir.

I' dit, l' lend'main soèr, i' dit, 'a v'na't to'hour' avèque l' domestiqu' pour m' deunner mon verr' de liqueur. J'ai dit, dans la journée, au domestique: « Écoute in peu, lâ, mecqu' tu vienne' à soèr pour (e) m' denner mon verr' de liqueur, j' veux qu' tu fass's semblant de t' bârrer lés pié' avec la lampe — c'était lui qui éclairait, p'is l'aut'e avait l' verre — dans c' temps-lâ i' avait pâs l'électric'té, c'tait la lampe... I' dit, j' veux qu' tu fess's [fasses] semblant de t' bârrer lés pieds, p'is câss' la lampe en poussière, i' dit, çâ f'râ r'guien pâ'-en tout'. Câss' la lamp' pour pâs qu'i' y eill' de clairté dans la chamb'e, p'i' i' dit, fais voèr que t' âs tombé, tu t'excus'râs, après çâ, tu f'râs voèr que t' âs tombé.

Comm' de fait', i' dit, l' soèr i' ést v'nu me m'ner... à ést v'nue me m'ner mon verr' de liqueur encôre, p'i' i' dit, c'té't lui qui m'éclaira't. P'i' i' dit, quante j'ai pris l' verr' de liqueur, l'aut' s'ést bârré lés pieds, p'i' i' dit, i' a tumbé, i' â câssé la lampe. P'i' i' dit, moé j'ai l'vé mon mat'lâs, mon lit d' plume, p'i' i' dit, j'ai vidé l' verr' de liqueur enteur le lit d' plum' p'is l' mat'lâs. I' dit, je l'ai pâs pris, lâ, l' verr' de liqueur.

« Mé', i' dit, ma femm' gu'i â dit dés bêtis's terrib'e au gâ' [gars] à caus' qu'i' avait câssé la lampe. Mé' j'ai dit: « C'ést r'guien! c'st un accident! » J'ai pris mon verr' de liqueur pareil, p'i' i' dit, j' gu'i ai r'mis l' verre. 'A pensa't qu' j'ava's pris mon verr' de liqueur, elle, i' dit, i' f'sa't noèr. P'i' i' dit, lâ, quante l' domestique â été parti, i' dit, elle, 'a s'ést en-allée s' changer⁷, lâ, 'a pensait que j' dormais, pui' i' dit, 'a s'ést en v'nue dans ma salle, de v'ou' c' que j'étais, su' l' studio et pui' 'a a dit: « Maudit qu' t' és, si j' pourra's, j' te f'ra's mourir, j' t' ôt'ra's la vie, mé' j' pâs capab' de t'ôter la vie; j'ai pâs l' droit de t'ôter la vie! 'A dit, que d' voèr que j' s'ra's si heureuse avec mon Noèr, 'a dit, p'is d' voèr que j' su's si malheureuse avec toé! ».

« P'i' i' dit, 'a m' cont' tout çâ, lâ, 'a pens' que j' dors, moé, p'i' i' dit, 'a m' cont' çâ tout fort, i' dit, j'ai vu, lâ, qu' c'été't b'en vré' [vrai] c' que lés femme' avaient dit. I' dit, alle â ouvert la porte, p'i' i' dit, alle â parti. P'is, i' dit, aussitôt qu'alle â ouvert la porte, elle, i' dit, moé, i' dit, j'ai parti moé 'tou⁸. J'ai pris mon sâb'e à mon côté, p'i' i' dit, j'ai parti en chaussettes, p'i' i' dit, elle a farma' enn' porte, p'is moé, j' rouvra's l'aut' pour pâs... pour la suir' [suivre] de d' loin. P'i' i' dit, alle â pris lés allées du jârdin, p'i' 'a s'ést en-allée. I' dit, i' ava't dés buissons dans l' jârdin, p'i' i' dit, j' trouvais çâ

7. *Changer* (se): Changer d'habit, de vêtements.

8. *Itou*: Pareillement, aussi, également

curieux qu'a s'en allè' à l'aut' bout du jârdin, p'i' i' y avait pàs d' bârguière [barrière] à c' bout du jârdin-lâ.

I' dit, j'ai dit: « 'A vâ r'venir, pourtant, pâssé' icitt' t't à l'heur' pour sortir par la bârguière. » I' dit, j' me su's caché dans lés buissons, moé. P'i' i' dit, quant' je l'ai vue r'venir, i' dit, alle étè' avec son Noèr qu'était v'nu s' cacher dans l' jârdin, lâ, et puis, i' dit, 'a [i'] sorta' avec elle, bras d'ssus, bras d'ssous, p'i' i' dit, i' s'en alla' avec elle.

« I' dit, quand i' ést v'nu à pâssé' à râs⁹ moé, i' dit, j' pouvais pàs laisser fér' çâ d' minme, i' dit. Quant alle ést v'nue à pâssé' à râs moé, i' dit, j'ai sorti d'dans lés buissons tranquill'ment p'is j' me suis t-en-v'nu su' l' bout dés pieds; i' dit, i' f'sa't b'en noèr, p'i' i' dit, avec mon sâb'e, i' dit, j' gu'i ai piqué çâ dans l' dô' [dos] à ma force. I' dit, lâ, lui, i' a tumbé, p'is moé, j' m'ai pâssé dan 'és buissons, p'is j' me su's caché, p'is j'ai r'monté m' coucher dans l' château où c' que j'éta's.

Mé', i' dit, lâ, elle, i' dit, alle â travaillé sés arsénies¹⁰, lâ, p'i' i' dit, alle â trouvé çâ qu' çâ d've' êt' moé qui ava's fait' çâ. Alle était pàs çartaine, mé' i' dit, 'a douta't qu'i' y ava' 'en qu' moé qui pouva' avoèr fait' çâ. P'i' i' dit, c'est pour çâ qu'a vient m' batt'e à tou' 'és... à tous lés jours. »

P'is, lâ, lui, i' gu'i conté't son histoère au roi, lui, lâ. I' dit: « C'est pour çâ, i' dit, qu'a vient m' batt'e à tou' 'és jours. P'i' i' dit, lâ, i' dit, alle a fait' bâtir un Château-dés-Larmes, i' dit, su' l'aut' gross' montagne. »

P'us loin, i' y ava' un aut' château. I' dit: « Alle a fait' bâtir in Château-dés-Larmes, lâ; alle appell' çâ l' Château-dés-Larmes, 'a s'en vâ brâiller lâ. Lâ, lui, i' ést dans son litt' p'i' 'a gu'i quient la vie, elle; alle â assez d' forç' qu'a gu'i quient la vie. Les yeux gu'i grouill'nt dans la tête, mé' i' ést p'us capab' parler ques'ment, i' â d' la misère à parler.

« P'i' all' l' quient lâ, lâ. À tou' 'és jour' 'a s'en vâ lâ, 'a s'en vâ l' trouver. P'is, lâ, c'est elle qui gu'i quient la vie; i' s' meurt, lâ, lui.

— I' dit, oui, le roi, lâ, l'aut'e roi di' oui. B'en, i' dit, m'âs gu'y aller là-bâs, i' dit, tu vâ' a'oèr du chang'ment t't à l'heure. I' dit, m'as gu'y aller, moé, lâ! »

Ça fait qu' lâ, le roi, lui, i' a parti, p'i' i' â monté à l'aut' château. Mé' quand i' â arrivé à l'aut' château, 'a gu'y était p'us, lâ, elle; 'a éta't partie de d'lâ pour allé' ailleurs. I' a charché dans l' château, p'i' i' â trouvé l' Noèr, lâ; i' avè' 'ien qu' lés yeux qui gu'i grouillaient dan 'a tête.

P'i' i' avè' in puisârd dans l' milieu de c'tte maison-lâ. C'était comme in souterrain qu'alla't dans la terre. I's j'taient tout's lés cochonn'ries¹¹ là-d'dans, ça d'va't t'ed b'en

9. *Ras* (à): Proche, tout près, à côté de.

10. *Arsénies*: Les fumées se dégagant des matières que les alchimistes faisaient brûler (ardère: brûler). Ici, *arsénies*: formules ou procédés magiques.

11. *Cochonneries*: Immondices, déchets.

a'oèr cinquant' pieds d' hauteur, çâ. Il l'â tout débité par morceaux, l' Noèr, lâ, lui, p'i' il l'â en-'oueillé là-d'dans. P'i' i' s'est tout noèrci l' visage, le roi, lui, p'i' i' s'est couché à la plaç' du génie, lâ. P'i' au bout d' que'qu's minut's qu'i â été couché, alle â arrivé, lâ, elle. P'i' 'a s'est mi' encôre à gu'i parler, p'is: « Parl'-moé, j' veux que tu m' parles, p'is tout çâ! »

P'is lâ, lui, i' gu'i â parlé, lâ. Lâ, i' dit: « Écoute un peu, i' dit, c' qu'on fait lâ, i' dit, c'est injuste, i' dit, fér' tant d' mal à ton mari, i' dit, c'est injuste. I' dit, l' bon Dieu crie r'venge envers n'us aut's. I' dit, si tu veux, vâ-t'en, p'is fais-lé r'venir, lui, lâ, p'is mets çâ tel comm' c'était quant' t' â' arrivé écite, toé. P'i' i' dit, apras çâ, on s'en ira tou' 'és deux, p'i' i' dit, on s'râ heureux.

— 'A dit, oui, 'a dit, dans cin [cinq] minutes, 'a dit, d'abord que tu r'viens, lâ, p'is tu veux resté' avè' [avec] moé, 'a dit, dans cin minutes, 'a dit, m'âs r'venir! »

Lâ, 'a s'est souhaitée là-bâs, lâ, p'i' all' l'â démorphosé. Lui, i' ètè' emmorphosé en mass' de sel de par la ceinture, son mari, lâ. All' lâ démorphosé, lâ, pui' en l' démorphosant, elle â mis çâ tel comm' c'éta't quand i' on arrivé lâ. C'ètè' en terrain, c'tè' en boâs d'bout¹², lâ, dan 'és branches, lâ. I' y avait p'us d' château, i' avait p'us r'guien. P'is lâ, 'a s'est transportée lâ. P'is quand i' a arrivé... qu'alle â arrivé à elle [lui], lâ, i' gu'i a dit çâ, i' dit: « À c'tte heure, tu vâs mett' çâ tel comm' c'était quand t' â' arrivé écite, toé, tout c' château-lâ, mett' çâ tel comm' c'était.

C' fait qu' lâ, i's s' sont trouvés déhors tou' 'és deux, lâ. I' y ava't p'us d' château, i' y ava't p'us r'guien, lâ. P'is lâ, il l'â pris dans sés brâs, lui, i' éta't 'ssour lés couvarte' encôr' lâ, p'i' i' était de... déhors, lâ. Il l'â pris dans sés brâs pour la serrer conteur lui, mé' lâ, i' â pris son sâb'e à sés côtés, p'i' i' gu'i â coupé 'a tête. P'i' il l'â fait' mourir, lâ, elle.

P'is lâ, i' â parti p'i' i' s'est en-allé, lui, lâ, le roi, où c' que l'aut' château éta' avant. I' a trouvé l'aut' qu'ètè' assis dans l' boâs, p'i' i' gu'i â d'mandé comment çâ s' faisé't, lui, qu'i' éta't rendu lâ. I' a dit, qu' c'éta' ell' qui l'ava't transporté lâ, sa femm' qui l'ava't transporté lâ. B'en, i' dit: « Lâ, tu 'nn 'és clair [clear]¹³, alle ést morte, p'i' i' dit, lui 'tou. P'i' i' dit, comment c' que ça s' fait, i' â dit, que... i' y â un lac lâ, i' dit, au pied d' la côte?

— Ah! i' di' oui, mé' lâ, i' dit, i' gu'y en a'râ p'us! Çâ, c'était tout l' mond' d' la ville, i' dit, qu'éta' emmorphosé dans l' lac, lâ. I' dit, c'est pour çâ, c'est l' génie, c'est ell' qu'ava' emmorphosé çâ, p'is c'est l' génie qu'alle envoya't, quand i' f'sait cuir' lés poéssons, i' avait pâs l' droit d' 'és fér' mourir, cés poéssons-lâ. Et p'is, avant qu'i's soeill'nt [soient] routis su' 'és deux bords, 'a envoyait l' génie pour lés fér' sortir de d'dans la poêle, lâ, pour lés renvoyer dans l' lac. C'té' ell' qu'ava' emmorphosé l' mond' d' la ville, lâ, dans c' lac-lâ. »

12. *Bois debout* (en): Forêt, arbres non abattus.

13. *Clear* (angl.): Libéré, quitte.

Et p'is lâ, i's s' sont en-allés trouver l' pêcheur, lâ, qui gardait l' lac. I' on arrivè lâ, i' y avait p'us d' lac, lâ, c'était tel comm' c'ète' auparavant... i' avait p'us d' lac. Ça fait qu' lâ, l' pêcheur, i's gu'i ont donnè enn' fortune, lui, lâ. L' pêcheur i' était supposé d'êt' riche, lui. I's gu'i ont donnè enn' fortune. Et p'is l'aut'e roi, lâ, i' a emm'né ce roi-lâ dans sa place, marguié' enn' de sés soeurs, à lui. P'i' i' dit: «Tu vâ' êt' h'ureux, c'est enn' bonn' parsonne. I' dit, tu vâs voèr que c'est pâs la princess' que t' âs marguiée, lâ, qui vâ t' martyriser! I' dit, tu vâs pâsser l' restant d' ta vie h'ureux!»

Ça fait qu'i' s'est en-allé avec lui p'i' i' ont te'hours vétu [vécu] ensemb'e. P'is si i's sont pâs morts, i's vive' encôre!

Un bon jour, un soldat de l'armée française décide de partir. Il se prépare un sac de provisions qu'il va mettre en sûreté en dehors des champs de bataille.

Un bon jour, un soldat de l'armée française décide de partir. Il se prépare un sac de provisions qu'il va mettre en sûreté en dehors des champs de bataille.

Yers les dix heures de matinée, je crâs bien, il voit venir à sa rencontre un soldat de l'armée prussienne. Il se dit intérieurement: «Nous de vous deux battr' l'un contre l'autre, puisque moi, j'appartiens à l'armée française et l'aut' voyageur fait partie de l'armée prussienne!»

Quand le soldat prussien vient à croiser le déserteur français, il baisse la tête et dit: «Tu me sembles p'us un secret que tu auras caché à un homme si brave comme toi!»

«En bien! répond le Français, le secret que je porte, le veux-je pas déserter. Tu t'as rendu compte, je quitte l'armée et je m'en vais à l'aventure.»

«Et tu veux m'attendre», confie le Prussien, je te rattrairai les demain matin et nous ferons route ensemble. Dans notre camp, nous sommes mal pourvus, nous n'avons presque plus de provisions de bouche et j'ai décidé, moi aussi, de quitter mon bataillon. Si tu veux m'attendre là, je reviendrai te rejoindre à neuf heures, demain matin. Après nous en irons ensemble.»

«Si tu me dis le vrai, j'accepte de l'accompagner et de partager sa compagnie.»

«En bien! attends-moi, j'arrive à Prusien. Je te jure de revenir ici, demain matin à neuf heures et de faire route avec toi!»

«T'es bien! Je vais l'attendre!»

«Mais comment t'appelles-tu, toi, l'am?» demande le Prussien.

«Je m'appelle Peuple-Dominé! Et toi, le Prussien?»

«Mon nom est Bois-Peut!»

«Entendu! Seu' au rendez-vous, demain matin à neuf heures!»

Les deux soldats se quittent; l'un reste sur place, l'autre continue sa route.

L'homme qui se vante de sa science, et qui se dit sage, est un homme qui se vante de sa science, et qui se dit sage.

C'est un homme qui se vante de sa science, et qui se dit sage.

C'est un homme qui se vante de sa science, et qui se dit sage.

L'homme qui se vante de sa science, et qui se dit sage, est un homme qui se vante de sa science, et qui se dit sage.

C'est un homme qui se vante de sa science, et qui se dit sage.

L'homme qui se vante de sa science, et qui se dit sage, est un homme qui se vante de sa science, et qui se dit sage.

C'est un homme qui se vante de sa science, et qui se dit sage.

1. ...
 2. ...

5 — PEUPLE-DORMEUR et BOIS-ROSÉ

Il me fait bon de vous raconter qu'une fois, c'étaient deux armées qui se battaient sur l'Ile-des-Astres, l'armée française contre l'armée prussienne.

Un bon jour, un soldat de l'armée française décide de désertre. Il se prépare un sac de provisions qu'il va mettre en sûreté en dehors des champs de bataille.

Vers les dix heures de matinée, je crois bien, il voit venir à sa rencontre un soldat de l'armée prussienne. Il se dit intérieurement: « Nous devons nous battre l'un contre l'autre, puisque moi, j'appartiens à l'armée française et l'autre voyageur fait partie de l'armée prussienne! »

Quand le soldat prussien vient à croiser le déserteur français, il baisse la tête et dit: « Tu me sembles porter un secret que tu aimerais confier à un homme sincère comme toi!

— Eh bien! répond le Français, le secret que je porte, le voici! Je suis déserteur. Tu t'en rends compte, je quitte l'armée et je m'en vais à l'aventure.

— Si tu veux m'attendre, continue le Prussien, je te rejoindrai ici demain matin et nous ferons route ensemble. Dans notre camp, nous sommes mal nourris, nous n'avons presque plus de provisions de bouche, et j'ai décidé, moi aussi, de désertre mon bataillon. Si tu veux m'attendre ici, je reviendrai te rejoindre à neuf heures, demain matin, et nous nous enfuirons ensemble.

— Si tu me dis la vérité, j'accepte de t'attendre et de désertre en ta compagnie.

— Eh bien! attends-moi, poursuit le Prussien. Je te jure de revenir ici, demain matin à neuf heures et de faire route avec toi!

— Très bien! Je vais t'attendre!

— Mais comment t'appelles-tu, toi, l'ami? demande le Prussien.

— Je m'appelle Peuple-Dormeur! Et toi, le Prussien?

— Mon nom est Bois-Rosé!

— Entendu! Sois au rendez-vous, demain matin à neuf heures! »

Les deux soldats se quittent; l'un reste sur place, l'autre continue sa route.

À son retour au camp, le soldat prussien se sent surveillé. On pressent qu'il veut désertier. On le surveille, toute la nuit ; il ne peut donc pas s'éloigner du camp, continuellement surveillé qu'il est. Il est déjà neuf heures, le lendemain matin, quand il peut sortir des rangs. Il quitte son bataillon sans pouvoir emporter la moindre provision de bouche. Il déserte sans aucune nourriture.

Peuple-Dormeur attend le Prussien. À l'heure fixée pour le retour, Bois-Rosé n'apparaît pas au rendez-vous. Le déserteur français se dit : « C'est un homme sans parole ! S'il finit par arriver, je lui tranche la tête d'un coup de sabre ! »

Vers onze heures de la matinée, Bois-Rosé rejoint Peuple-Dormeur. « Il t'est sûrement arrivé un contretemps puisque tu me reviens à onze heures au lieu de neuf heures, comme tu l'avais promis ! »

Bois-Rosé avoue qu'il a été surveillé toute la nuit par une sentinelle. Il a pu quitter le camp seulement à neuf heures...

Les deux compagnons séparent les provisions du soldat français et ils prennent la forêt, les épaules chargées de la moitié des provisions de Peuple-Dormeur.

Leur marche dure une bonne huitaine de jours à travers la forêt. Une journée, Peuple-Dormeur jette son sac de provisions par terre et dit au Prussien : « Pas de bruit ! Écoute ! »

Le Français colle son oreille au sol et se recueille. Il pouvait entendre un son à deux kilomètres. Il dit à Bois-Rosé : « Laissons nos sacs ici et rendons-nous rapidement à une rivière à peu de distance d'ici. Un homme tente d'égorger une femme dans la rivière. J'entends d'ici les cris de la femme ! »

Les deux compagnons s'élancent à la course à travers la forêt. Parvenus à la rivière, ils aperçoivent un homme, l'eau jusqu'aux genoux, qui tient une femme renversée sur son bras et la transperce de son poignard. La femme aperçoit les deux soldats à la portée de sa vue et crie : « Tu me tues pour un secret que je n'ai jamais dit à personne sauf à mon mari. Mais les deux témoins de ton crime te déclareront, et l'enfant que je porte sur ma poitrine sera ton bourreau ! »

Ces mots font lever la tête au meurtrier ; il aperçoit les deux militaires près de la rivière, laisse tomber la femme dans le courant d'eau et se sauve à toutes jambes dans la forêt. Les soldats n'ont pas le temps de l'abattre. Ils retirent la femme de l'eau ; elle expire quelques instants plus tard. L'enfant n'a aucun mal.

Bois-Rosé propose de creuser un trou dans le sable pour y ensevelir la femme. « Servons-nous de baguettes pour creuser la fosse de cette femme. On ne peut laisser dévorer son cadavre par les bêtes sauvages ! »

Ils parviennent à creuser un trou pour y enterrer la femme. Puis le Prussien dit au Français : « Que va-t-on faire de l'enfant ? Doit-on le tuer et l'enterrer avec sa mère ou l'enterrer vivant ? »

— Moi, répond Peuple-Dormeur, je ne puis tuer un être innocent qui ne m'a fait aucun mal!

— Que vas-tu donc faire de cet enfant?

— Ah! je vais le prendre avec moi. Nous avons du sucre dans nos sacs, nous le nourrirons à l'eau sucrée. Un enfant peut vivre longtemps en ne buvant que de l'eau sucrée!»

Une fois la femme enterrée, les deux soldats retournent chercher leurs sacs de provisions, puis gagnent la mer et marchent le long du rivage tout en faisant boire de temps en temps de l'eau sucrée au bébé.

Ils marchent le long de la mer pendant sept ou huit jours. Soudain, ils aperçoivent un navire à l'horizon. Ils multiplient les signaux de détresse, et l'équipage du navire met à l'eau une chaloupe qui vient à la plage chercher les deux militaires.

En montant à bord du navire, Peuple-Dormeur demande au capitaine et à sa femme s'il serait possible d'accorder une attention spéciale à l'enfant, en attendant la fin de la traversée. Le capitaine promet que son épouse prendra grand soin du bébé orphelin. Et, en effet, la femme du capitaine s'occupe de l'enfant jusqu'au débarquement.

Le bâtiment aborde à une grosse ville, pendant une matinée. Peuple-Dormeur et Bois-Rosé vont faire une promenade en ville. Un peu après le dîner, ils offrent au capitaine, avant de quitter le navire, le prix de leur passage et des soins prodigués à l'enfant.

Au cours de leur promenade, dans la matinée, les deux militaires ont entendu parler du Val d'Or. C'était une série de montagnes en or massif; bien des armées avaient essayé, mais en vain, de conquérir ce territoire défendu par des Aborigènes. Ces derniers obéissaient à trois rois: Sang-mêlé, L'Oiseau Noir et Mer-Rouge. Le clan des Aborigènes était dirigé par ces trois chefs. Il y avait des années et des années que les étrangers se battaient pour conquérir ce Val d'Or, mais ils n'avaient jamais eu gain de cause. Ce territoire était toujours resté aux mains des Aborigènes.

Ces défenseurs du Val d'Or agissaient d'après une tradition. Il était de notoriété que si un étranger parvenait au sommet du Val d'Or, il en serait roi et maître, pourvu qu'il concède aux Aborigènes assez d'or et d'argent pour vivre jusqu'à la fin de leurs jours sans travailler. Mais les défenseurs du riche territoire étaient certains que jamais âme qui vive ne parviendrait au sommet de ces montagnes.

Peuple-Dormeur et Bois-Rosé avaient été mis au courant de ces renseignements au cours de leur promenade matinale. Ils forment donc le projet de conquérir ces territoires d'une valeur inimaginable.

Revenons à leur entrevue avec le capitaine au moment de le quitter. Le capitaine leur fait une proposition à propos de l'orphelin: «Laissez-nous cet enfant! Comment allez-vous pouvoir en prendre soin? Ma femme serait heureuse de l'adopter, si vous voulez le lui laisser.

— Non! répond Peuple-Dormeur. J'ai trimbalé cet enfant trop longtemps pour le laisser sur un navire où sa vie peut être en danger! Il peut devenir victime d'un naufrage, au cours d'une tempête, un jour ou l'autre. Non; je vais le faire éduquer ici, dans les environs, là où sa vie sera en sûreté, et, plus tard, cet enfant sera mon soutien!»

Peuple-Dormeur prend l'enfant dans ses bras, quitte le navire et commence à parcourir la ville. Bois-Rosé le suit et lui adresse parfois des propos moqueurs: « Tu aurais mieux fait de laisser cet enfant à bord du navire. La femme du capitaine aurait aimé en prendre soin. Actuellement, tu es la risée des passants qui te voient avec ce bébé!

Le soldat français portait un sabre suspendu à sa ceinture et était habillé comme un militaire. Les passants le regardaient avec une certaine curiosité, un peu comme nous ferions, nous, aujourd'hui à la vue d'un soldat européen en armes, alors qu'il n'y a pas de guerre.

Peuple-Dormeur répond à son compagnon: « Ne t'en fais pas pour moi. C'est à moi, cet enfant, et j'en prends soin! »

Les militaires sortent de la ville au moment où le jour tombe, vers le soir. Ils aperçoivent un gros château. « Tiens, dit Peuple-Dormeur, je vais rentrer ici pour faire élever mon enfant!

— Sais-tu qui demeure ici? demande Bois-Rosé.

— Non; mais ce sont des gens fortunés. Regarde l'aspect des édifices! »

Peuple-Dormeur va frapper à la porte du château. Un domestique vient ouvrir. Le voyageur s'informe s'il est au service d'un roi ou d'un seigneur. Le domestique lui apprend qu'il est chez un roi. Le soldat français demande à parler au maître de céans.

Le domestique va vers le roi et lui dit que deux soldats armés veulent lui parler. Le roi va les introduire dans le château, les fait passer dans un salon et leur demande ce qu'ils désirent. Les militaires lui racontent leur aventure. Ils viennent de descendre d'un navire; ils se sont chargés d'un bébé orphelin dont ils veulent assurer l'éducation. Ils demandent au roi s'il ne pourrait pas se charger de l'éducation de cet enfant. Le roi répond: « Je vais aller consulter ma femme. Elle est mère d'une petite fille depuis deux jours. Elle ne quitte pas encore le lit; je vais lui transmettre votre demande. Si elle décide de s'occuper de votre enfant, nous le garderons avec nous! »

Le roi va consulter sa reine. Celle-ci accepte d'élever cet orphelin en même temps que sa petite fille.

Après avoir déposé l'enfant, les deux voyageurs se préparent à quitter le château. Mais le roi intervient: « Couchez ici, ce soir; vous continuerez votre route demain! Rien ne vous presse, je crois bien... »

Le roi voulait causer avec ces militaires pour s'informer de la guerre chez ses voisins. Peuple-Dormeur et Bois-Rosé causent avec le roi, toute la soirée. Avant d'aller se

coucher, le roi dit à ses visiteurs : « Je tiens absolument à vous revoir demain matin, avant votre départ. Je voudrais encore m'entretenir avec vous ! »

Le lendemain matin, les deux voyageurs se lèvent de bonne heure et se promènent sur une galerie. Le roi sort du lit à huit heures et va frapper à la chambre des deux militaires. Comme personne ne répond, le roi soupçonne que ses visiteurs ont repris la route. Il sort du château et voit les deux compagnons sur la galerie. Il les fait rentrer et cause avec eux. Les deux visiteurs lui demandent quelle somme il exige pour les avoir hébergés. Ils veulent s'acquitter de ces frais avant leur départ. Le roi leur répond que son hospitalité est gratuite, et il ajoute : « Si vous voulez rester ici, au château, vous pouvez y demeurer aussi longtemps que vous le jugerez à propos, et sans aucun frais. Vous pourrez vous promener et vous devrez causer un peu avec moi pour chasser l'ennui. C'est tout ce que vous aurez à faire, chez moi ! »

— Non, Sire mon roi, répond l'un des voyageurs. Nous avons entendu parler du Val d'Or, territoire qui n'est pas très éloigné d'ici, paraît-il. On nous a appris que les anciens se sont battus pendant nombre d'années pour tenter de conquérir cette région, mais sans aucun succès. Nous voulons nous y rendre, tenter d'exterminer les Aborigènes et ensuite nous emparer du Val d'Or.

— Si vous voulez continuer votre route, libre à vous ! Je n'ai aucune autorité sur vous. Si vous avez besoin de munitions, allez dans mes magasins et prenez ce dont vous avez besoin. Encore une fois, si vous voulez continuer votre route, vous êtes libres de le faire. Mais si vous désirez rester ici, tout vous sera donné gratuitement !

— Non, merci, Majesté ! Nous préférons continuer notre route ! »

Les deux soldats s'arrêtent à un magasin du roi, se chargent de provisions et de munitions autant qu'ils peuvent en porter, puis reprennent la route de la forêt en direction du Val d'Or.

Arrivés aux trois montagnes du Val d'Or, les deux soldats se rendent compte que tout le territoire fourmille d'Aborigènes. Il y en a partout.

Peuple-Dormeur dit à Bois-Rosé : « Essaie ta carabine, en visant les Aborigènes. Nous verrons si tu peux en tuer ! Les deux déserteurs étaient placés d'un côté de la rivière, tandis que le Val d'Or s'étendait de l'autre côté. »

Bois-Rosé prend son arme et tire dans la direction de la montagne. Il voit tomber quelques Aborigènes. La carabine avait une portée de près de deux kilomètres. Peuple-Dormeur épaula à son tour. Les Aborigènes tombent ou se déplacent en grand nombre.

Les deux soldats entreprennent une guerre contre les Aborigènes. Ils s'installent sur place, se nourrissent de la chair de bêtes sauvages : perdrix, lièvre, orignal, et autres gibiers de la forêt. Ils logent dans un vieux camp abandonné...

Nous laisserons nos deux déserteurs décimer les Aborigènes en vue de s'emparer du Val d'Or, et nous reviendrons à Pierre — orphelin confié à la garde du roi — aussi à Eugénie, fille du roi, père adoptif de Pierre.

Dans les contes, le temps passe rapidement. Nous en sommes déjà rendus à la période où Pierre et Eugénie ont grandi et fréquentent l'école. C'est Pierre qui se charge de transporter les livres d'Eugénie. Cette dernière est une jolie jeune fille, une belle petite princesse.

Mais Pierre ne sait pas qu'il n'est pas fils du roi. On ne lui a jamais révélé le secret de sa jeune enfance.

Pierre et Eugénie voyagent à l'école ensemble. Le jeune écolier aide la princesse à transporter ses livres. Les deux écoliers s'entendent à merveille, ils se conduisent comme frère et sœur, n'ayant jamais eu vent d'une origine différente. C'était le petit frère et la petite sœur.

À peu de distance du château qu'habitaient Pierre et Eugénie, vivait un prince dont le père connaissait les circonstances de l'adoption de Pierre par la famille royale. Ce prince, mis au courant par son père de cette adoption, aurait aimé courtiser la jeune Eugénie. Par contre, il voyait que Pierre ne quittait pas Eugénie d'une semelle.

Eugénie avait alors quinze ou seize ans et Pierre était d'un âge légèrement différent de celui de la princesse. De temps en temps, sur la route du retour de l'école, Pierre et Eugénie s'assoiaient près du chemin et s'embrassaient ou jouaient ensemble, se croyant frère et sœur.

Mais le prince soupirant savait que Pierre n'était pas le frère d'Eugénie, et il se disait : « Si Pierre apprend que Eugénie n'est pas sa sœur, il peut songer à l'épouser et plonger la famille du roi dans le déshonneur puisqu'il n'est pas de sang noble.

Le père du prince soupirant va trouver le roi et lui annonce que son fils désirerait courtiser la princesse Eugénie, mais qu'il en est empêché par Pierre qui est toujours en tête-à-tête avec la jeune fille. Disons qu'à cette époque, Pierre était âgé d'une vingtaine d'année.

Le roi répond au père du soupirant : « Eh bien ! à partir d'aujourd'hui, Pierre ne pourra plus avoir d'entretien avec ma princesse ; il ne sera plus en mesure de la rencontrer seul à seul ! »

Le lendemain matin, le roi fait demander à Pierre qu'il veut lui parler, à son bureau. Pierre se présente au bureau du roi et ce dernier lui dit : « Je t'interdis dorénavant de parler à la princesse Eugénie. Tu as assez d'instruction maintenant ; tu n'iras plus à l'école. Tes études sont terminées !

J'ai des employés qui travaillent sur mes terres. À chaque jour, je suis obligé d'aller vérifier s'ils font leur travail. Dorénavant, c'est toi qui vas aller faire cette vérification ! As-tu une bonne montre ?

— Oui, passablement bonne ! »

Le roi tire de sa poche une précieuse montre d'une valeur de cent dollars et la tend à Pierre : « Tiens, dit-il, cette montre est plus précise que la tienne !

Voici ton programme pour aujourd'hui. Envoie un domestique t'atteler un cheval et l'amener devant la porte du château. Tu vas monter dans cette voiture et tu vas te rendre là où mes employés travaillent, sur mes terres. Tu vas voyager en voiture pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure. Tu devras te rendre compte du travail des employés. Dorénavant, ce sera ta tâche quotidienne. Mais n'oublie pas la défense que je te fais de parler à Eugénie. Cette période de ta vie est terminée! »

Pierre accepte avec grand' peine cette interdiction de parler à la princesse, elle qui lui est si chère. Il répond cependant au roi: « Très biens, Sire mon roi! »

Ce sont les ordres du roi. Il faut les respecter! Pierre sort du bureau du roi, les larmes aux yeux, et il file vers ses appartements.

La princesse voit Pierre rentrer dans sa chambre et s'aperçoit que le jeune homme a de la peine. Elle le suit et lui demande: « Que se passe-t-il, Pierre? »

Le jeune homme déclare à la princesse qu'il n'a plus la permission de lui parler ni de la rencontrer. « Ne dis pas un mot, Pierre, recommande la princesse, ne dis rien! Nous continuerons à nous rencontrer. Tu viendras causer avec moi, le soir, après neuf heures. Mon père se couche à neuf heures. Viens faire le tour de la maison. Tu te présenteras à ma fenêtre, en arrière et nous causerons ensemble tous les soirs, après neuf heures. Je t'attendrai; j'ai une affaire importante à discuter avec toi! »

La princesse repart à l'école, mais Pierre monte en voiture et va rendre visite aux employés qui travaillent à la ferme du roi. Peu avant l'arrivée de Pierre sur les lieux, les contremaîtres aperçoivent le carrosse et croient que c'est le roi.

C'était une journée d'été, par une chaleur assommante. Les contremaîtres disent aux employés: « Vite, à l'ouvrage! Le roi va bientôt arriver! »

Les hommes se lancent à la besogne comme si leur vie dépendait de leurs efforts. Mais soudain, les contremaîtres se rendent compte que le carrosse n'est pas conduit par le roi. « C'est le prince! s'écrient-ils. Dépêchez-vous! Il est peut-être plus sévère que le roi! »

Mais Pierre arrête sa voiture et crie aux ouvriers de se reposer un instant. Tous les employés abandonnent leur travail et s'approchent du carrosse, sur l'ordre de Pierre. Les employés s'approchent et demandent: « Quel ordre venez-vous nous transmettre, ce matin, beau prince? »

— Croyez-vous pouvoir travailler longtemps, à ce rythme-là? Vous travaillez comme si votre vie était en danger. Vous en soulevez la poussière autour de vous et par-dessus votre tête, vous allez vous faire mourir, si vous travaillez avec cette ardeur!

— Ah! répondent les employés, il nous faut travailler pour gagner notre pain. C'est la seule façon d'assurer notre vie!

— Eh bien! continue Pierre, quand on veut vivre, on adopte un rythme de travail plutôt modéré. Si vous voulez travailler longtemps, si vous voulez persévérer à la besogne, il vous faut ralentir votre ardeur. Vous travaillez réellement trop fort! »

Cinquante ou peut-être soixante hommes assuraient la culture et l'entretien de la ferme royale. Sept ou huit contremaîtres dirigeaient cette équipe d'employés. Pierre s'adresse à l'un d'eux : « Toi, depuis combien d'années es-tu contremaître ? »

— Depuis cinq ans, répond-il. Un autre affirme : Six ans ! Un autre, dix ans, un autre, douze ans...

— Combien recevez-vous, par jour, vous, les contremaîtres ?

— Nous, les contremaîtres, nous recevons un dollar et vingt-cinq sous par jour... les employés, eux, sont payés un dollar par jour.

— Eh bien ! dorénavant, les ouvriers recevront un dollar et vingt-cinq sous par jour. C'est eux, au fond, qui font le travail ! Vous, les contremaîtres, vous vous contenterez dorénavant d'un dollar par jour. Pour regarder travailler les autres, c'est suffisant ! Toi, il y a assez longtemps que tu surveilles les autres ! Va-t'en au travail ! Un autre prendra ta place de contremaître ! »

Pierre déplace tous les contremaîtres et change les salaires, malgré l'opposition des chefs d'équipes. Mais c'est un nouveau règlement. Il faut le respecter !

Les travaux continuent. Pierre a bousculé tous les contremaîtres, et, chaque jour, il va rendre visite aux employés. Par contre, à chaque soir, après neuf heures, il se glisse à l'arrière du château et va causer avec la princesse Eugénie.

Un soir, Pierre est de retour de sa tournée sur la ferme. Le surveillant de jour se préparait à quitter son poste ; le gardien de nuit venait d'arriver. Le domestique qui devait quitter son quart de garde s'avance vers Pierre et lui dit que le domestique responsable de la garde de nuit veut lui parler. Il va avertir le gardien de nuit de l'arrivée de Pierre et l'amène à ce dernier. « Beau prince, dit le responsable du quart de nuit, je voudrais vous parler seul à seul. »

Pierre se retire un peu à l'écart et écoute le domestique. « Beau prince, commence ce dernier, avez-vous l'habitude d'aller visiter la princesse, après neuf heures du soir, derrière le château ? »

Le domestique s'adresse à Pierre, mais il l'appelle prince. Il est certain que Pierre est le fils du roi. Pierre répond au gardien : « Oui, assurément, je vais visiter la princesse... »

— Eh bien ! continue le domestique, soyez prudent, ce soir ! Hier soir, j'ai aperçu un prince traverser le jardin, portant un sabre à la main. Ce prince se disait : « Il cojole la princesse, ce soir, mais c'est sa dernière chance ! Demain soir, mon sabre lui aura séparé la tête des épaules ! »

Poussé par cette révélation, Pierre n'entre pas tout de suite au château ; il file chez un armurier et s'achète un pistolet de calibre trente-deux ; il le remplit de balles et le glisse dans sa poche.

Pierre vient prendre son souper, fait un bout de veillée, à sa chambre, puis sort de la maison en attendant sa rencontre avec la princesse. Vers neuf heures et demie, il se présente à la fenêtre d'Eugénie.

La princesse ouvre la fenêtre; Pierre s'assoit sur l'allège de la fenêtre et commence à causer avec Eugénie. De temps en temps, il lui donne un baiser. La princesse lui avait juré qu'elle n'aimerait pas d'autre que lui. C'est lui, Pierre, qui serait son mari! La princesse veut faire entrer le jeune homme dans sa chambre, mais il préfère continuer sa conversation, assis sur le rebord de la fenêtre.

Soudain, le prince jaloux sort des buissons du jardin. C'était, bien entendu, le prince qui avait avoué à son père son désir de courtiser la princesse Eugénie. Ce prince fonce vers la fenêtre de la princesse et s'écrie: « Il y a assez longtemps que tu contes fleurette à la princesse. Tu as fini de la courtiser! »

Le jaloux s'élançe, le sabre à la main, pour trancher le cou de Pierre, mais ce dernier sort son pistolet et tire trois balles au cœur du prince soupirant. Celui-ci tombe mort à l'instant. « Eh bien! dit Pierre à la princesse, en voilà un qui est libéré de la vie! Celui-ci ne me causera plus de soucis, mais il faut que je m'enfuie. Si je reste ici, demain matin, je serai pendu. C'est un prince, tu sais, que j'ai tué!

— Écoute-moi bien, réplique la princesse. Tu vas me quitter, mais avant un an et un jour, je serai avec toi. Nous aurons tous deux atteint notre majorité, et j'accourrai vers toi pour t'épouser quel que soit le lieu où tu te trouveras. Maintenant, tu n'as pas d'argent pour voyager, je suppose!

— Non, je n'en ai pas.

— Eh bien! attends-moi ici. »

La princesse descend dans la cave du château, ouvre un coffre d'or de son père, en remplit un de ses bas, attache un sac de provisions au cou du jeune homme au moyen d'une bretelle, et elle le laisse s'éloigner.

Pierre ne s'oriente pas vers les villes, mais prend une route de la forêt et décampe le plus rapidement possible. Il court une partie de la nuit pour ne pas être rattrapé le lendemain matin. Il savait bien qu'on allait se mettre à sa poursuite dès le lendemain.

Le lendemain matin, Pierre suit, à toutes jambes, la route qui traverse la forêt. Il marche toute la journée et toute la nuit suivante. Dans l'après-midi du lendemain, il lui arrive une aventure inattendue.

Il y a plusieurs années que Peuple-Dormeur et Bois-Rosé font la guerre aux Aborigènes. Ils sont parvenus à tuer presque tous les gardiens du Val d'Or.

On se rappelle que Peuple-Dormeur pouvait entendre un bruit à presque deux kilomètres de distance. Un après-midi, il dit à son compagnon: « Écoute! J'entends les pas d'un homme. Les Aborigènes ont dû s'apercevoir que c'est nous les auteurs des nombreuses pertes subies en hommes, et aujourd'hui, ils envoient un des leurs nous prendre par en

arrière. Ils ont dû consulter des jongleurs pour apprendre que nous sommes ici, nous, les responsables de la disparition de leur clan. Ils ont délégué un homme. Cet homme, il se dirige vers nous, en courant.

— Bois-Rosé répond, attendons-le ! Il est encore dans la forêt, nous le verrons bientôt apparaître au sommet de cette cime. Quand il arrivera sur cette crête, nous l'abattons ! »

Les deux guerriers s'assoient et font le guet. Bientôt Pierre débouche sur la côte. Mais il n'est pas armé ! « Laissons-le venir, se disent les deux déserteurs. Il n'a pas d'arme. Il n'est pas dangereux ! »

Pierre se dirige en trotinant vers les deux militaires ; il passe entre les deux et, à la vue de la cabane dont la porte est grande ouverte, il se laisse tomber dans le campement des déserteurs. Mort de fatigue, il s'effondre par terre sans mouvement et dans le plus grand silence.

Peuple-Dormeur s'empresse de coller son oreille au dos du voyageur qui vient de tomber. « Voilà un homme, dit-il, mu par la peur et qui court depuis près de deux jours ! Toi, Bois-Rosé, tu as assez de place pour te coucher à côté de ce voyageur, et moi, j'en ai assez pour dormir de l'autre côté. Laissons-le dormir et demain matin, il nous racontera pourquoi il fuit avec une telle crainte ! Il n'est pas dangereux, il ne porte aucune arme. Mais il traîne sur lui un bas rempli d'or et un sac de nourriture. »

Peuple-Dormeur et Bois-Rosé se couchent, chacun d'un côté de Pierre. Le lendemain matin, ils se lèvent et préparent le déjeuner. « Eh ! l'ami, maintenant, venez déjeuner avec nous ! »

Pierre sort de son sommeil, se frotte les yeux, se demande où il se trouve. Il était trop fatigué, la veille, pour se rendre compte de ce qu'il avait fait. Il s'excuse auprès des deux militaires d'être rentré dans leur camp sans permission. Il était trop épuisé, il avait la gorge trop serrée, lors de son arrivée, pour s'exprimer.

Les deux déserteurs lui demandent de leur raconter l'histoire de sa fuite à travers bois. Il accepte de les mettre au courant de ses aventures. Mais il faudrait reprendre ce récit du début... Peuple-Dormeur et Bois-Rosé se rendent compte que cet homme n'est autre que l'orphelin confié au roi environ vingt ans plus tôt. Ils disent donc à Pierre : « C'est nous qui t'avons confié au roi, pauvre garçon ! C'est nous, les deux militaires, qui avons demandé au roi de se charger de ton éducation. Nous approuvons ta conduite des derniers jours. Tu as bien fait de fuir le château ! Dorénavant, tu vas rester ici avec nous deux ! »

Actuellement, les provisions commencent à faire défaut. Les animaux sauvages diminuent dans la région. Il faut aller loin pour chasser. Il ne reste qu'un homme pour tirer sur la tribu du Val d'Or. L'autre doit passer son temps à la chasse pour nous ravitailler en nourriture. Toi, dit Bois-Rosé, tu vas rester avec Peuple-Dormeur pour tier sur les Aborigènes du Val d'Or, et moi, je vais aller à la chasse. Regarde ! nous ne voyons presque plus d'Aborigènes circuler sur les montagnes du Val d'Or. Nous sommes à la veille de

nous rendre maîtres de cette région. Nous gravirons bientôt ces montagnes et nous serons rois et maîtres du Val d'Or! »

On reste fidèle à cette consigne. Les trois hommes tirent sur les Aborigènes du Val d'Or encore pendant cinq ou six mois et parviennent à libérer un côté de la montagne de ses gardiens farouches. Les survivants se trouvaient maintenant sur l'autre versant du Val d'Or.

Mais pour atteindre les Aborigènes de l'autre versant, il leur faut franchir la rivière. Peuple-Dormeur fait une proposition à Bois-Rosé: « Traversons la rivière et allons nous installer derrière le mur de souches et de broussailles. Protégés par ce mur primitif, nous pourrions observer les Aborigènes de l'autre versant de la montagne et les abattre à coups de carabine! »

Un jour, les trois compagnons se fabriquent un radeau de troncs d'arbres, traversent la rivière et vont se retrancher derrière le mur de branchages. De ce poste fortifié, ils commencent à tuer les Aborigènes de l'autre flanc du Val d'Or. Ils en abattent encore pendant une couple de mois à tel point que leur nombre diminue considérablement. Ils ne voient que de rares défenseurs sur le flanc de la montagne.

Un jour, il aperçoivent deux hommes noirs qui descendent la rivière à toute vitesse, assis dans une chaloupe. Les trois compagnons sont immobilisés derrière le mur de branchages, mais ils voient l'embarcation se diriger vers leur camp. En jetant les yeux sur leur demeure, ils aperçoivent près de la cabane, un carrosse attelé de deux chevaux, dans lequel est assise une femme.

Les deux Noirs de la chaloupe mettent pied à terre près du camp des militaires, s'emparent de la femme assise dans le carrosse, la traînent à leur embarcation. L'un des Noirs immobilise de son poids la femme dans le fond de la chaloupe, et l'autre saisit les rames. L'embarcation reprend son élan en remontant la rivière. Peuple-Dormeur dit à Bois-Rosé: « Mets en joue la tête de celui qui recouvre de son corps la femme couchée dans la chaloupe, et moi, je viserai la tête du rameur! » Les balles de Peuple-Dormeur et de Bois-Rosé atteignent leurs cibles. Le cadavre du rameur tombe à l'eau, mais l'autre s'écrase sur le banc et reste dans l'embarcation.

Peuple-Dormeur et Pierre, de leur poste près du mur de broussailles, lancent un cri: « Belle princesse, essayez de jeter l'autre cadavre à l'eau et ensuite faire dériver votre chaloupe dans notre direction. Nous vous ferons aucun mal; nous sommes de race blanche comme vous! »

La princesse, après plusieurs tentatives, parvient à jeter le cadavre à l'eau, mais au lieu de se diriger vers Peuple-Dormeur et ses compagnons, la chaloupe se laisse entraîner par le courant et s'éloigne du rivage.

Pierre réussit à lier ensemble deux poutres de bois, saute sur ce minime radeau, une perche en mains, et prend le courant à la poursuite de la chaloupe. Quand il rejoint l'embarcation, il reconnaît la princesse Eugénie partie à sa recherche. Il attrape la

princesse dans ses bras et commence à la baiser. Peuple-Dormeur lui crie : « Pierre, ne fais pas le grossier avec une femme que tu ne connais pas ! »

Je la connais, hurle Pierre, c'est ma fiancée ! »

Pierre ramène l'embarcation près de la haie de broussailles ; la princesse s'y réfugie avec les trois compagnons et commence à causer avec eux.

Soudain, ils voient un Blanc qui dévale la pente du Val d'Or, suivi d'un Noir à trente mètres de distance. Le Blanc entre dans l'eau jusqu'aux genoux et s'arrête. Le Noir le rejoint, quelques instants plus tard, et l'assomme d'un coup de hache. Le Blanc tombe inconscient au bord de la rivière.

Peuple-Dormeur attrape sa carabine rapidement et tue le Noir d'une seule balle. Le Noir s'écroule sans mouvement à peu de distance du Blanc.

Tout à coup, ce dernier commence à se mouvoir au bord de l'eau. Il se traîne à quatre pattes sur la berge. Peuple-Dormeur dit à Pierre : « Cours vers cet homme, et s'il n'est pas trop blessé, ramène-le ici pour qu'on lui donne des soins ! C'est un Blanc ! »

Pierre quitte son retranchement et va chercher le Blanc : il le ramène à ses compagnons retranchés derrière la haie de branchages. Peuple-Dormeur lui adresse la parole : « Comment peut-on expliquer que le Noir t'ait assommé une fois que tu es entré dans l'eau ? »

— Eh bien ! l'explication remonte à d'autres événements antérieurs.

Nous étions un groupe de cinquante Blancs et nous sommes arrivés par l'autre versant du Val d'Or. Comme les montagnes ne semblaient plus surveillées par les Aborigènes, nous avons entrepris de monter jusqu'au sommet. Mais avant d'y parvenir, nous avons été cernés par une troupe d'Aborigènes cachés dans un flanc de montagne derrière nous. Ils nous ont tous condamnés à mort. Au moment de l'exécution, une princesse du chef Noir, Sang-Mêlé, s'est opposé à ma mort. Elle s'est écriée. « Celui-ci, je ne veux pas que vous le tuiez. Épargnez-le, c'est le mien ! » Eh bien ! ont répondu les chefs, si ton Blanc court plus rapidement que ce Noir, il aura la vie sauve. Cependant, si le Noir peut l'attraper, il pourra le tuer ! » Mais il n'a pas pu me rattraper. J'avais déjà l'eau jusqu'aux genoux au moment où je me suis arrêté. Pourtant, il m'a assommé d'un coup de hache.

— C'est bien, continue Peuple-Dormeur, nous reviendrons un peu plus tard à cette trahison ! »

La princesse Eugénie avait des pansements ; elle rase les cheveux du blessé, autour d'une plaie à la tête, et elle remplit d'ouate une cavité du cuir chevelu. À la suite de ce bon pansement, le blessé se sent un peu mieux, malgré un gros malaise à la tête.

Un bon jour, Peuple-Dormeur et Bois-Rosé prennent une décision : « Aujourd'hui annoncent-ils, nous faisons l'ascension du Val d'Or ! Presque tous les Aborigènes ont disparu ! »

Mais l'oreille sensible de Peuple-Dormeur entend des délibérations du camp des Aborigènes. Étant donné le grand nombre de pertes de vie, sur les flancs du Val d'Or, les chefs aborigènes ont consulté un jongleur et celui-ci a trouvé que les auteurs de cette tuerie étaient Peuple-Dormeur, Bois-Rosé et Pierre. C'étaient ces trois compagnons, retranchés derrière la clôture de broussailles, qui détruisaient l'armée des Aborigènes.

Sang-Mêlé, L'Oiseau-Noir et Mer Rouge décident donc de lancer une grêle de pointes de flèches empoisonnées sur le groupe dévastateur. Ils étaient certains de le faire périr par le poison. Dès qu'une personne était atteinte d'une pointe de ces flèches, sa mort était inévitable. Peuple-Dormeur, dont l'oreille entendait à plus d'un kilomètre, saisit le plan des Aborigènes. Il donne immédiatement un ordre à ses compagnons : « Cachez-vous, leur commande-t-il, cachez-vous entièrement dans cette clôture de branchages et couvrez-vous de troncs d'arbres. Les Aborigènes vont faire pleuvoir sur nous une grêle de flèches empoisonnées. Si nous ne nous protégeons pas contre ce poison, c'en est fini de notre vie! »

Le groupe des trois assaillants se protège donc sous des troncs d'arbres et échappe à l'effet des flèches empoisonnées tirées par les Aborigènes. Mais aussitôt la grêle de flèches terminée, Peuple-Dormeur intervient auprès de ses compagnons : « Maintenant, sortons de nos abris et couvrons-nous de flèches. Un des chefs aborigènes commence à grimper dans un arbre pour se rendre compte si nous sommes bel et bien morts.

Peuple-Dormeur et ses amis se couvrent de flèches laissant ainsi entendre qu'ils ont été empoisonnés. Pendant ce temps, Sang-Mêlé grimpe dans un arbre. Peuple-Dormeur observe et dit à ses amis : « Sang-Mêlé est installé dans un arbre et il pointe son arme directement sur ma poitrine. S'il tire, il me frappe droit au cœur. Tout de même, je vais essayer de mourir sans manifester la moindre réaction. Après ma mort, vous pourrez probablement, vous autres, prendre possession du Val d'Or! »

Soudain, L'Oiseau-Noir crie à Sang-Mêlé : « Si tu ne les vois pas bouger et surtout s'ils sont criblés de flèches, ne gaspille pas une balle pour si peu! Ne t'occupe plus de ce groupe-là! »

Sang-Mêlé descend de son arbre sans avoir tiré sur les faux cadavres. « Maintenant, déclare Peuple-Dormeur, voilà notre chance arrivée! Il n'y a plus d'Aborigènes qui nous épient! Nous allons donc atteindre le sommet de l'autre montagne! ».

On se rappelait la condition : atteindre le sommet du Val d'Or signifiait être roi et maître de cette contrée. Le groupe des assaillants se met en route vers le sommet d'une des montagnes et tue les Aborigènes qu'ils aperçoivent. Mais Sang-Mêlé et L'Oiseau-Noir, deux tireurs d'élite, harcelaient constamment le groupe blanc. Certains qu'il s'agissait de Peuple-Dormeur et de Bois-Rosé, les deux chefs aborigènes paralysaient le groupe ennemi en coupant les canons de leurs carabines au niveau de la crosse. Une balle bien placée, et la carabine devenait hors d'usage!

Le groupe de Peuple-Dormeur et de Bois-Rosé, une fois privé d'armes, descend en toute hâte vers le pied de la montagne et court le grand danger d'être cerné par les

Aborigènes. Soudain, ces Blancs pénètrent, on ne sait trop comment, dans un coin de terre entouré de fortes branches entrelacées. Vers le centre de cette sorte de parterre, ils aperçoivent un tas de terre entièrement dénudée.

Peuple-Dormeur et Bois-Rosé ne savent plus comment sortir de cette sorte de cercle. De plus, ils se sentent cernés par les Aborigènes. Ils ne peuvent trop compter sur Pierre et la princesse Eugénie qui, postés derrière la haie de broussailles, se servent de leurs armes pour se défendre.

Peuple-Dormeur et Bois-Rosé commencent à remuer le tas de terre qui se dresse devant eux. Ils y découvrent de grandes toiles enveloppant des carabines semblables aux leurs. Il y avait peut-être vingt ans que ces armes étaient cachées, mais elle étaient encore en parfait état.

Ils finissent par se frayer un passage à travers les branches entrelacées, du côté opposé au poste de Pierre et de la princesse ; ils ouvrent le feu sur les Aborigènes et engagent la bataille. Ils abattent presque tous les gardiens du Val d'Or.

Deux ou trois jours plus tard, Peuple-Dormeur et Bois-Rosé se rendent au sommet du Val d'Or. Les chefs Sang-Mêlé et L'Oiseau-Noir les rejoignent pour signer le traité de paix ; ils obtenaient, par le fait même, assez d'argent pour vivre à l'aise jusqu'à la fin de leurs jours.

Mais Peuple-Dormeur profite de cette rencontre pour interroger les chefs aborigènes : « Nous avons assisté à une scène qui demande des explications. Un groupe de cinquante Blancs a tenté de s'emparer du Val d'Or. Vous les avez tous tués, sauf celui-ci. Vous lui avez promis vie sauve s'il courait plus rapidement qu'un Noir. Ce dernier n'a pu le rattraper avant que son concurrent ne s'arrête dans l'eau. Et pourtant le Noir a assommé le Blanc.

— Ah ! ceci n'a pu se produire, réplique un chef. On n'avait pas permis au Noir de frapper le Blanc, si celui-ci courait plus rapidement. S'il l'a assommé, c'est que le Blanc n'a pas pu se sauver devant lui !

— Non, non ! Nous étions barricadés derrière une clôture de branchages et nous avons bel et bien vu le Blanc entrer dans l'eau jusqu'aux genoux et se faire frapper par le Noir qui le suivait d'assez loin. Tu vas réunir cinquante des tiens et nous allons leur trancher le cou comme vous avez fait aux cinquante Blancs ! »

Le chef aborigène fait venir cinquante guerriers de sa bande. Peuple-Dormeur et Bois-Rosé leur donnent la mort pour venger celle des cinquante Blancs.

On signe le traité de paix avec Sang-Mêlé, L'Oiseau-Noir et Mer Rouge. Les nouveaux maîtres du Val d'Or donnent aux Aborigènes de l'or et de l'argent en quantité suffisante pour les faire vivre.

Pierre, la princesse Eugénie, Peuple-Dormeur et Bois-Rosé étaient sur la montagne. Soudain, ils voient venir deux hommes qui font l'ascension du Val d'Or. Le groupe de

quatre va à leur rencontre, et Peuple-Dormeur leur adresse la parole: «Où allez-vous, vous autres?»

— Nous venions pour avoir notre part du Val d'Or. Nous avons vu des gens s'agiter et nous venions participer à la conquête de ces montagnes.

— Vous vous êtes battus longtemps, je suppose, pour gagner le Val d'Or?

— Non! Nous passions sur la route par hasard et nous avons observé que les Aborigènes avaient quitté les flancs de ces montagnes. Nous connaissions la condition traditionnelle: celui qui monterait au sommet du Val d'Or en serait le roi et maître. C'est la raison de notre présence ici! Vous ne pourriez pas nous récompenser un peu d'une façon ou d'une autre?

— Oui! répond Peuple-Dormeur. Avance ici, toi!»

L'homme interpellé s'avance. Peuple-Dormeur dit à Pierre: «Que feras-tu à un homme qui a trempé ses mains dans le sang de ta mère, sur le bord de la rivière? Toi, tu étais bébé. C'est lui qui a tué ta mère! Elle a dit — nous l'avons entendue — qu'il la tuait pour un secret qu'elle n'avait dit à personne, sauf à ton père! Elle a averti son bourreau: «L'enfant que je tiens dans mes bras, a-t-elle dit, te mettra à mort! C'est toi, Pierre, l'enfant dont elle parlait. Nous avons été, Bois-Rosé et moi, les témoins de la mort de ta mère. Et toi, assassin, je me souviens de ta figure, je te reconnais!

— C'est lui, reprend Pierre, qui a trempé ses mains dans le sang de ma mère! Eh bien! je veux, moi aussi, tremper les mains dans le sang de son bourreau!»

À ces mots, Pierre tire son sabre et tranche la tête de l'assassin de sa mère. Puis il s'adresse à Peuple-Dormeur et à Bois-Rosé: «Que vais-je faire maintenant de la princesse Eugénie?»

— Eh bien! Tu n'as qu'une chose à faire! Prends le carrosse dont elle s'est servie pour venir ici, et file chez le roi, son père. Quand ce dernier apprendra que tu es roi et maître du Val d'Or au même titre que nous il n'hésitera pas à te donner sa fille Eugénie en mariage!»

Pierre monte dans le carrosse en compagnie de la princesse et revient chez le roi, son futur beau-père. Il lui déclare qu'il est roi et maître du Val d'Or pour avoir aidé à le conquérir, et qu'il est vingt fois plus riche que le père de la princesse.

Le roi a donné sa princesse Eugénie à Pierre pour épouse. Ils ont toujours vécu chez le roi. Et s'ils ne sont pas morts, ils vivent encore!

PEUPLE-DORMEUR ET BOIS-ROSÉ

Récit oral raconté à Cap-Chat, comté de Gaspé, Québec, le 16 juillet 1955, par Alfred Thibault (61 ans) qui l'avait appris, en 1923, de son père, Alexis, alors âgé de plus de 70 ans.

Enregistrement no 752. Conte non analysé dans l'Index Aarne-Thompson. C'est un long récit probablement tiré d'un roman de la période d'après-guerre de 1870, mais qui a conservé une teinte d'ancien conte merveilleux.

Enn' fois, c'est bon d' vous dire, c'éta't deux armées qui s' batta'ent su' l'Îl'-dés-Astres, l'armée français' p'is l'armée prussienne. P'is, un bon jour, i' y ava' un soldât d' l'armée français' qui s' décid' de désarter.

I' s' pâ'r avec un' charg' de provisions, enn' poch'té d' provisions, p'i' i' s'en vâ m'ner çâ en arguier' [arrière] dés... dés champs d' bataille. P'is l' lend'main matin, i' prend sa poch' de provisions p'i' i' pren' un ch'min p'i' i' s'en vâ dan 'a forat [forêt].

On vâ dir', vers lés dix heur's de l'avant-médi, c' qu'i' voét [voit] v'nir en avant d' lui, in saldât d' l'armée prussienne. I' dit: « C'est b'en qu' trop çartain qu' vâ fouloèr(e) s' batt' tous lés deux! » vu qu' c'éte' in d' cés soldâts d' l'armée français', lui, p'is l'aut' c'éte' in dés saldâts d' l'armée prussienne.

Mé' quante l' saldât d' l'armée prussienne arrive à lui, i' baiss' la tête, l' saldât d' l'armée prussienne, p'i' i' gu'i dit, i' dit: « Tu m'âs l'air, i' dit, a'oèr in secre' [secret] à conté' à un homm' qui s'ra't fidèl' comm' toé!

— B'en, i' dit, l' secrat que j'ai t'-à conter, i' dit, j' désarte. Tu l' voés, i' dit, j' désart' l'armée, i' dit, j' m'en vâs.

— B'en, i' dit, si tu veux m'attend'e, i' dit, icitte à d'main matin, i' dit, j' s'rai écitt' pour désarté' a'ec toé. I' dit, moé, i' dit, on ést mal nourri dans mon armée, i' dit... on a p'us r'guien à manger qués'ment, p'i' i' dit, j'ai dessein d' désarter, moé 'ssi. I' dit, si tu veux m'attend' d'écitte à d'main matin à neuf heures, i' dit, j' s'rai écitt' pour désarté' avè' [avec] toé!

— L'aut' dit, i' dit, c'est correck, i' dit, si... si c'est çartain c' que tu m' dit lâ, qu' tu veux désarter.

— I' dit, attends-moé, i' dit, j' te jur', d'écitte à d'main matin à neuf heur's, j' s'rai rendu écitt' pour désarté' avec toé!

— I' dit, c'est correck, i' dit, m'âs t'attend'e. I' dit, comment c' que tu t'appell's, toé? »

L' soldât d' l'armée français' s'app'la't Peuple-Dormeur. P'i' i' dit: «Toé, i' dit, soldât d' l'armée prussienne?

— I' dit, moé, i' dit, j' m'appell' Bois-Rosé.

— Ah! i' dit, c'est correck! I' dit, à d'main matin à neuf heures! »

Lâ, i's s' laiss'nt tous lés deux, p'i' un prend son bord, p'is l'aut' prend l'aut'e. Mé' l' soldât d' l'armée prussienne, lui, i' ést ouatché [watch]¹ en arrivant dans son armée. I's s' dout'nt qui veut désarter. I's gu'i 'oeille' [voient] appareiller du manger, p'i' i's s' dout'nt qu'i's veul'nt... qu' i' veut désarter. I' ést ouatché tou' 'a nuit'. I' peut pâs désarter dans la nuit', i' ést ouatché tout l' temps. Ça vâ à neuf heur's l' lend'main matin avant qu'i' peuv' laisser lés rangs, mé' i' emport' pâs d' manger, i' emporte r'guien, i' pâr' avecque r'guien à manger.

L'aut'e, lâ, lui, Peupeul-Dormeur qui l'attenda't, i' dit: «C'st in homme — à neuf heure' i' voét qu' l'aut'e ést pâ' arrivé — i' dit, c'st in homme, i' dit, qui â pâs d' parole! I' dit, mecqu'i' arrive, i' dit, j' gu'i flamb' la tête avec mon sâb'e, i' dit, j' 'i coup' la tête avec mon sâb'e. »

Ça fa't que, on vâ dir', to'jours, v'lâ Bois-Rosé qu' arrive, i' é' [est] onze heur's dans l'avant-médi. Peuple-Dormeur gu'i dit: «Quoi c' que t' â' eu, i' dit, qu' t' arrive' écitte à onze heur's p'is tu m'ava's promis qu' tu s'ra' écitte à neuf heures? »

Ça fa't qu' i' gu'i cont' son histoèr' qu' i' â été ouatché par lés sentinell's tout' la nuit', qu' i' â pâs pu désarter, i' â pu partir 'ien qu' à neuf heur's du matin. Fa't qu' lâ i's sépar'nt lés provisions qu'il' ont tous lés deux, p'is lés v'lont [voilà] partis tou' 'és deu' avec checun la moitié dés provisions su' leu' dos, p'i' i's s'en vont.

On vâ dir' qu' i's march'nt p'usieurs jours dans l' boâs. Enn' bonn' journée, Peupeul-Dormeur di' â Boâs-Rosé i' dit: «Écout' don in peu!» I' prend sa poch' p'i' i' 'a jette à terre, Peupeul-Dormeur, lui, p'i' i' écoute. I' s' mat l'areill' su' l' terrain p'i' i' écoute. C'éte' in homm' qu' attendé' [entendait] à un mille, çâ, Peupeul-Dormeur. I' dit' à Boâs-Rosé, i' dit, «Laissons nos poche' écitte, p'i' i' dit, courons! I' dit, i' y â enn' riviér' pâs b'en loin d'citte, p'i' i' dit, i' y â un homme, i' dit, qu' ést apra' égorgé' enn' femme' dans l'eau. I' dit, j'attends crier la femme!»

I's parte' à la course au travers du boâs p'i' i's s'en vont. Mé' quand i' arrive' à la riviére, l'homme éta' à l'eau aux g'noux, p'i' i' â la femme renvarsée su' son brâs p'i' is ést apras la poignardé' avec son poignârd. Mé' la femme, 'a lés voét, 'a s' trouv'

1. *Watch* [to] (angl.): Surveiller, guetter.

drett' vis-à-vis d' 'és [eux] aut's, elle. 'A dit: «Oés-tu, 'a dit, tu m' tues pour in secret qu' j'ai jama's conté à d'aut' qu'à mon mari, p'i' 'a dit, tu m' tues pour(e) c' secret-lâ, mé' 'a dit, l'enfant que j' port' su' ma poitrine, p'i' 'a dit, lés deux témoins qui t' voeill'nt lâ, 'a dit, t' déclâr'ront, p'is l'enfant que j' port' su' ma poitrine, un jour s'râ ton bourreau!»

En disant çâ, lui, ça gu'i fa't l'ver la tête, p'i' i' voét lés deux gârs d' l'aut' côté d' la rivière, i' lâch' la femm' dans l'eau p'i' i' prend l' boâ' à la course. I' ont pâs l' temps de l' tirer.

Peuple-Dormeur s'en vient, p'is Boâs-Rosé, i's sort'nt la femm' de l'eau. L'enfan â pâ' enn' grain' de mal, lui, p'i' i's sort'nt la femm' de l'eau. La femm' rend lés dargniers soupir' en la sortant d' l'eau, elle. Boâs-Rosé dit, i' dit: «On vâ fére in trou pour lés enterré' écitt' dans l' sâb'e. I' dit, on vâ s' prend' dés baguett's, p'i' i' dit, on vâ creuser dans l' sâb'e pour enterrer c'tte femm'-lâ. On n'est pâs pour la laisser manger par lés bête', écitte!»

C' fa't qu'i's creuse' un trou p'i' i's mett'nt la femm' dedans. Boâs-Rosé di' à Peupleul-Dormeur, i' dit: «Quoi c' qu'on vâ fér' d' l'enfant, i' dit, on vâ-tu l' tuer pour l' mett' dans l' trou avec sa mère, ou b'en don, i' dit, si on vâ l'enterrer vivant?»

— Peuple-Dormeur dit, i' dit, moé, j' pâs capab'e, i' dit, d' fér' de mal à in innocent qui m'â jama's r'guien fait'.

— I' dit, quoi c' tu vâ' en fére?

— I' dit, m'â l'emm'né' avec moé. I' dit, on a d' l'eau sucrée, i' dit, dans nos sacs, lâ, i' dit, on vâ d'i fér' boér' d' l'eau sucrée. I' dit, on peut l' fér' viv' enn' bonne escousse [secousse]² a'ec d' l'eau sucrée!»

I' enterre' la femme, p'is lâ, i's s'en vont qu'ri' [quérir]³ leu's poch's de manger, et p'i' i's font d' l'eau sucrée. P'is lâ, i's march'nt le long d' la mer, i's sont l' long d' la mer, lâ. I's marchent l' long d' la mer. P'is d' temps en temps i's f'sa'ent boér' d' l'eau sucrée à l'enfant.

On vâ dir' qu'i's sont 'ted b'en [peut-être bien] un sept huit jour' encor' de minme à marcher l' long d' la mer. Tout d'in coup, i's voeill'nt v'nir in vaisseau dans l' large; i's font dés signaux. L' vaisseau s'aparçoét de d' çâ, i's mette' enn' chaloupe à l'eau p'i' i's vienn'nt lés charcher.

I' embarque' à bord du stim [steam]⁴, p'i' en embarquan à bord du stim, le capitain' lui, il ava't sa femme à bord. Peupleul-Dormeur d'i d'mand' voér si i's sont capab's d'avoèr soin de c't enfant-lâ jusqu'à temps qu'i' fais'nt terre a'ec le stim. L' capitaine dit: «Oui, i' dit, ma femme ést écitte à bord, i' dit, 'a vâ a'oèr soin d' l'enfant!»

2. *Secousse*: Espace de temps.

3. *Quérir*: Chercher.

4. *Steam* (angl.): Vapeur. Ici, *steamer*: vaisseau mù à la vapeur.

C' fa't qu'i' vâ m'ner l'enfan à sa femme, l' capitaine, lâ, lui, p'is la femm' prend soin d' l'enfant. On vâ dir' que ce stim-lâ, lui, s'en vâ fesser⁵ un' gross' place. I' arriv' dan enn' gross' ville. I' arriv' dan enn' gross' ville, dans l'avant-médi. Peupeul-Dormeur p'is Boâs-Rosé sort'nt fére un tour dan 'a vill' dan après-médi. Et p'is l' soèr, vers lés deux t'oâs heur's dans l'après-médi, i's d'mande' au capitain' comment c' qu'i' gu'ieux [leur] doét pour lés avoèr emm'nés lâ p'i' avoèr son enfant, qu'i' veut régler çâ, p'is qu'i' s'en vâ, i' débarqu' lâ.

L' temps qu'i' ava't débarqué à terr' dans l'avant-médi, i' ava' attendu [entendu] parler du Val D'Or. Le Val D'Or c'éte't dés montagn's, çâ, qu'éta' en or massif. Et p'i' i' y ava't b'en dés armées qui s'ava'ent battues pour asseyé' à gâgner l' Val D'Or, p'i' i' ava'ent jama' été capab's d' gâgner l' Val D'Or. C'éte't [était] lés Indiens qu'éta'ent roi' et maît's du Val D'Or. I' y ava't Sang-Mêlé, l'Oéseu-Noèr p'is Mer-Rouge, c'é' [est] 'és aut's qu'éta'ent lés troâs roi' indiens du Val D'Or. P'is lés ancêt's s'ava'ent battus, dés années p'is dés années pour asseyé' à gâgner c' Val D'Or-lâ, p'i' i' ava'ent jama' été capab's d' gâgner. Çâ ava't resté aux Indiens.

P'is lés Indiens, i' ava'ent dés réglements, 'és aut's. I' ava'ent dit que si i' y en ava' un qui v'na't qu'à monter su' l' Val D'Or, qu'i' s'ra't roi et maît' du Val D'Or... un Blanc, qu'i' s'ra't roi et maît' du Val D'Or moyennant qu' tu gu'ieu' donn's d' l'or p'is d' l'argent pour viv'e l' restant d' leu' vie à r'guien fére, 'és aut's. Mé' qu' par malheur, qu'i's sava'ent b'en qu' parsonn' mont'ra't jama's.

Peupeul-Dormeur p'is Boâs-Rosé ava' attendu parler de d' çâ, 'és aut's, dans l'avant-médi qu'i' ava'ent sorti, lâ; p'i' i's voula' aller lâ pour asseyé' à s' batt' cont'e l' Val D'Or pour v'nir un jour à gangner l' Val D'Or.

On vâ dir' qu' lâ, i's règle' avec le capitaine. Mé' l' capitaine, i' veut garder l' p'tit enfant, lui. I' dit: « Laissez-nous-lé! Quo' c'est qu' vous allez fér' de d' çâ, c't enfant-lâ, vous aut's? Ma femm' veut l' garder; si vous voulez nous l' laisser, on vâ l' garder!

— Peupeul-Dormeur dit, non! I' dit, j'ai t-emm'né c't enfant-lâ de trop loin pour(e) l' laissé' en risqu' de sa vie, écitt' su' l'eau. I' peut fér' naufrage, n'importe quel temps, i' dit, su' l'eau, dés fois dan un' tempête. I' dit, j' su's capab' de l' mett'e en éleuve écitte à terre, en sûr'té, i' dit, p'is plus târd, i' dit, je l'a'rai, c't enfant-lâ! »

On vâ dir' que Peupeul-Dormeur prend l'enfant dans sés brâs p'i' i' sort. Prend la vill' p'is commence à marcher dans la ville. Boâs-Rosé est en arguiér' de lui. D' temps en temps, Boâs-Rosé, i' rit d' lui. I' dit: « T' a'ra's dû l' laisser là-bâs. C'tte femm'-là voula't l' garder, c't enfant-lâ. Lâ, tu fa's rir' de toé avec in enfant dans lés brâs. » C'té' in soldât, çâ. I' éta' armé, lâ, lui, l' sâb'e à sés côtés, p'i' i' ava't dés habits d' soldât. I' ést pareil comme in soldât qui v'na't d' l'aut' côté aujourd'hui, n'us aut's, p'is qu'on

5. *Fesser*: Rencontrer, rejoindre, aborder à...

voèra't b'en armé' comprends-tu, on trouvera't çâ curgüieu'⁶ au prix dés années qu'i' a jama' eu d' guerre... quand on voé' in gârs d' minme, hein!

Ça fa't que te'jou's Peupeul-Dormeur, lui, i' dit: « Accup'-toé pâs de d'çâ. I' dit, c'est moé qui l'â' c't enfant-lâ, p'i' i' dit, j'en ai soin! » Peupeul-Dormeur sort d' la ville, mé' i' arrive en déhors d' la ville, ça commence à brunir, le soèr. I' voé' enn'... un gros château. « Quiens! i' dit, j' vâs rentré' écitt' pour mett' mon enfant en éleuve!

— I' dit, sé's-tu qui c' que c'est qui reste écitte?

— I' dit, non, mé' i' dit, c'est du monde à l'aise. R'gâr' la bâtisse!»

I' arriv' p'i' i' cogne à 'a porte. En cognan à 'a porte, c'est un domestiqu' qui vient lui rouvrir la porte. I' d'mande 'oèr qui c' que c'est qui rest' lâ, si c'est un roi ou un seigneur. I' ont dit, c'est... l' domestiqu' dit, i' dit: « C'est un roi.

— I' dit, on voudra't gu'i parler. »

C' fa't que l' domestiqu' s'en vâ qu'ri le roi p'is gu'i dit çâ, qu'i' y â deux soldâts b'en armés qui sont à la porte, qu'i's voudra'ent l' voèr. Le roi s'en vient lés fér' rentrer, p'i' i' 'és pâs' dan enn' salle, p'i' i' gu' ieu' [leur] d'mand' quoi c' qu'il â affère à lui. P'i' i's gu'i cont'nt leurs histoèr's: qu'i's vienn'nt de débarquer d'à bord d'un bateau, p'is qu'i' ont c't enfant-lâ et puis qu'i's voudra'ent l' fère él'ver, 'oèr si i' ést capab' d'él'ver leu' z-enfant.

I' dit: « M'â' aller d'mander çâ à ma femme. I' dit, v'lâ deux jours qu''a ést dans son lit. 'A vient d' trouvé'⁷ enn' p'tit' fille. P'i' i' dit, m'â' gu'i d'mander. Si 'a veut l' garder, i' dit, on vâ l' garder. »

Fa't qu'i' vâ d'mander çâ à sa femme, lui. La rein' di' oui, qu''a vâ l' gardé' a'ec sa p'tit' fille. On vâ dir' qu'il laiss' l'enfant lâ, lui. Mé' le roi gu'ieu' dit: « Vous allez couché' écitte, et p'is d'main matin vous v's en irez; vous êt's pâs pressés!»

Le roi, i' voula't jâsé' avec 'és aut's, s'informer d' la guerr' de cés pays-lâ, comment c' que ça alla't dans cés plaç's-lâ. C' fa't qu'i' ont pâssé la veillée avec le roi, à jâsé' avec lui. P'is l' lend'main matin, le roi dit, i' dit: « J' veux pâs qu' vous part'ez d'écitte, i' dit, sans m' voèr, demain matin. J'ai t-affère à vous aut's!»

L' lend'main matin, 'és aut's, i's s' sont l'vés d' bonne heure, p'i' i's s' prom'na'ent su' 'a gal'rie. Le roi, lui, i' s'ést l'vé, i' éta't huit heures, p'is s'ést en-allé cogné' à leu's chamb's; mé' i' a vu qu'i' y ava't parsonne à leu's chamb's. I' pensa't ques'ment qu'i' éta'ent sortis. I' a sorti déhors. P'i' en sortant déhors, i' 'és â vus su' l' perron, i' 'és â fait' rentrer, p'i' i' s'ést mi' encôre à parlé' avec eux aut's. P'is lâ, 'és aut'e, i's gu'i ont d'mandé comment c' qu'i's gu'ieu' d'va'ent pour leu' coucher, qu'i's voula'ent s'en aller. Le roi dit, i' dit: « C'est pâ' enn' cenne, p'i' i' dit, si vous voulez resté' écitte,

6. *Curieux*: Bizarre, étrange.

7. *Trouver un enfant*: Donner naissance à un enfant.

tant qu' vous allez vouloèr resté' écite, i' dit, c'est pâ' enn' cenne! Vous allé' a'oèr rien qu'à vous prom'ner p'i' à parlé' avec moé pour me désennuyer, i' dit, c'est tout c' que j' vous d'mande!

— I' ont dit, non, Sir' mon roi. I' ont dit, on a attendu parler du Val D'Or, c'est pâs b'en loin d'écite', qu'i' para't, l'Val D'Or. P'i' ô' a attendu parler du Val D'or, que nos vieux parents sont battus b'en dés années pour asseyé' à gâgner l' Val D'Or, p'i' i' ont jama's 'té capab's de l' gâgner. P'i' on veu' aller lâ, n'us aut's, pour asseyé' à tuer les Indiens, pour v'nir in jour à gâgner l' Val D'Or.

— Le roi dit, si vous voulez vous en aller c'est d' vot' affér', j' su's pâs maît' de vous aut's. Mé' si vous avez besoin d' monition, allez dans més magasins, prenez la monition qu' vous avez d' besoin, p'i' i' dit, allez-vous-en si vous voulez vous en aller. P'is si vous voulez resté' écite, i' dit, ça vous coût'ra' pâ' enn' cenne.

— I' ont dit, non, merci, Sir' mon roi, on veut s'en aller, lâ!»

On vâ dir' qu'i's s'en vont dan in magasin, lâ, 'és aut's, p'is s' chargent de provisions p'is d' monitions, c' qu'i's sont capab's porter, p'is... I's prenne' in ch'min qui prend l' boâs pour s'en allé' à c'tte plac'-là, au Val D'Or. On vâ dir' que... on vâ dir' qu'i' arrive' au Val D'Or, p'i' en arrivan au Val D'Or i's voeill'nt lés troâs montagn's. Mé' c'est garni d'Indien apras çâ, c'est noèr de monde apras çâ.

Peupleul-Dormeur di' à Boâs-Rosé, i' dit: «Asseill' don ta carabin' là-d'dans, voèr si tu vâ' en tuer, toé!» I's s' trouva'ent d'un côté d' la rivière, lâ, p'is l' Val D'Or éta't d' l'aut' côté. C' fa't qu' Peupleul-Dormeur [Bois-Rosé] prend sa carabin' p'i' i' tir' là-d'dans. I' voét tumber lés corps, comprends-tu, i' ava' un' carabin' qui tira' à un mille. Lui 'tou⁸ tire avec la sienne, ça décolle⁹, l'monde!

On vâ dir' que lâ, i's font la chasse aux Indiens, 'és aut's, lâ. I's rest'nt lâ p'i' i's font la chasse aux Indiens. P'i' i's s' nourri'ss'nt de bêt's sa'vag's dans l' boâs, la pardrix, le lguievu' [lièvre], l'or'gnal [orignal], tout's sort's de bêt's. Et p'i' i' on [ont] un camp¹⁰, i' on [ont] in vieux camp', p'i' i's rest'nt dans c' camp'-là.

Laissons-lés, lâ, lâ, 'és aut's, i's font la chass', lâ, aux Indiens, pour v'nir in jour à gâgner l' Val D'Or. R'venon à Pierre, le p'tit gârs qu'i' ava'ent mi' en éleuve, lâ. I's l'app'la'ent Pierre, 'és aut's. P'is la princess' que le roi él'va't s'app'la' Eugénie, la princess' que le roi él'va't.

Dans lés cont's ça vâ vite, on vâ dir' que lés enfants grandiss'nt, p'i' i's commence' à allé' à école, p'is c'est Pierr' qui chârrie [charroyer] lés liv's d' Eugénie, d' la belle Eugénie. C'st enn' bell' p'tit' fille à plein, enn' bell' p'tit' princesse. Mé' Pierre i' sava't

8. *Itou*: Aussi, pareillement.

9. *Décoller*: Se déplacer à grande vitesse, quitter rapidement le lieu occupé.

10. *Camp*: Habitation rustique érigée à la hâte pour servir pendant une période assez brève.

pâs qu'i' éta't pâs l' garçon du roi, i' s' pensa't l' princ' du roi, lui, Pierre. I' gu'i ava't jama's dit qu'i' éta't pâs son prince.

On vâ dir' que lés enfan alla' aux écol's tou' 'és deu' ensemb'e, p'is Pierr' porta't lés liv's d'Eugénie, et p'i' i's s'adonn'ent b'en, c'éta't l' frér' p'i' 'a p'tit' soeur, i's s' connaissa'ent pâ' à pârt que çâ, 'és aut's. C'ta't l' frér' p'is la p'tit' soeur. Mé' i' y ava' un aut' princ' qui resta't pâs b'en loin de d'lâ, qu' son pér' le roi sava't qu' s'éta' un enfan adoptif, çâ, Pierre. P'i' i' a parlé de d'çâ à son garçon, qu' c'ta' un enfan adoptif. P'is son garçon, i' a'ra't voulu v'nir voèr la belle Eugénie, lui, comprenez-vous. Et puis, i' voya't Pierr' qui éta't tout l' tem [temps] avec. On vâ dir' que la belle Eugénie éta't rendue à quinz' seize ans, lâ, p'is Pierre éta' aussi vieux qu'elle, lui, 'tou. P'is d' temps en temps, i's s'en v'na'ent tou' 'és deux d' l'école, p'i' i's s'assisa'ent l' long du ch'min, i's s'embrassa'ent, i's joua' ensemb'e: i's s' pensa'ent frère et soeur, 'és aut's!

Mé' l'aut' prince, lâ, lui, i' sava't çâ qu'i' éta'ent pâs frère et soeur, p'i' i' dit: « Si Pierr' vient qu'à sa'oèr qu'i' ést pâs frère et soeur avec elle, i' dit, i' peut v'nir à fér' déshonneur au roi, vouloèr marguier sa princesse, p'is ça vâ fér' déshonneur au roi, c'st un enfant trouvé, çâ. »

Ça fa't qu' son pére à c' princ'-là a parlé de d' çâ à l'aut' prince... à l'aut'e roi, lâ, que son princ' voudra't v'nir 'oèr sa princess' mé' qu' Pierre ést te'jour' à l'entour de elle. Mé' Pierre éta't rendu, lâ, on vâ dire, à enn' vingtain' d'années, t'ed b'en. « Oué? L'aut'e roi di' oué? B'en, i' dit, à partir d'aujo'rd'hui, i' dit, Pierr' gu'i parl'ra p'us, p'i' i' dit, i' a'ra' p'us d'affère à elle! »

Ça fa't que l' lend'main matin, le roi di' à Pierr' qu'i' â affère à lui, à son bureau. Ça fa't qu' Pierr' pâsse à son bureau, p'is le roi gu'i dit, i' dit: « Dans par à matin, i' dit, j' te défends d' parlé' à Eugénie. P'i' i' dit, t' és t-assez instruit comm' t' és lâ, tu guirâs p'u' à l'école; ton école ést fénié, lâ. I' dit, j'ai du mond' qui travaill' su' més terre' écitte, p'is j' t-obligé d'aller voèr çâ, à tous lés jours, l'ouvrag' qui s' fait lâ; i' dit, c'ést toé qui vâs gu'y eller. I' dit, âs-tu enn' bonn' mont'e? »

— Pierre di' oui, j'ai enn' pâs pir' mont'e! »

Le roi pren enn' mont' qui gu'i coûta't cent piass's, dans sa poche, p'i' i' gu'i denne à Pierre. « Quiens! i' dit, elle, 'a quient meilleur temps qu' la quienne [tienne]! Ton ouvrag' que tu vâ' avoèr à fére aujo'rd'hui, ça vâ êt' de fére att'lé' un j'val [cheval] par un domestiqu' p'is l'emm'né' d'van 'a porte. Tu vâ' embarquer, p'is tu vâs monter voèr lés homm's qui travaill'nt su' ma terre, lâ. I' dit, ça vâ t' mett'e enn' demi-heur' t'oâs quârts d'heure à monter lâ a'ec la voéture; tu vâ' allé' 'oèr lés homm's qui travaill'nt su' 'a terre. Ça vâ êt' ton ouvrage à tou' 'és jours. Mé' i' dit, oublie pâs çâ, j' te défends d' parlé' à Eugénie, dans par aujo'rd'hui. C'ést féni! »

Ça gu'i fa' enn' pein' terrib'e, çâ, lui, Pierre, de p'us parlé' à Eugénie qui s'adenn' si b'en avec... qui s'adenn' si b'en avec elle. I' dit: « C'ést correck, Sir' mon roi! » C'ést

lés ord's du roi, faut b'en qu'i' suiv' lés ord's. Mé' i' sort de d'lâ lui, d' l'offic'¹¹ du roi, lés larm's gu'i' coul'nt su' 'és joues, p'i' i' rent' dans sa chamb'e.

Mé' quant' la princesse l' voét, lâ, elle, qu'i' â d' la pein' p'is qu'i' rent' dans sa chamb'e, 'a rent' darguiér' lui dans sa chamb'e. « Quoi c' que t'âs, Pierre? » Lâ, Pierr' gu'i' cont' çâ, qu'i' ést p'us capab' d' 'i' parler, p'us r'guien. B'en, 'a dit: « Parl' pâ' un mot Pierre, parl' pâ' un mot, 'a dit, Pierre. 'A dit, dis r'guien! 'A dit, on vâ s' rencontrer pareil¹²! 'A dit, tu viendrâs, l' soèr à neuf heures. Mon pér' se couche à neuf heures. Tu viendrâs fére l' tour d' la maison, tu viendrâ' à mon châssis¹³ d' chamb'e en arguière. Tu viendrâs parlé' a'ec moé à neuf heures, apras neuf heure' à tou' 'és soèrs. 'A dit, j' t'attendrai, 'a dit, j'ai t-affère à t' parler. »

Bon, lâ, la princesse, elle, 'a s'en vâ aux écoles, p'is Pierre, lui, i' embarqu' dan 'a voétur' p'i' i' s'en vâ fére un tour su' 'a terre 'oèr aux homm's qui travailla'ent su' 'a terre. Quand i' arrive aux homm's qui travaill'nt su' 'a terre, lés hommes... lés for'man' [foreman]¹⁴ voeill'nt venir(e) l' cârrosse, i's pens'nt que c'ést le roi. C'éta't dan 'és chaleurs d'été, i' f'sa't chau' in affère épouvantab'e. Lés for'man' ont dit: « Dépêchez-vous, v'lâ le roi qui s'en vient! »

Lés homm's, ça travailla'ent pour la mort. C' fa't qu' tout d'in coup, i's voeill'nt que c'ést pâs le roi, I' ont dit: « C'ést l' prince, i' ést t'ed b'en pir' que le roi, p'is dépêchez-vous! »

Mé' Pierre arrive, lui, p'i' en arrivant, Pierr' leu' crie d'arrété' enn' menute. C' fa't qu' lés homme' arrê'tnt tout's; i's s'en vienn'nt, et pui' i' 'és appelle à lui, i's s'en viennent l' trouver. I' ont dit: « Quoi c' que vous avez, beau prince, à nous dire, à matin? »

— I' dit, avez-vous pour b'en longtemps, i' dit, à travailler comm' çâ pour la mort, que la terr' vous r'vol' par d'ssu' 'a tête, vous v's fait's mourir à travailler?

— Ah! i' ont dit, faut travailler pour gâgner not' vie, on â 'ien qu' çâ à fére!

B'en, i' dit, quand on travaill' pour gâgner not' vie, on pren in train tranquill'ment, p'i' i' dit, pour quiend'e [tenir], pour êt' capab' d' toffer [to tough]¹⁵ pour viv'e enne escousse [secousse]... pâs travailler comm' vous travaillez lâ. I' dit, vous travaillez trop fort! »

I' ava't 'ted b'en cinquante, soixante homm's qui travailla' à la terre, lâ, p'i' i' éta'ent sept ou huit for'man pour cinquante soixante hommes. I' dit: « Toé, comment c' fa't d'années qu' t' és for'man? »

11. *Office* (angl.): Bureau, cabinet de travail.

12. *Pareil*: Pareillement, de la même façon.

13. *Châssis*: Fenêtre.

14. *Foreman* (angl.): Contremaître, chef d'équipe.

15. *Tough* [to] (angl.): Endurer, durer, tenir le coup.

— Ah! I' dit, moé ça fa't cinq ans!... l'aut'e, six ans, l'aut' dix ans, l'aut' douze ans.

— Oui, Pierr' dit, i' dit, comment c' que vous avez d' l'heur', lés for'man'?

— I' ont dit, n'us aut's, lés for'man', on â enn' piass' et vingt-cinq de l'heure [jour]. P'is lés travaillan i' on enn' piass... par jour, enn' piasse et vingt-cinq par jour, p'is lés travaillan i' on enn' piass' par jour, 'és aut'es.

— Oui?

B'en, Pierr' dit, dans par aujo'rd'hui, lés travaillan i' von a'oèr un' piasse et vingt-cinq. C'st eux aut's qui travaill'nt! P'is lés for'man', enn' piass'. Pour lés r'gârder travailler, c'st assez!»

I' chang' tout çâ, lâ, lui, Pierre. I' denne enn' piasse et vingt aux travaillants, p'i' i' denne enn' piasse aux for'man'. P'i' i' dit: «Toé, c' fa' assez longtemps qu' t' és for'man', tu vâs travailler, p'i' on vâ mett'e in aut' for'man' à ta place un autre homme à ta place!» P'i' i' chang' tous lés for'man' p'i' i' r'vir' tout çâ d' bord, lui. Heille! Maudit! Lés aut'es, i' aim'nt pâs çâ, lâ! Mé' c'est lés réglements, çâ; faut qu' çâ s' faize!

Ça fa't que lâ, lâ, ça march' de minm' çâ. I' chang' lés for'man', lui, p'i' à tou' 'és jour' i' vâ' fére un tour, lés voèr. Mé' à tous lés soèrs, apras neuf heures, i' s'en vâ fére un tour en arguier' du château, pour voèr la princesse, pour parlé' a'ec la princesse.

Un bon soèr, i' s'en vient d' su' la terr' pour travailler, le domestiqu' de jour, qu'est lâ, l' domestiqu' de nuit' v'na't d'arriver p'i' i' gu'i dit que l' domestiqu' de nuit' a affére à lui. Ça fa't qu' l'aut' domestiqu' vâ qu'ri' l' domestiqu' de nuit' qu'est d' nuit' p'i' i' s'en vient gu'i parler. I' dit: «J'a'ra' affére à vous parler seul, i' dit, beau prince!»

Ça fa't que l' princ' s'en vâ in peu à l'écârt p'i' i' gu'i parle. I' dit: «Beau prince, i' dit, allez-vous voèr la princesse, vous, i' dit, apras neuf heure' écite; darguière l' château?»

I' d'mand' ça au prince... à Pierre, lâ, mé' il l'appell' le prince, i' pens' que c'est l' princ' du roi, lui.

Pierr' dit: «Oui, j' gu'y vâs!»

— B'en, i' dit, prenez garde à vous, i' dit, i' vâ vous arriver malheur, à soèr! I' dit, hier à soèr, quand qu' vous avé' été lâ, i' dit, j'ai vu in princ' sortir de d'dans l' jardin a'ec in sâb'e à la main. I' dit, i' lich' [lécher]¹⁶ la princesse à soèr, mé' i' 'a lich'rá pâs, d'main soèr. C'est mon sâb' qui vâ gu'i flamber la têt' su' 'és épaules... qui vâ gu'i coupé' 'a têt' de d'ssu' 'és épaules.

— B'en, i' dit, j' te r'marcie, i' dit, domestique!»

16. *Licher*: Cajoler, flatter, caresser, user de galanterie.

Lâ, Pierre, lui, i' rent' pâ' au château, p'i' i' s'en vâ dan in magasin d' fer, p'i' i' s'agète [achète] in revolver¹⁷, in trent'-deux, p'i' i' l' remplit d' cartouch's, p'i' i' l' mat [met] dans sés poches. P'i' i' s'en vient prend' son souper, p'i' apras que l' soupé' ést pris, i' veille enne escouss' dan 'a méson [maison], p'i' apras çâ, i' vâ fére in tour déhors. P'is vers neuf heure' et d'mie i' s'en r'vien encôre au châssis.

La princesse, 'a rouvra't l' châssis p'is lui i' s'assisa't su' l'allég' du châssis p'i' i' parla' avec la princesse. P'is dés foi' i' embrassa't la princesse. P'is lâ, la princesse gu'i ava't juré qu''a n'en mariera't [épouserait] jama's d'aut' que lui. C'ta't lui qu''a alla't marguier. I' ést apras parlé' a'ec la princesse, la princess' veut l' faire entrer dan 'a chamb' p'i' i' veut pâs, i' reste assis su' allég' du châssis.

Mé' tout d'un coup c' qui sort de d'dans lés buissons, dans l' jardin? Le prince! Le prince, lâ, qui voula' aller la voèr lâ, qu'ava't di' à son pére, v's savez... Le princ' sort de d'dans l' jardin, p'i' i' dit: «Ça fa' assez longtemps qu' tu lich's la princesse, i' dit, toé, t' âs féni d' la licher!»

I' s'en vien avec son sâb' pour gu'i couper l' cou su' 'és épaules. Mé' l'aut' prend son revolver p'i' i' tire, i' gu'i tir' t'oâs ball' au cœur, il l' tue frette [froid], tue l' prince. «Bon! I' di' à princesse, i' dit: «En v'lâ in qui ést clair [clear]¹⁸, to'jou's! I' dit, j'a'rai p'us d' misère avecque c'ti-lâ [celui-là], mé' i' dit, moé, faut que j' parte, à c'tte heure, i' di' à la princesse, parc' qu'i' dit, si j' reste écite, demain matin j' su's mort, moé. J' su's pendu écite, demain matin! C'st un princ' que j'ai tué, lâ!

— La princess' dit, écoute un peu. 'A dit, tu vâs partir, mé' 'a dit, enteur ci un an et un jour, 'a dit, j' s'rai rendue à toé. 'A dit, tu s'râ en âge, p'is, j' s'rai rendue à toé pour te marguier, p'i' 'a dit, j' s'rai en âge, moé 'tou. 'A dit, j' s'rai rendue à toé pour te marguier de v'ouè c' que tu s'râs. Lâ, 'a dit, t' âs pâs d'argent pour partir?

— I' dit, non!

— 'A dit, attends-moé, écite!»

Alle a descendu dans la cave, elle, p'i' alle a été emplir un d' sés bâs, d'or, su' 'és coffres d'or de son pére, p'i' 'a gu'i â mis çâ en bretell' dans l' cou avec un sac de manger. P'is lâ, lui, i' a parti.

I' a parti, mé' i' â pâs pris lés villes, lui, i' â trouvé un ch'min dans l' boâs, i' a pris l' chemin p'i' i' s'ést poussé¹⁹. I' â couru un' partie d' la nuit' pour pâ' êt' rattrapé l' lend'main matin, lui, lâ. I' sava't b'en que'qu'un alla't l' charcher, le lend'main.

On vâ dire, le lend'main matin, lâ, lui, i' ést dans l' boâs, p'i' i' court. I' pâss' tout' la journée, lâ, à marcher dans l' boâs, p'is tout' l'aut' nuit' encore. Mé' le lend'main l'avant-médi... de d'dans l'apras-médi, Peuple-Dormeur p'is Boâs-Rosé, lâ, 'és aut's, ça fa't

17. *Revolver* (angl.): Pistolet.

18. *Clear* (angl.): Libéré, quitte.

19. *Pousser* (se): Disparaître en hâte, s'éloigner rapidement.

p'usieurs années qu'i's font la chasse aux Indiens, lâ. I's rajev'nt [achèvent] de tous tuer lés Indiens ques'ment qu'i' y â apras l' Val D'Or.

Mé' Peupeul-Dormeur, lui, i' attenda' [entendait] à un mille. I' di' à Boàs-Rosé, i' dit: « Écoute! I' y â un homme... lés Indiens s'a'ron [se seront] aparçus qu'on leu' f'sa't la chasse, p'i' i' on envoyé in homm' fér' le tour pour v'nir nous tuer, écite. I' ont 'ted b'en dés jongleurs qu'i' ont fait' jongler, lâ, p'is savoèr de v'ou' c' qu'on éta't, p'is qu' c'ta't n'us aut's qui tua'ent son armée, lâ, p'i' i' on envoeillé un homme. I' dit, i' y â un homm' qui s'en vient par lâ p'is qui court.

— Peupeul-Dormeur... Boàs-Rosé dit, attendons-lé. I' dit, on vâ l' voèr venir mecqu'i' arriv' su' 'és cô't's, lâ, c'st un ch'min dans l' boàs. I' dit, mecqu'i' arrive... mecqu'i' arriv' su' 'és cô't's p'is qu'on l' voeille, i' dit, on l' tir'ra. »

Comm' de fait', i's s' sont assis p'i' ils l'ouatch'nt. Mé' v'lâ l'homm' qu'arriv' su' 'a côte, mé' i' â pâs d'arme, i' a r'guien. Ils l' laisse' approcher: i' â pâs d'arme. I' ont dit: « I' â pâs d'arme, c't homm'-lâ, i' ést pâs malin²⁰, i' â pâs d'arme, laissez-lé approcher! »

L'homme approach' p'i' i' coura't l' p'tit train, c't homm'-lâ, lui; i' s'en v'na' à p'tit train. I' arriv' p'i' i' pâsse enteur leu' deux, p'is la cabane éta' ouvarte, i' rent' dan 'a caban' p'is tombe à terre, i' ést mort, manqué, féni, brûlé' au coton, comprends-tu, i' timbe à terre.

Bon! Peupeul-Dormeur s'en vient p'i' i' s' mat l'oreill' dans son dos p'i' i' écoute. I' dit: « C't homm'-lâ, i' dit, i' court de pèur depu' avant z-hier! Peupeul-Dormeur dit çâ, i' dit, i' court de pèur depu' avant z-hier! I' dit, t' âs d' la place à t' coucher d'un côté, toé, p'is moé, j'ai d' la place à m' coucher d' l'aut' côté, i' dit, on vâ l' laisser fére! P'is d'main matin, on vâ savoèr quoi c' qu'i' â, c't homm'-lâ, à courir de minme. I' ést pâs dangereux, c'st un homm' qu' â pâs d'arm' p'is qu' â r'guien. P'is, i' â un bâs qu' ést b'en plein d'or su' lui, p'i' i' a d' quoi manger dans un sac! »

On vâ dir' qu'i's s' couch'nt chacun d'un côté p'is l'aut' d' l'aut' côté. P'is l' lend'main matin i's s' leuv'nt p'i' i's font l' déjeuner. Quand le déjeuné' ést fait', ils l' réveillent. I' ont dit: « Assacié,²¹ v'nez déjeuné' avec n'us aut's! »

L' gârs s' lev' p'i' i' commence à s' frotter lés yeu' un peu, i' sé't p'u' où c' qu'il ést, lâ, lui. I' â arrivé lâ, i' éta't mort.

P'is lâ, i' s'excuse à 'és aut's d'a'oèr entré dans leu' méson sans parmission, c'ést parc' qu'i' éta't trop fatigué, qu'i' pouva't p'us parler, qu'i' dit qu'i' éta' étouffé. P'i' i's d'i d'mande' 'oèr si i' veut leu' conter son histoère. I' di' oui. P'is lâ, i' gu'ieux [leur] cont' son histoèr' que faudra't ques'ment que j' r'commenc'ra's l' conte, vous savez, lâ... Çà s' trouva't leu' garçon, çâ, 'és aut's,... 'és aut's, lâ, t' sé's.

20. *Malin*: Dangereux, mauvais, agressif.

21. *Associé*: Ami, compagnon.

Ça fa't que, lâ, Peupeul-Dormeur p'is Boàs-Rosé ont dit, i' ont dit: «Oué! B'en, i' ont dit, n'us aut'es, c'est n'us aut's qui t'â mis sur le roi, mon garçon! I' ont dit, c'est n'us aut's que lés deux soldâts qui t'ont mi's en éleuv' su' le roi, p'is t' âs b'en fait'. C' que t' âs fait' lâ, t' âs b'en fait'! Tu vâs resté' avec n'us aut's, écite! Tu vâ' êt' b'en, avec n'us aut'es, écite!

I' ont dit, écite, n'us aut'es, lâ, on commence à manquer d' privisions. La chass' se fait râtre, fau' aller loin, i' â p'u' 'ien qu'in homm' qui tir' su' l' Val D'Or. L'aut'e, faut qu'i' fais' la chass' pour gâgné' à manger. Mé' i' dit, toé, tu vâs tiré' avec l'aut' su' l' Val D'Or, p'is moé, i' dit, m'â fér' la chasse, Boàs-Rosé dit. Toé tu vâs tirer su' l' Val D'Or a'ec Peupeul-Dormeur. I' dit, 'gâr' [regarde] on n'en voét p'us d'Indiens, ques'men, apras; on ést à 'a veill' de gâgner l' Val D'Or, on ést à 'a veill' de monter d'ssus, lâ; p'i' on vâ êt'e roi et maît' du Val D'Or, n'us aut's!»

Comm' de fait'! Lâ, on vâ dir' qu'i's sont encore un cinq six moâs, lâ, qu'i's tir'nt su' l' Val D'Or, p'is qu'i's... i' ont tout' dégringolé l' mond' d'un côté du Val D'Or. I' en voeill'nt p'u' 'ien qu' su' l'aut' flanc d' la montagne.

Mé' lâ, faut qu'i's travars'nt la rivière, 'és aut's, pour voèr l'aut' flanc d' montagne. I' a in embarrâs²² d' boâs d' l'aut' côté d' la rivière. Peupeul-Dormeur di' à Boàs-Rosé, i' dit: «On vâ travarser su' l'embarrâs d' boâs, lâ, p'is i' dit, mecqu' on soeill' su' l'embarrâs d' boâs, on vâ pou'oèr voèr lés aut's Indiens qui reste' apras l'aut' flanc d' la montagne. On vâ pou'oèr lés teuer!»

On vâ dire, un' bonn' journée, i's s' greill' [gréer]²³ avec un cageux²⁴, p'is lés v'lont partis. P'i' i's travars'nt su' l'embarrâs d' boâs d' l'aut' côté, p'i' i's commence' encôre à tuer lés Indiens qu'i' y â apras la montagne. I's sont lâ encôre enn' coupeul de moâs, mé' lâ i' y â ques'ment p'us d'Indiens. I's voeill'nt ques'ment p'us parsonne.

Mé' un' bonn' journée, c' qu'i's voeill'nt? Deux homm's qui descend'nt dans la rivière à tout' vitesse. 'És aut's, i's sont su' l'embarrâs d' boâs, lâ, p'is l' canot descend dans 'a riviér' p'is s'en vâ vers leu' camp'. I' ont dit: «Où c' qu'i' vâ, i's s'en vont vers not' camp'!» Mé' i's r'gârde' à leu' camp', i' y â un cârrosse a'ec deux jouaux, lâ.

En suivant... à terre, lâ, 'és aut's, lés deux gârs, lâ, i's s'en von au cârross' p'i' i's po'gn'nt la créatur' [créature]²⁵ dans l' cârross' p'i' ils l'emmèn'nt dans la — c'st enn' créatur' qu'i' y â dans l' cârrosse — ils l'emmèn'nt dans leu' flatt' [flat]²⁶, p'i' un embarque à joul dessus, p'is l'aut' rame. P'is v'lâ ça parti en r'montant.

Peupeul-Dormeur dit, i' dit: «Prends c'ti-lâ qui ést su' 'a princesse, toé, dan 'a tête, p'i' i' dit, moé, m'â prend' l'aut' dan 'a tête en arguier', l'aut' Noèr.» Fa't qu'i's leu'

22. *Embarras*: Clôture faite de branches d'arbres entrecroisées.

23. *Gréer (se)*: Se procurer, s'organiser, se préparer.

24. *Cageux*: Petit radeau fait de troncs d'arbres.

25. *Créature*: Femme ou fille.

26. *Flat* (angl.): Petit bateau de pêche à fond plat.

tir' ch'cun un' ball' dan 'a tête. C'ti-lâ [celui-là] qui ést en arguière, i' tumble à l'eau, mé', c'ti-là qu' ést su' 'a princesse, lui, i' tumb' su' l' banc lui, i' tumb' pâ' à l'eau.

Peupeul-Dormeur p'is Pierre, lâ, qui sont su' l'embarrâs, i' ont dit: « Bell' princesse, asseyé' [essayer] à le j'té' à l'eau p'i' à vous dériver vers n'us aut's, écite; on vous f'râ aucun mal, on l'ést dés Blancs comm' vous! » 'A vien à bout, à forc' d'asseyer, elle, de le j'té' à l'eau, mé' alguieurs [ailleurs]²⁷ de s' dériver vers l'embarrâs d' boâs, lés courants la descenda'ent, p'i' 'a s'en alla't, 'a prena't l' large.

Ti-Pierr' coll' deux morceaux d' boâ' ensemb'e, lui, p'i' i' attach' çâ a'ec enn' corde, p'i' i' saut' dessu' a'ec enn' baguette et p'is le v'lâ parti vers l' flat. I' arrive au flat, c'ést sa princesse, lâ. Ça faisa' un an, lâ, qu'i' éta't parti p'is c'ést sa princess' qui l' charcha't, lâ. I' prend la princess' dans sés brâs p'i' i' commence à l'embrasser. Peupeul-Dormeur dit: « Ti-Pierre, i' dit, fa's pâs l'effronté, i' dit, tu conna's pâs çâ, c'tte créatur'-là.

— Pierr' di' oui, i' dit, j' la conna's! I' dit, c'ést ma blond', çâ! »

Te'jour' on vâ dir' que Pierre, i' s'en vien a'ecque l' flat à l'embarrâs d' boâs. Lâ, la princesse ést su' l'embarrâs d' boâ' avec eux aut's... ést su' l'embarrâs d' boâ' avec eux aut's, et puis lâ, i's parl'nt, i's sont tou' 'és quat'e ensemb'e. C' qu'i's voeill'nt venir? Un Blanc qui descend d'après l' Val D'Or, p'i' i' y â un Noèr qu'a à pe' pras cent pié' en avant [arrière] du... du Noèr [Blanc]. P'is quand l' Noèr... l' Blanc arrive à l'eau aux g'noux dans l' bord de l'eau, i' arrête. L' Noèr arrive a'ec enne hache, lui, p'i' il l'assomme, i' assomme l' Blanc. L' Blanc tumb', dans l' bord de l'eau, i' ést assommé, sans connaissance, mé...

Peupeul-Dormeur prend sa carabin' p'i' i' tire l' Noèr. L' Noèr tumble à terre un peu plus loin. I' ést mort, lui. P'i' au bout d'un' p'tite escousse, i's voeill'nt grouiller l' Blanc qu'ést assommé dans l' bord de l'eau. Ils l' voeill'nt qu'i' monte à quat' patte', à terre. Peupeul-Dormeur di' à Pierre, i' dit: « Vâ voèr, p'i' i' dit, si i' ést pâs trop magané'²⁸, emmèn-lé écite qu'on l' soègne. C'st un Blanc, çâ! »

Ça fa't qu' Pierr' vâ qu'ri' l' Blanc, lâ, p'i' il l'emmèn' su' l'embarrâs d' boâ' a'ec 'és aut's. P'is Peupeul-Dormeur gu'i d'mand' comment c' que ça s' fa't que l'aut'e l'â assommé, qu'i' â arrivé dans l' bord de l'eau p'is qu'il l'â assommé. « B'en, i' dit, on l'â arrivé, i' dit, on éta't cinquante Blancs, par le chemin d' l'aut' côté, lâ, du Val D'Or, p'i' i' dit, on â vu qu'i' ava't pâs d' monde apras l' Val D'Or, on â pensé monter d'ssus p'is qu'on s'ra't roi et maît' du Val D'Or. I' dit, on ést parti pour monter su' l' Val D'Or, p'is quand on arrivét d'ssus, i' dit, i' nous ont çarnés, i' dit, i' â encôr' dés homm' en arguier' dans... dés flancs d' la montagn' par l'aut' bord, un peu, i' dit, i's nous ont çarnés, p'i' i' dit, i's nous ont tout's tués. P'i' i' dit, i' y â la princess' de Sang-Mélé, l' Noèr [le Blanc], 'a dit, c'ti-lâ, j' veux pâs vous l' tuez! Gardez-lé, 'a dit, c'ést l' mien, çâ!

27. *Ailleurs de*: Au lieu de.

28. *Magané*: Affaibli, brisé, malmené.

— B'en i' ont dit, si i' court pluss' que l' Noèr, i' a'ra 'a vie sauve, P'is si l' Noèr court pluss' que lui mecqu'il rattrape, il l' tuerâ!

— Mé' i' dit, i' m'â pâs rattrapé, i' dit, j'éta' à l'eau aux g'noux quand j'ai t-arrêté, p'i' i' dit, i' m'â assommé pareil avec la hache.

— P'is, Peupeul-Dormeur dit, i' dit, on arrang' râ çâ p'us târd! »

Fa't qu' lâ, la princesse, elle, alle ava't dés pans'ments, 'a gu'i a fait' un pans'ment, p'i' i' ava' un p'tit trou su' 'a tête, 'a gu'i â mis d' la ouett' [ouate] là-d'dans, p'i' 'a gu'i a tout' coupé 'és jeux [cheveux], p'i' 'a gu'i a mis d' la ouett' là-d'dans, p'i' 'a gu'i a fait' un bon pans'ment. I' ést r'venu pâs mal'. I' ava' 'a têt' sensib', mé' i' ést r'venu pâs mal.

Ça fa't qu'un' bonn' journée, Peupeul-Dormeur p'is Boâs-Rosé ont dit: « Aujo'rd'hui, on vâ monter su' 'a montagne. On voét p'us d'Indiens ques'ment! » Mé', tout d'in coup, Peupeul-Dormeur attend... lés Indiens, lâ, 'és aut's, i's voya'ent qu' leu' mond' mourra't tout', lâ. P'is lâ, i' ont fait' v'nir un jongleur et p'i' i' ont jonglé qu' c'éta't Peupeul-Dormeur, Boâs-Rosé p'is Pierr' qu' éta'ent su' l'embarrâs d' boâs qui détruïsa'ent leu's armées, comm' çâ.

Ça fa't qu' Sang-Mélé, L'Oiseau-Noèr et p'is Mer-Rouge ont dit: « On vâ envoyé' in arage [orage] de pitons²⁹ d' flèch's poésons, p'i' on vâ 'és empoisonner, lâ, 'és aut's! » Çâ, de v'ouè c' que ça tumba't cés pitons d' flèch's-lâ, en tumbant su' enn' parsonne, i' éta't mort. Mé' Peupeul-Dormeur, lui, i' attenda't d'un mille, i' gu'ieux â attendu dir' çâ, lâ. I' dit: « Cachez-vous tout' dans l'embarrâs d' boâs p'is couvrez-vous avec du boâs, i's von en-'oueillé' in orag' d' pitons d' flèch's poésons, p'i' o' [on] ést féni. »

Ç' fa't qu' lâ, l'arag' dés pitons d' flèch's poésons ést v'nu, mé' 'és aut'e' éta'ent tout' couver' avec du boâs, ça leu's a r'guien fait'. Mé' aussitôt qu' ça été tumbé, çâ, Peupeul-Dormeur dit: « À c'tte heure, i' dit, ôtons l' boâs d'ssus n'us aut's, p'is couvrons-nous, i' dit. I' mont' dan un â'b', lâ, pour voèr si on ést b'en mort, lui. »

Ça fa't qu' lâ, i's sont couver' avec dés pitons d' flèch's comm' de quoi qu'i' ava'ent tout' été empoésonnés, p'is l'aut'e' â monté dan in â'b'e. Peupeul-Dormeur dit, i' dit: « C'ést Sang-Mélé, i' dit, qui mont' dan un â'b', p'i' i' dit, i' m' prend drette au cœur, i' dit, si i' m' tire, i' dit, i' m' tir' drette au cœur. I' dit, m'â asseyé' à mourir, moé, sans grouiller, p'i' i' dit, vous aut'e' apras çâ, b'en i' dit, vous pourré' a'oèr l' Val D'Or, 'ted b'en! »

Mé' L'Oéseau-Noèr dit, i' di' à Sang-Mélé, i' dit: « Si tu voés r'guien, p'i' i' dit, qu'i's sont couverts de pitons d' flèch's, i' dit, t' âs pâs besoin de dépensé' enn' cartouch' pour r'guien, i' dit, laïss'-lés fére! »

29. *Piton*: Bouton, pointe.

Ça fa't qu' l'aut'e a descendu d'dans l'â'b' p'i' i' â pâs tiré; i' 'és â pâs tués. Un coup qu'i' ont 'té descendus d'dans l'â'b'e, Peupeul-Dormeur dit: «C'est not' temps, i' dit, i' â p'us d' mond' lâ! I' dit, on vâ monter su' l'aut' montagne, n'us aut's!»

D'abord qu'i's monta' su' enn' montagne, i's s' trouva'ent roi' et maît's du Val D'Or. C' fa't qu'i' ont parti p'i' i' ont monté su' un' montagne, Peupeul-Dormeur p'is Boâs-Rosé. Mé' avant d'arriver su' la montagne, i's voya'ent dés Indiens p'i' i's lés tira' alentour. Mé' Sang-Mélé p'is l'Oéseau-Noèr qu'éta'nt su' l'aut' montagne, i's tira'ent c'éta'ent dés fins tireur' épouvantab'es. I' ont vu qu' c'ta' 'és aut's qui monta'ent, i's leu' coupa'ent l' canon d' leu' carabine au râs la culasse. Flouk! avec un' balle.

'És aut's s' sont trouvés désarmés, lâ. I' ont parti à la course, Peupeul-Dormeur p'is Boâs-Rosé. P'is lâ, lés Indiens sont v'nus pour lés çarner dans l' pied d' la côte, lâ, 'és aut's. P'i' i' on arrivé dan enn' tall' de branch' assez forte qu'i' ont été souhaités dans l' milguieu de d'çâ, i's sav'nt pâs comment. Mé' dans l' milieu de d' çâ i' y ava' un' butt' de terr' p'i' i' ava't pâs d'â'b'e, i' ava't r'guien.

P'is lâ, i's sava'ent p'us comment fér' pour sortir de d'lâ, eux aut's, lâ. I's sava'ent qu'i' éta'ent çarnés par lés Indiens, lâ. I' ava' 'ien qu' Pierr' qu' éta't su' l'embarrâ' avec la belle... la princess' qu'ava'ent dés arm's, eux aut's, pour se défend'e. I's sont mi' à gratter dans la terre, lâ, i' on ouvert çâ, c'éta'ent dés toèl's p'is dés carabines. Ça f'sa't b'en vingt ans qu' c'éta't lâ, cés carabin's-lâ, p'is ça ava'ent pâ' enn' grain' de mal. C'éta't tout' env'loppé dans dés toèl's, dés pareill's carabin's comm i' ava'ent, 'és aut'es.

I' ont sorti par l'aut' côté, pâs du côté d' l'embarrâs lâ, 'és aut's, p'i' i's sont mi' à leu' fér' la guerre encôre. I' 'és ont tout' tués. P'i' enn' coupeul de jour' apras, i' ont monté su' 'a montagne, Peupeul-Dormeur p'is Boâs-Rosé. P'is lâ, Sang-Mélé, L'Oéseau-Noèr p'is Mer-Roug' sont v'nus pour signer lés traités d' pa' [paix] avec 'és aut'es, et p'i' avoèr d' l'argent pour viv' le restant d' leu's jours. P'is Peupeul-Dormeur gu'ieux â dit, i' dit: «Comment ça s' fa't, i' dit, c't homm'-lâ, écitte, i's sont v'nu' écitte i' éta't cinquante, vous 'és avez tout' tués p'is vous gu'i avez laissé la vie, lui, en gu'i disant qu' si i' coura't pluss' que l' Noèr, qu'i' alla' a'oèr la vie sauve. P'i' i' â couru pluss' que lui, i' â arrivé, l'eau aux g'noux, p'is l'aut'e i' â arrivé darguiér' p'i' il l'â assommé.

— Ah! i' dit, ça s' peut pâs! On gu'i ava't pâs dit de l' fesser, si i' coura't plus vit' que lui. I' dit, c'est parç' qu'i' â pâs couru si vit' que lui qu'il l'â tué.

— I' ont dit non, on éta't su' l'embarrâs d' boâs n'us aut'es, p'i' i' a arrêté, l'eau aux g'noux, l' Blanc, lui, p'is l' Noèr i' â arrivé darguiér' p'i' il l'â tué, il l'â assommé a'ec la hache. Tu vâs fér' v'nir cinquant' dés quiens, p'i' on gu'ieu coupe l' cou comm' t' âs fait' dés nôt's, toé!

C' fa't qu'i' 'n n-â fait' v'nir cinquant' dés siens p'i' i' 'és ont tout' tués, pareil comme i' ava't tué lés cinquant' Blancs, lâ.

P'is lâ, i' ont signé lés traités d' pa' [paix] avec Sang-Mélé, L'Oéseau-Noèr p'is Mer-Rouge. Et pui' i' leu's ont d'né d' l'or p'is d' l'argent pour viv'e.

Ça fa't qu'i' a fait' v'nir cinquant' dés Blancs [Noirs], p'i' i's leu's a coupé l' cou pareil comme i' ava'ent fait' dés Noèrs [Blancs]. P'is lâ, i' ont signé leu' traité d' pa'x. P'is lâ i' éta'ent tou' 'és quat' su' 'a montagne, Pierre, la princesse, p'is Peupeul-Dormeur p'is Boàs-Rosé. Et p'is lâ, tout d'un coup, i' ont vu v'nir deux homm's qui monta' apras l' Val D'Or. P'i' i's s' sont en-v'nus. Peupeul-Dormeur dit: « Oû c' que vous allez, vous aut's? »

— I' ont di' on v'na't pour prend' pâ'r au Val D'Or, on 'oéya't p'us d' monde, p'i' on v'na't pour prend'e l' Val D'Or.

— Peupeul-Dormeur dit, ça fa't-tu longtemps que vous vous battez, vous aut's, pour gâgner l' Val D'Or?

— I' ont dit, non, mé' on s'adonna' à pâsser p'i' on voya't p'us d' monde apras l' Val D'Or, p'is vu qu' lés Indien ava'ent dit que c'ti-lâ [celui-là] qui mont'ra't su' l' Val D'Or qu'i' s'ra't roi et maît' du Val D'Or. I' dit, c'est pour çâ qu'on â monté écite. I' dit, vous pourriez pâs nous donner que'qu' chos' te'jours, n'us aut's?

— Peupeul-Dormeur i' di' oui; i' dit, viens 'citte in peu, toé. »

I' 'n n-appelle in dés gârs. C' fa't que l' gâ' arrive à lui. I' di' à Pierre, i' dit: « Quoi c' que tu fa's, i' dit, à l'homm' qu' â trempé lés mains dans l' sang d' ta mère? » Comprenez-vous, lâ?

I' dit: « Çâ, i' dit, c'est l'homm' qu'a trempé lés mains dans l' sang d' ta mère, i' dit, su'... au bord d' la rivière. I' dit, toé, t'éta's bébé. I' dit, c'est lui qui â tué ta mère. I' dit, 'a dit, que... tu la tua's pour in secrat qu'alle ava't conté jama' à d'aut's qu'à son mari. Mé' qu' l'enfant qu' a porta't su' sa po'trine, in jour s'ra't ton bourreau; b'en, i' dit, c'est lui l'enfant, çâ. P'i' i' dit, c'est n'us aut's qu' est lés témoins, p'i' i' dit, j' me rappell' de toé, i' dit, j' te conna's! »

Ç' fa't qu' lâ, l' p'tit gâ' â dit, Pierre â dit, i' dit: « C'ti-lâ [celui-là] qu' a trempé lés mains dans l' sang d' ma mère, i' dit, j' veux tremper lés mains dans son sang, moé ' tou. »

C' fa't qu' Pierre l'â pri' avec son sâb' p'i' i' gu'i' â fait' sauté' 'a tête. P'is lâ, un coup qu' ça été féni, çâ, Pierre a di' à Peupeul-Dormeur p'i' à Boàs-Rosé, i' dit: « Quoi c' que m'âs fére à c'tte heure, a'ec c'tte princess'-là? »

— Peupeul-Dormeur p'is Boàs-Rosé ont dit, t' â' 'ien qu' à t'en aller prend'e l' cârross', lâ, p'is t'en aller su' le roi. Mecqu' le roi sav' que t' és roi et maît' du Val D'Or avec n'us aut's, i' t' donna'râ b'en sa princesse en marguiage! »

P'is lâ, Pierre â parti p'i' i' â embarqué dans l' cârrosse avec la princesse, p'i' i' s'est en-allé su' son beau-pére, lâ, p'i' i' â dit çâ, qu'i' éta't roi et maît' du Val D'Or, qu'i' ava't gâgné l' Val D'Or, p'i' i' éta't rich' vingt fois comm' le roi pouva' êt'e.

Ç' fa't qu' le roi gu'i' â donné sa princesse en marguiage, p'i' i' ont to'jours vétu. P'is si sont pâs morts, i's vive' encore.

Il est évident que l'œuvre de l'auteur est une œuvre de haute valeur littéraire et que son style est remarquable par sa clarté et sa précision. L'auteur a su rendre compte de la complexité de la situation sans jamais perdre de vue l'essentiel. Ses descriptions sont vivantes et ses dialogues sont riches et variés. L'ensemble constitue un tableau complet et cohérent de la vie sociale et intellectuelle de son époque.

En ce qui concerne la structure de l'œuvre, elle est soignée et bien équilibrée. L'auteur a su organiser son récit de manière à maintenir l'intérêt du lecteur tout au long de son développement. Les événements sont présentés dans un ordre logique et les personnages sont bien définis et suivis avec attention. La conclusion de l'œuvre est satisfaisante et apporte une certaine clôture à l'ensemble.

Enfin, il est à noter que l'œuvre est marquée par une certaine originalité et une certaine nouveauté. L'auteur a su trouver des solutions originales à des problèmes qui ont déjà été abordés par d'autres auteurs. Son style est personnel et sa vision du monde est originale. C'est ce qui rend son œuvre intéressante et digne d'être lue et étudiée.

C'est pourquoi nous recommandons vivement cette œuvre à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la littérature française et à la vie sociale de son époque. Elle est un ouvrage de haute qualité et de grande valeur intellectuelle. Elle mérite d'être lue et étudiée avec attention et intérêt.

En conclusion, nous sommes convaincus que cette œuvre sera lue et étudiée avec intérêt et plaisir par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la littérature française.

6 — LE PRINCE HIPPOLYTE

Un roi avait trois fils. Il avait été grandement appauvri par de lourdes guerres.

Un bon jour, il dit à ses trois princes: « Mes princes, il est grand temps que vous songiez à votre avenir. Moi, les guerres m'ont ruiné. Vous, vous êtes assez âgés pour fonder un foyer, vous organiser un gagne-pain quelconque, bref vous préparer un avenir. Quant à moi, je n'ai plus d'argent. Je vais vous donner les quelques sous qui me restent, et maintenant, tâchez de vous trouver un travail pour gagner votre vie! »

Le roi donne à chacun de ses trois fils, un cheval et la somme de trois cents dollars. Les princes reçoivent cet héritage et quittent le château paternel.

L'un des trois frères, le prince Hippolyte, avait un caractère un peu spécial. Il avait moins le sens des affaires que ses frères. Le roi lui avait donné un vieux cheval de crainte qu'il ne le vende peu après et gaspille la somme reçue.

Le prince Hippolyte prend donc la route avec ce vieux cheval. Sur son parcours, d'une ville à l'autre, le cheval se fatigue. Le prince le vend au premier offrant, reprend la route à pied et s'arrête à certains endroits.

Un jour il arrive à un édifice où il lit l'annonce suivante: « Ici, on enseigne le langage des oiseaux! » Le prince Hippolyte frappe à cette porte. Un domestique vient lui ouvrir. « Combien en coûte-t-il pour suivre le cours du langage des oiseaux? demande le voyageur.

— C'est cinquante dollars la leçon, mais une leçon dure deux mois. Vous pouvez étudier le langage des oiseaux pendant deux mois pour cinquante dollars.

Eh bien! je voudrais m'inscrire à une leçon. Voici cinquante dollars! »

On conduit Hippolyte à un étage supérieur de la bâtisse, dans un local où vivaient toutes sortes d'oiseaux. Ces derniers sautaient sur les épaules, sur la tête des étudiants, lançaient des cris, faisaient un bruit inimaginable. Des professeurs expliquaient aux étudiants ce que signifiait le ramage de ces oiseaux.

Le prince Hippolyte ne comprend pas grand' chose à cet enseignement. Au bout de deux mois, il est fatigué de ce système de cours; il déclare qu'il n'a rien appris et il refuse de s'inscrire de nouveau à ces leçons. Il quitte donc l'établissement.

Mais pendant son séjour d'étude du langage des oiseaux, il s'était intéressé à cette discipline et comme il était très intelligent, il en avait profité et, en fait, il comprenait quelque chose à ce langage.

Le prince poursuit son voyage, va de ville en ville et aboutit finalement chez un roi qui engage des soldats en vue d'une guerre imminente. Il cherchait des militaires, soldats, officiers et gens de différents métiers. Le roi engage Hippolyte à titre d'officier. Mais il était sous les ordres du capitaine. C'était ce dernier qui donnait les commandements. Toutefois, le roi constate que Hippolyte est un militaire très doué, un homme d'une valeur peu ordinaire. Le capitaine entretient une certaine jalousie à l'égard du prince Hippolyte.

Un jour, pendant que le capitaine cause avec Hippolyte, deux oiseaux viennent se poser sur une clôture. Le prince leur jette un coup d'œil et laisse le capitaine s'exprimer. Le capitaine s'aperçoit que l'officier ne détourne pas son attention des deux oiseaux. Il demande à Hippolyte : « Comprenez-vous un peu le langage des oiseaux ? »

— Et vous, capitaine, y comprenez-vous quelque chose ?

— Non, je n'y comprends rien, mais vous semblez vous intéresser à leur ramage.

— Oui, je suis fasciné par ce langage, mais, comme vous, je n'y comprends rien ! »

Toutefois, le prince avait saisi la conversation des deux oiseaux posés sur la clôture : « Si le roi, avaient-ils révélé, si le roi savait que sa princesse a été enlevée, il y a cinq ou six ans, par le puissant génie des oiseaux, il intensifierait ses recherches pour la retrouver. Il a envoyé des armées avec mission de lui ramener sa princesse, mais on n'a jamais pu la retrouver. Cependant, le roi des oiseaux, le génie, demeure sur la grosse montagne qui se dresse ici dans le voisinage. Le génie s'est tracé une route.

En traversant cette montagne, on croise la route du génie qui va, chaque jour, surveiller sa vie. Cette vie est placée dans un œuf de la grosseur d'un poing, et l'œuf est dissimulé sous un chicot. Chaque jour, le génie va surveiller sa vie, grâce au sentier qui le conduit au chicot. Si quelqu'un découvrait ce sentier et le suivait, il pourrait sortir l'œuf de sa cachette et s'en emparer. Il lui resterait à le fracasser aux pieds du génie et ce roi des oiseaux tomberait sans vie. Ainsi, la princesse se trouverait libérée et pourrait être rendue à son père, le roi ! »

Hippolyte avait saisi ces renseignements au cours de la conversation des deux oiseaux.

Jaloux de la popularité du prince Hippolyte, le capitaine va dire au roi que l'officier Hippolyte s'est vanté de pouvoir aller chercher dans la forêt sa princesse qui s'y est perdue.

Le roi fait venir Hippolyte et lui rappelle la vantardise dont lui a parlé le capitaine. Le prince Hippolyte répond : « Je ne savais même pas, Sire mon roi, que votre princesse avait été enlevée. Je n'ai jamais entendu parler de cet événement ! »

— Vous en avez entendu parler, réplique le roi, puisque vous l'avez dit !

— Ah! Sire mon roi, si vous ne m'en aviez pas parlé, je ne l'aurais jamais su. »

Le roi ne dit pas à l'officier qu'il a répété la déclaration du capitaine. « Prince Hippolyte, continue le roi, il faut que vous partiez à la recherche de ma fille. Si vous refusez d'obéir, vous serez mis à mort, demain matin, à la porte du château.

— Eh bien! Sire mon roi, plutôt que de mourir à la porte de votre château, je préfère partir à la recherche de votre princesse, et mourir dans la forêt, s'il le faut! »

Le lendemain matin, le prince Hippolyte s'élançe dans la forêt en direction de la montagne que les oiseaux avaient indiquée. Il parvient au sentier du génie, le suit jusqu'au chicot. Il trouve l'œuf à l'endroit désigné par les oiseaux. Il le met dans sa poche et file au château du génie en suivant le sentier qui reliait le chicot à la demeure du roi des oiseaux.

Au moment où Hippolyte arrive au château, le génie est absent pour la journée. En le voyant approcher, la princesse lui dit: « Vous ne devriez pas venir ici. Si le génie l'apprenait, il vous mettrait à mort!

— Ah! rétorque le prince, je n'ai aucune crainte du génie, belle princesse! Je suis venu ici dans l'intention de vous rendre la liberté, et je n'ai pas peur du génie. De plus, je vais l'attendre! »

Hippolyte passe la journée en compagnie de la princesse. Le soir, le génie devait être de retour à six heures. Mais à six heures quinze, il n'est pas encore arrivé. Enfin, à six heures et demie, le génie s'amène. Le prince Hippolyte l'interroge: « Comment expliquer que tu devais être ici à six heures et que, à six heures et demie, tu arrives à peine?

— Oui; depuis que tu tiens ma vie entre tes mains, tu as allongé ma route d'une demi-heure de marche, parce que je suis grandement affaibli. Tu portes ma vie dans tes mains. Voilà pourquoi je suis en retard! »

Tout en débitant sa réponse, le génie s'approche du prince. Quand ce dernier le voit près de lui, il fracasse l'œuf à ses pieds. Le génie tombe inanimé. Les deux oiseaux que le prince Hippolyte avait observés sur la clôture, viennent se percher sur une branche et disent au prince: « Hippolyte, tu as tué notre roi, car le génie était bel et bien notre roi, le roi des oiseaux. D'ici un an et un jour, malheur à toi si tu ne parviens pas à découvrir le Château-de-la-Roche-Verte! Nous exercerons alors notre vengeance contre toi!

— Mais où se trouve ce Château? demande Hippolyte.

— Tu le chercheras, toi-même! »

Et fu... t... t... Les petits oiseaux s'enfuient. Le prince Hippolyte reconduit la princesse au château du roi, son père. Le roi organise une fête exceptionnelle pour fêter le retour de sa princesse. Il donne à Hippolyte des cadeaux de très grande valeur et lui fait la promesse de le garder au château sans lui assigner aucune besogne. Mais le prince

Hippolyte ne pouvait pas accepter cette offre. Il était obligé de découvrir le Château-de-la-Roche-Verte. Cependant, il promet à la princesse de l'épouser.

Le prince Hippolyte demeure cinq ou six mois chez le roi, tout en cherchant à découvrir où se trouve le Château-de-la-Roche-Verte. Personne ne peut le renseigner sur ce monument. Il ne sait pas où il se trouve.

Un jour, il part sérieusement à la recherche de ce château. Il traverse les mers, les forêts, visite différents postes, en s'informant du Château-de-la-Roche-Verte.

Il portait un long manteau avec colerette, comme on en portait à cette époque. Pourvu de vin et de pain pour nourriture, le prince fait route à travers bois.

Après deux ou trois jours de marche en forêt, il découvre, un soir, un étroit sentier où il juge que des gens sont passés dernièrement : la mousse est écrasée, des feuilles arrachées, des branches brisées. Il suit ce sentier et arrive, à la tombée du jour, à une cabane bâtie en forêt. Il va frapper à la porte. Une voix demande : « Qui va là ? »

— C'est le prince Hippolyte ! »

La question a été posée par une femme. La même voix continue : « N'entrez pas ici, je n'ai aucun vêtement, je suis nue, et mes deux enfants sont à la veille de mourir ! »

— Toutefois, réplique Hippolyte, je ne puis risquer de coucher dans la forêt parmi les bêtes sauvages ! »

Le prince enlève son grand manteau, entrebaille la porte de la cabane, et y glisse cette pièce de vêtement, en disant : « Revêtez ce manteau. Il vous habillera décentement ! »

La femme s'enveloppe dans le manteau du prince et ouvre la porte. « Pouvez-vous m'expliquer, demande le prince, comment il se fait que vous soyez ici, en pleine forêt, avec deux enfants ? »

— Mon mari, répond-elle, était chasseur et il s'est installé en plein bois pour mieux gagner la vie de sa famille. Or, voilà six mois qu'il n'est pas revenu et qu'il n'a donné aucune nouvelle. Je ne sais s'il m'a abandonnée dans cette forêt où je ne puis plus sortir et où il me faudra mourir. Mes deux petits enfants sont mourants, faute de nourriture. Ils sont tous les deux dans le lit, là-bas. »

Aussitôt, le prince Hippolyte prend du vin et du pain, en fait une sorte de trempette qu'il fait manger aux enfants et à leur mère. Des enfants, affaiblis par la faim, reprennent rapidement leur vigueur dès qu'ils prennent de la nourriture. Les deux enfants commencent à s'asseoir sur leur lit et à manifester un regain de vie. Le prince Hippolyte, dit à la femme : « Nous allons laisser les enfants reprendre leurs forces, et ensuite, je vous conduirai hors de cette forêt. Votre mari, madame, était-il homme de cœur ? »

— Ah ! oui, c'était un bon garçon ! Grâce à lui, j'ai toujours mangé à ma faim !

— Dans ce cas, votre mari a dû avoir un accident grave ; autrement, il serait revenu chez vous. Votre mari, vous le comprenez, a pu être dévoré par une bête, il a pu être

victime d'une décharge de fusil, il a pu mourir dans la forêt. Si votre mari était un honnête homme, il ne vous aurait pas quittée pour vous laisser mourir au milieu de la forêt. S'il n'est pas revenu, c'est qu'il a perdu la vie!»

Le prince Hippolyte demeure dans la cabane de la veuve pendant trois jours; il donne de la nourriture aux enfants et à la femme pour les aider à refaire leurs forces. Quand ils ont recouvré leur santé, le prince Hippolyte les conduit à l'orée de la forêt, puis il dit à la maman: «Laissez vos enfants ici, au bord de la forêt: ils sont nus, ils n'ont aucun vêtement; rendez-vous aux maisons que vous voyez à proximité. Faites-vous conduire dans un magasin et achetez des vêtements pour vous et vos enfants. Voici cinq cents dollars que vous utiliserez pour vous habiller et vous nourrir. Cette somme vous servira à survivre en attendant que vous vous trouviez un emploi dont dépendra l'avenir de vos enfants!»

La femme du chasseur ne sait comment remercier son bienfaiteur tellement elle est heureuse. Le prince Hippolyte lui demande des renseignements sur le Château-de-la-Roche-Verte, mais la femme ne sait rien à ce sujet. Le prince reprend la forêt et va loger de nouveau dans la cabane du chasseur. Deux ou trois jours plus tard, il continue sa course à travers la forêt. Il marche une longue journée à travers bois. Vers le soir, il aperçoit, à une certaine distance devant lui, un homme qui va dans la même direction et accompagné d'une petite chienne blanche. «Eh Bien! se dit le prince, voici un homme! Les habitations ne doivent pas être très éloignées!»

Il lance un cri à ce voyageur qui le précède. L'homme s'arrête. Le prince lui dit: «Bonsoir, inconnu!

— Bonsoir, monsieur! Que faites-vous dans nos parages, demande-t-il?

— Ah! répond le prince, je cherche le Château-de-la-Roche-Verte. N'en auriez-vous pas entendu parler, vous?

— Oui, certainement, j'en ai entendu parler!

— Vous avez entendu parler du Château-de-la-Roche-Verte? C'est exactement le monument que je cherche!

— Eh bien! continue le voyageur, rendez-vous à mon campement!»

Ils arrivent au campement, une belle maisonnette bien construite, très propre à l'intérieur.

Le prince Hippolyte porte toujours son sabre à son côté. L'inconnu prépare le souper; les deux hommes mangent ensemble et font un bout de veillée. Le prince demande à son hôte où se trouve le Château-de-la-Roche-Verte. «Il est situé à une faible distance d'ici, répond l'inconnu. Demain matin, ma petite chienne ira vous conduire à ce château, ce n'est qu'une butte, un gros rocher. Ma petite chienne va grimper sur ce rocher. Vous serez rendu à l'endroit que vous cherchez!»

Le prince raconte à son hôte qu'il a tué le roi des oiseaux. «Quand ma chienne montera sur ce rocher, continue l'inconnu, c'est vous qui allez faire face aux oiseaux de l'univers. Ils veulent venger la mort de leur chef!»

Le lendemain matin, l'inconnu prépare le déjeuner du prince, et, le repas terminé, il dit à Hippolyte : « Le sabre que vous portez à votre côté n'est bon à rien ! Tenez, prenez celui-ci ! »

L'inconnu lui présente son propre sabre dont la lame reluit. « Prenez ce sabre-ci ! Vous verrez comme il est efficace ! »

Le prince prend le sabre de l'inconnu et se met en route à la suite de la petite chienne, après avoir entendu l'invitation de son hôte : « Revenez coucher ici, ce soir, et vous me direz comment s'est passée la journée. Aujourd'hui, vous aurez à faire face à des oiseaux, vous battre contre eux. Vous aurez à vous défendre contre des oiseaux qui veulent venger la mort de leur chef ! »

Hippolyte part donc à la suite de la petite chienne blanche en pensant au conseil que lui a donné son hôte : « Quand la chienne quittera le rocher, prenez sa place et attendez l'arrivée des oiseaux ! »

La petite chienne monte sur la butte, le rocher, et devient très agitée. Le prince Hippolyte monte, à son tour, sur le rocher, et la petite chienne lui cède sa place. Fidèle à la consigne de l'inconnu, le prince attend l'arrivée des oiseaux.

À neuf heures, l'atmosphère se charge d'oiseaux de toutes sortes qui s'élancent sur le prince pour l'attaquer à coups de bec et tenter de le faire mourir. Mais, le prince, à l'aide de son sabre, se défend et tue les oiseaux qui l'entourent.

À quatre heures de l'après-midi, il est épuisé, à bout de forces. Les oiseaux quittent le rocher en disant : « Nous remettons notre revanche à demain matin. Tu auras affaire, demain, à tous les oiseaux de l'univers ! » À ces mots, tous les oiseaux abattus s'élèvent de terre et quittent les lieux avec les autres. Tous les oiseaux tués reprennent donc vie ! Hippolyte a l'impression de s'être démené pour rien.

Le prince quitte le rocher et retourne à la demeure de l'inconnu auquel il raconte sa journée. « Demain, lui dit l'inconnu, vous devrez affronter tous les oiseaux de l'univers. Il y en aura beaucoup plus qu'aujourd'hui ! »

— Je ne serai jamais capable de tuer tous ces oiseaux. Ils vont me crever les yeux, ils vont m'enlever la vie avant que je puisse les chasser ! Ils sont si nombreux qu'ils forment un rideau comme une brume.

— Non, non, non ! Vous allez les vaincre ! Si vous manquez d'énergie, demain, ma petite chienne, qui vous accompagne, vous en donnera. Prenez bien soin de ce petit animal ! »

Les deux hommes prennent leur souper et passent la veillée ensemble. Le lendemain matin, le prince Hippolyte déjeune et quitte son inconnu pour être au rocher à neuf heures. C'est à cette heure qu'il doit recommencer la bataille contre tous les oiseaux de l'univers.

Une fois sur les lieux, Hippolyte recommence à se battre contre les oiseaux. Vers deux heures et demie, l'après-midi, il se sent fatigué, épuisé par l'effort fourni pour se tenir sur le rocher ; il n'a plus le courage de se battre.

À ce moment, la petite chienne rejoint le prince sur le rocher, le saisit au jarret et le secoue à trois ou quatre reprises. Cette intervention lui redonne assez de force pour terminer le massacre de tous les oiseaux.

Aussitôt le dernier oiseau abattu, le prince sent le rocher trembler sous lui. Il s'empresse d'en descendre pour constater que ce n'est plus un rocher, mais un toit d'édifice émergeant de la terre. Cet édifice faisait autrefois partie d'une ville ensorcelée par un génie.

Le prince Hippolyte fait quelques pas en arrière et regarde le château sortir de terre. À l'intérieur de ce château, il aperçoit un vieux roi accompagné de deux princesses d'une beauté extraordinaire. Le vieux roi sort du château, vient prendre le prince par la main et lui dit: « Entrez ici! Vous venez de délivrer ma ville!

— Mais dites-moi comment j'ai pu délivrer votre ville? »

Sur les entrefaites, entre en arrière du prince Hippolyte une princesse trois fois plus jolie que les deux autres et elle lui dit: « Prince Hippolyte, tu m'as rendue à mon état normal en même temps que le Château-de-la-Roche-Verte, mais je suis prisonnière sur les Îles d'Ébria parmi les tigres, les lions et les licornes. Malheur à toi si, d'ici un an et un jour, tu ne viens pas m'en délivrer! »

Cette menace terminée, elle ferme la porte et disparaît. « Qui est cette personne? demande Hippolyte au roi.

— C'est une autre de mes princesses! répond le vieux roi. Mais comment se fait-il que vous, prince Hippolyte, vous soyez rendu ici? »

Le prince lui raconte qu'il a tué le roi des oiseaux, un génie. « Eh bien! continue le roi, c'est ce même génie qui a métamorphosé ma ville, et c'est vous qui lui avez rendu son état d'autrefois. Le génie des oiseaux voulait m'enlever ma princesse. Il n'a pas réussi parce que je l'ai fait surveiller par des gardiens. Il a alors métamorphosé ma ville et il m'a fait cette prédiction: « Si quelqu'un redonne à la ville son état d'antan, ta princesse deviendra prisonnière des tigres, des lions et des licornes, sur les Îles d'Ébria. Voilà pourquoi elle vous a donné cet avertissement et qu'elle est partie pour les Îles d'Ébria.

Prince, vous pouvez prendre pour épouse l'une de mes deux princesses. De plus, si vous l'acceptez, ma ville vous appartient. Sans votre intervention, la ville serait encore ensorcelée et moi avec elle!

— Sire mon roi, puisqu'il en est ainsi, je vais essayer d'aller délivrer votre princesse des Îles d'Ébria! C'est le soir, je vous reverrai demain, Sire mon roi! »

Le prince Hippolyte quitte le château, retourne à la maisonnette de l'inconnu et raconte à ce dernier l'histoire de cette dernière journée. Il termine son récit par l'intervention de la dernière princesse qui a avoué être prisonnière des lions, des tigres et des licornes dans les Îles d'Ébria. « Elle m'a menacé d'un grand malheur si, d'ici un an et

un jour, je ne parviens pas à lui rendre sa liberté. Penses-tu que je sois capable d'accomplir cet exploit ?

— Oui, certainement, tu es capable de te rendre aux Îles d'Ébria et d'en ramener la princesse ! Mais il va te falloir user de prudence.

La ville à laquelle tu as rendu l'état d'autrefois, elle t'appartient. Le roi est obligé de t'accorder tout ce que tu voudras lui demander ; tout t'appartient. C'est toi qui a reconquis tous ces biens.

Va trouver le roi, et demande-lui un navire. Il en a de magnifiques dans sa rade, le roi. Mais ne prends pas un élégant bâtiment. Prends plutôt le petit yacht noir, fais-le nettoyer soigneusement et fais-en rafraîchir la peinture. Ensuite, rends-toi aux prisons royales où des bandits sont condamnés à mort et attendent la pendaison ces jours-ci. Ne te trompe pas ! Choisis-toi quatre hommes condamnés à mort. Car, tu devras toi-même tuer ces hommes à ton arrivée aux Îles d'Ébria. N'en garde pas un seul avec toi. Si tu n'obéis pas à cette consigne, il t'arrivera malheur ! »

L'inconnu lui tient le discours que je viens de rapporter, et ajoute, en s'adressant au prince Hippolyte : « Va chez le roi et fais-lui ta demande. Il n'opposera aucune résistance, il va te répondre d'agir selon ton bon plaisir, car c'est toi qui es maître au château ! »

Le lendemain matin, Hippolyte aborde le roi et lui manifeste son désir d'utiliser le petit yacht noir après l'avoir fait nettoyer et laver soigneusement. Il lui demande également un équipage de prisonniers qui attendent la mort d'un jour à l'autre. Il devra les tuer une fois rendu aux Îles d'Ébria. Le roi lui répond : « Allez dans les prisons et prenez les hommes dont vous aurez besoin ! »

Le prince Hippolyte fait faire la toilette du petit navire. Ce travail occupe quelques jours. Pendant ce temps, le prince revient coucher, chaque soir, chez l'inconnu. La veille de son départ, Hippolyte demande à son hôte : « Comment vais-je m'orienter pour aborder aux Îles d'Ébria ? »

— Voici une carte. Tu vois ce point sur la carte ? C'est ici où tu es ! tu te dirigeras exactement au sud en quittant ce lieu, et tu atteindras l'île que tu cherches. Fie-toi à ta boussole et file droit au sud en suivant ta carte ; tu ne peux te tromper ! Et quand tu reviendras, tu te dirigeras droit au nord. Tu aboutiras infailliblement ici ! »

Hippolyte place les cartes dans sa poche, s'assure que son équipage de quatre hommes est prêt, et le lendemain matin, le petit navire prend la mer. Il suit la course indiquée par l'inconnu. Il navigue une couple de jours avant de toucher les Îles d'Ébria. Il essaie de tenir compte de l'avertissement que lui a donné l'inconnu, au départ : « Aussitôt que tu auras jeté l'ancre, tue les quatre hommes de ton équipage. Ensuite, descends dans ta chaloupe légère et va au devant de la princesse. Elle va se diriger vers toi. Elle a retrouvé sa liberté, elle sait que tu vas à sa rencontre et elle va venir vers toi ! Elle va te dire : « Vous n'avez pas d'équipage ; c'est vous qui assurez seul le rôle de l'équipage ? »

Tu lui répondras : « Si vous croyez que je ne suffirai pas à la tâche, fournissez-moi des hommes qui prennent ma place ! »

Mais elle ne pourra pas trouver d'hommes là où elle est : c'est en pleine forêt ! »

Le prince jette donc l'ancre. Il n'avertit pas ses hommes qu'il va les tuer ; il a peur de trop les émouvoir. Il passe derrière l'un d'eux et lui tranche la tête. Il en tue pareillement deux autres. Mais le quatrième membre de l'équipage a vu tomber la tête de son compagnon. Il se retourne vers le prince, se jette à ses genoux et le supplie de l'épargner. Hippolyte suspend son geste et dit à son marin : « Je ne puis te donner vie sauve. Tu es, de toute façon, condamné à mort ! Il faut que je t'enlève la vie, sinon il va m'arriver malheur ! » Le marin se lamente et promet de se tenir constamment derrière le prince pour protéger sa vie. « Laissez-moi vivre ! » supplie le marin. Ému de cette demande, le prince Hippolyte épargne la vie de cet homme.

Et le prince saute dans la chaloupe, va vers le rivage à la rencontre de la princesse. Comme il touche terre, la princesse l'aborde : « Prince Hippolyte, lui dit-elle, puisque vous êtes venu me chercher, je vous appartiens !

— Non, princesse ! répond Hippolyte. J'ai promis à une autre de l'épouser. Je lui ai donné ma parole. »

Le prince raconte l'histoire de ses aventures passées et dit dans quelle circonstance il a délivré une autre princesse.

« Oui ! Vous avez sauvé la vie de celle-là, mais à moi, vous l'avez sauvée deux fois ; une première fois à Château-de-la-Roche-Verte et une seconde fois, sur l'Île où nous sommes !

— Cependant, je ne puis rien changer à ma décision. J'ai donné ma parole à une autre. Mais abandonnons cette discussion et montez en chaloupe ! »

Hippolyte aide la princesse à monter dans le yacht et l'installe dans un petit salon éclairé par un puits de lumière, ou, si vous voulez, une fenêtre sur le plan horizontal.

Le prisonnier dont le prince a épargné la vie occupe la timonerie pendant que Hippolyte cause avec la princesse dans le salon de l'entrepont. Comme le puits de lumière est ouvert, le timonier voit le prince et la princesse. Il entend la princesse supplier Hippolyte de l'épouser. Mais le prince refuse. « Ce satané de prince est insensé, pense le timonier ; il refuse d'épouser une si belle princesse. Il est fou de ne pas vouloir épouser cette princesse ! C'est un comportement inexplicable ! »

Le prince Hippolyte finit par sortir du salon ; il monte sur le pont et s'installe à la timonerie. Le matelot va faire le tour du pont puis descend au salon et cause quelque temps avec la princesse, pendant que le yacht file en haute mer.

Soudain, le matelot sort du salon et va dire au prince Hippolyte que la princesse aimerait boire du bouillon de gibier marin. Et justement, le gibier abonde dans ces parages. Le prince immobilise le petit bâtiment et descend une chaloupe à la mer, y monte avec

le matelot et part à la chasse au gibier en vue d'en faire manger à la princesse. En fait, la princesse n'avait manifesté aucun désir de boire du bouillon de gibier, mais c'était le matelot, l'ancien bandit, qui avait inventé cette défaite pour se débarrasser du prince.

La chaloupe s'éloigne du petit bâtiment. Soudain, le prince se lève et met un gibier en joue. Le matelot imprime une secousse à la chaloupe et renverse le prince. Ce dernier tombe à l'eau et coule au fond. Le matelot est certain que le prince est noyé! Il revient seul au yacht et raconte l'accident à la princesse. La princesse se lamente d'une façon touchante, mais que peut-on faire dans de telles circonstances? Il est noyé! En tirant du fusil, il est tombé à l'eau et s'est noyé au moment où la chaloupe a renversé.

Le matelot reprend la mer en suivant la course indiquée par le prince Hippolyte: il file directement vers le nord et se rapproche de son pays.

Mais revenons au prince Hippolyte. En tombant à l'eau, le prince se trouve enveloppé dans une sorte de gaine étanche et gagne le rivage. Avant de sortir de ce sac, il sent que la vague le tasse à la terre et tout à coup il a la sensation que la mer ne le ballote plus. Il tire un couteau de sa poche, fend la peau de la gaine et sort sur la plage, exempt de tout mal. Il constate qu'il a échoué sur une île: de la forêt partout, aucune habitation en vue; aucun humain... «Ce sera la fin de ma vie, se dit-il. Jamais ne je pourrai retourner à la civilisation! Je vais mourir ici!»

Soudain, pendant que le prince fait sécher ses habits à plusieurs pas de la mer, — ses habits étaient mouillés — son inconnu se présente à lui. «Que fais-tu ici, pauvre Hippolyte, lui demande le nouveau venu?»

Le prince lui raconte l'aventure où il est tombé à l'eau... «Je t'avais pourtant averti, continue le visiteur, de ne garder avec toi aucun membre de ton équipage! Sinon il t'arriverait malheur! Je t'avais bien averti, prince Hippolyte! Mais comment se fait-il que tu aies tant de poux dans la tête? Baisse ta tête et je vais te les enlever!»

Le prince incline la tête vers sa poitrine. L'inconnu l'endort en lui disant: «Je veux que tu retournes sur la galerie en présence des trois princesses et qu'elles te peignent les cheveux pour en chasser les poux!» À ces mots, le prince se retrouve au Château-de-la-Roche-Verte.

L'inconnu avait révélé à Hippolyte que sa chaloupe avait été renversée par le bandit dont il avait épargné la vie. Hippolyte fait part au vieux roi de cette trahison, et le bandit est fusillé immédiatement.

Le prince Hippolyte est en présence des trois princesses du vieux roi. Ce dernier lui offre de prendre pour épouse la princesse qu'il préfère; les trois lui appartiennent. «Je regrette, de répondre Hippolyte, je ne puis accepter votre offre. J'ai promis à telle princesse, dans telle ville de l'épouser. À elle aussi j'ai rendu sa liberté. Mais, je vous invite, Sire mon roi, vous et votre princesse, à faire le voyage avec moi et à assister à mes noces dans l'autre pays!»

Le roi accepte l'invitation d'Hippolyte tout en lui répétant que la ville rendue à son état normal d'autrefois lui appartient. « Vous avez été tellement bon pour nous, prince Hippolyte, que cette ville est votre propriété! »

Le vieux roi fait appareiller un bâtiment à vapeur, y fait monter le prince Hippolyte et la princesse à laquelle ce dernier a rendu deux fois la liberté. Le roi ajoute au chargement, des chevaux, un carrosse, son cocher, et met le cap sur la ville où veut aborder le prince Hippolyte. Une fois à destination, le vieux roi descend le carrosse à terre, et s'y installe avec la princesse et Hippolyte. Le cocher, assis à l'avant de la voiture, conduit ces hauts personnages.

À la vue du carrosse à la porte du château, la princesse autrefois délivrée du génie des oiseaux reconnaît le prince Hippolyte, croit qu'il est marié et s'évanouit sur-le-champ. Son père s'empresse de la soutenir et de la déposer sur un lit. Pendant ce temps, le prince Hippolyte vient frapper à la porte du château. Le roi va ouvrir. « Bonjour, prince Hippolyte! Vous voilà de retour!

— Oui, répond le prince. Votre princesse est-elle ici?

— Elle vient de s'évanouir! Elle a pensé que vous en aviez épousé une autre et elle s'est évanouie! suivez-moi. Elle repose sur un lit dans la pièce voisine. »

Le prince Hippolyte se rend auprès de la princesse évanouie et lui fait reprendre connaissance. Comme disait mon père, il applique une tape sous le bol à breuvage, et elle reprend ses esprits. Il la conduit hors de la pièce et lui dit: « Je ne suis pas marié, belle princesse, mais je viens me marier avec toi! »

Les deux princesses s'assoient sur une chaise capable d'asseoir trois personnes; le prince Hippolyte prend place au milieu du siège de la chaise, avec une princesse à droite et une autre à gauche. Les deux rois se promènent sur la galerie et échangent des propos touchant leurs pays. Ces deux personnages ne s'étaient jamais rencontrés; l'un habitait une région éloignée, très ancienne, et l'autre venait du bout du monde. Les deux rois causent tout en se promenant.

Le vieux roi du Château-de-la-Roche-Verte, celui dont la princesse avait été sauvée deux fois par le prince Hippolyte, ce vieux roi donc jette un coup d'œil par la fenêtre et observe le comportement des amoureux. Quand sa princesse posait sa main sur le genou du prince, l'autre princesse lui disait: « Ne touche pas le prince Hippolyte! Il est à moi! » Ainsi réagissait la princesse qui avait joui la première du courage du prince.

L'un des rois dit à l'autre: « Regardez votre princesse! Parce que la mienne met sa main sur le genou du prince, la vôtre proteste et lui rappelle que le prince lui appartient. Pourtant, la mienne a joui deux fois de la conduite courageuse du prince, tandis que la vôtre n'en a joui qu'une seule fois.

— C'est vrai réplique l'autre roi, mais il a promis à la mienne qu'il l'épouserait!

— Eh bien! moi, Sire, je propose que l'on rende nulle cette promesse du prince Hippolyte. Annulons sa promesse, et ensuite laissons-le libre de choisir celle qu'il désire épouser. Par contre, si les deux princesses promettent de l'aimer toutes les deux comme une seule femme, proposons-lui de les épouser toutes les deux. Son immense richesse lui permet d'épouser et de faire vivre deux femmes!

L'idée est tout à fait juste! » souligne l'autre roi.

Les deux monarques entrent au salon et exposent leur proposition aux deux princesses. L'une repousse sur-le-champ la suggestion: « Il m'a promis qu'il m'épouserait et je veux l'avoir à moi seule comme mari!

— Prends garde, avertit le roi étranger; tu risques ainsi de ne pas l'avoir pour mari! C'est l'autre qui va en profiter! Si vous promettez d'être fidèles et de l'aimer comme une seule femme, vous pourrez l'épouser toutes les deux! Si l'une de vous deux ne veut pas accepter ce compromis, c'est l'autre qui deviendra l'épouse du prince! »

Plutôt que de tout perdre, chacune des deux princesses accepte de devenir l'épouse du prince Hippolyte. Le mariage a lieu peu après, on fête la noce, puis le prince dit au roi qui l'avait engagé comme officier militaire: « Sire mon roi, tout ce que vous possédez ici, donnez-le aux pauvres et venez vivre avec moi dans le Château-de-la-Roche-Verte. Le roi qui m'y a précédé est beaucoup plus riche que vous et nous aurons suffisamment de biens pour vivre ensemble, le reste de notre vie! »

En effet, le roi donne tous ses biens aux pauvres et monte sur le bâtiment en compagnie du prince Hippolyte et des autres passagers. Il gagne le Château-de-la-Roche-Verte. Mais à cette nouvelle, un jeune prince du voisinage, autrefois en désaccord avec le roi, décide de lui déclarer la guerre sous prétexte que le prince Hippolyte a épousé deux princesses. Ce jeune prince du voisinage, était devenu jaloux d'Hippolyte parce qu'il aurait désiré l'une des épouses du nouveau marié. Comme il lui était impossible de réaliser son rêve de mariage, il songe à déclarer la guerre au vieux roi du Château-de-la-Roche-Verte.

Peu après son retour dans la ville autrefois ensorcelée, Hippolyte rend visite, un soir, à son inconnu qui résidait encore dans la même maisonnette. L'inconnu lui révèle l'intention du jeune prince ennemi: « Tu vas avoir une guerre à soutenir contre tel jeune prince qui est jaloux de toi. Garde ton sabre merveilleux. Surveille-le bien! C'est grâce à lui que tu pourras te défendre, à la guerre!

La guerre commence entre les deux camps. Le prince Hippolyte est au premier rang des soldats, son sabre à la main. Tout ce que cette arme touche est voué à la ruine, les ennemis tombent comme des mouches. Le chef de l'armée ennemie finit par demander la paix mais il se dit que la force d'Hippolyte réside dans son sabre. « Il nous faut absolument mettre la main sur cette arme! » pense ce chef apparemment soumis.

Ce dernier fait fabriquer un lion d'or et y place, à l'intérieur, deux ou trois musiciens. Il ordonne que l'on fasse circuler ce lion devant les demeures, en criant: « Qui veut acheter ce beau lion d'or qui joue de la musique sur plusieurs instruments? » Mais la musique

variée provenait des musiciens placés à l'intérieur du lion et entraînés à jouer différents genres de musique. On avait dit à ceux qui conduisaient le lion : « Seul le prince Hippolyte va être tenté par ce lion musicien pour désennuyer ses épouses ! »

Il faut remarquer que cette œuvre d'art valait un peu plus que cinquante sous ! Le lion parcourt donc les rues.

L'auteur de ce plan malhonnête avait donné aux musiciens cette consigne : « Quand on aura introduit le lion dans le château, sortez du corps de l'animal, en utilisant la porte secrète qui s'ouvre à l'arrière. Tâchez de repérer l'endroit de la maison où se trouve le sabre et dérobez-le ! Après quelques jours de programmes musicaux, vous cesserez de jouer et les gens du château croiront que le mécanisme est brisé. Ils vont le retourner à l'atelier pour réparation et nous posséderons ce sabre magique ! »

On conduit le lion d'or en face du château du roi et on lui fait exécuter différents pièces de musique. On tire un bouton en disant : « Joue telle mélodie, beau lion d'or ! » Le lion fait entendre cette mélodie.

Comme les deux épouses du prince sont émerveillées de la musique que joue l'animal, Hippolyte achète le lion d'or.

La nuit suivante, on demande au lion, d'une façon presque abusive, d'exécuter de multiples pièces musicales. Les princesses sont insatiables de cette musique.

La nuit suivante, même euphorie musicale ! Mais pendant le sommeil des gens du château, les musiciens sortent de leur cachette et trouvent le sabre magique pendu au mur de la cuisine. Ils s'emparent de l'arme et la renferme dans le lion d'or dont ils verrouillent la porte secrète.

Le lendemain soir, les princesses s'adressent de nouveau au lion : « Joue-nous une mélodie, beau lion d'or ! » Le lion obéit, mais soudain, ding ! la musique s'arrête. « Joue-nous une mélodie, beau lion d'or ! » répètent les princesses. Mais, rien ! « Ah ! nous lui avons peut-être trop demandé, dit le prince. Nous allons le retourner à l'atelier qui l'a construit ; les techniciens vont le réparer et reviendront nous le conduire ! »

On se met en relation avec le vendeur, dès le lendemain, et l'on vient chercher le lion sans tarder. Mais le prince Hippolyte ne s'aperçoit pas sur-le-champ qu'on lui a volé son sabre magique. Lors de la déclaration de guerre, il se rend compte qu'on lui a dérobé frauduleusement son sabre magique à l'occasion de la visite du lion d'or au château.

Les ennemis attaquent, confiants dans la vertu du sabre du prince Hippolyte. Ce dernier s'arme d'un sabre ordinaire et va combattre encore au premier rang. Pendant le combat on se saisit du prince et on l'emprisonne pour satisfaire une vieille jalousie. La guerre prend fin.

Le prince Hippolyte est en prison depuis deux jours, mais aucun de ses amis ne sait comment s'y prendre pour le libérer.

Une nuit, le prince Hippolyte a la surprise de voir arriver dans sa prison son ami, l'inconnu. « Te voilà, toi, mon inconnu ! Comment as-tu pénétré ici ? »

— Je suis entré par la porte !

— Mais que viens-tu faire ici ?

— Je viens te remettre ton sabre ! »

L'inconnu était allé chercher le sabre magique et le lui rapportait. « Est-ce que je t'ai rendu suffisamment de services ? demande l'inconnu au prince Hippolyte. Te rappelles-tu combien de fois je suis venu à ton aide ? »

— Oui !

— Eh bien ! je viens te rendre un autre service en te remettant ton sabre merveilleux. Qu'as-tu à me donner pour me récompenser de ces services ?

— Ah ! Que désires-tu ? Parle ! Je te donnerai ce que tu me demanderas.

— Acceptes-tu de me donner la moitié de ce que tu n'as jamais vu ni connu ? »

Le prince croit qu'il s'agit de richesses. Le château regorgeait de biens évalués à des fortunes dont il n'avait pas besoin. Hippolyte répond sans hésiter : « Très bien ! J'accepte ! »

— Eh bien ! suis-moi ! »

L'inconnu conduit le prince hors de la prison et le reconduit dans son château. À son retour chez lui, le prince constate que sa femme a donné naissance à un bébé. Une fois dans le château, le prince veut régler ses comptes avec l'inconnu : « Maintenant, l'ami, je vais te payer ma dette. Exiges-tu une fortune, de l'or que tu aurais découvert ici et dont j'ignore la présence ? »

— Non, répond l'inconnu ; je t'ai demandé la moitié de ce que tu n'avais jamais connu !

— C'est exact !

— Eh bien ! cet enfant-là, le connaissais-tu avant de revenir chez toi ?

— Non !

— Alors, c'est la moitié de ton enfant que je veux avoir !

— La moitié de mon enfant ? Non ! Prends-le en entier !

— Non ; tu ne peux me donner tout ton enfant. Tu n'en as que la moitié ; l'autre moitié appartient à ta femme. Tu as accepté de me donner la moitié de ce que tu n'avais jamais vu ni connu. Donne-moi donc la moitié de ton enfant comme je te l'ai demandé ! »

La jeune reine entend, d'une autre pièce, les paroles de son mari. « Un prince, lui lance-t-elle, n'a qu'une parole ! »

— Eh bien, puisqu'il le faut, dit Hippolyte à son inconnu, je vais me rendre à ma promesse! »

Il va chercher l'enfant dans son berceau, le place sur la table et dépose son sabre à côté du bébé. « Eh bien, dit-il à son visiteur, servez-vous!

— Non! Ce n'est pas à moi de me payer, c'est à toi de me payer. Sépare donc l'enfant en deux!

— Je m'en garderai bien, répond le prince, de peur que l'un des morceaux ne soit plus gros que l'autre! Allez-y, séparez-le, vous-même!

— Sépare-le, toi, et ce que tu feras sera bien fait! »

À ces mots, le prince Hippolyte saisit son sabre pour séparer l'enfant en deux parties, mais l'inconnu lui arrête le bras. « Non, ne le sépare pas! s'écrie-t-il. Attends-moi ici! »

L'inconnu sort, mais quelques instants plus tard, un prince entre dans le château et crie à Hippolyte: « Je me battraï contre toi d'ici cinq minutes! »

Hippolyte ne reconnaît pas ce prince qui le provoque au combat. Il croit que c'est un envoyé du roi ennemi. Comme il est prince, il ne peut refuser le combat ni même la mort. Hippolyte sort sur une galerie illuminée et commence à se battre contre le nouveau venu. Mais il s'aperçoit que son sabre n'a pas la même vertu; son sabre merveilleux ne rend plus le même son. « Arrêtez! commande le prince Hippolyte, je n'ai plus de sabre!

— Eh bien! de repartir l'adversaire en riant, c'est ce que je voulais! Prince Hippolyte, tu ne me reconnais pas?

— Non! répond-il. »

L'adversaire enlève son masque. Le prince reconnaît son ami l'inconnu. « Comment se fait-il, proteste Hippolyte, que tu viennes te battre contre moi? Tu es bien mon inconnu?

— Oui, c'est moi! Je vais maintenant t'expliquer ma conduite.

Moi, je suis mort. J'ai été le mari de la femme dont tu as sauvé la vie en forêt. Je suis mort à la chasse. Tu as fait sortir du bois ma femme et mes deux enfants. Grâce à l'argent que tu as donné à mon épouse, ma fille va devenir religieuse et mon fils se prépare à la prêtrise. Il sera bientôt prêtre. Ta charité les a aidés à assurer leur avenir!

C'est moi qui te suis venu en aide dans les multiples difficultés que tu as affrontées au péril de ta vie. Sans moi, tu serais mort depuis longtemps. Je t'ai protégé partout pour te récompenser des services que tu as rendus à mon épouse.

Dorénavant, tu n'auras plus d'ennemis et tu vas mener une vie heureuse ici avec tes beaux-parents! »

Et s'ils ne sont pas morts... ils vivent encore.

LE PRINCE HIPPOLYTE

Récit folklorique raconté le 5 septembre 1960 à Petits-Méchins par Alfred Thibault (65 ans) de Cap-Chat, comté de Gaspé-Nord. Il a appris ce conte de son père, Alexis Thibault (65 ans), en 1915.

Enregistrement no 753. Contes-types 671 (langage des animaux), 665 (le sabre), 505 (l'inconnu dans la forêt et dénouement [sans le mort reconnaissant], 854 (le lion d'or).

C'éta' un roi, çâ, qu'ava't t'oâs garçons. Ce roi-lâ i' ava't 'té magané¹ par dés gross's guerr's qu'i' avé' eues.

Un' bonn' journée, i' di' à sés t'oâs princes, i' dit: « Més princes, i' dit, c'est l' temps qu' vous pensié' à vous aut's. I' dit, moé, i' dit, j' su's pâs mal ruiné par lés guerres. P'i' i' dit, vous ête' assez vieux pour vous fére un che'-vous, fére enn' situation de que'qu' manière, i' dit, pensé' à vous aut's. I' dit, moé, j'ai p'us d'argent. I' dit, j'ai p'u' 'ien qu' que'qu's piass's, i' dit, m'âs vous donner les que'qu's piass's que j'ai t-à vous donner, p'i' i' dit, vous aut's, b'en, i' dit, c'est d' travailler pour asseyé' à gâgner vot' vie! »

Ça fa't qu'il leu's a donné chacun t'oâs cents piasse' à checun d' sés garçons, p'is checun un ch'fal. Lés garçon ont parti avec çâ.

Le prince Hippolyte, lui, c'éte' un princ' qu'éta't pâs comm' lés aut's. C'éte' un princ' qu'éta' un peu plus sans souci qu' lés aut's, p'i' i' ava' 'ien qu' un vieux jual [cheval], i' gu'i a donné l' vieux jual à lui. I' dit: « Lui, i' vâ vend' çâ 'ted b'en t'ut' suite, p'i' i' vâ gaspiller c't argent-lâ. »

L' prince Hippolyte, to'jour' ést parti avecque c' cheval-lâ, lui. P'is d'enn' ville à l'aut'e, l' ch'val a fatiqué p'is il l'â vendu pour c' qu'i' a pu trouver, p'i' i' a parti à pied. On vâ dir' que l' prince Hippolyte a marché dan enn' plaç' p'is dans l'aut'e.

I' a arrivé, enn' bonn' journée à un' plaç' de v'ouè c' que c'éta't marqué: « Écitte, ô' [on] appren à parler le langag' dés oéseaux! » Fa't que l' prince Hippolyte â cogné à la porte, p'is le domestique a arrivé, i' dit: « Comment c' que ça coûte, i' dit, pour apprendre à parler l' langage dés oéseaux? »

1. *Magané*: Maltraité, affaibli, fatigué.

— B'en, i' dit, c'est cinquant' piass's d' la leçon. I' dit, la leçon dur' deux moâs, p'i' i' dit, c'est cinquant' piass's d' la leçon.

— B'en, i' dit, j' voudra' apprend'e un' leçon: cinquant' piass's pour deux moâs! »

I' ont pris l' prince Hippolyt' p'i' ils l'ont monté dans l' haut de c'tte bâtiss'-lâ. P'is dans l' haut de c'tte bâtiss'-lâ, c'éte't dés oéseaux, i' en ava't d' tou' 'és sort's, ça sauta't su' leu's épaules, ça leu' sauta't su' 'a tête, ça cria't p'is ça f'sa't tout's sort's de son imaginab'es. Et p'i' i' y en ava't d'aut's qui expliqua' au prince Hippolyt' quoi c' qu'i's voula'ent dir', cés oéseaux-lâ, p'is...

B'en, l' prince Hippolyt' comprena't pâs grand-chos' lâ-d'dans. On vâ dir' qu'au bout d' deux moâs, le prince Hippolyte, i' ést tanné² de d'çâ p'i' i' dit, qu'i' â r'guien compris. Et p'i' i' veut p'us r'payer pour.

I' pârt p'i' i' s'en vâ. Mé' l' temps qu'i' ava' été lâ, i' s'éta' occupé de d'çâ. C'éte' un homm' qui avè' enn' tête, un' bonn' tête, l' prince Hippolyte, p'i' i' s'éte' occupé de d'çâ, p'i' i' comprena't que'qu' chos' dans l' langag' dés oéseaux, i' ava't compris que'qu' chose.

On vâ dir' que c' prince-lâ continue à marcher d' minme, dans enn' vill' p'is dans l'aut'e, p'i' i' s'adonne à fesser³ su' un roi qu'â besoin du mond' pour la guerre. I' s'attenda't d'avoèr enn' guerre, ce roi-lâ, p'i' i' engagea't dés saldâts, p'is dés officiers, dés colonels de tout's sort's de monde. Il l'engage; il l'engage, on vâ dire officier [officier].

Mé' le capitaine éta' au-d'ssus dés aut's, et p'is c'ta't l' capitain' qui donna't lés ord's. Mé' le roi a trouvé que l'officier, que l' prince Hippolyte, que c'éta' un bon homme épouvantab'e. Il l' trouva't bon homm' sans bout⁴, sans bout'.

On vâ dir' qu'un' bonn' journée, le... le capitaine, lui, i' ést jaloux du prince Hippolyte. I' s'adonna' à parlé' avecque l' prince Hippolyte, l' capitaine, et p'i' i' a deux p'tits oéseaux qui s'en vienn' s' poser su' 'a cleture [clôture]. L' prince Hippolyte, lui, i' jette un coup d'œil aux p'tits oéseaux qui sont posés su' 'a cleture. P'is l' capitaine, i' parle a'ecque l' prince Hippolyte; i' voét qu'i' jette in coup d'œil aux oéseaux. I' di' au prince Hippolyte, i' dit: « Comprenez-vous que'qu' chos' dans l' langag' dés oéseaux?

— L' prince Hippolyt' dit: vous, i' dit, comprenez-vous que'qu' chose?

— I' dit, non, mé', i' dit, vous m'avez d' l'air à lés r'gâder.

— I' dit, oui, mé' i' dit, j' comprends r'guien, i' dit, j' su's comm' vous! »

2. *Tanné*: Fatigué, ennuyé, à bout de patience.

3. *Fesser*: Rejoindre, rencontrer, arriver chez...

4. *Bout* (sans): Excessivement, extraordinaire.

Mé' lés oéseau' ava'ent dit, si... lés deux oéseaux qu'éta'ent v'nus s' pôser su' 'a clôture ava'ent dit: «Si le roi sava't que sa princess' qu' â été volée v'lâ cinq six ans, qu'a été volée par le roi dés oéseaux... le p'us gros génies dés oéseaux, i' s' mettra' en r'charch' de sa princessse. I' â envoyé dés armées pour la charcher, mé' il l'a jama's trouvée. Mé' le roi dés oéseaux, i' ress' su' la gross' montagne en arguière, écite, lâ. P'i' i' â un ch'min battu. En passant par su' 'a montagne écite, i' coupe l' chemin du génie qui vâ voèr à sa vie à tous lés jours, qu'est sour un chicot, lâ. Sa vie c'est un œuf qu'est gros comm l' poing p'is qu'est sour(e) l' chicot, p'i' à tous lés jours le génie vâ voèr à sa vie. P'is son ch'min est battu pour allé' au chicot. Si enn' parsonn' mont'ra't lâ p'is qu'i' coup'ra't c' chemin-lâ p'is qu'i' sui'ra't son ch'min, pourrè' [pourrait] aller déterrer l'œuf qu'est sour(e) l' chicot p'is gu'i câssé' à sés pieds, le roi dés oéseaux tomb'ra't raid' mort. La princess' se trouvera't démorphosée',⁵ i' pourra't l'emm'né' au roi!»

Lés oéseau' ava'ent dit çâ, lâ, p'is l' prince Hippolyte ava't saisi çâ, lui. Le capitaine, lâ, lui... i' ést jaloux du prince Hippolyte. I' s'en vâ dire au roi que le prince Hippolyt' s'est vanté qu'i' éta't capab' d'aller charcher sa princess' qu' éta't perdue dans la forêt. Le roi fa't d'mander l' prince Hippolyte, p'i' i' gu'i dit çâ, qu'i' s'est vanté qu'i' éta't capab' d'aller charcher sa princess' qu'éta't disparue, qu'ava' été volée, qu'éta't dans la forat [forêt].

I' dit: «J' sé's seul'ment pâs, Sir' mon roi, qu' vous aviez' enn' princess' de volée, moé. I' dit, j'ai jama' attendu [entendu] parler d' çâ.

— I' dit, vous 'n n-avé' attendu parler, puisque vous l'avez dit.

— Si vous l'a'riez pâs dit, i' dit, j' l'a'ra's pâs su.»

I' gu'i dit pâs qu' c'est l' capitain' qui gu'i â dit çâ, lui, lâ. I' dit: «Prince Hippolyte, i' dit, faut qu' vous parté' à 'a r'charch' de ma princessse! I' dit, vous ête' un bon homme, p'i' i' dit, vous êt's capab' d'allé' en r'charch' de ma princessse. Si vous r'fusez d'y aller, i' dit, vous allez mourir devant la port' du château, d'mon [demain] matin!

— B'en, i' dit, tant qu'à mourir devant la port' du château, Sir' mon roi, i' dit, j'aim' mieux m' mett'e en r'charch' de vot' princessse. I' dit, quand minm' que j' mourra's dans lés boàs, i' dit, ça s'ra't mieux que d' mourir à 'a port' du château écite!»

On vâ dir' que l' lend'main matin, le prince Hippolyte â pris l' boàs. Mé' i' a monté su' 'a montagne où c' que lés oéseau' ava'ent dit, lâ, lui. Quand i' ést v'nu à couper c' chemin-lâ, i' a pris l' chemin p'i' i' s'st en-allé' 'oèr l' chicot. I' a trouvé l'œuf tel comm' lés oéseau' ava'ent dit. I' a pris l'œuf p'i' il l'a mis dans sés poches, p'i' i' s'est en-v'nu au château, lui, lâ. I' s'est en-allé' jusqu'au château, l' chemin alla't jusqu'au château.

Quand i' a arrivé au château, l' génie éta't parti, lui, pour la journée. La princess' quand all' l'â vu v'nir, 'a gu'i a dit: «Vous devriez pâs v'nir écite. 'A dit, si l' génie sava't çâ, 'a dit, i' vous f'ra't mourir, 'a dit.

5. *Démorphosé* (être): Revenir à son état d'homme ordinaire. Ici, il s'agit plutôt d'un enlèvement.

— I' dit, je 'n n'ai pàs pèur, i' dit, du génie, i' dit, bell' princesse. I' dit, j' su's v'nu pour vous délivrer, moé, écite, et p'i' i' dit, j'ai pàs pèur du génie. I' dit, j' vâ's l'attend'e l' génie! »

Ça fa't qu' lâ, i' a pâssé la journée avec la princesse. Mé', l' soèr, l' génie été't s'pposé d'arrivé' à six heures, mé' i' éta't rendu à six heure' et quârt, p'is l' génie éta't pâ' encôre arrivé. Mé', à six heure' et d'mie, l' génie â arrivé. I' dit: « Quoi c' que ça veut dire, le prince Hippolyt' dit, que t' éta's s'pposé d'êt'e écite à six heures, p'i' i' dit, qu'i' ést six heure' et d'mie, p'i' i' dit, qu' t' és pâ' encôre arrivé? »

— I' dit, oui, i' dit, depuis qu' t' âs ma vie dans tés mains, i' dit, tu m'âs raccourci mon ch'min... tu m'âs rallongé mon ch'min d'enn' demi-heur' su' ma vie, parc' qu'i' dit, j'affaiblis. T' âs ma vie dans tés mains. I' dit, c'ést pour çâ, i' dit, j' su's t-enn' demi-heure en r'târd! »

Mé' en disant çâ, i' approcha't, lui. P'is l'aut' quand il l'a vu assez proche, i' â câssé l'œuf à sés pieds. L' génie â tombé raid' mort.

Mé', lés deux p'tits oéseaux qu'ta'ent su' 'a clôturè, lâ, 'és aut's, i's sont v'nus s'pôser su' enn' branche. I' ont dit: « Prince Hippolyte, t' âs tué not'e roi, lâ! Le génie, lâ, c'ést not'e roi, çâ! Çâ, c'ést le roi dés oéseaux! Malheur à toé enteur ci un an et un jour! Si tu trouv's pàs l' château d' la Roch'-Varte, pour a'oèr enne r'vang' conteur toé, malheur t'arriv'rà!

— I' dit, où c' que c'ést çâ, l' château d' la Roch'-Varte?

— I' ont dit, tu l' charch'râs!

Fu u u t! Lés p'tits oéseaux ont disparu p'is s' sont en-allés. Lâ, l' prince Hippolyte, lui, lâ, i' â pris la princesse, p'i' il l'â emm'née au roi. Mé' quand i' a arrivé au roi, la princesse gu'i ava't dit, 'a dit: « Prince Hippolyte, c'ést vous qui m'â démorphosée, 'a dit, j' vous doés ma parsonne!

— Le prince Hippolyt' di' oui, mé' i' dit, j' pàs capab' de m' marguié' à c'tte heure, moé. I' dit, faut que j' trouve l' château d' la Roch'-Varte enteur ci un an et un jour! »

Ça fa't qu' lâ, i' â emm'né la princess' su' son pére. Ça été enn' fêt' quand i' a arrivé su' l' pére a'ec sa princesse, ce roi-lâ, lâ. Le roi gu'i â fait' dés cadeau' épouvantab'e, et p'i' i' â voulu l' gardé' avec lui tout l' temps, p'is jama's travailler d' sa vie. Mé' l' prince Hippolyte, i' pouva't pàs fér' çâ, lui, lâ. Foula't [fallait] qu'i' trouv' l' château d' la Roch'-Varte. Mé' i' a promi' à la princess' de l'épouser, lâ, c'tte princess'-lâ.

On vâ dire, oh!... i' â resté un cinq six moâs lâ su' le roi. Mé' au bout d' cinq six moâs, lâ, i' s'accupa't tout l' temps de d'çâ, d'asseyé' à charché' où c' que c'éta't l' château d' la Roch'-Varte, lâ, lui. P'i' i' attenda't pàs parler d'çâ, i' sava't pâ' où c' que c'éta't.

Lâ, i' s'ést mi' en r'charch' du château d' la Roch'-Varte. I' a parti, travarser lés mers, prend' lés boâs d'enn' place à l'aut'e p'is s'informer. On vâ dire, un' bonn' journée,

i' ava't dés manteaux, — dans c' temps-lâ i' porta't tout's dés manteaux — i' ava' un grand manteau qui traîna't ques'men à terre, avec enn' col'rett' su' lés épaules, l' princ' Hippolyte, lui. Et p'i' i' s'est ach'té du vin p'is du pain c'ta't sa nourriture, çâ, lui, l' princ' Hippolyte, p'i' i' a pris l' boâ' avec çâ.

Ça f'sa't deux t'oâs jours qu'i' marcha't dans l' boâs. Un bon soèr, i' trouve un p'tit ch'min d' pied. I' voét qu'i' ést déjà v'nu quelqu'un lâ, c'est battu, lés feull's sont écrâ-sées, p'is lés boâs sont cassés. I' suit c' p'tit ch'min-lâ. I' arrive à un p'tit camp' dan 'a forat, l' soèr à la brun⁶.

I' s'en vient p'i' i' cogne à la porte. Ça d'mand' qui c' que c'est qu'i' y â lâ? I' s' nomme, i' dit: «C'est moé, j' su's l' prince Hippolyte!» C'st enn' voix d' femm' qui gu'i parle. 'A dit: «Rentrez pâ' écitte, 'a dit, j'ai pâs d' butin⁷ su' moé, 'a dit, j' su's nue. P'i' 'a dit, j'ai deux enfants qui s' meurent!»

Ça fa't qu' lâ, l' prince Hippolyte dit, i' dit: «C'est r'guien, j' pâs pour coucher dans l' boâ' écitt' parmi lés bêtes, moé!» I' a ôté son manteau d'ssus son dos p'i' i' a ouvert la porte, p'i' i' gu'i â allongé. I' dit: «Mettez çâ su' vous, p'i' i' dit, avec c' manteau-lâ, i' dit, vous allé' êt' b'en habillée.»

Ça fa't qu' lâ, alle â mis l' manteau su' elle, p'i' 'a gu'i â ouvert la porte. P'i' i' gu'i â d'mandé comment c' que çâ s' faisé't — alle ava' un p'tit garçon p'i' enn' p'tit fille, elle — 'a [i'] gu'i â d'mandé comment c' que çâ s' faisé't qu' 'a été't rendue lâ dans l' boâ' avec cés enfants-lâ. P'i' 'a dit: «Mon mari, 'a dit, c'éta' un chasseur, moé, et pui' 'a dit, i' s'est en-v'nu écitte avec moé pour nous gâgner la vie. Et puis, 'a dit, v'lâ six moâs, 'a dit, que j' 'n n'ai pâ' eu d' nouvelles. I' ést pâs r'venu écitte. 'A dit, j' sé's pâs si i' m'â laissée t'ut seule écitte' dans l' boâs, 'a dit, j' su's pâs capab' d' sortir, 'a dit, m'âs mourir écitte. Lâ, 'a dit, més p'tits enfants s' meurent, 'a dit, i' ont p'us r'guien à manger, p'i' 'a dit, i's s' meurent. Sont tou' 'és deux dans l' lit, lâ!»

Lâ l' prince Hippolyte, lui, i' â pris du vin p'is du pain p'i' i' â fait' d' la trempette avec çâ, p'i' i' â fait' manger lés p'tits enfants, p'i' i' â fait' manger la femme. Ça fa't qu' lâ, lés p'tits enfants, quant' c'é' 'ien la faim, ça r'vient vite. Lés p'tits enfants sont mi' à s'assir [s'asseoir] su' l' lit p'i' i's r'vena'ent.

Prince Hippolyt' dit, i' dit: «On vâ lés faire r'venir, p'i' i' dit, m'âs vous sortir du boâ' écitte. I' dit, vot' mari, madame, c'tait-i' un bon gârs?

— 'A dit, oui, c'st un bon gârs, 'a dit, j'ai jama's pâti d' faim avec lui.

— B'en, i' dit, vot' mari, c' parç' qu'i' ést mort dans l' boâ' ou que'qu' chose; sans çâ i' s'ra't r'venu écitte. Vous savez b'en, i' dit, qu' vot' mari peu' êt' mort dans l' boâs, dévoré par enn' bête, ou un accident, que'qu' chose, son fusil, et p'i' i' peu' êt' mort dans

6. *Brun* (à la): À la brune, au déclin du jour.

7. *Butin*: Vêtements, habits.

l' boâs. I' dit, si vous avié' un bon garçon, i' vous â pâs laissée d' minm' dans l' boâs, p'is s'en aller pour vous laisser mourir dans l' boâs. Ç' parç' qu'i' ést mort!»

C' fa't qu'on vâ dir' qu'i' a resté lâ t'oâs jours, lâ, lui, l' prince Hippolyte, à gu'ieux [leur] donner d' quoi à mangé' à la femm' p'i' aux enfants, pour lés renforçir. P'is quand i' ont été renforçis, l' prince Hippolyt' lés a pris p'i' i' 'és â sortis du boâs.

Un coup qu'i' 'és a eu sortis du boâs, i' di' à la femme: « Vous allez laisser vos p'tits enfan écitt' dans l' boâs, i's sont nus, eux aut's — i' ava't p'us d' butin, i' ava't p'us rien — laissez vos p'tits enfan écitt' dans l' boâs, vous voyez lés mésons, lâ. Allez-vous-en aux mésons, fait's-vous m'ner dan 'és magasins, ach'tez-vous du ling' pour vous p'is vos p'tits enfants!» I' a pris cinq cents piass's p'i' i' a donné à la femme, lâ, pour ach'ter du ling' pour sés enfants p'is s'habiller p'is qu'a viv'e. I' dit: « En attendant d' vous trouvé' enne job, vous fére aider pour faire viv' vos enfants!»

Ça fa't qu'elle, all' l'a r'marcié terrib'e, p'i' alle éta't contente épouvantab'e. I' s' trouva' à gu'i sauver la vie à c'tte femm'-lâ. P'is là, lui, i' â r'viré d' bord, p'i' i' â r'monté couché' encôr' au camp' au bout d' deux t'oâs jour' apras. C'ta't loin dans l' boâs, çâ, où c' qu'i' éta't.

On vâ dire au bout d' deux t'oâs jour' apras, qu'i' s'en vâ couché' encôre au minm' camp', le soèr, p'is l' lend'main, i' continue sa run⁸ dans l' boâs p'is s'informe encôre à elle où c' qu'éta't l' château d' la Roch'-Varte, mé' 'a sé't pâ' où c' que c'ést.

L' lend'main, i' march' tout' la journée dans l' boâs. Mé' quand ça vient su' l' soèr, c' qu'i' voé' en avant d' lui? Un homme avec enn' p'tit' chienn' blanche. « Quiens, i' dit, i' â in homme icitte, i' dit, j' su's proch' du monde!»

I' lâche un cri au gârs, l' gâ' arrette. I' dit: « Bonsoèr, i' dit, inconnu!

— I' dit, bonsoèr mecieu! I' dit, c' que vous fait's par écitte?

— Ah! i' gu'i dit, çâ: i' ést l' prince Hippolyte qui charche l' château d' la Roch'-Varte, 'oèr si i' a attendu parler du château d' la Roch'-Varte!

— I' dit, oué, i' dit, oué j' 'n 'n ai attendu parler!

— I' dit, vous avé' attendu parler du château d' la Roch'-Varte?

— I' dit, oué!

— B'en, i' dit, c'ést justement çâ que j' charche!

— B'en, i' dit, v'nez-vous-en à mon camp'!»

I' arrive à son camp', un beau p'tit camp' b'en fait', c'ést prop' là-d'dans. L' prince Hippolyte i' ava't to'jours son sâb'e au côté d' lui, lui. L'aut' gu'i fa' à souper, i's soup'nt p'i' i's veille' ensemb'e. P'i' i' gu'i d'mand' de v-où c' que c'ést, si c'ést b'en loin de

8. *Run* (angl.): Marche, course.

d'lâ l' château d' la Roch'-Varte. I' dit: « Non, i' dit, c'est pâs loin. I' dit, d'main matin ma p'tit' chienn' gu'ira vous conduire au château d' la Roch'-Varte. I' dit, 'a vâ s'en aller lâ p'i' 'a vâ embarquer su' un' butte, l' château d' la Roch'-Varte, i' dit, c'st un' butt' çâ, c'st enn' gross' pierre. I' dit, 'a vâ embarquer là-d'ssus!»

P'i' i' gu'i cont' son histoèr', lui, lâ, qu'i' â tué le chef dés oéseaux, lâ. Ah! i' dit: « C'est lâ! I' dit, 'a vâ embarquer sur la pierre, lâ, p'i' i' dit, vous, i' dit, vous allé' avoèr affère, lâ, aux oéseaux d' l'univers, lâ. C'est eux aut's qui veulent r'vanger leu' maît', lâ, leu' chef!»

Le prince Hippolyte, l' lend'main matin, i' gu'i deunne... l'inconnu gu'i denn' le déjeuner. P'i' un coup qu'i' â déjeuné, l'inconnu gu'i dit, i' dit: « Vot' sâb' que vous avez lâ, i' dit, i' ést pâs bon! Qu'ins, i' â dit, prenez c'tte sâb'e-lâ!»

I' â un beau sâb'e, lui, l'inconnu, un beau sâb'e r'luisant! I' dit: « Prenez c' sâb'e-lâ, i' dit, c'est un bon sâb'e. » I' donn' çâ à l'inconnu [au prince] p'i' i' envoeill' la p'tit' chienn' blanch' le m'ner. I' dit: « Vous viendrez couché' écite à soèr, m' donner dés nouvelles, comment ça s'est passé aujourd'hui. Aujourd'hui, i' dit, vous allé' avoèr affère à dés oéseaux. Vous allez vous batt'e avec dés oéseaux, aujourd'hui. I' dit, faut qu' vous batté' avec eux aut's pour... c'est leur r'vange, 'és aut's, qu'i's veule' avoèr, cés oéseaux-là!»

Comm' de faite! Lâ, i' s'en vâ lâ a'ec la p'tit' chienn' blanche. P'is la p'tit' chienn' blanche, en arrivan à la roche, 'a mont' su' 'a roch' p'i' 'a commence à fortiller su' 'a roche. Et puis lui i' mont' su' 'a roche, p'is l'inconnu gu'i ava't dit: « T' attendrâs, lâ!» Lâ, la p'tit' chienn' blanche a débarqué d' su' 'a roche, p'is lui i' a attendu.

Mé', à neuf heures, l' tem [temps] ést v'nu noèr d'oéseaux de tous lés sortes. P'is lâ i's s'en v'na'ent pour l' picocher⁹, lui, pour l' fér' mourir. P'is lui, a'ec son sâb'e, i' tua't çâ, lâ. Mé' â quatre heur's dans l'apras-midi, i' ést manqué, féni au coton¹⁰, comprends-tu. Lés oéseaux s'en vont tout's p'i' i' ont dit: « On r'prend not'e r'vang' d'main matin! D'main matin, t' â' affère à tou' 'és oéseaux d' l'univers. Tu 'n n-âs tué pâs mal aujo'rd'hui, lâ, mé' d'main matin, t' â' affère à tou' 'és oéseaux d' l'univers!» Mé' en disant çâ, tout's lés oéseaux qui sont mor' [morts] à terre, i's s' leuv'nt p'i' i's part'nt tout' avec lés aut's. Donc, v'lâ tout' çâ parti!

Quiens, i' a travaillé tout' la journée pour(e) r'guien, lâ, lui. Bon! I' pârt p'is s'en vâ trouver l'inconnu, p'is cont' çâ à l'inconnu, cont' son histoère à l'inconnu. « Oué! L'inconnu dit, c'est çâ! D'main, i' dit, tu vâ' avoèr affère à tous lés oéseaux d' l'univers, i' dit, i' vâ 'n n-a'oèr b'en pluss'!

— I' dit, j' pâs capab' d' tuer çâ, i' dit, i's vont m'ôter la vie avant, i' dit, i's vont m' crever lés yeux, 'és aut's! I' dit, i' en â, c'st enn' breume [brume]!

9. *Picocher*: Donner des coups de bec, becqueter, en parlant des oiseaux.

10. *Coton* (être au): Épuisé, à bout de force.

— I' dit, non, non, non. I' dit, tu vâ' en v'nir à bout. I' dit, la p'tit' chienne, lâ, qu'est avec toé, si t' âs pâ' assez d' force, 'a vâ t'en denner, d'main, elle, la p'tit' chienn' qu'est avec toé, lâ! É' [aie] soin d' ta p'tit' chienne! »

On vâ dire, i' soupe, p'i' apras soupé' i' pâsse encôr' la veillée avec l'inconnu. P'is le lend'main matin i' gu'i denne à déjeuner, p'is lâ, i' pâ'r' encôr' pour êt' lâ à neuf heures. C'ta' à neuf heur's que la fait' [fight]¹¹ commença't. I' ava' affère à tous lés oéseaux d' la terre, lâ.

Ça fa't qu' lâ i' s'est mi' à s' batt'e avec lés oéseaux. Mé' vers lés deux heure' et d'mie dans l'apras-médi i' s' senta't fatigué qu'i' ava't p'us d' courag' de s' tenir su' 'a roche, i' éta't ques'ment manqué¹².

Mé', la p'tit' chienne a sauté su' 'a roche, p'i' 'a l'â po'gné par l' jârrat p'i' all' l'a escoué [secouer] t'oâs quat' fois. Ça gu'i â denné d' la force, çâ, assez qu'i' ést v'nu à bout d' rajuer [achever] d' tuer lés oéseaux.

Mé', aussitôt qu'i' a eu fêni d' tuer lés dargnié' oéseaux, i' a senti trembler la roch' sour lui. I' a sauté haut-en-bâs d' la roche, mé' c'éta't p'u' enn' roche, c'éta' un toit d' bâtiss' qui sorta't d' la terre, c'ta' enn' vill' qu'éta' emmorphosée¹³, çâ, par le génie. P'is c'éta' un toit d' bâtiss' qui sorta't d' la terre.

I' s'est raculé p'is la bâtisse a sorti d' la terre. I' a vu un vieux roi dans... dans c'tte bâtisse-lâ qu'ava't deux princesses. C'éte't deux bell's créatur's¹⁴, in affère épouvan-tab'e. Le vieux roi a sorti p'is s'st env'nu l' prend' par la main. I' dit: « Rentré' écite, i' dit, vous avez délivré ma ville!

— I' dit, comment ça s' fa't, i' dit, qu' j'ai délivré vot' ville? »

Mé' en disant çâ, lâ, le roi gu'i dit çâ qu'i â délivré sa ville, m'é' en disant çâ, c' qui rent' par darguiér' l' prince Hippolyte, enn' princess' qu'est t'oâs fois p'us bell' que tous lés aut's, — c'ta't deux bell's princess's terrib'e — qu'est t'oâs fois plus bell' que tous lés aut's.

— 'A dit, prince Hippolyte, 'a dit, tu m'âs démorphosée du château d' la Roch'-Varte, mé' 'a dit, j' s'us t-emmorphosée su' lés îl's d'Ébria parmi lés lions, lés tigre' et lés loucornes [licornes]. 'A dit, malheur a toé si tu viens pâs m' démorphosé' enteur ci un an et un jour! »

En disant çâ, alle a farmé la port' p'i' alla a disparu. I' dit: « Qui c' que c'est, çâ?

— Le roi dit, i' dit, c'est ma princesse — le vieux roi, lâ — i' dit, c'est ma princesse! I' dit, comment c' que ça s' fa't, çâ? »

11. *Fight* (angl.): Bataille, combat.

12. *Manqué*: Épuisé, ruiné, à bout de force.

13. *Emmorphosé* (ou amorphosé): Métamorphosé. Ville changée en roche.

14. *Créatures*: Personnes de sexe féminin.

I' gu'i â d'mandé, le vieux roi, comment c' que ça s' faisé't, lui, qu'i' éta't rendu lâ, lui, l' prince Hippolyte? I' a conté son histoère, lui, lâ, l' prince Hippolyte, qu'i' ava't tué le roi dés oéseaux, qui s' trouvé' un génie. « B'en, i' dit, c'est c' génie-lâ, i' dit, qu'â emmorphosé ma ville, écite, p'i' i' dit, c'est vous qu'â demorphosé ma ville. I' dit, i' voula't m' voler ma princess' p'is j'ai mis dés gardiens pour la garder, p'i' i' â pàs pu la voler. I' a emmorphosé ma ville, écite. P'i' i' dit, i' a dit, si 'a vient qu'â êt' demorphosée d'écite, 'a s'râ emmorphosée su' lés îl's d'Ébria parmi lés Iguions, lés tigre' et lés lucornes. C'est pour çâ qu'alle ést... qu'est v'nue vous dir' çâ, lâ, p'is qu'alle ést partie, elle, lâ, lâ. Alle ést r-emmorphosée lâ su' lés Îl's d'Ébria.

Mé', i' dit, vous avé' à choisir dans cés deux princess's-lâ. Si vous lés voulez, ma vill' vous appartient, i' dit, c'st à vous. Sans çâ, i' dit, j' s'ra's pàs demorphosé, moé, d' minme, écite!

— Ah b'en, i' dit, puisque c'est comm' çâ, i' dit, Sir' mon roi, i' dit, on vâ essayé' à demorphoser c'tte princess'-lâ, itou! »

Lâ, c'ta't l' soèr, i' dit: « J' vous r'voèrai d'main, Sir' mon roi! »

I' a parti p'is s'st en allé coucher su' son inconnu, lâ. I' a arrivé su' l'inconnu p'i' i' a conté son histoère à l'inconnu, p'i' i' dit: « L'aut'e ést emmorphosée, lâ, su' lés îl's d'Ébria parmi lés Iguions, lés tigr's et lés lucornes. 'A m' fa't d'mander si j' vâs pàs la demorphosé' enteur ci un an et un jour que malheur m'arriv'râ. I' dit, pens's-tu qu' j' su's capab' d'aller lâ?

— I' dit, oué, i' dit, oué, oué, i' dit, t' és capab' d'aller lâ. L'inconnu di' oué oué, i' dit, t' és capab' d' gu'y aller, lâ.

I' dit, écoute, lâ! Mé', i' dit, pour aller lâ, vâ falloèr qu' tu fasse' attention à toé, par 'zemp'e. I' dit, lâ, la vill' que t' âs demorphosée, lâ, i' dit, ça t'appartient, çâ. Le roi, lâ, tu vâs gu'i d'mander c' que tu vâs vouloèr, i' vâ te l' donner, c'st à toé çâ, c'est toé qu'âs demorphosé çâ. Tu vâs t'en aller su' le roi, lâ, p'i' i' a dés beaux stims [steamer]¹⁵ dans la rad' lâ, le roi. Prends pàs lés beaux stims, prends l' p'tit guiott' [yacht] noèr, lâ, prends l' p'tit guiott' noèr, lâ, p'is fa's-lé laver comme i' faut, p'is fa's-lé peinturer. P'is tu vâs t'en aller dans 'és bâss'-fôss's du roi, lâ, où c' que i' gu'y â dés homm's qui sont pour êt' pendus d'main, apras d'main pour dés sentenc's pour mourir. Prends-en quat'e avec toé, mé' i' dit, prends du mond' qui sont pour mourir, faut qu' tu 'és tus's mecqu' t' arriv's lâ-bâs, toé, cés homm's-lâ. P'i' i' dit, gard's-en pâ' in avec toé! Si t' en garde' in avec toé, i' dit, malheur t'arriv'râ! »

I' gu'i cont' tout' çâ tel comm' j' vous cont' lâ, faut qu' tu... « Tu vâs dir' çâ au roi p'is le roi dirâ pàs r'guien, i' vâ dir' çâ... Amanchez¹⁶ çâ à vot' goût c'est vous qu'est maît'e écite! »

15. *Steamer*: Bateau à vapeur.

16. *Amancher*: Arranger, disposer, organiser.

Comm' de fait' ! L' lend'main matin i' s'en vâ su' le roi, lâ, p'i' i' i' cont' son histoère au roi qu'i veut prend' son p'tit guiott' [yacht] noèr là, l' fér' laver, l' fér' cliner [to clean]¹⁷ comme i' faut, qu'i' veu' avoèr dés homm's qui sont pour mourir d'un' journée à l'aut'e dans la ville, et qu' c'est pour tuer, lui, rendu là-bâs. Et puis le roi gu'i dit: « Vous avé' 'ien qu'à vous en aller dan 'és prisons p'i' lés prend', c' que vous avez d' besoin! »

C' fa't qu' lâ i' fa't laver l' guiott', p'i' un coup que l' guiott' ést prat, ça gu'i mat que'qu's jours. Mé' tandis c' temps-lâ, i' v'na't coucher su' son inconnu à tou' 'és soèrs. Le soèr qu'i' vient coucher su' son inconnu i' ést pour partir l' lend'main matin. I' di' à son inconnu: « Comment c' que m'en vâs fére, i' dit, pour aller lâ? »

L'inconnu gu'i denne enn' carte. « Quiens, i' dit, 'oés-tu su' la carte, lâ? I' dit, tu vâs partir d'écitt' p'is tu vâs fér' franc su' [sud] en partant d'écitte, tu vâ' 'a fesser, c'tte îl'-là! Fa's [fais] franc su' p'is suis su' l' compâs, franc su', p'is v'lâ la carte écitte, tu peux pâs t' tromper. P'is mecqu' tu t' en viennes, b'en, tu f'râs franc nord pour t'en v'nir écitte. Tu pourrâs pâs t' trompé' encôre, tu vâs v'nir fessé' écitte! »

Bon! Lâ, i' met tout's sés papiers dans sés poches, p'is sés quatre homm's sont prêts. L' lend'main matin, on vâ dire, i' prend l' guiott' [yacht] p'is le v'lâ parti. I' marche enn' coupeul de jours lâ, lui, su' l'eau avecque c' guiott'-là avant d'arrivé' à c'tte plaç'-là. Mé! quand i' arrive à la place, lâ, l'inconnu gu'i ava't dit: « En arrivant lâ, tu vâs j'ter l'ank' [ancre], p'is mecqu' t' eill' j'té l'ank' lâ, tue tés homm's, tés quatre hommes. Saut' dans ton p'tit flat' p'is vâ-t'en au d'avant d' la princesse. 'A vâ s'en v'nir t' trouver. 'A ést demorphosée, lâ, 'a l' sé't qu' tu vâs gu'y aller, lâ. 'A vâ s'en v'nir te r'trouver. Si 'a t' dit: « Vous avez pâs d'homm's d'équipage écitte, c'est vous qui ronn' [run]¹⁸ l' vaisseau? » Tu vâs dire: « Oui. Si vous calculez qu'on ést pâ' assez, engagez-en, vous! » 'A 'n n'engag'rá pâs, i' dit, i' 'n n'â pâs, lâ, d'hommes. C'est pâs dan enn' vill' qu'a ést, lâ, c' par... dans l' boâs! »

Bon! C'est b'en! On vâ dire, l' lend'main matin lâ, i' embarque à bord du p'tit yott', p'is le vl'â parti. Quand i' arriv' lâ, i' suit la cours' que l'aut'e gu'i ava't dit. P'is quand i' arrive à terre, assez proch' de terre, i' jett' l'ank' p'i' i' avartit pâs sés homm's qu'i' vâ lés tuer, r'guien, pour pâs lés surprend', comprends-tu. I' pâss' darguière in p'i' i' fa't sauté' 'a tête, p'is fa't sauté' 'a têt' de l'aut'e, p'is fa't sauté' 'a têt' de l'aut'e.

Mé' quand i' vient pour tuer l' dargnier, i' se r'vir' de bord, i' voét qu' la têt' de l'aut' tumb', lui, i' se r'vir' de bord, l' dargnier homme, p'i' i' voét qu'i' s'en vient pour l' tuer, i' s' jette à g'noux p'i' i' gu'i d'mand' sa grâce. L' prince Hippolyte ést obligé d'arrêter, i' gu'i dit: « J' pâs capab' de t' laisser la vie, t' és pour mourir pareil. Faut que j' te tuse. Si j' te tues pâs, malheur vâ m'arriver! »

17. *Clean* [to] (angl.): Nettoyer.

18. *Run* [to] (angl.): Conduire, piloter.

Mé', i' ést apras lui. «M'âs m' quiend' te'jours darguier' vous, p'is malheur vous arriv'râ' pâs, p'is m'âs vous protéger, p'utôt... p'is c'est çï p'is c'est çâ. Laissez-moé la vie!» L' prince Hippolyte, ça gu'i fa't d' la peine, i' gu'i laiss' la vie.

Bon! L' prince Hippolyt' saut' dan 'a p'tit' chaloup' p'is s'en vâ charché' 'a princesse. Quand i' arrive à terre, la princess' s'en vient. 'A dit: «Prince Hippolyte, 'a dit, vous êt's v'nu me charcher, 'a dit, ma parsonn' vous appartient.

— L' prince Hippolyt' dit, non. I' dit, ma parole ést dennée à un aut'e — la premiér', lâ — i' dit, ma parole ést dennée à un aut'e!

— Mé', 'a dit, l'aut'e, vous gu'i avez sauvé...»

I' gu'i cont' son histoère, lâ. «Mé', 'a dit' l'aut'e, vous gu'i 'i avez sauvé la vie 'ien qu'enn' fois, à elle! Moé, 'a dit, vous me l'avez sauvée deux fois. Vous me l'avez sauvée d' la Roch'-Varte. P'i' 'a dit, vous êt's v'nu m' la sauvé' écite.

— Mé', i' dit, c' fa't r'guien. Ma parole ést dennée là-bâs. Mé' i' dit, laissons çâ fére. Embarquez!»

I' fa' embarquer la princess' dans l' p'tit yott' p'i' i' y â in p'tit salon en d'ssour du skarlaït [skylight]¹⁹, dans l' milieu du vaisseau, i' y â in p'tit skarlaït', in châssis, comprends-tu, p'i' i' y a in p'tit salon en d'ssour.

Ça fa't que... le... le mat'lôt qu'été' avec 'és aut's, le prisonnier, lâ, c'été't lui qui gouvarna't. P'is l' prince Hippolyte éta' en bâs dans l' salon avec elle, p'i' i' parle avec elle. P'is l' châssi' ést ouvert, p'is l'aut' lés voét, i' ést drette au-d'ssus d'eux aut's, lui. I' lés voét, i' voét qu' la princesse 'a l' supplie pour se fér' marguier par le prince Hippolyte, p'is l' prince Hippolyte veut pâs. I' dit: «C' maudit-lâ, i' ést fou, i' dit, d' pâs marguier [épouser] enn' bell' princess' de minme! I' dit, i' ést fou, i' dit, d' pâs... i' dit, enn' belle...»

Ça fa't que, i' dit: «I' ést fou d' pâs vouloèr marguier çâ, i' dit, enn' bell' princess' de minme!» I' trouv' çâ terrib'e, l'aut'e, lui. Te'jours que l' prince Hippolyte i' sort de d'lâ p'i' i' mont' su' l' pont, prend' la roue, p'is l'aut' vâ fére in tour p'is i' descend dans la cabine, lui 'tou²⁰, en bâs p'is parle a'ec la princesse in escousse. P'i' i's sont en plein' mer; ça s'en vient.

Lâ, tout d'un coup, l' prisonnier, lâ, lui i' sort de d'lâ p'i' i' di' au prince Hippolyt' que la princesse aim'ra't manger du gibier, du bouillon d' gibier. I' y â du gibier su' la mer, un affère épouvantab'e. L' prince Hippolyte arrête l' p'tit vaisseau d' marché' et p'i' i' met l' flat²¹ à l'eau, p'is saute avec l'inconnu... l'aut' gârs, lâ, dans l' p'tit flat' p'i' i' s'en vâ pour tirer du gibier pour fair' manger la princesse. Mé' la princesse 'a

19. *Skylight* (angl.): Puits de lumière, écoutille vitrée.

20. *Itou*: Aussi, pareillement.

21. *Flat* (angl.): Plat. Un *flat*: Chaloupe à fond plat, de petites dimensions.

ava't pàs dit çà, elle, mé' c'té't lui, lâ, l' bandit qui f'sa't çà en caus' que l'aut' l'ava't supplié pour la marguier p'i' i' ava't pàs voulu.

Et pui' i' s'en vient. Quante l' prince Hippolyt' vient pour tiré' un gibir, l'aut' donne in coup su' l' canot, renvase l' prince Hippolyte. L' prince Hippolyt' tumbé à l'eau, p'i' i' cale au fond. « P'is quiens, l' prince Hippolyte ést neyé! » I' s'en vien à bord, lâ, lui, p'i' cont' çà à 'a princesse. La princess' brâill'²², c'st un affér' terrib'e, mé', c' tu veux fére? I' ést neyé! En tirant l' fusil i' a tumbé à l'eau, l' flat' a viré p'i' i' s'ést neyé.

Bon! Lui, i' prend la cours' du prince Hippolyte, le prince Hippolyt' gu'i ava't dit comment fére, suir' l' franc nord là pour s'en aller che' z-eux, lui. I' prend la cours' p'i' i' s'en vâ, lui.

Mé', r'venon au prince Hippolyte, lâ. L' prince Hippolyte, lui, en tumban à l'eau, i' a tumbé dan enn' peau b'en étanche et p'i' i' s'ést en-allé au rivage. P'i' en arrivan au rivage, i' s'ést senti fessé au rivage, lui, lâ, i' a vu qu'i' arriva' â terr' p'is qu'i' grouilla't p'us par la houle. I' a pris son couteau d' poch' p'i' i' a fendu 'a peau p'i' i' a sorti de d'dans; i' ava' aucun mal.

Mé' i' s' trouva't su' une île, i' voya' 'ien qu' du boâs, pàs d' habitation, pàs d' monde, r'guien. I' dit: « J' su's féni, pareil. Comment c' que j' m'âs fér' pour trouver l' monde, jamais j' pourrai r'trouver l' mond' de ma vie! I' dit, j' vâ's mourir écite! »

Mé', tout d'in coup, i' ést assis p'i' i' ést apras fér' sécher sés vêt'men à haut' marée, lâ, lui, sés vêt'ments sont tout's trempes, i' ést apras fair' sécher sés vêt'ments. C' qui arrive à lui? Son inconnu! Son inconnu qui arrive à lui. I' dit: « Quoi c' que tu fa' écite, i' dit, prince Hippolyte? » Le prince Hippolyte, lâ, gu'i cont' son histoère: qu'i' a tumbé à l'eau. I' dit: « C' que j' t'ava's dit, d' pàs garder parsonne avec toé, qu' malheur alla't t'arriver? »

— Comprenez-vous?

— I' dit, j' te l'ava's dit, prince Hippolyte. Mé' i' dit, quoi c' que ça veut dire, i' dit, ' gâr' [regarde] don comm' t' âs dés poux dan 'a tête! I' dit, baiss' ta tête, i' dit, que j' t'ôt' lés poux d' dan 'a tête! »

Ça fa't qu' l'aut'e s' baiss' la têt' su' lui, l'inconnu l'endort, lâ, lui, p'i' i' dit: « J' veux qu' tu soeill's rendu su' l' perron avec lés t'oâs princesses, p'is qu' ce soeille' eux aut's qui soeille' apras lui gratter la têt' pour gu'i tuer lés poux! » En disant çà i' ést rendu lâ, lui, lâ, l' prince Hippolyte.

B'en, en arrivant lâ, lâ, lui, l' prince Hippolyte, lâ... l'inconnu gu'i ava't dit çà, qu' c'éta't l' bandit, lâ, qui gu'i ava't renvase l' flat' p'is qui l'ava't fait' j'té' à l'eau, lâ. I' a dit çà au roi, lâ, p'i' i' ont fait' fusiller l'aut' t'ut suite.

22. *Brailleur*: Pleurer, se lamenter.

P'is lâ, l' prince Hippolyte, lâ, lui, i' ést avec cés t'oâs princess's-lâ. P'is lâ le roi gu'i dit qu' si i' veu' enn' de sés princess's qu' c'ést à lui tou' 'és t'oâss's, d'en fér' c' qu'i' voudra't, d'en prend' c'tte all'-lâ qui voudra't pour sa femme. Prince Hippolyt' dit, i' dit: «J' su's pâs capab'e, i' dit, ma parole ést dennée à enn' bell' princess' dan enn' tell' vill' que j'ai démorphosée, elle itou, comm' çâ. Mé', i' dit, par 'zemp'e, si vous voulez, i' dit, bell' princess' p'is Sir' mon roi, v'nir à mes noc's, vous allez vous en v'nir a'ec moé, p'i' on vâ s'en allé' à més noc's, lâ.

— Le princ' di' oui... le roi di' oui, i' dit, j' mâs fér' çâ pour vous, i' dit, vous 'n avé' assez fait' pour moé! Mé' i' dit, c'tte vill'-lâ vous appartient, i' dit, prince Hippolyte, i' dit, c'st à vous, çâ!»

Ça fa't qu' lâ le roi, lui, lâ, i' 'a pri' un gros stimeur [steamer] p'i' i' a fait' embarquer l' prince Hippolyte, p'is sa princess', lâ, qu'i' ava't démorphosée deux fois, et p'i' un cârrosse à bord, p'i' 'és jouaux [chevaux], p'is lés cochers p'is tout'. Et p'i' i' s'ést en-allé dans c'tte plaç'-lâ, c'tte vill'-lâ. P'is quand i' a arrivé lâ, dans c'tte vill'-lâ, i' a mis l' cârrosse à terre, p'i' i' on embarqué tou' 'és t'oâs dans l' cârrosse, l' vieux roi et p'is la princess' p'is l' prince Hippolyt' p'is l' coché' en avant.

Mé' l'aut' princesse, lâ, elle, quand elle a vu arriver l' prince Hippolyte, 'a l'â r'connu l' prince Hippolyte, elle, quand i' a arrivé en avant d' la maison. Alle a pensé qu'i' éta't marguié, a'ec c'tte princess'-lâ, alle a perdu connaissance. Son père l'a traînée p'is l'a mis su' un lit. P'is l' prince Hippolyt' s'ést en v'nu cogné' à la porte. Le vieux roi â été gu'i rouvrir la porte. I' dit: «Bonjour, i' dit, prince Hippolyte, i' dit, c'ést vous qu'arrive?»

— I' dit, oui! I' dit, la princesse ést-i' écite?»

Lâ, le roi gu'i dit çâ: «'A vient d' pard' connaissance, 'a pensa't qu' vous étiez marguié, p'is... 'a vient d' pard' connaissance, p'is pâssez su' l' lit, lâ, l' côté.» I' a parti, l' prince Hippolyte, p'i' i' a été la fére r'venir, lâ, lui, p'is m'âs dir' comm' poupâ [papa] lâ, i' gu'i â donné enn' tape en-d'ssour d' la tâsse à boére²³ p'i' alle ést r'venue. Et puis, lâ, il l'â fait' sortir. I' dit: «J' su's pâs marguié, bell' princesse, i' dit, j' viens pour me marguier par 'emp'e a'ec toé, mé' i' dit, j' su's pâs marguié!»

Ça fa't qu' lâ lés deux princess's sont assis dan enn' grand' chais' pour assir t'oâs parsonn'e, p'is l' prince Hippolyte éta' assi' au milieu, lui, p'i' i' ava' enn' princess' chaqu' bord de lui. P'is lés deux rois, eux-aut's, b'en, i' éta'ent su' l' perron qui s' prom'na'ent su' l' perron p'is qu'i's s' conta'ent leu's affér's d' leu' place. Ça s'ava't pâs vu jama's, çâ, cés rois-lâ, comprends-tu, p'is c'éta't... un v'na't d'un vieux pays de d'lâ, p'i' un aut' dans l'aut' coin du monde. Ça fa't qu' lâ, i' éta' apras jâser tou' 'és deux; mé', le vieux roi que sa fille ava't... que le prince Hippolyte ava't sauvé la vie deux fois d' sa fill', lâ, lui, i' j'ta' un coup d'œil par lés châssis, p'i' i' voya't que l'aut'

23. *Tasse à boire*: Donner une tape sous la tasse à boire, signifie, chez certains conteurs, donner son dernier consentement au mariage.

princesse, quand sa princess' metta't la main su' la jambe du prince Hippolyt' que l'aut' princess' dit: «Ôt' ta main, c' pâ, à toé c' prince'-là, c'st à moé!»

Comprends-tu, l'aut' princesse i' ava't sauvé la vie 'ien qu'enn' fois, elle, 'a gu'i disa't çâ. Ça fa't que l'aut'e roi, i' dit çâ à l'aut'e roi, i' dit: «R'gârdéz, i' dit, vot' princesse, i' dit, en caus' qu''a ma' 'a main su' sa jambe, 'a gu'i ôt' la main 'a gu'i dit que c' pâ à elle, que c'st à ell' c' princ'-là. Mé', i' dit, ma princesse, i' dit, i' gu'i a sauvé la vie deux fois, p'is la vôt'e, i' gu'i â sauvé la vie 'ien qu'enn' fois.

— I' dit, le roi di' oui, mé' i' dit, i' gu'i a promi' à ell' qu'i' la mariera't.

— Oui, mé' i' dit, Sir' mon roi, i' dit, moé, i' dit, j'annul' la... la parol' du roi, du prince Hippolyte.

— I' dit, j'annule, on vâ annuler la parol' du prince Hippolyte, p'i' i' dit, on vâ l' laissé' à son choix, l' prince Hippolyte. Si i's veulent, i' dit, êt' bonn's comme 'ien qu'enn' femm' p'i' i' êt' fidèl's comme 'ien qu'enn' femme, i's von 'a [l'] marguier, p'i' i' vâ 'és marguier tou' 'és deuss's. I' ést capab' d' 'és marguier tou' 'és deuss's, i' ést riche! I' vâ lés marguier tou' 'és deuss's!

— L'aut'e roi dit, c'ést correck!»

I's rent'nt, lés deux rois, p'i' i's fon' 'a proposition aux deux princesses. Ah! L'aut' dit qu'a veut pâs, elle, 'a dit: «I' m'â promi' à moé, p'is c'ést moé qui l' marie p'is je l' gard' t'ut seule.

— B'en l'aut' roi dit, prends garde, tu l'a'râs pâs pâ'-en-tout'! C'é' ell' qu'i' vâ marguier. Si vous voulez gu'i êt' bonn's comme 'ien qu'enn' femm' p'is si vous l'aimez comme 'ien qu'enn' femme, vous allez l' marguier tou' 'és deusses! P'is si vous voulez pâs, c'tte all'-là qui voudrà pâs, c'ést l'aut' qui vâ l'a'oèr!»

A b'en foulu qu'i's consente' à l' marguier tou' 'és deusses. Ça fa't qu' lâ, la noc' s'ést fait' et p'i' un coup qu'i' ont été marguiés, l' prince Hippolyte a di' au roi d' la plaç', lâ, i' dit: «Vous, écite, Sir' mon roi, c' que vous avé' écite, i' dit, dennez tout çâ aux pauv's p'i' i' dit, vous allez vous en v'nir viv'e avec moé su' l'aut'e roi, lâ. I' dit, lui, i' ést encôr' b'en plus rich' que vous, p'i' i' dit, on â d' quoi pour viv' de ress'e ensemb' toute l' restant d' not' vie!»

Ç' fa't qu' lui i' a tout' dènné çâ aux pauv's de c' qu'i' ava't lâ, p'i' i' a pris l' stimeur avec l'aut' p'i' i's s' sont en-allés che' z-eux. Mé' l'aut'e roi, lui, voisin d' lui ce roi-lâ, lâ, i' éta' en chicane avec ce roi-lâ, lui, p'i' i' ava't déjà eu du troub'e avec lui. P'is lâ i' a fait' enn' guerre au roi, i' â déclaré la guerre au roi, en caus' que l' prince Hippolyte éta't marguie', avec cés deux princess'-là, lâ, lui, comprends-tu. P'i' i' éta't jaloux d' lui, c'ta' in jeune homme, un jeun' prince, lui 'tou, p'i' i' a'ra't voulu l'a'oèr c'tte princess'-là du roi, p'i' i' l'ava't pâ' eue. I' â déclaré enn' guerre au roi.

Mé' le prince Hippolyt' lâ, lui, aussitôt qu'i' a été r'venu dans c'tte vill'-là, i' a été voèr son inconnu à la minm' place, lâ, l' soèr. P'is lâ, çâ, c'ést... c'ést son inconnu qui

gu'i â dit çâ: «Tu va' avoèr enn' guerre, i' dit, avec l'aut'e prince. I' ést jaloux d' toé, p'is tu vâ' avoèr enn' guerre avec lui. Mé' gard' ton sâb'e! Fa' attention à ton sâb'e! I' dit, avec c' sâb'-là, i' dit, tu vâs t' défend'e!»

Ça fa't qu' lâ, la guerre a pri' avec... enteur [entre] lés deux rois. Mé' l' prince Hippolyte étè' en avan avec son sâb' p'is de v'ouè c' qu'i' toucha't, ça r'vola't, ça moura't comm' dés mouches. L'aut'e roi a pri' arrang'men avec l'aut'e. P'is l'aut'e roi a dit: «C'ést... la vartu ést dans son sâb'e, la force ést dans son sâb' c't homm'-là. C'ést l' sâb' qu'i' nous faut, n'us aut's!»

Lâ, l'aut' roi, lui, i' a fait' fére in lguion [lion] d'or avec deux t'oâs musiciens dans lguion d'or et p'i' vient pâsser çâ par lés maisons. «À vend' pour mon beau lguion d'or, i' joue de tous lés musiqu's!» C'éte't dés musiciens qu'i' y ava' en d'dans qui joua'ent d' tout's sort's de musique. P'i' i' ont dit: «I' y a 'ien qu' ce roi-lâ qui vâ ach'ter çâ pour dévartir lés princess's, comprends-tu!» C'éte't pâ' enn affér' qui voula't [valait] cinquant' cenn's, çâ. C' fa't qu'i' ont fait' pâsser çâ par lés ch'mins.

P'is l'aut' roi a di' aux gârs: «Mecqu' vous soyez dans c'tte maison-lâ, vous aut's, i' y â enn' port' segréte [secrète] en arriér' du lguion d'or qui s' rouv', vous allez voèr où c' qu' ést l' sâb' dans la maison. Tâchez de l' voler. P'i' au bout d' que'qu's jour' apras, vous f'rez voèr qu'i' y â que'qu' chos' de brisé' dans la lguion d'or, vous jouerez p'us. I's vont l' renvoyé' écitt' pour l' fér' réparer, p'is lâ on vâ a'oèr le lguion d'or... on a'râ l' sâb'e, oui!»

Ça fait que... on vâ dir' que... i's s'en vienn't su' le roi avec ce lguion d'or-lâ p'i' i's l' font jouer de tout's sort's de musiques. I' pésa't su' en piton: «Joue-nou' in air, mon beau lguion d'or!» Le lguion d'or joua' un air; i' pésa't su' un aut' piton: «Joue-nou' in aut'e air, mon beau lguion d'or!» I' joua' encôre un aut'e air! Les femme' ont trouvé çâ beau épouvantab'e, le prince Hippolyte a ach'té le lguion d'or.

L' premier soèr, ça â joué pâs mal fort su' l' lguion d'or, i's trouva'ent çâ beau épouvantab'e, eux-aut's. L' lend'main soèr, encôr' pareil. Mé' dans la nuit', la deuxièr' nuit', eux aut's, i' ont ouvert la port' segréte, après qu'i' ont été couchés, p'i' i' ont été mett' la main su' l' sâb' p'i' ils l'ont rentré dans lguion d'or, eux aut's, lâ, p'i' i' ont barré la porte.

L' lend'main soèr: «Joue-nou' un air, mon beau lguion d'or!» Le lguion d'or s'ést encôr' mi' à jouer, mé' tout d'in coup, ding! I' a sonné p'is p'us d' jouage. «Joue-nou' un air, mon beau lguion d'or, joue-nou' un air!» Mé' p'us r'guien! «Ah! le roi [le prince] dit, c'st à caus' qu'on l'â fait' trop jouer 'ted b'en. L' prince Hippolyte a dit: «On vâ l' renvoyé' où c' qu'i' d'vient p'i' i's vont l' réparer p'i' i's nous l' renvoy'ront!»

C' fa't qu'i' gu'i â téléphoné, lâ, lui, l' lend'main, p'i' i's sont v'nus qu'ri²⁴ le lguion d'or t'ut suit', lâ, eux aut's. Mé' lui, i' s'ést pâ' aparçu qu' son sâb'e éta't volé,

24. *Quérir*: Chercher.

lâ. Lâ, i' gu'ieux ont fait' un aut' guerre, lâ, i' ava'ent l' sâb' du prince Hippolyte, lâ. Lâ i' gu'ieux ont déclâré un aut' guerre, lâ.

P'is lâ, c'est l' prince Hippolyt' qu'été' en avan encôre avec un aut' sâb', lâ, i' ava't p'us son sâb', lâ. I' s'est aparçu qu' son sâb'e ava' été volé, l' prince Hippolyt' par frôl' [fraude], lâ, par ce lguion d'or-lâ.

Mé' l' prince Hippolyte en s' battan' avec eux aut's, lâ, lui, i' a été pris prisonnier, l' prince Hippolyte. Ils l'ont pris p'i' i's l'ont mis d'dans²⁵. I' éta'ent jaloux d' lui, ils l'ont mis d'dans. P'is lâ, la guerr' s'est settlée [to settle]²⁶.

Mé' ça f'sa't deux nuit's que l' prince Hippolyte éta' en prison, lâ, p'i' eux aut's sava'ent pâs comment fér' pour l'avoèr. C' qu' arriv' dan' a prison, un' bonn' nuit'? Son inconnu! « Quiens, i' dit, te v'lâ écitt' toé, mon inconnu. I' dit, de v'ouè c' que t'âs rentré?

— J'ai rentré par lés portes.

— I' dit, quoi c' que tu viens fére écitte?

— I' dit, j' viens te r'mener ton sâb'e!»

L'inconnu ava' été gu'i qu'ri son sâb' p'i' i' gu'i ava't denné son sâb'e. I' dit: «J' t'ai-tu rendu pâs mal de services?» L'inconnu, çâ, qui gu'i dit çâ. I' dit: «T' rappell's-tu tout's lés sarvic's qu' j' t'ai rendus?

— I' dit, oui.

— B'en, i' dit, c'st encôre in sarvic' çâ, i' dit, que j' viens t' donner ton sâb', lâ. I' dit, quoi c' que tu m' dennes, i' dit, pour payer çâ?

— Hâ! I' dit, quoi c' que tu veux? I' dit, m'âs t' denner c' que tu vâs vouloèr!

— I' dit, veux-tu m' donner la moitié de c' que t'âs jamais vu ni connu, — comprenez-vous? — i' dit, veux-tu m' denner la mo'quié de c' que t'âs jamais vu ni connu?»

Lui, pens' que c'est dés fortun's 'ted b'en, i' ava' à terr' dés fortunes, dans l' château, i' 'n â d' ress' dés fortunes, i' ést d' ress' rich' oui, i' â pâs besoin d' çâ. I' di' oui t'ut suite. «B'en, i' dit, viens-t'en avec moé!»

I' sort de prison, lâ, lui, p'i' il l'emmèn' che' z-eux. Mé' quand i' arriv' che' z-eux, sa femm' vient d' trouvé²⁷ un fils, sa femm' vient d' trouvé' un fils. I' gu'i di' apras qu'i' a été rendu che' z-eux, dans la maison: «B'en, i' dit, à c'tte heure, i' dit, peill'-moé [paie-moi], i' dit, quoi c' que c'est, i' dit, que j' te doés. I' dit, c'est-tu dés fortunes, d' l'or que t' âs trouvé écitt' qu'i' y â écitte, que j' sé's pâs p'is que j' connais pâs, i' dit, qu' tu veu' avoèr?

25. *Dedans* (mettre): Jeter en prison, faire prisonnier.

26. *Settle* [to] (angl.): Régler, terminer.

27. *Trouver* un enfant: Mettre un enfant au monde; donner naissance à un enfant.

— I' dit, non. I' dit, j' t'ai d'mandé la mo'tié de c' que t' ava's jama's vu ni connu!

— I' dit, oué!

— I' dit, c't enfant-lâ, i' dit, l' connaissa's-tu avant d'arrivé' écite?

— I' dit, non!

— B'en, i' dit, c'est la mo'tié d' l'enfant que j' veu' avoèr.

— B'en, i' dit, m'âs tout' te l' denner, pâs la mo'quié, i' dit, m'âs tout' te l' denner.

— I' dit, non, non. Tu 'n n'-âs la mo'tié toé, p'i' i' dit, ta femme 'n â la mo'tié. I' dit, j' t'ai d'mandé la mo'tié de c' que t' ava's jama's vu ni connu. Denn'-moé [donne-moi] la mo'tié d' ton enfant, i' dit, c'est c' que j' veu' avoèr! »

La reine [la princesse] ést d' l'aut' côté p'i' alle attend dir' çâ, lâ. La rein' dit, 'a dit: « In prince, çâ 'ien qu'enn' parole, 'a dit, mon prince!

Ah! lâ, pourtant, i' dit, i' dit, si l' faut, i' dit, m'âs vous l' denner. »

I' vâ qu'ri l'enfant p'is l' prend p'i' il l' met su' 'a tab' p'is prend son sâb' p'i' il l' ma [met] à râs. « T'ens [tiens], i' dit, sarvez-vous!

— Bon! Non, non. L'inconnu dit, i' dit, c'est pâs moé qui m' peille, c'est toé qui m' peilles. Sépar'-lé!

— I' dit, non, i' dit moé l' séparer, j' peux 'n n-a'oèr plus gros d'un côté que l'aut'e. I' dit, séparez-lé, vous!

— Sépar'-lé p'i' i' dit, c' que tu f'râs s'râ b'en fait'! » L'inconnu qui gu'i dit çâ.

C' fa't quante l' prince Hippolyt' voé çâ, i' prend son sâb' pour v'nir pour séparer l'enfan' en deux, mé' l'inconnu gu'i arrête l' brâs. I' dit: « Arrête un peu! I' dit, sépar'-lé pâs! I' dit, attends-moé écite, i' dit, m'âs sortir, i' dit, j' s'rai pâs longtemps. I' dit, attends-moé écite! »

I' sort déhors, l'inconnu. Mé' aussitôt qu'i' ést sorti déhors, c' qui rent'e, un princ' dans la maison. I' di' au prince Hippolyte, lâ, i' dit: « Batâille avec toé enteur çî cinq minutes! » Prince Hippolyte, i' connâ't pâs c't homm'-lâ, lui, lâ, comprenez-vous. I' dit: « Batâille avec toé! »

I' pens' que c'est un gârs de l'aut'e roi, lâ, qui veut s' batt'e avec lui. I' ést pâs pour dir' non, lui, un princ' ça r'fus' pâs la mort, çâ, comprends-tu. I' sort lâ, lui, avec son... lés lumiér's sont allumées déhors su' 'és gal'ries. I' sor' avec son sâb'e, p'is commence à s' batt'e avec c' gârs-lâ. Mé' i' s'aparçoét qu' son sâb'e ést p'us pareil comm' de coutume, vous savez son sâb' lâ, ça sonn' p'us pareil comm' de coutume. L' prince Hippolyt' dit: « Arrêtez, i' dit, j'ai p'us d' sâb' dans lés mains! »

— B'en, i' dit, c'est c' que j' voula's! » p'i' i' s' mè' à rir', l'aut' gârs.

I' dit: « Tu m' conna's pàs ? »

— I' dit, non ! »

I' ôt' son masque, c'est son inconnu çâ. I' dit: « Comment ça s' fa't, i' dit, tu viens t' batt'e avec moé ? I' dit, t' és mon inconnu ? »

— I' dit, oui. B'en, i' dit, comment ça s' fa't, i' dit, m'en vâs te l' dire. I' dit, moé, i' dit, j' su's t-un homm' mort. C'est moé, i' dit, qu'est l' mari d' la femm' que t' âs sauvé la vie dans l' boâs lâ, comprenez-vous, lâ. I' dit, j' su's mort su' més ch'mins d' chasse, p'i' i' dit, ma femm' p'is més deux enfants qu' t' âs fait' sortir du boâs, lâ, i' dit, ma p'tit' fille 'a vâ fére enn' religieus' par l'argent qu' t' âs denné à ma femme, p'i' i' dit, mon p'tit gârs fa' un prêt'e. I' vâ êt'e r'çu, lâ, lui 'tou, prêt'e. P'i' i' dit, c'est rappor' à toé. I' dit, c'est moé qui t' â' aidé partout dans lés travars's que t' â' eues, pour t' sauver la vie partout. Sans çâ, i' dit, tu s'râ's mort v'lâ longtemps. I' dit, c'est pour te rend' c' que t' âs fait' à ma femme.

P'i' i' dit, lâ, d'en par aujo'rd'hui, t' a'râs p'us d' guerre avec parsonne, p'i' i' dit, tu vâs viv'e heureu' écite avec tés beaux-parents ! »

P'is si i's sont pàs morts, i's vive' encore.

Je ne suis pas de ceux qui croient que la science se fait par elle-même, et que l'on découvre des vérités nouvelles sans avoir besoin de la réflexion et de la méditation.

Il est vrai que la nature nous a donné un sens commun, et que nous sommes capables de distinguer le bien du mal, le vrai du faux, et de nous conduire par la raison.

Mais il ne faut pas se laisser aller à l'empire des passions, et se laisser séduire par les charmes du plaisir et du plaisir. Il faut que la raison soit le maître de la volonté, et que l'on ne se laisse aller à rien sans avoir réfléchi sur les conséquences de son action.

C'est pourquoi je vous prie de continuer à cultiver votre raison, et de ne pas vous laisser aller à l'empire des passions.

Je suis, Monsieur, avec toute l'estime et toute l'affection que je vous dois, votre très humble et très dévoué serviteur.

M. de La Harpe

Paris, le 15 Mars 1735

Je vous prie de m'excuser si je ne vous envoie pas tout ce que j'ai écrit, car j'ai été obligé de brûler beaucoup de manuscrits, et de détruire tout ce qui me restait de ces ouvrages.

Je vous prie de m'excuser encore si je ne vous envoie pas tout ce que j'ai écrit, car j'ai été obligé de brûler beaucoup de manuscrits, et de détruire tout ce qui me restait de ces ouvrages.

Je vous prie de m'excuser encore si je ne vous envoie pas tout ce que j'ai écrit, car j'ai été obligé de brûler beaucoup de manuscrits, et de détruire tout ce qui me restait de ces ouvrages.

Je suis, Monsieur, avec toute l'estime et toute l'affection que je vous dois, votre très humble et très dévoué serviteur.

M. de La Harpe

7 — LE ROI ET LE MENDIANT

Un mendiant parcourait les routes. Par une journée de chaleur, le voyageur s'arrêta devant le château d'un roi. Il s'appuya à la clôture pour se reposer et se dit, à part lui, que toutes ces richesses ne devaient pas appartenir à un seul propriétaire, vu la grande beauté du château et de ses dépendances. Il ne peut retenir cette remarque : « Je ne puis croire que tant de richesses appartiennent à ce roi ! »

Un domestique, placé près du château, entend la réflexion du mendiant et en fait part au roi. Ce dernier lui commande : « Fais rentrer le mendiant ! »

Le mendiant paraît devant le roi, sûr que le monarque a entendu sa remarque. Il s'excuse en prétendant qu'il a parlé sous l'effet d'une fatigue excessive et qu'il regrette ses paroles. « Ce n'est pas pour cette raison que je t'ai fait rentrer, dit le roi. Je veux que tu prennes un siège pour causer avec moi ! »

Le mendiant s'assoit. « Si tu veux, commence le roi, je vais te raconter sept récits de ma vie. À la suite de ces récits, tu verras si mes biens m'appartiennent ou s'ils appartiennent à d'autres ! Je te donnerai mille dollars pour écouter chacune de mes histoires et je t'en raconterai une par jour ! »

Le mendiant accepte l'offre du roi, et à chaque jour, il est tenu d'entendre un récit.

« Voici mon premier récit, débute le roi. Nouvellement marié, je m'occupais, chez moi, d'un petit commerce. Je possédais un bateau à vapeur monté par un équipage d'une dizaine d'hommes, et j'allais d'un poste à l'autre acheter des biens de commerce. Je ramenaient ces marchandises à mon magasin et je les revendais.

Un jour, j'ai pris la mer de nouveau, en quête de biens à acheter, mais une furieuse tempête s'abattit sur nous et nous massacra pendant une quinzaine de jours. Mon navire se brisa et l'équipage fut séparé en deux groupes, sur deux épaves différentes. Un groupe est disparu dans la mer, l'autre, composé de sept hommes, gagna terre à un endroit où nous ne trouvâmes aucune habitation.

Une fois à la plage, des cyclopes nous ont ligotés avec des harts et nous ont enfermés dans une cabane rentourée à la manière d'une remise. Là, ils nous alimentaient d'herbages. Moi, je refusais cette nourriture. Mes compagnons qui mangeaient de ces herbages, je m'en étais aperçu, perdaient la mémoire. Ils oubliaient tout leur passé.

Le troisième jour de notre séjour dans la cabane, les cyclopes vinrent en prendre un de notre groupe, l'un des plus costauds, lui passèrent une broche à travers le corps

et le firent rôtir au-dessus d'un feu. J'ai alors averti mes compagnons : « Faites bien attention ! Demain matin, un autre d'entre nous va probablement disparaître ! »

Ils étaient trois cyclopes à vouloir nous dévorer. Le lendemain matin, un autre du groupe a été rôti à la broche. Nous restions seulement cinq. J'ai fait à mes compagnons une suggestion d'évasion : « Il nous faut désertier ces lieux, cette nuit ! Sinon, nous serons dévorés ! »

Le lendemain matin, les cyclopes mangent un autre prisonnier de notre groupe après l'avoir fait rôtir. Ainsi repus, après ce bon repas, ils se couchent et s'endorment profondément. De notre cabane, nous pouvions les entendre ronfler. « Pendant qu'ils sont endormis, dis-je à mes compagnons, il nous faut trouver le moyen de sortir d'ici ! »

Nous commençons donc à malmener les portes pour tenter de sortir. À force de travail, on parvient à desserrer la porte et à faire sauter la barre qui, de l'extérieur, la tenait fermée. Aussitôt, nous quittons notre hangar et nous nous précipitons vers les deux radeaux qui nous avaient amenés à la plage. Nos radeaux étaient encore près de l'eau. Comme les cyclopes en avaient mangé trois d'entre nous, nous restions encore quatre de notre groupe de sept.

Rapidement, nous poussons nos radeaux à l'eau. Deux sautent sur l'un d'eux et nous restons deux pour naviguer sur l'autre. Avant de m'embarquer, je dis à mon compagnon : « Je ne puis les quitter de façon pacifique. Il faut que j'aille venger la mort de trois de notre groupe ! »

Je cours dans la direction des dormeurs, j'attrappe le tisonnier qui avait servi à faire rôtir nos hommes. Je place cette barre de fer dans le feu, et dès qu'elle est rougie, j'aborde le plus gros des cyclopes et je lui enfonce mon tisonnier dans le seul œil de son front. Sans perdre de temps, je quitte mon cyclope et je me hâte vers le radeau où m'attend mon compagnon. Je saute sur cette embarcation de fortune et nous ramons vers le large, pendant que l'autre radeau tente de gagner, lui aussi, la haute mer.

Aux cris de douleur du cyclope aveuglé par le tisonnier, les deux autres géants se réveillent et commencent à lancer des quartiers de roche dans la mer. Ils parviennent à fracasser le radeau de nos compagnons qui n'avaient pu s'éloigner considérablement, vu la lenteur de leur radeau. Ils se noient et nous abandonnent à notre sort, les deux seuls survivants de notre groupe de marins. Nous gagnons le large.

Un fort vent soulève bientôt la mer et pousse la vague par-dessus le radeau. Soudain, mon compagnon est entraîné par la vague et me laisse seul en mer. Mon radeau est balloté par la houle pendant plusieurs jours, pour aboutir finalement de l'autre côté de la mer sur une plage déserte privée de toute habitation. Je commençai à me nourrir de pommes et d'autres fruits sauvages, même de coquillages trouvés au bord de la mer. Je parvenais ainsi à me sauver la vie. J'entrepris de marcher sur le rivage. J'ai marché ainsi pendant une bonne quinzaine de jours pour arriver enfin à un village où les gens vivaient d'une façon différente de ceux de mon pays. Par exemple, on utilisait le cheval. Mais ce dernier n'avait d'autre attelage qu'une corde autour du cou, et se dirigeait tantôt à droite, tantôt

à gauche. Quand on voulait transporter une bille de bois, on l'attachait avec une longue corde au cou d'un cheval qui la traînait. Pas d'attelage, pas de voiture, vide total dans ce domaine!

Il y avait un marchand dans ce village; je vais le visiter. À ce moment, je n'avais plus de navire pour retourner chez moi, je ne savais pas quand je pourrais revenir au pays natal. Je vais donc visiter le marchand et lui apprend une bonne nouvelle: « Moi, lui dis-je, si vous le désirez, je puis vous fabriquer des attelages pour les chevaux et même des voitures. Vos gens n'auraient plus besoin de marcher à côté du cheval ou de voyager sur son dos. Si vous le désirez, je puis fabriquer une voiture capable de transporter quatre ou cinq passagers, une voiture tirée par un cheval...

— Tu pourrais vraiment nous faire profiter de pareilles inventions?

— Certainement! Je suis capable d'en fabriquer! »

On me donne des outils, des aides, et je me rends dans la forêt pour y couper de gros arbres d'où je tire de grandes roulettes pour en faire des roues de voitures. Je fabrique des essieux de bois, des charettes à deux roues. On y attelle un cheval au moyen d'un attelage en cuir. On vendait du cuir, au magasin; j'en fabrique un attelage, une bride et des guides. On attelle le cheval sur la charette, on le conduit où l'on désire. Des gens montent dans cette voiture; on utilise cette dernière également pour charroyer du bois ou pour tout autre usage.

Le marchand trouve que je suis un technicien de haute qualité. Il ne veut plus me laisser partir et me traite d'une manière princière.

Le gérant du magasin avait deux ou trois grandes filles. Un jour il me dit: « Tu devrais épouser l'une de mes filles! »

Mais je refuse carrément, j'étais déjà marié dans mon pays! Je lui avais dit que j'étais célibataire, mais j'avais pris femme, chez moi, et j'avais toujours l'espoir qu'un navire passe dans ces parages. Je pourrais lui faire des signaux et retourner dans mon pays.

Le marchand me poursuit avec ses offres de mariage à une de ses filles. Il fait promesse sur promesse, insiste tellement que je finis par épouser sa fille, mais trois semaines ou un mois après mon mariage, ma femme m'annonce, un soir, qu'un de ses parents vient de mourir et qu'il faut faire acte de présence à une veillée funéraire. Je l'accompagne à cette cérémonie en mémoire d'un parent décédé.

Le lendemain matin, ont lieu les funérailles. J'aperçois une femme, l'épouse du défunt, munie d'une cruche d'eau et d'un pain. Je demande à ma femme: « Où va-t-elle avec cette eau et ce pain? »

— Ah! C'est une coutume locale. Quand le mari meurt, l'épouse doit le suivre dans la mort; quand l'épouse meurt, le mari l'accompagne également dans l'au-delà!

— Ah! lui dis-je, c'est une coutume inacceptable! Dans mon pays il en est tout autrement. Quand la femme meurt, on l'enterre, mais pas l'homme. Si le mari meurt, on l'enterre, mais pas l'épouse!

— Ah! ici, c'est la coutume!

— Mais, on n'enterre pas les morts dans un cimetière ici?

— Non, répond ma femme; ici, on monte sur la montagne où l'on utilise une sorte de cratère pour y descendre les morts au moyen d'un treuil, un petit treuil sur lequel on descend le corps du mort et le vivant. Ce dernier, une fois dans le fond du cratère, enlève le mort de la plate-forme du treuil, après quoi, on remonte l'appareil. Le mort et le vivant restent tous deux sous terre. »

Ainsi, un espace libre à l'intérieur d'une montagne servait de cimetière. Le récit de ce procédé me donne la chair de poule.

J'assiste aux funérailles et je reviens chez moi en me disant: « S'il fallait que ma femme meure, je serais dans une situation désespérée! Il me faudrait être enterré vivant!

Le temps passe. Un an s'écoule. Mon épouse tombe malade et meurt. Je me vois donc dans l'obligation de descendre sous terre avec elle. Je prends une petite cruche d'eau et un pain; j'accompagne le cadavre de ma femme que l'on place sur la plate-forme du treuil funéraire. Arrivé au fond du puits, je tire le corps de ma femme hors de la plate-forme, et le treuil remonte à la surface. Moi je reste sous terre. Je suis dans une profonde obscurité. Je médite sur mon sort. « Je vais boire cette eau, manger ce pain, et je mourrai à mon tour! »

Trois jours plus tard, ma cruche est à sec et j'ai tout mangé le pain. Soudain, je vois de la lumière à l'entrée du puits. Une femme descend sous terre avec le cadavre de son mari. Elle le pousse hors de cette sorte d'ascenseur et porte sa cruche d'eau et son pain. À la faible lumière qui filtre de la surface, je me rends compte que la femme s'est placée tout près de moi. Je vois un fémur de squelette à ma portée. C'est un os de près d'un mètre de long et de la grosseur de mon bras. « Quand elle aura consommé ces provisions, me dis-je, elle aussi va mourir! » Je m'empare de cet os et je frappe la femme au front. Je l'étourdis, puis je la tue en lui appliquant trois ou quatre coups de fémur. Je lui enlève son pain et son eau, ce qui me permet de prolonger ma vie un certain temps.

J'ai vécu pendant cinq ou six mois, à manger ce que j'enlevais à celui-ci ou celui-là que j'avais tué. Après ce séjour de plusieurs mois sous terre, j'étais étendu sur le sol et j'entends une bête passer près de moi. Elle me marche presque sur les pieds. Je ne puis la voir, mais j'entends le bruit de ses bonds dans l'obscurité. La bête s'éloigne. Je me dis: « Si tu reviens dans mes parages, je saurai de quelle bête il s'agit! » La bête me frôle les pieds, je me lève et je me tiens prêt à m'élancer. La bête va faire un tour dans le voisinage et revient. Je l'entends sauter dans ma direction. Quand je la sens près de moi, je m'élance les mains tendues. J'attrape un animal poilu dans mes mains et je me sens entraîner. La bête file à toute allure. Je traverse ainsi une large cavité souterraine et je me sens tirer dans une sorte de boyau trop étroit pour moi. J'y demeure immobilisé. Je conclus que j'ai attrapé un ours attiré par les cadavres. L'animal s'est échappé de la cavité souterraine. En effet, je vois un filet de lumière à une courte distance. Mais le boyau est trop étroit pour me livrer passage.

Je vais me chercher des os de squelettes et j'agrandis peu à peu l'étroite issue que m'a fait découvrir l'animal. Je travaille de mon mieux et ouff! Me voilà au grand air! Je me retrouve en arrière de la ville, le long de la mer, à une grande distance des habitations. « Eh bien! me dis-je, voilà une chance unique! »

Je retourne dans ce cimetière souterrain, je dépouille les morts de leurs habits, de leurs bagues, joncs, montres, chaussures encore utilisables. Je vide le cimetière de tout ce que j'y trouve. J'empile, sur la plage, un monceau de vêtements et de chaussures.

Un bon jour, par hasard, je vois passer un bâtiment. Je lui fais des signaux réglementaires, grâce aux tissus accumulés. Le navire s'immobilise. L'équipage pense qu'il s'agit d'un naufragé. On met une chaloupe à l'eau et l'on vient à mon secours. Je transporte dans le navire le produit de ma découverte, en disant que ce sont des biens que j'ai sauvés à la suite d'un naufrage.

C'est grâce à ce bâtiment que je suis revenu ici avec cette immense bagage. En arrivant ici, ma femme a lavé ce lot de vêtements, les a pressés et nettoyés avant de les exposer dans le magasin. C'est ainsi que j'ai commencé à m'enrichir.

Je t'ai raconté mon premier récit. Tu reviendras demain; je t'en raconterai un autre et tu recevras ta récompense de mille dollars! »

Mon conte se termine ici. C'est la seule histoire que j'ai apprise du long répertoire raconté par le roi au mendiant.

LE ROI ET LE MENDIANT

Récit folklorique raconté par M. Alfred Thibault (61 ans) en juin 1955, à Cap-Chat où cet ancien gaspésien passait ses vacances. Appris de son père, M. Alexis Thibault, alors âgé de 60 ou 65 ans, il y a 45 ans. M. Alexis Thibault était natif du Bic.

Enregistrement no 757. Contes-types 953, 1137 (Polyphème aveuglé)

C'était un mendiant, çâ, qui pâssait par lés ch'mins. P'i' enn' bonn' journée i' s'est trouvé d'avant su' in roi; i' f'sa't b'en chaud c'tte journée-lâ, i' s'est accoté apra' 'a clotur' pour se r'poser, p'i' i' â di' en lui-minme, i' parla' en lui-minme, que ce roi-lâ d'vait pâs... cés richess's-lâ d'vaient pâs gu'i appartenir, parç' que i' ava't trô' in beau château, p'is trop d' bell's bâtisses. I' dit: «J' peux pâs craire, i' dit, çâ, i' dit, qu' ça gu'i appartienne!»

Ça fa't que, le domestiqu' du roi était sorti du château, lui, p'i' i' a attendu [entendu] l' mendiant dir' çâ. I' a rentré p'i' i' â conté çâ au roi. Fa't qu' le roi dit, i' dit: «Fait's rentrer l' mendiant!». C' fa't qu'i' ont fait' rentrer l' mendiant. P'is l' mendiant, quand i' â été rendu d'avant le roi, i' s'est douté qu' le roi ava' attendu, j' suppos', c' qu'i' ava't dit. I' s'est excusé d'avant le roi, p'i' i' 'i a dit que i' a dit çâ dans sés fatiqu's, qu'i' éta't b'en fatiqué, qu' c'est pour çâ qu'i' â dit çâ, mé'... de l'excuser. Le roi dit, i' dit: «C'est pâs çâ que j' veux d' toé, i' dit, j' veux qu' tu t'assis's, p'i' i' dit, parlé' avec moé!»

Ça fa't qu' le mendiant s'est assis p'is le roi gu'i â dit, i' dit: «Si tu veux, i' dit, m'en vâs t' conter sè' [sept] z-histoèr's de ma vie, p'i' i' dit, au bout dés sè' z-histoèr's, tu vâs voèr si mon bien m'appartienne ou si i' m'appartient pâs. P'i' i' dit, m' âs t' donner mill' piasse' à chaque histoèr' que m' âs t' conter, p'is m'âs t'en conté' un' par jour!» C' fa't que l' mendiant â accepté, et p'i' à tous lés jours, i' gu'i conta' enne histoère.

P'is c'tte histoèr'-lâ, c'était... le roi gu'i dit, i' dit: «Moé, i' dit, j'éta's jeun' marguié [marié] che' nous, p'i' i' dit, j'ava' in p'tit magasin. I' dit, c'est l' commenc'ment d' la premièr' histoèr', çâ. I' dit, j'ava' in p'tit magasin, p'i' i' dit, j'ava' in stimeur [steamer]¹, i' dit, j'ava' enn' dizain' d'homme' avec moé, i' dit, j'alla's d'enn' place à l'aut'e ach'ter dés marchandises, et pui' i' dit, j'emm'nais çâ à mon magasin, p'i' i' dit, j' venda's çâ.

1. *Steamer* (angl.): Bateau mù à la vapeur.

I' dit, enn' bonn' journée, i' dit, j'ai parti a'ec mon stimeur pour m'en aller qu'ri [quérir]² dés effè³ à in aut' place, p'i' i' dit, la tempêt' nous a pris, on l'â été enn' quinzain' de jours, i' dit, dan 'a tempête; mon stimeur s'est brisé, p'i' i' dit, on l'â été sè' z-homm's su' in morceau, p'is deux morceaux d' bâtiments. I' dit, lés aut's s' sont neyés, i' dit, on a 'terri' à terre, c'st un' plaç' que gu'y avait pàs d' monde, c'était pâ' habité.

I' dit, quand qu'on â été rendu à terr', lâ, on a été po'gné par dés génies⁴ qu'avè' 'ien qu' un œil dans l' front. I' dit, i' ava' 'ien qu' in œil dans l' front, p'i' i' dit, i' nous ont po'gnés p'i' i' nous ont attaché' avec dés harts⁵, p'i' i' nous ont envoyés dans enn' cabane, c'était tout rentouré comme enn' ched [shed]⁶ p'i' i' dit, i' nous soègna' aux harbages. P'i' i' dit, moé, i' dit, j' mangea's pàs. I' dit, j' m'aparceva's qu' lés homm's qu' éta' avec moé qui mangea'ent, i's parda'ent l'esprit⁷, i's s' rapp'la'ent p'us de r'guien, p'i' i' dit, qui parda'ent l'esprit. I' dit, moé, j'ai pàs voulu manger.

P'i' i' dit, la t'oâsièm' journée, i' dit, qu'on â été lâ, i's sont v'nus p'i' i's 'n ont pri' in parmi n'us aut's, un dés p'us gros, p'i' i' ont rentré enn' broch' de fer dans l' corps p'i' i' ont fait' un feu p'i' ils l'ont fait' routir [rôtir] au feu. C' fa't qu'i' dit, j'ai di' aux aut's: «Faite' attention, d'main matin, ça 'n ést in aut' de n'us aut's qui vâ te'd b'en partir, lâ!» I' dit, i' éta'ent t'oâs génies qui nous mangeaient d' minme.

I' dit, l' lend'main matin, c'est in aut' encôr' qu' â disparu parmi n'us aut's; i' dit, on resta't p'u' 'ien qu' cinq. I' dit, j'ai di' aux aut's: «Faut désarter c'tte nuit', n'us aut's, faut partir d'icitte. Demain, on v' êt' encôre in... on v' êt' encôr' mangé.» Ça fa't que l' lend'main matin, i' 'n ont pri' encôre in p'is l'on encôr' fait' routir au feu. P'i' apras qu'ils l'on eu fait' routir, i's sont endormis; i's s' couchaient p'i' i's dorma'ent, 'és aut's, p'i' i' dit, on lés attenda't ronfler, c'éta' enn' tempêt', lâ, n'us aut's dan 'a cabane.

I' dit, j'ai dit: «Tandiss' qu'i's sont couchés, lâ, p'is qu'i's dorm'nt, n'us aut's c'est de s' mette' en ouvrag' pour sortir d'icitte!» Lâ, i's sont mi' à forcer lés port's pour asseyé' à sortir; et p'i' i' dit, à forç' de travailler pour asseyé' à sortir, ô' ést v'nu à bout d' slaquer [to slack]⁸ la porte un peu pour fair' partir la bârr' qu'i' y ava' en dehors.

P'i' i' dit, lâ, i' dit, on l'â sorti, i' dit, nos cageu'⁹ étaient lâ au bord d' la mer, lés deux cageux qu'on l' avè' arrivé avec, i' étaient lâ au bord d' la mer. P'i' i' dit, lâ, on resta' cinq [quatre] su' 'és sept. I' dit, i's 'n ava'ent mangé deux [trois]. I' dit, ô' a parti, p'i' on s'est en-allé aux cageux, p'i' ô' a poussé nos cageu' à l'eau, tout', p'i' i' dit' ô'

2. *Quérir* <qu'ri'>: Chercher

3. *Effets*: Marchandises, biens.

4. *Génie*: Être puissant mais non civilisé. Ici, cyclope.

5. *Harts*: Branches flexibles qui peuvent servir à lier quelque chose

6. *Shed* (angl.): Hangar, remise.

7. *Esprit*: Mémoire.

8. *Slack* [to] (angl.): Rendre lâche, donner du jeu, desserrer.

9. *Cageux*: Radeau

â embarqué t'oâs [deux] su' un cageu' p'is deux su' l'aut'e. P'i' i' dit, moé j'ai di' avant d' partir: «J' peux pâs laisser çâ d' minme! Faut que j' gu'eux [leur] fais' du mal. I' ont mangé deux [trois] d' nos hommes!» I' dit, j'ai t-avancé à râ' 'és aut's, i's dorma'ent, i' dit, j'ai pris l' tisonnier qu'i' ava'ent' qu'i' nous rentra'ent dans l' corps pour nous fér' routir à la broche, p'i' i' dit, j' l'ai fait' rougir dans l' feu. I' dit, quand i' était b'en chaud, i' dit, j'ai t-arrivé su' l' p'us gros dés génies, p'i' i' dit, j' gu'i ai rentré çâ dans l'œil qu'i' ava't dans l' front.

Mé', i' dit, en gu'i rentrant çâ dans l'œil, i' dit, j'ai lâché l' tisonnier p'is j'ai courru au cageux. I' dit, j'ai sauté su' l' cageux d' deux, d' deux; l' cageux d' toâs, lui, i' s' poussè¹⁰ au large, p'is j'ai sauté su' l' cageux d' deux, i' dit, on s'est poussé au large. Mé', i' dit, lui i' s'est mi' à crier, lâ, en gu'i f'sant çâ, p'is lés aut's s' sont réveillés, p'i' i's sont mi' à ruer¹¹ dés roches. I' dit, i' ont calé l' cageux d' toâs, i' était pâs... i' alla't pâ' assez vit', lui, i' éta't pâ' assez loin, i' ont... i' a calé l' cageux d' t'oâs, p'i' i' dit, on l'â resté p'u' 'ien qu' deux su' l'aut' morceau du cageux. P'i' i' dit, lâ, on a pris la mer.

P'i' i' dit, l' ven [vent] éta't pâs mal fort p'is la houle éta't pâs mal forte, p'i' i' dit, l'eau pâssait par 'ssus... p'is l'eau pâssait par-'ssus l' cageux. I' dit, à un moment donné, i' dit, mon homme a été emporté, qu'i' gu'y ava' avec moé su' l' cageux, i' dit, i' a été emporté, j'ai resté t'ut seul su' l' cageux.

Lâ, i' dit, j'ai été p'usieurs jours su' l'eau, j'ai traversé la mer, on a 'terri¹² d' l'aut' côté d' la mer, i' dit, j'ai 'terri dan enn' plaç' sa'vage, i' y ava't pâs d' maison, i' ava't r'guien. I' dit, j' mangea's dés pomm's sa'vages, p'is dés fruits sa'vag's, p'is dés cotillage' [coquillages] l' long d' la mer pour m' sauver la vie. P'is te'jours, i' dit, j'ai marché d' minme, i' dit, enn' quinzain' de jours. Au bout d'enn' quinzain' de jours, i' dit, c'éte't pâs comm' par che' nous. I' dit, lés jouaux [chevaux]... i' embarqua' à ch'val su' lés ch'faux p'i' i' ava' enn' cord' dans l' cou p'i' i' se menait d'un bor' et d' l'aut'e, b'e' don i' attacha' enn' bigu' [bille] de boâ' avec enn' corde, p'i' i' attacha't la cord' dans l' cou du j'val p'is l' j'val traîna't la corde. I' ava't pâs d'att'lage, i' ava't pâs d' voéture, i' dit, i' ava't r'guien.

I' dit, j' me su's t-en allé su' un marchand qu' gu'y ava't lâ. P'i' i' dit, j'ai di' au marchand — moé, i' dit, j'ava's p'us d' vaisseau pour m'en r'tourner che' nous, lâ — I' dit, j' sava's pâs quand est c' que j' m'en irais che' nous. I' dit, j'ai di' au marchand: «Si vous voulez, moé, j' su's capab' d' vous fér' dés att'lag's, p'is j' capab' fér' dés voétur's pour lés jouaux, pâs marché' au côté du ch'val ou b'e' don marché' à ch'val. Si vous voulez, j' peux fére enn' voétur' pour embarquer quat' cinq dans la voéture, p'is c'est l' j'val qui vâ vous m'ner!

10. *Pousser* (se): Démarrer rapidement, filer à grande vitesse

11. *Ruer*: Lancer, projeter au loin.

12. *Terrir*: Toucher terre, atterrir.

— I' ont dit, t' és capab' d' fér' çâ, toé?

— I' dit, oui! j' capab' fér' çâ!»

Lâ, i' dit, i's m'ont donné dés outils p'i' i's m'ont denné dés homme' avec moé, p'i' i' dit, j' me su's t-en allé dans l' boâs couper dés gros arb's pour fér' dés roulettes, pour fair' dés roues d' voétures, p'i' i' dit, dés essieux d' boâs, p'i' i' dit, j'ai fait' dés chârrette' à deux roues, p'i' i' dit, j'att'la's l' joual là-d'ssus, p'is j'ai fait in att'lage au j'val, en cuir, i' y ava't du cuir dans cés magasins-lâ, i' dit, j'ai fait in att'lage, dés cordeaux¹³ p'i' enn' bride, p'is... I' on att'lé l' cheval là-d'ssus, p'i' i' dit, lâ, i's le m'nè' où c' qu'i's voula'ent, p'i' i' ava't du mond' là-d'dans dan 'a voéture, et p'i' i's chârguia'ent du boâs p'i' i's f'saient tout c' qu'i's voulaient.

I' ont trouvé que j'éta's connaissan épouvantab'e. I' dit, lâ c' gârs-lâ, i' dit, i' m'â gardé avec moé [lui], i' voulé't p'us que j' part' de d'lâ. I' dit, j'étais b'en traité épouvantablement.

Ça fait qu'i' dit, un' bonn' journée, i' dit, l'homme' du magasin, l' boss [boss]¹⁴, i' dit, i' ava't deux t'oâs grands filles, i' dit, i' m' dit: «Tu d'vra's marguié' enn' de més filles, toé!» I' dit, j' voulais pâs, i' dit, j'étais marguié' dans mon pays, mé' i' dit, j'ava's pâs dit, moé, qu' j'éta's marguié', j'ava's dit qu' j'éta's garçon, p'i' i' dit, j' voula's pas marguié' enn' de sés filles, i' dit, j'éta's marié' dans mon pays, moé. P'i' i' dit, j'ava's to'hours dans mon idée, dés fois, i' peut v'nir à pâsser dés stims par lâ, que'qu'chose, que j' fais' [fasse] dés signaux p'is que j' vienne à m'en r'tourner dans mon pays.

Mé', i' dit, i' a pâs d'affér', l'homme s' ma' apras moé, p'i' i' faut que j' marisse enn' de sés filles. «Tu vâs resté' icitt' p'is tu vâs marguier ma fille!» P'is tout çâ. I' dit, i' ést apras moé, i' dit, j' marie la fille. Mé', i' dit, ça fa' à peu pras t'oâs s'maine' un moâs qu'on ést marguié', i' dit, ma femm' me dit, un soèr, lâ, i' a un d' més parents qu' ést mort, et p'i' on vâ aller veillé' au corps. I' dit, c'tè' in homm' qu'éta't mort. I' dit, j' pâs p'is j' m'en vâs veillé' au cor' [corps] avec elle. I' dit, l' lend'main matin, c'ést l'enterr'ment; i' dit, j' m'aparçoés qu' gu'y â enn' femm' qu' â enn' p'tit' cruch' d'eau p'i' alle â un pain, 'a pâs' avec çâ. I' dit, ça s' trouv' la femm' du mort, çâ. J'ai dit: «Où c' qu' 'a vâ, elle, avec c'tte cruch'-lâ, p'is c' pain-lâ?

— Ah! 'a dit, par icitte, 'a dit, l'homme' meurt, la femme ést enterrée avec. P'is la femm' meurt, l'homme ést enterré avec.

— Ah! j'ai dit, c'ést pâs correck, çâ! Par che' nous c'ést pâs d' minme. La femme ést morte, 'a ést enterrée, c' correck, mé' pâs l'homme! P'is l'homme' meurt, la femme ést pâ' enterrée avec!

— Icitte, 'a dit, c'é' 'és règlements, çâ!

— I' dit, i' enterr' pâs l' mond' dan 'és cimetiére' icitte?

13. *Cordeaux*: Guides.

14. *Boss* (angl.): Gérant, parfois le patron.

— 'A dit, non. 'A dit' icitte, on mont' su' un' montagne, p'i' 'a dit' i' a in trou su' la montagne, p'i' i's descende' in élévateur [elevator]¹⁵ en bâs, un p'tit élévateur qui descend lés corps, p'is l' vivant descen a'ecque l' corps p'i' i' ôt'e l' corps de là-dessus p'i' i' r'monte apras çâ l'élévateur, p'i' i's rest'nt tou' 'és deux dans l' trou!»

C'st enne... dessour enn' montagn' qu' ést creusée, p'is c'ést l' cimitière. «B'en, i' dit, j' trouv' çâ épouvantab'e!» I' dit, j' vâ' à l'enterr'ment p'is j' m'en viens che' nous, i' dit, j'ai di' à moé-minme, si faudra't qu' la mienn' mourra't, j' s'ra's b'en amanché¹⁶ avec çâ! C' s'ra't moé, lâ, qui s'ra's, moé, lâ, qui s'ra' enterré vivant!

Mé, i' dit, ça fil' de minme un an. I' dit, au bout d'un an, la mienne 'a tumb' malad' p'i' 'a meurt. Bon! B'en, 'a tumb' malade, p'i' i' dit, 'a meurt lâ, p'i' i' dit c'ést moé, i' dit, qui faut qui soeille enterré. I' dit, c'ést la mode, faut j' soeille enterré, i' dit, j' pren enn' p'tit' cruch' d'eau p'i' i' dit, in pain, p'i' i' dit, j' m'en vâs. J'embarqu' dans l' p'tit élévateur a'ec le corps de ma femme, p'i' i' dit, quand j'arriv' dans l' pied d' la montagne, i' dit, j' glisse l' cor' [corps] au côté d' l'élévateur, p'i' i' dit, i's r'mont'nt çâ en haut, 'és aut's, p'is j' ress' dans l' trou. I' fait noèr comm' 'ssour la terre, i' dit, on ést 'ssour la terre.

I' dit, j' t-assis lâ, p'i' i' dit, j'ai 'ien qu' çâ à boér' p'i' à manger, p'i' apras çâ m'âs mourir, moé 'tou. I' dit, j' su's troâs jours lâ. Au bout d' t'oâs jours, i' dit, mon p'tit pain, i' ést mangé p'is l'eau, 'a ést bue! I' dit, j' 'oés ouvrir l' trou en l'air; c'ést enn' femm' qui ést vivant' qui descen avec son mari, p'i' 'a pouss' la tomb' lâ, la tomb' saute en bâs d' l'élévateur. Et puis, i' dit... la femm' débarque avec sa cruch' p'is son... son pain. Mé, i' dit, par la lueur du trou, moé, i' dit, j' la voés, p'i' 'a ést à râs moé, p'i' i' dit, i' y a in gigot d' mort qu'ést à râs moé qu' a à peu pras deux pié' [pieds] et d'mi d' longueur, in ô' [os], i' dit, qui ést gros comm' mon brâs. J'ai dit, mecqu' 'a eill' [ait] mangé çâ, elle itou 'a vâ mourir. I' dit, j' prends l' oss', et p'i' i' dit, j' gu'i coll' çâ dans l' front, i' dit, j' l'assomme, i' dit, j'y en donn' t'oâs quat' coups, j' la rajeuve. P'i' i' dit, lâ, j' gu'i ôt' enne escousse encôre. I' dit, j'ai vécu d' minm' cinq six moâs 'ssour la terr' de minme, i' dit, à tuer c'ti-lâ [celui-là] qui descenda't, et p'i' i' dit, moé, j' mangea's son manger. I' dit, j'ai vétu [vécu] d' minme in cinq six moâs.

I' dit, au bout d'un cinq six moâs, i' dit, j'ètè' encanté su' 'a terre, i' dit, j'attends [entends] courir enn' bêt' qui pâsse à râs moé. I' dit, â m' pâsse à râs lés pieds, enn' bêt' qui court. J' peux pâ' 'oèr quoi que c'ést çâ, i' dit, j'atten 'ien qu' sauter: i' fa't noèr. Ça s'en vâ. J'ai dit, si tu r'viens pâsser par icitte, toé, j' sa'rai quoi c' que c'ést. I' dit, ça m'ava't pâssé' à m' brûler lés pieds; lâ, i' dit, j' me lev' p'is j' me mets prêt. Mé, i' dit, ça vâ pâs b'en loin; ça r'vien encôre. J'attends sauter çâ, p'is ça s'en r'vien encôre. Mé, i' dit, quand ça vien à pâssé' à râs moé, i' dit, j' po'gn' çâ, j' po'gne enn' po'gné dans l' pouel, p'i' i' dit, me v'lâ parti. J'ai lés deux pieds l'vés d' terre, p'i' i' dit, ça s'en vâ 'omme [comme] enn' balle. P'i' i' dit, i' m' travars' la montagne, et p'is,

15. *Elevator* (angl.): Ascenseur.

16. *Amanché*: *Bien amanché*: Mal pris.

ça pâss' dan un trou, mé' i' dit, c'est trop p'tit pour moé, i' dit, j' rest' pris lâ, moé. Mé', i' dit, j' voés qu' ça doé' êt' un ours que j'ai po'gné, p'is lui, i' ést sorti par 'ssour la montagne — i' v'na't manger dés morts lâ, — p'i' i' dit, i' ést sorti par 'ssous la montagne. Mé', i' dit, j' voés l' jour plus loin, lâ, moé. Mé' l' trou ést trop p'tit, j' pâs capab' pâsser lâ, moé.

Lâ, i' dit, j' vâs qu'ri' dés ôs d' morts, p'i' i' dit, j' creuse, p'is j'égrandis l' trou pour v'nir à sortir lâ, moé. P'i' i' dit, j' sors de lâ.

I' dit, j' m'aparçois quand j' su's sorti de d'lâ qu' j' t-en arguiér' d' la ville, c'ta' enn' montagn' qui éta' en arguiér' d' la vill' çâ, p'i' i' dit, j' t-en arguiér' d' la ville, p'is su' l' long d' la mer. P'is j' su's loin dés habitâtions, sans bout¹⁷. B'en, i' dit, j'ai dit, c'est l' temps. I' dit, lâ, j' rent' dans l' cimitiér' sous la terre, p'i' i' dit, j'ôt' lés habi' aux morts, lés bagues, lés joncs, lés ci, lés mont's, tout c' qui pouva't, lés chaussur's qu' éta'ent bonn's. I' dit, j' vid' çâ, moé, l' cimiquière. I' dit, j' me ramâsse in stock de butin¹⁸ icitt' su' 'a greuve [grève], un bon stock de butin. P'i' dit, tout d'un coup, un' bonn' journée, i' dit, j' voés pâsser... j' voés passé' in stimeur. J' fa' in signal a'ec du butin qu' j'ava's, au stimeur, p'is le stimeur arrête. I' pense que c'est que'qu'un qu'ont fait' naufrag' lâ. I' dit, i's mett' enn' chaloupe à l'eau, p'i' i' dit, i's s'en vienne' m' chercher, p'i' i' dit' j' embarqu' tout' mon stock à bord. J' leu's ai dit qu' j'ava's fait' naufrage et p'is qu' mon... j'ava's sauvé in peu d' mon linge.

Et p'i' i' dit, j' mets çâ à bord du stimeur, p'i' i' dit, j' m'en vien icitte. I' dit, j' me su's t-en v'nu icitte, i' dit, ma femme a tout lavé çâ, c' ling'-lâ, p'i' alle a tout pressé, p'i' alle a tout' cliné [to clean]¹⁹ çâ, p'i' alle a mis çâ dans l' magasin à vend'e. I' dit, avec çâ, i' dit, j'ai fait' d' l'argent!

I' dit, çâ, i' dit, c'est la première histoère, c'est tout', çâ. I' dit, c'est la première histoère, i' dit, que j' te conte. Tu r'viendrâs d'main, i' dit, j' t'en cont'rai un aut'e, p'i' i' dit, j' te donn'rai mill' piasses.

Ça fa't qu' ça finit lâ. Moé, c'est 'ien qu' c'tte histoèr'-lâ que j' sé's.

17. *Bout* (sans): Sens de continuité – d'une façon incommensurable.

18. *Butin*: Vêtements, lingerie.

19. *Clean* <to>. (angl.): Nettoyer.

8 — LE RUBAN VERT

Une veuve avait un garçon qu'elle faisait vivre, grâce à ses corvées quotidiennes à l'extérieur.

Dans les contes, le temps passe rapidement. Voilà le garçon rendu à une quinzaine d'années. Il dit à sa mère: « Maman, je suis assez âgé pour occuper un emploi quelque part, un emploi qui rapporte de quoi nous faire vivre!

— Pauvre enfant, réplique la mère, on ne peut trouver d'emploi actuellement. Tu ne pourras pas m'aider à vivre en comptant sur ton travail, les emplois sont introuvables! »

La maman faisait du lavage à droite et à gauche pour faire vivre son fils. Elle lui disait où elle effectuait son travail, tout en surveillant l'éducation de son garçon. « Je ne veux pas que tu t'empares du bien d'autrui sans en demander la permission. Le vol est une offense à la justice. Si l'on prend l'habitude de voler, on se crée de graves problèmes dans la vie. Quand tu auras besoin de quelque chose, je veux que tu le demandes! »

Une journée, le jeune garçon — il s'appelle Pierre — voyage avec sa mère, à travers les champs, pour passer d'un village à l'autre. À la suite d'une matinée de gros travaux, la maman, après le dîner, ressent une grande fatigue et s'étend sur l'herbe pour se reposer. Pierre profite du sommeil de sa mère pour se rendre à un ruisseau et y étancher sa soif. Il aperçoit un ruban vert qui flotte à une branche d'arbre. Il jette les yeux autour de lui pour tâcher de découvrir à qui appartient le ruban, mais il ne voit personne. « Ce ruban, se dit-il, a été placé dans cette branche pour moi, je suppose, ou bien il a été transporté ici par le vent! »

Il s'empare donc du petit ruban, mais en le prenant dans ses mains, il ressent comme une sensation de force extraordinaire. Il ne se rend pas compte, sur-le-champ, de ce qui lui arrive. Toutefois, il noue le petit ruban vert autour de son poignet, saisit une branche poussée près du ruisseau et l'arrache facilement. Il en saisit une autre plus grosse et l'arrache avec autant de facilité. Il se rend compte que sa force d'autrefois s'est développée d'une façon peu ordinaire. Il court vers sa mère et lui dit: « Levez-vous, maman! Je vais vous prendre sur mon dos et je vais vous porter sur une certaine distance.

— Es-tu devenu fou, Pierre? Tu sais bien que tu n'es pas capable de me porter!

— Oui, j'en suis capable, maman! Montez sur mon dos et vous allez constater que je puis vous porter! »

La maman ne veut pas obéir au caprice de son fils, mais ce dernier insiste tellement qu'elle finit par monter sur le dos de Pierre. Le jeune garçon suit un sentier de la forêt et emporte sa mère à travers les arbres.

Il suit le sentier pendant quelques heures. De temps en temps, il dépose sa mère par terre pour reprendre son souffle, puis la recharge sur ses épaules, en lui disant : « Je suis maintenant capable de te porter, maman ! Tu as tellement travaillé pour me faire vivre que je puis, à mon tour, faire quelque chose pour toi ! »

Pierre transporte sa mère, à travers la forêt, une partie de l'après-midi. Le soir, il arrive à une immense maison bâtie en forêt. Il fait le tour de la bâtisse pour y découvrir la porte, mais il n'en trouve pas. Il pousse un cri. Une femme ouvre une fenêtre du deuxième étage et lui dit : « Frappe trois coups dans le mur, en face de toi, et tu vas y voir une porte s'ouvrir ! »

Pierre frappe trois coups dans le mur ; une porte s'ouvre. Il monte rejoindre la femme, au deuxième étage et lui demande à souper pour sa mère et lui. « Entendu ! répond la femme, mais je vous préviens que cette maison est gardée par des génies. S'ils apprennent que vous êtes ici, ce soir, ils vous manifesteront peut-être leur colère, à leur retour. Ils reviennent, le soir, à sept heures.

— Ah ! je n'ai pas peur des génies ! » répond le jeune homme.

À sept heures, les génies regagnent leur demeure. Ils demandent à Pierre comment il explique sa présence chez eux. Pierre leur raconte que, forcé de coucher dans la forêt, il s'est arrêté chez eux pour échapper aux bêtes sauvages. Les génies ne commentent pas ce récit.

Pierre prend son souper en compagnie de sa mère et dort chez les génies. Ceux-ci se disent, l'un à l'autre : « Ah ! il faudrait nous débarrasser de ce jeune homme. Quant à sa mère, elle devrait rester ici. Nous aurions ainsi deux femmes à la maison ! Mais les génies étaient au nombre de trois.

Le lendemain matin, les génies disent à la mère de Pierre : « Si vous vouliez rester ici, nous vous garderions volontiers avec nous ! » Mais leur intention était de faire disparaître Pierre et de garder sa mère. En fait, celle-ci décide de rester avec les génies.

Quelques jours s'écoulaient. Le chef des génies, celui qui gardait la femme du deuxième étage, demande à la mère de Pierre comment il se fait que son fils est si fort et qu'il n'a aucune crainte de trois génies réunis. Elle répond : « Je n'en sais rien ! » En effet, elle n'avait pas vu son fils trouver son ruban vert. Les génies continuent leur interrogatoire : « Est-ce que votre fils a toujours eu cette force ?

— Ah ! Je sais qu'il m'a portée sur son dos, le jour de notre arrivée ici, mais je ne sais pas s'il aurait pu en faire autant auparavant ! Non, je n'en sais rien ! »

Les génies s'approchent de Pierre et le décident à les suivre dans leur hangar. Ils y conservaient un poids de fer de plus de deux cent cinquante kilos. Ils soulevaient ce

poids, le suspendaient à un crochet, à bout de bras. Le plus petit génie, lui, parvenait difficilement à fixer le poids au crochet. Il était moins fort que ses frères.

Les génies disent à Pierre: « Es-tu capable, toi, de soulever ce poids, de le placer sur le crochet et ensuite le remettre à terre? »

— Certainement, j'en suis capable! » répond le jeune homme.

Pierre attrape le poids, le monte à la hauteur du crochet, puis l'enlève du crochet et le replace sur le sol. Il fait ce tour de force deux ou trois fois de suite. Les génies trouvent que Pierre possède un bras d'une capacité peu ordinaire. « Maintenant, lui disent-ils, suis-nous! »

Ils le conduisent à un endroit où l'on avait installé une sorte d'auget formé de planches. Un joueur lançait une boule d'acier dans cet auget; la boule allait frapper un orme à une centaine de mètres du joueur, et si la boule heurtait l'arbre avec grande force, elle revenait à son point de départ.

Les génies lancent la boule dans l'auget; le projectile va heurter l'orme et revient. Mais le plus jeune des génies réussit à peine à récupérer sa boule. La force lui manque. « Maintenant, c'est ton tour! disent-ils à Pierre. Nous verrons bien si tu es capable de lancer la boule sur l'arbre avec assez de force pour la faire revenir à son point de départ! »

— Est-ce votre seule boule? demande Pierre.

— Oui, c'est la seule!

— Eh bien! si je la lance dans votre auget, vous ne la reverrez plus! Elle va aller se perdre dans la forêt!

— N'aie pas peur, lui répondent-ils. L'orme est capable de l'arrêter! »

Pierre lance la boule d'acier. Il la lance à une telle vitesse qu'elle passe à travers l'orme et file dans la forêt avec un bruyant craquement de branches. Les génies ne disent pas un mot. Ils sont muets de peur. « Si ce jeune homme, pensent-ils, se tournait contre nous, il pourrait nous tuer! Il est atrocement fort! Il a fait passer une boule d'acier à travers un arbre! »

Le groupe revient à la maison des génies. Ces derniers forment un complot auquel ils veulent faire participer la mère du jeune homme. « Vous allez dire que vous êtes malade et que seul le bouillon de perdrix pourrait vous guérir. Demandez à Pierre d'aller vous chercher de la perdrix. Nous, nous voulons chasser votre fils; nous voulons qu'il aille ailleurs. Nous renonçons à le garder avec nous. Il a une force si extraordinaire qu'il peut nous tuer, s'il se tourne contre nous! »

La mère de Pierre est tellement heureuse d'être bien nourrie sans avoir à travailler qu'elle ne veut pas quitter la maison des génies et préfère voir partir son fils plutôt que de quitter les lieux.

Et voilà que la mère de Pierre se dit malade, le lendemain matin. Elle explique à son fils qu'elle a absolument besoin d'un bouillon de perdrix pour se guérir. Sinon, elle va mourir. « Eh bien ! dit Pierre, je vais essayer d'aller faire une tournée dans la forêt pour y découvrir une perdrix ! »

Pierre s'engage dans la forêt. Les génies, eux, savent bien qu'il ne trouvera pas de perdrix. Comme ils chassent chaque jour, ils ont tué tout le gibier de la région environnante.

Pierre marche dans la forêt, une partie de l'après-midi sans trouver le moindre gibier. Bientôt, il parvient au sommet d'une montagne et y aperçoit un panneau carré, d'un mètre de côté, pourvu d'un anneau. Pierre soulève l'anneau et découvre un escalier qui descend vers un local souterrain. Il s'engage dans cet escalier et aboutit à l'intérieur d'un château. Il constate, en sortant de la bâtisse, que ce château communique avec la montagne par un passage souterrain.

Il découvre, dans le château, un poêle où il y a encore des tisons, signe que la maison est habitée. Pierre se dit : « Je vais les attendre. Je vais leur demander s'ils pourraient me dire où tuer de la perdrix ! Ils le savent peut-être, eux autres ! »

Pierre attend jusqu'à sept heures, le soir. Deux génies rentrent au château, complètement nus. Leur chair déchiquetée tombe en lambeaux qui pendent autour de leurs corps.

Le plus solide des deux s'empare d'une boîte d'onguent et commence à se frictionner et à replacer les morceaux de chair. Dès que les lambeaux reprennent leur place, la plaie est guérie. Ce premier génie se frictionne, puis rend le même service à son compagnon.

Pierre, caché derrière une porte, les regarde faire. Dès que le second génie est guéri, le jeune homme sort de sa cachette et leur adresse la parole : « Comment se fait-il que vous soyez dans un tel état, vous deux ? Que faites-vous ? Passez-vous votre temps à vous battre et à vous entre-déchirer ? »

— Ah ! non. Mais comment es-tu parvenu ici, toi ? »

Pierre leur dit alors qu'il est à la recherche d'une perdrix dont le bouillon pourrait guérir sa mère mourante. Il leur demande s'ils savent où trouver de la perdrix. « Non, répondent-ils. De la perdrix, il n'y en a plus dans nos parages. Toutes les bêtes sauvages sont disparues et voilà longtemps que la perdrix est absente de notre forêt. »

— Ne voudriez-vous pas me garder ici avec vous autres ? demande Pierre, poussé par sa curiosité naturelle.

— Oui, nous te garderons, si tu peux contrôler ta curiosité. Tes questions de tout à l'heure nous montrent que tu veux tout savoir. Sais-tu faire la cuisine ? Si tu sais faire la cuisine, tu vas préparer nos repas. Quand nous revenons, le soir, il nous faut faire nous-mêmes notre souper. Si tu veux rester avec nous, tu seras obligé de préparer notre déjeuner pour six heures, le matin, et le soir, à sept heures, il faudra que notre souper soit servi sur la table.

— Très bien! Je vais rester avec vous et je vais m'occuper de préparer vos repas! »

Pierre ne sait pas d'où sont arrivés ces deux génies, chacun portant un sabre à son côté.

Le lendemain matin, Pierre se lève à quatre heures, à la barre du jour, et prend le sentier qui avait amené les deux génies, la veille au soir. Il marche rapidement, dans l'espoir de trouver l'endroit du combat d'où les génies reviennent en lambeaux.

Pierre traverse un ravin et y découvre une plaine remplie de cadavres de soldats. Par contre, il voit un homme conduisant une paire de chevaux noirs. Ces chevaux tirent un tonneau plein d'eau; le charretier, muni d'un arrosoir, parcourt les rangs des morts, les arrose et les ramène à la vie.

Pierre suit la voiture et tue les soldats dès qu'ils reviennent à la vie. Une fois arrivé au bout du champ de bataille, il tranche la tête du charretier, et les chevaux s'enfuient à toute allure.

Le jeune homme se cache au même endroit et voit bientôt arriver un autre charretier conduisant deux chevaux. Il revoit la tonne, l'arrosoir qui fait revenir les morts. Pierre recommence à tuer les soldats à mesure qu'ils ressuscitent. Un troisième génie conduisant la tonne et les chevaux vient redonner la vie aux morts. Pierre passe derrière le génie et tue les soldats à mesure qu'ils reprennent vie. Puis il décapite le génie; les chevaux s'enfuient à toute vitesse.

Aucun autre homme ne revient avec la tonne ni les chevaux. Pierre revient au château souterrain en se demandant s'il abrite encore des vivants, si les génies de la veille y sont encore. Il constate que les deux génies sont levés et ils le questionnent: « D'ou viens-tu, toi? »

— Je suis allé reconnaître les lieux où vous vous battez. Je comprends pourquoi vous vous faisiez tailler chaque jour en lambeaux par une armée. Vous avez tué les soldats, le soir; quelqu'un vient leur redonner la vie, le matin, et vous devez de nouveau les combattre toute la journée. Mais dorénavant, personne ne ressuscitera les soldats. Je les ai tous tués! »

Pierre conduit ensuite les deux génies au champ de bataille, leur montre l'effet de son intervention. « Ce château-là, disent-ils à Pierre, était notre propriété. Ces génies ont tenté de nous en chasser, grâce à leur armée. Ils avaient la force de leur côté. Ils nous ont enlevé ce champ. Nous deux, nous nous battions pour recouvrer nos terrains et notre château. C'est toi qui, aujourd'hui, nous as débarrassés de ces ennemis et nous as redonné nos propriétés! Si tu veux demeurer avec nous, ta vie durant, tu y seras bien traité!

— Non, je veux aller retrouver ma mère! »

Le lendemain, Pierre retourne au château des génies qui hébergent sa mère. À son retour, les génies sont passablement irrités de constater qu'il a encore échappé à la mort. Ils font une autre suggestion à la mère de Pierre. « Demain matin, lui disent-ils, vous

prétexterez une autre maladie que seul le lait de licorne peut guérir. Nous allons envoyer votre fils sur l'autre versant de la montagne où il rencontrera trois grosses licornes. Quand elles vont l'apercevoir, elles vont mettre fin à sa vie, en un instant! »

Le lendemain matin, la mère de Pierre est de nouveau atteinte d'une soi-disant maladie. Elle explique à son fils que seul du lait de licorne peut lui rendre la santé.

Pierre quitte donc le château des génies pour se diriger vers l'habitat des licornes. Quand Pierre rejoint les bêtes, elles sont couchées. Les licornes se lèvent et, comme à cette époque les animaux parlaient, elles s'adressent au nouveau venu: « Que viens-tu faire ici, toi? »

— Je viens chercher un peu de votre lait pour guérir ma mère qui est mourante!

— Mais tu n'as pas peur d'être dévoré en remplissant cette dangereuse mission?

— Ah! Même si vous me dévorez, vous ne retirerez pas grand profit de mon cadavre. Mais si vous me donnez un peu de votre lait, je vous ramène avec moi et je donne à chacune de vous un beau gros quartier de bœuf. Vous y gagnerez beaucoup plus qu'en mangeant ma petite personne! »

Les licornes sont heureuses de cet arrangement. L'une d'elles lève sa patte et permet à Pierre de remplir une bouteille de lait pour en guérir sa mère. Les licornes accompagnent le jeune homme et celui-ci donne à chacune un quartier de bœuf. Pierre fait ce cadeau aux dépens des génies. Ceux-ci n'en sont pas très heureux.

Le lendemain matin, les génies donnent un autre ordre à la mère de Pierre: « Dites à votre fils que vous êtes malade et que vous avez besoin de pommes pour vous guérir. Deux rois-génies demeurent dans le voisinage, sur le sommet de la côte. Ce sont des hommes excessivement forts. Nous allons envoyer Pierre chercher des pommes chez eux. Les rois-génies vont le voir et vont le faire mourir. Ils sont beaucoup plus forts que nous. Ils devraient être capables de le faire disparaître! »

Le lendemain matin, la mère de Pierre se dit de nouveau malade et exige des pommes qui puissent la ramener à la santé. « Où peut-on trouver cette sorte de pommes? » questionne Pierre.

— Demande aux génies! répond la maman. Ils vont te dire, eux, où l'on peut cueillir ces pommes! »

Pierre demande aux génies où il peut se procurer les fruits dont sa mère a besoin. Les génies lui répondent: « Monte sur la montagne voisine et tu verras un château à une courte distance d'ici. Près de ce château, se trouve un verger où croissent ces pommes en abondance! »

Pierre prend la route et se rend au verger de pommes. Il grimpe dans un pommier et remplit ses poches, mais tout à coup, il lui vient un remords. « Je les ai demandées à personne, moi, ces pommes-là. Ma mère m'a toujours recommandé de demander la permission avant de m'emparer de quoi que ce soit! »

Pierre attrape des pommes et les lance bruyamment dans la porte du château. Tout à coup, un génie sort de la bâtisse et voit Pierre en train de cueillir des pommes. « Que fais-tu là, petit voleur de pommes? demande le génie. Attends donc un instant! Je vais bientôt te faire descendre de ton arbre!

— Arrêtez! repart Pierre. Je suis venu cueillir des pommes pour ma mère malade! »

Mais le génie ne veut rien entendre. Il s'élançe vers Pierre pour l'attraper. Pierre saute de l'arbre et fait face au génie. On commence à se chicaner. Pierre se rend compte que le domaine des licornes est assez rapproché du verger où il combat le génie. Les licornes avaient dit au jeune homme: « Si tu viens à être dans une situation dangereuse, crie « À moi, mes licornes! » et nous accourrons à ton aide. Tu nous a tellement bien récompensées en nous donnant un quartier de bœuf! Nous voulons t'aider à notre tour!

Pierre saute donc de son pommier et commence à malmener le génie. Il le tue, mais s'aperçoit qu'il n'a pas encore obtenu la permission de cueillir des pommes chez les génies. Il grimpe de nouveau dans le pommier et commence à lancer des pommes dans la porte du château. Un autre génie en sort, le plus gros, et s'élançe vers le verger pour y attraper le jeune homme. Ce dernier lui crie: « Arrête un peu, agis en gentleman! Laisse-moi descendre de l'arbre, et regarde ton compagnon qui gît par terre. Tu vas bientôt avoir le même sort! »

La bataille s'engage entre Pierre et le gros génie. Le jeune homme se sent malmener par son adversaire. Il s'était battu avec l'autre génie et il ressentait encore sa fatigue. Il pense soudain aux licornes. Il lance un cri de mort: « À moi, mes licornes! » Au même instant les licornes sont à côté de Pierre. Chacune transperce le génie de la corne qu'elle porte au front. Pierre donne aux licornes les cadavres des deux génies pour s'en nourrir. Les animaux traînent les deux cadavres vers leur domaine.

Une fois débarrassé des génies, Pierre fonce dans leur château et cherche à se rendre compte si d'autres personnes habitent ce lieu. Il trouve une princesse que les génies avaient enlevée et qu'ils gardaient prisonnière. « Savez-vous s'il y a d'autres personnes dans ce château? demande Pierre à la princesse.

— Non, personne! Mais soyez prudent! Deux génies viennent de sortir. S'ils apprennent que vous êtes venu ici, ils vont vous mettre à mort en une minute!

— Ah! princesse, je n'ai pas peur d'eux. Venez voir où ils sont, vos génies! »

Il conduit la princesse près de la fenêtre et montre à la prisonnière les cadavres des deux génies que les licornes traînent vers leur domaine. « Eh bien! dit la princesse, vous m'avez délivrée, ma personne vous appartient!

— Ah! excusez-moi! J'ai toujours considéré qu'une princesse qui s'offre à un homme de cette façon ne mérite pas qu'on s'y arrête!

— Je vous dois toutefois ma personne parce que vous m'avez délivrée de ma prison!

— Non, princesse, je ne suis pas prêt à me marier actuellement.

— Eh bien ! attendez un instant ! »

La princesse retire une petite bague de son doigt ; elle la place sur un bloc et la débite en deux parties au moyen d'une hache. Puis elle s'adresse à Pierre : « Prends la moitié de cette bague et conserve-la dans ta poche. Plus tard, si nous nous revoyons, cette bague servira de témoignage de notre rencontre d'aujourd'hui ! Aie bien soin de conserver ce fragment de bague dans ta poche ! »

Pierre glisse ce morceau de bague dans son habit et va rejoindre sa mère, avec ses pommes.

Quant à la princesse, elle quitte le château avec les richesses des génies, ses revisseurs, et s'en va dans un autre village.

Mais revenons à Pierre... En arrivant chez les génies qui l'hébergent, il donne ses pommes à sa mère.

Trois ou quatre jours plus tard, les génies tourmentent la mère de Pierre pour connaître les principales manifestations de la force de son fils et surtout pour savoir la cause de cette vigueur épouvantable.

La bonne femme questionne son fils sur les origines de sa force. Pierre lui rappelle le jour où elle s'est endormie dans la prairie près du ruisseau. Lui, Pierre, il a trouvé un ruban vert en allant boire. Depuis qu'il a placé ce ruban à son poignet, il se sent fort.

La mère demande à son fils de lui montrer ce ruban. Pierre obéit à sa mère et lui tend le ruban. La femme, devenue très méchante, enroule le ruban magique autour de son bras, puis elle saisit Pierre par le collet et lui arrache les yeux en utilisant une fourchette. Elle bouscule ensuite son fils dans la forêt.

Pierre parcourt peut-être un kilomètre à travers le bois, puis s'effondre par terre près d'une rivière. La douleur que lui causent ses yeux arrachés le porte à se lamenter, à se plaindre. Comme il est au bord d'une rivière, il entend les rames d'une chaloupe frapper l'eau. Il commence à crier.

Deux hommes descendent de la chaloupe et viennent se rendre compte de ce qui se passe à cet endroit. Ils trouvent ce jeune homme dont les yeux ont été arrachés. Ils le questionnent sur la cause de cet accident. « Ah ! répond Pierre, ce sont les bêtes sauvages et les branches qui m'ont rendu aveugle ! »

Il s'est bien gardé de dénoncer la cruauté de sa mère. Les deux rameurs placent l'aveugle dans leur chaloupe et reprennent le courant de la rivière. L'un des rameurs dit à son compagnon : « Nous allons conduire ce malade au petit village voisin. Une princesse y maintient un humble hôpital où l'on soigne gratuitement les patients. » Ils conduisent donc Pierre au petit hôpital du village voisin.

Une fois Pierre rendu à l'hôpital, les infirmières s'occupent de lui, lui lavent les yeux et lui apportent de la nourriture.

Pierre apprend le nom de la princesse qui dirige l'hôpital. Il se rend compte que c'est la princesse qu'il a délivrée du château des génies. Les infirmières présentent de la soupe au nouveau patient. Il ne veut pas en manger sous prétexte qu'elle n'est pas bonne. L'infirmière a beau lui dire : « C'est de la bonne soupe ! » Pierre s'entête à répondre qu'elle n'est pas bonne !

« Eh bien ! conclut l'infirmière, je vais aller chercher l'autre infirmière. Si elle constate que la soupe est bonne mais que vous ne voulez pas en manger, vous vous passerez de nourriture ! »

L'infirmière part à la recherche de sa compagne. Pendant ce temps, Pierre retire de sa poche la moitié de la bague de la princesse et lance ces débris dans la soupe. L'autre infirmière s'approche de Pierre, goûte la soupe et dit : « C'est là de la bonne soupe ! Cependant, on va l'apporter à la directrice, en haut. C'est elle qui va juger ce cas-ci ! »

On apporte la soupe à la directrice. Celle-ci prend une cuiller, remue la soupe pour en juger la qualité. La princesse trouve au fond de l'assiette la moitié d'une bague. Elle la reconnaît pour sienne en la comparant à l'autre partie qu'elle a conservée. Elle dit aux infirmières : « Allez me chercher cet homme-là et amenez-le-moi ici ! »

On va chercher Pierre, mais en le ramenant par les corridors, le malade se met à crier : « N'allez pas trop rapidement ! Vous allez m'assommer sur les murs ! »

— Prenez grand soin de ce malade ! crie la directrice aux infirmières. Surveillez-le bien de façon que sa tête ne touche pas les murs. Montez-le chez moi avec grande précaution ! »

Les employés obéissent à la directrice. Ils aident Pierre à monter à la chambre de la princesse et l'installent dans un fauteuil. « Me reconnais-tu ? demande la princesse à l'aveugle.

— Non, je ne te reconnais pas !

— Tu ne te souviens pas d'avoir libéré une princesse tenue en captivité par deux génies, à tel endroit ?

— Ah ! oui, je m'en souviens !

— En bien ! Je suis cette princesse que tu as libérée ! Comment savais-tu, en venant ici, que tu me retrouverais au moyen des débris de bague jetés dans ta soupe ? »

Pierre commence à rire et lui raconte que des gardiens ont prononcé son nom, le nom de la princesse, et qu'il a déposé la moitié de sa bague dans la soupe, pour tenter de rejoindre cette jeune fille. « Et aujourd'hui, Pierre, demande la princesse, es-tu prêt à m'épouser ? »

— T'épouser ? Voyons ! Je suis aveugle, entièrement aveugle ! Tu n'as pas besoin d'un homme diminué comme je le suis. J'ai perdu la vue, je ne suis donc plus capable de te faire vivre ni de faire ton bonheur !

— Ah! Pierre, je n'ai pas besoin de ton argent. C'est toi que je choisis pour mari! Tu m'as libérée des génies, tu m'as sauvé la vie, et aujourd'hui je suis capable d'assurer ton bonheur. Si tu le veux, nous allons nous épouser!»

Ils décident donc de se marier, le mariage a lieu. La princesse désigne des valets et des serviteurs pour s'occuper de Pierre.

Un jour, la princesse lit, dans les journaux, qu'il existe, dans les pays lointains, une source miraculeuse qui fait presque revenir les morts. Ceux qui sont blessés à une jambe ou à un bras reviennent à la santé après s'être lavés avec l'eau de cette source. La princesse dit à Pierre: « Tu vas préparer tes bagages et nous allons nous rendre au pays de la source merveilleuse. Nous allons voyager sur un navire à vapeur et nous nous rendrons dans ce pays! »

Ils montent à bord d'un bâtiment et se dirigent vers la source d'eau merveilleuse. Une fois sur place, la princesse charge une servante de surveiller son mari et dit à ce dernier: « Enfonce tes yeux sous l'eau et aie confiance! Tu vas recouvrer la vue! »

Pierre enfonce sa tête dans l'eau et attend quelques instants. La guérison n'a pas lieu. Il relève la tête et s'écrie: « Tu sais bien que je ne recouvrerai pas la vue ici, c'est impossible!

— Eh bien, replonge ta tête dans l'eau et je suis certaine que tes yeux vont reprendre vie! » affirme la princesse.

La princesse fait signe à la servante — Pierre ne la voit pas — elle lui demande par signe de l'aider à soulever les pieds de l'aveugle et de lui tenir la tête sous l'eau pour qu'il profite le plus possible de la vertu de la source. La princesse avait la certitude morale que son mari recouvrerait la vue en ce lieu.

Pierre replonge sa tête dans l'eau. La servante et la princesse lui soulèvent les pieds et lui tiennent la tête sous le niveau de l'eau. Soudain, Pierre crie: « Lâchez-moi, je vois maintenant! » On l'aide à se remettre sur ses pieds. L'infirmes voit parfaitement clair.

Pierre et son épouse reviennent chez eux, et le jeune homme raconte à la princesse comment il a perdu la vue. C'est sa mère qui lui a arraché les yeux et qui l'a abandonné dans la forêt. « Il faut maintenant, confie-t-il à sa femme, que j'aille visiter ma mère! »

Pierre revient au château des génies où demeure sa mère. Il y arrive, le matin. Sa mère est malade, elle est couchée et le petit ruban vert est suspendu à la tête de son lit. Les génies étant absents, Pierre se retrouve seul devant sa mère.

Il s'approche du lit, s'empare rapidement du ruban vert et demande à sa mère comment il se fait qu'elle lui a arraché les yeux et lui a volé le ruban vert. « Ah! répond-elle, ce sont les génies qui m'ont forcée d'agir ainsi! » À cause de son grand âge et de son affaiblissement mental, la mère avait préféré les génies à son fils.

Les génies reviennent à leur château, Pierre les assomme tous les trois, appelle les licornes et leur donne les cadavres à manger. « Maintenant, continue Pierre, amenez chez

vous ma mère et la vieille femme qui demeurait avec les génies, ne les tuez pas. Mais laissez-les mourir de mort naturelle. Vous dévorerez leurs cadavres quand elles seront mortes! »

Pierre est retourné vers sa princesse. Il a continué de vivre avec elle. Et s'ils ne sont pas morts, ils vivent encore...

LE RUBAN VERT

Récit folklorique raconté par M. Alfred Thibault (61 ans) résidant à Montréal, de passage en Gaspésie (Cap-Chat, sa paroisse natale) en juin 1955; appris de son père, Alexis Thibault, dans la soixantaine, vers 1913. Alexis Thibault était natif du Bic.

Enregistrement no 758. Conte-type 590 Ia, IIa, b, c, d, III, IV, a, b, V, VI, a b.

C'est un' veuv' qu' ava' in garçon, çâ, p'i' 'a travailla' à 'a journée pour le fér' viv'e. On vâ dir', dans lés contes, ça vâ vite, l'enfan éta't rendu à enn' quinzain' d'années. I' di' à sa mère, i' dit: «Ma mère, i' dit, c'est l' temps que j' travaille à que'qu' pâr't pour m' gâgner d' l'argent. i' dit, pour vous fair' viv'e.

— 'A dit, mon garçon, 'a dit, i' y en â pas d'ouvrage, 'a dit, tu peux pâs travailler pour m'aidé' à viv'e, 'a dit, i' y en a pâs d'ouvrage, 'a dit!»

Elle, 'a lava' en journée pour fér' viv' son garçon. Mé' 'a gu'i ava't toujours dit de v'ouè c' qu' 'a alla't. 'A dit: «J' veux pâs qu' tu prenne' r'guien à parsonn' sans l' demander, parc' qu' 'a dit, çâ, 'a dit, c'est pâs b'en, voler que'qu' chose à que'qu'un, p'i' 'a dit, on s'habitue comm' çâ, apras çâ, p'i' 'a dit, c'est pâs b'en. 'A dit, j' veux to'hours... si t' âs besoin d' que'qu' chose, de l' demander.»

On vâ dire, un' bonn' journée, i' été' a'ec sa mère, i' s'en alla' au travers dés champs, d'un village à l'aut'e. P'is sa mère étét' fatiguée. Elle ava't fait' enn' grosse avant-midi. Le midi 'a se r'pose, 'a ést couchée su' l'harb' [herbe] p'i' 'a se r'pose. Le garçon, lui, i' s'aparçœt qu' sa mér' s'endort, p'i' i' s'en vâ à enn' p'tit' coulée qu'i' y ava't, pour boère, p'i' i' voét dan enn' branch' que gu'y â in p'tit ruban vert.

I' r'gârd' partout pour d'mandé' à qui appartient l' ruban, mé' i' voét parsonne. P'i' i' dit: «Ça été mis lâ pour moé, çâ, j' suppose... ou c'est l' vent qu'â emporté çâ!» I' prend l' ruban vert. Mé' en prenant l' ruban vert dans sés mains, i' s'aparçœt qu' ça gu'i donne enn' force épouvantab'e. I' sent que'qu' chose; i' peut pâs comprend' quoi c' que ça veut dire, çâ.

I' s'attache l' ruban autour du poignat, et pui' i' pren enn' branch' p'i' i' l'arrache, que gu'y â dans l' ruisseau. I' s'aparçœt qui ést fort sans bout¹. I' en pren in aut' p'us

1. *Bout* (sans): Sans limite. *Fort sans bout*: Qui a une force presque illimitée.

grosse, p'i' il l'arrach' encôre. I' trouv' qu'i' a enn' force épouvantab'e, au prix qu'i' ava't. I' s'en vâ trouver sa mère, p'i' i' di' à sa mère, i' dit: «L'vez-vous, i' dit, m'âs vous embarquer su' mon do' in bout', p'i' i' dit, m'âs vous emm'ner.

— 'A dit, és-tu fou? Tu sé's b'en qu' t' és pâs capab'e!

— I' dit, oui, i' dit, j' su's capab'e. I' dit, embarquez su' mon dos, p'i' i' dit, vous allez voèr que j' capab' d' vous emm'ner. »

La femm' veut pâs, sa mér' veut pâs, mé' i' a pâs d'affére, faut qu' 'a embarqu' su' son dos! C' fait qu'a embarqu' su' son dos, p'is le v'lâ parti au travers du boâs. I' ava' in p'tit ch'min d' pied² dans l' boâs. Le v'lâ parti avec sa mér' su' son dos.

I' a marché enn' bonne escouss' de minme, temps en temps, i' a metta' à terr' pour s'essouflé' un peu, apras çâ i' 'a rembarqua't su' son dos. I' dit: «J' capab' t'emm'ner, à c'tte heure, ma mère, i' dit, tu 'n â' assez fait' pour moé, i' dit, j' peu' en fair' pour toé, moé 'tou, in peu!»

Ça fa't qu'on vâ dir' qu'i' â marché enn' partie d' la journée d' minme, dans l' boâs.

Le soèr i' a arrivé à enn' gross' maison dans l' boâs. I' s'est mi' à charcher la porte à l'entour d' la maison; mé' i' trouva't pâs la porte. I' â lâché in cri, c'st enn' femme au deuxième étag' qu' â ouver' un châssis³. 'A dit: «Cogn' t'oâs coups, 'a dit, dans l' pan d' mur, 'a dit, de v'ou c' que t' és l'â, p'i' 'a dit, i' vâ s' rouvrir enn' porte!»

Ça fa't qu'i' a cogné t'oâs coups dans l' mur p'i' i' y â enn' port' qui s'est ouvert. Là, i' a parti p'i' i' a monté trouver la femme en haut, p'i' i' gu'i' â d'mandé' à souper pour lui p'is sa mère. 'A dit: «Oui, mé', 'a dit, icitte, 'a dit, c'est enn' maison qu' ést gardée par lés génies⁴, çâ, et p'i' 'a dit, si lés génies sav'nt que vous ête' écite à soèr, 'a dit, 'ted b'en qu'i' aim'ront pâs çâ mecqu'i' arrivent. 'A dit, i's von êt' icitte à sept heur's, eux aut'es.

— Pierr' dit, i' dit, j'ai pâs pèur dés génies — i' s'app'lait Pierr', lui, l' garçon — i' dit, j'ai pâs pèur dés génies!»

On vâ dir' qu' à sept heur's, lés génie' on arrivé. I' ont d'mandé à Pierr' comment ça s' faisait qu'i' était lâ. P'is Pierr' leu's a conté son histoèr' qu'i' éta't dans l' boâs, p'is p'utôt d' coucher dans l' boâs, qu'i' s'est en v'nu icitt' pour êt'e à l'abri dés bêtes. Ça fa't qu'i' ont pâs di' un mot.

Pierre a soupé avec sa mère et p'i' i's l'ont gardée lâ. Lés génies, eux aut'es, i's s' sont di' enteur eux aut'es: «Si on pouvait l'envoyer, lui, on gard'ra't la femme, avec l'aut' femme, ça nous f'ra't deux femme' icitte!» I' éta'ent t'oâs génies lâ, eux aut'es.

2. *Pied* (chemin de): Sentier.

3. *Châssis*: Fenêtre.

4. *Génie*: Être fort et peu civilisé. Géant.

Ça fa't que l' lend'main matin, i' ont di' à la femme: « Si vous voulez resté' icitte, resté' avec n'us aut'es, on vâ vous gardé' icitte! » Mé', eux aut'es, dans l'idée d' v'nir à fér' disparaît' Pierr' qu'été' avec eux aut'es. C' fa't qu' lâ, la femme a resté avec eux aut'es. On vâ dire, i' s'est pâssé que'qu's jours.

Le premier dés génies qui s' trouva' à garder la femme avec lui, lâ, i' gu'i â d'mandé à la femm' comment que ça s' fesa't qu' son garçon ava't d' l'air à êt' fort de minm' p'is qu'i' ava't pâs pêur d'eux aut'es? « Ah! 'a dit, je l' sé's pâs » — elle, alle ava't pâ' eu connaissanc' qu'i' ava't ramâssé l' p'tit ruban vert, lâ, elle — i' ont dit: « I' â-t-i' te'jour' été fort de minme, vot' garçon? »

— 'A dit, j' sé's b'en, 'a dit, qu'i' m'â emm'née su' son dos, 'a dit, in bon bout, 'a dit, j' sé's pâs si avant çâ i' a'ra't pu m'emmer pareil, 'a dit, je l' sé's pâs. »

Lés génies part'nt p'i' i's vont trouver l' garçon, p'i' i' ont dit: « Tu vâs v'nir avec n'us aut'es! » I' arriv'nt dan in hangar qu'i' ava'ent, p'i' i' y ava' enn' pésée d' fer qui pésa't cinq cents liv'es. I's la l'vaient p'i' i' 'a croch'tè' au bout d' leu's brâs, eux aut'es. Mé' l' t'oâsièm' dés génies, lui, c'tè' 'ien qu' juss' pour la croch'ter, i' ava't d' la misère à la croch'ter, lui, l' t'oâsièm' dés génies, i' éta't moins fort que lés aut'es.

I' ont di' à Pierre: « Es-tu capab' d' fair' çâ, toé, d' la croch'ter p'is d' la r'mett'e à terre? »

— Pierr' di' oui! »

Pierre a po'gné la pésée p'i' il l'a croch'tée p'i' il l'a r'pris p'i' i' l'a mi' à terre. P'i' i' a fait' çâ deux t'oâs fois d' file. I' ont trouvé qu'i' ava' un bon brâ' épouvantab'e. I' ont dit: « Tu vâs v'nir a'ec n'us aut'es, à c'tte heure! »

I's sont en-allé' à un aut' plaç' de v'ou' c' qu'i' avè' deux planch's de collé' ensemb'e, comme in p'tit aug' de minme, p'i' i' envoya' enn' boul' de fer dans l'auge, p'i' 'a alla't fessé' aprè' un orme à peu pra' un arpent plus loin. P'i' 'a fessè' assez for' apras l'orm' qu' 'a s'en r'vena't.

Ça fa't que, i' ont tout' envoyé la boule eux aut's dans l' dalot, lâ, pour fessé' apras l'orme, p'is la boule r'vena't. Mé', l' dargnier dés génies, ça été 'ien qu' çâ pour qu' la boul' se rend'e. I' éta't moins fort que 'és aut'es. I' ont di' à Pierre: « Envoeill'-lâ, voèr! Si t' és capab' d' la fér' fessé' apras l'orme assez fort pour qu' 'a s'en r'vienne icitte.

— Pierr' dit, i' dit, avez vou' 'ien qu' c'tte ell'-lâ, c'tte boul'-lâ?

— I' ont dit, oui!

— B'en, i' dit, si je l'en-'oeill', moé, i' dit, vou' 'a trouvèrà' pâs, 'a vâ s'en aller dans l' boâs!

— I' ont dit, é' [aie] pâs pêur, envoeill'-lâ! Mecqu' 'a fesse apras l'orm' lâ, alle arrêtrâ' b'en! »

Ça fa't qu' lâ, Pierre, lui, i' a en-'oeillé la boule. Mé' i' l'envoyé assez fort qu' alle a pâssé au travers de l'orme, p'i' i's l'on attendu [entendu] qu' 'a craqué't lés â'b's dans l' boâs, p'i' 'a s'en alla't. I' ont pâs parlé, lâ, eux aut'es, i' on [ont] eu pœur de Pierre. I' ont dit: «C' gârs-lâ, si foudra't qu'i' se r'vira't conteur [contre] n'us aut'es, i' peut nous fér' mourir, fort comme il l'est. Il l'â pâssé au travers de l'â'b' c'tte boul'-lâ, un' boul' de fer!»

Lâ, i' ont parti p'i' i' on été trouver sa mère à Pierre. L' génie a di' à la mér' de Pierre, i' ont dit: «Vous allez dir' que vous êt's malad' pour que Pierre gu'y e'll' [aille] vous qu'ri⁵ du bouillon d' pardrix... qu' ça prendra' 'ien qu' du bouillon d' pardrix pour vous faire r'venir. P'i' i' ont dit, n'us aut'es, on veut s'en débarrasser d' Pierre... qu'i' s'en a'lle alguieurs [ailleurs], on l' gard' pâ' a'ec n'us aut'es, on veut pâs l' gardé' avec n'us aut'es. Parç' si i' se r'vir' contre n'us aut'es, i' peut nous fér' mourir, i' ést for' une affére épouvantab'e.»

Mé' la vieill', lâ, éta' assez contente, elle, d'avoèr à manger pour r'guien, p'is r'guien fére, qu' 'a voulu't p'us partir, p'i' 'a aimé' autant qu'i' en-'oeill' son enfant, p'i' ell' pâs s'en allé' avec.

Ça fa't que, la v'lâ malade. L' lend'main matin, alle ést malade. P'i' 'a di' à son garçon qu' ça gu'i prend du bouillon d' pardrix pour la faire r'venir, sans çâ, 'a vâ mourir. «B'en, i' dit, j' m'â' allé' 'oèr dans l' boâs pour asseyé' à vous trouver du bouillon d' pardrix.»

I' a parti p'i' i' a pris l' boâs, lui, lâ. Mé' lés génies, eux aut'es, i's sava'ent b'en qu'i' en trouvera't pâs d' la pardrix, i's chassa'ent çâ à tous lés jours, eux aut'es, p'i' i' ava'ent tout' mangé' lés bêt's que gu'y ava' alentour.

Ça fa't que, Pierre a parti p'i' i' s'est en-allé dans l' boâs; i' a marché enn' partie d' l'avant-midi, i' a r'guien trouvé. I' a arrivé su' enn' montagne, p'i' i' a vu enn... in panneau à peu pras d' t'oâs pieds d' cârré avec un anneau d'dans. I' a l'vé l'anneau p'i' i' a vu in escalier qui descenda't dan 'a terre.

I' a pris l'escalier p'i' i' a descendu, p'is quand i' a arrivé en bâs, i' s'est trouvé dan in château. I' a sorti déhors p'i' i' s'est aparçu qu' c'éta' in souterrain qu'i' ava't su' 'a montagne, qui descendait jusque dans l' château en bâs. P'is lâ i' s'est aperçu qu' dans l' poêl' que i' ava' encôr' dés tisons, que l' poêl' chauffè't, qu'i' habitait du mond' lâ. I' dit: «M'âs lés attend'e! M'âs m'informé' 'oèr si i's sav'nt de v' où c' que gu'y â d' la pardrix. Par eux aut'es, 'ted b'en qu'i's save' où c' que gu'y en â, eux aut'es, d' la pardrix.

Ça fa't qu' lâ i' a attendu jusqu'à sept heur's du soèr. P'i' à sept heur's du soèr, c'est deux génies qu'on [ont] arrivé. Mé' lés génie' on [ont] arrivé flambants nus tou' 'és deux, p'is leu' chair éta't t'ut déchirée par morceaux. Lés rubans d' chair penda'ent chaqu' bord d'eux aut'es.

5. *Quérir*: Chercher, apporter.

L' plus fort dés génie' a arrivé p'i' i' a pri' enn' boêt' d'onguent, p'i' i' a commencé à s' frotter p'i' à coller lés morceaux d' chair. Et p'i' en lés collant, c'ta't guéri. Quand i' â été b'en frotté, lui, i' a frotté son assacié. Lui, Pierre, i' éta't caché darguière enn' port' p'i' i' 'és r'garda't fére. In coup qu'i' a eu été b'en frotté, i' a frotté son assacié; quiens, son assacié i' a été guéri, lui 'tou. Lâ, Pierre a sorti de d'dans sa cachette, lui, i' dit: « Comment c' que ça s' fait, i' dit, que vous êt's de minme? Quoi c' que vous fait's? I' dit, pâsez-vous vot' tem à vous batt' pour vous déchirer comm' câ, tou' 'és deux?

— Ah! i' ont dit, non! I' ont dit, comment ça s' fa't qu' t' és t-icitte, toé? »

C' fa't qu' lâ, Pierr' leu's a dit câ qui charcha't du bouillon d' pardrix pour sa mér' qui s' moura't, 'oèr si i's sava'ent de v'ouè c' qu'i' y en ava't. I' ont dit: « Non! Du bouillon d' pardrix par icitte i' en n'a pâs, tout's lés bêt's que gu'y â par écite... v'lâ b'en long-temps qu'on 'n n'â pâs vu d' la pardrix. Pierr' dit, i' dit: « Vous m' gardez pâs? — Pierr' c'ta' in gârs qu'éta't curieux pâs mal — i' dit, vous m' gardez pâ' avec vous aut'es?

— I' ont dit, oui, on t' gard'ra' avec n'us aut'es, si tu veux pâs pousser ta curiosité trop loin — i' ava't commencé à lés questionner déjâ en arrivant — i' ont dit, on vâ t' gardé' avec n'us aut's si tu veux pâs pousser ta curiosité trop loin. I' ont dit, sé's-tu fére à manger? Si tu sé's fére à manger, tu vâs nous fére à manger, p'is quand on arrive l' soèr de minme, not' soupé' ést pâs fait', faut fér' not' souper. S' tu veux resté' avec n'us aut'es, faudra qu' tu nous donne' à déjeuner pour six heur's du matin, p'i' à sept heur's du soèr que l' souper soeill' su' 'a tab' mecqu'on arrive!

— I' dit, oui, I' dit, j' m'âs resté' avec vous aut'es. J' m'âs vous en fére à manger, moé! »

L' lend'main matin, lâ, lui, Pierre i' sava't d' quel bord qu'i' ava' arrivé, eux aut'es, p'i' i' ava'ent dés sâb'es, eux aut'es, à leu' côté. L' lend'main matin, Pierre i' s'est l'vé à quatre heures — le jour i' prena' à quatre heures — Pierr' s'est l'vé à quatre heures, et p'i' i' a pris l' p'tit ch'min d' pied qu'i's s' en... t-en r'venus, l' soèr, eux aut'es, p'i' i' s'est dépêché à fére in bout' pour 'oèr d' où est c' que c'est qu'i's s' batta'ent, eux aut'es, pour v'nir tout en rubans d' chair qui penda'ent chaqu' bord d'eux aut's de minme.

I' a travarsé enn' p'tit' coulée, p'is d' l'aut' côté d' la coulée, i' a vu in armée qui éta't tout' à terre, tout's lés soldats 'ta'ent morts. Mé' i' a vu in homme avec enn' tim [team]⁶ de j'vaux [chevaux] noèrs, p'i' enn' tonne et p'i' in arrosoèr p'i' i' passa' au travers du monde, et p'i' i' j'ta't d' l'eau su' lés homm's qu'éta' à terre, p'is tout's lés homme' revena' à la vie.

Pierr' s'est mis darguière, lui; lui, i' s'en alla' en f'sant r'venir lés hommes, Pierr' s'est mis darguière, lui, p'i' i' a tout tué' à mesur' qu' lés aut'e' l'va'ent, Pierr' lés tua'ent, lui. Quand i' a arrivé à l'aut' bout', i' a fait' sauté' 'a têt' su' 'a tonne, lui. Lés jouau' ont parti à la viv' cours' p'i' i's sont en-allés.

6. *Team* (angl.): Paire de chevaux.

Lâ, Pierr' s'est caché encôre à sa minm' place. Lâ, Pierre i' a vu encôre in autre homme arrivé' avec la tonn' p'is lés deux j'vaux, p'is lâ, i' f'sa't r'venir encôr' lés morts. Pierr' s'est mi' encôre en arguiér' p'i' i' 'és â tout tués, Pierre i' s'est caché' encôre à sa minm' place et p'is, lâ, i' a vu v'nir encôre in aut' génie encôre avec la tonne. P'is lâ, i' 'és a fait' encôre r'venir p'i' i' 'és â tué' à mesur', darguiér' lui. Quand ça arrivé à lui, i' gu'i â encôr' fait' sauter la tête, et p'is lâ lés ch'fau' ont parti, p'i' i's sont en-allés p'i' i's sont p'us r'venus.

C' fa't qu' Pierre i' a été 'oèr au château pour 'oèr si i' y ava' encôr' du monde. I' a arrivé au château, i' ava't p'us parsonne. Lâ, i' a r'viré d' bor' et p'i' i' s'est en v'nu 'oèr sés génies, lâ, c' qu'i' â été arrivé la veuille [veille]. Quand i' a arrivé à eux aut'es, i' éta'ent l'vés, eux aut'es. I' ont dit: «Où c' que tu d'viens, toé?

— I' dit, j'ai été' 'oèr avec qui c' que vous vous battiez. I' dit, vous pouvez b'en, i' dit, vous fér' débité' en lambeau' à tou' 'és jours, i' dit, par c'tte armée-lâ, i' dit. Vou' 'és tuez, l' soèr, p'i' i' dit, l' matin i' y en â in qui vient lés férer r'venir à la vie. P'i' i' dit, c' pour çâ qu' vous vous batté' encôr' tout' la journée avec. Mé', i' dit, lâ, i' dit, vous 'és f'rez p'us r'venir à la vie, i' dit, i's sont tous morts lâ, i' dit, i' 'és f'ra p'us r'venir, i' dit, j' lés ai tout tués, lâ, moé. »

C' fa't qu' Pierr' lés â emm'né' avec eux aut's pour leu' montrer çâ, quoi c' qu'i' ava't fait' lâ. I' ont di' à Pierre, i' ont dit: «Çâ, c'été' à n'us aut's c' château-lâ. Et p'i' i' ont dit, cés génies-lâ sont v'nus nous l'ôter parc' qu'i' ava' un armée et p'is c'est pour çâ, i' ava'ent la force, i's nous ont ôté not' château. Mé' n'us aut'es, on s' batta't pour v'nir un jour à gâgner nos terrains p'is not' château icitte. B'en, i' ont dit, c'est rapport' à toé aujourd'hui, si on l'est délivré d' cés génies-lâ, p'is qu'on l'â not' terrain à nous aut'es. S' tu veux resté' a'ec n'us aut's tout' ta vie, t' 'és b'en icitte, t' â' 'ien qu' à resté' a'ec n'us aut'es.

— I' dit, non, i' dit, j' m'en vâs trouver ma mère! »

C' fa't qu' lâ, l' lend'main, Pierre i' a parti p'i' i' s'st-en allé trouver sa mère, lui. Quand i' a arrivé su' sa mère, lés génies ont pâ' aimé çâ de l' 'oèr arriver, i' éta't pâ' encôr' mort. I' ont di' à la bonn' femme, i' ont dit: «D'main matin, vous direz qu' vous êt's malade, p'is qu' ça vous prend du la't d' lucorn' pour vous fére r'venir. P'i' i' ont dit, on vâ l'en-'oueiller su' 'a montagn' l'aut' bord' icitte, i' a t'oâs gross' lucornes, lâ. Mecqu'i's l' 'oeille' arriver, i's vont gu'i ôter la vie, ça mettra pâs d' temps, eux aut'es. »

Fa't que l' lend'main matin, lâ, la vieille a tumbé malade encôre, et p'is lâ, 'a dit, çâ, qu' ça gu'i prena't du la't d' lucorn' pour la faire r'venir. Et p'i' i' ont parti... Pierre a parti p'i' i' s'est en-allé voèr lés lucorn'es pour avoèr du lait d' lucorn's, lâ. Mé' lés lucorne' éta'ent tout's couchées quand Pierre a arrivé. I's sont l'vés d' bout' p'i' i' ont d'mandé à Pierre — dans c' temps-lâ, tous lés animaux d' la terr' parlaient — i' ont d'mandé à Pierr' quoi c' qu'i' v'nait fair' lâ. P'i' i' a dit qu'i' v'nait qu'ri du lait d' lucorn' pour sa mér' qu' éta't malade, qui s' moura't. I' ont dit: «T' as pâs pêur qu'on t' dévore, v'nir icitt' qu'ri not' la't?

— I' dit, moé, i' dit, quoi qu' ça vous donn' quand minm' que vous m' mangeriez, i' dit, ça vous donn'ra't r'guien. I' dit, si vous voulez m' donner d' vot' lait, vous allez vous en v'nir a'ec moé, p'is m'âs vous donner chacun in beau gros quarquier [quartier] d' bœuf, i' dit, ça vâ vous payer b'en pluss' que moé m' manger. »

Lés lucorne' éta'ent contentes, i' 'n a un' qui s'est élongé la patte, et p'is Pierre a tiré enn' bouteill' b'en plein' de lait, p'i' i' l'a amm'né à sa mère; et p'i' i' a emm'né lés lucorne' avec lui, lâ, p'i' i' leu's a am'né chacun in quartier d' bœuf. Mé' c'ta't l' bœuf dés génies, çâ, qui leu' donna't, lâ. Lés génie' i' aima'ent pâs çâ beaucoup, eux aut'es, lâ.

Le lend'main matin, i' ont di' à 'a bonn' femme: « Vous allez dir' que vous êt's malade, lâ, p'is qu' ça vous prend dés pomm's pour vous faire r'venir. P'i' i' a... le roi dés génie' icitte, sont tou' 'és deux su' l' bord d' la côte, lés deux rois dés génie' icitte. C'est dés homm's qui sont for' épouvantab'e. On vâ en-'oeiller Pierr' lâ, qu'ri dés pommes, et p'is lés génies vont le 'oèr, i's vont gu'i ôter la vie, eux aut'es. I's sont b'en p'us forts que n'us aut'es, eux aut'es, i's doève' êt' capab's de l' batt'e! »

Fa't que l' lend'main matin, la vieille éta' encôr' malade et p'is ça i' prena't du lait... dés pomm's pour la fère r'venir à la vie. 'A [i] dit: « Où c' que c'est çâ? Pierr' dit, où c' que c'est çâ, i' dit, cés pommes-lâ? »

— 'A dit, d'mande au génie, 'a dit, i' vâ t' dir' de v'ou' c' que c'est. »

Fa't que l' génie qu'i' â dit: « Mont' su' 'a montagne icitte, p'is tu vâs voèr l' château, lâ, c'est pâs b'en loin d'icitte. I' y â in varger d' pommes, lâ, p'i' i' y a dés pomme' en masse! »⁷

Pierre a parti p'i' i' s'est en-allé dans l' varger d' pommes. Mé' quand i' a été rendu dans l' pommier p'is qu' sés poche' ont 'té plein's de pommes, i' a pensé: « J'ai pâs d'mandé çâ à parsonne, moé, cés pommes-lâ! » P'is sa mère gu'i ava't te'jou's dit d' te'jours d'mander d' quoi avant de l' prend'e.

Fa't qu' Pierre i' a pris lés pomm's p'i' i' a rué⁸ çâ dan 'a port' du château, pâs b'en loin. I' rua't lés pomm's dans port' du château. P'is tout d'in coup c' qu'i' a sorti? In génie! P'i' il a vu Pierr' qui éta't dans l' pommie' apras câsser dés pommes. I' dit: « Quoi c' que tu fa's lâ, p'tit voleur de pommes? I' dit, arrê't don, i' dit, m'âs t' descend' de d'lâ! »

— Pierr' dit, arrête in peu! I' dit, j' su's v'nu icitt' pour qu'ri dés pomm's pour ma mér' qu' ést malade! »

Mé' l' génie, lui, c'ta't pâs çâ, i' s'est en-v'nu pour po'gner Pierre. Mé' Pierre a sauté haut-en-bâs du pommier, p'is lâ, la chicane a pris tou' 'és deux. Mé' de v'ou' c' que Pierr' se battait, lâ, à allé' aux lucorn's, lâ, c'était tout proche. P'is lés lucorne' ava'ent

7. *Masse* (en): En abondance, en grande quantité.

8. *Ruer*: Lancer avec force.

di' à Pierre: « Si tu viens qu' à avoèr d' la misère, Pierre, tu nous a trop b'en sarvies, nous avoèr donné ch'cun un beau quartier d' boeuf de minme, t' a'râ' 'ien qu' à dire: « À moé, més lucornes! » p'i' on s'râ rendu lâ à toé pour t'aider, s' tu viens qu'à avoèr besoin d' n'us aut'es. »

Fa't qu' lâ, Pierre, i' saute haut-en-bâs du pommier, lui, lâ, p'is commence à s' batt'e avecque l' génie. I' fa't mourir l' génie. Mé' i' a pâ' encôr' demandé lés pommes. I' mont' dans l' pommier, lâ, p'i' i' commence à ruer dés pomme' encôr' dans la porte. C'est l' plus gros dés génies, lâ, qui sort de d'lâ, lâ, p'i' i' s'en vien encôr' pour po'gner Pierr' dans l' jardin. Mé' quand i' voét l'aut' génie qui ést mort, Pierr' dit: « Arrête un peu, donn'-moé fair play⁹, laiss'-moé débarquer, i' dit, 'gârd' ton chum [chum], lâ, où c' qu'il ést, lâ! I' dit, tu vâs fér' pareil, toé 'tou! »

Mé' l'aut' génie s'en vient pour sauter su' Pierre, p'is lâ, la chicane a encôr' pris. Mé' Pierr' s'est senti magané¹⁰, i' éta't fatigué, lâ, lui, Pierre. I' s'ava't déjà battu avec un; i' s'est senti fatigué, p'is lâ, i' a pensé à sés lucornes. I' a lâché un cri d' mort, lâ, lui, Pierre: « À moé més lucornes! » En disant çâ, lés lucorn's sont en-v'nues, enn' d'un côté, p'i' enn' de l'aut'e. P'i' avec leu' corne' i' ont travarsé l' génie avec leu' corn' qu'i' ont dans l' front. Et p'i' i' ont parti avec lés t'oâs... avec lés deux génies, p'i' i' lés ont apportés, Pierr' leu's a donnés pour lés manger, lés emm'ner che' z-eux p'i' 'és manger.

P'is lâ, Pierre i' a été au château, lui, lâ, p'i' i' a rentré dans l' château. Quand i' a été rentré dans l' château, i' a charché partout voèr si i' ava't du monde. I' a trouvé enn' princess' que lés génie' ava'ent volée, qu'éta't dans l' château. Lâ, i' di' à la princesse, i' dit, i' a-t-i' d'autre homme icitte?

— La princess' dit non, mé', 'a dit, prenez garde, 'a dit, i' a deux génies qui vienn'nt de sortir, 'a dit. Si i's sav'nt que vous êt's rentré icitte, vous, vous allez mourir dan enn' minute.

— I' dit, j'ai pâs pèur d'eux aut'es, i' dit, v'né' 'oèr où c' qu'i' sont lés génies. »

Il l'â am'née au châssis p'i' i' leu's [lui] a montré lés lucorn's qui s'en alla' avec lés deux génies qu' éta'ent morts tou' 'és deux. « B'en, 'a dit, vous m'avez délivrée, 'a dit, j' vous doés ma parsonne! la princesse, çâ.

— Ah! i' dit, moé, i' dit, enn' princesse, i' dit, qui s'offre aux homm's de minme, i' dit, j'ai pâs d' confiance à çâ! Enn' princesse, i' dit, qui s'offre aux homm's de minme, i' dit, moé, i' dit, j'ai pâs d' confiance à çâ!

— 'A dit, j' vous doés ma parsonne, 'a dit, vous m'avez délivrée d'icitte.

— Non, i' dit, je m' marie pâ' à c'tte heure, i' dit, j' su's pâs pra' à m' marguier!

9. *Play* (fair) (angl.): Jouer franc jeu, agir loyalement.

10. *Magané*: Affaibli, fatigué.

— B'en, 'a dit, arrête in peu. »

'A pren enn' p'tit' bagu' qu' alle avé't dans son doigt, et p'i' 'a la mat su' in bloc p'i' 'a pren enn' hache, p'i' 'a la coupe en deux. 'A dit: « Mat çâ dans tés poch's, si on vient qu' à se r'voèr, 'a dit, plus târd, 'a dit, c' s'râ enne r'marqu' comm' de quoi qu'on sa'ra't déjà vu, çâ. 'A dit, gard' çâ dans ton butin, c'te morceau d' bagu'-là! »

Pierre a mis ce morceau d' bagu'-là dans son butin, lui, p'i' i' s'est en-allé che' z-eu' avec lés pommes. P'is lâ, la princesse, elle a parti de d'lâ, alle éta't riche, cés génies-lâ éta'ent riches. Alle a parti de d'lâ, c'tte princess'-là, elle, p'i' 'a s'est en-allée à in aut' place.

R'venon à Pierre, lâ. I' s'est en-v'nu che' z-eux, lui, Pierr' avec dés pommes, p'i' i' a donné çâ à sa mère. Çà s'est pâssé in t'oâs quat' jours de minme. Lés génies sont mi' apras la bonn' femm' pour savoèr quell' forç' que Pierre avait, p'is comment qu' ça s'faisa't qu'i' éta't fort de minme, i's l' trouva'nt for' in affère épouvantab'e.

Ça fa't que la bonn' femm' s'est mi' à quessionner Pierre, elle, quoi ça voula't dir' qu'i' éta't si fort que çâ. P'is Pierre, i' gu'i a conté l'histoère à sa mér' quand 'a s'ava't couchée su' 'a terr' dans la coulée, lâ, qu'i' ava't vu... i' ava' été pour boère au ruisseau, p'i' i' ava't vu c'te ruban vert-lâ, p'is qu'i' l'ava' entour de lui. P'is sa mère i' a d'mandé pour le voèr. C' fa't qu'i' a détaché l' ruban, p'i' il l'a montré à sa mère. Lâ, sa mère était rendue b'en méchante, lâ, lui [elle]. Alle l'a tortillé alentour de son brâs, p'i' alle a po'gné Pierre au colla't p'i' avec enn' fourchette, 'a gu'i â arraché lés deux yeux. P'i' all' l'â rué au travers du boâs.

I' a 'ted b'en fait' un d'mi mille au travers du boâs, lâ, lui, p'i' i' a tumbé, lâ, l' long d'enn' riviére. P'is lâ i' s' plaignait, lui, lâ, p'i' i' ava't mal aux yeux, ça f'sa't mal, çâ, cés yeux-lâ, p'i' i' s' plaigna't su' l' bord d' la riviére. Mé' tout d'in coup, i' a entendu deux homm's qui monta' en chaloupe. I' attendu lés ram's qui rama'ent su' l'eau. C'é'té't l' long d'enn' riviére. I' s'est mi' à crier.

Ça fa't qu' lâ, i' ont débarqué, eux aut'es, p'i' i's sont v'nus voèr de quoi c' qu'i' y ava't lâ. P'i' i' on arrivé lâ, i' ont vu c't homm'-là avec lés deux yeu' arrachés. I' ont d'mandé comment ça s' faisait. I' dit: « C'é'st lés bê't's du boâs, dés branch's qui m'ont crevé lés yeux comm' çâ, pis... » I' a pâs voulu dir' qu' c'é'té't sa mér' qui gu'i avé't fait' çâ.

C' fa't qu' lâ, i' l'ont mis dans l' flat'¹¹, eux aut'es, dans leu' flat' p'i' i's l'on emm'né. I' 'n a in qui di' à l'aut'e, i' dit: « On vâ l' mett'e au p'tit village icitte, de v'ou c' que gu'y â enn' princess' qu'a enn' p'tite hapital, lâ, p'is qu' 'a soègn' le mond' pour(e) r'guien. » Ils l' prenn'nt p'i' ils l'emmenè' à c'tte plaç'-là.

Quand i' ést rendu à c'tte plaç'-là, c'é'st lés gard's que gu'y â lâ, lés... lés gard'-malad's qui l' prenn'nt, Pierre, et p'i' i's gu'i lav'nt la vue p'i' i's l' font manger. Mé'

11. *Flat* (angl.): Bateau à rames et à fond plat.

Pierr' lui, i' a attendu parler du nom de c'tte princess'-là, la boss¹² d' l'hôpital, p'i' i' sé't qu' c'est ell' qu'i' a délivrée là-bâs, là, qu'appartient l'hôpital. P'i' i's sont apras gu'i fér' manger d' la soupe, p'is Pierre i' dit qu' la soupe ést pàs bonne, lui. 'A dit: « C'est d' la bonn' soupe! » La gard' gu'i dit qu' c'est d' la bonn' soupe, mé' lui, i' dit, qu'a ést pàs bonne. I' [a] dit: « M'â' aller qu'ri' l'aut' garde, 'a dit, p'is si alle ést pàs bonne... si l'aut' gard' dit qu'alle ést bonn' p'is vous en voulez pàs, 'a dit, vous a'rez pâ' à manger! »

C' fa't qu'alle a parti, p'is l' temps qu' 'a été partie pour aller qu'ri' l'aut' garde, lui, i' a pris l' morceau d' bagu' dans sa poche, p'i' il l'a mis dan assiette. La garde a arrivé, p'i' alle â goûté à 'a soupe, 'a dit: « 'A ést bonn' c'tte soup'-là, 'a dit, on vâ aller montrer çâ à la maîtresse, 'a dit, c'est la maîtress' qui vâ décider! »

Ça fa't qu'i' ont monté çâ à la maîtresse en haut. Mé' la maîtresse a brâssé a'ec la cuillèr' dedans, elle, pour voèr la soupe. P'i' alle â trouvé l' morceau d' bague, là. Alle a r'connu l' morceau d' bagu' là, alle avé't l'aut' morceau, elle. 'A dit: « Allez m' qu'ri c't homm'-là, p'i' 'a dit, montez-moé-lé écite! »

I' ont parti p'i' i' ont 'té l' qu'ri. Mé' en s'en v'nant avec l' gârs dans lés pâssages, l' gârs criait lui: « Faite' attention, vous allez trop vite, vous allez m'assommé' apras lés murs!

— La première en chef, là, elle, 'a dit, prenez gard' de gu'i fér' mal à c't homm'-là, p'is prenez gard' de l' fessé' apras lés murs. 'A dit, montez-lé b'en tranquill'men écite! »

Ça fa't qu' là ils l'ont écoutée, l'aut'e, p'is ils l'ont monté en haut, p'is là, all' l'â fait assir [asseoir] dan in fauteuil. 'A dit: « Me r'conna's-tu? »

— I' dit, non, j' te r'conna's pàs!

— 'A dit, tu t' rappell's pàs, 'a dit, qu' t' âs délivré enn' princess' qu'été't gardée par dés génies' à enn' tell' place?

— Ah! i' dit, oui!

— B'en, 'à dit, c'est moé, écite. P'i' 'a dit, tu sava's, 'a dit, qu' tu v'na' écite, que c'éta' écite, là, puisque t' âs mis l' morceau d' la bagu' dans l'assiette, comprends-tu! »

Lâ, lui, i' s'est mi' à rir' p'i' i' gu'i â dit qu'oui, qu'i' ava' attendu [entendu] nommer son nom par lés gardes, et p'is qu' c'est pour çâ qu'i' ava't mis son morceau d' bagu' dans son assiett' de soupe. 'A dit: « Aujourd'hui, 'a dit, és-tu-prê' à m' marguier? »

— I' dit, t' marier? I' dit, j' 'oés p'us clair(e), r'guien. T' âs pàs besoin d'un homm' comm' moé, i' dit, j' su's bon à r'guien. In homm' qui voét p'us clair, i' dit, j' p'us capab' d' gâgner ta vie, p'is r' guien.

12. *Boss* (angl.): Directrice, gérante.

— 'A dit, j'ai pâs besoin d' ton argent, 'a dit, c'est toé que j' veu' avoèr. 'A dit, tu m'âs délivrée, tu m'âs sauvé la vie, p'i' aujourd'hui, 'a dit, j' capab' te mett'e heurus' [heureux] pareil, moé. 'A dit, si tu veux, 'a dit, on vâ s' marier!»

Ça fa't qu' lâ i's sont décidés de s' marguier tou' 'és deux, p'i' i's sont marguiés. P'is lâ, i' ava't dés valets p'is dés sarvants pour le servir, lui.

Enn' bonn' journée, sa femme lit su' 'és papiers que i' y â enn' plac' dans lés vieux pays, i' â enne r'ssourç' miraculeuse, que ça fa't r'venir ques'ment lés morts. Ceuss'-là qui sont blessé' à enn' jambe, un brâs, qu'i's s'en vont l'â, p'i' i's s' lave' avec c'tte eau-lâ, p'i' i's r'vienn'nt de premier' clâsse. Ça fa't qu' 'a di' à son mari, 'a dit: «Tu vâs t' greiller, 'a dit, on vâ gu'y allé' à c'tte plaç'-lâ. 'A dit, on vâ prend'e in stimeur [steamer]¹³, 'a dit, on vâ embarqué' à bord, p'i' 'a dit, on vâ gu'y aller!»

C' fa't qu'i' ont pri' in stimeur, p'i' i' ont embarqué à bord du stim, p'is sont en-allé' à c'tte plaç'-lâ. P'is quand i' on [ont] été rendu' à la r'ssource, alle â été avec sa sarvante, elle. 'A dit: «Tu vâs t' mett' lés yeux dans l'eau, écite, p'i' aie confiance, p'i' 'a dit, tu vâs r'trouvé' 'a vue.»

Ça fa't qu'i' s'est baissé la têt' dans l'eau, lui, p'i' i' a attendu in escousse, mé' lés yeux, i's v'naient pâs. I' s'est r'levé 'a tête, i' dit: «Tu sé's b'en, i' dit, c'st enn' chose impossib'e, i' dit, que j' peux pâs trouver la vue écite!

— 'A dit, oui! R'mets-toé la tête encôr' dans l'eau, p'i' 'a dit, j' te dit qu' tu vâs r'trouver la vue!»

P'is lâ 'a fa't signe à sarvante, — lui, i' voét pâs clair — 'a fa't signe 'a sarvant' de gu'i aider pour gu'i l'ver lés pieds p'i' gu'i péser su' 'a têt' pour d'i laisser plus long-temps lâ pour qu'i' r'trouv' la vue. Elle, a avé't tell'ment confianç' qu'i' alla't r'trouver la vue, qu' 'a voula't qu'i' r'trouv' la vue, elle.

Ça fa't qu' lâ i' s'est r'mis la tête encôr' dans l'eau. P'is lâ, i's gu'i ont qu'nu la têt' dans l'eau, p'is l'aut' i' a l've lés pieds, p'is d'in cou' i' dit: «Lâchez-moé, i' dit, j' voés clair!» Ça fa't qu' lâ, ils l'ont r'levé de d'lâ, p'i' i' ava't la vue.

I' a parti p'i' i' s'est en-allé che' z-eux. Rendu che' z-eux, lâ, lui, i' di' à sa femme, i' dit: «À c'tte heur' que j' su's rendu écite, i' dit, faut que j'y a'll' voèr ma mère!» Lâ, i' cont' çâ à sa femme, lâ, qu' c'est sa mér' qui gu'i ava' arraché lés yeux p'is qui l'ava' emm'né au travers du boâs.

I' a parti, lâ, p'i' i' s'est en-allé voèr sa mère. P'is quand i' a arrivé, l' matin, sa mère éta't malade, p'i' 'a éta't couchée dans son lit, p'is son p'tit ruban ver' éta't su' la têt' du lit. P'is l' génie était sorti, i' était t'ût seul avec sa mère. En approchant du lit, lui, i' a mis la main su' l' ruban vert t'ut suite, p'is lâ, i' a d'mandé à sa mér' comment ça s' fesé't [faisait] qu' 'a gu'i ava' arraché lés yeux p'is qu' 'a l'ava' emm'né dans l' boâs

13. *Steamer*: Bâtiment mù à la vapeur.

p'is qu' 'a gu'i ava' ôté son ruban vert. B'en, 'a gu'i ava't dit qu' c'éta't lés génies qui gu'i ava'ent fait' fér' çâ, elle. Mé' 'a s' trouva't vieill' pàs mal p'is qu' 'a éta' ques'ment comme en enfance, elle, p'i' 'a avé't p'utô' écouté lés génies qu' son enfant.

Ça fa't qu' lâ lés génie' on arrivé. P'is quand qu'i' on arrivé, Pierr' lés â tués tou' 'és t'oâs, p'i' i' a fait v'nir sés lucornes, lâ, p'i' i' leu's a donné lés t'oâs génies. P'i' i' dit: «Emportez ma mér' p'is l'aut' vieill' femme, lâ, p'i' i' dit, mecqu'i's meur'nt tou' 'és deuss', vous 'és mang'rez! Emm'nez-lés chez vous, p'is laissez-lés mourir, fait's-lés pàs mourir, par 'emp' [exemple]. Mé', mecqu'i' soeill' mortes, i' dit, vou' 'és mang'rez!»

Fa't qu' lâ, i' a parti, p'i' i' a été trouver sa princesse. Et p'i' i' ont to'jours vécu ensemb'e, p'is si i's sont pàs morts, i's vive' encôre. C'est tout'!

9 — LE ROI BAGDAD (Jack Karl)

Je me fais un plaisir de vous raconter l'histoire d'un roi du nom de Bagdad dont l'unique princesse s'appelait Eugénie. La jeune fille était alors âgée de dix-neuf ou vingt ans.

Le roi voulait que sa princesse épouse tel prince. Mais la jeune fille refusait d'épouser ce prince parce qu'elle ne l'aimait pas. « Plutôt que d'accepter ce mariage, dit-elle au roi, je préfère aller me jeter à la mer du haut du rocher, là-bas. Ainsi, vous n'entendrez jamais plus parler de moi ! »

— Eh bien ! ma fille, si tu ne veux pas épouser le prince que je te propose, je vais te faire enfermer au deuxième étage du château et tu n'en sortiras jamais !

— Père, enfermez-moi, si tel est votre bon plaisir ! C'est vous qui établissez les lois ; si vous voulez m'enfermer, c'est votre affaire ! »

Le roi fait donc enfermer sa princesse Eugénie au second étage du château.

Environ six mois après son incarcération au deuxième étage du château, Eugénie décide, un bon jour, de s'échapper de sa prison. Pendant la nuit, elle revêt des vêtements qu'elle portait lors de son arrivée en prison, enlève les vêtements portés les derniers jours, en fait un paquet qu'elle lance par la fenêtre sur le sol. Ensuite, elle fabrique avec ses draps une sorte de câble qu'elle attache à son lit et se laisse glisser de sa fenêtre jusqu'au sol. Dès qu'elle touche terre, elle s'empresse d'aller déposer son paquet de vêtements sur le rocher qui surplombe la mer, puis elle prend la route et quitte sa ville natale. Elle marche pendant plusieurs jours. Au cours du trajet, elle décide d'abandonner son nom et de se faire passer pour une orpheline privée de tout soutien. Elle marche, elle marche...

Un soir, vers les neuf heures du soir, elle parvient à un hôtel et demande à l'hôtelier s'il accepte de la loger gratuitement puisqu'elle n'a pas d'argent. L'hôtelier lui demande son nom. « Je n'ai pas de nom, répond la princesse ; je suis une orpheline abandonnée à son propre sort ! »

Elle est décidée de cacher son nom de peur de se faire identifier. Voilà pourquoi elle forge cette histoire pour contenter l'hôtelier.

Un nommé Jack Karl, qui loge alors à l'hôtel, entend l'aveu de la jeune fille et a connaissance de la réaction de l'hôtelier : « Je ne puis donner asile à une jeune fille qui ne peut payer sa chambre. Moi, j'entretiens cet hôtel et j'entends bien faire payer mes services ! »

Jack Karl s'approche de l'hôtelier et lui dit : « Donnez une chambre à cette jeune fille, et j'en paierai le prix pour ce soir. Il ne faut pas tout de même la laisser passer la nuit dehors ! C'est moi qui paierai la note ! »

L'hôtelier accepte de loger la jeune fille. Pendant la soirée, Jack Karl cause avec cette soi-disant orpheline. Il est frappé par la distinction de son langage. Elle s'exprime correctement et élégamment.

Le lendemain matin, Jack Karl dit à l'hôtelier : La jeune fille que vous avez logée, hier soir, je veux que vous la gardiez ici pendant une semaine. Samedi, je vous paierai le coût de la pension. Puis, le jeune homme aborde la voyageuse : « Quel est le but de votre présence dans nos parages, mademoiselle ? »

— Ah ! je suis venue me chercher un emploi !

— Eh bien ! mademoiselle, si vous voulez vous trouver du travail, vous pouvez utiliser une semaine à cette fin. Votre pension est payée pour cette période. Vous devriez pouvoir trouver un emploi d'ici une semaine ! »

Dans le courant de la journée, Eugénie se cherche un emploi, mais n'en trouve pas. Jack Karl lui avait fait cadeau d'un peu d'argent de poche pour se procurer un repas au cas où elle s'éloignerait de l'hôtel à l'heure de midi. « Voici quelques dollars, lui avait dit Karl. Mettez cet argent dans votre poche. Il vous sera utile ! »

— Monsieur, avait-elle répondu, je vous rembourserai cet argent, aussitôt que je commencerai à travailler ! »

Pendant la journée, elle ne trouve pas d'emploi. Mais elle revient à l'hôtel, le soir, avec du fil de soie destiné à la broderie. C'était une princesse qui était très habile à broder des nappes circulaires pour les tables, ou des ornements pour fauteuils. Elle pouvait exécuter toutes sortes de travaux de broderie.

« Puisque vous êtes si habile en broderie, mademoiselle, dit l'hôtelier, je vais acheter toutes les nappes circulaires pour centres de tables ! »

La jeune fille vend donc à l'hôtelier ses tissus brodés, en paiement d'une partie de la pension de sa semaine. Le samedi arrivé, elle achète une autre quantité de soie pour continuer son travail de broderie.

Jack Karl est toujours à l'hôtel. Le samedi, il dit à Eugénie : « Il faut que vous passiez encore une semaine ici ! » Et à chaque soir, il cause avec la jeune fille. Il trouve que sa conversation est pleine d'intérêt.

Une semaine s'écoule. Jack Karl se décide de demander Eugénie en mariage. La jeune fille lui répond : « Ainsi, vous désirez épouser une fille qui n'a pas de nom ? Et d'abord, qui êtes-vous, vous-même ? »

Le jeune homme lui dit son nom, Jack Karl. Il lui déclare son amour pour elle, même si elle est de classe obscure, et il désire l'épouser. « Puisque vous voulez m'épouser, j'accepte de devenir votre épouse ! »

On prépare la noce, et le mariage a lieu. Après le mariage, Jack Karl dit à sa nouvelle épouse: « Nous ne resterons pas ici. Nous irons nous acheter une propriété assez loin d'ici, dans une région ouverte à la colonisation. C'est là que nous irons faire notre vie! »

Les deux nouveaux époux gagnent cette région en voie de colonisation et s'achètent un coin de terre avec l'argent que Jack a économisé. Ils se procurent aussi une vache, des cochons et des poules. Les deux travaillent au défrichage de la terre. Chaussée de souliers faits à la main, Eugénie travaille comme son mari à l'installation d'une ferme.

Deux ans après le mariage, les nouveaux colons sont les parents d'un bébé que l'on nomme Jack, comme son père.

L'enfant a environ un an, quand Jack Karl lit dans un journal un article annonçant qu'un capitaine cherche des hommes capables de l'accompagner dans un voyage d'un an, jusque dans les pays d'origine ancienne. On offre un salaire de mille dollars en plus des dépenses, à chacun des hommes qui participeront à cette expédition.

Jack Karl dit à sa femme: « Sais-tu que cette offre pourrait nous intéresser, nous aussi? Si tu consentais à me laisser participer à ce voyage! je m'engagerais pour un an. Avec l'argent de mon salaire, mille dollars, nous pourrions nous procurer un cheval — nous n'en avons pas encore — et nous acheter des voitures. Ce voyage terminé, je n'aurais plus besoin d'aller travailler à l'extérieur.

— Fais comme tu voudras, Jack. Si tu ne crains pas d'éprouver trop d'ennui, engage-toi! »

Jack Karl s'en va rencontrer le capitaine et il s'engage pour servir de matelot à bord de son navire pendant un an. Le capitaine lui paie la moitié du salaire, lors de la signature du contrat, et promet de payer les autres cinq cents dollars à la fin du voyage.

Jack Karl donne cette moitié de salaire à sa femme et s'embarque pour sa croisière d'un an. Il est matelot et fait le même travail que les autres engagés. Le capitaine trouve bientôt que Jack Karl a de grandes qualités. Il se révèle débrouillard et renseigné sur une foule de techniques. Le capitaine le choisit pour son lieutenant.

Cette promotion de Jack Karl suscite la jalousie des autres marins. « Ce diable d'homme a obtenu ce poste à force de basses flatteries! »

Ce jugement des matelots avait pour origine l'attitude bienveillante du capitaine à l'égard de Karl. « Cette promotion, disaient-ils, Jack l'a obtenue par des manigances! »

Six mois après son départ, Jack Karl a atteint le point le plus éloigné de l'expédition et est sur le chemin du retour. On fait escale à un endroit. Jack Karl descend du navire et visite un magasin où il découvre un beau tissu avec lequel on pourrait fabriquer une robe attrayante pour une femme. Il faut dire que Jack Karl avait, en plus de son épouse, sa mère et une sœur.

Le capitaine avait donné cet avertissement à son second et à tous les matelots: « Il est défendu d'acheter des tissus, au cours de l'escale, sous peine de créer de graves

problèmes au navire quand il aura à rendre des comptes aux douaniers. Donc, défense de faire des achats de tissus, au cours de l'escale!»

Jack Karl aperçoit un beau tissu dans une vitrine de magasin. Il désire en acheter pour en faire une robe à sa femme. «Peu importe la défense, se dit-il, j'achète ce tissu pour en faire cadeau à ma femme. Ce sera un bon souvenir de mon voyage!»

Le marin entre dans le magasin, y achète une pièce de tissu qui le tente et revient au navire. Une fois à bord, il place son tissu dans une caisse à double fond pour que personne ne puisse le découvrir, et le navire reprend la mer.

Laissons de côté l'expédition maritime. Jack Karl est sur le chemin du retour. Revenons au vieux roi et à la vieille reine, parents de la princesse Eugénie disparue.

Quant à la reine, elle a toujours cru que sa princesse ne s'est pas jetée à l'eau pour se noyer, malgré les vêtements retrouvés sur le rocher près de la mer. «Si tu voulais, dit un jour, la reine au roi, si tu voulais, nous enverrions des domestiques à la recherche de notre princesse. À mon avis, Eugénie ne s'est pas noyée!

— Tu sais bien qu'elle s'est jetée à l'eau, répond le roi. On a retrouvé ses vêtements sur le rocher près de la mer!

— Non; moi, réplique la reine, je ne puis croire que notre princesse se soit noyée!»

Toutefois, on délègue des domestiques chargés de chercher la princesse, de village en village, de ville en ville. Après un mois de recherches, les domestiques reviennent bredouilles; aucune trace de la princesse, aucun renseignement! Longtemps après, la reine dit au roi: «Nous allons faire appareiller un carrosse tiré par des chevaux, et nous allons partir à la recherche de notre princesse. Ce n'est pas l'argent qui manque; nous sommes riches. Nous allons entreprendre une tournée pour chercher notre fille et nous allons la retrouver!

— À quoi servirait ce voyage? objecte le roi. Nous ne pourrions la retrouver. Nos domestiques l'ont cherchée sans aucun résultat!

— J'irai seule, s'il le faut, répond la reine, mais j'irai! Je serai en paix seulement quand je me serai rendu compte par moi-même de l'impossibilité de la retrouver!»

Le roi et la reine font appareiller un carrosse et ils prennent la route. Ils voyagent d'un endroit à l'autre en s'informant de la princesse Eugénie, mais personne ne l'a vue, personne ne la connaît.

Voilà un mois que ce voyage dure. Un jour, le roi et la reine s'engagent dans une route qui traverse une région en voie de défrichement. Ils rejoignent la partie habitée, et s'informent de la princesse Eugénie. Personne n'en a entendu parler, personne ne la connaît.

Soudain un bambin d'environ un an et demi s'approche de la route où passent le roi et la reine. «Comment t'appelles-tu, petit, demandent les deux voyageurs?

— Je m'appelle Jack Karl! »

Le vieux roi dit à la reine: « Vois-tu, vieille, c'est un jeune Karl! C'est loin de notre princesse!

— Eh bien! tu n'en sais rien, toi. C'est possible que notre princesse ait épousé un dénommé Karl ou un autre, si elle est vivante! Où demeures-tu, mon petit garçon, demande la reine à l'enfant?

— Je demeure, là bas, sur la colline! » répond l'enfant.

La voiture s'approche de la colline. La reine entend quelqu'un chanter. Elle reconnaît bientôt la voix de sa princesse. « Eh bien! s'écrie-t-elle, vieil imbécile, c'est elle, c'est notre princesse qui chante! Vite! Dirige la voiture dans cette direction! »

Le carrosse s'arrête devant une maison de ferme. Le roi et la reine aperçoivent une femme habillée d'une grossière flanelle, chaussée de souliers de cuir de bœuf; c'est elle qui alimente les poules, qui traie la vache et voit au ménage de la maison.

La vieille reine reconnaît sa princesse, elle lui serre la main et lui demande: « Comment se fait-il que tu sois rendue ici, ma fille?

— Eh bien! ici, maman, je suis la plus heureuse des femmes de l'univers! Je suis heureuse avec mon mari et tout s'arrange comme par enchantement.

— Qui est ton mari, ma fille?

— J'ai épousé un certain Jack Karl... »

Cet homme, Jack Karl, était natif de la même ville que la princesse. Il avait quitté ce pays natal depuis très longtemps, ce qui l'avait empêché de la connaître. La reine continue à questionner sa fille: « Et où est-il, ton mari?

— Mon mari a signé un contrat avec tel capitaine qui devait naviguer jusqu'en Angleterre. Voilà un peu plus de six mois qu'il est parti. Actuellement, il est sur la route du retour. »

La reine s'informe du nom du bâtiment. Eugénie lui donne le nom, l'adresse du capitaine. On découvre que ce bâtiment fait partie de la flotte du vieux roi. « Et ton mari navigue à bord de ce navire?

— Oui, sur tel bateau dont le capitaine porte tel nom! »

Le roi avait une flotte de cinq ou six navires... Le roi dit à sa fille: « Tu vas revenir avec nous!

— Non papa, je ne retourne pas chez vous! Je suis heureuse ici, et quand mon mari sera de retour, il va acheter un cheval et des voitures. Nous pourrons aller en promenade où nous voudrons. On a abondamment de quoi boire et manger, on vit heureux chez nous, on ne peut exiger davantage! C'est le bonheur ici!

— Non! répond le roi. Tu es ma fille unique et tu ne resteras pas ici! Tu vas revenir au château. Je vais envoyer un avion dire au capitaine de donner de beaux habits à ton mari et l'exempter de tout travail matériel à bord du navire!»

Le roi ordonne immédiatement que l'on envoie un avion vers tel navire, ramène au château la princesse Eugénie avec son enfant, et les installe dans une belle maison en attendant que Jack Karl soit de retour.

Pendant ce temps, l'ordre royal parvient au capitaine: revêtir richement Jack Karl et l'empêcher de faire le moindre travail; au retour du navire, Jack Karl devra, au bas de la passerelle, venir accueillir le roi, le conduire par la main à bord, faire le même geste avec la reine; on devra préparer un banquet, à bord du navire, à l'heure du dîner ou du souper, suivant l'heure de l'arrivée au quai...

L'avion survole la mer, aperçoit plusieurs navires, amerrit à deux ou trois reprises avant de repérer celui sur lequel navigue Jack Karl.

Le capitaine reçoit le message du roi, son grand patron, fait demander Karl, lui remet des galons après l'avoir fait vêtir richement. Puis il lui transmet les ordres du roi: arrêt de tout travail, permission de se promener là où il le désire... Jack Karl réagit brutalement: «Je vais devenir fou, je deviens fou! Le roi m'enlève mon travail! Je ne serai pas payé, et j'en ferai de la folie!»

Jack Karl descend trouver les matelots dans la cale du navire et leur demande: «Vous rendez-vous compte, vous autres, que je deviens fou? Le capitaine ne veut plus me permettre de descendre ici, et regardez quel habit il m'oblige à porter!»

— Va te plaindre ailleurs, exécrable maniganceux! lui répondent les matelots. Cette situation est le résultat de tes basses pirouettes pour obtenir ton poste de second capitaine!»

Karl remonte sur le pont et continue de se faire du mauvais sang, obligé qu'il est de demeurer avec le capitaine, sans possibilité de retourner travailler dans la cale du navire.

Un jour, au cours d'une escale, il s'adresse au capitaine: Pourriez-vous m'avancer quelques dollars sur mon salaire? Je voudrais m'acheter du tabac à pipe.

— Tiens! répond le capitaine en lui remettant les clés du coffre-fort. Prends tout l'argent que tu désires. Tu as le droit de prendre l'argent dont tu as besoin sans qu'un seul sou ne soit retiré de ton salaire. Ce sont les ordres du roi!

— Les ordres du roi?» interroge Karl.

Le capitaine n'en dit pas davantage. Mais au cours des derniers jours du voyage, il faut que le capitaine le mette au courant du programme tracé par le roi: préparatifs d'un banquet à bord du navire; désignation de Jack Karl pour aller recevoir le roi sur le quai et de le conduire sur la passerelle jusqu'au pont du navire, d'en faire autant pour la vieille reine et sa princesse. C'est Jack Karl qui doit accueillir la famille royale sur le navire.

Disons, en passant, que la princesse porte un voile un épais voile.

Avant de toucher le quai, le capitaine avertit Karl que le navire offrira un banquet au roi. C'est lui, Jack qui devra aller rencontrer le roi sur le quai, l'aider à franchir la passerelle et l'accompagner jusqu'à la salle à manger. C'est lui également qui devra accompagner la reine et la princesse, les conduire à la salle du banquet, indiquer à chacun sa place à table. Il devra, de plus, recevoir et placer les invités. Plusieurs amis accompagneront le roi au banquet.

Jack Karl n'apprécie pas du tout ces tâches. Il se sent trop timide, lui, un pauvre homme, pour accompagner le roi et la reine. Il considère que ce n'est pas son rôle. Il voudrait échapper à ce supplice, mais ce sont les ordres du roi. Il faut obéir!

Le navire s'approche du quai. Jack Karl porte de beaux habits, sa mise est très élégante. On lance les amarres; bientôt on installe la passerelle entre le quai et le navire. Jack Karl va, la tête basse, prendre le roi par la main. Il le conduit jusqu'à la salle à manger; il répète les mêmes gestes avec la reine et la princesse. Jack ne sait pas ce qui se passe. Il est en dehors de son milieu normal. Le petit Jack Karl suit sa mère. Son père ne le reconnaît pas. Il avait un peu plus d'un an quand le marin a quitté la maison, il a maintenant plus de deux ans. De plus, Jack Karl est trop mal à l'aise, tellement timide pour accomplir cette fonction qu'il ne remarque rien.

Quand Jack Karl place les invités autour de la table, le capitaine l'avertit de laisser une place libre près de la princesse. Une fois les invités disposés autour de la table, le capitaine, vient trouver son second et lui dit, en indiquant le siège voisin de celui de la princesse: «Jack Karl, voici ta place!»

Le marin est surpris. Il hésite à aller s'asseoir près de cette princesse. Comme elle est voilée, il ne soupçonne pas qu'elle est sa femme. Toutefois, il prend place près d'elle.

Peu après, le roi se lève et dit à Jack Karl: «Monsieur, connaissez-vous la princesse qui est assise près de vous?»

— Sire mon roi, je ne la connais pas et je n'ai aucun intérêt à la connaître. J'ai une femme, et même sans connaître cette princesse je crois que la mienne a autant de valeur que ma voisine d'aujourd'hui!

— Eh bien! prenez le temps au moins de la regarder!»

Mais Jack Karl est tellement mal à l'aise qu'il n'ose pas lever les yeux sur la princesse. De plus, il en vient à s'adresser au roi, propriétaire du bâtiment: «Sire mon roi, vous avez interdit l'achat de marchandises à tel endroit, sous peine d'être jeté en prison. Malgré votre défense, j'ai acheté des marchandises à cet endroit. En bien! j'aimerais mieux être en prison que de partager ce banquet. C'est une situation qui m'horripile!»

Le vieux roi s'adresse en riant à son gendre: «Il n'est pas question de ma défense! Je vous demande seulement de regarder la princesse et de me dire si vous la reconnaissez!»

— Non, je ne la connais pas et je ne sens pas le besoin de la connaître. J'ai une épouse et elle me suffit!

Tout en parlant, Jack Karl est amené à jeter un coup d'œil sur la princesse, comme le roi l'oblige à le faire. Tout à coup, il reconnaît sa femme! Il se jette à son cou, il l'embrasse et lui demande comment elle explique sa présence à cette réception.

La princesse lui raconte dans quelles circonstances elle a quitté le château de son père et la suite de sa vie dont on vient de prendre connaissance.

La mère de Jack Karl avait été invitée à ce banquet, à titre de citoyenne de l'endroit. Sa fille l'accompagnait. On a fêté le retour de Jack comme s'il se fût agi d'une noce. La fête dura quinze jours.

Le roi donne à son gendre, Jack Karl, le bâtiment sur lequel il a navigué pendant un an. Le nouveau propriétaire du navire songe à reprendre la mer une autre fois en compagnie de sa femme. Il est enthousiaste de la vie de marin.

Jack Karl est donc maintenant roi et maître à bord de son navire. Le premier lieutenant de l'équipage dit à son nouveau capitaine, Jack Karl: «Moi, je désirerais recevoir ma paie, pour, ensuite quitter mon navire!

— Mais pourquoi quitter mon navire, demande Karl?

— Ah! Je voudrais rencontrer ta mère et, si possible, l'épouser.

— Eh bien! conseille Jack Karl, demande-la en mariage. Si elle accepte, nous allons célébrer la noce pendant cette fête du retour, et ensuite, tu pourras l'amener avec toi sur le bâtiment. Ou, si tu le préfères, tu pourras aller habiter la maison que le roi a fait préparer pour moi. Je n'irai pas y demeurer, décidé que je suis de naviguer dorénavant en compagnie de la princesse. Je vais suivre un cours de capitaine, et je deviendrai le chef de mon propre navire sur lequel la princesse voyagera avec moi.»

Jack Karl envoie sa mère demeurer dans la maison princière que le roi a assignée à son gendre, puis il entreprend avec sa princesse un voyage sur mer.

S'ils ne sont pas morts, ils vivent encore! C'est la fin de mon conte...

LE ROI BAGDAD

Récit folklorique raconté le 5 septembre 1960, à Petits-Méchins, comté de Matane, par Alfred Thibault (65 ans) de Cap-Chat, comté de Gaspé-Nord. Il a appris ce conte de son père Alexis (60 ans) vers 1914.

Enregistrement no 1516. Conte-type du groupe 870-879.

C'est bon d' vous dire, un' fois, c'éte' un roè qui s'app'la't Bagdad. I' avè' enn' princess' qui s'app'la' Eugénie; sa princesse éta't rendue à pe' prè' à l'âg' de dix-neuf, vingt ans.

Lâ, le vieux roè voulé't lui fér' marguié' un prince. P'is la princess' voulé't pâs marguier c' princ'-là, 'a gu'i disa't qu' 'a l'aima't pâs, à son pére, 'a dit: «P'utôt d' marguier c' princ'-là, 'a dit, j'aim' mieu' aller me j'té' haut-en-bâs du rocher, lâ, 'a dit, à la mer, et p'i' 'a dit, pour jama's vous entendez parler d' moé!»

To'jou's qu' le roè dit, i' dit: «Si tu maries pâs c' princ'-là, i' dit, ma princesse, i' dit, m'âs t'enfermer dans l' château, à 'a deuxième étag' du château, p'is tu sortirâs jama's de d'lâ!»

— 'A dit, enfermez-moé, mon pére, si vous voulez, 'a dit, c'est vous qui fait's les lois, 'a dit, c'est d' votre affaire!»

Le roè â prix la princess' p'i' il l'â renfarmée à 'a deuxième étag' du château.

Ça f'sé' à pe' près six moâs qu' la princesse éta't renfarmée à la deuxième étag' du château, enn' bonn' journée 'a s' décid' de désarter. Dans la nuit' 'a prend son vieux ling' qu' alle ava't, quand alle ava't rentré lâ, p'i' 'a mat [met] çâ su' elle, p'i' 'a ôt' son ling' qu' 'a porta' à tous les jours, dés dargniers jours, et puis, 'a fa' un paquet p'i' 'a jett' çâ haut-en-bâs du châssis¹. 'A prend sés drâps d' lit, p'i' all' l'attache apras sa couchette, et p'i' 'a s' fa' un' cord' pour descend', p'i' 'a... lâ, 'a descend par(e) l' châssis. P'is quand alle â les pieds su' la terr' farm, 'a s'en vâ au rocher p'i' 'a dépos' son butin su' l' rocher.

1. *Châssis*: Fenêtre.

Rendu que son butin ést déposé su' l' rocher, elle, 'a prend l' chemin p'i' 'a s'en vâ. 'A march' plusieurs jour' en s'éloègnant d' la ville. P'is lâ, 'a s' chang' de nom. 'A dit qu'alle ést enn' fill' trouvée. P'is lâ, 'a marche.

Enn' bonn' journée, in bon soèr, vers lés neuf heure', alle arrive à un hôtel à neuf heur's du soèr, p'i' 'a d'mande au maît' d' l'hôtel pour 'oèr si i' veut la loger, qu'alle â pàs d'argent pour payer. Le maît' d' l'hôtel gu'i d'mand' son nom. 'A dit: «J' su's t-eunn' fill' qu' â pàs d' nom, 'a dit, j' su's t-eunn' fill' trouvée!» 'A veut pàs donner son nom, 'a â pèur de s' fér' déclarer, p'i' 'a cont' çâ au maît' d' l'hôtel.

Mé', i' y â un nommé Jack Karl, un homm' qu' ést à l'hôtel, lâ, i' attend [entend] dir' çâ à la fille, lui. Le roè dit... le gârs d' l'hôtel dit, i' dit: «J' pàs capab' de logé' enn' fill' qu'â pàs d'argent pour payer! Écitte, i' dit, moé, j' tien hôtel, p'i' i' dit, faut qu' çâ peille [paie]!»

Jack Karl s'avance; i' di' au gârs d' l'hôtel, i' dit: «Gardez-lâ, i' dit, moé, m'âs payer pour à soèr. I' dit, on n'ést pàs pour la laisser coucher déhors! I' dit, m'âs payer pour!»

Ça fa't que l'hôtelier l'â gardée.

Mé' pendant la veillée, Jack Karl, lui, i' â parlé avecque c'tte fill'-lâ. Mé' i' trouva't çâ curguieux [curieux]² qu' la fille ava't d' l'air bien instruit p'is que c'st un' fill' qui parla't b'en sans bout³.

L'lend'main matin i' di' au gârs d' l'hôtel, i' dit: «C'tte fill'-lâ, i' dit, vous allé' 'a gardé tou' [toute] 'a s'maine, écitte. I' dit, moé, sam'di, i' dit, j' paierai pour!» I' di' à la fille, l' matin, lâ, lui, Jack Karl, i' dit: «Quoi c' que vous v'nez fér' par écitte?

— 'A dit, j' viens pour charcher d' l'ouvrage.

— B'en, i' dit, si vous voulez charcher d' l'ouvrage, i' dit, vous avez tout' la s'maine à vous! I' dit, vot' semaine ést payée, écitte, à l'hôtel, p'i' i' dit, vous pouvez prend' la s'main' pour vous charcher d' l'ouvrage, i' dit, p't-êt'e, i' dit, qu' vous allez vous en trouver. »

Dans la journée, la fille 'a charch' pour s' trouver d' l'ouvrage, mé' 'a trouv' pàs d' l'ouvrage. P'is Jack Karl gu'i ava't deunné que'qu's piasses, lui, lâ, dans sés poches, à la fille, en câs qu' 'a eill' [ait] besoin pour(e) l' d'îner, l' médi, qu' 'a soeille [soit] éloignée d' l'hôtel. I' dit: «Quiens, i' dit, m'âs t' deunner que'qu's piasses, p'i' i' dit, mats çâ dans tés poches!

— 'A di' à Jack Karl, 'a dit, mecieu', aussitôt qu' m'âs trouver d' l'ouvrage, 'a dit, j' vous rembours'rai vot'e argent. »

2. *Curieux*: Digne de curiosité.

3. *Bout* (sans): D'une façon peu ordinaire, dépassant la normale.

Ça fa't qu' dans la journée, 'a trouv' pâs d'ouvrage. Mé' 'a s'en vient, l' soèr, avec du fil pour flâser⁴. C'éte' enn' créatur⁵ qui flâsa't b'en épouvantab'e, dés cent's [centres] de tab'e, dés cent's de tab'e, dés cent's de chaises, 'a flâsa't tout c' qu' 'a voula't.

Le maît' d' l'hôtel gu'i dit, i' dit: « Si vous, vous flâsez comm' çâ, i' dit, m'âs lés ach'ter, moé, i' dit, vos cent's de tab'e. »

Ça fa't qu' lâ, 'a vend dés cent's de tab'e au gârs d' l'hôtel pour payé' enn' partie d' sa pension dans la s'maine. Rendu au sam'di [samedi], alle a encôre ach'té du fil, p'i' 'a flâse encôre.

Jack Karl ést encôr' lâ, lui. I' gu'i dit, i' dit: « Vous allez resté' encôre enn' semaine écite! »

Mé', à tous lés soèrs Jack Karl i' gu'i parla't, i' trouva't que c'tte fill'-là parla't b'en sans boute. On vâ dir' que la s'main' d'ensuite, Jack Karl s' décid' de d'mandé' 'a fille en marguiage [mariage]. Jack demand' la fille en marguiage et p'is la fill' gu'i â dit, 'a dit: « Vous voulez marguié' enn' fill' qu' â pâs d' nom, 'a dit, comm' moé? 'A dit, qui vous êt's, vous? » I' gu'i dit son nom, qu' c'ést Jack Karl qu'i' s'appelle et puis qu'il l'eume' de minme, lui, p'is qu'i' veut la marguier. C' fa't qu' 'a dit: « Si vous voulez m' marguier, 'a dit, ça bon, 'a dit, on vâ s' marguier! »

Ça fa't qu'i's greill'nt [gréer]⁶ lés nocés, p'i' i's font lés noc's p'i' i's s' mariss'nt [marient]. Apras qu'i's sont marguiés, Jack Karl dit, i' dit: « On rest'râ pâ' écite. I' dit, on vâ s'en aller, i' dit, i' y â dés colonies⁷ pâs mal loin d'écite, i' dit, on vâ s'en aller prend'e enn' colonie [lot], p'i' i' dit, on vâ viv' lâ! »

Fa't qu'i's part'nt p'i' i's s'en vont dans c'tte colonie-lâ, p'is lâ i' ajète' [achète] enn' terre, Jack Karl i' ava't que'qu's piasses. Lui, i' ajète enn' terr' p'i' enn' vache, p'is dés cochons, p'is dés poules. P'i' elle, 'a travaill' su' 'a terr' pareil comm' lui. 'A éta't... dés chaussur's faite' au pay' [pays]⁸ en flanc d' vache, p'i' 'a travaill' su' 'a terr' pareil comm' lui.

On vâ dir' que ça fê' un' coupeul d'années qu'i's sont su' 'a terre, 'a trouve un p'tit garçon, 'a fait trouvâill'⁹ d'un p'tit garçon. Ils l' fon app'ler Jack Karl comm' son père. On vâ dir' que l' p'tit garçon â à pe' pra' in an. Jack Karl, i' r'çoé't dés papiers d'un' place, que i' y â un capitain' qui d'mand' dés homm's pour fére un voéyag' dan 'és vieux pays, pour un an. C'ti-lâ [celui-lâ] qui veu' aller lâ pour un an pour fére c' voéyag'-là, i' ést payé mill' piass's pour l'année, tout's dépens's payées.

4. *Flâser* [to floss] (angl.): Broder.

5. *Créature*: Femme ou fille.

6. *Gréer*: Organiser, préparer.

7. *Colonie*: Région où l'on veut convertir la forêt en fermes agricoles.

8. *Pays* (au); *fait au pays*: Produit non acheté, mais fabriqué de façon artisanale.

9. *Trouvaille* (faire): Donne naissance à...

Jack Karl di' à sa femme, i' dit: «Ma femme, i' dit, sé's-tu que c' s'ra't bon à prend'e, i' dit, çâ, n'us aut'es. I' dit, si tu voudra's, i' dit, m' laissé' aller lâ, i' dit, j' gu'ira's. Pour un an, i' dit, j'a'ra's mill' piasses, i' dit, on pourra't s'aj'té' [s'acheter] un jual [cheval], on n'â pâs d' chevaux, p'i' i' dit, on pourra s'ach'ter dés voétures, p'i' i' dit, après çâ on a'ra't p'us besoin d' sortir.¹⁰

— Sa femm' dit, 'a dit, fais comm' tu voudrâs, Jack, 'a dit, s' tu pens's de... que tu t'ennuierâs pâs trop, 'a dit, vâs-y!»

Jack Karl s'en vâ à c'tte plac'-lâ, p'i' i' s'engage au capitaine, pour fère l' voéyage. I' paya't la mo'tié en partant p'is l'aut' mo'tié quand son voyéage éta't fini. Ça fa't que, lâ, i' donne l' cinq cents piasse' à sa femm' pour l'année, lâ, lui. I' pârt pour un an; i' deunn' cinq cents piasse' à sa femme, p'is lâ, i' embarqu' su' l' bateau, lui, p'i' i' s'en vâ.

Mé' i' ést mat'lô' à bord du bateau, lâ, lui. I' fa't comm' lés aut's mat'lots, i' travaille. Mé' le capitaine l' trouv' bon épouvantab'e, p'i' i' trouv' que c' gârs-lâ ést smatt [smart]¹¹ sans bout' p'is qu'i' ést connaissant sans boute. Il l' met promier s'gond [second]¹². Lés mat'lôts quand ils l' voeill'nt [voient] promier s'gond, i' ont dit: «L' maudit, i' a encôr' liché p'is c'ést pour çâ qu'i' â c'te job¹³-lâ.» I's voya'ent qu'i' éta' eumé [aimé] du capitain' qu'i's disa'ent qu'i' licha't l' capitaine. P'i' i' ont dit: «C'ést pour çâ qu'i' â encôr' c'tte job-lâ!»

Ça fa't que, on vâ dir' que l' Jack Karl, lâ, lui, i' ést rendu dan 'és vieux pays. Ça fa't six moâs qu'i' ést parti, lui, i' ést en s'en r'venant, p'i' i' arrett' dan enn' place en s'en r'venant. P'is Jack Karl débarque à terre. P'i' i' arriv' dan in magasin. Jack Karl i' voét du beau stoff [stuff]¹⁴ pour fère un' robe à sa femme, c'ést beau épouvantab'e.

Mé', le capitaine gu'i ava't dit — Jack Karl, lui i' ava't sa mér' p'is sa sœur, i' ava' un' soeur p'i' i' ava't sa mère — mé', l' capitaine gu'i ava't di' à Jack Karl, i' dit: «T' és pâs capab' d'ach'té' un morceau d' butin écite à terre. Si t' achète' un morceau d' butin¹⁵, i' dit, écite à terre, mecqu'on pâsse aux douanes, l' bateau peu' êt' saisi. C'ést défendu à tout's lés mat'lôts d'ach'té' un morceau d' butin à c'tte plac'-lâ!»

Ça fa't que Jack Karl... Jack Karl, lâ, lui, i' voét dan in magasin du beau stoff pour fère un' robe à sa femme. I' dit: «I' â pâs d'afféres, i' dit, j'achèt' çâ, moé, i' dit, pour fère in cadeau à ma femme, pour j' gu'i faize un souv'nir de mon voéyage!»

Ça fa't qu'i' rent' dans l' magasin p'i' i' achète l' stoff qu'i' a d' besoin, p'i' i' s'en vien à bord du bateau. P'is rendu à bord du bateau, i' avè' un coff'e à bord du bateau.

10. *Sortir*: Aller travailler à salaire, à l'extérieur.

11. *Smart* (angl.): Habile, intelligent, doué, adroit.

12. *Second*: Second capitaine, ou lieutenant.

13. *Job* (angl.): Travail, tâche, position.

14. *Stuff* (angl.): Tissu, étoffe.

15. *Butin*: Lingerie, vêtement.

I' met çâ dans l' fond d' son coff' p'i' i' fa' un fond doub'e à son coff' pour pàs qu' parsonn' s'aparçoève de d'çâ; p'is l' butin ést dans l' fond du coff'e, et p'i' i' s'en vâ.

Laissons-lés lâ, eux aut'es, lâ, Jack Karl i' ést apras fére... i' ést en s'en r'venant.

Lâ, r'venon au pér' du roè lâ... le vieux roè, lâ, lui p'is la vieill' rein' lâ. La vieill' reine â to'jours pensé, elle, que sa princess' s'éta't pàs neyée [noyée]. 'A di' à son vieux roè — i' ava't vu son butin su' l' rocher, lâ, mé' la vieille â to'jours pensé qu' 'a éta't pàs neyée, sa princesse — 'a di' au roè, 'a dit : «S' tu voula's, 'a dit, on en-'oueill'ra't dés domestiqu's pour asseyé' à la charcher, not' princesse. 'A dit, pour moé, ma princesse ést pàs neyée.

— Le roè dit, tu sé's b'en qu' 'a ést neyée, i' dit, i' ont trouvé son butin su' l' rocher, tout çâ.

— 'A dit, moé, 'a dit, j' cré's pàs qu' 'a ést neyée! »

Té'jours, i' envoeill'nt dés domestiqu's pour charcher la princess' d'un' place à l'aut'e. P'is lés domestiqu's sont un moâs partis, p'i' i's r'vienne', i' ont pàs d' novell'e ni r'guien. La vieill' rein' dit, 'a dit: «On vâ s' greiller, n'us aut'es, p'i' 'a dit, on vâ prend'e un câross' p'is dés j'vaux, p'i' 'a dit, on ést capab's d' gu'y aller, on â d' l'argent, i's sont [nous sommes] riches. 'A dit, on vâ gu'y aller n'us aut's pour la charcher, fére in tour pour la trouver.

— L' vieux roè dit, i' dit, quoi c' que ça t' donn' d'aller lâ, i' dit, tu 'a trouveras pàs! Eux aut'es, i's gu'y on [ont] été p'i' ils l'ont pàs trouvée!

— 'A dit, c' fa't r'guien, 'a dit, j' veu' gu'y aller moé-minme. 'A dit j' s'rai b'en, 'ien qu' quante j' gu'y a'rai été, p'is j'a'rai su par moé-minme! »

Ça fa't qu'i's s' greille' en cârosse, ell' p'is l' vieux roè, p'is lés v'lont [voilà] partis. S'en vont dan enn' plac' p'is dans l'aut' p'i' i's s' inform'nt d' la princesse Eugénie. Mé', la princesse Eugénie, parsonne l'â vue p'is parsonn' la connâ't.

Te'jours, i' arriv'nt dans c'tte colonie-lâ, lâ, p'i' i's prenn'nt la colonie p'i' i's mont'nt dans c'tte colonie-lâ. Çâ fa' encôre au-d'ssus d'un moâs, eux aut'es, qu'i's sont partis. I's mont'nt dans la colonie p'i' i's s'inform'nt pour un' tell' princesse, mé', parsonne n'a attendu [entendu] parler, p'is parsonn' la connâ't.

I' arrive in p'tit gârs qu'ést au bord du ch'min, i' â à pe' pra' un an et d'mi, l' p'tit gârs. I' ont dit: «Comment c' tu t'appelles, toé, mon p'tit gârs?

— I' dit, moé, i' dit, j' m'appell' Jack Karl! »

Comprends-tu! «J' m'appell' Jack Karl!» L' vieux roè dit: «Voés-tu, i' dit, vieill' folle, c'st un p'tit Karl çâ, c' pàs not' princesse, çâ!

— B'en, 'a dit, tu sé's pàs, toé, 'a dit, not' princesse 'a peu' êt' marguée avec in Karl, 'a peu' êt' marguée a'ec un aut'e, on l' sé't pàs si c'ést ell' qui vit. 'A dit, où c' que tu ress', mon p'tit gârs, toé?

— I' dit, j' ress' là-bâs, i' dit, su' 'a butte, on ress' là-bâs su' 'a butte, lâ! »

'A approche. Mé', tout en approchant, alle attend [entend] chanter la princesse, elle, sa mère, 'a attend chanter sa princesse. « Quiens, 'a dit, vieux fou, 'a dit, c'est ell' qui chante, lâ! C'est ell' qui chante, çâ, c'é' 'a princesse. 'A dit, en-'œill' lâ! »

Alle arriv' lâ, lâ, p'is la princesse â dés gross's jup's de flanell' p'is dés suguiers [souliers] en flanc d' vach' dans lés pieds, et p'is c'est ell' qu' â soin dés poul's p'is qui tra't [traire] la vache et p'is qui s'accup' du bordâ¹⁶ d' la maison. Lâ, lâ... la vieill' reine all' la r'conna't, sa fille, p'i' 'a gu'i donn' la main p'is: « Comment que ça s' fa't que t' 'és rendue écite? »

— 'A dit, écite, ma mère, 'a dit, j' su's la plus heurus' dés femm's d' l'univers. 'A dit, j' t-heureu' avec mon mari, p'i' 'a dit, ça vâ b'en d' promiér' clâsse.

— 'A dit, avec qui c' que t' 'és mariée?

— 'A dit, j' su's mariée avec un nommé Jack Karl. »

Ce Jack Karl-lâ, lui, i' parta't d' la minm' plass' de elle, mé' ça f'sa't longtemps qu'i' éta't parti, lui, lâ, il l'ava't pâs connue c'tte princess'-lâ, lui. 'A dit: « De où c' qu'il ést ton mari? »

— 'A dit, mon mari i' ést allé pour un tel capitain' su' 'és bateaux fére in voéyage en Angleterre, p'i' 'a dit, v'lâ au d'ssus d' six moâs qu'i' ést parti. 'A dit, lâ, 'a dit, i' ést en s'en r'venant. »

Ça fa't qu' 'a gu'i d'mand' quel nom du bateau, elle a l' nom du bateau, l'adresse; elle, 'a 'i' donne l' nom. C'est lés bateaux du vieux roè, çâ, son père. P'is l' vieux roè, i' dit, i' dit: « Ton mari i' ést à bord de c' bateau-lâ? »

— 'A dit, oui! » in tel bateau p'i' un tel nom.

Mé' l' vieux roè 'n ava't cinq six dés bateaux qui navigua'ent, lui. « Oué? I' di' à sa fille, i' dit: « Tu vâs t'en v'nir! »

— 'A dit, non.

— I' dit, tu vâs t'en v'nir avec n'us aut'es.

— 'A dit, non, 'a dit, j' su's b'en, écite, p'is j' su's t-heureuse. Mecqu' mon mari vienne, lâ, 'a dit, i' vâ aj'té un ch'val p'is lés voétures, p'is lâ, on vâ êt'e heureux, on vâ s' prom'né' où c' qu'on voudrà, et p'i' 'a dit, d'abord qu'on boét p'is qu'on mang' p'is qu'on ést heuru' ensemb'e, 'a dit, c'est tout'. 'A dit, on ést b'en, écite.

— Le roè dit, non, non! J'ai 'ien qu' toé d' fille, i' dit, tu rest'râs pâ' écite. Tu vâs t'en v'nir avec moé; p'is ton mari, lâ, i' dit, on vâ envœillé' un arêoplaine [aéroplane]

16. *Borda* (Barda, Berda): Ménage.

avartir l' capitain' de l'habiller comme i' faut, p'is d' pàs gu'i fér' fére in pouc' d'ouvrage à bord du bateau!»

Bon! On vâ dir' que lâ, lés nouvell's se denn'nt t'ut suite à un aréôplaine et p'is le roè emmèn' sa princesse avec son p'tit gârs cheu' z-eux, et p'i' il l'install' dans enn' bell' maison qu'il â, sa princesse, pour mecqu' son mari arrive.

P'is lâ, la nouvell' s'en vâ au capitaine... du bateau, lâ, d'avoèr à prend' Jack Karl et p'is de l' fére habiller comme i' faut, b'en habillé p'is p'us l' fér' travaillé' un pouce. P'is mecqu'il arrive à la plac', chez eux, où c' que l' bateau vâ v'nir au quai, lâ, que c'est lui qu' faut qu'i' soeille au soin d' la pâss'rell' pour aller qu'ri¹⁷ le roè par la main, p'is l' fér' monter la pâss'relle, p'is la rein' par la main, p'is l' fér' monter la pâss'relle. P'i' i' â in banquet [banquet] d'appareillé' un banca' à bord du bateau, pour l' dîner, lâ, ou l' souper si c'est à l'heur' du souper.

L'aréôplain' s'en vâ, elle, p'i' i's voeill'nt lés bateaux su' l'eau. I' arrête' un bateau, mé' c'est pàs c'ti-lâ [celui-là]; i' arrête un aut'e, c' pàs c'ui-lâ. Touhour' i's féniss'nt par trouver l' bateau que Jack Karl ést à bord.

Mé', le capitaine, lui, en r'cevant la nouvelle, c'tte nouvell'-là du roè, c'est son boss, çâ, lui, le roè. I' dit: «Ouè!» i' dit! Fa't v'nir Jack Karl et p'i' il l' fa't galonner p'is b'en habiller, comprends-tu, p'is: «P'us d'ouvrage écitt' pour toé. Promèn'-toé, vâ où c' que tu voudrâs!

— Jack Karl dit, i' dit, j' viens fou, j' viens fou, i's veul'nt p'us que j' travaille. C' que j' vienn' fou, i' dit, j' s'rai pàs peillé!»

I' descenda't p'i' i' alla't trouver lés mat'lôts dans cale, p'i' i' disa't aux mat'lôts: «Aparcevez-vous, vous, que j' viens fou, vous aut'es? I's veul'nt p'us que j' descend'... l' capitain' veut p'us que j' descend' dan' a cale, p'is r'gârdéz comment c' qu'i's m'ont habillé.

— I' ont dit, vâ-t'en, t' és t-in maudit licheux, c'st à forc' de licher qu' t' â' eu c'tte job-lâ, i' dit, c'st à forc' qu' t' â' eu c'tte job-lâ, i' dit!»

Te'hours qu' ça ress' de minme. I' r'mont' su' l' pont, lâ, lui, p'i' i' â pàs l' droit d'aller dans cale, p'is lâ i' ést avecque l' capitaine, lui. P'i' i' arrête à enn' place, i' d'mande au capitaine, i' dit: «J' pourra's-tu a'oèr que'qu's piass's su' mon salaire, i' dit, j'a'ra's besoin d' m'ach'ter que'qu' chos' pour fumer!» L' capitain' prend lés clés. «Quiens, i' dit, v'lâ lés clés du séfe [safe]¹⁸. I' dit, vâ-t'en, prends l'argent qu' tu voudrâs, t' âs l' droit d'aller dans l' séf' p'is prend' tout' l'argent qu' tu voudrâs, qu' t' a'râs d' besoin, c'est pâ' enn' cenne, tu vâ a'oèr ton salair' pareil, la minm' chose, i' dit, c'est lés ord's du roè!

17. *Quérir*: Chercher.

18. *Safe* (angl.): Coffre-fort.

— Comment, i' dit, lés ord's du roè?»

Ça fénit lâ. L' capitaine gu'i en dit pàs p'us long. On vâ dir' qu'avant d'arrivé' à sa plac', lâ, lui, il faut que l' capitaine l'avartiss', lâ, lui, d'un banquet qui s' greille à bord du bateau, p'is qu' c'est lui qu' faut qu'i' gu'y e'll' [aille] qu'ri le roè en bâs d' la pàs'rell' p'is qu'il l' mont' su' l' bateau, p'is qu'i' gu'y e'll' qu'ri la rein' p'is qu'i' 'a mont' su' l' bateau avec la princesse, qu'i' mont' tout' çâ su' l' bateau.

Mé' la princesse, lâ, on vâ dir' qu'alle ést voèlée, alle ést b'en voèlée, la princesse. Quand qu'i' arrive au quai, lâ, l' capitaine, i' gu'i dit çâ avant d'arrivé' au quai, que faut qu'i' gu'y e'll' qu'ri le roè, i' a un banquet qui s' deunne à bord du bateau, que faut qu'i' gu'y e'll' qu'ri le roè, lâ, lui, par la main, au pied d' la pàs'relle, p'is qu'il l' mont' p'is l'emm'né' à la salle à manger, p'is qu'i' gu'y e'll' qu'ri la rein' p'is la princess' pareil p'is qu'i' 'és amène à la salle à manger, p'is qu'i' 'és fass' placé' à la tab'e. P'is tout's lés invités, pareil, i' y â dés invités qui vienn'nt de terre, lâ.

Mé', Jack Karl lâ, lui, i' aim' pàs çâ, lui, Jack Karl. I' a hont' de d'çâ, lui, un pauvre homm' comm' lui, p'i' aller qu'ri' le roè p'is la reine. P'is c'ta't pàs sa place, çâ, lui, p'i' i' voula't pàs çâ pâ-en-tout', mé' l' faut, c'ést lés ord's du roè, faut qu'il l' fèze.

On vâ dir' to'hours qu'i' arriv' lâ p'is lâ, i' ést b'en habillé, p'i' i' ést... i' ést b'en prop'e. P'is lâ, en 'costant lés quais, lés amarr's s' jett'nt su' l' quai p'is la pàs'relle s' met su' l' quai. P'is Jack Karl s'en vâ qu'ri l' vieux roè par la main, la têt' bâsse, p'i' i' l' fa't rentrer p'i' i' l'emmèn' dans salle à dîner; p'i' i' vâ qu'ri la vieill' reine, p'i' i' fa't rentrer, p'i' i' l'emmène à 'a salle à dîner p'i' i' vâ qu'ri' la princesse, pareil. Mé' i' sé't pàs qui c' que s'ést, çâ, lui. I' ést pàs dans sa place, lâ, lui, i' ést pàs chez eux, lui, lâ. I' emmèn' çâ encôre à 'a salle à dîner, p'is l' p'tit enfant suit darguière. Mé' l' p'tit enfan i' r'conna't pàs çâ, son p'tit gâ' avé' un an quand i' â parti p'is lâ i' â deux ans, comprends-tu, i' le r'conna't p'us p'i' i' r'marqu' pàs çâ lui, i' ést trop gêné p'i' i' â trop hont' de fér' çâ.

I' arrive à la tab' p'i' i' 'és plac' tout' à la tab'e, mé', l' capitaine ést lâ. I' dit: «Écitte, faut qu' gu'y eille enn' plac' de vide au côté d' la princesse, tu laiss'râ' un' plac' de vide au côté d' la princesse!»

I' fa't tout mett' lés invité' à la tab'e, et p'i' au côté d' la princesse, i' â enn' plac' de vide. L' capitain' s'en vient l' trouver, i' dit: «Çâ, c'ést ta place, Jack Karl!»

B'en craire! Jack Karl veut pàs s'assir au côté c'tte princess'-lâ... c'ést la... la princesse ést voèlée comprends-tu, p'i' i' s'assi' au côté d' la princesse.

Ça fa't que lâ, le vieux roè s' leuv' p'i' i' dit: «Mecieu' Jack Karl, i' dit, connaissez-vous, i' dit, la parsonn' qu'est au côté d' vous?»

— I' dit, j' la conna's pàs, Sir' mon roè, p'i' i' dit, j'ai pàs besoin d' la connaît'e. I' dit, je 'n ai une, un' femme, p'i' i' dit, sans connaît' la vôt'e, Sir' mon roè, i' dit, 'a ést autant comm' la vôt'e.

— B'en, le roè dit, i' dit, r'gârdéz-lâ, to'jours!»

Mé' i' ést trop gêné, i' ôs' pàs la fére... la r'gârdér. Là, le vieux roè gu'i fê' ôter son voèle. Mé', avant d' gu'i faire ôter son voèle, lâ, Jack Karl gu'i dit, i' dit: «Sir' mon roè — i' sé't que l' bateau appartien au roè — i' dit, Sir' mon roè, i' dit, vous avez donné lés ord's de pâ' ach'ter de butin à enn' tell' place, lâ, que c'ti-lâ [celui-là] qui 'n ach't'ra't, lâ, s'ra't mis dan 'és prisons. B'en, i' dit, moé, i' dit, je 'n ai ach'té' à enn' tell' place, p'i' i' dit, j'aim'ra's mieu' êt' dan 'és prisons que êt'e écitte! I' dit, j'aim'ra's mieux, i' dit, êt'e dan 'és prisons, i' dit, qu' êt'e écitte à c' banquet-lâ, parc' qu'i' dit, j'aim' pàs çâ pâ'-en-toute!»

L' vieux roè s' ma' à rire. I' dit: «C'est pâs çâ, i' dit, que j' vous dis, i' dit, j' vous d'mand' de r'gârdér la princesse, i' dit, au côté d' vous, voèr si vous la r'connaissez!

— I' dit, j' la conna's pàs, p'i' i' dit, j'ai pàs besoin d' la connaît'e. I' dit, j'en ai une, p'is je 'n ai assez d' la mienne!»

Mé' à forc' de gu'i parler, faut b'en qu'i' jette un coup d'œil su' 'a princesse, le roè l'ôblig' d' la r'gârdér. I' 'a r'gârdé, c'ést sa femme! B'en, tu comprends qu'i' 'a prend dans sés brâs p'i' i' l'embrasse, p'i' i' gu'i d'mand' comment c' que çâ s' fa't. P'is lâ 'a gu'i cont' l'histoère, lâ, elle, que 'a ava't parti d' che'-z-eux p'is qu''a disa't... i' d'i' cont' tout' l'histoère, lâ, comprends-tu, l'histoèr' du conte, lâ.

P'is lâ, sa mère, lui, à Jack Karl, â été invitée, lâ, elle itou au banquet, c'ta't dans sa plac', çâ, alle â 'té invitée a'ec sa soèur au banquet. On vâ dir' que çâ â fêté lâ, quinz' jours de temps, lâ. P'is lâ, lâ... la mère à Jack Karl, lâ, l' premier s'gond [second] à bord du bateau, Jack Karl, voulé't r'tourné' avec sa femme à bord du bateau pour faire un aut' voéyage, i' aima't çâ sans boute.

P'is l' premier s'gond di' à Jack Karl, i' dit: «Écoute — lâ c'ta't Jack Karl qu'éta't roè et maît'e du bateau, le roè gu'i ava't denné le stim' [steamer]¹⁹, lâ — le premier maît' dit, i' di' à Jack Karl, i' dit: «Moé, i' dit, j' voudra' êt' settlé [settle]²⁰, i' dit, j' veux débarqué' écitte.

— Jack Karl dit, pourquoi c' que tu veux débarquer?

— I' dit, parc' que j'aim'ra' êt'e a'ec ta mère, p'i' i' dit, j' voudra's la marguier.

— B'en, i' dit, d'mand's-y, p'i' i' dit, si 'a veut s' marguier, i' dit, on vâ fér' la noc' tout' ensemb'e. P'i' i' dit, tu t'en viendrâ' avec elle, si tu veux, à bord du bateau ou b'e' don, i' dit, tu t'en irâs rester dan 'a maison, lâ, qu' le roè m'â greillée. I' dit, moé, i' dit, j'irai pàs rester lâ, i' dit, avec ma femme, i' dit, j' veux naviguer, à c'tte heure, a'ec ma princesse. I' dit, m'â' êt' capitaine, m'âs m'instruir', p'is m'âs fére in capitaine à mon tour, moé, p'i' i' dit, m'â' êt'e avec ma princesse à bord du bateau.»

19. *Steamer*: Bateau, bâtiment à vapeur.

20. *Settle* [to] (angl.): Ajuster, mis en ordre. Ici, être payé.

Ça fa't qu' lâ, lâ, i' â renvoyé sa mér' rester dans l' château qu' le roè gu'i avait
denné. P'is lâ, lui, i' â parti avec sa princess' pour fére un voéyag' su' l'eau, p'is si i's
sont pàs morts, i's vive' encore! C'est toute!

10 — LE BOEUF AUX CORNES D'OR

Une fois, c'était un roi qui avait engagé Ti-Jean pour conduire ses vaches au pâturage. Or, dans le voisinage du château vivait un autre roi, un roi envieux, qui avait une seule préoccupation, faire du tort au patron du vacher.

Un jour, ce roi envieux va trouver le roi voisin et se vante de pouvoir faire dire un mensonge à Ti-Jean. « Non, proteste le patron du jeune vacher, jamais je ne croirai Ti-Jean capable de me dire un mensonge. Voilà longtemps qu'il est à mon service et jamais il ne m'a dit le moindre mensonge ! »

Ti-Jean était parti avec le troupeau du roi pour le conduire au pâturage. Dans ce troupeau se trouvait un boeuf qui portait une boule d'or à chaque corne. Le roi tenait énormément à cet animal qui portait une fortune au bout de ses cornes.

Le roi envieux va rencontrer Ti-Jean, gardien des animaux dans le pâturage, et lui demande à acheter le boeuf aux cornes d'or. « Non, répond Ti-Jean, ce boeuf n'est pas à vendre. D'ailleurs il n'est pas à moi, il est au roi ! »

Le roi envieux offre au vacher une somme considérable en échange du boeuf, mais Ti-Jean ne veut pas lui vendre l'animal. Le roi retourne chez lui, mais envoie son prince auprès de Ti-Jean pour tâcher d'acheter le boeuf d'une façon ou d'une autre. Ti-Jean ne veut conclure aucune entente commerciale à propos du boeuf. Le prince revient chez son père et lui annonce que Ti-Jean ne veut pas vendre son boeuf.

Le roi envieux charge sa princesse d'aller décider Ti-Jean à vendre son boeuf. La princesse aborde le vacher et lui propose l'achat de l'animal. « Ce n'est pas à moi, répond Ti-Jean, c'est au roi ! Je n'ai pas le droit de vendre des biens qui appartiennent au roi.

— Eh bien ! Ti-Jean, poursuit la princesse, demande-moi ce que tu voudras, je suis prête à te l'accorder pourvu que tu me cèdes ton boeuf. Et puis, tu as toujours la possibilité de tromper le roi. Tu lui diras, par exemple, que le boeuf s'est enfoncé dans un marécage ; le roi va te croire et l'affaire n'ira pas plus loin.

— Ah ! non, le roi ne voudra jamais croire ce mensonge. Il me dira : « Si l'animal est disparu dans le marécage, je vais envoyer des hommes qui vont creuser un trou dans la vase et vont récupérer le boeuf. Seulement l'or qu'il porte sur ses cornes vaut une fortune ! Non, je ne puis vous vendre le boeuf du roi ! »

— Si tu veux, Ti-Jean, me donner le boeuf, je te permets de coucher avec moi !

— Ah? Cette offre m'intéresse! Je vais coucher avec vous, et je vais vous donner mon bœuf!

— Très bien! Et tu diras au roi que tu as perdu son bœuf dans la savane!

— Entendu, belle princesse! »

Ti-Jean couche avec la princesse, puis rassemble son troupeau qu'il dirige vers l'étable du château. En passant, il laisse le bœuf aux cornes d'or chez le roi envieux. Ce dernier file chez le roi voisin dans l'intention de rire quand Ti-Jean racontera à son patron comment il a perdu son bœuf précieux.

Jean tient sa canne en main et s'en aide pour hâter le pas des vaches. Il crie souvent : « Otto, les vaches! Otto, les vaches! » Mais de temps en temps, il s'arrête, pique sa canne à côté de la route et y met son chapeau en équilibre : « Sire mon roi, votre bœuf s'est enfoncé dans la vase d'une fondrière!

— Ah! se répondait le vacher, le roi va me dire: Ce n'est rien, Ti-Jean, je vais envoyer des domestiques et ils vont retrouver au moins les boules d'or. Ces seules boules valent une fortune! La mort du bœuf n'a pas tellement d'importance. »

Ti-Jean reprend son chapeau et le replace sur sa tête, en criant : « Otto, les vaches! »

Un peu plus loin, Ti-Jean plante de nouveau sa canne dans le sol, place son chapeau au sommet de la canne et dit à ce soi-disant personnage : « Sire mon roi, les loups sont venus et ont dévoré votre bœuf!

— Ce n'est rien, Ti-Jean, répond le roi imaginaire; les loups n'ont pas mangé les boules d'or! Ces boules d'or valent vingt fois le bœuf. Celui-ci portait des fortunes au bout de ses cornes! »

— Non, se disait Ti-Jean, je ne raconterai pas de telles sottises au roi. Il va se rendre compte tout de suite que c'est un mensonge! Otto, les vaches! »

Quand le troupeau approche du château, les deux rois sont assis sur la galerie et attendent le vacher. « Ti-Jean, qu'est devenu mon bœuf aux cornes d'or?

— Oui, votre bœuf? Sire mon roi, je vais vous dire où il est passé! Otto, les vaches! Otto, otto, les vaches! »

Le vacher s'affaire à diriger les bêtes. Le roi lui dit : « Arrête-toi un instant, Ti-Jean! Je veux savoir ce que tu as fait de mon bœuf! Es-tu capable de me renseigner là-dessus?

— Oui, Sire mon roi, je vais vous en parler. En passant chez l'autre roi, là-bas, la princesse est venue vers moi et m'a demandé à acheter mon bœuf. J'ai répondu qu'il n'était pas à vendre. Elle m'a alors suggéré de lui vendre l'animal et ensuite de vous dire qu'il s'était enfoncé dans la fondrière. J'ai de nouveau refusé ce procédé trompeur. Finalement, elle m'a offert de coucher avec elle, à condition que je lui donne le bœuf. J'ai alors accepté le marché: je lui ai donné le bœuf et j'ai couché avec elle.

— Tu as bien fait, Ti-Jean! Tu as bien fait! s'écrie le roi propriétaire du précieux animal.

Maintenant dit-il au roi envieux, tu vas me livrer tes propriétés! Chacun de nous a engagé ses propriétés pour garantir la confiance qu'il mettait dans la franchise de Ti-Jean. Tu dois donc me donner tous tes biens!»

C'est tout ce que j'en sais...

Épigramme n° 1217, Contes, page 858

— A dit, Ti-Jean, tu vas me livrer tes propriétés!

Le roi envieux dit au roi propriétaire du précieux animal : « Tu as bien fait, Ti-Jean! Tu as bien fait! s'écrie le roi propriétaire du précieux animal. Maintenant dit-il au roi envieux, tu vas me livrer tes propriétés! Chacun de nous a engagé ses propriétés pour garantir la confiance qu'il mettait dans la franchise de Ti-Jean. Tu dois donc me donner tous tes biens! »

— C'est tout ce que j'en sais...
— A dit, Ti-Jean, tu vas me livrer tes propriétés!

Le roi envieux dit au roi propriétaire du précieux animal : « Tu as bien fait, Ti-Jean! Tu as bien fait! s'écrie le roi propriétaire du précieux animal. Maintenant dit-il au roi envieux, tu vas me livrer tes propriétés! Chacun de nous a engagé ses propriétés pour garantir la confiance qu'il mettait dans la franchise de Ti-Jean. Tu dois donc me donner tous tes biens! »
C'est tout ce que j'en sais...
A dit, Ti-Jean, tu vas me livrer tes propriétés!

1. Épigramme n° 1217, Contes, page 858
2. A dit, Ti-Jean, tu vas me livrer tes propriétés!
3. C'est tout ce que j'en sais...
4. Épigramme n° 1217, Contes, page 858
5. A dit, Ti-Jean, tu vas me livrer tes propriétés!
6. C'est tout ce que j'en sais...

LE BOEUF AUX CORNES D'OR

Récit folklorique raconté le 5 septembre 1960, par Alfred Thibault de Cap-Chat, chez Jos Hudon de Petits-Méchins (comté de Matane). Le conteur Thibault (âgé de 65 ans) tient ce conte de son père Alexis Thibault qui avait plus de 60 ans à l'époque (vers 1910) où il racontait ce conte.

Enregistrement no 1517. Conte-type 889.

Enn' fois, c'est bon d' vous dir' c'ète' in roè qui ava' engagé Ti-Jean pour m'ner sés vache' au pâturage. P'i' i' y avè' in aut'e roè qui resté't voésin d' lui, qui travaillé't tout l' temps pour fér' du mal au roè.

P'is, enn' bonn' journée, i' s'en vâ trouver le roè, p'i' i' di' au roè que i' ést capab' de... de fér' conté' enn' ment'rie à Ti-Jean. Le roè gu'i dit, i' dit: « Non, i' dit, Ti-Jean, i' dit, v'lâ longtemps qu' je l' l'ai à mon emploè, écite, p'i' i' m'â jama's conté d' ment'rie [mensonge]. I' dit, tu peux pâs gu'i fér' conter d' ment'rie. I' dit, Ti-Jean ést trop drette, i' dit, pour(e) m' conté' enn' ment'rie! »

Mé', Ti-Jean, lui, i' été't parti pour aller m'ner lés vache' au pâturage, p'i' i' avé' un boeuf qui avé't deux boul's d'or su' lés cornes. Et p'is le roè gu'i qu'nè' [tenait] à c' boeuf-lâ!

Te'jours l'aut'e roè, i' s'en vâ trouver Ti-Pierr' [Ti-Jean] qu'ète' au pâturage avec lés animaux, qui gardait sés animaux, Ti-Jean, et pui' i' gu'i d'mand' pour ach'ter son boeuf. Ti-Jean dit qu' son boeuf i' ést pâ' à vend'e, i' dit: « C' pâ' à moé, i' dit, c'st au roè, i' dit, j' pâs capab' d' vend'e c' boeuf-lâ! » I' gu'i offre in gros montant d'argent pour(e) l' boeuf, mé', Ti-Jean veut pâs gu'i vend'e.

Le roè pârt, p'i' i' s'en vâ che' z-eux. Rendu che' z-eux, i' envoeill' son prinç' pour tâcher d' fér' dés bargane¹ avec Ti-Jean pour avoèr(e) l' boeuf. Mé', Ti-Jean veut pâs gu'i vend'e l' boeuf, lui non plus, ni d' barganer sur aucun' magnière. Ça fait qu' le prinç' s'en r'vien à méson p'i' i' dit çâ à son pére, que Ti-Jean veut pâs gu'i vend' son boeuf.

1. *Bargane*: Vx fr. Bargaigne, bargain: marché, entente commerciale.

I' envoeill' [envoie] la... sa princesse. Sa princesse arriv' p'i' 'a parle à Ti-Jean p'i' 'a gu'i d'mand' pour 'voèr si son bœuf ést à vend'e. I' dit: C'est pâ' à moé, i' dit, c'st au roè, i' dit, j' su's pâs capab' d' gu'i vend' son bœuf, i' dit, c' pâs mon butin²; ça appartien au roè, çâ!

— 'A dit, d'mand'-moé c' que tu voudrâs, p'i' 'a dit, m'âs te l' denner, 'a dit, d'abord que³ tu m' vendrâs ton bœuf. 'A dit, tu peux conté' enn' ment'rie au roè. T' a' [tu as] 'ien qu'à gu'i dir' que tu l'âs perdu dan à swomp [swamp]⁴ et p'is ça vâ rester lâ, le roè vâ l' craire [croire].

— Ah! i' dit, non, i' dit, le roè l' craira pâs, i' dit. I' vâ dire: «Si mon bœuf ést dans la swomp, i' ést perdu dan 'a swomp, m'âs l'envoyer chercher p'i' i' vont creuser p'i' i's vont l' trouver. 'Ien qu' lés boul's d'or que gu'y â apras lés corn's vole' [valent] enn' fortune! Non, i' dit, j' vends pâs mon bœuf!

— 'A dit, si tu veux, 'a dit, Ti-Jean 'a dit, m' deunner ton bœuf, 'a dit, m'âs couché' avè' [avec] toé!

— Oué? Çâ, i' dit, bell' princesse, i' dit, ça vâ fére. I' dit, pour çâ, i' dit, ça vâ fére, i' dit, m'âs couché' avè' [avec] toé!

— Oué? Çâ, i' dit, bell' princesse, i' dit, ça vâ fére. I' dit, pour çâ, i' dit, ça vâ fére, i' dit, m'âs couché' avett' [avec] vous, p'i' i' dit, m'âs vous deunner l' bœuf.

— Oué! 'A dit, vous direz, i' dit, au roè qu' vous l'avez perdu dan 'a swomp!

— Oué, i' dit, c' correck!»

I' s'en vâ couché' avè' la princesse et p'i' apras çâ i' s'en vâ qu'ri'⁵ sés animaux p'i' i' 'és en-'oeuill' che' z-eux. Mé', i' laisse l' bœuf, en pâssant, su' le roè. P'is l'aut'e roè, lui, tandis c' temps-lâ, i' s'en vâ trouver l'aut'e roè pour voèr, pour... qu'i' vâ rir' mecqu'i' gu'i conte enn' ment'rie pour son bœuf, qu'i' â perdu son bœuf.

Ti-Pierre... Ti-Jean s'en vient, lâ, lui, avett' sa cann' p'i' en-'oeuill' lés vaches, p'i' attô⁶ lés vaches, p'i' atto lés vaches! Mé', d' temps en temps, i' piqua't la canne au côté du ch'min p'i' i' metta't son chapeau d'ssus. «M'âs dire au roè que l' bœuf s'est perdu dan 'a swomp. I' vâ dire: «C'est r'guien, Pierre [Jean], m'â' envoèyer dés hommes, p'i' i's vont creuser p'i' i's vont l' trouver. 'Ien qu' lés boul's d'or qu'i' â apras lés corn's vole' [valent] enn' fortune, i's vont l' trouver. Co' [quand] minm' que l' bœuf ést mort, ça f'râ r'guien, çâ!»

2. *Butin*: Propriété, effets.

3. *Abord (d'abord que)*: Pourvu que, si.

4. *Swamp* (angl.): Savane, marécage, fondrière.

5. *Quérir*: Chercher.

6. *Ottô!*: Cri du vacher pour faire avancer le troupeau.

Ah! i' prena't son chapeau p'i' il l' metta't su' sa têt' p'i' attô, lés vaches! I' en-'oueilla't lés vaches. Un p'tit boutt' plus loin, i' di' au roè, i' metta't sa canne encôre à terre, i' planta't sa canne à terre, p'i' i' metta't son chapeau d'ssus p'i' i' disa't: « M'âs dire au roè, lés loups sont v'nus p'i' ils l'ont dévoré.

— Ça fait r'guien Ti-Jean! I' ont pâs mangé lés boul's d'or, on vâ aller lâ, p'i' on vâ trouver lés boul's d'or, lés boul's d'or sont lâ, eux aut's; lés boul's d'or peille [paient] l' bœuf vingt fois. C'est dés fortun's, çâ, lés boul's d'or, lés boul's d'or qu'i' â su' 'és cornes.

— Non, i' dit, j' f'rai pâs çâ. J' cont' pâs çâ au roi, i' dit, i' vâ... i' vâ voér que c'est dés ment'ries que j' gu'i ai contées! »

En-'oueill' lés vaches... Quand qu'i' vien à pâsser su' le roè, le roè gu'i d'mand' de où c' qu'i' a mis son bœuf? Le roè ést su' 'a gal'rie, i's sont tou' 'és deux lâ su' 'a gal'rie qui attend'nt Ti-Jean avec lés vaches. I' gu'i d'mand' de v'ouè c' qu'i' â mis son bœuf. « Oué! I' dit, vot' bœuf, Sir' mon roi, i' dit, m'âs vous l' dire, i' dit, où c' que je l'ai mis. Attô lés vaches, attô lés vaches! »

P'i' i' en-'oeill' lés vaches. Le roè dit: « Arrête in peu, Jean. J' veux savoèr où c' que t' âs mis mon bœuf! Es-tu capab' de m' dire où c' que t' âs mis mon bœuf?

— Oué! I' dit, Sir' mon roi, i' dit, m'âs vous l' dire. I' dit, quand qu' j'ai pâssé su' le roè, là-bâs, lâ, i' dit, la princesse a sorti p'i' 'a m'â d'mandé à ach'ter mon bœuf, p'i' i' dit, 'a m'â dit: tu dirâs qu'i' ést perdu dan 'a swomp, p'is m'âs l'ach'ter, moé, ton bœuf. P'i' i' dit, j'ai pâs voulu. Mé', i' dit, 'a m'â d'mandé, 'a m'â dit qu''a alla't couché' avec moé si j' voulais gu'i denner l' bœuf. Çâ, i' dit, j'ai di' oui. I' dit, j' gu'i ai denné l' bœuf, p'i' i' dit, j'ai couché avec elle.

— T' âs b'en faite, i' dit, Ti-Jean, t' âs b'en faite! »

I' di' à l'aut'e roè: « À c'tte heure, i' dit, tu vâs m' denner tés propriétés, toé. On â engagé lés propriétés tou' 'és deux, i' dit, tu vâs m' denner tés propriétés! »

C'est tout!

11 — TI-JEAN-POISSONNIER

C'était un dénommé Ti-Jean, ou plutôt Ti-Jean-Poissonnier à cause de son métier de pêcheur.

Une princesse vivait seule dans un château. Elle décide de s'abstenir de sortir pendant quinze jours, et elle fait vœu d'épouser le premier homme qu'elle rencontrerait au cours de sa première sortie. Elle était d'un âge assez avancé mais aucun amant ne s'était encore présenté chez elle.

Après quinze jours de réclusion, la princesse sort du château, et elle rencontre Ti-Jean-Poissonnier qui venait vendre du poisson. Elle fait rentrer le pêcheur au château et lui dit : « Écoute-moi, Ti-Jean ! Si tu veux étudier, je vais te payer tes études ! » Elle ne lui dit pas qu'elle a fait vœu de l'épouser, elle lui dit simplement : « Si tu veux étudier, je vais payer tes études, même si elles sont longues ! Ti-Jean, tu vas fréquenter certaines écoles et c'est moi qui vais défrayer le coût de tes études !

— Princesse, j'accepte votre offre ! »

Ti-Jean préférerait de beaucoup l'école à la pêche. La princesse envoie le jeune pêcheur aux études et en paie le coût pour un an.

La princesse est toujours seule au château et elle réfléchit à sa promesse d'épouser le pêcheur, une fois ses études terminées.

Au bout d'un an d'études, Ti-Jean quitte l'école avec un bon bagage de connaissances. Ses maîtres sont surpris de ses aptitudes intellectuelles. Ses résultats sont excellents et ils manifestent un talent de haute valeur.

Après un certain temps de réflexion, la princesse fait un autre vœu : elle épousera l'homme qu'elle rencontrera dans quinze jours. Sur les entrefaites, elle renvoie Ti-Jean à l'école où il a étudié l'année précédente. Mais les autorités de l'institution constatent que Ti-Jean a déjà assimilé le programme proposé. On ne peut lui en enseigner davantage. Il faut que le pêcheur fréquente une école de plus haute qualité académique. On le renvoie chez lui avec ce conseil : « Va t'inscrire à telle école ! »

Ti-Jean revient dans son milieu et le jour où il passe au château de la princesse coïncide avec celui que cette dernière a choisi pour trouver son futur mari. Elle rencontre Ti-Jean qui revient de son école. « Où vas-tu, Ti-Jean ? demande la princesse. Tu as quitté l'école ?

— Non princesse! Mes professeurs ne peuvent plus m'enseigner quoi que ce soit, et il faut que j'aille fréquenter une école d'un degré supérieur.

— Très bien! Ti-Jean; tu vas te rendre fréquenter telle école! »

La princesse fait inscrire Ti-Jean dans une autre institution et paie d'avance ses études. Le jeune pêcheur étudie.

Entretemps, la princesse fait encore une promesse. Après s'être enfermée au château pendant quinze jours, elle sortira sur la rue et épousera la premier homme qu'elle rencontrera.

Ti-Jean s'est appliqué aux études, dans sa nouvelle école, pendant quatre ou cinq mois. À cette date, ses professeurs lui annoncent qu'ils ne peuvent plus rien lui enseigner, qu'il a assimilé toute la matière du programme. Ti-Jean en sait autant que ses maîtres.

Ti-Jean revient chez lui et parvient dans sa ville, le jour même où la princesse doit choisir le premier homme qu'elle rencontrera. Elle croise Ti-Jean dans la cour du château. Elle lui fait part de ses promesses: « Ti-Jean, dit-elle, j'ai fait vœu, l'an dernier, d'épouser le premier homme que je rencontrerais après être restée quinze jours renfermée dans le château. C'est toi que j'ai rencontré. Je t'ai envoyé aux études, et je t'ai fait instruire.

J'ai fait ce vœu trois fois et tu as toujours été le premier homme que j'ai rencontré. Nous devons donc nous épouser! »

Ti-Jean ne demandait pas mieux que d'épouser une princesse!

La princesse fait revêtir de riches habits à Ti-Jean. Le mariage a lieu, on fête la noce. La veillée terminée, Ti-Jean et sa femme entrent dans leur chambre pour se coucher. Le mari enlève rapidement ses habits et se met au lit. La princesse prend tout son temps. « Belle princesse, lui dit Ti-Jean, venez vous coucher! »

Mais la nouvelle épouse se déshabille très lentement et semble hésiter à rejoindre Ti-Jean au lit. Le nouveau marié répète deux ou trois fois à sa femme l'invitation à le rejoindre au lit, sans trop changer la lenteur de la princesse.

Finalement la mariée s'approche du lit et dit à son mari: « C'est très regrettable! Une princesse de ma qualité, une femme qui a la peau si douce se voir obligée de coucher avec un poissonnier dont la peau est si rude!

— Eh bien! belle princesse, vous n'avez pas besoin de coucher avec moi! »

Ti-Jean saute du lit, reprend ses habits et dit à sa femme: « Belle princesse, quand vous me reverrez vous désirerez peut-être coucher avec moi! »

La princesse avait fait cadeau à Ti-Jean d'un beau mouchoir ornamental. Elle avait fait broder son nom et celui de son mari dans le coin de ce mouchoir.

Ti-Jean quitte la princesse et se dirige vers une autre ville. Il est très instruit. Ti-Jean fait le vœu de ne pas parler pendant un an et un jour. Il décide de communiquer avec

autrui au moyen de l'écriture, mais sans parler. Il se présente chez un roi et lui demande, par écrit, s'il peut obtenir un emploi dans son château. Le roi lui accorde un emploi.

Mais en engageant cet étranger, le roi a un but bien précis : essayer de lui rendre l'usage de la parole. « Cet homme, se dit le roi, a déjà parlé, à en juger par la grande instruction dont il fait preuve ! »

Ti-Jean habitait le château du roi, mais était muet. Le roi ne savait pas que cet engagé pouvait parler. Ti-Jean faisait le muet pour ne pas manquer à sa promesse.

De son côté, le roi invitait des gens soi-disant capables de faire parler Ti-Jean. Il faisait pendre près de son château ceux qui ne réussissaient pas à faire parler son serviteur muet. Pourtant beaucoup de gens venaient tenter leur chance. C'est que le roi avait promis sa princesse et son royaume à celui qui ferait parler Ti-Jean. Cette promesse incitait beaucoup de gens à se présenter au château pour essayer de faire parler le serviteur du roi.

Un jour, deux princes se présentent au château. « Sire mon roi, disent-ils, si vous nous laissiez passer la journée et la nuit avec Ti-Jean, demain matin il parlerait. C'est promis ! »

Le roi les introduit dans la chambre du muet et en ferme la porte à clé. Il faut que les princes passent la nuit avec Ti-Jean ! Et le lendemain, Ti-Jean va parler.

Mais le lendemain matin, quand le roi vient ouvrir la porte de la chambre, Ti-Jean est encore muet. Le roi dit aux princes, deux hommes d'une grande beauté : « Vous serez pendus tous les deux ! »

— Écoutez, Sire le roi, protestent les princes, donnez-nous encore une chance. Pour faire parler votre serviteur, il faudrait faire un tour de promenade avec lui. Si nous voyageons en voiture en sa compagnie, Ti-Jean parlera ! C'est la seule façon de le guérir ! »

Le roi fait atteler un carrosse, y fait monter les deux princes avec Ti-Jean, et la voiture part en promenade. Quand les princes se voient à une bonne distance du château, ils disent à Ti-Jean : « Toi, tu vas parler ou tu vas perdre la vie ! »

Ti-Jean ne profère pas un seul mot. Les deux compagnons commencent à lui donner des coups presque mortels, mais Ti-Jean ne parle pas. L'un des princes s'empare du mouchoir que Ti-Jean porte dans sa poche et les deux princes quittent le carrosse. Ti-Jean y demeure seul pendant que les deux princes s'enfuient pour échapper à la pendaison. Ils aboutissent à la ville où habite la princesse qui a épousé Ti-Jean.

La princesse cherchait Ti-Jean depuis qu'il l'avait abandonnée. Il y avait presque un an que Ti-Jean était parti. La princesse continuait à le chercher tout en ignorant où son mari s'était enfui.

Les deux princes entrent dans un hôtel et se font servir un verre. On y parle de la princesse qui a perdu son mari, le soir de ses nocés. Un client de l'hôtel avait assisté aux nocés de la princesse et avait eu connaissance du mouchoir dont la princesse avait fait

cadeau à son mari, ce soir-là. Le client aperçoit un mouchoir dans la poche du prince et reconnaît le mouchoir donné à Ti-Jean par la princesse. Il s'empresse d'aller rencontrer la princesse : « Si vous voulez avoir des nouvelles de Ti-Jean, belle princesse, filez à l'hôtel et allez rencontrer deux étrangers en train de boire. Ce sont probablement deux princes, du moins ce sont des gens bien mis. L'un d'eux a un mouchoir dans sa poche. Ce mouchoir ressemble à celui que vous avez donné à Ti-Jean, le soir de vos noces !

— Et bien ! je file à l'hôtel ! »

Sans tarder, la princesse fait préparer une voiture et se rend à l'hôtel. Elle aborde l'un des princes, lui arrache le mouchoir de sa poche, y jette un coup d'œil et reconnaît le cadeau fait à Ti-Jean, le soir de ses noces. « Où est le propriétaire de ce mouchoir, demande la princesse ? Qu'en avez-vous fait ? Comment se fait-il que vous ayez ce mouchoir dans votre poche ? »

Les princes lui racontent les faits qu'ils ont vérifiés. Ti-Jean est au service d'un roi, mais il ne parle plus. Le roi, le patron de Ti-Jean, invite les gens à tenter de lui rendre l'usage de la parole. Celui qui le fera parler recevra en récompense la couronne royale et la princesse pour épouse. Prince ou princesse, toute personne est invitée à rencontrer Ti-Jean au château pour le faire parler. Celui qui ne réussit pas ce tour de force est pendu à la porte du château !

— Très bien ! »

La princesse se prépare rapidement et se dirige vers le château où Ti-Jean est serviteur. Elle arrive chez le roi, le soir, et demande à voir Ti-Jean. Le roi le lui permet. « Ti-Jean, s'écrie-t-elle, tu es mon mari ! »

Ti-Jean reste muet. La princesse ne veut pas retourner bredouille. « Sire mon roi, moi, je suis capable de le faire parler ! Laissez-moi passer la nuit avec lui, et demain matin, il parlera, j'en suis certaine !

— Pensez-y bien, belle princesse ! Si Ti-Jean ne parle pas demain matin, vous serez pendue à la porte de mon château !

— Sire, je suis certaine que Ti-Jean va parler ! »

La princesse passe la nuit avec Ti-Jean, mais ce dernier ne dit pas un seul mot. Elle tente de le faire parler, mais à six heures du matin, Ti-Jean n'a pas encore dit un mot. « Ti-Jean, dit la princesse, je vais perdre la vie par ta faute. Tu parles, je le sais. Tu as déjà parlé, mais tu ne veux pas parler. Si tu ne parles pas, je serai pendue à neuf heures, ce matin, à la porte du château ! »

Ti-Jean ne dit pas un mot. À sept heures, le roi vient ouvrir la porte de la chambre et constate que Ti-Jean ne parle pas. Le roi fait conduire la princesse dans une chambre pour y attendre l'heure de la pendaison. Dix minutes avant neuf heures, les domestiques du roi viennent chercher la princesse et la font monter sur l'échafaud malgré ses

protestations: « C'est mon mari, il a toujours parlé mais il ne veut pas parler. Il va me laisser mourir! »

Ti-Jean reste muet. On demande au bourreau d'aller tirer sur la corde destinée à déclencher la potence. Ti-Jean lance un cri: « Ne la pendez pas! »

Il était neuf heures, Ti-Jean avait fait vœu de ne pas parler avant telle date, à neuf heures. Il y avait un an, jour pour jour, que Ti-Jean avait fait ce serment. À neuf heures, il était libéré de son vœu. Voilà pourquoi il a pu crier: « Ne la pendez pas! »

À partir de cette date, la princesse a accepté de coucher avec son Ti-Jean-Poissonnier.

TI-JEAN-POISSONNIER

Récit folklorique raconté le 5 septembre 1960, chez Jos Hudon (Petits-Méchins, comté de Matane), par Alfred Thibault (65 ans) de Cap-Chat, comté de Gaspé-Nord. Il a appris ce conte de son père, Alexis Thibault (60 ans) vers 1910.

Enregistrement no 1518. Conte-type du groupe 850-869.

I' y avè' in nommé Ti-Jean, l' poèssognier [poissonnier], enn' bonn' fois... son ouvrage, c'été't la pêche, lui. P'i' i' y avé' enn' princess' qu'été't t'ut seul' dan in château. P'i' alle avé't fait in vœu que l' promier homme — qu'alle alla' aller rester quinz' jours dans sa méson, sans sortir — p'is l' promier homm' qu''a raconteur'ra't, qu'all' l' mariera't. 'A éta't rendue pàs mal avancée en âge et p'i' alle ava't pàs trouvé parsonne encôr' qui... pour v'nir la voèr.

On vâ dir' que Ti-Jean l' poèssognier, lui, la journée qu'est indiquée qu' la princesse est supposée d' sortir déhors, c'est Ti-Jean l' poèssognier qu' 'a rencontr'e, qui vient vend' du poésson. 'A fait rentrer Ti-Jean dan 'a maison, p'i' 'a gu'i dit, 'a dit: «Ti-Jean, 'a dit, écoute, lâ; 'a dit, si tu veux t' fère instruire, 'a dit, m'âs t' fère instruire!»

'A gu'i dit pàs qu''a â promis de l' marguier, lâ. 'A dit: «Si tu veux t' fère instruire, 'a dit, m'âs t' fère instruire comme i' faut, Ti-Jean, 'a dit. Tu vâs t'en allé' aux écoles, p'i' 'a dit, m'âs payer pour, pour te fère instruire.

— Ti-Jean di' oui!»

I' euma't b'en mieu' allé' aux écoles, lui, que d' fér' la pêche. Ça fait qu'alle envoeill' [envoie] Ti-Jean à l'école, et pui' 'a peill' [paie] pour lui pour in an. Ti-Jean s'en vâ aux écoles.

On vâ dir' que la princesse, lâ, 'a est encôr' t'ut seule au château, p'i' 'a pense à son affère, lâ, qu'elle â promis d' marguier l' poèssognier, lâ. Et puis, lâ, 'a l' fè' instruire. Mé' on vâ dire, au bout d'un an, Ti-Jean sort d' l'école, i' est pàs mal instruit; lés maît's sont surpris d' voèr comment c' qu'i' vâ b'en à l'école. I' vâ b'en épouvantabeul'ment, p'is c'st in gârs qui â enn' têt' terrib'e.

Lâ, la princesse 'a promè' encôr' que, dans quinz' jours, que l' gârs qu''a vâ rencontrer qu''a vâ l' marguier. Mé', lâ, 'a renvoeill' [renvoie] Ti-Jean encôre aux écoles. Mé',

Ti-Jean, dans l'écol' de v'ouè c' qu'i' vâ, lâ, lui, i's sont p'us capab's d' gu'i en montrer, faut qu'i' chang' d'école. I's renvoeill'nt Ti-Jean che' z-eux, p'i' i' ont dit: « Faut qu' tu gu'y 'elle' [ailles] à enn' telle école. » P'is lâ, Ti-Jean s'en r'vient.

Mé' quand i' arriv' su' la princesse, lâ, c'est la journée qu''a sor' encôre, lâ, elle, 'a rencont'e encôr' Ti-Jean qui s'en vient. « Oû c' que tu vâs, Ti-Jean? 'A dit, tu vâs p'u' à l'école? »

— I' dit, non. I' dit, lés maît's dis'nt qu'i's sont p'us capab's d' m'en montrer, i' dit, faut que j' gu'y 'elle [aille] à in aut'e école, i' dit, bell' princesse!

— Oué? 'A dit, ça bon, 'a dit, tu vâs gu'y eller [aller], Ti-Jean! »

All' l'envoeille [envoie] à in aut' écol' p'i' 'a peill' [paie] encôr' pour, lâ, p'is lâ, Ti-Jean ést lâ. On vâ dire, ça fa't deux troâs moâs qu' Ti-Jean ést lâ, p'is lâ, la princesse 'a promè' encôr' que mecqu''a rencont'e l' promié' homme, mecqu''a sorte, qu''a vâ l' marguier. 'A vâ êt' quinz' jours dans l' château, sans sortir, p'is mecqu''a sorte, qu''a vâ l' marguier.

Mé', ça fa't quat' cinq moâs qu' Ti-Jean ést lâ, lâ, lui, à l'école, lâ, lâ, p'is lés maît'es l' renvoeille' [renvoient], i's dis'nt qu'i's sont p'us capab's d' gu'i en montrer, qu'i' ést assé' instruit, qu'i's sont p'us capab's d' gu'i en montrer, eux aut'es, i' en sav'nt pâs plus long qu' çâ!

Ti-Jean s'en r'vien encôre au château, p'i' i' arrive, c'est encôr' la journée qu' la princesse l' rencont' dans la cour du château. I' sort de d'lâ. Lâ, 'a gu'i cont' son histoère. 'A dit: « Ti-Jean, 'a dit, j'ai promis que c't-i'-là que j' raconteurra's mecque j' sorte, que j'été's quinz' jours renfarmée dans l' château, p'is l' premier homm' que j' rencontreur'ra's quand j' sortira's, 'a dit, je l' mariera's, p'i' 'a dit, c'est toé qu' j'ai rencontré l' premier. J' t'ai envoeillé [envoyé] aux études, 'a dit, j' t'ai fait instruire, p'i' 'a dit, j'ai promis çâ t'oâs fois d' suite, p'i' 'a dit, c'est tout l' temps toé qu'â' été l' premier homm' que j'ai rencontré. 'A dit, on vâ s' marier tou' 'és deux. » Ti-Jean d'mandait pâs mieux, lui, comprends-tu, marier la princesse!

Lâ, la princesse l' fait habiller comme i' faut, et p'is lâ, i's fêt'nt la noce. Mé' apras la veillée, quand i's s'en vienn'nt pour(e) s' coucher, Ti-Jean, lui, i' ést b'e'tôt déshabillé p'i' i' ést couché. P'i' i' dit: « Bell' princesse, v'nez vous coucher! » Mé', ça gu'i met du temps, la princesse, à s' déshabiller pour s' coucher, elle. P'is Ti-Jean gu'i dit çâ deux t'oâs fois, mé' la princesse a pâs d' l'air pressée.

Quand 'a vient pour embarquer dans l' lit', la princess' dit, 'a dit: « C'est d' valeur¹, 'a dit, enn' princess' comm' moé, 'a dit, qu'a la peau si douce, p'i' 'a dit, couché' avec in poèssognier comm' toé, 'a dit, qu'â la peau si rude!

1. *Valeur* (de): Malheureux, regrettable.

— Oué! I' dit, bell' princesse. I' dit, vous avez pàs besoin d' couché' a'ec moé! »

I' saute haut-en-bàs du lit p'i' i' s' rhabille. I' dit: « Mecqu' vous m' voyez, bell' princesse, i' dit, vous voudrez b'en couché' avec moé, vous! »

I' pârt, lâ, lui. 'A gu'i ava' ach'té in mouchoèr, elle, lâ, in beau mouchoèr pour gu'i faire in cadeau pour mett' dans sa poche, comprends-tu! Son nom était gravé à ell' p'i' à lui dans l' mouchoèr. Ti-Jean, là, lui, i' pârt. Mé', i' ést b'en instruit Ti-Jean, lui. On vâ dire, i' chang' de place; i' s'en vâ dan in aut' plaç' p'i' i' s'engag' su' in roè. D'mande au roè par écriture, pour 'oèr si i' a besoin d'un homm' pour travailler. Le roè l'engage.

Mé', le roè, lui, i' engag' c't homm'-là, mé', i' a son but, lui, c'est d'asseyé' 'à l' fér' parler. I' dit: « C't homm'-là i' ést trop b'en instruit, i' doé' avoèr parlé, déjà! » Lâ le p'tit-Jean, lâ, lui, i' ava't promis d' pàs parlé' enteur ci in an et un jour. P'is lâ, i' f'sé't [faisait] tout' par écriture; i' parla't pàs. I' été't su' le roè, lâ, p'i' i' parlait pàs, le roè savait pàs qu'i' parlait. I' avè' arrivé lâ, p'i' i' avait promis çâ avant d'arriver su' le roè, qu'i' s'ra' in an et un jour sans parler.

On vâ dir' que le roè, lâ, lui, i' invita't du mond' pour fér' parler Ti-Jean, p'is ceuz'-là qu'i' étaient pàs capab's de l' fér' parler, i' 'és pendè' au côté du château. Mé', i' 'n en v'nait d' tous lés sortes. Le roè avait dit que c't-i'-là [celui-là] qui f'ra't parler Ti-Jean, i' a'ra't sa princesse en mariag' p'is son royaume. I' y en a plusieurs qui forç'a'ent pour çâ pour v'nir asseyé' à l' fér' parler.

Ça fa't qu'enn' bonn' journée, i' y â deux princ's qui arriv'nt su' le roè. I' ont dit: « Sir' mon roè, i' ont dit, si vous nous laisseriez pàsser la journée avec Ti-Jean, d'main matin, Ti-Jean, on vous promet qu'i' parl'ra't.

— Le roè di' oui! »

Le roè lés fait rentrer dans la chamb'e, p'i' i' bârr' la porte, p'i' i' faut qu'i's pàs'nt la nuit' avec Ti-Jean dans la chamb'e. Mé', l' lend'main matin, i' s'ra' s'pposé d' parler. Mé', l' lend'main matin, quant' le roè s'en vient rouvrir la porte, Ti-Jean parl' pâ' encôre. Le roè dit, i' dit: « Vous allé' êt' pendus tou' 'és deux! » P'is c'tait deux beaux princes. Lés prince' ont dit: « Écoutez, Sir' mon roè, dennez-nou' enn' chance. On vâ aller fére in tour de voéture avec lui. I' y â 'ien qu'en allant fére in tour de voéture avec lui qu'on vâ l' fér' parler. Sans çâ, i' parl'râ' pàs, mé', en f'sant l' tour de voéture avec lui, i' vâ parler.

— Le roè di' oui! »

Fa' att'lé' in cârross' p'i' i' 'és fa' embarquer d'dans p'i' i' 'és envoeill' fére in tour de voéture avec Ti-Jean.

Mé', quand i's sont rendus pàs mal éloègnés du château, i' ont dit: « Toé, tu vâs parler! Tu vâs parlé' ou b'e' don tu vâs mourir », à Ti-Jean. Mé', Ti-Jean, i' parl' pàs, lui. Ils l' batte' à la mort ques'ment, lâ, tou' 'és deu' 'és aut's, pour(e) l' fér' parler.

P'is Ti-Jean parl' pàs. I' 'n â in qui gu'i ôt' son mouchoèr d' dans sa poche, p'i' il l' met dans sa poche à lui, p'i' i's par'nt p'i' i's s' sauvent. Là, i's laiss'nt la voétur' là avec Ti-Jean, p'i' i's s' sauv'nt pour pâ' êt' pendus, eux aut'es, là.

I's s'en vienn'nt dans la place de v-où c' que la princesse était. Mé', 'a l' charcha't depuis qu'i' éta't parti, la princesse, là, lui. Ça f'sait ques'men in an, là, qu'i' était parti, là, lui, p'is la princesse 'a l' charcha't partout, p'i' 'a savait pâ' où c' qu'i' ètè' allé, là, elle.

C' fa't qu' lés deux gârs, là, 'és aut'es, cés deux princ's-lâ, i's s'en vienn'nt dan in hôtel, là, p'i' i's sont apras prendre un coup, p'i' i's s'adenne' à parler d' la princesse, là, son prince ést perdu. P'i' i' avè' in gârs qu'ètè' aux noces, un princ' qu'èté' aux noces p'i' i' voét l' mouchoèr dans la poch' du gârs, p'i' i' r'connâit l' mouchoèr, qu' c'ést l' mouchoèr que la princesse avait denné à Ti-Jean l' poèssognier, çâ.

I' pârt p'i' i' s'en vâ trouvé' 'a princesse, p'i' i' gu'i dit çâ. I' dit: « Si vous voulé' avoèr dés novell's de Ti-Jean, là, i' dit, allez voèr cés gârs-lâ; i's sont à l'hôtel, là, apras prend'e in coup. Ça a d' l'air à êt' deux prince' ou deux gârs, i' dit, qui sont b'en mis, p'i' i' dit, i' ont d' l'air à avoèr l' mouchoèr dans sés poches. Ça a d' l'air à êt'e l' mouchoèr que vous gu'i avez denné, bell' princesse, l' soèr de vos noces.

— 'A dit, oui? »

'A fait gréyé² enn' voétur' vit'ment p'i' 'a gu'y vâ. P'i' alle arrive aux gârs, p'i' 'a gu'ieux ôt' c' mouchoèr-lâ d' dans sa poche, p'i' 'a le r'gârde. 'A r'connâit c' mouchoèr-lâ. 'A dit: « Où c' que vous avez mis c't homm'-là, vous aut'es? P'i' où c' que c't homm'-là ést, lui? Comment ça s' fait vous avez c' mouchoèr-lâ dans vos poches? »

Lâ, i's gu'i cont'nt çâ, eux aut'es, qu'i' éta' engagé su' in roè, qu'i' travaill' pour in roè. P'is le roè, là, i' parl' p'us, c't homm'-là. P'is le roè, là, i' fait v'nir du mond' pour le fér' parler. C't-i' [celui]-là qui vâ l' fér' parler, i' vâ avoèr la couronn' p'is la princesse en marguiage, dés princ's qui vâ l' fér' parler. P'is lés princesses, n'importe qui, tout ést admis. Ceux-lâ qui l' font pàs parler, i's sont pendu' au côté du château.

— Oué? »

'A s' greille, là, ell' p'i' 'a gu'y vâ. On vâ dir' qu'alle arriv' là, l' soèr, là, p'i' 'a d'mand' pour voèr Ti-Jean. L' prince [roi] gu'i mont' Ti-Jean. P'i' 'a d'i parle: « Ti-Jean! Tout çâ. T'és mon mari! » Mé', Ti-Jean, pâ' in mot, parl' pàs.

'A di' au roè, 'a dit: « Sir' mon roè, 'a dit, moé, j' su's capab' de l' fér' parler. 'A dit, m'âs pâsser la nuit' avec, p'is d'main matin, 'a dit, j' vous répons qu'i' parl'râ!

— I' dit, si vous parlez pàs [s'il ne parle pas], bell' princesse, i' dit, vous êt's pendue, i' dit, écite à la port' du château... si i' parl' pàs!

2. Gréyer: Préparer, organiser.

— 'A dit, je vous garantis qu'i' vâ parler, d'main matin!»

'A pâss' la nuit' avecque l' prince, [Ti-Jean] mé', i' parl' pâs, l' prince. 'A asseille à l' fér' parler p'is tout çâ, p'i' i' ést rendu à six heures. «Heill' Ti-Jean!»

I' ést rendu à six heures, p'is Ti-Jean â pâ' encôr' parlé. 'A dit: «Ti-Jean, 'a dit, j' perds la vie, 'a dit, par ta faute. 'A dit, tu parles, p'is t' âs déjà parlé, p'is tu veux p'us parler. 'A dit, s' tu m' fa's pard' la vie par ta faute, 'a dit, j' su's pendue, à matin, à neuf heure' à la port' du château!» Mé', Ti-Jean parl' pâs.

À sept heures, le roè s'en vient rouvrir la porte. Ti-Jean parl' pâs. I' sort la princesse et p'is l'emmèn' dan enn' sall' pour attend' l'exécution. À neuf heur's moins dix, i's s'en vienn'nt prend' la princess' p'i' i's la mont'nt su' l'échafaud, p'i' 'a dit: «C'est mon mari, p'i' i' a te'jours parlé, p'i' i' veut p'us parler, i' veut que j' me... soeille... que j' meure.» Et p'is tout çâ, mé', Ti-Jean parl' pâs. I' câll [call]³(e) l' bourreau pour s'en aller tirer su' 'a cord' pour fér' partir la potence, p'is Ti-Jean lâche in cri, i' dit: «Pendez-la pâs!»

I' été't juss' neuf heures, p'i' i' ava't promis çâ à... d'arrêté' à neuf heure', enn' tell' journée, lui, p'is c'té't juss' la journée, çâ, à neuf heures du matin. Oué! Ça f'sè' in an à neuf heur's du matin, lâ, qu'i' avait promis çâ. C' fait qu' lâ, son heure été' expirée, i' dit: «Pendez-la pâs!»

Lâ, 'a a voulu couché' avec lui t'ut suite apras çâ!

3. Call [to] (angl.): Demander, faire venir.

12 — UN LOUP-GAROU DÉLIVRÉ

Légende racontée le 4 avril 1973 à Rimouski, Québec, par Soeur Eugénie Miville (79 ans), native de Cap-Chat, Gaspésie. Elle a appris cette légende de son grand-père, Antoine Miville.

Enregistrement no 3800.

Je tiens le récit suivant de mon grand-père. Mon grand-père se nommait Antoine Miville. Il est mort à l'âge de quatre-vingt-deux ans, en 1920.

J'avais à peine cinq ans, en l'année 1919, quand j'ai entendu mon grand-père me raconter ce fait, un soir d'hier. Au temps pascal, il me racontait que les hommes et les femmes qui ne faisaient pas leurs Pâques se changeaient en loups-garous.

Que faisaient donc les loups-garous? Ils couraient partout, s'emparant des enfants qu'ils trouvaient sur leur route. Ces êtres métamorphosés étaient féroces pour les humains.

Pour leur rendre leur forme naturelle, il fallait les frapper avec un couteau. Le sang qui coulait de la blessure avait le don de les délivrer. À ce sujet, voici une petite chanson qui nous faisait frémir de terreur. Une nuit, trois petits garçons se perdirent dans les grands chênes...

« Tout à coup dans les noirs buissons
On entendit les bruits de chaîne.
Hou, ou, ou!
Hou, ou, ou!
C'était la voix du loup-garou.
Hou, ou, ou!
Hou, ou, ou!
C'était la voix du loup-garou.

Le premier s'enfuit tout tremblant
Le second monta sur un chêne
Mais, hélas! le troisième enfant
Fut pris et dévoré sans peine
Hou! ou, ou!

Hou! ou, ou!
 Faisait la voix du loup-garou
 Hou! ou, ou!
 Hou! ou, ou!
 Faisait la voix du loup-garou.»

«C'est la voix du loup-garou...»

«C'est la voix du loup-garou...»

«C'est la voix du loup-garou...»

«C'est la voix du loup-garou...»

«Tout à coup dans les bois
 On entendit les bruits de chaînes
 Hou, ou, ou!
 Hou, ou, ou!
 C'était la voix du loup-garou
 Hou, ou, ou!
 Hou, ou, ou!
 C'était la voix du loup-garou
 Le premier à crier tout tremblant
 Le second monta sur un chêne
 Mais hélas le troisième sauta
 Les trois se dévot sans peine
 Hou! ou, ou!

13 — CHASSE-GALERIE

Légende racontée en avril 1973 par Soeur Eugénie Miville (79 ans) de Rimouski. Elle a appris ce récit de son grand-père, Antoine Miville, vers 1899.

Enregistrement no 3801.

La chasse-galerie, grand-père Antoine prétend en avoir vu passer une, lui. C'était un soir où il y avait beaucoup de marionnettes dansantes, au firmament. Les marionnettes... des aurores boréales. Il ne faisait ni clair ni obscur. « Tout à coup, raconte grand-père, j'entends des chants dans les airs. Je lève ma tête et j'aperçois un canot rempli de monde qui chante à tue-tête : « En roulant ma boule roulant ». Le canot semblait voler dans les airs. Hommes et femmes qui l'occupaient étaient debout et chantaient : « À Saint-Malo beau port de mer. À Saint-Malo beau port de mer... »

Pas moyen de les reconnaître. L'embarcation filait trop vite. » Pour participer à une chasse-galerie, il fallait remplir certaines conditions : ne porter ni scapulaire, ni médailles bénies, encore moins le chapelet. Il ne fallait ni prières, ni signes religieux ; enfin, il fallait vouloir et ne pas avoir peur. Les canots de la chasse-galerie présageaient-ils les avions ? Je ne crois pas. Car la chasse-galerie est une légende inventée dans les chantiers.

Beaucoup de jeunes gens s'ennuyaient de leur belle et voulaient aller la visiter. Ils ont créé alors cette histoire de toute pièce et nous en conservons le souvenir pour en enrichir notre folklore.

Il est en, ou
Il est en, ou
Il est en, ou
Il est en, ou

13 — CHASSE-GALERIE

Légende racontée en 1923 par Jean Eugène Millaud (79 ans) de Béziers. Elle a inspiré ce récit de son grand-père, Antoine Millaud, vers 1899.

Bourgeois n° 3801.

La chasse-galerie, grand-père Antoine prétend en avoir vu passer une, un soir où il y avait beaucoup de marionnettes dansantes, au bâtiment. Les marionnettes... des marionnettes... il ne faisait ni clair ni obscur. « Tout à coup, l'écume grande... j'entends des chants dans les airs. Je lève ma tête et j'aperçois un canot rempli de monde qui chante à tue-tête; « En roulant nos boules rouges... La canot semblait voler dans les airs. Hommes et femmes qui l'occupaient étaient debout et chantaient: « A Saint-Malo beau port de mer. A Saint-Malo beau port de mer... »

Pas moyen de les reconnaître. L'ambassadeur était trop vite. Pour participer à une chasse-galerie, il fallait remplir certaines conditions: ne porter ni spectacles, ni médailles, ni croix, ni rien de ce genre. Il ne fallait ni prières, ni signes religieux; enfin, il fallait vouloir et ne pas avoir peur. Les canots de la chasse-galerie poursuivaient-ils les avares? Je ne crois pas. Car la chasse-galerie est une légende inventée dans les châteaux.

Beaucoup de jeunes gens s'emparent de leur belle et veulent aller la visiter. Ils ont créé alors cette histoire de toute pièce et sont en conséquence le meilleur pour en enrichir notre folklore.

15 — UNE PEUR CAUSÉE PAR LES WINDIGOS PAR UN REVENANT

Légende racontée en avril 1973 par Soeur Eugénie Miville (79 ans) de Rimouski. Elle a appris ce récit de son grand-père, Antoine Miville, vers 1899.

Enregistrement no 3802.

Mon grand-père Antoine, doué d'une imagination féconde n'était jamais à court de moyens pour tranquilliser ses petits-enfants bruyants à souhait. Qui de nous n'a pas tremblé en entendant parler des Windigos? Nous n'osions plus donner les yeux dans les fenêtres tant on craignait d'en apercevoir quelques-uns!

En apercevoir; une manière de parler! Le conteur nous représentait les Windigos comme des géants dont on n'apercevait que les jamb's, quand ils passaient devant les fenêtres. Ils étaient féroces, vivaient généralement dans les forêts épaisses, et se rendaient dans les villages habités quand ils avaient besoin de nourriture. En forêt, ils dévoraient tout, saignant, disait-on, chevreuils, orignaux, caribous. Les petites bêtes des bois leur paraissaient des fourmis. Qui sait? Ils mangeaient peut-être des hommes imprudents égarés dans leurs parages, ou encore des enfants désobéissants et difficiles, quand ils en avaient sous leurs énormes mains.

Vous figurez-vous l'effet produit sur des fillettes et des garçonnetts exubérants par nature? Nous tremblions de voir passer les jambes de ces monstres en face de la fenêtre et n'osions à peine lever les yeux. Il aurait été facile d'entendre voler une mouche pendant le récit. Comme je l'ai déjà dit, notre sommeil n'en était pourtant pas troublé. Le matin, nous étions aussi turbulents que la veille, ne songeant nullement aux légendaires Windigos, ayant oublié, dans le sommeil, que nous étions assez dissipés pour être mangés tout crus par ces géants de la légende.

Dans le même établissement, un soir, quelques jeunes filles, voulant visiter le cimetière situé non loin de là, eurent la peur de leur vie. En s'approchant des tertres aux lesquels dormaient les défunts, elles entendirent des voix murmurer le « De Profundis ».

Or, ces voix venaient de la terre. Les jeunes filles, prises de panique, s'enfuyèrent à la maison raconter ce qu'elles avaient entendu. Ces voix venaient-elles vraiment des tombeaux? Étaient-elles celles de féroces créatures dans le bosquet dominant le cimetière? Questions qui restèrent sans réponse jusqu'à ce que lumière se fasse, quelque jour! Mais il semble que ce jour-là soit encore loin.

14 — LES WINDIGOS

Légende recueillie en 1871 par Zora Eugénie Miller (79 ans) de Rimouski. Elle a rapporté ce récit de son grand-père, Antoine Miller, vers 1825.

Enregistré au S.M.S.

Mon grand-père Antoine, dans d'une imagination libre n'était jamais à court de moyens pour tranquilliser ses petits-enfants craintifs à souhait. Qui de nous n'a pas tremblé en attendant l'arrivée des Windigos? Nous n'avons plus depuis les yeux dans les ténèbres que en craignant d'en apercevoir quelques uns!

En apercevoir, une manière de parler! Le conteur nous représentait les Windigos comme des êtres dont on n'apercevait que les jambes, quand ils passaient devant les tentes. Ils étaient noirs, vivants éboulés dans les forêts épaisses, et se retiraient dans les villages isolés quand ils avaient besoin de nourriture. En forêt, ils devenaient tout, serpent, hérisson, chevreuille, corbeau, etc. Les Indes savaient des fois leur passage des forêts. Qui sait? Ils mangent peut-être des hommes importants des fois dans leurs parages, ou encore des enfants débilement et difficilement quand ils en avaient sous leurs tentes maigres.

Vous figurez-vous l'effet produit sur les filles et les garçons existants par nature? Nous tentions de voir passer les jambes de ces monstres en face de la tenture et n'osions à peine lever les yeux. Il aurait été facile d'entrevoir voler une manche pendant le récit. Comme je l'ai déjà dit, nous sommes à un état certain pas trouble. Les Indes nous racontaient aussi en attendant que la veuille, se soulevant nullement aux légendaires Windigos, ayant oublié, dans le sommeil, que nous étions avec des esprits pour que mangés tout crus par ces êtres de la légende.

15 — UNE PEUR CAUSÉE À UNE MALADE PAR UN REVENANT

Légende racontée en avril 1973 par Soeur Eugénie Miville (79 ans) de Rimouski. Elle a appris ce récit de son grand-père, Antoine Miville, vers 1899.

Enregistrement no 3803.

Voulez-vous encore des peurs? En voici une autre qui a été vécue par une personne digne de foi.

Dans une maison où l'on soignait malades et convalescents, une personne d'âge mûr s'était vu assigner la chambre soixante-neuf, située au rez-de-chaussée. Ce local semblait souvent privé d'occupants. Mais, la convalescente à qui il fut assigné, ne s'en formalisa pas pour si peu. Il lui fallait guérir à tout prix. Dans quel endroit? Peu lui importait!

Un soir, s'étant mise au lit de bonne heure, elle ne parvenait pas à s'endormir. Vers neuf heures, la porte s'ouvrit toute seule, un être invisible entra, marcha jusqu'au lit, en prit possession, écrasant presque l'infortunée qui y était déjà. Effrayée, la femme se met à crier et à gémir, mais personne ne semblait l'entendre. À la fin, l'être mystérieux partit. La porte se referma seule comme elle s'était ouverte. La nuit ne fut pas des plus confortables, vous le devinez sans peine. Le matin, la convalescente, racontant à l'infirmière l'étrange aventure qui lui était arrivée, s'entend dire: « Très bien! Tout cela a assez duré. D'autres personnes qui ont occupé cette chambre m'ont raconté des faits analogues. Vous sachant très brave, j'ai voulu vous faire subir un test. Je m'aperçois que celles qui vous ont précédée ne rêvaient pas. Tout cela va finir! »

Dans la journée, l'infirmière chargée des malades fit venir un prêtre de grande vertu qui bénit la chambre. Il resta longtemps pour prier. Et ce fut fini. Personne ne se plaignit plus, car rien d'insolite ne s'y produisit par la suite.

Dans le même établissement, un soir, quelques jeunes filles, voulant visiter le cimetière situé non loin de là, eurent la peur de leur vie. En s'approchant des tertres sous lesquels dormaient les défunts, elles entendirent des voix murmurer le « De Profundis ».

Or, ces voix sortaient de la terre. Les jeunes filles, prises de panique, s'enfuirent à la maison raconter ce qu'elles avaient entendu. Ces voix venaient-elles vraiment des tombeaux? Étaient-elles celles de farceurs cachés dans le bosquet dominant le cimetière? Questions qui resteront sans réponse jusqu'à ce que lumière se fasse, quelque jour! Mais il semble que ce jour-là soit encore loin.

IS — UNE PEUR CAUSÉE À UNE MALADE PAR UN REVENUANT

Épisodes racontés en avril 1975 par deux sœurs jumelles (29 ans) de Rimouski. Elle a éprouvé ce récit de son grand père, Antoine Jérome, vers 1899. Paragraphe no 3803.

Voilà, vous autres, des peurs? En voici une autre qui a été vécue par une personne digne de l'être.

Dans une maison où l'on soignait tuberculeux et convalescents, une personne d'âge mûr s'était vu assigner la chambre suivante, située au rez-de-chaussée. Ce local semblait souvent privé d'occupants. Mais, la convalescente à qui il fut assigné, ne s'en rendait pas compte. Il lui fallait guérir à tout prix. Dans quel endroit? Pas lui importait!

Un soir, s'étant mise au lit de bonne heure, elle ne parvenait pas à s'endormir. Vers neuf heures, la porte s'ouvrit toute seule, un être invisible entra, marcha jusqu'au lit, en prit possession, écartant presque l'indienne qui y était déjà étendue. Il ferma sa porte à clé et à peine, mais personne ne semblait l'entendre. À la fin, l'être mystérieux partit. La porte se referma seule comme elle s'était ouverte. La nuit ne fut pas des plus confortables, vous le devinez sans peine. Le matin, la convalescente, racontant à l'infirmière l'étrange aventure qui lui était arrivée, entendit dire: « Très bien! Tout cela n'est que de la fantaisie. D'autres personnes qui ont occupé cette chambre m'ont raconté des faits analogues. Vous sachiez très bien, j'ai voulu vous faire subir un test. Je m'aperçois que celles qui vous ont précédée ne rêvent pas. Tout cela va finir! »

Dans la journée, l'infirmière chargée des malades fit venir un prêtre de grande vertu qui bénit la chambre. Il resta quelques jours priant. Et ce fut fini. Personne ne se plaignit plus, car rien d'insolite ne s'y produisit par la suite.

Dans le même établissement, un soir, quelques jeunes filles, voulant visiter le cimetière situé non loin de là, eurent la peur de leur vie. On s'aperçut que des ténés sous lesquels dormaient les défunts, elles entraînaient des voix murmurant le « De Profundis ».

Or, ces voix sortaient de la terre. Les jeunes filles, prises de panique, s'enfuyaient à la maison rassurées ce qu'elles avaient entendu. Ces voix venaient-elles vraiment des tombeaux? Étaient-elles celles de faiseurs cachés dans le boudoir écoutant la cliente? Questions qui restent sans réponse jusqu'à ce que lumière se fasse, quelques jours! Mais il semble que ce jour-là soit encore loin.

16 — HISTOIRE DE REVENANT

Histoire racontée en avril 1973 par Soeur Eugénie Miville (79 ans), à Rimouski. Soeur Miville est native de Cap-Chat, Gaspésie.

Enregistrement no 3804.

En voici encore une autre. Elle date de dix-neuf cent treize. Celles qui ont été les témoins vivent encore et n'ont jamais pu l'oublier.

Deux institutrices résidaient dans une école, en dehors de leur paroisse. On leur avait dit que cette maison était hantée, mais, elles en riaient toutes les deux. L'une avait dix-huit ans l'autre, sa sœur aînée, en avait vingt-six.

Un soir d'hiver, après avoir éteint leur lampe à pétrole — il n'y avait pas d'électricité dans cette paroisse — la plus jeune des deux sœurs, déjà endormie, est éveillée par des forces invisibles qui tirent ses draps aux quatre coins du lit. Elle croit rêver encore, mais ne pouvant dormir à cause de cet étrange manège, elle appelle sa sœur aînée couchée dans l'autre lit. « Marie! Marie, j'ai peur! » La lampe ne tarde pas à s'allumer.

Brusquement, le phénomène cessa. Aussitôt la lampe éteinte, l'histoire recommence. La jeune fille, nerveuse, crie à son aînée, cette fois, l'appelle près d'elle. Alors, toutes deux entendent un bruit de papier déchiré avec rage, comme si un millier de souris avaient fourragé dans une bibliothèque. Pendant que du côté où se repose la plus jeune, les draps sont toujours retirés de plus belle. Que faire? La sœur aînée, voulant en avoir le cœur net, allume de nouveau la lampe, regarde derrière la malle d'où paraissait venir le bruit du papier, soulève le couvercle... Rien! rien! rien! Encore une fois, la lumière s'éteint. Le charivari recommence de plus belle et paraît venir, cette fois, du deuxième étage. Car il faut vous dire que la Classe Modèle était à l'étage supérieur et l'Élémentaire était en bas. Entre cette dernière salle de classe et celle occupée par les institutrices, il y avait in gros poêle à deux ponts entouré de feuilles de tôle pour l'isoler du mur. La grande sœur n'y tient plus. De nouveau, la lumière se fait et voilà les deux jeunes filles parties à la recherche du revenant.

Tout est visité, tous les coins et recoins, au premier comme au deuxième, y passent. Toutes deux reviennent un peu plus rassurées, quand, à peine entrées dans l'appartement qui leur servait... qui leur sert de salle à manger, un énorme coup frappé dans la tôle

fait plier le métal entourant le poêle ! Cette fois, toutes les deux, blêmes de peur, rentrent dans leur chambre à coucher et en barricadent la porte. Elles ne dorment point, cette nuit-là.

Le jour suivant, l'aînée fait part de la chose au curé de la paroisse. Il ne dit rien, mais se rend bénir la maison. Marie fait chanter une grand-messe, et après deux nuits passées au presbytère, les deux institutrices purent enfin demeurer chez elles. Le charivari avait cessé pour toujours. Elles ont appris, par la suite, que des personnes assez peu recommandables les avaient précédées dans cette vieille maison, depuis longtemps déjà, et beaucoup de petites maîtresses d'école y avaient eu également peur. Cette espèce de drame effrayant se passa au cours des années dix-neuf cent douze, dix-neuf cent treize. Il y a donc de cela soixante ans. Non seulement le souvenir n'en est pas effacé, mais celles qui ont vécu ce drame macabre en ont encore des frissons. L'histoire est véridique, naturelle ou non. Les causes en sont toujours restées inconnues.

17 — UNE MAISON HANTÉE

Légende raconté en avril 1973 par Soeur Eugénie Miville (79 ans) de Rimouski, native de Cap-Chat, Gaspésie.

Enregistrement no 3805.

Ce que je vais raconter c'est l'histoire d'une maison abandonnée dans un coquet village gaspésien. On disait tant de choses à propos de cette maison que le tout est passé à l'état de légende. Aujourd'hui, âgée de soixante-dix-neuf ans, je vous livre les souvenirs incrustés dans ma mémoire. Parce que j'ai eu peur, autrefois.

Le long du littoral du fleuve se voyait une vieille maison abandonnée depuis longtemps par son propriétaire, sans doute comme bien d'autres, émigré aux États-Unis. La mesure jamais repeinte, était devenue très noire. Pour comble d'infortune, plusieurs carreaux cassés avaient été remplacés par de vieux bouts de planches mal jointes, ce qui donnait à la maison un aspect sinistre. Or, une belle terre s'étendait bien loin de l'habitation. Beaucoup de personnes faisaient paître leurs animaux. Les enfants, que leurs parents envoyaient dans les parages de la maison noire, n'étaient jamais rassurés. Que racontait-on à ce sujet? Oh! des histoires plus terrifiantes les unes que les autres. Ils disaient, par exemple, qu'il s'y tenait des bals étranges durant les nuits d'été, surtout au clair de lune. Si quelques audacieux pénétraient au rez-de-chaussée, les danseurs nocturnes, toujours invisibles pour les vivants, dansaient au second étage. S'ils voulaient se rendre compte d'une présence en haut, les mystérieux danseurs continuaient leur sabbat au rez-de-chaussée. De plus, on apercevait souvent des lumières, la nuit; et cependant, on n'y voyait personne. Comme l'électricité brillait par son absence en ce temps-là, en Gaspésie, il était difficile d'imaginer un feu brillant provenant d'une lampe à pétrole. Vous comprenez que je n'ai jamais été témoin de ce que je viens de raconter au sujet de la maison noire. Libre à vous de la croire!

Cette maison délabrée faisait donc parler d'elle dans toute la paroisse. Son souvenir vivait surtout dans la mémoire des enfants dont elle faisait partie, alors. Quand il me fallait passer par là, même à seize ans, je longeais le bord du fleuve. Quelques-uns affirmaient encore qu'elle servait de refuge aux quêteux qui ne manquaient pas dans nos parages. La porte d'en avant semblait close, mais pouvait-on en dire autant de celle d'en arrière? Même les vaches, conduites au pâturage dans l'immense enclos, semblaient aussi apeurées

que les humains. Je me souviens que lorsque mon jeune frère et moi allions conduire ou chercher notre vache en cet endroit, nous la voyions hésiter pour entrer et courir pour sortir, aussitôt qu'elle nous voyait venir à cinq heures de l'après-midi. Nous fermions alors la barrière le plus vite possible et nous partions sans détourner la tête. Que s'est-il passé, au juste, au sujet de cette mesure abandonnée? Je ne saurais vous le dire. Nous avions peur, un point, c'est tout!

Et voici un fait véridique. À dix-sept ans, j'étais institutrice. Tous les lundis matin je partais de chez moi, traversais le vieux pont à arches rustiques et m'engageais bientôt sur la route conduisant à mon école. Le trajet était long, il me fallait passer devant la terrible maison noire, et j'étais seule. Un bon lundi, en m'approchant de l'épouvantail, j'entends des cris extraordinaires, des cris d'oiseaux affolés. Je lève les yeux vers l'enclos et qu'aperçois-je? Un aigle de respectable grosseur posé sur un piquet de la clôture. Autour de lui, des oiseaux fous de peur, magnétisés pour ainsi dire, par le regard de l'oiseau de proie, criaient leur défaite à tous les échos. Tout à coup, l'aigle m'aperçoit; ses yeux ardents se posent sur moi comme sur une proie convoitée. J'étais frêle, à cette époque, mais le courage ne me manquait pas. En cas de pluie, j'avais toujours un parapluie pour me rendre à mon travail. Alors, après avoir invoqué la Reine du Ciel, je m'imagine de me servir du parapluie en m'en faisant un moulinet autour de la tête. Dégagés des yeux de l'hypnotiseur, les oiseaux s'étaient-tus, un instant. Comme bien vous le pensez, je ne suis pas restée sur place. Allongeant le pas, je parvins à quitter cet endroit désert et j'entrai dans la première maison rencontrée sur ma route. C'était celle d'un chasseur. Chargeant immédiatement son arme à feu, il courut à l'endroit désigné, tout juste pour contempler dans les airs l'aigle royal déjà envolé. Les pauvres oiseaux, de nouveau en liberté, avaient fui ces terribles parages. On m'a dit que l'aigle avait été abattu à l'autre bout du village et que la longueur de ses ailes avait surpris les chasseurs. Avait-il dévoré les moutons? Avait-il fait quelque tort à certains cultivateurs? je ne saurais le dire.

Et qu'est devenue la maison noire? Je l'ignore. Quand je revois les lieux de mon enfance, j'oublie toujours de m'assurer si la maison noire est ou non démolie.

Quoi qu'il en soit, elle nous a beaucoup effrayés, au début du vingtième siècle, non seulement les enfants, mais encore les grandes personnes!

18 — APPARITION D'UN PRÊTRE

Légende racontée en avril 1973 par Soeur Eugénie Miville (79 ans), native de Cap-Chat, Gaspésie. Elle a entendu son grand-père, Antoine Miville, raconter cette légende vers 1899.

Enregistrement no 3806.

Je tiens le récit suivant de mon grand-père. Mon grand-père se nommait Antoine Miville. Il est mort à l'âge de quatre-vingt-deux ans, en dix-neuf cent vingt. J'avais à peine cinq ans.

Quand j'ai entendu mon grand-père me raconter ce fait, un soir d'hiver, il semblait convaincu qu'il y avait quelque chose d'étrange, il avait vu quelque chose d'étrange. Oui! Dès l'âge de huit ans! Si bien convaincu qu'il n'avait pu l'oublier.

Son père, Joseph, avait quitté Saint-Roch-des-Aulnaies, comté de Kamouraska, pour s'établir dans la Gaspésie, presque inhabitée à cette époque. Non loin de la maison de mon arrière-grand-père, il y avait un bosquet de sapins où les enfants ne s'aventuraient jamais. Il y avait, paraît-il, des noyés enterrés en cet endroit. C'était assez pour éloigner les jeunes enfants et les faire frissonner, eux qui avaient été élevés dans un atmosphère de fantômes et d'apparitions plus ou moins effrayantes.

Un jour, le jeune Antoine s'amusa à regarder par la fenêtre. Tout à coup, que voit-il? Grand Dieu! Il voit émerger du milieu des sapins sombres une forme étrange. Les yeux agrandis par l'épouvante, le petit se rend compte qu'il s'agit d'un homme revêtu d'une longue robe blanche recouverte par un manteau orné de broderies dorées. À la place de la tête, le croirez-vous? L'enfant aperçoit quelque chose qui brille comme de l'or. Il n'a jamais vu d'objet semblable. On dirait un brillant soleil soutenu par un pied. Celui qui porte cette chose étrange appuyée sur ses épaules, avance lentement, comme avec respect. Il marche à la rivière non loin de là, revient et disparaît par où il est venu. Antoine, effrayé, raconte à ses parents ce qu'il vient d'apercevoir. Comme en tout pareil cas, on lui dit: « Ah! tu as rêvé! » D'autres: « Tu inventes cette histoire pour te rendre intéressant! » L'enfant se tait et tout tombe dans l'oubli. Mais lui, il n'oublie pas.

Quelques années plus tard, un prêtre itinérant se fixe à la paroisse. Quelle ne fut pas la joie de l'adolescent, en apercevant, sur l'autel de fortune, un ostensor semblable à celui qu'il avait vu sur les épaules du personnage mystérieux. Croyez-le ou non, mais

grand-père a dit qu'il l'avait vu. Il apprend alors le nom de l'objet qui l'avait tant intrigué. Il sait que le Seigneur Jésus vient s'offrir là à l'adoration des fidèles. Cependant, il existe un autre point d'interrogation. Pourquoi a-t-il vu l'ostensoir porté de façon si étrange par un homme sans tête? Êtes-vous capables de me répondre, mes amis? Le curé informé découvrit que quelques naufragés, dont un prêtre, avait été enterrés dans le bosquet avec ses compagnons. Et c'était sans doute ce prêtre qui venait annoncer à un jeune enfant que bientôt, eux aussi, ils auraient la messe et l'exposition du Seigneur sur leur pauvre autel.

Aux jours de mon enfance, le bosquet existait toujours de l'autre côté du vieux pont démoli maintenant. Chaque fois que nous passions par cet endroit pour aller cueillir fraises et framboises, nous pensions à cette histoire. J'ai su, depuis, que les noyés avaient été inhumés dans le cimetière par les soins du curé de la paroisse dont il était le chef.

19 — UN MORT MANIFESTE SA PRÉSENCE À L'APPEL DE SA MÈRE

Légende racontée en avril 1973, par Soeur Eugénie Miville (79 ans). Elle a appris ce récit de sa grand-mère paternelle (Miville).

Enregistrement no 3807.

Ma grand-mère paternelle est décédée à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, en avril dix-neuf cent quatorze. Elle aussi savait raconter des histoires. Quand mon grand-père n'était pas là, c'est elle qui se chargeait d'intéresser les enfants. Pour avoir la paix, elle rappelait dans son souvenir les peurs d'autrefois. « Grand-mère, racontez-nous une histoire de peur!

— Oui! Comme vous toussiez, vous boirez auparavant, un plein tombleur [tumbler]¹ de « Painkiller »². »

Or, il faut vous dire que le fameux Painkiller était à la mode pour guérir le rhume de cerveau et la toux de poitrine, surtout chez les enfants. Le « tombleur » était tout simplement un grand verre à anse. Le remède consistait en eau bouillante bien sucrée avec de la cassonade et quelques fois même de la mélasse à laquelle on ajoutait quelques gouttes de la médecine piquante, à souhait.

Quand la tribu des petits enfants avait bu, alors, grand-mère commençait: « Vous savez, autrefois j'avais une grande amie qui venait souvent me visiter. Dans ce temps-là, je demeurais encore à Cacouna ou à Rimouski. Dans ce dernier endroit, la seigneuresse Drapeau étant ma cousine, je m'y rendais fréquemment et c'est là que j'ai connu la dame dont je vous parle. Cette dame mariée avait un fils qui se nommait Henri. Mais comme elle prononçait mal, elle disait: « Henrè ».

Et là, je ne sais comment son fils mourut d'un accident. Le choc fut terrible. La pauvre femme faillit devenir folle. Tous les jours elle appelait son enfant, le suppliant de lui apparaître. « Henrè! Henrè! Henrè! » Dans sa cuisine, il y avait un ancien poêle à deux ponts, assez haut sur pattes.

1. *Tumbler* (angl.): Verre à bière, à eau.

2. *Painkiller*: Potion qui avait la vertu de réchauffer un malade.

Un soir qu'elle pleurait, elle aperçoit sur le poêle, son Henri qui battait du feu. Elle pensa mourir de frayeur, mais l'amour maternel l'emportant, elle lui dit : « Henri, est-ce toi? Henri, réponds-moi! » Mais le fantôme ne disait mot et continuait à battre le feu comme s'il n'avait rien entendu.

Plusieurs fois, la scène se renouvela. À la fin, n'y tenant plus, elle courut chez ma grand-mère pour lui raconter sa vision macabre. Il me semble encore entendre ma grand-maman imitant l'accent de la femme : « Je lui disais : Henrè, est-ce toi, Henrè? Parle-moi! Mot'! Mot'! Bats... Bats du feu sur le poêle! Arrête, arrête, disait-elle, en pleurant. »

Mais, Henri n'a jamais répondu à celle-ci. J'ignore la suite de l'histoire. Peut-être est-elle cachée quelque part, sous les ombres de ma mémoire. Peut-être! Presque octogénaire... mais ce que je sais très bien, c'est que tous, nous regardions avec effroi le petit poêle que mon grand-père nommait plaisamment : « Criquette » pour voir si nous n'apercevions pas Henri battant du feu sur le poêle.

Qu'était, au juste, « battre du feu »? Je ne l'ai jamais su, mais il me reste toujours à la mémoire les récits effrayants entendus, les soirs d'hiver, autour d'un joli petit poêle dans une pièce éclairée faiblement par une lampe à pétrole. Avouez qu'il y avait beaucoup de poésie chez nos ancêtres. Leur imagination n'était jamais à court de récits propres à obtenir la tranquillité et l'attention chez leurs petits enfants tous bruyants pour la plupart.

Bonsoir!

21 — 20 — HISTOIRE D'UN REVENANT GERS

Histoire racontée en avril 1973 par Soeur Eugénie Miville (79 ans), originaire de Cap-Chat, Gaspésie.

Enregistrement no 3808.

Cette histoire étrange me vient d'une institutrice décédée en dix-neuf cent trente, à l'âge de quarante-quatre ans.

Dans une municipalité où la jeune fille enseignait, se passaient des choses étranges. Souvent des objets disparaissaient des maisons ou des granges sans que jamais l'on en entende parler. Or, il y avait à cet endroit une dame nommée Pulchine mais que ses voisins surnommaient La Poule. Les plus farceurs disaient: « Ah! oui, sans doute, La Poule! »

Mais peu importe pour notre histoire. Après la tonte des moutons, la Poule avait tricoté de fort jolies mitaines pour son mari. Lavées, pressées, les mitaines avaient été mises à sécher sur le foin, dans la grange. Or, il arriva que, le matin, les précieuses mitaines avaient disparu. Grand émoi chez sa propriétaire! Elle eut beau faire des enquêtes, chercher qui lui avait joué ce tour pendable, elle ne put jamais découvrir l'auteur du vol. Force lui fut donc de tricoter une autre paire de mitaines pour son homme.

Deux ans après, l'un de ses voisins mourut subitement. Tous ceux qui le connaissaient en furent affligés, mais comme il arrive aux autres défunts, à la longue, on l'oublia.

Un matin, La Poule, s'étant rendue à la grange pour soigner ses animaux, entendit un léger bruit sur la « tasserie. » On appelle ainsi l'endroit où l'on met le foin. Elle lève les yeux, mais n'aperçoit rien. « Ai-je rêvé? s'écrie-t-elle. On dirait qu'il y a quelqu'un là-haut! » Elle n'a pas fini son monologue intérieur qu'elle entend une voix suppliante lui dire: « La Poule, veux-tu me donner les mitaines que je t'ai volées? » En reconnaissant la voix de son deuxième voisin mort depuis deux ans environ, elle pensa mourir de frayeur. Dans son désarroi, elle cria: « Oui, oui, je te les donne, mais va-t'en! »

Elle sortit en courant, tant elle avait peur, et raconta à qui voulait l'entendre ce qui s'était passé.

C'est ainsi que l'histoire est arrivée jusqu'à moi. Est-elle vraie? Personne ne vous oblige à me croire!

Elle fut abasourdie par ces paroles, elle se leva et dit : « Mais, comment pouvez-vous dire cela ? » Elle se pencha vers elle et dit : « Mais, comment pouvez-vous dire cela ? » Elle se pencha vers elle et dit : « Mais, comment pouvez-vous dire cela ? »

20 - HISTOIRE D'UN REVENANT

Plusieurs fois, elle avait vu dans les yeux de son père une lueur étrange, une lueur qui semblait dire : « Tu ne sais rien de ce qui se passe dans la famille. » Elle avait voulu en savoir plus, mais elle n'avait jamais osé lui en parler. Elle avait peur de le décevoir, de le voir se fâcher. Elle avait peur de le voir se mettre à rire d'elle. Elle avait peur de le voir se mettre à lui dire : « Tu es une enfant, tu ne sais rien de ce qui se passe dans la famille. » Elle avait peur de le voir se mettre à lui dire : « Tu es une enfant, tu ne sais rien de ce qui se passe dans la famille. »

Elle avait peur de le voir se mettre à lui dire : « Tu es une enfant, tu ne sais rien de ce qui se passe dans la famille. » Elle avait peur de le voir se mettre à lui dire : « Tu es une enfant, tu ne sais rien de ce qui se passe dans la famille. » Elle avait peur de le voir se mettre à lui dire : « Tu es une enfant, tu ne sais rien de ce qui se passe dans la famille. » Elle avait peur de le voir se mettre à lui dire : « Tu es une enfant, tu ne sais rien de ce qui se passe dans la famille. » Elle avait peur de le voir se mettre à lui dire : « Tu es une enfant, tu ne sais rien de ce qui se passe dans la famille. »

Mais peu importe pour notre histoire. Après la mort de son père, elle avait peur de le voir se mettre à lui dire : « Tu es une enfant, tu ne sais rien de ce qui se passe dans la famille. » Elle avait peur de le voir se mettre à lui dire : « Tu es une enfant, tu ne sais rien de ce qui se passe dans la famille. » Elle avait peur de le voir se mettre à lui dire : « Tu es une enfant, tu ne sais rien de ce qui se passe dans la famille. » Elle avait peur de le voir se mettre à lui dire : « Tu es une enfant, tu ne sais rien de ce qui se passe dans la famille. »

Deux ans après, l'un de ses voisins mourut subitement. Tous ceux qui le connaissaient se firent alléger, mais comme il n'y avait pas de médecin à la maison, on l'oublia.

Un matin, la Poule, s'étant rendue à la grange pour soigner ses poulets, entendit un bruit dans la basse-cour. On appela ainsi l'endroit où l'on met le foin. Elle leva les yeux, mais n'aperçut rien. « Ai-je rêvé ? » se dit-elle. On dit qu'il y a quelque chose de bizarre dans la basse-cour. Elle n'a pas fait son monologue habituel qu'elle entend ses voix suppliantes lui dire : « La Poule, veux-tu me donner les restes que je t'ai volés ? » En reconnaissant la voix de son deuxième voisin mort depuis deux ans et demi, elle pensa mourir de frayeur. Dans son délire, elle cria : « Oui, oui, je te les donne, mais va-t'en ! »

Elle avait eu comme, tant elle avait peur, et raconta à qui voulait l'entendre ce qui s'était passé.

C'est ainsi que l'histoire est arrivée jusqu'à moi. Est-elle vraie ? Personne ne vous oblige à me croire !

21 — UN MARIN QUI TUAIT SES PASSAGERS

Histoire racontée en avril 1973 par Soeur Eugénie Miville (79 ans), native de Cap-Chat, Gaspésie. Elle a entendu conter cette histoire par un chasseur vers 1898 ou 1899.

Enregistrement no 3809.

Une histoire de chasseur! Celle-là date de mil-huit-cent-quatre-vingt-huit ou quatre-vingt-neuf, je ne sais trop. Un peu plus tôt, un peu plus tard, l'essentiel c'est qu'elle est véridique. Mon grand-père, grand chasseur devant le Seigneur, se rendait souvent jusqu'aux « shickchocs », nom local donné aux Alléghanys gaspésiennes. Parfois, il s'y rendait avec un marchand de l'endroit; parfois aussi, il y allait seul. Il connaissait monts et vallées depuis longtemps déjà.

Un soir de poudrerie, il s'égara dans la montagne. Inquiet, il marchait au hasard, quand il aperçut une cabane dissimulée sous les grands pins. Il frappe. Une voix rauque lui crie: « Entrez! » L'homme qui l'accueillait était seul. En un instant, grand-père s'aperçut que le visage de l'étranger lui inspirait le dégoût, sinon la crainte. Sale, la barbe longue, déguenillé, il n'avait rien d'attrayant. Dans la cabane, tout était en désordre; des tas de vieilles hardes traînaient à peu près dans tous les coins. Le plancher de la cambuse jamais lavé était dégoûtant; enfin il fallait bien faire... contre mauvaise fortune, bon cœur!

Mon grand-père s'assit sur le billot rustique servant de siège. « Hé! l'ami, lui dit l'étranger, pourquoi arrives-tu à cette heure? Tu es bien le premier à oser entrer chez moi!

— Je me suis égaré, reprend mon grand-père. Il fait une tempête. Quand j'ai aperçu votre cabane, je n'ai pas hésité un instant à frapper.

— Sois le bienvenu! As-tu soupé?

— J'ai des provisions dans mon sac, « reprend grand-père. Pour rien au monde, se dit-il, j'aurais voulu manger sa « bargoune! » Il ne s'était pas lavé les mains depuis un mois, au moins! »

Après le souper, où chacun mange de ce qu'il a, un coup d'œil au dehors révèle que la tempête fait encore rage. Pas moyen de partir! Il faut rester à la cabane malgré la répulsion qu'elle inspire.

Pendant toute la soirée, l'étranger parle de meurtre, de noyades au milieu du fleuve. Il semble complètement dominé par ces idées sinistres. À la fin, il ajoute, en s'adressant à son hôte de passage: «Tu peux t'estimer bien chanceux qu'il ne t'arrive pas le même sort, à toi, d'être seul chez moi, ce soir!»

Des lueurs sanglantes passent dans ses yeux glauques, en regardant grand-père. Ce dernier pense: «Je suis dans l'ancre d'un assassin! Tu ne dois dormir que d'un œil, ce soir, Antoine!» Heureusement qu'un fusil bien chargé était là, à portée de sa main! La nuit parut longue au pauvre Antoine. Mais comment sortir de là?

Le lendemain matin, la tempête s'étant calmée, il prit congé de l'inconnu, le remercia et s'enfuit le plus vite possible, dans la peur d'être poursuivi.

Et voici l'épilogue de l'histoire. Cet homme était le propriétaire d'une assez grande barge. Moyennant un prix convenu, il traversait les clients d'une rive à l'autre. Chose étrange, il n'en voulait qu'un seul à la fois, et l'on n'entendait plus jamais parler de celui qui avait mis les pieds dans la barge de la mort.

Le dernier meurtre commis par cet homme, durant la traversée du nord au sud, fut la goutte d'eau qui fit renverser le vase. On découvrit alors que cet homme, pendant la traversée, dévalisait son client, le tuait, le dépouillait de ses vêtements, gardait son argent et tout ce qu'il possédait sur lui. Combien en a-t-il ainsi tué ou noyé?

Si l'on se reporte au récit de grand-père, il aurait pu en tuer cinq ou six. Le dernier meurtre commis le fit suspecter par ses voisins et amis. C'était un homme [la victime] de grande qualité et il fut recherché par les siens. On alerta la police de Québec qui vint faire une enquête, et l'on découvrit au fond de la barge de l'homme, la valise, les vêtements, l'argent et la nourriture.

Lui, probablement, avait été jeté dans le fleuve, dépouillé de ses vêtements. Et qu'était-il arrivé à l'assassin, il fut pendu. Quelques années après, une jeune institutrice, faisant la surveillance, remarqua sur le plancher du corridor où elle se trouvait, des papiers épais. En lettres capitales, elle put lire: «Un tel, âgé de dix-huit ans, sera pendu!» Et l'institutrice frémit. Le jeune homme de dix-huit ans pendu pour meurtre était l'arrière-petit-fils de l'assassin qui avait failli tuer mon grand-père.

22 — UN NOËL GASPÉSIEN

Conte gaspésien raconté en avril 1973 par Soeur Eugénie Miville (79 ans). Elle a écrit ce conte pour un journal de Trois-Rivières, il y a quelques années.

Enregistrement no 3810.

Enfants, c'est une histoire gaspésienne que vous allez entendre raconter, une histoire triste à faire pleurer, mais combien belle aussi! Avez-vous vu la Gaspésie? Oui! Oh! que vous êtes heureux. Vos yeux sont alors remplis de clartés lumineuses et d'horizons grandissants. Sinon, suivez-moi! Je vous la ferai voir un peu dans sa majesté hivernale, lorsque le soleil miroite sur le fleuve immobile et glacé.

C'est au coquet village de Saint-Louis que nous nous rendrons en cette fête de Noël, dix-neuf cent... Les maisons sont toutes blanches de neige. C'est un silence solennel, un très vif scintillement d'étoiles sur le bleu profond du ciel. Au nord, s'étend la nappe immense du fleuve Saint-Laurent, au sud, un hérissément de masses gigantesques, les monts Notre-Dame qui projettent leurs ombres géantes sur l'étendue des neiges vierges.

Dans cette atmosphère pure et transparente, sous le ciel de saphir, illuminé d'un mince croissant de lune, tout est silence. Les anges n'ont pas encore entonné le Gloria in Excelsis. À la clarté lunaire, des groupes nombreux se rendent chez les voisins, tout près de l'église, en attendant le son de la cloche qui les appellera bientôt à l'office divin.

Dans la maison d'un robuste terrien, on jubile. Un chérubin, doux présent de Jésus, vient de faire son apparition sur la terre. Déjà ses grands yeux noirs sourient à la vie. « Qu'il est beau! soupire la mère.

— Ce sera un rude gars! » s'exclame le père, dans un légitime orgueil paternel.

Et les voilà s'extasiant devant le poupon joli. La première, la maman prend conscience de l'heure. « Allons! André, vite! Va réveiller les enfants pour la messe de minuit. Il est plus que temps de s'y rendre! Ils reviendront voir leur petit frère après la messe. Ce sera leur cadeau de Noël. »

En un clin d'œil tout le monde est debout, sauf la blonde Gisèle qui dort à poings fermés dans son petit lit. Les enfants sont joyeux. On leur a annoncé la bonne nouvelle. En attendant de presser le frerot dans leurs bras, ils courent sur le chemin neigeux aussi

vite qu'ils le peuvent; surtout Paul et Jacques qui doivent revêtir en cette grande nuit, la soutanelle rouge et le surplis de fine dentelle.

Enfin, les voici arrivés dans la sacristie, oui, dans la sacristie. Sous les regards sérieux du bon vicaire, les enfants de chœur sont là en deux rangées. Tous portent fièrement, et non sans une pointe de vanité, les blancs surplis dont les manches repoussées aux épaules sont retenues par un ruban rouge-feu. Paul et Jacques prennent vite leur place. C'est le temps d'entrer au chœur. Déjà on entonne: « Ça, Bergers, assemblons-nous...! » Tous les choristes reprennent ensemble le refrain, surtout qu'il ne s'agisse pas de manquer la mesure!

De son banc, mademoiselle Julie le foudroierait du regard. Songez-donc! Il y a au moins un grand mois qu'elle exerce le petit Ferdinand avec une patience angélique. Même en ce jour de fête, il y aurait de quoi se troubler en présence d'un tel fiasco! À l'intérieur de l'église, les arbres scintillent sous la lumière. Le sacristain s'est surpassé, cette année. Ne s'est-il pas avisé de fixer au-dessus de l'autel des beaux « noëls » en lettres d'or et de feu? Pareille chose ne s'est jamais vue dans ce village perdu de la Gaspésie!

Mais ce qui attire davantage les regards, c'est la crèche de l'Enfant-Jésus. Ne vous figurez pas une crèche de grande ville. Oh! non. Abrisée sous des sapins verts, c'est tout simplement une maisonnette de verre aux angles dorés. Sous cet abri transparent, un bel enfant blond repose sur la paille d'une minuscule couchette de forme antique. Pourquoi une couchette? Je l'ignore! Toujours est-il que l'originalité de cette étable lumineuse attire les petits et les grands. Et je connais beaucoup d'enfants qui demeurent comme en extase, des heures entières.

Mais l'office divin commence. Sous sa chasuble brodée d'or, le vieux pasteur célèbre le saint sacrifice avec onction et gravité. Au moment de la communion, tout le monde s'approche de la sainte table. André et ses enfants prennent part aussi à ce banquet divin. Tout excite à la dévotion. Alors, on entend une voix d'ange, une voix tendre: « Viens à nous, adorable messi...e... »

N'est-ce pas surprenant? C'est la voix de Louise, la fille d'Auguste Letendre. L'âme de la chanteuse passe dans cette mélodie si simple et si belle.

Enfin, la cérémonie s'achève. Les enfants retournent en hâte au logis pour embrasser le petit frère. La porte est à peine refermée que les voix claironnent par toute la maison. « Maman, est-il joli? Maman, comment le nommerons-nous? » Les demandes se font précipitées. Chacun, sans attendre la réponse, s'empare du frerot pour le baiser, et quand l'heureuse mère peut, à son tour, placer un mot: « Il s'appellera Jean-Noël, en l'honneur de l'enfant Jésus et de son cousin saint Jean. Et maintenant que vous avez embrassé votre petit frère, allez bien vite prendre votre chocolat, et montez dormir. Demain, ce sera le baptême de bébé! »

Couchés dans leur petit lit blanc, les enfants rêvent à la fête. Une multitude d'esprits célestes s'agitent autour de l'Enfant-Dieu. Se détachant d'un groupe compact, un angelot aux grands yeux noirs les regarde, leur sourit et finalement se joint à eux en disant:

« Je resterai quelque temps avec vous, puis je disparaîtrai ; et, un jour, vous me reverrez près de l'autel ! »

— C'est étrange. Comme ce joli chérubin ressemble à petit frère ! Sans ses ailes on dirait que c'est lui, mais pourquoi dit-il ces choses-là ? »

Il fait jour. Les enfants s'éveillent radieux. Les cloches carillonnent gaiement, annonçant la grand-messe. Toute la famille a bientôt déjeuné. Après une caresse au nouveau-venu, les bambins sont partis pour la messe. Seule Gisèle, trop petite pour assister aux offices, reste à la maison en compagnie de sa mère. La blondinette ignore l'événement de la nuit. « Maman, dit-elle de sa voix claire, le petit Jésus est-il venu ? »

— Oui, ma petite fille. Regarde ! Va dans le berceau et vois ce qu'il a apporté cette nuit ! »

Curieuse, la mignonne tête se penche : « Oh ! qu'il est beau, maman ! Et c'est à nous, bien à nous ? Personne ne nous le prendra ? »

— C'est à nous, ma Gisèle. Personne ne nous le prendra. L'Enfant-Jésus nous l'a donné. Vois ses jolies menottes roses. Ne le serre pas trop fort. Tu pourrais lui faire mal. Il ouvre les yeux, d'immenses yeux noirs, deux perles, ma petite fille ! Il faudra bien l'aimer, ton frerot, n'est-ce pas ? »

— Oh ! oui, maman ! répond l'enfant joyeuse et sincère. Je le bercerais aussi souvent que vous voudrez. Mais, si des méchants venaient le prendre... Il est si joli, si joli ! »

— Quelle idée, se disait la mère impressionnée. Cours vite à la porte recevoir ton papa et les autres qui reviennent ! »

Gisèle s'exécute sans se faire prier, tandis que la mère songe : « Est-ce un pressentiment qu'éprouve cette enfant innocente ? Mon Dieu ! j'ai peur ! Voyons ! Je suis folle ! Soyons tout à la reconnaissance et à la joie ! La Providence sait ce qu'Elle fait en nous dérobant l'avenir ! »

Noël passe vite dans un foyer chrétien, et quatre heures sonnent déjà à l'antique horloge. Couvert de broderie de la tête aux pieds, le nouveau-né fait son entrée dans l'Église du Christ. Sous le regard des parents et des amis, l'eau sainte le fait enfant de Dieu et de l'Église, héritier du Ciel, comme l'explique si bien le petit catéchisme. La marraine, accompagnée des frères et sœurs, le porte auprès de la crèche plus transparente que jamais, sous les lampions multicolores. Au nom de la maman chrétienne, elle offre le petit enfant de la terre à son gracieux frère du ciel. Gisèle est là, regardant la scène. Ses yeux vont du petit Jésus à Jean-Noël et de Jean-Noël au petit Jésus. Tout à coup elle s'écrie : « Voyez donc, l'enfant Jésus sourit à bébé et lui tend les bras ! » Le mignon visage de la fillette reflète la beauté de l'extase. Puis : « Jean-Noël va pleurer... beaucoup, beaucoup. Mais après, il sera heureux, heureux ! » On entend parler fort et les spectateurs muets d'étonnement ne pensent pas à la faire taire. Sa voix enfantine résonne sous les voûtes du saint lieu comme une annonce prophétique. Ému jusqu'au fond de l'âme, le père se

ressaisit pourtant et quitte l'église, pendant que dans l'air pur et glacial sous la coupole d'un lieu limpide, s'égrènent les sons joyeux des cloches.

Tous s'apprêtent à le remettre dans son berceau lorsque Gisèle s'amène et raconte candidement ce que lui a dit l'Enfant-Jésus. La pauvre maman pâlit. « Ma petite fille, dit-elle en frémissant, tu as dû rêver! Il n'arrivera rien à Jean-Noël, oublie cela! Maman ne veut plus te l'entendre dire! » La phrase est à peine achevée qu'un hurlement plaintif au-dessus de la fenêtre la glace de froid. Puis tout rentre dans le silence, le silence effrayant qui suit la peur.

Dans la suite, la pauvre mère devait se rappeler bien souvent le cri étrange, annonce de son malheur. Elle n'oubliera jamais le Noël de cette année-là.

Cinq ans sont passés. Jean-Noël est à présent un petit homme qui, habillé, saute, court, fait la joie de la maisonnée. Tout le monde l'aime. C'est le favori de la maman qui pourtant ne le gâte pas. Déjà grand pour son âge, ses mouvements sont pleins de grâce, des traits fins, des magnifiques yeux noirs laissent deviner une âme aimante et sensible. Pour le cher benjamin, les parents rêvent le sacerdoce et demandent souvent cette faveur à Dieu. Ti-Jean, lui, est pieux comme un ange à l'heure de la prière. Depuis longtemps il rêve de la soutane rouge et du surplis de dentelle; il veut servir à l'autel comme Paul et Jacques. Cinq ans, c'est bien jeune encore pour être enfant de chœur! Mais il est si gentil que monsieur le Curé a décidé de l'admettre, cette année, à Noël, puisqu'il aura six ans, ce jour-là. Et Ti-Jean est tout à la joie. Dans quelques jours, pensez donc, il sera assis non loin du célébrant pendant la messe! En attendant ce moment béni, le papa ne pouvant payer à sa famille le luxe de mets coûteux, va chercher tous les jours les oiseaux aquatiques au bord du fleuve. Oh! c'est toute une affaire que cette chasse! Sur la nappe neigeuse du Saint-Laurent, les oiseaux venus du nord s'abattent en grand nombre; parfois un vent fort disloque la glace mal jointe et dans ces étangs glacés s'entassent pigeons sauvages, pingouins vulgairement appelés petits bonhommes, oiseaux blancs au bec bizarre et Kakawis, (nom montagnais) ou sternes. Le premier, espèce de gros canard, le second, magnifique oiseau à la queue pointue et ouverte comme celle de l'hirondelle. Que cherchent-ils si loin du pôle, les pauvres petits? Je l'ignore! Peut-être quelques poissons montant à la surface et dont ils feront leur nourriture. Hélas ces lointains promeneurs ne se doutent pas qu'un ennemi les guette et que bientôt marinés, fricassés ou rôtis de mille manières, ils feront les délices de quelque chasseur, tandis que leur plumage aussi rare que joli, monté sur une carcasse de broche les fera revivre aux yeux émerveillés de ceux qui les verront.

Il faut avoir vu ces oiseaux sauvages empaillés avec autant d'ingéniosité que d'adresse pour se faire une idée de l'habileté des chasseurs gaspésiens d'autrefois.

Tout n'est pas rose dans ces excursions. Elles comportent parfois de véritables périls. Au moment propice, le Nemrod bien emmitouflé, fusil sur l'épaule, se cache derrière les énormes glaces et glaçons accumulés sur la grève, et là, il attend. À chaque décharge de l'arme à feu, quelques victimes restent dans la mare traîtresse. Il ne reste plus qu'à les repêcher. Lorsque les glaces ne sont pas entièrement prises, ce qui est fréquent avant

Noël dans la Gaspésie, un canot devient indispensable pour attraper le gibier. Mais le danger est grand. Qu'un coup de vent survienne, et la barque est emportée par le courant. C'est la mort au milieu de la nappe glacée. Blanc, mais combien froid linceul!

Cependant, je reviens à mon récit. L'avant-veille de Noël dix-neuf cent six, André dit à sa femme : « Marie, je vais chasser quelques pigeons sauvages pour le repas des fêtes ; ne sois pas inquiète !

— Papa, emmenez-moi, d'interrompre sitôt Jean-Noël.

— Tu es trop petit. Tu vas te geler, mon chéri ! disait sa mère en l'embrassant.

— Non, non, maman ! Je m'habillerai chaudement, et puis, papa ne gèle pas, lui. Je me blottirai près de son épaule, et tout ira bien ! »

Comment résister à une telle prière ? En hâte, la maman prépare force tartines, y joint le thé bien chaud dans le thermos, emmitoufle son petit Jean comme seule la vraie tendresse sait le faire, et voilà le papa et son fils partis pour la chasse.

Les autres enfants sont à l'école. Lorsqu'ils reviendront, ils auront le plaisir de contempler les beaux oiseaux de mer capturés par le père. « Surtout, André, sois prudent ! recommande Marie. Attention à Jean-Noël. Qu'il ne s'approche pas trop près du fusil ! J'ai tellement peur !

— Sois sans crainte, ma femme, et rentre vite, tu vas t'enrhumer. Nous reviendrons aussitôt que possible ! »

La tendre maman frissonne, mais en brave gaspésienne, elle repousse le sentiment étrange qui l'envahit. « Que je suis poltronne et surtout peu chrétienne ! se dit-elle. Allons, à l'ouvrage ! Tout doit reluire dans la maison pour Noël ! »

Et pendant que l'amour active ses bras, son mari s'éloigne, tenant par la main son Jean-Noël ravi de l'aventure. Là-bas, vers la grève entièrement recouverte de glace épaisse, c'est une féerie. Le soleil d'or miroite sur la surface polie de la nappe immaculée. Au loin, la croûte glacée n'est pas encore solide. L'eau se fait jour sous l'immense pont blanc. Que de jolis étangs n'aperçoit-on pas de distance en distance ? Les oiseaux aquatiques le savent, et semblent se plonger avec délices dans ces eaux glacées. À cet endroit du rivage se forme une baie minuscule. Un fort canot traîné là pour la capture du gibier attend patiemment le bon plaisir des chasseurs.

Dans une mare, au bord de la rive, les pigeons sauvages s'ébattent en liberté. Se croient-ils donc encore dans leur solitude polaire ? Hélas ! ils se trompent grandement. Ils recevront bientôt le coup mortel. Une détonation retentit. Plusieurs d'entre eux ne peuvent plus remonter vers le ciel. Un plomb cruel a fracassé leurs ailes blanches ou brunes. S'en emparer est chose facile. En un clin d'œil l'homme et l'enfant les ont atteints. Attachés par les pattes et jetés sur la grève. Jean-Noël bat des mains tant il est heureux.

Mais depuis quelques instants un oiseau magnifique, dont le plumage reflète les tons d'émeraude et d'or, attire l'attention du père. Sans prendre garde à la distance, sans

remarquer la brise qui s'élève, il s'aventure sur le canot avec son fils. Lentement, s'aidant d'une longue perche, il côtoie les bords de l'étang formé par l'eau non gelée à cet endroit. Laissant le petit dans la barque, il descend sur les glaçons mouvants. À tout prix, il lui faut cet oiseau polaire à l'étrange plumage ! Absorbé par son désir, il ne se rend pas compte que les glaces se disjoignent de plus en plus et que l'embarcation, poussée par le vent, s'en va à la dérive. Un coup de feu ! Enfin, il possède l'objet de ses désirs ! Mais, en levant les yeux, oh ! terreur ! il aperçoit son enfant, son petit Jean-Noël, loin, bien loin de lui, entraîné par un courant rapide au milieu des glaces qui menacent de le broyer. L'enfant semble avoir compris le danger. Debout, il tend les bras vers son père et appelle au secours. André se sent devenir fou. Oubliant sa sécurité personnelle, il court sur le pont mouvant qui lui sert d'asile, et saute habilement d'une glace à l'autre, essaie de se rapprocher de son malheureux enfant qui l'appelle en vain. Hélas ! l'impétuosité du courant l'éloigne de plus en plus de son fils chéri. Il comprend son impuissance et doit aussi songer à sa propre sécurité. La mort dans l'âme, luttant désespérément contre le danger qui le menace lui-même, il parvient cependant à regagner la rive, grâce à la longue perche à bout ferré qu'il tient en main. Mais son fils, son Jean-Noël ! La rafale, soudain plus intense, lui apporte l'écho des cris douloureux de son enfant. « Papa ! Papa ! » Ses yeux hagards aperçoivent le canot qui s'avance toujours dans la trouée des glaces. Un point noir sur l'immensité blanche marbrée de vert foncé. Puis, plus rien !

Un morne silence s'étend sur le lit fluvial rigide et glacé. Le visage crispé par la douleur, transi, le pauvre père remonte la berge fatale et regagne péniblement sa demeure. Dans les arbres dénudés qui bordent la route, le vent fait entendre des gémissements lugubres. Le soir tombe et tout se voile devant lui. Les oreilles du malheureux bourdonnent. Il croit entendre, dans le lointain, les cris désespérés de son fils. « Papa ! Papa ! » Son fusil, si léger au départ, l'écrase maintenant sous son poids. Il aperçoit sa demeure, son épouvante redouble, ses pieds sont presque figés au sol. Que dira-t-il tout à l'heure, lorsque sa femme l'interrogera au sujet de leur enfant ? Il prie, il pleure, il tremble. Rentré chez lui, il s'affale sur une chaise et sanglote comme un enfant.

La bonne Marie s'empresse autour de lui, puis soudain : « Jean-Noël ! Où est Jean-Noël ? » L'homme suffoqué la regarde sans rien dire. Les yeux agrandis par l'effroi, Marie se fait suppliante : « Mais, réponds donc, André ! Où as-tu laissé Jean-Noël ? » Courbé comme un criminel, en silence toujours, le malheureux entraîne sa femme au pied du crucifix et d'une voix entrecoupée de sanglots, il fait le récit de son malheur. D'un mot, il arrête la révolte prête à se faire jour sur ses lèvres : « Marie, soumets-toi ! Il l'a voulu, et puis, notre enfant n'est peut-être pas mort ! Dieu est tout-puissant. Prions et espérons toujours ! »

— N'essaie pas de me tromper. Il est mort ! Il est mort ! dit la mère en accents déchirants. Pâle, les yeux fixés, elle s'affaisse dans les bras de son mari en murmurant : « Mon Dieu ! rendez-moi mon fils ! »

Ce jour-là et les jours suivants, on pleure dans la maison du brave André. La maman est bien malade. Gisèle s'affaire autour d'elle et ne sait qu'inventer pour la soulager un

peu. C'est Noël. Personne ne songe à se réjouir, et la fillette moins que les autres. En compagnie de ses frères, elle se rend à la messe de minuit. Son bon petit cœur prie pour sa mère souffrante et pour son père. Que fera donc la courageuse enfant pour ramener le bonheur chez elle? Même à neuf ans, on peut comprendre la douleur et chercher à lui apporter remède. Avec quelle ferveur elle s'unit au saint sacrifice! Elle prie pour ses chers parents, pour Jean-Noël, le bien-aimé compagnon de ses jeux.

La messe terminée, pendant que les paysans s'engouffrent dans les portes de sortie, l'enfant se rend auprès de la crèche. Là, son cœur s'épanche dans celui du divin petit frère. Se souvient-elle de sa vision de jadis? Nul ne pourra le dire. Les lumières s'éteignent une à une, et la fillette est toujours là, absorbée dans la prière muette et sa douleur profonde. L'Enfant-Jésus lui sourit dans sa maison lumineuse. Ses yeux bleus fixent la petite fille avec plus d'amour. O prodige! Les lèvres roses s'entrouvent et laissent tomber ces mots plus suaves que le miel: «Gisèle, ne crains rien! Je veille sur Jean-Noël. Il est sauvé.

— Petit Jésus, cher petit Jésus! réplique la fillette dans son élan de joie. En retour, je te promets que je serai à toi pour toujours, lorsque Jean sera revenu dans les bras de maman!»

Au même instant, le sacristain, impatient de voir se prolonger une prière qui retarde son réveillon, touche l'enfant à l'épaule: «Allons, il est temps de sortir, si tu ne veux pas coucher ici!»

Obéissante, Gisèle s'arrache aux douceurs du divin colloque et rentre chez elle, le front illuminé. «Qu'as-tu?» demande sa mère. La candide enfant se penche vers elle, dépose sur la pâle et triste figure, un long baiser. Puis tout bas, bien bas, à l'oreille maternelle: «Consolez-vous, maman! Un jour, vous reverrez Jean-Noël. Jésus me l'a dit!»

Interdite, Marie regarde les yeux purs de sa fille. Une lueur d'espoir s'allume au fond de ses prunelles sombres. Mais bientôt, reprise par sa douleur, elle étreint plus fortement son ange dans ses bras et lui dit: «Non, je ne m'accrocherai pas à ce fol espoir! Je ne reverrai plus mon fils sur la terre! Je me sou mets à la sainte volonté de Dieu. Mais la blessure de mon cœur ne se refermera jamais. Si je savais mon aimé au cimetière, j'aurais du moins la consolation d'aller m'agenouiller sur sa tombe. Mais, hélas! Les eaux du fleuve l'ont englouti pour toujours, dans leurs ondes glacées! Au lieu du baiser de sa mère pour bercer son agonie, il n'a senti que le froid contact des flots! Oh! mon Dieu! mon Dieu! tout est fini, bien fini! Je n'ai plus qu'à attendre la mort! Laisse-moi, mon enfant!»

Et repoussant doucement sa fille, la pauvre mère éclate en sanglots convulsifs. Quel triste Noël que celui-là! Le temps doit lutter pour arracher la malheureuse femme à la mort. Dans son délire, elle appelle son fils, lui tend les bras, lui donne les noms les plus tendres. Sa piété invoque l'Enfant Jésus qui le lui a donné jadis. Sa voix saccadée supplie le ciel de le lui rendre. Parfois, elle assiste au trépas de l'enfant. Alors ce sont des cris

déchirants qui font fondre en larmes tous ceux qui l'entourent. Cependant, à force de soins, sa constitution robuste de robuste paysanne, finit par triompher du mal.

Après deux mois d'atroces souffrances, Marie prend place à la table familiale. Mais le sourire s'est éteint sur ses lèvres pâles, les habits de deuil remplaceront désormais les simples robes aux couleurs claires qu'elle aimait porter avant son malheur.

Pendant qu'on pleure au foyer éprouvé, que devient le pauvre petit qu'une forte brise emporte? Il pleure, tend ses petits bras du côté de son père en gestes désespérés. À la fin, il comprend qu'il est perdu. Pourtant, l'instinct de la vie se réveille en lui. Il frissonne. Les larmes se figent sur ses joues glacées. Comment échapper à la mort? Il trouve encore la force de manger une tartine, d'avalier quelques gorgées de thé chaud. Puis, s'enroulant dans l'épaisse couverture apportée par son père, il se couche au fond de la chaloupe, résigné à son sort. Toute la nuit un vent impétueux souffle sur le fleuve, et pousse vers son embouchure la fragile embarcation. Vaincu par le sommeil, le petit s'endort. La Providence veille sur lui. Les glaces flottantes s'écartent du canot qui continue d'avancer à une vitesse surprenante. C'est le vingt-quatre décembre. Jean-Noël le sait. Il sait aussi qu'il ne lui reste qu'un morceau de pain et qu'un peu de thé, et ensuite, ce sera la fin.

Heureusement, le froid n'est pas intense. Le soleil brille tous les jours d'un lumineux éclat. Quel spectacle pour le petit infortuné! Au-dessus de sa tête un firmament bleu où luit le grand soleil. Autour de lui de l'eau verdâtre, des glaces et encore des glaces. Sur ce navire transparent, il voit une quantité d'oiseaux du Nord voisinant sans crainte avec des phoques qui se chauffent au soleil. Parfois, des mouettes aux grandes ailes blanches frôlent presque le tremblant garçonnet étonné de tant d'audace.

Mais cette solitude effraie l'enfant. De temps en temps un sanglot soulève sa poitrine angoissée. « Papa! maman! » La musique des vagues accompagne seule ce douloureux poème et nulle voix humaine ne répond aux accents du petit.

Le soir tombe, le vent devient glacial. Tout à l'heure, l'enfant a mangé pour la dernière fois. Caché sous sa couverture, il pleure tout bas en invoquant l'Enfant-Jésus qui, cette nuit, doit venir sur la terre. Et lassé de souffrir, il ferme ses grands yeux.

C'est étrange, dans ses membres engourdis un instant à peine, il éprouve soudain une bienfaisante chaleur. Tout son corps se détend. Rêve-t-il? Est-ce la réalité? Il ne le saura jamais. Là, devant lui, sous le sombre dôme étoilé, il voit descendre un lumineux enfant porté par des nuages roses. Des myriades d'anges lui font escorte. De mystérieux cortèges s'attourent au-dessus de l'abandonné. D'un geste souverain, l'Enfant-Jésus écarte la mort qui plane déjà sur la mignonne tête brune. Puis, s'approchant: « Jean Noël, ne crains rien! Je viens te sauver! C'est moi Jésus, ton petit frère. Tu vivras, tu reverras ta maman désolée, ton papa et tous ceux qui te plaisent, mais plus tard! Je voudrais que tu portes la lumière de mon évangile sur les plages glacées du Labrador. Des peuplades entières ignorent encore mon nom. Oh! tu auras à souffrir. Main n'oublie pas que j'ai beaucoup souffert pour toi! Acceptes-tu?

— Oh! oui, oui! Je vous le promets. Merci! Merci! »

Et l'heureux privilégié étend les mains vers son divin frère du ciel comme s'il voulait partir avec lui. « Voici ton sauveur qui approche, reprend en souriant, l'Enfant-Jésus. Je te bénis. Adieu! Surtout, n'oublie pas ta promesse!

— Jamais, jamais! » murmure Jean-Noël.

Son regard éperdu suit maintenant le divin roi qui disparaît à ses yeux dans la splendeur d'une aurore boréale. Le pauvre de Bethléem, sans prendre de repos, s'en va consoler d'autres douleurs. Tout s'est évanoui, il fait noir, il fait froid; l'enfant tremble. Le clapotis des vagues augmente l'horreur de la situation. Ce rêve était trop beau pour être vrai! Il ne lui reste plus qu'à mourir.

La faim le tenaille d'une façon douloureuse. Se redressant à demi, il veut se rendre compte de ce qui se passe autour de lui. Soudain, son oreille tendue perçoit un bruit étrange. On dirait le bruit d'un moteur! Les yeux dilatés par la fièvre aperçoivent non loin, une grande masse noire qui vient de son côté. « Qu'est-ce que c'est? » Il frissonne de crainte et serre étroitement contre son cœur la médaille bénite que lui a donnée sa mère. Des lumières brillent dans l'obscurité. Il distingue maintenant la coque d'un navire. Son cœur défaillant bondit de joie. Dans un sursaut d'énergie, il se lève et crie: « Au secours! Au secours! » Son appel est entendu. Lentement, avec d'infinies précautions, le navire approche. Encore quelques instants et le cauchemar prendra fin!

Mais le bonheur est trop grand pour ses forces. Il retombe évanoui au fond de la barque. Quand il ouvre les yeux il est couché dans le hamac d'une cabine propre. Un visage anxieux est penché sur lui. « Te sens-tu mieux, mon petit?

— Un peu, fait l'enfant d'une voix faible. Où suis-je?

— Dans un navire dont l'équipage composé de Madelinots fait la chasse aux phoques. Ne crains rien, pauvre petit! Nous aurons bien soin de toi. Et plus tard, si Dieu le veut, nous te rendrons à tes parents. En attendant, repose-toi. Tu as dû tant souffrir! »

Bercé par son compatissant infirmier, l'enfant referme ses prunelles. Il est sauvé.

Aux Iles-de-la-Madeleine, le rescapé est accueilli dans la maison d'un pêcheur. Mais la famille est grande. La pauvreté règne en maîtresse au logis hospitalier. Jean-Noël devine qu'il y est à charge, et pleure souvent. Finalement, le bon Curé de grandes vertus, charmé des qualités du pauvre abandonné, lui offre un asile dans son presbytère. Il le questionne sur sa vie antérieure dans l'espoir de le rendre à l'affection des siens. Chose étrange, l'enfant a oublié le nom de sa famille, le lieu de sa naissance, il sait tout juste qu'il s'appelle Jean-Noël. Par contre, il garde en sa mémoire le souvenir des terribles jours passés en mer.

À dix ans, son bienfaiteur l'envoie dans un de leurs collèges. À vingt ans, il entre au Grand Séminaire. Quatre ans plus tard, il en sort prêtre pour l'éternité. Les missions l'attendent. Il y volera bientôt avec joie.

Nous sommes au soir de Noël 1926. Tout Saint-Louis est en émoi. Cette nuit un jeune missionnaire, de passage dans la paroisse, célébrera la sainte messe à la place de monsieur le Curé, malade. La bonne nouvelle circule dans le village et met l'allégresse dans tous les cœurs. Chez André Deschesne on se prépare pour assister à la cérémonie. Marie, toujours en deuil, retient ses larmes pour ne pas attrister ses enfants. Hélas ! Tous les noëls n'incarnent pas le bonheur. Elle en sait quelque chose.

Voici l'heure du départ. Dans le ciel clair, les étoiles brillent d'un éclat inaccoutumé. Les rayons de la lune font scintiller la neige en fines paillettes argentées. Les arbres ploient sous leur trop lourd capuchon blanc. La route est belle, et la neige durcie crisse sous les pas. C'est un véritable plaisir de sortir par cette nuit d'hiver.

Au loin, les fenêtres de l'église sont illuminées. Le fin clocher, tel un phare éblouissant, semble inviter les fidèles à célébrer encore une fois ce doux mystère de Noël. L'orgue chante déjà les gloires du nouveau-né, lorsque chacun prend sa place à son banc de famille. Tous les yeux sont maintenant fixés sur le célébrant qui vient de monter à l'autel. Grand, mince, il porte avec une grâce particulière les livrées du sacerdoce. Ses mouvements doux et graves, son recueillement invite à la dévotion. Et, faut-il le dire, bien des curieux ont hâte au « Dominus vobiscum » pour apercevoir son visage. Enfin, le voilà face au peuple. On dirait un ange. Des traits fins, une blancheur mate, des yeux noirs doux et profonds. Malheureusement l'examen est rapide, et les moins dévots doivent forcément le remettre à plus tard. Sa voix sympathique fait passer de petits frissons sur l'assistance. Dissimulée le plus possible aux regards, Marie, plus troublée que jamais, pleure silencieusement pendant que le Saint Sacrifice se déroule dans sa majesté habituelle. Au moment de la communion, le jeune missionnaire, d'une main tremblante, distribue à tous l'hostie de Noël. En recevant son Dieu, de grosses larmes inondent les joues de Marie. Le célébrant semble avoir remarqué ce visage douloureux, car sa main mal assurée se fait plus lente et son regard s'arrête quelques instants sur la femme à genoux devant lui. Emportant son Jésus dans son cœur, elle pleure encore. Pourquoi donc ce trouble ? Pourquoi la pensée de son fils se présente-t-elle en ce moment avec tant de force ? Tout à l'heure, elle a cru le voir dans le prêtre qui l'a communiée. C'est de la folie ! C'est sûr, son enfant est mort. S'il vivait, il aurait à peu près l'âge de ce jeune missionnaire, et il serait prêtre peut-être ! Mais non. Depuis vingt ans, l'enfant de son amour est enseveli dans les flots. Elle ne le verra plus jamais ! À force d'avoir pleuré, ses yeux se sont affaiblis, son dos s'est voûté, son teint s'est flétri. Heureusement, la mort viendra bientôt la réunir à son enfant bien-aimé.

La Messe de l'Aurore est terminée. L'église se vide lentement. La pauvre mère veut prier encore auprès de la crèche. Quelques bambins s'y bousculent pour être plus près du doux poupon. Mais, à l'arrivée de la dame en deuil, ils s'éclipsent tous, et elle reste seule auprès de l'Enfant-Dieu. Absorbée dans sa prière douloureuse, elle ne s'aperçoit pas que quelqu'un s'agenouille près d'elle. Son amour maternel s'épanche à mi-voix près du divin enfant qui sourit, plus mignon que jamais dans sa crèche lumineuse. « Bel enfant, lui dit-elle avec larmes, vous qui m'aviez donné mon petit dans la nuit de Noël et l'avez repris d'une manière si tragique. Venu dans la joie, il est parti sans un baiser de sa mère.

Il dort sous le froid linceul des flots. Je n'oublierai jamais la chasse fatale qui fut la cause de sa perte! Il vous aimait tant, mon Jean-Noël! Si vous aviez voulu le laisser ici-bas, il serait devenu votre prêtre. Je vous l'aurais donné de grand cœur, comme l'a sans doute fait la mère du missionnaire qui m'a communiée tout à l'heure. Jean-Noël! Mon petit Jean-Noël, qui jouit parmi les anges! Quand donc pourrai-je enfin te presser sur mon cœur?»

Un sanglot étouffé interrompt sa prière. Mais toute à ses sombres pensées, elle n'y prend garde. Dans sa couchette antique, le visage de l'enfantelet divin devient plus resplendissant. Une voix douce se fait entendre: «Femme de foi, regarde! Il est là près de toi!» Tremblante elle se détourne. Le jeune lévite, tout en larmes, lui tend les bras: «Maman, c'est moi, Jean-Noël!» Folle de bonheur, elle tombe dans les bras de son fils qui l'emporte hors de l'église.

Je renonce à décrire le bonheur qui règne en cette heureuse nuit, dans la maison d'André. Ces choses-là se vivent, elles ne s'expriment pas! Le père n'en peut croire ses yeux. Marie, rajeunie de vingt ans, ne se lasse pas de regarder son fils étrangement retrouvé. C'est un prodige dont elle ne peut assez remercier l'Enfant-Dieu. Grâce à sa libéralité, l'humble maison de verre pourtant conservée comme une relique a fait place à une crèche de grand prix. L'Enfant Jésus miraculeux y est vénéré, comme on le pense bien. Toute la paroisse, s'associe au bonheur de ces braves gens qui ont tant souffert.

Après un congé passé dans la famille, le vaillant missionnaire retourne auprès de ses chers esquimaux. Il ne craint ni la fatigue, ni le froid intense des grandes plaines désertes, tant il est heureux de prouver sa reconnaissance à Dieu. Et Gisèle, la douce jeune fille, accomplira aussi sa promesse faite au ciel au jour de l'épreuve. À l'été, elle dira un éternel adieu à ses parents bien-aimés, à sa Gaspésie ensoleillée. On l'attend chez les Sœurs Grises où elle se dévouera sans compter aux missions glaciales du nord.

23 — LA VOIX D'UN REVENANT QUI CONSOLE UNE MÈRE AFFLIGÉE

Légende racontée en avril 1973 par Soeur Eugénie Miville (79 ans) de Rimouski, native de Cap-Chat, Gaspésie.

(67 ans) née à Cap-Chat, qui fit voile de son grand-père

Antoine Miville, vers 1893.

Enregistrement no 3723.

À l'époque de la guerre de 1790, à la prise de Québec par les Anglais, une frégate française se trouvait le fleuve Saint-Laurent. Elle fut capturée par des bateaux anglais. Une tempête... — c'était au mois de novembre, vers le vingt-cinq — une tempête effroyable se leva sur le fleuve Saint-Laurent. Les vagues semblaient des montagnes.

La frégate française s'échoua des autres navires. Pourchassée par les bateaux anglais, elle... — tout à coup, elle vit, à travers le brouillard, une entrée. La capitaine... jusqu'au fond de la rivière Cap-Chat, dans un endroit perdu aux yeux des Anglais. Elle s'échoua près d'un petit port qui...

Enregistrement no 3811.

Une grande dame très pieuse venait de perdre son fils, âgé de vingt ans, tué dans un accident de chemin de fer. Malgré sa soumission au Seigneur, elle restait inconsolable, parce que son enfant bien-aimé n'avait pu recevoir les derniers sacrements avant de paraître devant Dieu. Cependant, madame X, espérait et priait pour son cher disparu. Les soirs d'été, on pouvait la voir agenouillée au cimetière, sur la tombe de celui qu'elle pleurait. La tête de cette vraie mère, toujours recouverte d'un long voile de deuil, voile qui dérobait ses larmes, faisait songer à une orante des premiers siècles de l'Église.

Mais c'est surtout le matin que son cœur généreux prouvait son amour pour son fils aîné. Demeurant loin de l'église, elle s'imposait le lever matinal pour assister à la messe en souvenir de son cher disparu.

Un matin que le vent soufflait avec rage, elle pensait ne pas se lever, quant tout à coup distinctement elle entend la voix de son fils qui lui souffle à l'oreille : « Maman, lève-toi, j'ai besoin de tes prières ! » Sans hésitation, la courageuse maman sort de son lit et parcourt à pied la longue distance qui la sépare de l'église.

Traverser le vieux pont noir, gravir la côte à pic et marcher encore pour traverser la moitié du village ne lui paraît pas long, malgré le vent froid qui fouette sa figure. Car ce matin-là, elle avait compris que son enfant était entre les bras du Seigneur.

23 — LA VOIX D'UN REVENUANT QUI CONSOLE UNE MÈRE AFFLIÉE

L'œuvre racontée en avril 1973 par Jean Eugène Millie (77 ans) de Rimouski, native de Cap-Or, Gaspésie.

Traduction no 5811

Une grande dame très pieuse venait de perdre son fils, âgé de vingt ans, dans un accident de chemin de fer. Malgré sa soumission au Seigneur, elle restait inconsolable, parce que son enfant bien-aimé n'avait pu recevoir les derniers sacrements avant de paraître devant Dieu. Cependant, madame X, esprit et priant pour son cher disparu. Les jours d'été, on pouvait la voir agenouillée au cimetière, sur la tombe de celui qu'elle pleurait. La tête de cette vieille mère, toujours recouverte d'un long voile de deuil, veillait au-dessus des pierres, faisant songer à une orante des premiers siècles de l'Église.

Mais c'est autour de cette dame que son cœur généreux trouvait son ancrage pour son fils. Tandis qu'elle se tenait à l'église, elle s'efforçait de lever maintes prières à la messe en souvenir de son cher disparu.

Un matin que le vent soufflait avec rage, elle pressait au pas se lever, quand tout à coup distinctement elle entend la voix de son fils qui souffle à l'oreille: «Maman, lève-toi, j'ai besoin de tes prières». Sans hésitation, la courageuse femme sort de son lit et parcourt à pied la longue distance qui la sépare de l'église.

Traverser le vieux pont noir, gravir la côte à pic et marcher encore pour traverser le milieu du village ne fut pour elle qu'un jeu, malgré le vent froid qui fouailla sa figure. Car la nuit-là, elle avait compris que son enfant était entre les bras du Seigneur.

24 — LA FOSSE-À-BOSSSEL

Légende racontée à St-Siméon, Comté de Bonaventure (Gaspésie) le 22 juillet 1970, par Mlle Marie-Louise Miville (87 ans) née à Cap-Chat, qui la tenait de son grand-père Antoine Miville, vers 1893.

Enregistrement no 3723.

À l'époque de la guerre de 1760, à la prise de Québec par les Anglais, une frégate française remontait le fleuve Saint-Laurent. Elle était suivie par des bateaux anglais. Une tempête... — c'était au mois de novembre, vers le vingt-cinq — une tempête affreuse se leva sur le fleuve Saint-Laurent. Les vagues semblaient des montagnes.

La frégate française s'éloigna des autres navires. Poursuivie par les bateaux anglais, elle se sentait perdue. Quand tout à coup, elle vit, à travers le brouillard, une entrée. Le capitaine dirigea le navire qui alla jusqu'au fond de la rivière Cap-Chatte, dans un endroit perdu aux yeux des Anglais. Elle s'échoua près d'un petit mont qui existe encore.

Cette frégate portait le nom de Bossel, un mot français, Bossel. Quand j'avais dix ans, mon grand-père aimait nous monter avec sa barque dans la rivière. On voyait les débris d'un navire.

Curieux comme des enfants, on s'informa pourquoi ce navire était là? Voici sa réponse. Il nous donne l'histoire du navire qui s'était échoué là.

La frégate avait pénétré dans une fosse qui a continué à porter son nom « La fosse à Bossel ». Ce navire, ce débris de navire, existe encore et je crois le revoir, même à 87 ans. Je pourrais encore me guider et me rendre là. Je saurais retrouver cet endroit.

34 — LA FOSSE-À-BOSSÉL

Le grand bâtiment à St-Jiméon, Courbe de Bonnaventure (Gardons) le 23 juillet 1970.
 par Mlle Marie-Louise Riville (87 ans) née à Cap-Chat, qui la tenait de son grand-père
 Antoine Riville, vers 1893.

Enregistrement no 3723.

À l'époque de la guerre de 1760, à la prise de Québec par les Anglais, une frégate
 française remontant le fleuve Saint-Laurent. Elle était suivie par des bateaux anglais. Un
 tempête... — c'était au mois de novembre, vers le vingt-cinq — une tempête effroyable se
 leva sur le fleuve Saint-Laurent. Les vapeurs s'élevaient des montagnes.

La frégate française s'éloigna des autres navires. Pour survivre par les bateaux anglais,
 elle se scinda perdit. Quand tout à coup, elle vit, à travers le brouillard, une autre. La
 capitaine dirigea le navire qui alla jusqu'au fond de la rivière Cap-Chat, dans un endroit
 perdu aux yeux des Anglais. Elle s'échoua près d'un petit mont qui existe encore.

Cette légende portait le nom de Bossel, un mot français, Bossel. Quand j'avais dix
 ans, mon grand-père aimait nous montrer avec sa faucille dans la rivière. On voyait les
 débris d'un navire.

Comme comme des enfants, on s'informait pourquoi ce navire était là? Voici sa
 réponse. Il nous donne l'histoire du navire qui s'est échoué là.

La légende avait plébé dans une fosse qui a continué à porter son nom « La fosse
 à Bossel ». Ce navire, ce débris de navire, existe encore et se croit le voir, même à
 87 ans. Je pourrais encore me guider et me rendre là. Je pourrais retrouver cet endroit.

LEXIQUE

- ABORD (d'abord que): Pouvu que, si, 53, 225.
- ACCORD (pavillon d'): Pavillon blanc; signe de paix, 53.
- AILLEURS DE: Au lieu de, 128.
- AMANCHÉ (bien): Sens ironique de *Être mal pris*, être dans une piteuse situation, 77, 176.
- AMANCHER: Arranger, disposer, organiser, 156.
- ARSÉNIÉS: Fumées se dégageant des matières que les alchimistes faisaient brûler (ardere: brûler). Ici, *arsénies*: formules ou procédés magiques, 97.
- ASSOCIÉ: Ami, compagnon, 126.
- BARGANE: Vx fr. Bargaine, bargain, marché, entente commerciale, 224.
- BED (angl.): Lit, 58.
- BIEN (le): La propriété ancestrale, 22.
- BOIS DEBOUT (en): Forêt, arbres non abattus, 98.
- BORDA (barda, berda): Ménage, 216.
- BOSS (angl.): Maître, gérant, administrateur, 49, 175, 199.
- BOUT (sans): De façon démesurée, 46, 149, 177, 190, 212.
- BRAILLER: Pleurer, se lamenter, 159.
- BRUN (la): La brune, tombée de la nuit, 19, 76, 152.
- BUTIN: Lingerie, vêtements, 82, 152, 177, 214. Propriété, effets, 225.
- CAGEUX: Petit radeau fait de troncs d'arbres, 127, 173.
- CALER: S'enfoncer, 56.
- CALL [to] (angl.): Demander, faire venir, 236.
- CAMP (campe): Habitation rustique érigée à la hâte pour servir pendant une période assez brève, 121.
- CARCULER (calculer): Penser, croire, être d'avis que, 95.
- CERNE: Étendue circulaire vers le centre duquel on converge, 46.
- CHANGER (se): Changer d'habit, de vêtements, 96.
- CHÂSSIS: Fenêtre, 123, 191, 211.
- CHEMIN DE PIED: Sentier, 191.
- CLEAN [to] (angl.): Nettoyer, 157, 177.
- CLEAR [to] (angl.): Libérer, être quitte, 98, 125.
- COCHONNERIES: Immondices, déchets, 97.
- COLONIE: Région où l'on veut convertir la forêt en fermes agricoles, 213.
- CORDEAUX: Guides, 175.
- COTON (être au): Épuisé, à bout de force, 154.
- COUAC (oiseau): Butor, échassier du genre héron, 22.
- CRÉATURE: Femme ou fille, 127, 155, 213.
- CRIARD: Porte-voix, cornet, 47.
- CURIEUX: Bizarre, étrange, 120, 212.
- D'ABORD QUE: Pourvu que, dès que, 225.
- DAVITS (angl.): Bossoirs, 59.
- DÉCOLLER: Se déplacer à grande vitesse, quitter rapidement le lieu occupé, 121.
- DEDANS (mettre): Jeter en prison, faire prisonnier, 163.
- DÉGREYER (se): Enlever son paletot, son chapeau..., 76.
- DÉMORPHOSÉ: Revenu à son état naturel, après avoir été métamorphosé en animal, 80, 150.
- DRILL [to] (angl.): Entraîner, exercer, 25, 60.
- EFFETS: Marchandises, biens, 173.
- ELEVATOR (angl.): Ascenseur, 176.
- EMBARRAS: Clôture faite de branches d'arbre entrecroisées, 127.

- EMMORPHOSÉ (ou amorphosé): Métamorphosé, 155.
- ENGUEULER: Saisir dans sa gueule, 52.
- ESPRIT: Mémoire, 173.
- ETOU (itou): Pareillement, aussi. Vx fr. Ite!, 75.
- FAIT (homme): Adulte, 48.
- FESSER: Faire la découverte de, rencontrer, 27, 119, 149.
- FIGHT (angl.): Bataille, combat, 155.
- FLÂSER [to floss] (angl.): Broder, 213.
- FLAT (angl.): Plat. Ici, barque à fond plat, 56, 75, 127, 158, 198.
- FOREMAN (angl.): Contremaître, chef d'équipe, 123.
- FRAPPER: Rejoindre, 51.
- GANG: Groupe, 51, 75.
- GÉNIE: Être puissant mais non civilisé. Ici, *cyclope*, 173. Géant, 191.
- GRÉER [ou greyer] (se): Se préparer, 21, 50, 127. Gréer (ou greyer): Appareiller, préparer, 94, 213, 235.
- GRÈVE: Plage, rivage, 22.
- HARTS: Branches flexibles qui servent à lier quelque chose, 173.
- ITOU: Aussi, pareillement, 27, 51, 96, 121, 158.
- JOB (angl.): Tâche, occupation, travail, 47, 75, 214.
- LICHER: Cajoler, flatter, caresser, user de galanterie, 124.
- MAGANÉ: Affaibli, brisé, malmené, 128, 148, 197.
- MAÎTRE (premier): Premier officier après le capitaine, 21.
- MAL (pas): Passablement, 77.
- MALIN: Irascible, rageur, 81, 126.
- MANQUÉ: Épuisé, ruiné, à bout de force, 155.
- MASSE (en): En abondance, en grande quantité, 196.
- NOIR (un): Nègre, homme de couleur noire, 93.
- NURSE (angl.): Infirmière, 64.
- OFFICE (angl.): Bureau, 47, 123.
- OTTÔ: Crie du vacher pour faire avancer le troupeau, 225.
- PAINKILLER: Remède, potion qui avait la vertu de réchauffer le malade, 251.
- PAREIL: Quand même, pareillement, 22, 123; la même chose, 93.
- PAYS (au): Fait au pays: produit non acheté, mais fabriqué de façon artisanale, 213.
- PICOCHER: Donner des coups de bec; becqueter, en parlant des oiseaux, 154.
- PIED (chemin de): Sentier, 191.
- PITON: Bouton, pointe, 129.
- PLAY [fair] (angl.): Jouer franc jeu, agir loyalement, 197.
- POUSSER (se): Détaler, se déplacer à grande vitesse, 19, 56, 125, 174.
- QUÉRIR: Chercher, 46, 76, 118, 162, 193, 217, 225.
- RAS (à ou au): Près de, à côté de, 52, 97.
- REVOLVER (angl.): Pistolet, 125.
- RUER: Lancer, projeter au loin, 174, 196.
- RUN (angl.): Marche, course, 153.
- RUN [to] (angl.): Voir à, administrer, gérer, 46; conduire, piloter, 157.
- SAFE (angl.): Coffre-fort, 217.
- SECOND: Second capitaine ou lieutenant, 214.
- SECOUSSE: Espace de temps, 118.
- SETTLE [to] (angl.): Régler, s'arranger, terminer, 27, 163; payer, 219.
- SHED (angl.): Hangar, remise, 173.
- SKYLIGHT (angl.): Puits de lumière, 158.
- SLACK [to] (angl.): Abandonner, ralentir son élan, son effort, 61. Desserrer, donner du jeu, rendre lâche, 173.
- SMART (angl.): Habile, intelligent, doué, adroit, 214.
- SORTIR: Aller travailler à salaire, à l'extérieur, 214.
- STEADY (angl.): De façon continue, constante, 78.
- STEAMER (angl.): Bateau à vapeur, navire, 20, 53, 75, 118, 156, 172, 200, 219.
- STUFF (angl.): Tissu, étoffe, 214.
- SWAMP (angl.): Savane, marécage, fondrière, 225.
- TANNÉ: Fatigué, ennuyé, à bout de patience, 149.
- TASSE À BOIRE: Donner une tape *sous la tasse à boire*, signifie, chez certains conteurs, donner son dernier consentement au mariage, 160.
- TEAM (angl.): Paire de chevaux, 194.

- TERRIR: Conduire à terre, à la plage, 75.
Toucher terre, atterrir, 174.
- TOUGH [to] (angl.): Endurer, durer, tenir le coup, 123.
- TRAIN: Tapage, bruit, vacarme, 80, 95.
- TROUVAILLE (faire): Donner naissance à (un enfant), 213.
- TROUVER: Donner naissance à (un enfant), 55, 120, 163.
- TUMBLER (angl.): Verre à bière ou à eau, 251.
- VALEUR (de): Malheureux, regrettable, 233.
- WALL (angl.): Mur, cloison, 62.
- WATCH [to] (angl.): Surveiller, guetter, examiner attentivement, 24, 81, 94, 117. La watch: guet, surveillance, 52.
- YATCH (angl.): Bateau de plaisance; ici, vapeur, 53.

APPARIEMENT: Un veau, dont la vie dépend d'un œuf, tenant un grand appartement au moment où le prince Hippolyte s'empare de cet œuf magique, 133.

AGAKÉUS, L'un des fils du général Pécide se nomme Agakéus, 105.

AGAPÉUS, L'un des fils du général Pécide se nomme Agapéus, 105.

AIGLE de bonne graine qui cache une pétaite aux crevasses d'une maison hantée, 244.

ANNONCE: Le prince Hippolyte se marie; les 200 villages le lougagat des officiers, 130.

APPARITION d'un prêtre parait un curieux, 249.

ARBRES, Un cadavre blanc, Salasoy, arrache les arbres de l'un de ses arbres à la fleur, 29.

ARGENT: Un roi russe par ses généraux, l'homme d'argent, conseille à ses trois princes de se marier un grand-père, 135; un marchand de son capitaine la permission de partir dans le coffre-fort tout l'argent dans il a besoin, 209.

ASSASSIN, Un marin a été prouvé pour avoir assassiné un voyageur qui s'achève dans la boue pour effectuer la traversée du fleuve, 250.

ATTILAGES: Un mariage aboutit dans un pays où l'on cuisine par le sucre ni les attilages à travers. Le mariage subit que les attilages de moment de leur et attile les voyageurs à des villages qu'il a fait qu'on, 168.

AVENTURE: Une maladie ignée tout le mal par un voyageur, l'homme à l'effort de son étrange aventure, 244.

AVEN: La princesse de son fait un aveu à l'archevêque Salasoy; s'il était avide, elle l'épouserait, 32.

AVIS: Un roi donne un avis à son général: envoyer Salasoy travailler aux travaux de la ferme, 71.

BAGUE, Une princesse hantée et hantée en deux moments, en outre un à Pierre (qu'elle épousa plus tard) et garde l'écrit; il se marie, grâce aux efforts de cette bague, 140.

BAGUETTE: Un genre, menu d'une baguette, digne des personnes qui sont dans la poche de son et les fait disparaître, 26.

BALS étranges, les sorts d'été, dans une maison hantée, 247.

BANQUET: Un capitaine dort, sur l'ordre de son, organise un banquet à son retour d'un long voyage, 206.

BARRE: Un prince russe un grand barbe; l'homme l'écrit de sa poche d'un grand long, 61.

BATAILLE entre l'équipage du bateau royal et Salasoy; il y a beaucoup de soldats des soldats de son est le fils de Salasoy, 41.

BATTIMENT, une amie NAVIRE. Plus de 200 hommes d'armes ont un bâtiment pour s'en aller en cas. Le capitaine jette les yeux sur la femme de son, son et épouse un digne son plus avec ses deux enfants; 121 un capitaine s'empare d'un bâtiment sur un bâtiment.

INDEX ANALYTIQUE

- AFFAIBLISSEMENT**; Un génie, dont la vie dépend d'un œuf, ressent un grand affaiblissement au moment où le prince HIPPOLYTE s'empare de cet œuf magique, 135.
- AGAKÉUS**; L'un des fils du général Placide se nomme Agakéus, 16s.
- AGAPÉUS**; L'un des fils du général Placide se nomme Agapéus, 16s.
- AIGLE** de bonne grandeur qui menace une passante aux environs d'une maison hantée, 248.
- ANNONCE**; Le prince Hippolyte lit une annonce: ici, on enseigne le langage des oiseaux, 133.
- APPARITION** d'un prêtre portant un ostensor, 249.
- ARBRES**; Un esclave blanc, Salanoy, arrache les arbres au lieu de les abattre à la hache, 29s.
- ARGENT**; Un roi ruiné par ses guerres, à bout d'argent, conseille à ses trois princes de se trouver un gagne-pain, 133; un marin reçoit de son capitaine la permission de prendre dans le coffre-fort tout l'argent dont il a besoin, 208.
- ASSASSIN**; Un marin a été pendu pour avoir assassiné des passagers qu'il admettait dans sa barque pour effectuer la traversée du fleuve, 256.
- ATTELAGES**; Un naufragé aboutit dans un pays où l'on connaît pas la voiture ni les attelages à chevaux. Le naufragé fabrique des attelages au moyen de cuir et attelle les chevaux à des voitures qu'il a fabriquées, 168s.
- AVENTURE**; Une malade agacée toute la nuit par un revenant, raconte à l'infirmière son étrange aventure, 244.
- AVEU**; La princesse du roi fait un aveu à l'esclave Salanoy: s'il était noble, elle l'épouserait, 32.
- AVIS**; Un roi donne un avis à sa princesse: envoyer Salanoy travailler aux travaux de la ferme, 31.
- BAGUE**; Une princesse brise sa bague en deux morceaux, en donne un à Pierre (qu'elle épousera plus tard) et garde l'autre. Ils se reconnaîtront, grâce aux débris de cette bague, 186s.
- BAGUETTE**; Un génie, muni d'une baguette, frappe des poissons qui rôtissent dans la poêle du roi et les fait disparaître, 86.
- BALS** étranges, les soirs d'été, dans une maison hantée, 247.
- BANQUET**; Un capitaine doit, sur l'ordre du roi, organiser un banquet à son retour d'un long voyage, 208s.
- BARBE**; Un prince nomme un génie Barbe-Affreuse à cause de sa barbe démesurément longue, 67.
- BATAILLE** entre l'équipage du bateau royal et Salanoy sur l'île Brillante. Le héros des soldats du roi est le fils de Salanoy, 41.
- BÂTIMENT**; voir aussi NAVIRE. Placide et sa famille montent sur un bâtiment pour s'en aller en exil. Le capitaine jette les yeux sur la femme de Placide et dépose ce dernier sur une plage avec ses deux enfants, 12; un cultivateur s'engage comme matelot sur un bâtiment

- du roi, 205ss; un bâtiment ramène chez lui un marchand qui s'est enrichi en dévalisant un cimetière souterrain, 171.
- BEAUTÉ** d'une princesse dont le mari surveille jour et nuit le sabre des vertus de clarté, 69s; beauté de trois princesses sorties d'un château métamorphosé, 139.
- BÉBÉ**; Une sorcière enlève un bébé peu après sa naissance dans une famille royale, 72s.
- BÊTE**; Une bête s'introduit dans un cimetière souterrain par un boyau étroit, 170.
- BLESSURE**; Une sorcière, qui a perdu une main, souffre énormément. Un prince de passage panse sa blessure et parvient à l'endormir, 73.
- BOEUF**; Ti-Jean, vacher d'un roi, a toujours dit la vérité à son patron. Un roi envieux essaie de le faire mentir à propos d'un boeuf aux cornes d'or. Ti-Jean donne le boeuf à la princesse du roi envieux, après avoir couché avec elle, mais dit à son patron où est allé le précieux boeuf, 221ss.
- BOSSEL**; Un navire français nommé Bossel aurait pénétré dans l'estuaire d'une rivière et aurait donné son nom à la Fosse à Bossel, 269.
- BOUILLON**; Sous prétexte qu'une princesse désire boire du bouillon de gibier marin, un matelot entraîne le prince Hippolyte dans un canot, en pleine mer, et se débarrasse du prince en le jetant à l'eau, 141s.
- BROCHE**; Des cyclopes dévorent des naufragés après les avoir fait rôtir à la broche, 167s.
- BRODERIE**; La princesse Eugénie, qui s'est enfuie du château paternel, gagne une partie de ses dépenses en s'adonnant à la broderie, 204.
- BÛCHER**; Placide et sa famille meurent tous ensemble sur un bûcher, par ordre du roi, 18.
- CABANE**; Le prince Hippolyte, au cours d'un voyage en forêt, découvre une cabane où demeurent une mère et ses deux enfants, 136s.
- CÂBLE**; La princesse Eugénie, incarcérée par le roi Bagdad, son père, s'évade de sa prison en se faisant une sorte de câble avec ses draps, 203.
- CADAVRES**; Les soldats du roi découvrent les cadavres de lions et de licornes tués par l'esclave Salanoy, 34; un mari, descendu sous terre avec le cadavre de sa femme, vit dans l'obscurité, 170.
- CANOT**; Le canot d'une chasse-galerie, 239.
- CARROSSE**; Un roi et une reine se rendent en carrosse dans une forêt où l'on donne la chasse aux loups, 71s.
- CARTES**; Le génie Barbe-Affreuse joue aux cartes avec un prince. Ce dernier gagne les deux premières parties, mais perd la troisième. Il doit retrouver le sabre des vertus de clarté, 68.
- CERF**; Au cours d'une excursion de chasse, le général Placide voit un cerf mystérieux qui lui commande de se convertir avec sa femme et ses deux fils, 11.
- CHAMEAU**; Un cultivateur conduit Placide à dos de chameau dans une ville où il espère retrouver sa femme enlevée par un pirate, 14.
- CHASSE**; Au cours d'une excursion de chasse, le général Placide voit un cerf mystérieux qui lui commande de se convertir au catholicisme, 11; un roi entreprend une chasse aux loups parce que ces animaux mangent ses moutons, 71s; un papa part à la chasse aux oiseaux sur le fleuve déjà couvert de glaçons; il descend de la barque sur un glaçon pour tuer un bel oiseau, laissant dans la barque son jeune fils. Le courant emporte la barque et l'enfant, 260ss.
- CHASSE-GALERIE**; Une chasse-galerie racontée par un Gaspésien, 239.

- CHASSEUR; Un chasseur parti en forêt n'est jamais revenu à sa cabane où demeurent sa femme et ses deux enfants, 136ss; un chasseur, perdu en forêt aboutit à une cabane où se cache un meurtrier, 255.
- CHÂTEAU; Un roi découvre sur ses terres un nouveau château et y trouve un homme — un roi — que sa femme maltraite. Cette reine dépravée vit avec un Noir dans le Château-des-larmes, 87; le prince Hippolyte est obligé, par les oiseaux, de découvrir et de délivrer le Château-de-la-Roche-Verte, 135s.
- CHÊNES; Des enfants perdus parmi les chênes entendent la voix du loup-garou, 237.
- CHIEN-LOUP; Un prince est métamorphosé en chien-loup au moyen d'une épingle magique, 71ss.
- CICATRICE; Le général Placide est reconnu par une cicatrice qu'il portait, 15; cicatrice de la blessure infligée au vieux Salanoy par son fils, au cours d'une bataille, 42s.
- CIMETIÈRE; Dans un pays éloigné, un voyageur constate que le cimetière est localisé dans un souterrain où l'on descend les cadavres au moyen d'un treuil actionnant une plate-forme, 170s.
- CLARTÉ; Le génie Barbe-Affreuse exige d'un prince qu'il lui rapporte le sabre magique des vertus de clarté et l'historique de sa découverte, 68.
- COMLOTS; Complots de génies pour faire périr Pierre, jeune homme d'une force démesurée, 181ss.
- CONDAMNÉS; Pour se rendre aux Îles d'Ébria, le prince Hippolyte doit se constituer un équipage de condamnés à mort et les tuer à son arrivée dans ces îles, 140.
- CONDITION; Un pêcheur croira qu'un génie était enfermé dans un petit vase à condition que le génie retourne dans le vase sous forme de fumée, 85; conditions exigées pour participer à une chasse-galerie, 239.
- CONFESSION; Salanoy, déguisé en prêtre, s'introduit chez le roi et entend sa confession, 44s.
- CONFIANCE; Un roi avait une grande confiance dans la franchise de son vacher, Ti-Jean, 221ss.
- CONSEILS; Le prince Hippolyte a souvent recours aux conseils de l'Inconnu, au cours de ses nombreuses aventures, 137ss.
- CONVERSATION; Le prince Hippolyte, officier de l'armée d'un roi, au courant du langage des oiseaux, saisit un important message au cours de la conversation de deux oiseaux, 134.
- CONVERSION du général Placide, de sa femme Théophyta et leurs deux fils, 11s.
- CORNE; Dans son troupeau, un roi a un petit bœuf qui porte une boule d'or à chacune de ses cornes, 221.
- CORSAIRE; Un homme qui a longtemps exercé le métier de corsaire, donne tous ses biens à Salanoy et s'enfuit dans son pays, 35s.
- COUTEAU; Il fallait frapper le loup-garou avec un couteau, pour le délivrer, 237.
- COUTUME; Un naufragé recueilli dans un village est mis au courant d'une coutume compromettante: quand l'un de deux conjoints meurt, l'autre descend sous terre avec le mort, 169s.
- CRAINTE; À la suite d'une rencontre entre ses deux princes et l'esclave Salanoy, le roi conçoit une grande crainte pour sa ville, 31.
- CRUCIFIX; Le général Placide, au cours d'une excursion de chasse, voit un cerf qui porte un crucifix entre ses cornes. Ce cerf invite le général à se convertir avec sa femme et ses enfants, 11.
- CUISINIÈRE; Une cuisinière, chez le roi, est témoin de deux ou trois scènes inquiétantes, 86.

- CURÉ**; À la demande de deux institutrices, un curé va bénir une école où un revenant manifestait sa présence, la nuit, 246.
- CYCLOPES**; Un roi raconte que, au cours d'un voyage maritime, il a fait naufrage et a vu des cyclopes dévorer ses compagnons, 167ss.
- DANSEURS** nocturnes et mystérieux, dans une maison abandonnée, 247.
- DÉCEPTION**; À la suite d'une bataille au sabre entre Salanoy et les deux fils du roi, ce dernier a peur de l'habileté de cet esclave, et le renvoie à son travail de défricheur, 31.
- DÉCISION**; À la suite d'un combat entre ses princes et un esclave blanc, nommé Salanoy, le roi prend la décision de renvoyer l'esclave aux travaux de sa ferme, 31.
- DÉCLARATION**; Vieux Cheval, employé du roi, craint de faire une déclaration au vieux Salanoy, ancien esclave, 42.
- DÉCOURAGEMENT**; Le courage abandonne Placide au moment où deux bêtes lui enlèvent ses deux fils, 13.
- DÉCOUVERTE**; Le génie Barbe-Affreuse oblige un prince à lui rapporter un sabre magique et les détails relatifs à sa découverte, 68.
- DÉFI**; Un prince lance un défi à Salanoy, esclave blanc qui suit des cours de maniement du sabre. L'esclave tranche tous les boutons d'habit du prince, 31.
- DÉGUISEMENT**; Salanoy se déguise en prêtre et visite le roi, 44s.
- DÉSERTION**; L'esclave Salanoy quitte le château du roi en compagnie de la princesse qui lui a avoué son amour, 32.
- DÉSObÉISSANCE**; Le prince Hippolyte reçoit l'ordre de tuer tout son équipage en arrivant aux Îles d'Ébria. Sa désobéissance est à l'origine d'une trahison qui vient près de lui coûter la vie, 140ss.
- DÉSORDRES**; Un prince raconte à son beau-frère les désordres dont il se rendait coupable peu après son mariage, 71.
- DIABLE**; Un prince croit que le génie Barbe-Affreuse est en relation avec le diable, 68.
- DIALOGUE**; Un génie noir apparaît dans une cuisine royale et engage un dialogue avec les poissons qui cuisent dans la poêle, 86; dialogue entre Ti-Jean et le roi représenté par un chapeau placé sur un bâton, 222.
- DIAMANTS**; Des hommes apprennent à Salanoy que, avant son arrivée, ils allaient chercher des diamants dans une contrée lointaine. Salanoy va à la cueillette de diamants et va en vendre même au roi de Lisbonne, 36s.
- DON**; Salanoy fait don de tous ses biens à ses compagnons dans l'Île Brillante, 42.
- DOULEUR** d'un père et d'une mère dont l'enfant est disparu dans une barque emportée par les glaces et le courant, 262s; cris de douleur d'un cyclope dont on a crevé l'œil, 168.
- DRAPS**; La princesse Eugénie s'échappe de sa prison en se fabriquant une sorte de câble avec ses draps, 203.
- EAU**; Pierre recouvre la vue, grâce à la vertu d'une eau miraculeuse, 188; eau miraculeuse qui redonne la vie à des soldats tués, 183.
- ÉCHAFAUD**; Une princesse monte sur l'échafaud pour y être pendue. Elle est sauvée par Ti-Jean qui a recouvré l'usage de la parole, 230s.
- EMBARCATION**; Le génie Barbe-Affreuse arrive chez un prince dans une embarcation à rames, 67.

- ENCOURAGEMENT; Grâce à l'encouragement d'un inconnu, le prince Hippolyte parvient à tuer tous les oiseaux révoltés contre lui, 138.
- ENFANT; Salanoy a épousé la fille du roi de Lisbonne et en a eu un enfant. Pendant une absence de Salanoy, le roi massacre l'Île Brillante, enlève la femme et l'enfant de Salanoy, 38; pour récompenser les services rendus à un prince, un inconnu réclame la moitié de l'enfant du prince, 146.
- ENLÈVEMENT des fils de Placide par deux bêtes sauvages, 13.
- ENTENTE; Le génie Barbe-Affreuse et un prince font une entente à propos des résultats de parties de cartes, 68; malgré les offres alléchantes d'acheteurs, Ti-Jean, vacher du roi, ne veut conclure aucune entente commerciale, 221.
- ÉPINGLE; Une princesse un peu au courant de la sorcellerie transforme son mari en chien-loup en lui plantant une épingle dans le cuir chevelu, 71.
- ÉPOUSES; Le prince Hippolyte épouse, avec l'approbation de deux rois, deux princesses en même temps, 144.
- ÉPUISEMENT; Fatigue épuisante du prince Hippolyte pendant ses combats contre les oiseaux en révolte contre lui, 138.
- ÉQUIPAGE; Pour aller aux Îles d'Ébria, le prince Hippolyte doit se constituer un équipage de condamnés à mort et tuer ses marins à son arrivée dans ces îles, 140.
- ESCLAVES; L'épouse du général Placide a été enlevée par un capitaine de navire, puis vendue comme esclave, puis identifiée dans un camp militaire où Placide a ses quartiers généraux, 16ss; un Blanc qui vit parmi les Noirs est fait esclave par un roi. C'est Salanoy. Il suit des cours de maniement des armes, déserte avec la fille du roi et en a un fils que le roi élève et envoie combattre contre son père, 29-41.
- ÉTUDES; Ti-Jean-Poissonnier, pêcheur, est envoyé aux études par une princesse. Ti-Jean est très intelligent et il termine ses études en peu de temps, 227s.
- EUGÉNIE; Princesse qui, plutôt que d'épouser un prince qu'elle n'aime pas, s'enfuit du château paternel et épouse Jack Karl, un ouvrier, devenu cultivateur et finalement héritier de la flotte du roi, 203-210.
- ÉVANOUISSMENT d'une princesse qui revoit son prince bien-aimé en croyant qu'il en a épousé une autre, 143.
- ÉVASION; Des naufragés réussissent à s'évader d'un pays de cyclopes après avoir crevé l'œil de l'un d'eux, 168; la princesse Eugénie, incarcérée par son père, s'évade de sa prison pendant la nuit et s'éloigne du château sans se faire connaître, 203s.
- EXPLICATION; Un roi donne à un autre roi l'explication d'un phénomène de métamorphose d'une ville et de sa population, 90; explication de la conduite d'un inconnu à l'égard du prince Hippolyte: reconnaissance d'un chasseur décédé, dont la femme a été secourue par le prince, 147.
- FÉE; Une reine a une fée pour marraine; elle a enseigné à sa filleule des secrets pour ensorceler et magnétiser, 71.
- FEMME; Parti à la recherche de son épouse enlevée par un capitaine de navire, Placide s'informe à des marins s'ils ont vu une femme descendre d'un bâtiment, 14; le prince Hippolyte, parti à la recherche d'un château magique, arrive à une cabane où demeurent une femme et deux enfants. C'est l'épouse d'un chasseur qui n'est jamais revenu, 136.
- FERME; Un roi va chercher des esclaves pour cultiver sa ferme, 29.

- FILS**; Le général Placide a deux fils. Il est forcé de s'exiler. Au cours d'une traversée, le capitaine le jette à la plage avec ses fils. En voulant traverser une rivière, ses deux fils sont enlevés par des bêtes sauvages. Élevés par des paysans, ses deux fils deviendront soldats et retrouveront Placide, leur père, qui entraîne des soldats en vue d'une guerre, 11-18.
- FORCE**; L'esclave blanc Salanoy fait preuve d'une force herculéenne sur le bâtiment qui le ramène chez le roi, 29; force extraordinaire donnée à celui qui porte un ruban merveilleux de couleur verte, 179-188.
- FORÊT**; Salanoy s'enfuit du château avec la princesse et rejoint la mer en passant par la forêt, 32.
- FORMULE** magique qui permet au prince Hippolyte d'être transporté à l'instant dans un château éloigné, 142.
- FOUET**; Une femme bat son mari à coups de fouet parce qu'elle le soupçonne d'avoir gravement blessé son amant, 88.
- FRANCHISE**; La franchise de Ti-Jean sauve les propriétés de son patron, le roi, 223.
- FUMÉE**; Un génie, sous forme de fumée, a été enfermé dans un vase et jeté au fond de l'eau. Un pêcheur attrape le vase et libère le génie, à la suite d'une alléchante promesse, 85.
- FUNÉRAILLES**; Un naufragé réfugié dans un village inconnu assiste à des funérailles auxquelles il n'est pas habitué, 169.
- FUYARDS**; Le roi envoie des troupes pour rattraper des fuyards, l'esclave Salanoy et la princesse, 33.
- GAGNANT**; Un prince accepte de jouer aux cartes avec le génie Barbe-Affreuse. Le perdant donnera au gagnant ce que ce dernier exigera, 68s.
- GÉNIES**; Un génie a été enfermé, sous forme de fumée, dans un vase que l'on a jeté au fond de la mer. Un pêcheur délivre le génie moyennant de nombreuses promesses. Plus tard, ce génie va dans la cuisine du roi et y fait disparaître les poissons dans la poêle, 85-91; le génie des oiseaux a enlevé une princesse, mais il est détruit par le prince Hippolyte qui a appris des oiseaux le secret de la vie de ce génie, 134s; génies ou géants doués d'une grande force; ils sont étonnés de constater qu'un jeune homme soit plus fort qu'eux, 180ss.
- GÉNÉRAL**; L'histoire du général Placide, 11-18.
- GUERRE**; Un roi est souvent en guerre, mais toujours victorieux à cause de son général Placide. Ce dernier se convertit et s'exile. Une guerre imminente force le roi à retrouver Placide. La guerre n'a pas lieu, mais le roi fait mourir sur un bûcher Placide, sa femme et ses deux fils, 11-18; un jeune prince déclare la guerre à un roi, beau-père du prince Hippolyte, sous prétexte que ce dernier a épousé deux femmes, 144.
- HERBAGES**; Herbages servis à des naufragés pour leur faire perdre la mémoire, 167.
- HÉRITAGE**; Trois princes, au moment de quitter le roi, leur père, reçoivent en héritage trois cents dollars et un cheval, 133.
- HIPPOLYTE**; Le prince Hippolyte, grâce à la connaissance du langage des oiseaux apprend qu'un génie a volé une princesse et sait où il la cache. Il tue le génie dont la vie est dans un œuf, délivre la princesse mais se voit obligé d'aller délivrer un château. Avec l'aide d'un inconnu (dont il a sauvé l'épouse) il délivre le château, doit aller délivrer une autre princesse prisonnière. Réussit son entreprise, mais est trahi par un matelot qui le jette à l'eau. Sauvé grâce à son inconnu, il finit par épouser deux princesses qu'il a délivrées, 133-147.
- HISTOIRE**; Placide exilé, abandonné, raconte à un vieillard l'histoire de ses malheurs, 14.
- HOSPITALITÉ**; Chassé de son pays, privé de sa femme et de ses enfants, Placide demande l'hospitalité chez un charitable cultivateur qui le garde pendant plusieurs années, 14.

- HÔTEL**; Après avoir dérobé un précieux mouchoir à Ti-Jean, deux princes vont boire à l'hôtel. C'est là que la princesse les questionne à propos de son mari, 229s.
- HÔTELIER**; Un hôtelier refuse d'abord d'héberger une jeune fille qui se présente à son hôtel en pleine nuit. Un client s'offre à payer l'hébergement de cette jeune fille qui, plus tard, se révélera la fille du roi, 203s.
- HURLEMENT**; Un hurlement plaintif annonce un malheur, 260.
- ÎLE**; Un capitaine de navire pirate fait don à Salanoy de son château situé à l'Île Brillante, 36; une princesse a été faite prisonnière par un génie sur les Îles d'Ébria, 139s.
- INCARCÉRATION**; Un roi Bagdad fait incarcérer sa fille Eugénie parce qu'elle refuse d'épouser un prince qui lui plaît, 203.
- INCONNU**; Le prince Hippolyte croise un homme en forêt et continue à l'appeler l'Inconnu. C'est un chasseur, mort à la chasse, mais vient en aide au prince qui a secouru sa femme et ses enfants menacés de la famine, 137.
- INFIDÉLITÉ**; L'épouse d'un roi se rend coupable d'infidélité conjugale en provoquant un sommeil artificiel à son mari pour se laisser courtiser par un génie noir, 88.
- INQUIÉTUDE**; Jack Karl, marin sur un bateau royal, conçoit de graves inquiétudes à propos de son salaire et de son avenir, 208.
- INSULTE**; Salanoy ne peut accepter l'insulte que lui fait le roi en le retirant de l'école militaire pour l'envoyer travailler à la ferme, 31s.
- INTERDICTION**; Un capitaine interdit à ses marins d'acheter des tissus lors d'une escale, 205s.
- JALOUSIE**; Un capitaine d'armée entretient une certaine jalousie à l'égard du prince Hippolyte officier dans la même armée, 134.
- KARL**; Jack Karl, d'abord ouvrier, épouse une princesse qui s'est enfuie du château de son père. Il s'engage comme marin sur un bateau du roi et devient propriétaire de la flotte royale, 203-210.
- LAC**; Un lac magique apparaît dans le domaine d'un roi. Un génie permet à un pêcheur d'y pêcher trois poissons par jour pour devenir très riche. Ce lac est rempli de poissons qui sont, en réalité, les citoyens d'une ville métamorphosée, 85-90; un prince après avoir gagné une partie de cartes, demande au perdant, Barbe-Affreuse, de lui procurer près de son château un lac rempli de poissons, 68.
- LAMENTATION**; On entend une lamentation derrière un mur, 42.
- LANGAGE**; Le prince Hippolyte étudie le langage des oiseaux, puis est mis au courant de l'enlèvement d'une princesse au cours d'une conversation de deux oiseaux, 133s.
- LICORNES**; Lors de sa fuite, avec la princesse, Salanoy tue deux licornes à coups de sabre, 33; une princesse est gardée prisonnière sur une île habitée par des lions, des tigres et des licornes, 139; des génies malveillants ont envoyé Pierre chercher du lait de licorne pour guérir sa mère. Il réussit cet exploit en promettant de la chair de bœuf aux licornes. Plus tard, les licornes viennent à son secours, 184s.
- LIONS**; Un lion enlève le fils de Placide, 13; Salanoy se bat contre des lions et les tue, 33; une princesse a été faite prisonnière par un génie qui la garde sur des îles habitées par les lions, les tigres et les licornes, 139; un prince introduit dans le palais d'un autre prince un lion d'or qui porte en son ventre des musiciens chargés de voler un sabre merveilleux, 144s.
- LIQUEUR**; Une femme donne, chaque soir, un verre de liqueur à son mari pour l'endormir; averti par des amis, il ne boit pas sa liqueur et s'aperçoit que sa femme reçoit un Noir, 88s.

- LOUP; Un loup enlève le fils de Placide, 13; voir LOUP-GAROU et CHIEN-LOUP.
- LOUP-GAROU délivré, 237.
- LUMIÈRE; Une princesse est tellement jolie qu'elle jette un rayon de lumière autour d'elle, 70.
- MAIN; Une sorcière vient dérober l'enfant d'une reine en s'introduisant au château, par la cheminée, sous la forme d'une main blanche, 72.
- MAISON abandonnée qui passait pour maison hantée, 247.
- MARÉCAGE; Pour tromper le roi, des acheteurs suggèrent à Ti-Jean, le vacher, de vendre le précieux bœuf aux cornes d'or et de dire au roi que l'animal s'est enlisé dans un marécage, 221.
- MARIAGE de Ti-Jean-Poissonnier et d'une princesse, 228; mariage de Pierre, jeune homme aveugle, avec une infirmière qu'il a délivrée du château des génies, 187ss; mariage d'une princesse avec Jack Karl, simple ouvrier, 240s; mariage de la mère de Jack Karl avec un capitaine de navire, 210.
- MARIN; Un marin s'offrait à traverser des passagers, un à la fois. Il tuait ses passagers et s'emparait de leur argent, 256.
- MASSACRE; Le roi de Lisbonne envoie un navire à l'Île Brillante et en ordonne le massacre général. Massacre de l'équipage du navire royal par Salanoy et ses hommes, 38.
- MATELOT; Jack Karl, simple fermier qui a épousé la princesse Eugénie, s'engage comme matelot sur un navire du roi, 205.
- MÉMOIRE; Reçus sur une plage par des cyclopes, des naufragés perdent la mémoire s'ils consentent à manger certaines herbes, 167.
- MENACE; Un roi menace de mort un officier si ce dernier ne veut pas partir à la recherche d'une princesse enlevée par un génie, 135; menaces d'une princesse nouvellement sortie d'un château métamorphosé, 139.
- MENDIANT; Un roi raconte à un mendiant comment il a acquis une grande richesse, 167-171.
- MENSONGE; Ti-Jean, le vacher du roi, a la confiance de son patron parce qu'il ne lui a jamais dit de mensonge, 221.
- MESSAGE; Après avoir massacré tous les résidents de l'Île Brillante, le roi de Lisbonne y hisse un drapeau portant un message. Plus tard, Salanoy va à Lisbonne, massacre l'équipage d'un gros navire royal, et y laisse un message, 37ss.
- MÉTAMORPHOSE; Un prince est changé en chien-loup par sa femme. Cet animal conserve l'intelligence du prince et réussit à reprendre sa forme humaine, 71; un génie a métamorphosé une ville et ses citoyens, 139.
- MILITAIRES; Des militaires envoyés par le roi retrouvent le général Placide dans une ferme de pays étranger, 14s.
- MORT (la); Mort subite d'un capitaine qui a l'intention d'épouser la femme de Placide qu'il a chassé de son navire, 17; le jeune Salanoy est considéré par le roi comme un danger de mort pour tout le château, 43.
- MORT (un); Un mort manifeste sa présence dans une cuisine près d'un poêle, 251.
- MOUCHOIR; Une princesse donne à Ti-Jean, son mari, un mouchoir contenant en broderie, son nom et celui de son mari; ce cadeau permettra à la princesse de retrouver Ti-Jean qui s'est enfui, 228s.
- MUET; Ti-Jean semble muet; il a fait vœu de ne pas parler pendant un an et un jour. Il ne communique avec autrui que par des signes, 229s.

- NAUFRAGE; Un roi, au cours d'un voyage maritime, fait naufrage et aboutit à un pays dominé par les cyclopes, 167.
- NAVIRE; Placide et sa famille partent en exil sur un navire, 12.
- NOËL; Un enfant naît le soir de Noël et est baptisé sous le nom de Jean-Noël. À l'âge de six ans, il est emporté par les glaces et est repêché au large par des pêcheurs de phoques. Élevé aux Îles-de-la-Madeleine, il devient prêtre et missionnaire sur la côte du Labrador. Un soir de Noël, il vient dire la messe dans sa paroisse natale et reconnaît sa mère et toute sa famille, 257-267.
- NOIR; Un génie noir fréquente l'épouse d'un roi; ce dernier blesse gravement le Noir mais est martyrisé par sa femme infidèle, 88s.
- NOM; Un cerf mystérieux apparaît au général Placide, lui commande de se convertir et de changer son nom en celui de Joseph. Quant à ses deux fils, ils devront changer leur nom en celui de Georges et Joseph, 11; Salanoy revient au quai du roi de Lisbonne avec un bâtiment qui porte son nom, à l'arrière. Ce nom réveille la vieille haine du roi contre Salanoy, 37ss; la princesse Eugénie quitte secrètement le château paternel et va loger ailleurs sans faire mention de son nom, 203s.
- NOTAIRES; Des notaires transmettent à Salanoy toutes les propriétés du roi, 45.
- NOURRITURE; Laisse sur une plage inconnue avec ses deux enfants, Placide se contente d'une nourriture d'occasion: des moules et des œufs d'oiseaux sauvages, 13; le prince Hippolyte voyage en forêt apportant pour toute nourriture du pain et du vin. Il partage cette nourriture avec une femme et des enfants affaiblis par la faim, 136s.
- NOUVELLE; Placide annonce à son épouse une mauvaise nouvelle: leurs deux enfants ont été enlevés par des bêtes sauvages, 17.
- NOYADE; Un matelot rapporte à la princesse la soi-disant noyade du prince Hippolyte, 142.
- OBJETS MAGIQUES; Oeuf qui contient la vie d'un génie, 134s; sabre merveilleux, 138ss.
- OBSCURITÉ; Un mari, descendu sous terre avec le cadavre de sa femme, vit dans l'obscurité, 170.
- OEUF qui contient la vie d'un génie, 138ss.
- OFFICIERS; Le général Placide se nomme deux officiers pour l'aider à transmettre les ordres; ce sont ses propres fils qu'il ne reconnaît pas, 15s; le prince Hippolyte s'engage comme officier dans l'armée d'un roi, 134.
- OISEAUX; Le prince Hippolyte apprend le langage des oiseaux. Au cours d'une conversation, deux oiseaux révèlent des secrets qui vont lancer Hippolyte dans de nombreuses aventures, 134ss.
- ONGUENT; Une reine guérit une blessure de son gendre en utilisant un onguent de grande qualité, 70.
- OR; Un roi possède un petit bœuf avec une boule d'or au bout de chaque corne, 221.
- ORDRES; Un capitaine reçoit du roi des ordres précis à propos de Jack Karl, un marin qui a, sans le savoir, épousé une princesse, 208.
- OSTENSOIR; Apparition d'un prêtre portant un ostensorium devant sa figure, 249.
- PAINKILLER; Potion qui avait la vertu de réchauffer un malade, 251.
- PÂQUES; Une légende voulait que les gens n'ayant pas fait leurs Pâques étaient changés en loups-garous, 237.
- PAROLE; Ti-Jean-Poissonnier a trouvé un emploi chez un roi, mais il ne parle que par signes. Le roi tentera de lui rendre l'usage de la parole, 229.

- PAVILLON; Salanoy arbore le pavillon de paix et s'empare d'un navire marchand et de sa riche cargaison, 35.
- PÊCHEUR; Un pêcheur retire de l'eau un vase dans lequel a été enfermé un génie. Ce dernier, pour se faire libérer, promet au pêcheur une fortune. Il le conduit à un lac où le pêcheur prend trois poissons chaque jour et va les vendre au roi, 85ss; Ti-Jean s'appelle Ti-Jean-Poissonnier à cause de son métier de pêcheur, 227.
- PENDAISON; Le roi punit de pendaison ceux qui tentent en vain de rendre l'usage de la parole à Ti-Jean soi-disant muet, 229; un marin a été pendu pour le meurtre de passagers qu'il prenait à son bord pour les traverser le fleuve, 256.
- PEUR; Les soldats du roi découvrent les cadavres de lions et de licornes tués par Salanoy recherché; la peur les gagne et ils reviennent rapporter la nouvelle au roi que Salanoy est mort, 34; peur causée à une malade par un revenant, 243.
- PHÉNOMÈNE; Une reine, en flattant la tête de son chien-loup le voit tout à coup se transformer en beau prince. Elle demande l'explication de ce phénomène, 72.
- PIERRE; Jeune homme qui hérite d'un ruban dont la vertu lui procure la force. Sa mère lui arrache son secret et le chasse après lui avoir crevé les yeux. Pierre épouse une infirmière, recouvre la vue grâce à une eau merveilleuse, se venge de sa mère et des génies qui l'ont trahi, 179-189.
- PITIÉ; Un marin qui doit être tué par le prince Hippolyte supplie ce dernier d'avoir pitié de lui. Le prince se rend à la supplique, mais est trahi par celui dont il a épargné la vie, 141.
- PLACIDE était le général de l'armée d'un roi païen. Il se convertit et est obligé de s'exiler. Au cours d'une traversée, le capitaine du navire renferme sa femme et l'envoie déposer sur la plage avec ses deux fils. Ces derniers lui sont enlevés par des bêtes, puis élevés par des paysans. Placide, qui a pris le nom de Joseph, à son baptême, vit chez un gros seigneur. Il y est découvert par deux employés du roi et ramené dans son pays pour y préparer une guerre. Au camp militaire, il retrouve ses deux fils et sa femme Théophyta. Toute la famille meurt martyre dans le feu, 11-18.
- PLAINTES; Un roi découvre un nouveau château sur ses terres et y trouve un homme qui fait entendre des plaintes alors que sa femme le massacre à coups de fouet, 87s.
- POISSONNIER; Ti-Jean-Poissonnier — Voir TI-JEAN.
- POISSONS; Un prince, qui a gagné une partie de cartes, exige que le perdant lui transporte près de son château un lac rempli de poissons, 68; un pêcheur, appuyé par un génie, pêche dans un lac magique, des poissons qu'il va vendre au roi. On ne peut faire rôtir ces poissons parce que ce sont les citoyens d'une ville métamorphosée, 85-91.
- PRÉDICTION; Peu après la naissance de Jean-Noël, une sorte de prédiction annonce que cet enfant sera longtemps absent, puis reviendra, 259.
- PRÉTEXTE; Un roi conseille à son serviteur de briser la lampe quand sa femme lui apporte sa liqueur pour lui permettre de paraître boire son verre de liqueur en pleine obscurité, 88s; un marin, jaloux d'un prince, entraîne ce dernier à la chasse sur mer, sous prétexte que la belle princesse désire boire du bouillon d'oiseau de mer, 141.
- PRÊTRE; Un prêtre bénit une chambre où apparaît un revenant, 243; apparition d'un prêtre portant en ostensor, en un endroit où ont été enterrés des noyés, 249s; un enfant, séparé de sa famille au cours d'un accident, devient prêtre et retrouve ses parents après une messe de Noël, 257-267.
- PRINCE; Voir HIPPOLYTE.

- PRINCES** ; Deux princes, fils du roi, étudient le maniement du sabre, à l'École Militaire, en compagnie de l'esclave Salanoy ; les princes font moins de progrès que l'esclave, 30.
- PRINCESSE** ; Un prince, qui a gagné une partie de cartes, demande au perdant Barbe-Affreuse, de lui amener la plus belle princesse de Paris. Quelques instants plus tard, la princesse arrive au château, 68 ; le prince Hippolyte apprend de deux oiseaux qu'une princesse a été enlevée par un génie. Il détruit ce génie et délivre la princesse. Mais il est entraîné dans d'autres aventures qui le mettent en relation avec d'autres princesses, 134-146 ; la princesse Eugénie s'enfuit du château paternel et épouse Jack Karl, un simple ouvrier qui lui a rendu un grand service, 203-210 ; la princesse d'un roi accepte de coucher avec Ti-Jean à condition que ce dernier lui vende le petit boeuf du roi, 221s ; une princesse fait vœu d'épouser le premier homme qu'elle rencontrerait. Elle rencontre Ti-Jean-Poissonnier, l'épouse. Le mari la quitte le soir des noces après avoir reçu en cadeau un beau mouchoir. Ti-Jean fait vœu de ne pas parler pendant un an. Chez un roi, il se fait voler son mouchoir. Grâce à ce mouchoir, la princesse le retrouve, 227ss.
- PROCÉDÉS DÉLOYAUX** ; Procédés utilisés par des génies pour faire périr Pierre ; celui-ci profite de la vertu d'un ruban vert qui procure une force extraordinaire, 181ss.
- PROMESSES** d'un génie à un pêcheur qui l'a retiré d'un vase déposé au fond de l'eau et ramené à la surface, 85s ; le prince Hippolyte fait à une princesse délivrée d'un génie, la promesse de l'épouser. Plus tard, deux rois invalideront cette promesse, 136-144.
- PROMOTION** ; Salanoy, esclave blanc, reçoit une promotion, grâce à l'influence de la princesse : d'esclave, il devient étudiant à l'École Militaire en vue de devenir chef d'armée, 30.
- PROPOSITION** ; Un capitaine de navire, après avoir fait déposer Placide sur la plage, fait à sa femme Théophyta une proposition de mariage, 12s ; le capitaine d'un bateau pirate fait une proposition à Salanoy : si ce dernier épargne sa vie, le pirate lui fait don de son château à Île Brillante, 36.
- PROVISIONS** ; Dans un pays, existe une coutume étrange. Quand l'un des deux conjoints meurt, l'autre doit l'accompagner sous terre, n'emportant pour tout provision, qu'un pain et une cruche d'eau, 170.
- QUESTIONS** du roi à Ti-Jean à propos d'un petit boeuf précieux disparu du troupeau, 222.
- RADEAUX** ; Des naufragés s'éloignent d'un pays de cyclopes en utilisant des radeaux, 168.
- RECHERCHE** ; Un prince, encouragé par sa femme, part à la recherche d'un sabre magique que Barbe-Affreuse l'oblige à lui apporter, 69 ; après plusieurs années de recherche, le roi Bagdad et sa reine retrouvent leur princesse qui a déserté le château paternel, 206.
- RÉCIT** ; Un prince, gardien d'un sabre magique, fait à son beau-frère le récit de la découverte de cette arme merveilleuse, 71ss.
- RÉCOGNITION** ; Deux frères séparés de leur père et mère depuis longtemps se retrouvent dans un camp militaire et reconnaissent leurs parents, 16ss ; l'ancien esclave Salanoy reconnaît son fils dans un hôpital du château, 43 ; un enfant, perdu en mer, secouru par des pêcheurs, retrouve sa famille 20 ans plus tard, 266s.
- RÉCOMPENSE** ; Comme récompense de nombreux services rendus, un inconnu exige du prince Hippolyte que ce dernier lui donne la moitié de ce qu'il n'a jamais vu ni connu. En fait, ceci est son enfant nouvellement né, 147.
- REFUS** ; Théophyta, épouse de Placide, répond par un refus à la proposition du capitaine de devenir son époux, 13 ; refus du vacher, Ti-Jean, de vendre le petit boeuf du roi, 221.

- REMÈDES**; Remèdes qui devraient guérir des maladies simulées: bouillon de perdrix, du lait de licorne, des pommes dans un verger gardé par des géants, remèdes imaginés pour exposer Pierre à la mort, 182ss.
- REPROCHES**; Un roi, après avoir tué un génie noir, se maquille et prend la place du génie; Il adresse de sévères reproches à une magicienne et la décide à rendre aux gens et à la ville leur existence normale, 90s.
- RÊVE**; Pendant que le général Placide converse avec un cerf mystérieux, son épouse Théophyta voit ces mêmes événements en rêve, 11.
- RÉVÉLATION**; Un inconnu révèle au prince Hippolyte où est situé tel château magique et de quelle façon le délivrer, 137.
- REVENANT**; Peur causée à une malade par un revenant, 243; histoire de revenant, 245; un revenant vient demander à une dame une paire de mitaines qu'il a volées de son vivant, 253; un revenant console sa mère affligée par la mort de son enfant, 269.
- ROCHE**; Le prince Hippolyte, après avoir tué le génie des oiseaux, se voit obligé de découvrir et de délivrer le Château-de-la-Roche-Verte, 135ss.
- ROI**; Un roi païen a un général d'armée, Placide, militaire très compétent. Ce dernier se convertit au catholicisme et doit s'exiler. Le roi finit par retrouver Placide, lui fait préparer ses soldats en vue d'une guerre. La guerre n'a pas lieu, à cause de la réputation de Placide. Cependant le roi le fait mourir sur un bûcher avec sa femme et ses deux fils, 11-18; un roi achète des poissons qu'un génie vient lui enlever. Ce roi fait la découverte d'un château magique où un autre roi est gardé en prison et maltraité par sa femme, 86-91; un roi raconte à un mendiant comment il a acquis une grande richesse, 167-171; le roi Bagdad, 203; un roi possède un petit bœuf aux cornes d'or. Le roi voisin est jaloux du vacher Ti-Jean parce qu'il dit toujours la vérité. Les deux rois font une gageure à propos de Ti-Jean. Le roi envieux envoie sa princesse vers Ti-Jean pour obtenir l'animal et faire mentir le vacher. Ce dernier couche avec la princesse, lui donne le précieux animal, puis va se déclarer à son patron qui, à cause de la franchise de Ti-Jean, devient propriétaire des biens de l'autre roi, 221ss.
- RUBAN**; Un ruban vert trouvé dans une branche a la vertu de communiquer une grande force à celui qui le porte, 179.
- SABRE**; Salanoy, esclave blanc, est exempté du travail de la ferme pour aller étudier le maniement du sabre à l'École Militaire, 30s; le génie Barbe-Affreuse force un prince à lui trouver le sabre des vertus de clarté et l'historique de sa découverte, 68; le prince Hippolyte reçoit d'un inconnu un sabre magique qui le défend contre les oiseaux et les guerriers, 138s.
- SALAIRE**; Indisposé par la conversion au catholicisme de son général d'armée, un roi païen commence à diminuer le salaire du général, 12.
- SALANOY**; Blanc, réduit en esclave par un roi. Salanoy est très fort et intelligent. Grâce à la sympathie de la fille du roi, l'esclave suit des cours de maniement des armes, déserte avec la princesse, tombe entre les mains de pirates qu'il finit par convertir à de meilleurs sentiments. Salanoy défend son île contre les troupes du roi; il revient dans la ville du roi, y découvre la princesse (sa fiancée) dans les prisons, la fait sortir de prison, retrouve son fils, fait sa paix avec le roi et épouse la princesse, 30-45.
- SANG**; Pour délivrer un loup-garou, il fallait faire couler un peu de son sang, 237.
- SAUVETAGE** d'un jeune enfant emporté dans une barque menacée par des banquises de glace, 265.
- SECRET**; Pierre devenu fort, grâce à la vertu d'un ruban vert, cherche à ne pas dévoiler ce secret, 182ss.

- SERPENT; Salanoy tue un serpent qui tente de dévorer la princesse, 34.
- SOLDATS; Un roi loue les services de soldats pour surveiller les rives d'un lac mystérieux apparu sur son domaine, 87.
- SOMMEIL; Le gardien d'un sabre magique doit surveiller cette arme même pendant son très court sommeil, 69s; apparence de sommeil qui permet à un roi de constater que son épouse le triche, 88s.
- SOMNIFÈRE; Une femme sert chaque soir à son mari un verre de liqueur contenant un somnifère, 88.
- SOUPE; Pierre, devenu aveugle, est transporté dans un refuge où il se fait reconnaître par la moitié d'une bague qu'il jette dans une assiettée de soupe, 187.
- SUGGESTION; La fille d'un roi, surveillante des esclaves au travail de la ferme, fait à son père une suggestion: faire étudier à Salanoy, un esclave blanc, le maniement des sabres et d'en faire un chef d'armée, 29s.
- TACTIQUE; Salanoy use d'une tactique ingénieuse pour se débarrasser d'un navire qui le pourchasse, 37.
- THÉOPHYTA; L'épouse du général Placide s'appelle Théophyta, 11.
- THÉORIE et pratique; À l'école, l'esclave Salanoy n'a pas besoin de la pratique pour assimiler la théorie. Il se contente de regarder les autres manier le sabre, 30s.
- TIGRES; Une princesse est gardée prisonnière dans des îles habitées de lions, de tigres et de licornes, 139ss.
- TI-JEAN; Vacher du roi, Ti-Jean a toujours dit la vérité à son patron. Un roi envieux veut faire dire un mensonge à Ti-Jean. Le troupeau de Ti-Jean possède un bœuf aux cornes d'or. Le roi envieux essaie d'obtenir l'animal et force Ti-Jean à cacher la vérité au patron. Mais Ti-Jean dit la vérité: «J'ai couché avec telle princesse et je lui ai donné le bœuf aux cornes d'or!», 221ss; Ti-Jean-Poissonnier, pêcheur, épouse une princesse et la quitte le soir de ses noces. Ti-Jean s'enfuit et fait serment de ne pas parler pendant un an. Il trouve un emploi chez un roi étranger, mais ce dernier offre une grosse récompense à celui qui lui rendra la parole. Beaucoup de princes sont pendus pour avoir raté leur expérience. L'un des princes vole un mouchoir de Ti-Jean (mouchoir donné par son ancienne épouse) et s'enfuit. La princesse finit par savoir où demeure Ti-Jean et vient à sa recherche, 227-231.
- TRAHISON; Un capitaine d'armée, jaloux d'un officier, le prince Hippolyte, rapporte au roi une vantardise inventée pour le faire détruire, 134s; une maman dont le fils a une force extraordinaire, grâce à la vertu d'un ruban vert, dévoile à des génies le secret de la force de son fils, 186.
- TREUIL; Dans un pays, on descendait les morts à l'intérieur d'une sorte de cratère au moyen d'un treuil, 170s.
- TROMPERIE; Un pêcheur propose à un génie d'entrer sous forme de fumée dans un petit vase. Le génie s'exécute, mais le pêcheur l'emprisonne dans le vase, 85.
- VACHER; Ti-Jean est vacher du roi et se trouve responsable du troupeau royal dont un petit bœuf qui porte une boule d'or au bout de chaque corne, 221.
- VENGEANCE de l'ancien esclave Salanoy contre le roi, son beau-père, 43ss; vengeance d'une reine qui soupçonne son mari d'avoir gravement blessé son amant, un génie noir, 89; les oiseaux décident d'exercer leur vengeance contre le prince Hippolyte qui a tué le génie des oiseaux, 135ss.

- VERTUS**; Le génie Barbe-Affreuse oblige un prince à lui remettre le sabre magique des vertus de clarté et l'historique de sa découverte, 68.
- VIEILLARD**; Au cours d'un voyage sur une terre étrangère, Placide exilé de son pays, est accueilli et aidé par un vieillard charitable, 13s.
- VIEUX CHEVAL**; Ancien soldat, à la tête de l'armée. Il envoie des soldats à la recherche de Salanoy qui a déserté avec la princesse. Plus tard, Vieux-Cheval renseigne Salanoy de retour au château, 32, 42s.
- VISITE** du prince Hippolyte au château du génie qui retient une princesse prisonnière, 135; une princesse rend visite à son mari, Ti-Jean, qui vit dans un château et est censé avoir perdu l'usage de la parole, 230.
- VITESSE**; Une reine révèle à son gendre que sa rapidité à la course est un facteur important dans la conquête d'un sabre magique, 69.
- VOEU**; Une princesse, après une réclusion, fait vœu d'épouser le premier homme qu'elle rencontrera. Elle rencontre Ti-Jean, pêcheur, 227.
- VOIX**; Une reine découvre sa princesse en l'entendant chanter, 207; une mère affligée de la mort de son fils ne cesse de prier pour lui. Un matin, elle entend la voix de son fils qui requiert l'aide de sa prière, 269.
- WINDIGOS**; Géants qui mangeaient bêtes et hommes, 241.
- YEUX**; Une mère crève les yeux à son fils Pierre et le chasse du château des génies. Pierre guérit ses yeux, grâce à la vertu d'une eau merveilleuse, 186.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION		11
<i>Alfred Thibault</i>		
1 — Le général Placide		
Texte remanié		13
Texte original		21
2 — Salanoy		
Texte remanié		31
Texte original		48
3 — Barbe-Affreuse		
Texte remanié		69
Texte original		77
4 — Le pêcheur		
Texte remanié		87
Texte original		94
5 — Peuple-Dormeur et Bois-Rosé		
Texte remanié		103
Texte original		118
6 — Le prince Hippolyte		
Texte remanié		135
Texte original		150
7 — Le roi et le mendiant		
Texte remanié		169
Texte original		174
8 — Le ruban vert		
Texte remanié		181
Texte original		192

TABLE DES MATIÈRES

9 — Le roi Bagdad	
Texte remanié	205
Texte original	213
10 — Le bœuf aux cornes d'or	
Texte remanié	223
Texte original	226
11 — Ti-Jean-Poissonnier	
Texte remanié	229
Texte original	234
<i>Sœur Eugénie Miville</i>	
12 — Un loup-garou délivré	239
13 — Chasse-galerie	241
14 — Les Windégos	243
15 — Peur causée à une malade par un revenant	245
16 — Histoire de revenant	247
17 — Une maison hantée	249
18 — Apparition d'un prêtre	251
19 — Un mort manifeste sa présence	253
20 — Histoire d'un revenant	255
21 — Un marin qui tuait ses passagers	257
22 — Un Noël gaspésien	259
23 — Voix d'un revenant	271
<i>Marie-Louise Miville</i>	
24 — La Fosse-à-Bossel	273
LEXIQUE	275
INDEX ANALYTIQUE	279

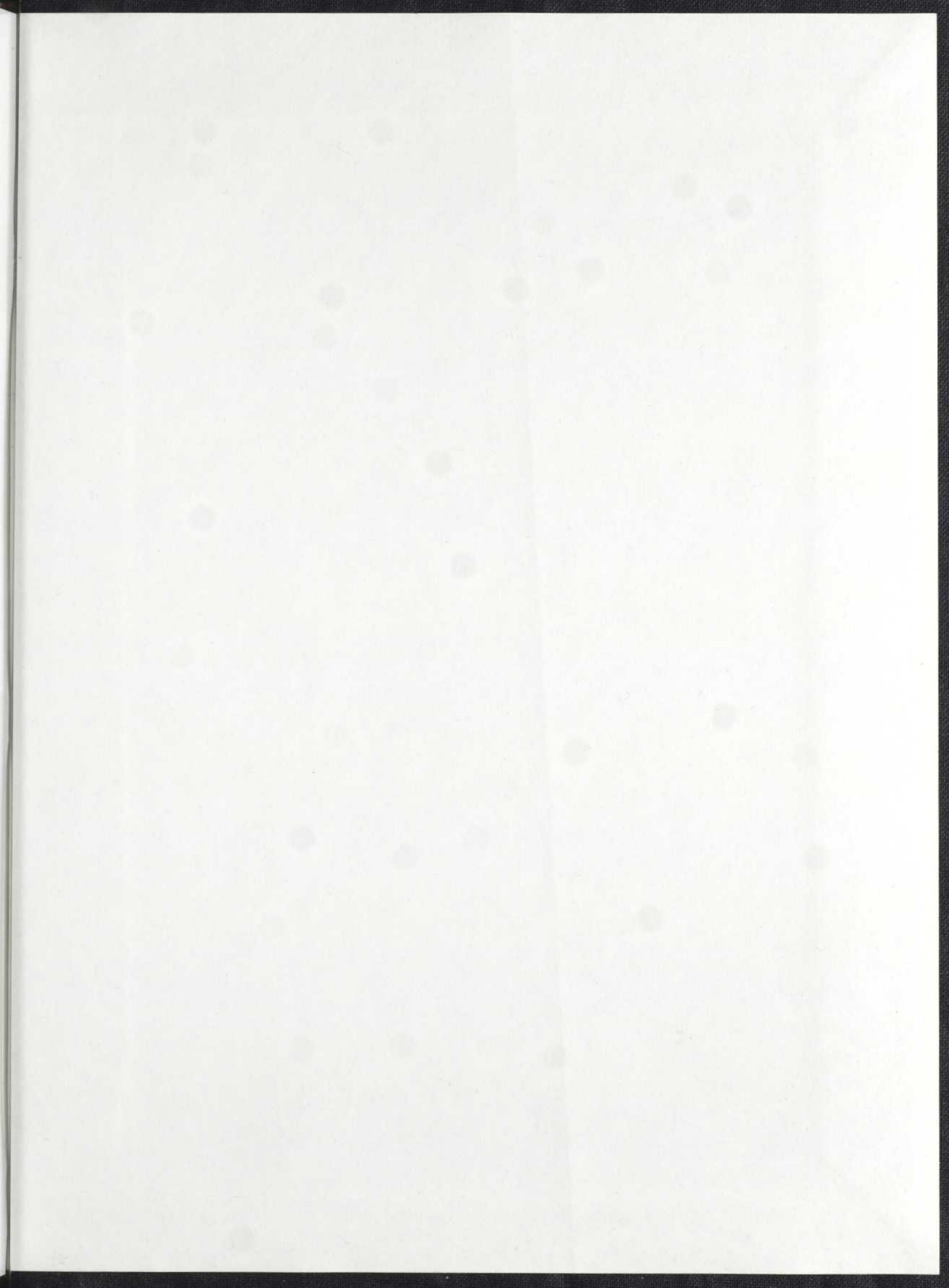


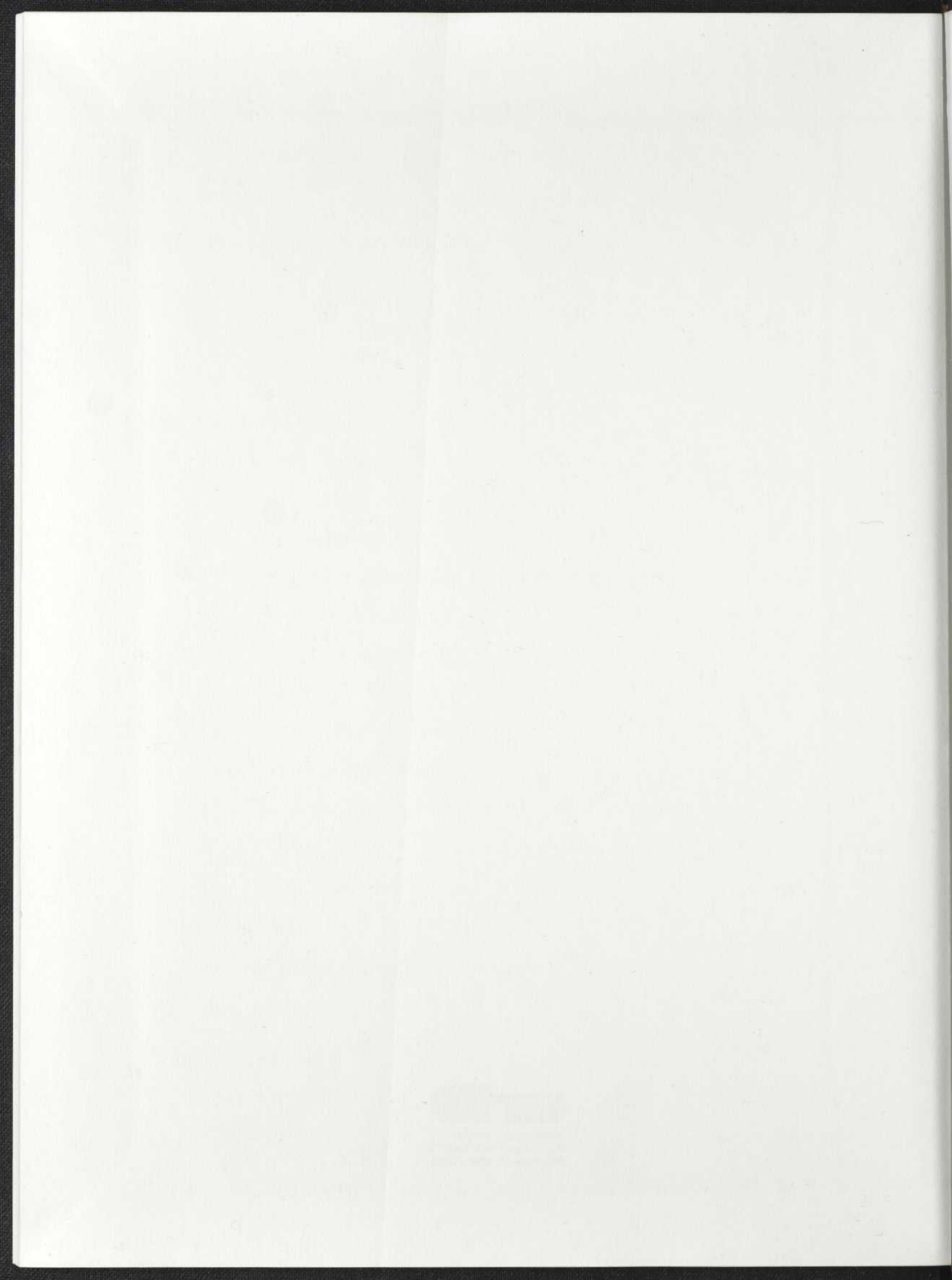
TABLE DES MATIÈRES

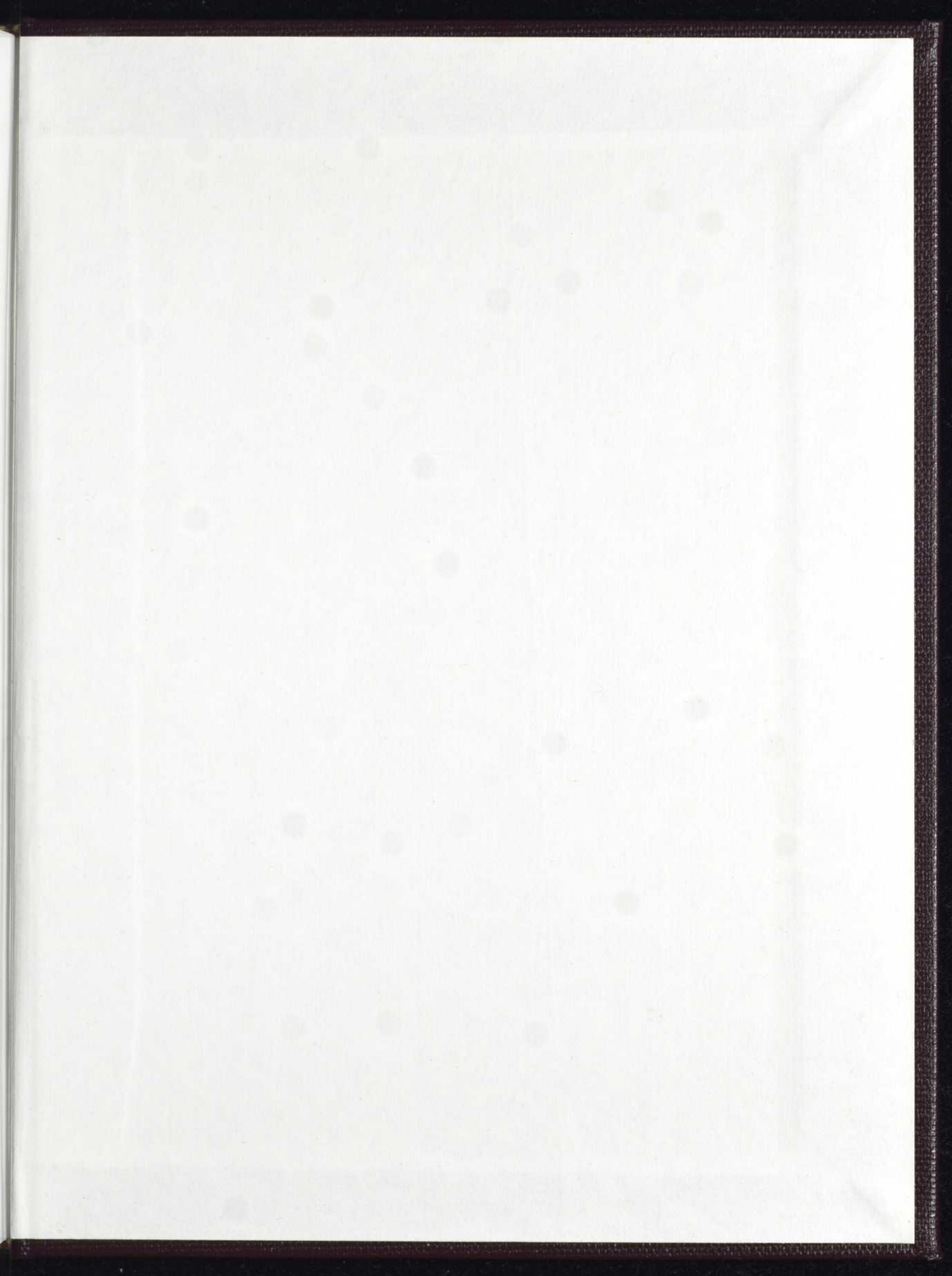
8 — Le roi impud	205
Texte révisé	205
Texte original	215
10 — Le bon et le méchant	221
Texte révisé	221
Texte original	226
11 — Je suis l'homme	229
Texte révisé	229
Texte original	234
Sœur Eugénie Maille	
12 — Un long-petit d'été	236
13 — Châtes pères	241
14 — Les Windigos	243
15 — Pour cause à son gracieux par un revenant	245
16 — Histoire de revenant	247
17 — Une maison hantée	249
18 — Apparitions d'un esprit	251
19 — Un nuit d'été de la province	253
20 — Histoire d'un revenant	255
21 — Un nuit qui fait les passages	257
22 — Un nuit d'été	259
23 — Nuit d'un revenant	271
Marie-Louise Maille	
24 — La Fave à Dorel	273
TABLE	275
INDEX ANALYTIQUE	279



Achévé Imprimerie
d'imprimer Gagné Ltée
au Canada Louiseville







BNQ



000 340 205

Cet inventaire du répertoire paysan a commencé, pour le Père Germain Lemieux, en 1948, par une série d'enquêtes qui ont démontré que les pionniers franco-ontariens sont restés fidèles à la tradition orale tout comme leurs ancêtres québécois.

Ce travail d'envergure a permis au Père Lemieux, en plus d'inventorier le répertoire ancestral, de tirer des conclusions assez solides sur la culture canadienne-française des siècles passés. Il a rassemblé une imposante documentation sur la vie paysanne du siècle dernier, sur plusieurs techniques artisanales traditionnelles. Cette documentation a étoffé certains volumes et plusieurs causeries, ces dernières années.

Grâce à ses visites dans les familles pionnières, il a pu rassembler une foule d'objets anciens, outils, instruments de musique, images et photographies. Il a donc organisé un musée qui fait les délices des visiteurs, surtout des jeunes étudiants qui n'ont jamais vu un gramophone Edison, un javellier ou une horloge à poids. Cette documentation matérielle est précieuse pour rappeler aux plus âgés l'époque de leur jeunesse, et apprendre aux plus jeunes le mode de vie des anciens.

Cette documentation sur la classe paysanne n'a pas manqué d'attirer l'attention de plusieurs universités canadiennes, qui ont décerné à notre chercheur un doctorat honorifique: l'Université York de Toronto (1977), l'Université d'Ottawa (1978) et l'Université Laurentienne de Sudbury (1984). En 1972, il se méritait le Prix Champlain lors de la publication d'une expérience de 25 ans d'enquête, puis en 1979, la Médaille Luc-Lacourcière venait souligner le travail d'édition de ses contes folkloriques. En 1984, il reçut l'insigne de l'Ordre du Canada (C.M.).

Maintenant septuagénaire et professeur retraité, il rédige les derniers manuscrits de la présente collection, tout en travaillant à la promotion du patrimoine canadien-français.



La maquette de la couverture, création graphique de Pierre Peyskens, pourrait être le symbole du conte folklorique redonné au peuple par le folkloriste: les bribes de la tradition sont happées par un monstre vorace qui les emmagasine dans des rubans sonores. Ces derniers se transforment en deux yeux qui scrutent infatigablement l'univers merveilleux qui va du fond des abîmes aux donjons des châteaux suspendus entre le ciel et la terre.

Ces deux yeux dilatés, au cœur de notre symbole, invitent le lecteur à regarder longuement les richesses poétiques de notre folklore littéraire.